HOMÈRE

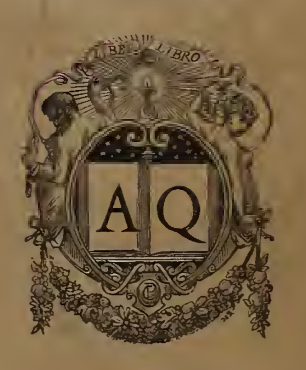
ILIADE

VINGT-QUATRE GRANDES COMPOSITIONS

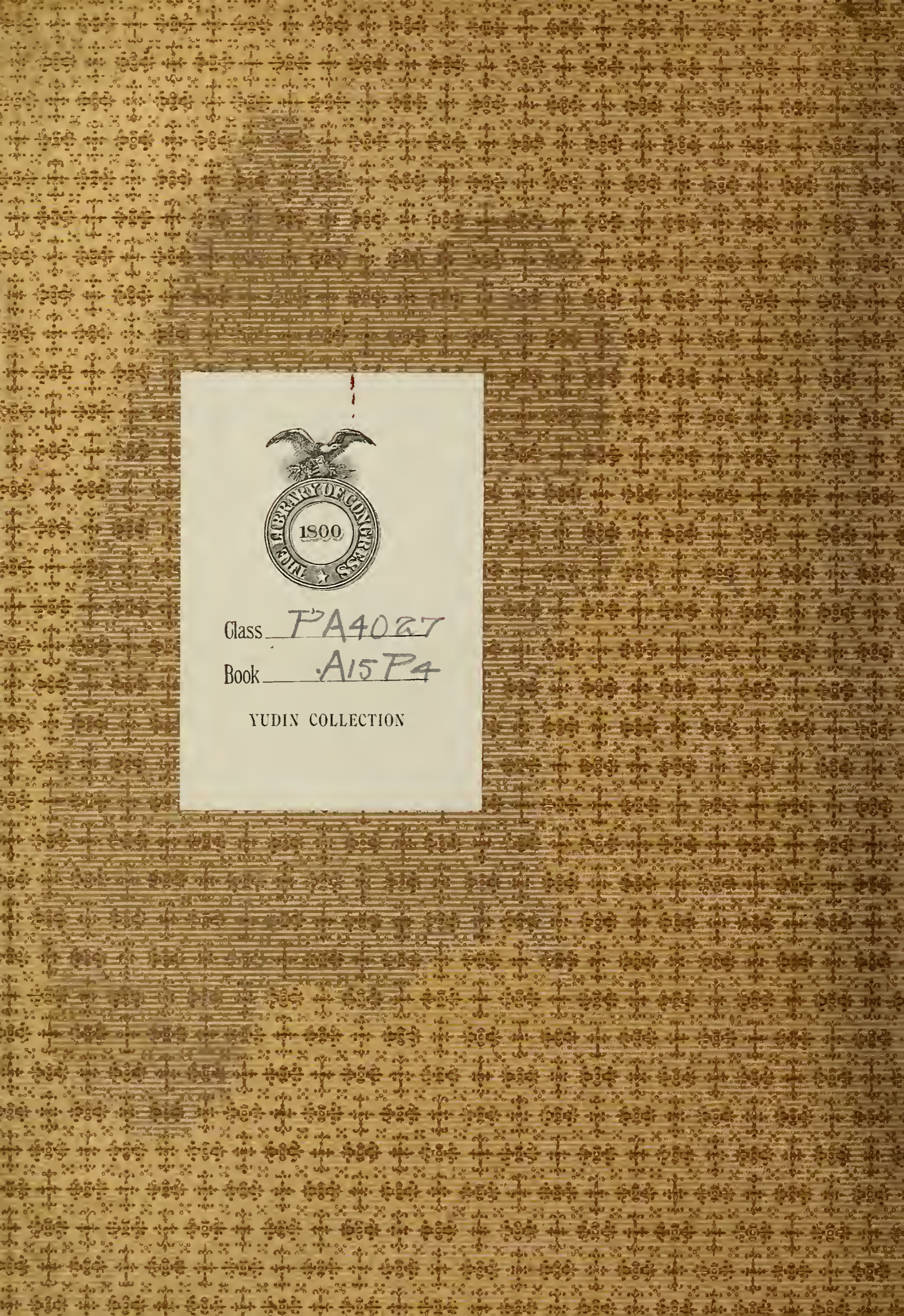
PAR

M. HENRI MOTTE

Traduction par ÉMILE PESSONNEAUX



PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, RUE SAINT-BENOIT



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



HOMÈRE

ILIADE

VINGT-QUATRE GRANDES COMPOSITIONS

PAR

M. HENRI MOTTE

Traduction par ÉMILE PESSONNEAUX



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, RUE SAINT-BENOIT

INTRODUCTION

Homère était, depuis plus de deux mille ans, en possession de toute sa gloire; et les savants dissertaient, au sein d'une paix profonde, sur la date et le lieu probables de sa naissance, lorsque, vers la fin du XVIII[e] siècle, Frédéric-Auguste Wolf, professeur à l'Université de Halle, mit le trouble et la discorde au camp des érudits par la publication de ses Prolégomènes. « Homère, à l'entendre, n'avait jamais existé; ou plutôt ce nom, véritable nom collectif, désignait la pléiade de poètes qui avaient chanté, chacun de son côté, quelqu'un de ces événements légendaires qui se rattachaient au siège de Troie. Ces diverses rapsodies avaient été réunies par les soins de Pisistrate et cousues tant bien que mal, de manière à former, dans leur ensemble, les deux grandes épopées connues sous le nom d'*Iliade* et d'*Odyssée.* » Telle était la doctrine de Wolf. Notre intention n'est point d'entrer dans les détails de cette controverse fameuse, où l'on dépensa des deux parts beaucoup de savoir et beaucoup d'esprit, trop d'esprit peut-être.

D'ailleurs, et c'est là tout ce qu'il importe de savoir aujourd'hui, Homère est sorti vainqueur de cette épreuve, et l'on admet généralement son individualité et l'unité de ses deux poèmes..... et les traductions d'Homère se multiplient.

Celle que nous publions aura du moins, à défaut d'autres qualités, le mérite d'une scrupuleuse exactitude. Or nous estimons que pour un traducteur, pour le traducteur d'Homère surtout, l'exactitude est la première, l'unique condition du succès. Hâtons-nous d'ajouter que, pour nous, l'exactitude ne consiste pas seulement à donner le sens de l'original, à conserver, autant que faire se peut, l'expression, le tour et le mouvement de sa phrase, mais encore à reproduire le ton, la *manière* de l'écrivain avec ses qualités comme avec ses défauts. A ce compte, il est clair que le traducteur de Virgile ou d'Homère n'aura accompli que la moitié de sa tâche, s'il nous a donné seulement une version fidèle de son auteur. En effet, si Virgile et Homère sont poètes tous les deux, si tous les deux ont *senti du ciel l'influence secrète,* leur tempérament poétique n'est pas le même à beaucoup près; le souffle, qui leur est venu d'en haut, a passé par un milieu différent; l'un et l'autre sont également émus, mais chacun d'eux traduit ses émotions à sa manière; vive et spontanée dans Homère, la poésie est calme et réfléchie dans Virgile; l'art domine chez lui, dans ce qu'il a de plus délicat et de plus exquis; la nature éclate chez celui-là, dans ce qu'elle a de plus vrai et de plus saisissant. En un mot, et pour ne pas pousser plus loin ce parallèle, qui ressemble fort à un lieu commun, les grands écrivains, prosateurs ou poètes, ont chacun leur caractère propre et distinctif, leur *individualité;* et cette physionomie particulière de l'original, nous devons la retrouver dans la traduction, sans quoi, au lieu d'un portrait vivant et coloré, nous n'aurons plus qu'un daguerréotype froid et terne.

Si telle est en effet la loi imposée au traducteur (et nous le croyons fermement), qu'il doive être doublement exact, et pour le fond et pour la forme, et faire revivre en quelque sorte l'écrivain qu'il a choisi, avouons que les traducteurs d'Homère laissent, pour la plupart, beaucoup à désirer. Les uns, sans respect pour le texte, ajoutent ou retranchent à leur

gré, et prétendent accommoder le grand poète au goût de leurs contemporains; les autres, plus soucieux du sens littéral, lui prêtent, dans la traduction, un ton emphatique, une pompe de langage qui n'est rien moins qu'*homérique*. Les uns et les autres ont donc échoué, pour n'avoir pas observé cette loi de l'*exactitude*, dont nous proclamons plus haut la nécessité. — Pour nous, nous nous sommes rappelé ce que Pope écrivait en 1725 dans la préface de sa traduction : « Je suis persuadé qu'un servile dévouement à la lettre d'Homère a moins égaré d'anciens traducteurs que la vaine présomption de le corriger et de lui donner plus de noblesse n'en aveugle aujourd'hui. » Nous avons médité, avant de nous mettre à l'œuvre, et pratiqué, autant que nous avons pu, dans le cours de notre travail, les sages conseils que M. Egger, notre cher maître à l'École normale, donnait en 1846 *(Revue encyclopédique)* aux traducteurs d'Homère : « La suprême règle, on le sent mieux tous les jours, en fait de traduction, c'est le caractère même de l'écrivain original. Ce caractère, on ne l'atteindra jamais dans toute sa vérité; on doit s'en rapprocher autant qu'il est possible. Si l'auteur qu'on traduit est un de ces poètes primitifs, peu philosophes, mais, avant tout, peintres de la nature; si de son temps on ignorait tous ces raffinements de notre poésie, tels que variétés dans les transitions, adresse à éviter les répétitions de mots ou de phrases; si, chez lui, l'épithète vulgaire, mais expressive, peint fidèlement, par ses fréquents retours, un état social où l'homme vivait beaucoup par les sens, le traducteur qui altère ces traits nous cache précisément le côté le plus original d'une figure antique : au lieu d'Homère, c'est par exemple Virgile ou le Tasse qu'il nous offre, moins l'éclat de style, que le génie seul peut donner. Aucune traduction, surtout en prose, ne reproduira l'admirable beauté d'Homère, quand Homère est sublime; mais une prose bien conçue (qu'on nous pardonne ce mot, qui rend seul notre idée) pourra toujours en reproduire les qualités secondaires et constantes, la forte simplicité, le naturel,

et même la cadence toute musicale. Il faudrait pour cela renoncer aux prétentions d'auteur, à quelques scrupules de l'Académie et du beau monde; admettre çà et là certaines coupes de phrases un peu brusques; puiser au besoin dans notre vieille langue des mots encore faciles à comprendre aujourd'hui. On laisserait ainsi deviner le grec sous une prose modeste, mais toujours française; en s'effaçant devant son modèle pour le faire admirer, on mériterait l'estime des gens de goût plus sûrement sans doute que par l'emphatique et sonore élégance des Lebrun et des Bitaubé. »

Telle est la méthode que nous avons suivie, bien sûr de ne pas nous égarer sur les pas d'un guide aussi éclairé. Mais la tâche était rude et laborieuse; la carrière à fournir, longue et hérissée de difficultés : aussi n'avons-nous pas la prétention de l'avoir parcourue sans broncher; ce que nous pouvons assurer, c'est que ni l'attention ni le zèle ne nous ont manqué pour mener à bonne fin cette entreprise. Et d'ailleurs, s'il est vrai que la postérité ait volontiers pardonné à Homère de *sommeiller quelquefois*, peut-être le lecteur excusera-t-il son humble interprète de *dormir bien souvent :* nous le souhaitons et l'espérons tout ensemble.

E. P.

Nota. — Les mots placés entre crochets sont la traduction des vers dont l'authenticité est douteuse.



H. MOTTE INV. QUANTIN ÉD.

I

CHANT PREMIER

ARGUMENT

1. Chrysès, prêtre d'Apollon, se rend au camp des Grecs pour racheter sa fille, adjugée comme captive à Agamemnon. — 2. Contre le vœu de l'armée, Agamemnon repousse Chrysès avec dureté; Chrysès supplie Apollon de le venger, et le dieu envoie une contagion qui décime l'armée. — 3. Achille convoque une assemblée dans laquelle le devin Calchas annonce que la colère d'Apollon vient de l'outrage fait à son prêtre, et qu'il ne sera apaisé que lorsque Chryséis aura été rendue à son père. — 4. Agamemnon, irrité de la réponse du devin, consent à rendre sa captive, pourvu qu'on lui donne une autre récompense : cette prétention fait naître entre Achille et lui une très vive altercation. — 5. Achille menace d'abandonner l'armée : il est même sur le point de frapper de son glaive Agamemnon, qui le menace de lui enlever sa captive Briséis, lorsque Minerve survient et l'arrête : il se contente alors d'exhaler sa colère en violentes invectives. — 6. Nestor, le chef des Pyliens, cherche inutilement à calmer l'irritation des deux héros. — 7. L'assemblée est dissoute. Agamemnon renvoie la fille de Chrysès à son père, et fait demander Briséis à Achille. — 8. Achille a rendu Briséis : il se rend sur le rivage, et fait part de sa douleur à sa mère. Thétis le console et promet qu'elle priera Jupiter de le venger des Grecs. — 9. Ulysse part avec une hécatombe, pour ramener à Chrysa la fille de Chrysès : il apaise Apollon par un sacrifice. — 10. Jupiter exauce la prière de Thétis, et promet de donner la victoire aux Troyens jusqu'à ce qu'Achille ait reçu satisfaction. — 11. Junon, qui s'est aperçue de l'entretien de Jupiter avec Thétis, le questionne à ce sujet; mais Jupiter, par une réponse menaçante, l'invite à rester tranquille. — 12. Vulcain ramène le calme et la gaieté parmi les immortels. A la nuit tombante, les dieux se séparent et vont goûter le repos.

1. — Chante, déesse, la colère d'Achille, fils de Pélée; colère funeste, qui causa tant de malheurs aux Grecs, précipita chez Pluton les âmes fortes d'une foule de héros, et les livra eux-mêmes en proie aux chiens et aux oiseaux de toute espèce (ainsi s'accomplissait la volonté de Jupiter), depuis le jour où, pour la première fois, une querelle désunit le fils d'Atrée, roi des guerriers, et le divin Achille. Quel dieu sema entre eux la discorde et les mit aux prises? Le fils de Jupiter et de Latone. Irrité contre le roi, il excita dans l'armée une maladie funeste : et les peuples périssaient, parce qu'Atride avait

outragé Chrysès, prêtre de ce dieu. Car celui-ci était venu vers les rapides vaisseaux des Grecs pour racheter sa fille : il portait une rançon considérable; et, tenant suspendues à un sceptre d'or les bandelettes d'Apollon, qui lance au loin ses traits, il implorait tous les Grecs, et surtout les deux Atrides, gouverneurs des peuples : « Fils d'Atrée, et vous, Grecs aux belles cnémides, que les dieux, habitants de l'Olympe, vous donnennt de détruire la ville de Priam, et de retourner heureusement dans votre patrie! Mais rendez-moi ma fille chérie, et recevez cette rançon, par respect pour le fils de Jupiter, pour Apollon, qui lance au loin ses traits. »

2. — Alors tous les Grecs témoignèrent par un murmure favorable qu'ils étaient d'avis de respecter le prêtre et d'accepter la magnifique rançon. Mais tel ne fut point le plaisir d'Agamemnon, fils d'Atrée; il renvoya outrageusement Chrysès, et lui adressa ce discours menaçant : « Que je ne te retrouve plus, vieillard, près des vaisseaux creux ; ne t'y arrête pas davantage, et n'y reviens jamais, de peur que le sceptre et les bandelettes du dieu ne te soient inutiles. Je ne te rendrai point ta fille, avant que la vieillesse l'atteigne dans notre palais, en Argos, loin de sa patrie, tissant la toile et partageant ma couche. Va-t'en donc, et ne m'irrite pas, si tu veux te retirer sain et sauf. » Il dit; le vieillard eut peur et obéit à cet ordre. Et il s'en allait silencieux, le long de la mer retentissante. Puis, en se retirant à l'écart, il adressa de ferventes prières au puissant Apollon, qu'enfanta Latone à la belle chevelure : « Écoute-moi, dieu dont l'arc est d'argent, toi qui protèges Chrysa et la divine Cilla, et qui règnes souverainement sur Ténédos; ô Sminthée, si jamais je t'ai élevé un beau temple, et si j'ai brûlé en ton honneur les cuisses grasses des taureaux et des boucs, exauce aujourd'hui mon vœu : que tes traits fassent payer mes larmes aux Grecs ! » Telle fut la prière de Chrysès : Phébus-Apollon l'entendit. Il s'élança des sommets de l'Olympe, le cœur irrité, et portant sur ses épaules son arc et son carquois bien fermé; les flèches résonnaient, à chaque pas, sur les épaules du dieu courroucé, et il s'avançait, sombre comme la nuit. Il s'assit à l'écart, loin des vaisseaux, et lança un trait : l'arc d'argent rendit un son terrible. Apollon atteignit d'abord les mulets et les chiens agiles; mais ensuite il frappa les hommes eux-mêmes de ses traits meurtriers; et de continuels bûchers dévoraient les cadavres.

3. — Pendant neuf jours, les flèches du dieu tombèrent sur l'armée. Le dixième jour, Achille convoqua le peuple en assemblée. Car Junon, la déesse aux bras blancs, lui avait inspiré cette pensée ; elle avait pitié des Grecs, qu'elle voyait ainsi périr. Lors donc qu'ils furent réunis et formés en conseil, Achille, aux pieds légers, se leva et dit : « Atride, je vois bien maintenant que, si toutefois nous échappons à la mort, nous serons forcés de retourner

sur nos pas et d'errer encore sur les flots, puisque la guerre et la peste accablent en même temps les Grecs. Mais, voyons, interrogeons un devin, un sacrificateur, ou bien un interprète des songes (car les songes viennent aussi de Jupiter), qui nous dise pourquoi Phébus-Apollon est si fort irrité ; s'il nous reproche d'avoir négligé des vœux et des hécatombes ; et si, content du fumet de nos agneaux et de nos chèvres les plus belles, il consentirait à détourner loin de nous cet horrible fléau. » Après avoir ainsi parlé, il s'assit ; et Calchas, fils de Thestor, se leva : c'était de beaucoup le meilleur des augures ; il savait le passé, le présent et l'avenir, et avait conduit à Ilion les vaisseaux des Grecs, grâce à la science divinatoire que lui avait donnée Phébus-Apollon. Calchas, plein du désir de leur être utile, prit la parole en ces termes : « Achille, mortel chéri de Jupiter, tu m'ordonnes d'expliquer le courroux d'Apollon, du dieu qui lance au loin ses traits. Je t'obéirai ; mais jure et fais serment que, bienveillant pour moi, tu me protégeras et par tes discours et par ton bras. Car je prévois que je vais irriter l'homme qui règne en souverain sur tous les Argiens et à qui obéissent les Grecs. C'est un redoutable ennemi pour un inférieur qu'un roi irrité. Car, à supposer qu'il dissimule sa colère, il en conserve toujours le souvenir au fond de son cœur, jusqu'à ce qu'il ait assouvi sa vengeance. Dis-moi donc si tu me sauveras. » Alors Achille, aux pieds légers, prit la parole et lui répondit : « Explique-nous avec une entière confiance ce que tu sais de la volonté du dieu. Car, j'en jure par Apollon, cher à Jupiter, par ce dieu dont tes prières, ô Calchas ! ont obtenu de nous dévoiler l'avenir : nul, tant que je vivrai, tant que mes yeux verront la lumière, nul d'entre les Grecs n'osera, près des vaisseaux creux, porter sur toi des mains redoutables : non, quand même tu nommerais Agamemnon, qui se proclame le plus puissant des Grecs. » Alors le savant devin reprit courage, et dit : « Le dieu n'est point irrité de l'oubli des vœux ou des hécatombes ; il se plaint qu'Agamemnon ait maltraité son prêtre Chrysès, en refusant de lui rendre sa fille et d'accepter la rançon. Telle est la cause des maux que nous envoie et que nous enverra encore le dieu qui lance au loin ses traits ; et il ne cessera d'appesantir son bras sur nous, que nous n'ayons rendu à son père bien-aimé la jeune fille à l'œil vif, sans présents ni rançon, et conduit à Chrysa une hécatombe sacrée. Alors seulement nous pourrons nous flatter de l'avoir apaisé. »

4. — Ayant ainsi parlé, Calchas se rassit. Puis, au milieu d'eux, se leva, courroucé, le héros, fils d'Atrée, Agamemnon au loin puissant : son âme, enveloppée d'un sombre nuage, était gonflée de colère, et ses yeux ressemblaient à une flamme étincelante. Agité de sinistres pensées, il adressa d'abord ces paroles à Calchas : « Prophète de malheurs, tu ne m'as jamais

rien dit d'agréable. Tu ne te plais qu'à prédire des maux, et jamais on n'a vu de toi une bonne action ni entendu une bonne parole. Aujourd'hui, tu viens déclarer aux Grecs que le dieu qui lance au loin ses traits nous accable de maux, parce que je n'ai pas voulu recevoir la magnifique rançon de la jeune Chryséis : en effet, je tiens beaucoup à la garder, et je la préfère même à Clytemnestre, mon épouse légitime; car elle ne lui est inférieure ni en beauté, ni en figure, ni en taille, ni en esprit, ni même en industrie. Cependant je veux bien la rendre, si l'intérêt des Grecs l'exige; car je préfère le salut du peuple à sa perte. Mais préparez-moi aussitôt une autre récompense, afin que, seul d'entre les Grecs, je n'en sois pas privé : car cela ne serait pas juste, et vous voyez tous qu'on me ravit la mienne. » Achille, aux pieds rapides, lui répondit : « Glorieux Atride, le plus insatiable de tous les hommes, comment les Grecs magnanimes te donneraient-ils une autre récompense? Je ne sache pas que nous ayons encore de nombreuses richesses en réserve. Le butin que nous avons rapporté des villes prises a été distribué, et il ne convient pas que les peuples le mettent de nouveau en commun. Mais renvoie maintenant cette jeune fille au dieu, et les Grecs t'en rendront trois ou quatre fois le prix, si Jupiter nous accorde un jour de renverser les solides remparts de Troie. » Le puissant Agamemnon lui répondit : « Achille, semblable aux dieux, n'espère pas me tromper ainsi, quelque vaillant que tu sois; tu ne pourras ni me surprendre ni me persuader. Prétends-tu donc, pour conserver ta récompense, que je sois privé de la mienne et que je rende Chryséis? Si les Grecs magnanimes me donnent une autre récompense à mon gré et d'une valeur égale, j'y consens; autrement, j'irai moi-même enlever ou la tienne ou celle d'Ajax, ou celle d'Ulysse, et celui-là sera furieux à qui je m'adresserai. Mais nous reparlerons de cela plus tard. Maintenant, lançons à la mer divine un noir vaisseau; munissons-le de rameurs en nombre suffisant; plaçons une hécatombe dans le navire; que Chryséis, aux belles joues, y monte elle-même, et que l'un des chefs conduise l'expédition, ou Ajax, ou Idoménée, ou le divin Ulysse, ou bien toi, fils de Pélée, le plus terrible de tous les guerriers, afin d'apaiser par des sacrifices le dieu dont les traits nous accablent. »

5. — Alors Achille, aux pieds légers, le regardant d'un air courroucé : « Homme revêtu d'impudence et passionné pour le gain, lui dit-il, comment se peut-il qu'un seul des Grecs se soumette volontairement à tes ordres, soit qu'il faille aller en embuscade ou attaquer vigoureusement l'ennemi? Je ne suis pas venu combattre sur ces bords par haine pour les Troyens, armés de la lance; car ils ne sont point coupables envers moi : jamais ils n'ont enlevé mes génisses ni mes chevaux; jamais dans la Phthie, féconde nourricière des

guerriers, ils n'ont ravagé mes moissons : car, entre eux et nous, il y a bien des montagnes ombragées et bien des flots retentissants. C'est toi que nous avons suivi, homme sans pudeur, pour réjouir ton âme, pour venger l'affront que les Troyens vous ont fait, à Ménélas et à toi, œil de chien! Mais tu n'as de ces bienfaits ni souci ni souvenir; et voilà que tu menaces de m'enlever de ta propre main la récompense que j'ai méritée par mes fatigues et que m'ont donnée les fils des Grecs! Jamais d'ailleurs je n'ai eu une part égale à la tienne, lorsque les Grecs ont ravagé quelque ville populeuse des Troyens. Ce sont pourtant mes mains qui soutiennent le plus lourd poids de cette rude guerre; mais, quand vient le partage, ton lot est de beaucoup supérieur au mien; et moi, il faut que je me contente de porter dans mes vaisseaux une part médiocre, après que je me suis fatigué dans le combat. Or, maintenant je m'en retourne à Phthie; car il m'est beaucoup plus avantageux de me retirer chez moi avec mes navires à la proue recourbée, et je ne pense pas qu'après m'avoir ainsi outragé tu doives te gorger ici de richesses et de biens. » Agamemnon, roi des guerriers, lui répondit : « Fuis, si ton cœur aspire à la fuite. Je ne te prie point de rester à cause de moi : assez d'autres m'aideront à me venger, et surtout le prévoyant Jupiter. De tous les rois, nourrissons de Jupiter, tu m'es le plus odieux : car tu n'aimes que la discorde, la guerre et les combats. Si ta force est grande, c'est un dieu qui te l'as donnée. Retire-toi avec tes vaisseaux et tes soldats, et va régner sur les Myrmidons. Je ne me soucie point de toi, et ne m'émeus point de ta colère; et voici la menace que je t'adresse : puisque Phébus-Apollon m'enlève Chryséis, je la renverrai sur un de mes navires avec mes compagnons; mais j'irai moi-même à ta tente et je ravirai Briséis, aux belles joues, celle qui fut ta récompense, afin que tu saches combien je suis plus puissant que toi, et qu'un autre craigne de se dire mon égal et de se comparer ouvertement à moi. » Ainsi parla Agamemnon, et la douleur saisit le fils de Pélée; sous sa poitrine velue son cœur balança entre deux partis : devait-il saisir le glaive acéré qu'il portait à son côté et repousser les guerriers pour immoler Atride, ou calmer sa colère et retenir sa fureur? Tandis qu'il roulait ces pensées dans son esprit et qu'il tirait du fourreau sa grande épée, Minerve descendit du ciel. Junon, la déesse aux bras blancs, l'avait envoyée : car elle chérissait l'un et l'autre guerrier, et son cœur s'intéressait à tous deux également. Elle s'arrêta derrière le fils de Pélée, et le prit par sa blonde chevelure, ne se rendant visible qu'à lui seul. Achille, frappé d'étonnement, tourna la tête, et reconnut sur-le-champ Pallas-Minerve, dont les yeux brillaient d'un éclat terrible; le héros, ouvrant la bouche, lui adressa ces paroles ailées : « Pourquoi venir en ces lieux, fille du dieu qui porte l'égide? Est-ce pour être témoin de l'affront que

me fait Agamemnon, fils d'Atrée? Mais je te le déclare, et je tiendrai mon serment, son insolence va lui coûter la vie. » Alors Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit : « Je suis venue du ciel pour apaiser ta colère, si tu veux m'obéir. C'est Junon elle-même, la déesse aux bras blancs, qui m'a envoyée; car elle vous chérit l'un et l'autre et s'intéresse à vous deux également. Eh bien, mets fin à cette querelle, et ne tire pas ton glaive du fourreau; mais plutôt outrage Atride en paroles autant que tu voudras. Car, je te le déclare, et il sera fait comme je le dis, un jour viendra où tu recevras, en expiation de cette offense, trois fois autant de présents magnifiques. Mais sache te contenir et nous obéir. » Achille, aux pieds légers, prit la parole et lui répondit : « Déesse, il faut sans doute se rendre à tes paroles, quoiqu'on ait le cœur irrité; c'est le meilleur parti : les dieux écoutent favorablement quiconque leur obéit. » Il dit; et, appuyant sur la poignée d'argent sa main pesante, il repoussa dans le fourreau sa grande épée, et ne désobéit point à l'ordre de Minerve. La déesse retourna dans l'Olympe, au palais de Jupiter, le dieu qui porte l'égide, parmi les autres divinités. Cependant Achille adressa de nouveau des paroles outrageantes au fils d'Atrée : car il n'avait point encore maîtrisé sa colère : « O toi que le vin alourdit, œil de chien, cœur de cerf! jamais tu n'as eu le courage de t'armer en même temps que le peuple pour le combat, ni d'aller en embuscade avec les plus vaillants des Grecs : car tu crains d'y trouver la mort. Certes, il vaut bien mieux parcourir l'armée immense des Grecs, et enlever la part de quiconque t'aura contredit. Tu dévores le peuple dont tu es roi, parce que tu commandes à des hommes de rien; autrement, fils d'Atrée, ce serait aujourd'hui ta dernière insolence. Mais je te le déclare, et j'en fais le serment solennel : par ce sceptre qui ne produira jamais ni feuilles ni branches, depuis qu'il a laissé son tronc dans les montagnes, et qui ne reverdira plus, puisque le fer l'a dépouillé de son feuillage et de son écorce; par ce sceptre que portent maintenant les fils des Grecs qui défendent les lois, au nom de Jupiter, je jure, et ce serment te sera funeste, qu'un jour tous les Grecs regretteront Achille, et que, malgré ta douleur, tu ne pourras leur venir en aide, quand ils succomberont en grand nombre sous les coups de l'homicide Hector; ton cœur sera intérieurement déchiré, et tu seras irrité contre toi-même pour n'avoir pas honoré le plus vaillant des Grecs. »

6. — A ces mots, le fils de Pélée jeta à terre son sceptre garni de clous d'or, et s'assit. Or, Atride était lui-même transporté de colère, lorsque Nestor se leva : Nestor au langage harmonieux, l'éloquent orateur des Pyliens, et dont la bouche distillait des paroles plus douces que le miel. Déjà s'étaient éteintes deux générations d'hommes, à la voix articulée, qui jadis naquirent

et furent nourris avec lui dans la divine Pylos, et il régnait sur la troisième génération. Nestor, plein du désir de leur être utile, prit la parole et s'exprima en ces termes : « Grands dieux ! certes, une douleur profonde va s'emparer de la Grèce ! certes, Priam se réjouira ; les fils de Priam et le reste des Troyens seront comblés de joie, s'ils apprennent que vous vous querellez ainsi, vous qui l'emportez sur tous les enfants de Danaüs dans les conseils et dans les combats ! Mais, croyez-moi, et songez que vous êtes tous deux plus jeunes que moi. Car j'ai vécu jadis parmi des guerriers plus braves même que vous, et jamais ils ne dédaignèrent mes avis. Non, je n'ai point encore vu, et je ne verrai jamais des hommes tels que Pirithoüs et Dryas, pasteur des peuples, et Cénée, et Exadius, et Polyphème, semblable aux dieux [et Thésée, fils d'Égée, comparable aux immortels]. Voilà, certes, les guerriers les plus vaillants que la terre ait nourris ; ils étaient très vaillants et combattaient contre des adversaires non moins vaillants, les Centaures, habitants des montagnes, et ils en firent un terrible carnage. C'est à eux que je me joignis, à mon arrivée de Pylos, terre lointaine : car ils m'avaient appelé. Et je combattais dans la mesure de mes forces ; or, pas un de ceux qui sont aujourd'hui sur la terre ne pourrait lutter contre ces héros. Cependant ils écoutaient mes conseils, et obéissaient à mes paroles. Obéissez-y donc aussi vous-mêmes, puisqu'il vaut mieux y obéir. Toi, Agamemnon, quelle que soit ta puissance, ne ravis point la captive d'Achille ; laisse-le en possession de la récompense que lui ont donnée naguère les fils des Grecs. Et toi, fils de Pélée, cesse d'attaquer le roi en face : car tu ne jouis pas d'un honneur égal à celui de ce roi qui porte le sceptre et que Jupiter a comblé de gloire. Quoique tu sois vaillant et qu'une déesse t'ait donné le jour, il est néanmoins plus puissant, parce qu'il commande à des guerriers plus nombreux. Pour toi, Atride, apaise ta colère ; aussi bien je te prie d'oublier ton ressentiment contre Achille, ce ferme rempart de tous les Grecs dans cette guerre funeste. » Le puissant Agamemnon prit la parole et lui répondit : « Oui, certes, ce que tu viens de dire est conforme à la justice ; mais cet homme veut dominer sur tous les autres, commander à tous, régner sur tous et donner des lois à tous : voilà à quoi je sais quelqu'un qui ne se pliera pas. Au reste, si les dieux immortels l'ont fait vaillant, lui donnent-ils pour cela le droit de prodiguer les outrages ? » Alors le divin Achille, l'interrompant, lui répondit : « Oui, je mériterais d'être traité de lâche et d'homme de rien, si je te cédais en toute chose, quoi que tu dises. Adresse de pareils ordres aux autres Grecs ; mais, à moi, ne me commande rien : car je ne pense pas que je t'obéisse désormais. Écoute encore ceci, et grave-le dans ta mémoire : mon bras ne s'armera point, à cause de cette jeune fille, ni contre toi ni contre tout autre, puisque vous me l'ôtez

après me l'avoir donnée ; mais, quant aux autres biens que je possède près de mon rapide vaisseau noir, tu n'en raviras pas un seul malgré moi. Allons, voyons, essaie, pour qu'eux aussi sachent que je dis vrai ; à l'instant même ton sang noir ruissellera sur ma lance. »

7. — Les deux guerriers, après avoir ainsi combattu en paroles violentes, se levèrent et rompirent l'assemblée qui s'était tenue près des vaisseaux des Grecs. Le fils de Pélée retourna vers ses tentes et ses navires bien proportionnés, avec le fils de Ménœtius et le reste de ses compagnons. Pour Atride, il fit lancer à la mer un rapide vaisseau : vingt rameurs choisis y montèrent par son ordre, ainsi que l'hécatombe destinée au dieu ; il amena lui-même et embarqua Chryséis, aux belles joues ; et le prudent Ulysse fut chargé de conduire l'expédition. A peine embarqués, les matelots fendirent la plaine liquide. Cependant Atride ordonna à l'armée de se purifier ; ils se purifièrent, et jetèrent à la mer leurs souillures. Puis, des hécatombes parfaites de taureaux et de chèvres furent sacrifiées à Apollon, sur le rivage de la mer stérile ; et la vapeur de la graisse montait au ciel, enveloppée dans des tourbillons de fumée. Pendant que ces soins occupaient l'armée, Agamemnon n'oubliait pas sa querelle et la menace qu'il avait faite tout d'abord à Achille. Loin de là, il appela Talthybius et Eurybate, ses deux hérauts et actifs serviteurs, et leur dit : « Allez à la tente d'Achille, fils de Pélée ; prenez par la main Briséis, aux belles joues, et me l'amenez. S'il vous la refuse, j'irai moi-même l'enlever avec une escorte nombreuse, ce qui lui rendra l'affront plus sensible. » Il dit, et les fit partir en les chargeant de cet ordre menaçant. Les deux hérauts, obéissant à regret, suivirent le rivage de la mer stérile, et arrivèrent aux tentes et aux vaisseaux des Myrmidons. Ils trouvèrent Achille assis près de sa tente et de son vaisseau noir. A leur aspect, le héros fut saisi de douleur. Eux s'arrêtèrent à distance, pleins d'effroi et de respect pour le roi sans lui adresser la parole ni le questionner. Mais Achille comprit leur trouble, et leur dit : « Salut, hérauts, messagers de Jupiter et des hommes ! approchez. Ce n'est pas vous qui êtes coupables avec moi, mais Agamemnon, qui vous envoie au sujet de la jeune Briséis. Mais allons, noble Patrocle, fais sortir la jeune fille ; qu'ils la reçoivent et l'emmènent ; vous, hérauts, soyez mes témoins devant les dieux et devant les hommes, et devant ce roi intraitable, si plus tard on a jamais besoin de moi pour repousser loin des Grecs un affreux désastre. Oui, cet homme s'abandonne en furieux à de pernicieuses pensées ; il ne sait en aucune façon réfléchir sur le passé et sur l'avenir pour mettre les Grecs en état de combattre sans danger près de leurs vaisseaux. »

8. — Ainsi parla le fils de Pélée, et Patrocle obéit à son cher ami ; il fit sortir de la tente Briséis aux belles joues, et la remit aux mains des hérauts,

qui retournèrent vers les vaisseaux des Grecs ; et la captive les suivait à regret. Pour Achille, il s'assit tout en larmes, loin de ses amis ; retiré à l'écart sur le rivage de la mer écumante, et les yeux attachés sur les sombres flots, il étendit les mains, et adressa d'instantes prières à sa mère chérie : « O ma mère, puisque tu m'as enfanté pour vivre peu de jours, le roi de l'Olympe, Jupiter, qui lance le bruyant tonnerre, devait au moins m'accorder quelque gloire. Cependant il me laisse aujourd'hui sans honneur ; oui, le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, m'a outragé, car il m'a pris et s'est approprié le prix de ma valeur ; c'est lui-même qui me l'a ravi. » C'est ainsi qu'il parla en pleurant, et son auguste mère l'entendit dans les profondeurs de la mer, où elle était assise près de son vieux père. Alors elle sortit rapidement du sein des flots écumants, et vint se placer aux côtés d'Achille tout en larmes ; puis, elle le caressa de la main, et lui adressa la parole en ces termes : « Pourquoi pleurer, mon enfant ? Quel chagrin s'est emparé de ton cœur ? Parle, ne me cache rien, afin que nous sachions tous les deux de quoi il s'agit. » Achille, aux pieds légers, répondit en poussant un profond soupir : « Tu le sais ; pourquoi te redire tout ce qui est connu de toi ? Nous sommes allés à Thébé, la ville sacrée d'Éétion ; nous l'avons mise au pillage, et nous avons rapporté ici tout le butin : les fils des Grecs se le sont partagé équitablement, et ont choisi pour Atride Chryséis, aux belles joues. Mais, plus tard, Chrysès, prêtre d'Apollon, le dieu qui lance au loin ses traits, est venu vers les rapides vaisseaux des Grecs, à la cuirasse d'airain, pour racheter sa fille ; il portait une rançon considérable ; et, tenant suspendue à un sceptre d'or les bandelettes d'Apollon, qui lance au loin ses traits, il implorait tous les Grecs, et surtout les deux Atrides, gouverneurs des peuples. Alors tous les Grecs témoignèrent par un murmure favorable qu'ils étaient d'avis de respecter le prêtre et d'accepter la magnifique rançon. Mais tel ne fut pas le plaisir d'Agamemnon, fils d'Atrée ; il renvoya outrageusement Chrysès, et lui adressa des paroles menaçantes. Le vieillard se retira courroucé ; mais Apollon entendit sa prière, parce que Chrysès lui était particulièrement cher. Puis, il lança contre les Grecs un trait funeste, et les peuples périssaient en foule, et les flèches du dieu volaient de tous côtés à travers la vaste armée des Grecs. Cependant un devin, qui savait bien la cause du fléau, nous révéla les volontés du dieu, qui frappe au loin ; et moi je fus le premier à conseiller de fléchir Apollon. Ensuite la colère s'est emparée du fils d'Atrée ; il s'est levé sur-le-champ, et m'a fait une menace qui se trouve en effet accomplie. Car les Grecs, aux yeux vifs, reconduisent la jeune captive à Chrysa sur un rapide vaisseau, et emportent des présents pour le dieu, tandis que des hérauts sont venus tout à l'heure enlever de ma tente la fille de Brisès, que m'avaient donnée les fils des Grecs. Mais toi, si tu en as le pou-

voir, défends ton valeureux fils; va dans l'Olympe et implore Jupiter, si toutefois tu as réjoui son cœur par tes discours ou par tes actions: car souvent, dans le palais de mon père, je t'ai entendue proclamer que, seule parmi les immortels, tu avais préservé d'une indigne calamité le fils de Saturne, le maître des sombres nuages, quand les autres habitants de l'Olympe, Junon, Neptune et Pallas-Minerve, voulurent l'enchaîner. Mais toi, déesse, tu vins à son aide, et brisas ses liens, après avoir appelé en toute hâte dans le vaste Olympe le géant aux cent bras, que les dieux nomment Briarée et tous les hommes Égéon. Supérieur en force à son père, il s'assit, tout fier de sa gloire, auprès du fils de Saturne; et les dieux, frappés de terreur, n'enchaînèrent point Jupiter. Va maintenant t'asseoir à ses côtés, en lui rappelant ce bienfait, et prends-le par les genoux pour obtenir qu'il se décide à secourir les Troyens et à refouler les Grecs près de leurs navires et sur le rivage de la mer, où ils périront; qu'ainsi tous payent la faute de leur roi, et que le fils d'Atrée, Agamemnon, à la vaste puissance, reconnaisse combien il fut coupable de n'avoir point honoré le plus vaillant des Grecs. » Thétis lui répondit en versant des larmes: « Hélas! mon enfant, pourquoi donc t'ai-je élevé, après t'avoir mis au monde pour un si triste sort? Plût au ciel que tu fusses assis près des vaisseaux, sans connaître le chagrin et les larmes, puisque ta courte existence ne doit pas se prolonger. Mais tu es aujourd'hui de tous les mortels et le plus misérable et le plus voisin du trépas; aussi est-ce pour une funeste destinée que je t'ai mis au monde dans mon palais. Mais je vais aller sur la cime neigeuse de l'Olympe, pour instruire de ton sort Jupiter, le dieu qui aime à lancer la foudre; peut-être saurai-je le fléchir. Toi, cependant, tranquille près de tes vaisseaux à la course rapide, livre-toi à ta colère contre les Grecs, et abstiens-toi de prendre part à la guerre. Car Jupiter est allé hier soir sur les bords de l'Océan, pour assister à un festin chez les vertueux Éthiopiens, et tous les dieux l'ont accompagné: le douzième jour, il reviendra dans l'Olympe; alors, je me rendrai certainement dans sa demeure, toute resplendissante d'airain, j'embrasserai ses genoux, et je compte bien réussir à le persuader. » En achevant ces mots, elle disparut, et laissa son fils l'âme courroucée au souvenir de la femme, à la belle ceinture, qu'on lui avait enlevée violemment et contre son gré.

9. — Cependant Ulysse parvint à Chyrsa, conduisant l'hécatombe sacrée. Quand les matelots eurent pénétré dans l'enceinte profonde du port, ils carguèrent les voiles, et les déposèrent dans le vaisseau noir; puis, ils abaissèrent le mât sur le chevalet, en relâchant les cordages, et poussèrent le navire dans la rade à force de rames. Ensuite, ils jetèrent les pierres de fond, et amarrèrent les câbles. Alors, ils descendirent eux-mêmes sur le rivage, et firent débarquer l'hécatombe destinée à Apollon, le dieu qui lance au loin ses traits,

Chryséis sortit aussi du rapide vaisseau; et le prudent Ulysse, la menant vers l'autel, la remit aux mains de son père chéri, en lui disant : « O Chrysès! Agamemnon, roi des guerriers, m'a envoyé vers toi pour te ramener ta fille et immoler à Phébus une hécatombe sacrée en faveur des Grecs, afin que nous apaisions ce dieu, qui naguère a fait tomber sur nous de déplorables calamités. » Après avoir ainsi parlé, il remit Chryséis aux mains du vieillard, qui reçut avec joie sa fille chérie. Pour eux, ils se hâtèrent de ranger autour de l'autel, bien construit, l'hécatombe magnifique destinée au dieu; puis, ils se lavèrent les mains, et prirent l'orge sacrée; et Chrysès, levant les mains au ciel, pria pour eux à haute voix: « Écoute-moi, dieu dont l'arc est d'argent; toi qui protèges Chrysa et la divine Cilla, et qui règnes souverainement sur Ténédos. Déjà tu as exaucé précédemment ma prière, et tu m'as vengé en châtiant violemment le peuple des Grecs; daigne encore aujourd'hui accomplir mon vœu, et détourne loin des enfants de Danaüs un fléau désastreux. » Telle fut la prière de Chrysès : et Phébus-Apollon l'entendit. Après avoir prié et répandu l'orge sacrée, d'abord ils relevèrent en arrière le cou des victimes, les égorgèrent et les dépouillèrent; puis, ils coupèrent les cuisses, les enveloppèrent d'une double couche de graisse, et jetèrent par-dessus des morceaux de chair crue. Le vieillard les brûlait sur des bûchettes de bois sec, et les arrosait d'un vin noir : près de lui, des jeunes gens tenaient des fourches à cinq dents. Les cuisses consumées, quand ils eurent mangé les entrailles, ils coupèrent le reste en menus morceaux, qu'ils embrochèrent et firent rôtir avec soin : après quoi, ils retirèrent le tout. Ce travail achevé, ils préparèrent le banquet, y prirent place et se rassasièrent de mets également partagés. Puis, quand la faim et la soif furent apaisées, des jeunes gens remplirent les cratères d'un vin qu'ils distribuèrent à tous, en buvant les premiers à chaque coupe. Durant le jour entier, les fils de la Grèce apaisèrent Apollon par les accords de leurs voix, en chantant un beau péan, et en célébrant le dieu qui perce de loin : et ce dieu prenait plaisir à les entendre. Quand le soleil se fut couché, et que les ténèbres eurent couvert la terre, les Grecs s'endormirent près des amarres du vaisseau; mais, le lendemain matin, dès que parut l'aurore aux doigts de rose, ils reprirent aussitôt la mer pour rejoindre la vaste armée des Grecs; et Apollon, le dieu qui frappe de loin, leur envoya un vent favorable. Ils dressèrent le mât, et déployèrent les blanches voiles, que le vent gonfla par le milieu; et les flots empourprés retentissaient bruyamment autour de la carène en mouvement; et le navire, poursuivant sa route, courait sur la plaine liquide. Arrivés au vaste camp des Grecs, ils tirèrent le noir vaisseau sur les sables du rivage, et l'exhaussèrent en étendant par-dessous de grands rouleaux; puis, ils se dispersèrent eux-mêmes à travers les tentes et les navires. Cependant, assis près de

ses rapides vaisseaux, le noble fils de Pélée, Achille aux pieds légers, se livrait à son ressentiment : jamais il ne fréquentait l'assemblée où s'illustrent les guerriers ; jamais non plus il ne marchait au combat ; mais il demeurait immobile à cette place, le cœur consumé de tristesse, et il regrettait la guerre et les cris d'alarme.

10. — Mais, lorsque enfin brilla la douzième aurore, les dieux immortels retournèrent dans l'Olympe tous ensemble, et précédés de Jupiter. Or, Thétis n'oubliait point les recommandations de son fils ; loin de là, elle sortit du sein des flots ; et, semblable à l'air vaporeux, elle monta au vaste ciel et jusqu'à l'Olympe, et trouva celui dont le regard s'étend au loin, le fils de Saturne, assis loin des autres dieux, sur le plus haut sommet de l'Olympe aux cimes nombreuses. La déesse s'assit devant lui : de la main gauche elle pressa les genoux et de la main droite elle prit le menton du roi Jupiter, fils de Saturne, auquel elle adressa cette prière : « Puissant Jupiter, si jamais entre les immortels je te servis par mes discours ou par mes actions, accomplis le vœu que je forme : venge mon fils, qui, de tous les guerriers, doit avoir la destinée la plus courte. Aussi bien Agamemnon, roi des guerriers, vient de l'outrager : il a pris et s'est approprié le prix de sa valeur : c'est lui-même qui le lui a ravi. Toi, du moins, honore Achille, ô maître de l'Olympe, sage Jupiter ! Mets la force du côté des Troyens, jusqu'à ce que les Grecs réparent l'affront fait à mon fils, et le comblent d'honneur. » Ainsi parla Thétis ; le dieu qui rassemble les nuages ne répondit pas, et resta longtemps silencieux. Thétis, qui lui avait saisi les genoux, y demeurait fortement attachée et l'implorait de nouveau : « Eh bien, donne-moi ta parole en toute sincérité, et confirme-la par un signe, ou refuse-moi, car la crainte ne saurait t'atteindre : que je sache si, de toutes les déesses, je suis la plus méprisée. » Jupiter, le dieu qui rassemble les nuages, lui répondit en poussant un profond soupir : « Ah ! certes, de fâcheux accidents se produiront, si tu m'excites à quereller Junon : car elle m'irritera par des paroles outrageuses. Déjà même, sans autre raison, elle ne cesse de m'attaquer en présence des dieux immortels, et m'accuse de favoriser les Troyens dans les combats. Mais retire-toi maintenant, de peur que Junon ne te surprenne : j'aurai soin d'accomplir ce que tu souhaites ; et pour que tu n'en puisses douter, je te confirmerai ma promesse par un signe de tête ; c'est de ma part, pour les Immortels, la marque la plus significative ; car elle est irrévocable, infaillible, et ne reste point sans effet, la parole que j'ai confirmée par un signe de tête. » Ainsi parla le fils de Saturne ; et il abaissa ses noirs sourcils : les cheveux du dieu, tout parfumés d'ambroisie, s'agitèrent sur sa tête immortelle, et il ébranla le vaste Olympe.

11. — Après une telle décision, les deux divinités se séparèrent ; puis,

Thétis s'élança du resplendissant Olympe dans la mer profonde, et Jupiter retourna dans son palais. Or, tous les dieux à la fois se levèrent en présence de leur père ; pas un n'osa l'attendre à son arrivée, tous allèrent au devant de lui. Alors Jupiter s'assit sur son trône. Mais Junon ne fut pas sans deviner que la fille du vieux Nérée, Thétis, aux pieds d'argent, s'était concertée avec lui. Aussitôt elle adressa au fils de Saturne ces paroles mordantes : « Qui donc d'entre les dieux, perfide, s'est encore concerté avec toi ? Toujours tu te plais à tramer, loin de moi, des projets clandestins ; jamais tu n'as consenti volontiers à me confier tes secrètes pensées. » Le père des dieux et des hommes lui répondit : « Junon, n'espère pas être instruite de tous mes projets : ce serait chose difficile pour toi, quoique tu sois mon épouse. Ce qu'il te sera permis de connaître, personne, ni parmi les dieux, ni parmi les hommes, n'en sera informé avant toi ; mais, pour tout ce qu'il me plaira de résoudre sans consulter les dieux, ne m'interroge pas et ne cherche point à en rien savoir. » Alors l'auguste Junon, la déesse aux grands yeux, lui répondit : « Cruel fils de Saturne, quelle parole as-tu prononcée ? Il y a longtemps déjà que je ne t'interroge pas, et ne cherche point à rien savoir ; et tu peux méditer fort à loisir tous les projets qui t'ont souri. Mais aujourd'hui je crains terriblement, au fond du cœur, que la fille du vieux Nérée, Thétis, aux pieds d'argent, ne t'ait circonvenu. Ce matin, en effet, elle s'est assise près de toi et a saisi tes genoux. Je pense que par un signe de ta tête tu lui auras promis d'honorer Achille, et d'exterminer sur leurs vaisseaux une foule de Grecs. » Jupiter, le dieu qui rassemble les nuages, lui répondit : « Malheureuse ! toujours tu fais des conjectures ; je ne pourrai donc pas t'échapper ! Mais, loin de réussir à tout savoir, tu ne m'en deviendras que plus odieuse, ce qui te sera plus cruel encore. Si ce que tu soupçonnes est vrai, c'est que tel est mon plaisir. Mais assieds-toi en silence, et obéis à mon ordre. Dussent tous les dieux, habitants de l'Olympe, s'avancer à ton secours, ils ne te sauveraient pas, lorsque j'appesantirai sur toi mon bras invincible. »

12. — Ainsi parla Jupiter ; et l'auguste Junon, la déesse aux grands yeux, fut saisie de crainte ; elle s'assit donc en silence, et dompta les mouvements de son cœur. Tous les dieux, habitants du ciel, gémirent dans le palais de Jupiter. Mais Vulcain, l'illustre artisan, prit le premier la parole pour consoler sa mère chérie, Junon, aux bras blancs : « Ah ! certes, des maux affreux, intolérables, vont éclore, si, pour des mortels, vous vous querellez ainsi tous deux, et jetez le désordre parmi les dieux : les meilleurs festins seront sans charme, puisque la discorde triomphe. Or, je conseille à ma mère, quelque sage qu'elle soit par elle-même, de se montrer soumise à Jupiter mon père chéri, de peur qu'il ne se mette encore en colère, et ne trouble

notre festin. Car le maître de l'Olympe, le dieu qui lance les éclairs, pourrait, s'il le voulait, nous précipiter de nos sièges : il est de beaucoup le plus puissant roi, ma mère ; charme-le par de douces paroles, et le maître de l'Olympe reprendra pour nous un visage serein. » A ces mots, il s'élança, et mit aux mains de sa mère une double coupe, en lui disant : « Prends patience, ô ma mère ! et résigne-toi, malgré ta douleur, pour que je ne te voie pas frappée sous mes yeux, toi qui m'es si chère : alors, tout désolé que je sois, je ne pourrai te secourir, car il est difficile de résister au maître de l'Olympe : une autre fois déjà que je voulais te défendre, il me saisit par le pied et me précipita des célestes parvis. Je roulai pendant tout le jour, et, au coucher du soleil, je tombai presque sans vie dans Lemnos, où les Sintiens me recueillirent aussitôt après ma chute. » Ainsi parla Vulcain ; et Junon, la déesse aux bras blancs, sourit, et, en souriant, elle prit la coupe de la main de son fils. Lui, versait le vin aux autres dieux, en commençant par la droite, et puisait le doux nectar dans un cratère. Un rire inextinguible s'éleva parmi les dieux bienheureux, quand ils virent Vulcain aller et venir dans le céleste palais. C'est ainsi qu'ils passèrent à table tout le jour, jusqu'au coucher du soleil ; tous jouirent également et de la bonne chère et des sons de la lyre superbe que tenait Apollon, et de la belle voix des Muses qui chantaient tour à tour. Puis, quand le flambeau brillant du soleil eut disparu, ils allèrent se coucher, chacun dans la demeure que Vulcain, l'illustre boiteux, lui avait construite avec une merveilleuse habileté. Jupiter, le maître de l'Olympe, regagna la couche qui le recevait d'ordinaire, quand le doux sommeil s'emparait de lui. C'est là qu'il monta et s'endormit, ayant à ses côtés Junon, au trône d'or.



QUANTIN ED

II

CHANT II

ARGUMENT

1. Jupiter, fidèle à la promesse qu'il a faite à Thétis, envoie Onirus (*dieu des Songes*) à Agamemnon, et lui ordonne de conduire les Grecs au combat. — 2. Dès le matin, Agamemnon convoque l'assemblée des chefs, et leur fait part du projet qu'il a conçu d'éprouver, par un départ simulé, le courage de son armée. Nestor approuve ce dessein ; les chefs se séparent, l'armée s'assemble. Agamemnon déclare aux soldats qu'il faut renoncer à la conquête de Troie et retourner en Grèce. — 3. L'armée se précipite vers les vaisseaux, lorsque Minerve, à l'instigation de Junon, engage Ulysse à retenir les Grecs. — 4. Ulysse, tenant dans ses mains le sceptre d'Agamemnon, s'élance vers la flotte : il arrête les chefs par des exhortations, la foule par des réprimandes, et ramène l'armée au lieu de l'assemblée. — 5. Thersite éclate en injures contre Agamemnon, et reproche aux Grecs leur soumission : Ulysse le châtie aux applaudissements de l'assemblée. — 6. Ulysse engage les Grecs à rester devant Troie : il leur rappelle leurs serments et les promesses des dieux. Nestor les exhorte également à la persévérance ; d'après son conseil, Agamemnon ordonne à l'armée de se préparer au combat. — 7. Les Grecs sacrifient aux dieux, et prennent leur repas. Agamemnon, au milieu des chefs, immole un taureau à Jupiter ; et, sur l'avis de Nestor, appelle les soldats aux armes. — 8. Dénombrement des vaisseaux, des chefs et des différents peuples dont se compose l'armée des Grecs. — 9. Iris, envoyée par Jupiter, annonce à Priam l'approche des Grecs. Les Troyens, à la voix d'Hector, se rangent en bataille sur une colline voisine de la ville. Dénombrement des chefs des Troyens et des peuples, leurs alliés.

1. — Tandis que les autres dieux et les guerriers qui combattent sur des chars donnaient ainsi toute la nuit au sommeil, Jupiter, loin de goûter les douceurs du repos, songeait dans son âme inquiète aux moyens d'honorer Achille et de faire périr un grand nombre de Grecs près de leurs vaisseaux. Le parti qui lui sembla le meilleur fut d'envoyer au fils d'Atrée, Agamemnon, le funeste Onirus. Il l'appela donc, et lui adressa ces paroles ailées : « Va, pars, funeste Onirus, vers les rapides vaisseaux des Grecs. Entre dans la tente d'Agamemnon, fils d'Atrée, et transmets-lui fidèlement ma volonté tout

entière; ordonne-lui d'armer au plus vite les Grecs chevelus. C'est aujourd'hui qu'il prendra la ville spacieuse des Troyens; car les Immortels, habitants de l'Olympe, ne sont plus divisés de sentiments. Junon suppliante les a tous fléchis, et le malheur plane sur les Troyens. » Il dit; Onirus partit après avoir entendu ces paroles, et arriva promptement jusqu'aux rapides vaisseaux des Grecs; il se rendit près d'Agamemnon, fils d'Atrée, et le trouva endormi dans sa tente. Autour de lui le sommeil épanchait son ambroisie. Il se plaça au-dessus de la tête du roi, après avoir pris les traits du fils de Nélée, de Nestor, celui des vieillards qu'Agamemnon honorait le plus. Sous ce visage trompeur, le divin Onirus lui adressa la parole: « Tu dors, fils du belliqueux Atrée, d'Atrée, dompteur de coursiers! Il ne faut pas qu'il donne toute la nuit au sommeil, l'homme qui siège au conseil, à qui les peuples sont confiés et que tant de soins environnent. Maintenant, prête-moi vite une oreille attentive. Je te suis envoyé par Jupiter, qui, tout éloigné qu'il est, veille sur toi et compatit à ta peine. Il t'ordonne d'armer au plus tôt les Grecs chevelus. C'est aujourd'hui que tu prendras la ville spacieuse des Troyens; car les Immortels, habitants de l'Olympe, ne sont plus divisés de sentiments; Junon suppliante les a tous fléchis, et le malheur plane sur les Troyens, que menace Jupiter. Mais toi, renferme ces paroles dans ton sein, et crains de les mettre en oubli, lorsque le doux sommeil t'aura quitté. » Après avoir ainsi parlé, Onirus disparut, et le laissa sur sa couche, le cœur plein d'un espoir qui ne devait point se réaliser. Il crut que ce jour-là il prendrait la ville de Priam, l'insensé! Il ignorait les desseins formés par Jupiter, qui devait causer encore aux Troyens et aux Grecs bien des douleurs et bien des larmes dans de sanglantes rencontres. Il s'éveilla (la voix divine résonnait encore à son oreille), se leva sur son séant, passa une tunique moelleuse, belle, nouvellement faite; jeta par-dessus son grand manteau, attacha sous ses pieds brillants de belles sandales, suspendit à ses épaules un glaive aux clous d'argent, et prit le sceptre toujours incorruptible de ses pères. Ce sceptre à la main, il s'avança vers les Grecs à la cuirasse d'airain.

2. — Déjà l'Aurore divine gravissait les hauteurs de l'Olympe pour annoncer la lumière à Jupiter et aux autres Immortels; cependant Agamemnon ordonna aux hérauts, à la voix perçante, de convoquer à l'assemblée les Grecs chevelus. Les hérauts obéirent, et les Grecs se rassemblèrent en toute hâte. Un conseil, formé des chefs magnanimes, siégea d'abord près du vaisseau de Nestor, ce roi que Pylos vit naître; lorsqu'ils furent réunis, Agamemnon concerta avec eux un habile dessein: « Écoutez, mes amis: le divin Onirus m'est apparu pendant mon sommeil, durant la nuit divine; il était en tout semblable au vénérable Nestor, dont il avait les traits, la taille et le port.

Il s'est arrêté au-dessus de ma tête, et m'a tenu ce langage : « Tu dors, fils « du belliqueux Atrée, d'Atrée, dompteur de coursiers ! Il ne faut pas qu'il « donne toute la nuit au sommeil, l'homme qui siège au conseil, à qui les « peuples sont confiés, et que tant de soins environnent. Maintenant, prête-« moi une oreille attentive. Je te suis envoyé par Jupiter, qui, tout éloigné « qu'il est, veille sur toi, et compatit à ta peine ; il t'ordonne d'armer au « plus tôt les Grecs chevelus. C'est aujourd'hui que tu prendras la ville spa-« cieuse des Troyens ; car les Immortels, habitants de l'Olympe, ne sont plus « divisés de sentiments : Junon suppliante les a tous fléchis, et le malheur « plane sur les Troyens, que menace Jupiter ; mais toi, renferme ces paroles « dans ton sein. » A ces mots, il s'est envolé, et le doux sommeil m'a quitté. Voyons donc comment nous pourrons armer les fils de la Grèce. Moi, je les éprouverai d'abord par mes paroles, tel doit être mon rôle, et je les inviterai à fuir avec leurs vaisseaux bien garnis de rameurs ; vous, de toutes parts, vous les arrêterez par vos reproches. » Après avoir ainsi parlé, il s'assit ; alors, au milieu d'eux, se leva Nestor, roi de la sablonneuse Pylos, qui leur parla d'un ton bienveillant et leur dit : « Amis, chefs et gouverneurs des Argiens, si tout autre Grec nous racontait un pareil songe, vous l'accuseriez d'imposture, et vous n'auriez pour lui que du mépris ; mais celui qui a eu ce songe est l'homme qui se proclame le plus noble entre tous les Grecs. Voyons donc comment nous pourrons armer les fils de la Grèce. » Après avoir ainsi parlé, il sortit le premier du conseil. Après lui, se levèrent et obéirent au pasteur des peuples les rois décorés du sceptre. Cependant les peuples accouraient, comme on voit des légions d'abeilles pressées les unes contre les autres, et qui du creux d'un rocher sortent toujours nouvelles ; elles volent en grappes sur les fleurs du printemps. Ici voltigent des essaims, là d'autres voltigent encore : tels, sortis en grand nombre des vaisseaux et des tentes, les peuples s'avançaient en ordre et par troupes, le long du vaste rivage, au lieu de l'assemblée. Au milieu d'eux, la Renommée, messagère de Jupiter, s'agitait et hâtait leur course. Ils se réunirent donc, et l'assemblée était tumultueuse, et la terre gémissait sous le poids des peuples qui prenaient leur place ; c'était un murmure confus. Neuf hérauts, à la voix retentissante, contenaient la foule, et cherchaient à apaiser les cris, pour que l'on pût entendre les rois, nourrissons de Jupiter. Lorsqu'à grand'peine les peuples se furent assis, et qu'ils se tinrent à leurs places calmes et silencieux, le puissant Agamemnon se leva, tenant son sceptre que Vulcain avait façonné avec art. Vulcain l'avait donné au roi Jupiter, fils de Saturne ; mais Jupiter le donna au messager céleste, meurtrier d'Argus. Le roi Mercure le donna à Pélops, dompteur de coursiers. Pélops, à son tour, le donna à Atrée, pasteur

des peuples. Atrée, en mourant, le laissa à Thyeste, riche en troupeaux. Thyeste, à son tour, voulut qu'Agamemnon le portât, pour gouverner des îles nombreuses et tout le territoire d'Argos. C'est en s'appuyant sur ce sceptre qu'il adressa aux Grecs ces paroles ailées: « Amis, héros de la Grèce, serviteurs de Mars ! Jupiter, fils de Saturne, m'a enchaîné au joug pesant du malheur, le cruel ! Il me promit naguère, il me donna l'assurance que je ne partirais pas sans avoir renversé les solides remparts d'Ilion ; mais aujourd'hui il a conçu une coupable fraude, et m'ordonne de retourner sans gloire dans Argos, après qu'une foule de guerriers ont péri. Oui, tel est sans doute le plaisir du tout-puissant Jupiter, qui abattit les citadelles de bien des villes et en abattra d'autres encore : car sa force est immense. Quelle honte, en effet, même pour la postérité, quand elle apprendra que l'armée des Grecs, si belle et si forte, a vainement guerroyé et combattu contre des ennemis moins nombreux, sans avoir vu encore le terme de ses travaux ! Car, si nous voulions, Grecs et Troyens, conclure une alliance fidèle, et nous compter les uns les autres ; si l'on rassemblait tout ce que Troie renferme d'habitants, et que les Grecs fussent partagés en groupes de dix hommes, auquel chacun des Troyens verserait le vin, beaucoup de groupes manqueraient d'échanson : tant il est vrai que les fils de la Grèce sont plus nombreux que les Troyens qui habitent dans la ville ; mais de diverses cités leur sont venus des guerriers auxiliaires, armés de la lance, qui me repoussent loin du but, et ne me laissent point, au gré de mes vœux, saccager la populeuse Ilion. Déjà neuf années du grand Jupiter se sont écoulées ; déjà le bois de nos vaisseaux est pourri, les cordages usés ; nos femmes et nos jeunes enfants nous attendent sans doute, assis dans nos foyers, et l'entreprise pour laquelle nous sommes venus ici demeure sans résultat. Eh bien, faisons tous comme je vais dire : partons avec nos vaisseaux pour la terre chérie de la patrie ; car nous ne prendrons jamais la spacieuse ville de Troie. »

3. — Il dit, et fit battre le cœur dans la poitrine de tous ces guerriers, qui n'avaient pas assisté au conseil. L'assemblée fut émue comme les vastes flots de la mer Icarienne, qu'ont soulevée à la fois l'Eurus et le Notus, élancé, des nuages de grand Jupiter, ou comme on voit une épaisse moisson s'agiter, et les épis s'incliner, quand le zéphyr souffle avec violence et s'abat sur eux. Ainsi s'agita l'assemblée entière ; tous se précipitèrent au rivage en poussant le cri de guerre ; et sous leurs pas s'élevèrent des tourbillons de poussière. Ils s'encourageaient l'un l'autre à prendre les vaisseaux, et à les traîner dans la mer divine, et ils nettoyaient les canaux ; impatients de revoir leur patrie, ils poussaient des cris vers le ciel, et retiraient les supports sur lesquels reposaient les navires. Alors sans doute les Grecs, en dépit du Destin, eussent

effectué leur retour, si Junon n'avait adressé ces mots à Minerve : « Eh quoi! fille indomptable de Jupiter, qui tient l'égide, les Grecs, pour revoir leurs foyer et la terre chérie de la patrie, fuiront ainsi sur le vaste dos de la plaine liquide! Ils laisseraient Priam et les Troyens faire gloire de cette Hélène d'Argos, pour qui tant de Grecs ont péri devant Troie, loin du doux pays de leurs aïeux! Mais rends-toi maintenant à l'armée des Grecs, cuirassés d'airain; retiens chaque guerrier par tes douces paroles; et ne souffre pas qu'ils lancent à la mer leurs poupes fugitives. » Elle dit; et Minerve, la déesse aux yeux étincelants, docile à son ordre, s'élança des hauteurs de l'Olympe et arriva promptement vers les rapides vaisseaux des Grecs. Elle trouva ensuite Ulysse, comparable à Jupiter pour la prudence. Il se tenait immobile, et ne touchait point à son vaisseau noir et garni de bons rameurs : car la douleur remplissait son cœur et son esprit. Minerve, aux yeux étincelants, vint se placer à ses côtés, et lui dit : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, est-ce ainsi que vous allez fuir sur vos vaisseaux, bien garnis de rameurs, pour revoir vos foyers et la terre chérie de votre patrie? Vous laisseriez Priam et les Troyens faire gloire de cette Hélène d'Argos, pour qui tant de Grecs ont péri devant Troie, loin du doux pays de leurs aïeux! Mais rends-toi maintenant, et sans hésiter, à l'armée des Grecs; retiens chaque guerrier par tes douces paroles, et ne souffre pas qu'ils lancent à la mer leurs poupes fugitives. »

4. — Elle dit, et il reconnut la voix de la déesse. Il se mit à courir, et jeta son manteau, que ramassa le héraut Eurybate, l'Ithacien, qui suivait ses pas. Il courut lui-même au-devant d'Agamemnon, fils d'Atrée, qui lui remit le sceptre de ses pères, toujours incorruptible; ce sceptre à la main, il parcourut les vaisseaux des Grecs, à la cuirasse d'airain. Toutes les fois qu'il rencontrait un roi ou quelque chef distingué, il s'arrêtait et le retenait par de douces paroles : « Mon brave, ce n'est point à toi de trembler comme un lâche. Assieds-toi plutôt, et fais asseoir les autres guerriers; car tu ne sais point encore au juste quelle est la pensée d'Atride. Maintenant il éprouve, et bientôt il punira les fils de la Grèce. Nous n'avons pas entendu ce qu'il a dit dans le conseil : craignons que, dans sa colère, il ne sévisse contre les fils de la Grèce. Terrible est le courroux d'un roi nourrisson de Jupiter. Or, sa dignité lui vient de Jupiter, et Jupiter prudent le chérit. » Toutes les fois qu'il voyait un homme du peuple, et qu'il le trouvait vociférant, il le frappait de son sceptre, et le gourmandait ainsi : « Misérable, reste en repos; écoute ceux qui valent mieux que toi; tu es lâche et sans force, et tu ne comptas jamais ni dans les combats ni dans les conseils. Nous ne saurions tous régner ici; la pluralité de souverains n'est pas une bonne chose. Qu'il y ait un seul

chef, un seul roi, celui à qui le fils du rusé Saturne a donné [le sceptre et les lois pour gouverner les Grecs. »] C'est ainsi qu'il commandait en maître à l'armée; et les peuples, sortis des vaisseaux et des tentes, accouraient une seconde fois avec bruit au lieu de l'assemblée; de même on entend les vagues retentissantes gronder le long du rivage, et la mer au loin mugir.

5. — Cependant tous étaient assis et demeuraient calmes à leurs places; seul, Thersite, parleur immodéré, criaillait encore. Son esprit était fertile en propos inconvenants; il querellait les rois sans réflexion, au mépris des bienséances, pour peu qu'il sût que les Grecs en riraient. Le plus laid des guerriers venus sous les murs d'Ilion, il était louche et boiteux; ses épaules voûtées se ramassaient sur sa poitrine, et sa tête, semée de quelques cheveux épars, se terminait en pointe. Ennemi acharné d'Achille surtout et d'Ulysse, c'étaient eux qu'il injuriait d'ordinaire; mais alors ce fut contre le divin Agamemnon que sa voix aigre éclata en invectives. Les Grecs en voulaient furieusement à Thersite, et s'indignaient au fond du cœur; mais lui, poussant de longs cris, insultait Agamemnon en ces termes : « Atride, de quoi te plains-tu encore? Que te manque-t-il? Tes tentes regorgent d'airain; elles sont pleines de captives choisies, que nous autres Grecs nous te donnons à toi tout le premier, quand nous avons pris quelque ville. Te faut-il encore de l'or, qu'un des Troyen, dompteurs de coursiers, t'apportera d'Ilion, pour payer la rançon de son fils que moi ou tout autre Grec aurons enchaîné et conduit en ces lieux? Ou veux-tu quelque jeune femme, que tu te réserves exclusivement pour entretenir avec elle un commerce amoureux? Non, il ne convient pas à l'homme qui commande de précipiter dans le malheur les fils de la Grèce. O lâches, opprobre de la terre, Achéennes, car vous n'êtes plus des Achéens, retournons avec nos vaisseaux dans notre patrie, et laissons-le ici, sous les murs de Troie, jouir à loisir de ses prérogatives, pour qu'il sache si nous lui sommes, ou non, de quelque secours. Aujourd'hui il a outragé Achille, qui le surpasse de beaucoup en valeur; car il a pris et s'est approprié la récompense de ce héros. C'est lui-même qui la lui a ravie. Ah! certes, Achille n'a guère de bile dans le cœur ou plutôt il manque d'énergie; sans quoi, fils d'Atrée, ce serait aujourd'hui ta dernière insolence. » C'est ainsi que Thersite invectivait Agamemnon, pasteur des peuples; mais à ses côtés se leva aussitôt le divin Ulysse, qui, jetant sur lui un regard farouche, le gourmanda durement : « Thersite, parleur téméraire, cesse, bien que tes discours soient sonores, et garde-toi de chercher querelle tout seul aux rois; car je soutiens qu'il n'est pas un mortel plus vil que toi parmi tous ceux qui sont venus devant Ilion avec les Atrides. Tu ne devrais donc pas avoir le nom des rois à la bouche, leur adresser des injures et épier l'occasion du

retour. Nous ne savons pas encore au juste où cette entreprise aboutira; s'il est bon ou mauvais pour nous autres fils de la Grèce de retourner dans notre patrie. [Tu te plais à insulter aujourd'hui Agamemnon, pasteur des peuples, parce que les héros grecs lui prodiguent leurs dons, et tu te répands en invectives.] Mais je te le déclare, et ma parole sera suivie d'effet : si je te trouve à parler inconsidérément, comme tu fais aujourd'hui, que la tête d'Ulysse ne tienne pas à ses épaules, et qu'on cesse de m'appeler le père de Télémaque, si, te saisissant moi-même, je ne te dépouille de tes vêtements, de ton manteau, de ta tunique et de tout ce qui voile ta nudité, pour te chasser de l'assemblée vers les rapides vaisseaux, pleurant et portant sur le corps de honteuses meurtrissures. » Il dit, et le frappa du sceptre sur le dos et sur les épaules; lui, se courba, et des larmes abondantes tombèrent de ses yeux, et une tumeur sanglante s'éleva sur son dos par l'effet du sceptre d'or. Il s'assit donc en tremblant; et, jetant un regard stupide, il essuya les larmes que lui arrachait la douleur. Les Grecs, tout affligés qu'ils étaient, rirent de bon cœur à cette vue, et chacun dit en regardant son voisin : « Grands dieux ! Ulysse a fait assurément mille actions d'éclat, soit en ouvrant de sages avis, soit en animant le feu des combats; mais aujourd'hui il a rendu le plus grand service aux Grecs, lorsqu'il a fermé la bouche à cet insolent discoureur. Il est à croire qu'une autre fois Thersite ne poussera pas l'audace jusqu'à gourmander outrageusement les rois. »

6. — Ainsi parlait la multitude; alors Ulysse, destructeur de villes, se leva, le sceptre à la main : auprès de lui, Minerve aux yeux étincelants, sous la figure d'un héraut, ordonna au peuple de faire silence, afin qu'aux derniers comme aux premiers rangs les fils de la Grèce entendissent sa parole et pesassent son avis. Ulysse, plein du désir de leur être utile, parla en ces termes : « Atride, notre roi, les Gres veulent donc aujourd'hui te couvrir de honte aux yeux de tous les mortels doués de la parole! ils te promirent, en quittant Argos, fertile en coursiers, pour venir sur ce rivage, que tu ne retournerais point dans ta patrie sans avoir saccagé Troie, aux solides remparts; cette promesse, ils ne la tiennent pas; et, comme de tendres enfants et des femmes veuves, ils se lamentent entre eux et aspirent au retour. Oui, certes, quand on souffre, on est en peine de retourner chez soi. Car l'homme qui passe un mois seulement loin de son épouse gémit près du vaisseau, bien pourvu de rames, qu'enchaînent les tempêtes de l'hiver et le tumulte des flots ; et nous, voici la neuvième année qui s'accomplit depuis que nous restons en ces lieux. Aussi je n'en veux point aux Grecs de gémir près de leurs vaisseaux recourbés ; mais il serait tout à fait honteux d'avoir attendu si longtemps pour repartir les mains vides. Courage, amis, et demeurez encore, afin que nous

sachions si Calchas prophétise la vérité ou le mensonge. Car le souvenir en est présent à notre pensée, et vous en fûtes tous témoins, vous que les Parques de la mort n'ont point emportés : c'était hier, lorsque les vaisseaux des Grecs se rassemblèrent à Aulis, portant le malheur à Priam et aux Troyens ; réunis autour d'une fontaine, au pied des saints autels, nous offrions aux Immortels des hécatombes parfaites, sous un beau platane d'où coulait une eau brillante. Alors éclata un grand prodige : un dragon, le dos tacheté de rouge, horrible à voir, et que Jupiter Olympien lui-même fit paraître au jour, s'échappa de dessous l'autel, et s'élança sur le platane. Là, se trouvaient, à la branche la plus élevée et blottis sous les feuilles, les petits d'un passereau, faibles oisillons; ils étaient huit, sans compter la mère qui leur donna l'existence. Le monstre dévora les petits, qui poussaient des cris pitoyables. La mère désolée voltigeait autour de sa chère progéniture; mais le dragon, s'étant roulé rapidement, la saisit par l'aile malgré les plaintes dont elle remplissait l'air. A peine eut-il dévoré les passereaux et leur mère, que le dieu qui l'avait envoyé, en fit un signe mémorable : car le fils du rusé Saturne transforma le dragon en pierre. Pour nous, immobiles, nous admirions ce qui venait d'arriver. Tels furent donc les prodiges effrayants qui survinrent au milieu de nos hécatombes. Calchas, interprétant aussitôt les volontés divines, s'écria : « Pour-« quoi rester sans voix, Grecs à la longue chevelure? C'est à nous que le « prudent Jupiter a envoyé ce grand présage d'un événement tardif et lent à « s'accomplir, mais dont la gloire ne périra jamais. Comme ce dragon a « dévoré les petits du passereau et leur mère (ils étaient huit, sans compter « la mère qui leur donna l'existence), de même nous combattrons ici autant « d'années, et la dixième nous prendrons cette ville spacieuse. » C'est ainsi que parla Calchas; aujourd'hui tous ces événements s'accomplissent. Eh bien, demeurez donc tous en ces lieux, Grecs aux belles cnémides, jusqu'à ce que nous ayons pris la grande cité de Priam. » Il dit ; et les Grecs poussèrent de grands cris, en approuvant le langage du divin Ulysse ; et, alentour, les vaisseaux retentirent du bruit terrible de leurs acclamatians. Nestor, le cavalier de Gérénia, leur adressa également la parole : « Grands dieux ! vous discourez en vérité comme de faibles enfants qui ne songent point aux travaux de la guerre. Qu'adviendra-t-il de vos conventions et de vos serments? Verrions-nous s'en aller en fumée les projets, les résolutions des héros, et les libations de vin pur, et les promesses où nous avons mis notre confiance? Car enfin nous luttons de vaines paroles, et nous ne pouvons trouver aucun expédient depuis le long temps que nous sommes ici. Atride, arme-toi encore, comme par le passé, d'une volonté inébranlable, et conduis les Argiens dans la sanglante mêlée. Laisse se consumer un ou deux guerriers, qui, divisés d'opi-

nion avec les Grecs, projettent (leur projet ne réussira point) de retourner en Argos, avant que nous sachions si la promesse de Jupiter, le dieu qui tient l'égide, est mensongère ou non. Or, j'affirme que le fils tout-puissant de Saturne nous donna son assentiment, le jour où les Grecs montèrent sur leurs navires, portant aux Troyens le carnage et la mort : car il lança des éclairs à droite et fit éclater des signes favorables. Ainsi donc, que personne ne se hâte de retourner dans sa patrie, avant d'avoir couché avec la femme d'un Troyen, et d'avoir vengé les regrets et les larmes d'Hélène. Cependant, s'il en est un qui veuille absolument retourner dans sa patrie, qu'il touche à son vaisseau noir et garni de bons rameurs, et avant tous les autres il accomplira sa destinée et mourra. Pour toi, prince, tout en prenant conseil de ta sagesse, écoute la voix d'autrui; ce que je vais te dire n'est pas à dédaigner. Sépare les guerriers par races et par familles, pour que la race aide la race et la famille la famille. Si tu fais comme je dis, et que les Grecs t'obéissent, tu connaîtras bientôt qui des chefs et des soldats est lâche ou courageux : car ils combattront chacun pour sa part : tu connaîtras, en outre, si c'est par la volonté des dieux que tu ne saccages pas la ville, ou par la lâcheté des hommes et leur inexpérience de la guerre. » Le puissant Agamemnon prit la parole et lui répondit : « Oui, sans doute, vieillard, tu l'emportes dans le conseil sur les fils de la Grèce. Plût au ciel, ô grand Jupiter, Minerve et Apollon, que j'eusse dix conseillers comme toi parmi les Grecs ! Alors la ville du roi Priam tomberait bientôt, prise et ruinée par nos bras. Mais le fils de Saturne, Jupiter, qui tient l'égide, m'a causé bien des chagrins, en me jetant dans de vains débats et de vaines querelles. Car Achille et moi nous avons lutté de paroles violentes au sujet d'une jeune fille : c'est moi qui me suis emporté le premier. Mais si jamais nous agissons de concert, rien ne pourra désormais reculer la chute d'Ilion, même d'un instant. Présentement, allez prendre le repas, afin que nous puissions engager le combat ; que chacun aiguise bien sa lance et mette son bouclier en bon état; que chacun donne la pâture à ses rapides coursiers ; que chacun visite son char et songe à la guerre : car nous emploierons tout le jour à vider notre querelle dans une bataille sanglante. Non, point de relâche, même un seul instant, à moins que la nuit ne vienne suspendre l'ardeur des soldats. La courroie du bouclier qui couvre notre poitrine sera trempée de sueur ; la main se fatiguera à tenir la lance, et les chevaux sueront à tirer les chars au bois poli. S'il en est un que je trouve d'humeur à fuir le combat et à rester oisif près des vaisseaux recourbés, rien ne pourra le sauver dès lors des chiens et des oiseaux de proie. »

7. — Il dit; et les Grecs poussèrent de grands cris ; ainsi retentissent

les vagues sur le rivage élevé, quand le Notus vient à les pousser contre un rocher saillant et toujours battu des flots par tous les vents et de quelque point qu'ils soufflent. Ils se levèrent, se dispersèrent en toute hâte parmi les navires, allumèrent du feu dans les tentes et prirent leur repas. Chacun sacrifia à l'un des dieux immortels, et lui demanda d'échapper à la mort et aux hasards du combat. Mais Agamemnon, roi des guerriers, immola un gras taureau de cinq ans au fils tout-puissant de Saturne, et convia les chefs vénérables de l'armée grecque : c'est Nestor avant tous les autres, et le roi Idoménée, et puis les deux Ajax, et le fils de Tydée; le sixième est Ulysse, comparable en prudence à Jupiter. Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, s'y rendit de lui-même : car il savait que son frère préparait un sacrifice. Ils se rangèrent autour de la victime et prirent l'orge sacrée; au milieu d'eux, le puissant Agamemnon adressa cette prière à Jupiter : « Jupiter très glorieux et très grand, toi que couvrent de sombres nuages et qui sièges dans l'éther, fais qu'avant le coucher du soleil et le retour des ténèbres, je renverse le palais fumant de Priam et en livre les portes aux flammes dévorantes; que, sur la poitrine d'Hector, je perce sa cuirasse déchirée par mon glaive, et qu'autour de lui ses compagnons, couchés en foule dans la poussière, mordent la terre avec les dents. » Il dit; mais le fils de Saturne ne ratifia point encore son vœu; s'il accepta le sacrifice, il leur prépara d'immenses labeurs. Du reste, après avoir prié et répandu l'orge sacrée, ils relevèrent d'abord en arrière le cou de la victime, l'égorgèrent et la dépouillèrent; puis, ils coupèrent les cuisses, les enveloppèrent d'une double couche de graisse et jetèrent par-dessus des morceaux de chair crue; après quoi ils les brûlèrent sur des rameaux effeuillés. Quant aux entrailles, percées de part en part, ils les soutinrent au-dessus des flammes. Les cuisses consumées, quand ils eurent mangé les entrailles, ils coupèrent le reste en menus morceaux qu'ils embrochèrent et firent rôtir avec soin; après quoi il retirèrent le tout. Ce travail achevé, ils préparèrent le banquet, y prirent place et se rassasièrent de mets également partagés. Puis, quand la faim et la soif furent apaisées, Nestor, le cavalier de Gérénia, leur parla en ces termes : « Glorieux fils d'Atrée, Agamemnon, roi des guerriers, ne perdons pas ici le temps à discourir; ne différons plus une entreprise où le dieu nous fera triompher. Allons! que les hérauts des Grecs à la cuirasse d'airain se fassent entendre, et rassemblent l'armée près des vaisseaux. Pour nous, parcourons ensemble les longues phalanges des Grecs pour exciter plus vite leur ardeur martiale. » Il dit; et, docile à ses conseils, Agamemnon, roi des guerriers, ordonna sur-le-champs aux hérauts, à la voix éclatante, d'appeler au combat les Grecs chevelus. Les hérauts crièrent, et les Grecs se rassemblèrent en toute hâte. Les rois, nourrissons de Jupiter, qui entouraient le

fils d'Atrée, allaient et venaient pour les ranger en bataille ; avec eux, était Minerve, aux yeux éclatants, tenant l'égide précieuse, inaltérable, immortelle, à laquelle étaient suspendues cent franges d'or massif, toutes bien tressées, chacune du prix de cent bœufs. Avec cette égide la déesse parcourut, le regard effaré, l'armée des Grecs en les excitant à marcher ; dans le cœur de chaque soldat elle suscita l'énergie nécessaire pour soutenir des assauts et des combats sans fin. Dès lors ils trouvèrent plus de charmes à faire la guerre qu'à monter sur leurs vaisseaux creux pour retourner dans leur chère patrie. Comme le feu destructeur embrase une forêt immense, sur les sommets d'une montagne, et que la lueur de l'incendie apparaît au loin : ainsi, dans la marche des guerriers, l'airain jette de toutes parts un prodigieux éclat qui remplit les airs et monte jusqu'au ciel. Telles que des troupes nombreuses d'oiseaux ailés, oies, grues ou cygnes au long cou, voltigent çà et là en battant des ailes, dans la prairie d'Asias, sur les bords du Caystre, et s'abattent avec de grands cris qui font retentir la prairie : tels les bataillons nombreux des Grecs, sortis des vaisseaux et des tentes, se répandaient dans la plaine du Scamandre, et la terre, sous les pieds des hommes et des chevaux, rendait un son formidable. Il s'arrêtèrent dans le pré fleuri qu'arrose le Scamandre, innombrables comme les feuilles et les fleurs qui naissent au printemps. De même que d'épais essaims de mouches, pressées les unes contre les autres, errent à travers une bergerie, dans la saison printanière, alors que les vases s'emplissent de lait : aussi nombreux les Grecs chevelus se rangeaient, dans la plaine, en face des Troyens, qu'ils brûlaient d'exterminer. Comme les chevriers distinguent sans peine leurs troupeaux épars, quand une fois les chèvres sont mêlées dans les pâturages : ainsi les chefs rangeaient çà et là leurs soldats pour les mener au combat. Au mileu d'eux était le roi Agamemnon ; il avait les yeux et la tête de Jupiter, qui aime à lancer la foudre, la taille de Mars et la poitrine de Neptune. Tel un superbe taureau, dont le front s'élève au-dessus de tout le troupeau, car il domine les génisses rassemblées autour de lui : tel parut, en ce jour, le fils d'Atrée ; Jupiter lui avait donné une majesté qui le distinguait de la foule des héros.

8. — Dites-moi maintenant, Muses, qui habitez les palais de l'Olympe (car vous êtes déesses, et vous assistez aux événements, et vous savez tout ; nous n'entendons, nous, que la renommée, et nous ne savons rien), dites-moi quels étaient les chefs et les princes des Grecs : car je ne saurais compter ni nommer la foule des soldats, eussé-je dix langues, dix bouches, une voix infatigable et une poitrine d'airain, à moins que les Muses olympiennes, filles de Jupiter, qui porte l'égide, ne me rappellent tous ceux qui vinrent sous les murs d'Ilion : je dirai donc les chefs et le nombre des vaisseaux. Les Béotiens

étaient commandés par Pénélée, Léite, Arcésilas, Prothoénor et Clonius. Les uns habitaient Hyria, les rochers de l'Aulide, Schœnus, Scolus, les collines boisées d'Étéone, Thespie, Graia et la spacieuse Mycalèse; d'autres cultivaient les champs d'Harma, d'Ilèse et d'Érythrée; d'autres occupaient Éléon, Hylé, Pénéon, Ocalée, Médéon, ville bien bâtie, Copas, Eutrésis et Thisbé, riche en colombes; d'autres habitaient Coronée et la verdoyante Haliarte; d'autres, Platée et Glisas; d'autres, Hypothèbes, ville bien bâtie, et Oncheste, où Neptune avait un temple et un beau bois sacré; d'autres, Arna, féconde en raisins, Midée, la divine Nisa, et Anthédon sur l'extrême frontière du pays. Ces peuples équipèrent cinquante vaisseaux, montés chacun par cent vingt jeunes Béotiens. Ceux qui habitaient Asplédon et Orchomène, la ville des Myniens, étaient commandés par Ascalaphus et Ialmène, fils de Mars, qu'enfanta Astyoché, dans le palais d'Actor, fils d'Azée; la vierge pudique, retirée dans son appartement, céda à la violence de Mars, qui s'était glissé furtivement dans sa couche. Trente vaisseaux, aux flancs creux, manœuvraient sous leurs ordres. Les Phocéens étaient commandés par Schédius et Épistrophus, fils du magnanime Iphitus, issu lui-même de Naubolus : les uns peuplaient Cyparisse, les rochers de Python, la divine Crisa, Daulis et Panopée; d'autres cultivaient les champs d'Anémorée et d'Hyampolis; d'autres buvaient les eaux du divin Céphise ou habitaient Lilée, à la source du Céphise. Quarante vaisseaux noirs ont suivi les Phocéens; leurs chefs les avaient rangés en ordre de bataille, tout près et à la gauche des Béotiens. Les Locriens marchaient sous la conduite du fils d'Oïlée, le rapide Ajax. Moins grand qu'Ajax, fils de Télamon, dont il n'avait point la taille, il était loin de l'égaler en grandeur : il était petit, couvert d'une cuirasse de lin, et surpassait dans l'art de manier la lance tous les Hellènes et les Achéens. Ses compagnons habitaient Cynus, Oponte, Calliare, Bésa, Scarphé, la délicieuse Augies, Tarphé, Thronius, sur les bords du Boagrius. Quarante vaisseaux noirs l'avaient suivi, montés par les Locriens, qui habitent au delà du sol sacré de l'Eubée. Les valeureux Abantes, maîtres d'Eubée, de Chalcis, d'Érétrie, d'Histiée, féconde en raisins, de Cérinthe, voisine de la mer, de Dium, aux remparts élevés; ceux qui occupaient Caryste ou qui habitaient Styra, étaient commandés par Éléphénor, rejeton de Mars et fils de Chalcodon. Tel était le chef des magnanimes Abantes. Ces peuples, qui marchaient sur ses pas, sont agiles et laissent flotter leur chevelure en arrière; armés de lances, qu'ils tiennent étendues, ils brûlent de percer les cuirasses qui couvrent les poitrines ennemies. Quarante vaisseaux noirs avaient suivi leur chef. Ceux qui habitaient Athènes, ville bien bâtie, séjour du généreux Érechthée, que nourrit Minerve, fille de Jupiter (la terre féconde l'avait engendré), et qu'elle établit dans Athènes, au sein

de son temple opulent, où les fils des Athéniens lui sacrifient, tous les ans, des taureaux et des brebis, marchaient sous les ordres du fils de Pétéus, Mnesthée. Il n'avait point son égal, parmi les mortels, pour ranger en bataille les chevaux et les guerriers, armés du bouclier. Nestor, seul, lui disputait cette gloire : car il était plus avancé en âge. Cinquante vaisseaux noirs avaient suivi Mnesthée. Ajax avait amené de Salamine douze navires [et les avaient rangés près des phalanges athéniennes]. Ceux qui habitaient Argos, les solides remparts de Tirynthe, Hermione et Asiné, qui ont à leurs pieds une haie profonde, Trézène, Eïones, Épidaure, riche en vignobles, les jeunes Achéens, venus d'Égine et de Masès, avaient pour chefs Diomède, habile à pousser le cri de guerre, et Sthénélus, fils chéri du fameux Capanée. A leur tête, marchait aussi Euryale, mortel semblable aux dieux, fils du roi Mécisthée, issu lui-même de Talaüs. Mais tous obéissaient à Diomède, habile à pousser le cri de guerre, et quatre-vingts vaisseaux noirs composaient leur flotte. Ceux qui habitaient la superbe Mycènes, l'opulente Corinthe, Cléones, bâtie avec art ; ceux d'Ornées, de la délicieuse Aréthyrée et de Sicyone, dont Adraste fut le premier roi ; ceux qui vivaient à Hypérésie, sur les hauteurs de Gonoësse, à Pellène, aux champs d'Ægium, sur tout le littoral et autour de la vaste Hélice, comptaient cent vaisseaux, que commandait le puissant Agamemnon, fils d'Atrée. Chef des peuples les plus nombreux et les plus braves, il avait revêtu l'airain éblouissant, glorieux d'exceller parmi tous les héros, parce qu'il était le plus puissant et qu'il avait amené les peuples les plus nombreux. Ceux qui habitaient la basse et vaste Lacédémone, Pharis, Sparte, Messé, chère aux colombes ; ceux de Brysées, de la délicieuse Augées, ceux d'Amyclée, d'Hélos, voisine de la mer ; ceux qui labouraient les champs de Laas et d'Œtyle, avaient armé soixante vaisseaux. Le frère d'Agamemnon, Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, les commandait et les avait rangés à part. Fort de son courage, il marchait au milieu d'eux, les excitant à combattre ; il brûlait dans son âme d'un vif désir de venger le rapt et les larmes d'Hélène. Ceux qui habitaient Pylos, la délicieuse Aréné, Thryon, gué de l'Alphée, Épy, bâtie avec art ; ceux de Cyparisse, d'Amphigénie, de Ptéléon, d'Hélos, de Dorion (c'est là que les Muses, rencontrant Thamyris, le Thrace, mirent fin à ses chants. Il venait d'Œchalie, de chez Eurytus l'Œchalien ; il se flattait, dans son orgueil, d'emporter le prix du chant sur les Muses elles-mêmes, ces filles de Jupiter, qui porte l'égide. Les déesses, irritées, le rendirent aveugle, lui ravirent le don sacré de l'harmonie, et lui firent oublier le jeu de la cithare), étaient commandés par Nestor, le cavalier de Gérénia. Quatre-vingt-dix vaisseaux, aux flancs creux, manœuvraient sous ses ordres. Ceux qui habitaient l'Arcadie, au pied du haut Cyllène, près du tombeau

d'Æpytus, où vivent d'intrépides guerriers; ceux qui peuplaient Phénée, Orchomène, riche en troupeaux, Rhipé, Stratie, Énispé, battue par les vents; ceux de Tégée, de l'aimable Mantinée, de Stymphale et de Parrhasie, avaient pour chef le fils d'Ancée, le puissant Agapénor, venu avec soixante vaisseaux : habiles dans l'art de la guerre, les Arcadiens montèrent en foule dans chacun de ces navires. Agamemnon, roi des guerriers, leur avait fourni lui-même des vaisseaux, garnis de bons rameurs, pour franchir le noir Océan : car les travaux de la guerre leur étaient étrangers. Ceux qui habitaient Buprasie, la divine Élide et tout l'espace que renferment Hyrmine, Myrsine, borne de cette contrée, le rocher Olénique et Alisium, avaient à leur tête quatre chefs, suivis chacun de dix vaisseaux rapides, où montèrent un grand nombre d'Épéens. Les uns étaient commandés par Amphimaque et Thalpius, fils celui-là de Ctéatus, celui-ci d'Eurytus, issu d'Actorion ; les autres obéissaient au vaillant Diorès, fils d'Amarynceé; le quatrième chef était Polyxénus, semblable aux dieux, fils d'Agasthène, issu lui-même du roi Augias. Ceux qui venaient de Dulichium et des Échinades, ces îles sacrées qui s'élèvent à l'extrémité de la mer et en face de l'Élide, étaient commandés par Mégès, pareil à Mars; il devait le jour au cavalier Phylée, chéri de Jupiter, et qui vint à Dulichium chercher un refuge contre le courroux de son père. Quarante vaisseaux noirs l'avaient suivi. Mais Ulysse conduisait les magnanimes Céphalléniens; ceux qui habitaient Ithaque et Nérite, à l'ondoyant feuillage, Crocylée et l'âpre Ægilipe; ceux qui peuplaient Zacynthe et les champs de Samos; ceux qui occupaient le continent sur la rive opposée. Leur chef était Ulysse, comparable à Jupiter pour la sagesse, et qu'avaient suivi douze vaisseaux, dont les flancs étaient peints en rouge. A Thoas, fils d'Andrémon, obéissaient les Étoliens, qui habitaient Pleuron, Olène, Pylène, Chalcis que baigne la mer, et la pierreuse Calydon. Car ils n'étaient plus, les fils du magnanime Œnée, il n'était plus lui-même, et le blond Méléagre avait cessé de vivre : c'était Thoas qui régnait en souverain sur les Étoliens. Quarante vaisseaux noirs l'avaient suivi. Idoménée, habile à lancer le javelot, commandait les Crétois; ceux qui habitaient Cnosse, Gortyne, aux solides remparts, Lyctus, Milète, la blanche Lycaste, Phœstus et Rytion, cités populeuses, et d'autres soldats venus de la Crète aux cent villes; ils avaient donc pour chefs Idoménée, habile à lancer le javelot, et Mérion, comparable à Mars homicide. Quatre-vingts vaisseaux noirs les avaient suivis. Le brave, le grand Tlépolème, fils d'Hercule, avait amené de Rhodes, sur neuf vaisseaux, les fiers Rhodiens, qui, partagés en trois populations, occupaient Linde, Ialyse et la blanche Camire. Tlépolème, habile à lancer le javelot, les commandait. Astyochée avait donné ce fils à Hercule, qui l'avait emmenée d'Éphyre, des

bords du Selléis, où il saccagea plusieurs cités, séjour de jeunes princes, nourrissons de Jupiter. Quand Tlépolème eut grandi dans le superbe palais, il tua aussitôt l'oncle maternel de son père, le vieillard Licymnius, rejeton de Mars. Soudain, il construisit des vaisseaux, rassembla un grand peuple, et s'enfuit sur les mers pour échapper aux menaces des autres fils et petits-fils d'Hercule. Cependant il parvint à Rhodes, après avoir longtemps erré et souffert; ses compagnons s'y fixèrent et formèrent trois tribus, chéries de Jupiter, qui règne sur les dieux et sur les hommes [et le fils de Saturne versa sur eux des richesses immenses]. Nirée avait amené de Syma trois vaisseaux bien proportionnés; Nirée, après le noble Achille, le plus beau de tous les Grecs qui vinrent sous les murs d'Ilion; mais il était sans force et suivi d'un peuple peu nombreux. Ceux qui habitaient Nisyre, Crapathos, Casos, Cos, ville d'Eurypyle, et les îles Calydnes, marchaient sous la conduite de Phidippe et d'Antiphus, deux fils de Thessalus, roi du sang d'Hercule. Trente vaisseaux creux manœuvraient sous leurs ordres. Je dirai maintenant ceux qui habitaient Argos Pélasgique, Alos, Alope, Trachine; ceux de Phthie et d'Hellas, riche en belles femmes : on les appelait Myrmidons, Hellènes, Achéens. Leurs cinquante vaisseaux étaient commandés par Achille; mais il ne songeaient pas au tumulte de la guerre : car ils n'avaient personne pour conduire leurs phalanges; le divin, le rapide Achille restait oisif près des vaisseaux, irrité au souvenir de la jeune Briséis, à la belle chevelure, qu'il avait enlevée de Lyrnesse, au prix de rudes travaux, après avoir détruit Lyrnesse et les remparts de Thébé, et avoir abattu Mýnès et Épistrophus, les fils valeureux d'Événus, issu lui-même du roi Sélapius. C'est pour elle qu'il languissait dans la tristesse; mais il devait sortir bientôt du repos. Ceux qui habitaient Phylacé, l'odorante Pyrasus, bocage sacré de Cérès, Itone, mère des troupeaux, Antrone, voisine de la mer, et Ptélée, couverte de hautes herbes, furent commandés par le belliqueux Protésilas, tant qu'il vécut; mais, alors déjà, la terre sombre le renfermait dans son sein; restée seule à Phylacé, son épouse se meurtrissait le visage, et sa maison n'était qu'à demi bâtie. Un guerrier troyen le tua au moment où il s'élançait, bien avant tous les Grecs, de son vaisseau sur le rivage. Ses troupes le regrettaient; mais elles n'étaient pas privées de chef : Podarcès formait leurs rangs. Rejeton de Mars et fils d'Iphiclus, riche en troupeaux, et du sang de Phylacus, c'était le frère puîné du magnanime Protésilas. Protésilas, héros belliqueux, avait plus d'âge et plus de valeur. Les soldats, quoiqu'ils eussent un chef, le regrettait pour sa bravoure. Quarante vaisseaux noirs l'avaient suivi. Ceux qui habitaient Phères, près du lac de Bœbé, Bœbé, Glaphyres et Iolchos, bien bâtie, étaient venus avec onze vaisseaux, sous les ordres du fils chéri d'Admète, Eumélus,

que mit au monde l'épouse d'Admète, Alceste, la plus noble des femmes et la plus belle des filles de Pélias. Ceux qui peuplaient Méthone et Thaumacie; ceux de Mélibée et de la rocheuse Olizon, étaient commandés par Philoctète, habile à tirer de l'arc; sur chacun de leurs sept vaisseaux étaient montés cinquante rameurs, qui savaient manier l'arc et combattre vaillamment. Mais leur chef gisait, en proie à de cruelles douleurs, dans l'île sacrée de Lemnos, où les fils des Grecs l'avaient abandonné. C'est là qu'il gisait, gémissant et souffrant d'une blessure affreuse faite par un serpent pernicieux. Mais les Grecs devaient bientôt, près de leurs vaisseaux, se ressouvenir du roi Philoctète. Ses troupes, tout en regrettant son absence, n'étaient point privées de chef : Médon formait leurs rangs; Médon, fils illégitime d'Oïlée, et que mit au monde Rhéné, unie à Oïlée, destructeur de villes. Ceux qui habitaient Tricca, la rocailleuse Ithôme; ceux d'Œchalie, ville d'Eurytus l'Œchalien, étaient commandés par les deux fils d'Esculape, Podalyre et Machaon, savants médecins. Trente vaisseaux creux manœuvraient sous leurs ordres. Ceux d'Orménium, de la source Hypérie, ceux qui habitaient Astérium et les blancs sommets du Titane, marchaient sous les ordres d'Eurypyle, l'illustre fils d'Évémon : quarante vaisseaux noirs l'avaient suivi. Ceux qui occupaient Argissa, Gyrtone, Orthé, Éloné et la blanche ville d'Oloosson, étaient conduits par le vaillant Polypœtès, fils de Pirithoüs, qu'engendra l'immortel Jupiter. La célèbre Hippodamie le donna à Pirithoüs le jour même où ce héros triompha des Centaures velus, les chassa du Pélion et les refoula jusque chez les Éthices. Polypœtès n'était pas seul; avec lui commandait Léontée, rejeton de Mars et fils du magnanime Coronus, descendant de Cœnée. Quarante vaisseaux noirs les avaient suivis. Gounée, sorti de Cyphos, avait amené vingt-deux navires; les Énianes l'avaient suivi, ainsi que les belliqueux Pérèbes, qui avaient fixé leurs demeures autour de la froide Dodone, et ceux qui cultivaient les champs arrosés par l'aimable Titarésius, qui épanche ses eaux brillantes dans le Pénée, et, sans se mêler aux flots argentés du Pénée, coule comme l'huile à la surface de ce fleuve; c'est un bras du Styx, témoin redoutable des serments. Prothoüs, fils de Tenthrédon, commandait les Magnètes, qui habitaient autour du Pénée et des forêts du Pélion; le rapide Prothoüs marchait à leur tête. Quarante vaisseaux noirs l'avaient suivi. Tels étaient les chefs et les princes des Grecs. Muse, dis-moi quel homme, quel coursier fut le meilleur de beaucoup parmi ceux qui avaient suivi les Atrides. Les cavales que conduisait Eumélus, petit-fils de Phérès, étaient de beaucoup les meilleures : vites comme l'oiseau, de même poil, de même âge, leurs dos semblaient nivelés au cordeau. Apollon, dont l'arc est d'argent, les nourrit dans la Piérie; juments l'une et l'autre, elles portaient

partout les terreurs de Mars. Le plus brave des guerriers était Ajax, fils de Télamon, tandis qu'Achille se livrait à sa colère : car le noble fils de Pélée était supérieur aux héros, comme ses coursiers l'emportaient sur tous les autres. Mais il languissait dans ses vaisseaux, dont l'éperon sillonna les ondes, nourrissant sa colère contre Agamemnon, fils d'Atrée, et pasteur des peuples. Ses guerriers se divertissaient sur le rivage de la mer à lancer le disque, le javelot et la flèche; les chevaux étaient chacun près de leurs chars à paître le lotos et l'ache qui croît dans les marais; les chars, bien enveloppés, étaient retirés sous les tentes des chefs, qui, regrettant ce prince cher à Mars, erraient çà et là dans le camp et ne combattaient plus. Les Grecs s'avançaient donc, tels qu'un incendie qui dévorerait toute la terre; le sol gémissait sous leurs pas, comme sous Jupiter tonnant, lorsque, dans son courroux, il frappe la terre autour de Tiphée, chez les Arimes, où l'on dit que le géant a son lit. Ainsi la terre poussait de longs gémissements sous les pas précipités des Grecs qui franchissaient la plaine.

9. — Cependant Iris, messagère aussi rapide que le vent, alla, par ordre de Jupiter, qui tient l'égide, porter aux Troyens une sinistre nouvelle. Ils tenaient conseil aux portes de Priam, tous réunis, jeunes gens et vieillards. Près d'eux s'arrêta, pour leur parler, la déesse aux pieds rapides; elle prit la voix d'un fils de Priam, de Politès, qui, se fiant à ses pieds agiles, faisait le guet pour les Troyens du haut de la tombe du vieux Ésyète, et épiait l'instant où les Grecs s'élanceraient loin de leurs vaisseaux. Iris, sous la figure du jeune homme, prit la parole: « Vieillard, tu te plais toujours aux longs discours, comme au temps où régnait la paix; et cependant un combat inévitable se prépare. Certes, j'ai assisté bien des fois aux batailles des hommes; mais je n'ai point encore vu d'armée si grande et si formidable. Semblables aux feuilles ou aux grains de sable, ils traversent la plaine pour combattre autour de nos remparts. Hector, c'est toi surtout que je charge de ce soin. Il y a dans la vaste ville de Priam un grand nombre d'alliés, venus de pays divers et parlant des langues diverses: que chaque prince commande au peuple dont il est le chef; qu'il range et conduise au combat ses propres concitoyens. » Elle dit; Hector ne méconnut point la voix de la déesse. Il rompit à l'instant l'assemblée; on courut aux armes; la porte s'ouvrit tout entière, et toute l'armée se précipita, fantassins et cavaliers: c'était un horrible tumulte. Il est devant la ville une haute colline qui s'avance dans la plaine, isolée et accessible de tous côtés: les hommes l'appellent Batiée, et les dieux, le tombeau de l'agile Myrina: c'est là que les Troyens et leurs alliés se formèrent en bataille. A la tête des Troyens marchait le fils de Priam, le grand Hector, au casque resplendissant; avec lui s'étaient armés les guerriers de beaucoup

les plus nombreux et les plus braves, qui brûlaient de brandir la lance. Les Dardaniens étaient commandés par le vaillant fils d'Anchise, Énée, que la divine Vénus eut d'Anchise sur les sommets de l'Ida, où, déesse, elle s'unit à un mortel. Il n'était pas seul; deux fils d'Anténor le secondaient, Archéloque et Acamas, habiles en toutes sortes de combats. Les riches habitants de Zélée, d'origine troyenne, qui demeuraient au pied de l'Ida et buvaient les eaux noires de l'Æsépus, étaient conduits par l'illustre fils de Lycaon, Pandarus, qui reçut son arc d'Apollon lui-même. Ceux qui occupaient Adrastée, la tribu d'Apèse, Pitya et les cimes élevées du mont Téréa, avaient à leur tête Adraste et Amphius, armés d'une cuirasse de lin : tous deux étaient fils de Mérops, de Percose, habile entre tous dans l'art de la divination, et qui ne voulait point que ses fils allassent à la guerre dévorante. Mais ils n'obéirent pas à leur père : car les Parques de la sombre Mort les entraînaient à leur perte. Ceux qui habitaient Percote et les bords du Practius, ceux de Sestos, d'Abydos, de la divine Arisbé, obéissaient au fils d'Hyrtacus, Asius, prince des guerriers. Des coursiers bouillants et de haute taille l'avaient amené d'Arisbé, non loin du fleuve Selléis. Hippothoüs conduisait la tribu des Pélasges, habiles à manier la lance, qui habitaient les plaines fertiles de Larisse. Hippothoüs les commandait avec Pylée, rejeton de Mars, tous deux fils du Pélasge Léthus, issu de Teutamis. Acamas et le héros Piroüs guidaient les Thraces, que l'Hellespont environne de ses flots torrentueux. Les belliqueux Cicones avaient pour chef Euphémus, fils de Trézénius, nourrisson de Jupiter et descendant de Céas. Pyrechmès conduisait les Péoniens, armés d'un arc recourbé; il venait d'une contrée lointaine, d'Amydon, des bords du large Axius, de l'Axius dont les eaux limpides s'épanchent sur le sol. Pylémène, cœur intrépide, commandait les Paphlagoniens, venus du pays des Énètes, fécond en mules sauvages ; ils habitaient Cytore, Sésame, et avaient des établissements fameux sur les rives du fleuve Parthénius, à Cromna, à Égiale et sur les hauteurs d'Éruthini. Odius et Épistrophus commandaient les Halizones, sortis d'Alybe, région lointaine où naît l'argent. Les Mysiens avaient à leur tête Chromis et l'augure Ennome ; mais son art ne put écarter de lui la sombre mort : il périt sous le bras d'Achille, aux pieds légers, dans ce fleuve où le petit-fils d'Æacus immola tant d'autres Troyens. Phorcys et Ascanius, semblable aux dieux, conduisaient les Phrygiens venus du fond de l'Ascanie ; ils brûlaient de marcher au combat. Les Méoniens marchaient sous la conduite des fils de Pylémène, Mesthlès et Antiphus, qui reçurent le jour sur les bords du lac Gygéen : tels étaient les chefs des Méoniens, nés au pied du Tmolus. Nastès commandait les Cariens, au langage barbare, qui habitaient Milet, la cime boisée du Phthéiron, les rives sinueuses du Méandre et les

sommets élevés du Mycale. Amphimaque et Nastès les commandaient; Nastès et Amphimaque, illustres enfants de Nomion. Il marchait au combat, chargé d'or, comme une jeune femme. L'insensé ! sa parure ne le préserva point d'une mort funeste. Mais il périt sous le bras d'Æacide, aux pieds légers, dans les eaux du fleuve ; et le valeureux Achille lui ravit son or. Sarpédon et le noble Glaucus commandaient les Lyciens, venus de la lointaine Lycie, des bords du Xanthe torrentueux.





H. MOTTE INV — QUANTIN ED

III

CHANT III

ARGUMENT

1. Les deux armées marchent l'une sur l'autre. Pâris provoque au combat le plus brave des Grecs; mais, à la vue de Ménélas, qui sort des rangs, il recule effrayé. — 2. Sensible aux reproches d'Hector, Pâris reparaît, décidé à disputer, par un combat singulier, la possession d'Hélène et à terminer ainsi la guerre. — 3. Sur la proposition d'Hector, les Grecs acceptent le duel; mais Priam viendra lui-même jurer l'observation du traité. — 4. Hélène, pressée par Iris, se rend à la tour qui domine la porte Scée pour assister au combat singulier. Elle y trouve Priam avec les vieillards troyens et leur nomme les principaux chefs des Grecs. — 5. Priam, appelé par les hérauts, se rend avec Anténor sur le champ de bataille, et le traité se conclut. — 6. Hector et Ulysse mesurent la lice. Ménélas et Pâris commencent la lutte. Pâris est vaincu; mais Vénus le sauve de la mort et l'emporte sain et sauf dans son palais, où elle appelle Hélène, qui se décide, après quelque résistance, à suivre la déesse. — 7. Hélène adresse des reproches amers à Pâris; mais elle ne peut résister longtemps à ses paroles d'amour. — 8. Ménélas cherche vainement Pâris dans les rangs des Troyens : Agamemnon le déclare donc vainqueur et réclame l'exécution du traité.

1. — Cependant, lorsqu'ils furent rangés les uns et les autres en bataille avec leurs chefs, les Troyens, pareils à une nuée d'oiseaux, s'avancèrent en tumulte et en poussant des cris; ainsi retentit dans l'air la voix des grues, lorsque, fuyant l'hiver et ses pluies sans fin, elles volent à grands cris au-dessus des eaux de l'Océan, portant à la race des Pygmées le carnage et la mort, et que, dès l'aube matinale, elles les provoquent à un terrible combat; mais les Grecs, respirant le courage, s'avancèrent en silence, résolus dans leur âme à se prêter un mutuel appui. Comme le Notus répand sur la cime des montagnes un brouillard fatal au berger, mais plus propice au voleur que la nuit, car la vue ne va pas plus loin qu'un jet de pierre : de même un tourbillon de poussière s'élevait sous les pieds des guerriers qui franchissaient la plaine d'un pas rapide. Lorsqu'ils furent à portée et près de se joindre, Pâris, semblable aux dieux, se montra à la tête des Troyens. A ses épaules étaient suspendus une peau de panthère, un arc recourbé et une épée; il brandissait deux jave-

lots armés d'airain, et provoquait les plus vaillants des Grecs à se mesurer ouvertement avec lui dans un terrible combat. Ménélas, chéri de Mars, ne l'eut pas plus tôt vu s'avancer hors des rangs et marcher à grands pas, qu'il se réjouit comme un lion affamé qui a rencontré une belle proie, cerf cornu ou chèvre sauvage : car il la dévore avidement, lors même qu'il est poursuivi par une meute légère et par une ardente jeunesse. Ainsi se réjouit Ménélas, quand ses yeux aperçurent Pâris, semblable aux dieux : car il se promettait de punir le séducteur. Il sauta donc aussitôt de son char à terre avec ses armes. Mais à peine Pâris, semblable aux dieux, l'eut-il vu paraître aux premiers rangs, que son cœur fut saisi d'effroi ; il recula, et se retira dans la foule de ses compagnons pour se dérober au trépas. Tel qu'un voyageur, à la vue d'un serpent, dans les halliers de la montagne, se rejette en arrière ; un tremblement agite ses membres ; il s'enfuit, la pâleur sur les joues : tel Pâris, semblable aux dieux, redoutant le fils d'Atrée, courut se perdre dans la foule des fiers Troyens.

2. — Hector le vit et l'accabla de sanglants reproches : « Misérable Pâris, le plus beau des mortels, coureur de femmes, séducteur ! Plût aux dieux que tu ne fusses pas né ou que tu fusses mort dans le célibat ! Oui, je le voudrais, et cela eût beaucoup mieux valu que d'être ainsi un objet d'opprobre et de haine pour les autres. Sans doute les Grecs chevelus éclatent de rire, eux qui te croyaient un brave guerrier, parce que tu es doué de beauté ; mais tu n'as ni force ni énergie dans le cœur. Est-ce bien toi qui, traversant la mer sur de rapides vaisseaux, avec une élite de compagnons dévoués, et te mêlant à des peuples étrangers, as enlevé d'une terre lointaine une femme charmante, belle-sœur de guerriers vaillants, et cela pour la perte de ton père, de la ville, de tout le peuple, pour la joie de nos ennemis et pour ta propre honte ? Que n'as-tu attendu Ménélas, chéri de Mars ? Tu saurais quel est l'homme dont tu retiens la jeune épouse. Ni ta cithare ne t'aurait servi, ni ces dons de Vénus, ni ta chevelure et ta beauté, quand tu aurais roulé dans la poussière ; mais les Troyens sont bien lâches ; autrement tu serais déjà vêtu d'une tunique de pierre, pour prix de tous les maux que tu as faits. » Pâris, semblable aux dieux, lui répondit : « Hector, tes reproches sont justes ; je ne les ai que trop mérités. Ton âme à toi est toujours indomptable, comme la hache, qui, entre des mains habiles à tailler la charpente d'un navire, traverse le bois et augmente la force de l'homme ; non moins inflexible est le cœur qui bat dans ta poitrine. Ne me reproche pas les dons aimables de Vénus, la toute d'or. Il ne faut point rejeter les glorieux présents des dieux, quoi qu'ils nous donnent ; personne ne saurait les choisir à son gré. Veux-tu maintenant que je brave les périls et combatte ?

Fais ranger le reste des Troyens et tous les Grecs; et, au milieu d'eux, mettez-nous aux prises, moi et Ménélas, chéri de Mars, afin que nous luttions pour Hélène et pour tous ses trésors. Celui des deux qui sera vainqueur et aura l'avantage prendra la femme avec tous ses biens et l'emmènera dans ses foyers. Pour vous, après avoir fait amitié et conclu une alliance fidèle, vous habiterez les champs fertiles de Troie; et les Grecs retourneront dans Argos, mère des coursiers, et dans l'Achaïe, riche en belles femmes. »

3. — Il dit; Hector fut rempli de joie en l'entendant parler. Il s'élança entre les deux armées; et, tenant sa lance par le milieu, il retint les phalanges troyennes: toutes s'arrêtèrent au même instant. Mais les Grecs chevelus lui lançaient des flèches, cherchaient à l'atteindre avec leurs traits, et lui jetaient des pierres. Alors Agamemnon, roi des guerriers, éleva la voix et dit: « Arrêtez, Grecs! ne lancez point de traits, fils de la Grèce: car Hector, au casque resplendissant, semble disposé à parler. » Il dit, et tous suspendirent leurs coups, et demeurèrent aussitôt sans voix. Alors Hector, s'adressant aux deux armées: « Écoutez-moi, dit-il, Troyens, et vous, Grecs aux belles cnémides. Voici ce que propose Pâris, auteur de notre querelle: il invite tous les Troyens et tous les Grecs à déposer sur la terre nourricière leurs belles armes; Ménélas, chéri de Mars, et lui, se placeront entre les deux armées et combattront seuls pour Hélène et pour tous ses trésors. Celui des deux qui sera vainqueur et aura l'avantage prendra la femme avec tous ses biens et l'emmènera dans ses foyers. Nous autres, nous ferons amitié et conclurons une alliance fidèle. » Il dit, et tous gardèrent un profond silence. Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, prit alors la parole: « Écoutez-moi à mon tour, dit-il: car une vive douleur pénètre mon âme, et je compte que vous allez bientôt cesser le combat, Grecs et Troyens, après avoir souffert des maux sans nombre pour ma querelle avec Pâris, premier auteur de cette guerre. Périsse de nous deux celui dont la Parque a décidé la mort, et que les autres se séparent au plus vite! Vous amènerez deux agneaux, un mâle blanc et une femelle noire, l'un pour la Terre, l'autre pour le Soleil; nous en amènerons un troisième pour Jupiter. Que Priam vienne sceller lui-même notre alliance (car ses fils sont hautains et perfides), afin que personne ne viole les serments faits à Jupiter. Toujours le cœur des jeunes gens est volage; mais le vieillard, qui se trouve au milieu d'eux, envisage à la fois le passé et l'avenir, afin que les deux partis obtiennent les plus grands avantages. » Il dit; et Grecs et Troyens se réjouirent, dans l'espoir de terminer une guerre désastreuse. Ils maintinrent les chevaux sur la ligne de bataille, descendirent des chars, et se dépouillèrent de leurs armes, qu'ils déposèrent à terre, à peu de distance les uns des autres: car un espace étroit séparait

les deux armées. Hector envoya promptement deux hérauts à la ville pour amener les agneaux et mander Priam, tandis que, à la voix du puissant Agamemnon, Talthybius courut vers les navires, aux flancs creux, avec ordre d'amener un agneau ; le héraut obéit au divin Agamemnon.

4. — Cependant la messagère Iris se rendit auprès d'Hélène, aux bras blancs; elle avait pris la figure de Laodicé, belle-sœur d'Hélène et femme du fils d'Anténor, le puissant Hélicaon : c'était la plus belle des filles de Priam. Elle trouva Hélène dans son palais, où elle ourdissait une longue toile, double et teinte en pourpre; elle y représentait avec l'aiguille les nombreux combats que les Troyens, dompteurs de coursiers, et les Grecs, cuirassés d'airain, soutenaient pour elle, sous la main de Mars. Iris, aux pieds légers, s'approcha d'elle et lui dit : « Viens ici, jeune femme qui m'est chère; viens contempler le merveilleux spectacle qu'offrent les Troyens, dompteurs de coursiers, et les Grecs, cuirassés d'airain. Naguère, soupirant après la guerre homicide, ils allaient combattre les uns contre les autres dans la plaine et se préparer bien des larmes; maintenant, ils demeurent silencieux. La guerre a cessé; les voilà appuyés sur leurs boucliers; près d'eux sont leurs longues lances, enfoncées en terre. Cependant Pâris et Ménélas, cher à Mars, combattront pour toi avec leurs longues lances, et le vainqueur te nommera son épouse chérie. » La déesse ayant ainsi parlé, lui inspira un tendre désir de revoir son premier époux, et sa patrie, et ses parents. Aussitôt elle s'enveloppa d'un voile éclatant de blancheur, et s'élança hors de son appartement en versant de douces larmes. Elle n'était point seule; deux de ses femmes la suivaient : Æthra, fille de Pitthée, et Clymène aux grands yeux. Elles atteignirent bientôt la porte Scée. Sur cette porte était assis Priam, et, avec lui, les anciens du peuple, Panthoüs et Thymœtès, et Lampus, et Clytius, et Hicétaon, rejeton de Mars, et Ucalégon, et Anténor, tous deux pleins de sens. S'ils avaient cessé de prendre part à la guerre à cause de leur vieillesse, ils étaient bons discoureurs et semblables aux cigales, qui, posées sur un arbre de la forêt, font entendre leur voix délicate. Tels étaient donc les chefs des Troyens assis sur la tour. Or, dès qu'ils virent Hélène s'avancer vers la tour, ils s'adressèrent mutuellement à voix basse ces paroles ailées : « Ce n'est point chose blâmable que les Troyens et les Grecs, aux belles cnémides, endurent depuis longtemps des maux pour une telle femme : elle ressemble étonnamment de visage aux déesses immortelles. Mais pourtant, malgré sa beauté, qu'elle s'en retourne sur ses vaisseaux, et qu'elle ne cause pas notre perte, et, après nous, celle de nos enfants. » Ainsi parlèrent les vieillards; mais Priam appela Hélène en ces termes : « Viens ici, chère enfant, et assieds-toi près de moi, afin de voir ton premier époux, et tes proches et tes amis. Non, ce n'est pas toi, ce sont les

dieux que j'accuse, eux qui ont déchaîné contre moi cette guerre lamentable que nous font les Grecs. Nomme-moi ce guerrier gigantesque; dis-moi quel est ce héros grec, fort et de grande taille. D'autres, il est vrai, le dépassent de la tête; mais jamais mes yeux n'ont vu d'homme si beau ni si majestueux: car il ressemble à un roi. » Hélène, la plus noble des femmes, lui répondit en ces mots : « Cher beau-père, je te vénère et te crains tout ensemble. Que n'ai-je préféré la cruelle mort, quand, pour suivre ici ton fils, j'ai abandonné mon lit nuptial, mes frères, ma fille tendrement chérie et les aimables compagnes de ma jeunesse! Mais il n'en a point été ainsi: voilà pourquoi je me consume dans les larmes. Je vais te dire ce que tu me demandes et désires savoir. Tu vois le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, aussi bon roi que brave guerrier; c'était le beau-frère de l'impudique Hélène, si toutefois il le fut jamais.» Elle dit; et le vieillard regarda Agamemnon avec admiration, et s'écria: « Heureux fils d'Atrée, favori du sort, mortel fortuné : nombreux sont les enfants de la Grèce soumis à ton empire! Autrefois, je visitai la Phrygie, fertile en vignobles; là, je vis un grand nombre de Phrygiens, habiles à manier les coursiers, les peuples d'Otrée et de Mygdon, semblable aux dieux, alors campés sur les rives du Sangarius: car je comptais au nombre de leurs alliés, le jour où vinrent les viriles Amazones. » Le vieillard, apercevant Ulysse, interrogea Hélène une seconde fois: « Dis-moi donc encore, chère enfant, quel est celui-ci. Plus petit de la tête qu'Agamemnon, fils d'Atrée, il a les épaules et la poitrine plus larges. Ses armes sont couchées sur la terre nourricière; et lui, comme un bélier, parcourt les rangs des guerriers. Je crois voir un bélier, à l'épaisse toison, qui va et vient au milieu d'un grand troupeau de blanches brebis. » Hélène, fille de Jupiter, lui répondit : « C'est le fils de Laerte, l'ingénieux Ulysse, qui fut nourri chez le peuple de la rocailleuse Ithaque; il sait toutes sortes de ruses et de conseils avisés. » Le sage Anténor, s'adressant alors à Hélène : « Femme, ce que tu as dit là est conforme à la vérité : car le divin Ulysse est déjà venu autrefois ici en ambassade, à ton sujet, avec Ménélas, chéri de Mars. Je leur donnai l'hospitalité, et les reçus en amis dans mon palais ; j'appris à connaître leur caractère à tous deux et leurs sages conseils. Se trouvaient-ils au milieu des Troyens rassemblés, s'ils étaient debout, Ménélas dépassait Ulysse de ses larges épaules ; s'ils étaient tous les deux assis, Ulysse avait plus de majesté. Formaient-ils devant tous un tissu de paroles et d'idées, Ménélas discourait brièvement. Il disait peu de mots, mais avec une grande expression : car il n'était pas grand parleur, et ne s'écartait pas du sujet, quoiqu'il fût le plus jeune. Mais quand l'ingénieux Ulysse se levait, il restait droit, les yeux baissés et attachés à la terre ; il n'inclinait son sceptre ni en arrière ni en avant, mais il le tenait

immobile, comme eût fait un mortel inexpérimenté. Vous auriez dit d'un furieux et d'un insensé ; mais, dès que sa forte voix sortait de sa poitrine et que ses paroles tombaient comme les flocons de neige en hiver, dès lors aucun mortel n'eût lutté contre Ulysse ; alors nous n'admirions pas la beauté d'Ulysse autant qu'auparavant. » Priam, apercevant Ajax, fit à Hélène une troisième question : « Quel est cet autre guerrier grec, fort et de grande taille, qui élève au-dessus des Argiens sa tête et ses larges épaules ? » Hélène, la plus noble des femmes, Hélène que revêt un long voile, lui répondit : « C'est le gigantesque Ajax, le rempart des Grecs ; de l'autre côté, tu vois debout, au milieu des Crétois, Idoménée, semblable à un dieu. Autour de lui sont réunis les chefs des Crétois. Souvent Ménélas, cher à Mars, lui donna l'hospitalité dans notre maison, quand il venait de la Crète. Maintenant je vois tous les autres Grecs aux yeux vifs ; je les reconnaîtrais facilement et dirais leurs noms. Mais il est deux chefs des peuples que je ne puis apercevoir, Castor, dompteur de coursiers, et Pollux, habile au pugilat ; ils sont mes frères, et c'est ma propre mère qui leur a donné le jour. Ne sont-ils pas venus de la riante Lacédémone ? Ou bien, venus ici dans les rapides vaisseaux, ne veulent-ils pas se mêler aux guerriers et combattre, parce qu'ils craignent la honte et l'opprobre immense qui m'accable ? » Elle dit : mais déjà la terre nourricière les enfermait dans son sein, à Lacédémone même, leur douce patrie.

5. — Cependant les hérauts portaient à travers la ville les gages des serments faits aux dieux, deux agneaux, et dans une outre de chèvre, le vin, ce fruit délectable de la terre. Le héraut Idée tenait un cratère brillant et des coupes d'or. Arrivé près du vieillard, il l'exhorta en ces mots : « Lève-toi, fils de Laomédon : les chefs des Troyens, dompteurs de coursiers, et des Grecs à la cuirasse d'airain, t'invitent à descendre dans la plaine pour conclure une alliance fidèle. Pâris et Ménélas, cher à Mars, armés de leurs propres lances, combattront pour Hélène ; le vainqueur emmènera la femme ainsi que ses trésors. Nous autres, après avoir fait amitié et conclu une alliance fidèle, nous habiterons la fertile Troie ; pour eux, ils retourneront dans Argos, mère des coursiers, et dans l'Achaïe, riche en belles femmes. » Il dit ; et le vieillard frémit ; et il ordonna d'atteler ses chevaux : les serviteurs obéirent sans retard. Priam monta et tira les rênes en arrière ; à ses côtés, Anténor monta sur le char magnifique ; et, traversant la porte Scée, ils poussèrent dans la plaine les rapides coursiers. Cependant, lorsqu'ils furent arrivés au milieu des Troyens et des Grecs, ils descendirent du char sur la terre nourricière, et s'avancèrent entre les Troyens et les Grecs. Agamemnon, roi des guerriers, se leva aussitôt après, et, avec lui, l'industrieux Ulysse ; puis, les nobles

hérauts rassemblèrent les gages des serments faits aux dieux, et mêlèrent le vin dans le cratère; puis, ils versèrent l'eau sur les mains des rois. Alors le fils d'Atrée, ayant tiré le couteau qui était toujours suspendu au long fourreau de son épée, coupa des poils sur la tête des agneaux, et les hérauts les distribuèrent aux chefs des Troyens et des Grecs. Ensuite le fils d'Atrée, debout au milieu d'eux, et les bras élevés, pria à haute voix : « Jupiter, notre père, souverain de l'Ida, dieu très glorieux et très grand ; soleil qui vois tout et entends tout ; fleuves, terre, et vous qui, dans l'enfer, punissez les mânes de quiconque a fait un faux serment, soyez nos témoins et les gardiens de la foi jurée. Si Pâris immole Ménélas, qu'il possède ensuite Hélène et tous ses trésors, et nous, repartons dans nos rapides vaisseaux; mais si le blond Ménélas tue Pâris, que les Troyens rendent alors Hélène et tous ses trésors, et payent aux Grecs un juste tribut, dont le souvenir parvienne aux hommes à venir. Que si Priam et les fils de Priam refusent de payer le tribut après la mort de Pâris, je ne cesserai point de combattre, en vue de cette rançon, et je resterai en ces lieux jusqu'à ce que j'aie trouvé le terme de la guerre. » Il dit ; et plongea l'airain meurtrier dans la gorge des agneaux, et les déposa sur la terre, palpitants, mais privés de vie ; car l'airain leur avait ôté l'existence. On puisa le vin dans l'urne avec des coupes pour faire les libations, et l'on pria les dieux immortels. Chacun des Grecs et des Troyens s'exprima ainsi : « Jupiter très glorieux et très grand ; et vous tous, dieux immortels, quels que soient ceux qui les premiers auront forfait en manquant à leurs serments, faites que leur cervelle à eux et à leurs enfants se répande sur la terre comme ce vin, et que leurs femmes passent aux bras d'autrui. » Ils priaient en ces mots ; mais le fils de Saturne n'exauça pas leur vœu. Alors Priam, issu de Dardanus, prit la parole et leur dit : « Écoutez-moi, Troyens, et vous, Grecs, aux belles cnémides : je vais rentrer dans l'enceinte aérée d'Ilion, car mes yeux ne pourraient supporter la vue de mon fils chéri aux prises avec Ménélas, chéri de Mars. Jupiter, sans doute, et les autres dieux immortels savent auquel des deux le destin a réservé la mort. » A ces mots, le vieillard, semblable aux dieux, plaça les agneaux sur son char ; il y monta lui-même et tira les rênes en arrière. Anténor prit place à ses côtés sur le char magnifique, et tous deux reprirent le chemin d'Ilion.

6. — Hector, fils de Priam, et le divin Ulysse, mesurèrent d'abord le champ du combat ; puis jetèrent les sorts dans un casque d'airain et les agitèrent, pour savoir qui des deux lancerait le premier le javelot d'airain. Et les peuples prièrent, en élevant leurs mains vers les dieux, et chacun des Grecs et des Troyens s'exprima ainsi : « Jupiter, notre père, souverain de l'Ida, dieu très glorieux et très grand, fais que celui qui a suscité cette guerre entre les

deux peuples périsse et descende au séjour de Pluton; et nous, puissions-nous faire amitié et conclure une alliance fidèle! » Voilà ce qu'ils disaient; et le grand Hector, au casque resplendissant, agita les sorts en détournant la tête, et le nom de Pâris sortit tout d'abord. Les autres héros s'assirent ensuite, par files, à l'endroit où reposaient leurs rapides coursiers et leurs armes artistement façonnées. Cependant le divin Pâris, l'époux d'Hélène à la belle chevelure, revêtit ses belles armes. D'abord il entoura ses jambes de belles cnémides qu'attachaient des agrafes d'argent; puis, il couvrit sa poitrine de la cuirasse de son frère Lycaon, qui convenait à sa taille, et suspendit à ses épaules une épée d'airain ornée de clous d'argent; ensuite il prit un grand et solide bouclier, et posa sur sa robuste tête un casque bien travaillé, garni d'une queue de cheval, et dont le panache s'inclinait du haut en bas d'une façon menaçante; enfin, il saisit une forte lance qui était faite à sa main. Le vaillant Ménélas se revêtit pareillement de ses armes. Lors donc qu'ils se furent armés, chacun dans son camp, ils s'avancèrent au milieu des Troyens et des Grecs, en lançant des regards terribles; à leur vue, l'effroi saisit les Troyens, dompteurs de coursiers, et les Grecs, aux belles cnémides. Et ils s'arrêtèrent à proximité l'un de l'autre, dans le champ mesuré, agitant leurs lances, et animés d'une fureur mutuelle. Pâris, le premier, darda sa longue lance, et frappa le bouclier circulaire du fils d'Atrée; mais il n'en perça pas l'airain: car la pointe se recourba sur le solide bouclier. A son tour, le fils d'Atrée, Ménélas, s'élança le fer à la main, en invoquant Jupiter souverain: « Grand Jupiter! donne-moi de punir celui qui m'outragea le premier, l'illustre Pâris; et fais-le tomber sous mes coups, pour que chacun tremble, même dans les races futures, d'outrager l'hôte qui lui a fait bon accueil. » Il dit; et, brandissant sa longue lance, il la jeta en avant, et frappa le bouclier circulaire du fils de Priam; la lourde lance traversa le bouclier brillant, pénétra à travers la cuirasse artistement travaillée, et déchira le devant de la tunique, près du flanc. Pâris s'inclina et se déroba au noir trépas. Alors le fils d'Atrée, ayant tiré son épée garnie de clous d'argent, frappa en se soulevant le cimier du casque; mais l'arme, brisée sous le coup en trois ou quatre morceaux, lui tomba de la main. Le fils d'Atrée en gémit, et regardant le vaste ciel: « Grand Jupiter, dit-il, il n'est pas de dieu plus funeste que toi. Certes, je pensais châtier la perfidie de Pâris; mais voilà que mon épée s'est brisée dans mes mains, et que mon bras a vainement dardé ma lance et n'a point atteint son but. » Il dit; et, fondant sur Pâris, il le saisit par l'épaisse crinière du casque, et, s'étant retourné, il le traînait du côté des Grecs, aux belles cnémides: car la courroie richement brodée, qui fixait le casque au-dessous du menton, étranglait Pâris en serrant son cou délicat. Ménélas l'aurait certainement entraîné

et eût obtenu une gloire immortelle, si la fille de Jupiter, Vénus, ne s'en fût aperçue à l'instant. Elle rompit la courroie, dépouille d'un bœuf qu'un bras puissant abattit; et le casque vide suivit la main robuste du héros, qui le fit tournoyer, puis le jeta au milieu des Grecs, aux belles cnémides, où ses fidèles compagnons le ramassèrent. Cependant il s'élança une seconde fois sur Pâris, qu'il brûlait de tuer avec sa lance d'airain; mais Vénus l'enleva, chose bien facile pour une déesse; elle l'enveloppa d'un épais brouillard, et le transporta dans la chambre nuptiale odorante, parfumée; puis, elle courut elle-même appeler Hélène, qu'elle trouva au faîte de la tour, au milieu d'un grand nombre de Troyennes. Vénus prit avec la main et secoua sa robe aussi odoriférante que le nectar, et lui parla sous la figure d'une vieille femme, chargée d'années, habile à travailler la laine, qui lui filait de belles laines, alors qu'elle habitait Lacédémone, et qui la chérissait tendrement. C'est sous les traits de cette femme que Vénus adressa la parole à Hélène : « Viens, Pâris t'invite à retourner au palais; il est dans la chambre nuptiale, sur un lit fait au tour, brillant lui-même de parure et de beauté; tu ne dirais pas qu'il vient de combattre un ennemi, mais qu'il se rend à la danse, ou que la danse vient de finir et qu'il se repose. » Elle dit, et jeta le trouble au fond de son cœur; mais, quand Hélène eut reconnu le cou charmant de la déesse, et sa gorge attrayante et ses yeux étincelants, elle fut alors saisie d'effroi, et lui dit en l'appelant par son nom; « Cruelle Vénus! pourquoi chercher ainsi à me séduire? Vas-tu m'emmener plus loin, dans une des villes, bien habitées, de la Phrygie ou de la riante Méonie, si tu as là quelque autre favori parmi les hommes doués du langage articulé? Parce que Ménélas, vainqueur du divin Pâris, veut reconduire dans sa patrie une épouse odieuse, viens-tu donc ourdir ici tes artifices? Va prendre place à ses côtés; éloigne-toi du séjour des dieux; que tes pieds ne se tournent plus vers l'Olympe; mais, toujours près de lui, souffre et garde-le jusqu'à ce qu'il fasse de toi sa femme ou son esclave. Moi, je ne te suivrai pas (ce serait chose répréhensible) pour préparer sa couche: toutes les Troyennes me railleraient désormais. D'ailleurs, mon cœur souffre des douleurs infinies. » La divine Vénus, courroucée, lui répliqua : « Ne m'irrite pas, malheureuse! crains que, dans ma colère, je ne t'abandonne et ne te haïsse avec autant de force que je t'ai aimée; crains que je n'excite entre les deux peuples, Troyens et Grecs, des haines funestes et que tu ne périsses victime d'un sort fatal. » Elle dit; et la fille de Jupiter, Hélène, fut saisie de crainte; elle marcha silencieuse, enveloppée dans son voile, éblouissant de blancheur, et trompa les regards de toutes les Troyennes; la déesse précédait ses pas.

7. — Quand elles furent arrivées dans la magnifique demeure de Pâris,

les servantes se hâtèrent alors de reprendre leurs travaux. Hélène, la plus noble des femmes, monta dans la chambre nuptiale, à la voûte élevée : Vénus, au doux sourire, prit un siège pour Hélène, et vint le placer en face de Pâris. La fille de Jupiter, le dieu qui porte l'égide, s'y assit; et, détournant les yeux, elle apostropha son époux en ces mots : « Te voilà revenu du combat! Que n'y as-tu succombé sous les coups de l'homme vaillant qui fut mon premier époux! Tu te vantais naguère de l'emporter sur Ménélas, chéri de Mars, et par ta force, et par ton adresse, et par ta lance. Va donc maintenant provoquer Ménélas, chéri de Mars, à se mesurer de nouveau avec toi! Mais non, je te conseille de rester en repos; garde-toi de combattre le blond Ménélas et de lutter inconsidérément contre lui, si tu ne veux être bientôt abattu par sa lance. » Pâris, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Femme, ne déchire pas mon cœur par des reproches cruels. Aujourd'hui Mélénas m'a vaincu avec le secours de Minerve, et moi je le vaincrai une autre fois : car nous avons aussi des dieux pour nous. Mais viens sur ce lit nous livrer à de tendres embrassements; car jamais l'amour ne remplit mes sens à ce point, même lorsque je t'enlevai naguère de la riante Lacédémone sur mes rapides vaisseaux, et que je m'unis d'amour avec toi dans l'île de Cranaé; je t'aime aujourd'hui davantage ; un désir plus doux me captive. » Il dit, et la précéda vers le lit; son épouse suivit ses pas, et tous deux se couchèrent sur le lit percé à jour.

8. — Cependant Ménélas, tel qu'un lion, courait çà et là dans la foule, cherchant pourtant des yeux Pâris, semblable aux dieux. Mais personne, parmi les Troyens et leurs illustres alliés, ne pouvait montrer Pâris à Ménélas, chéri de Mars. L'eussent-ils vu, qu'ils ne l'auraient pas caché par amitié : car il était odieux à tous autant que la sombre Parque. Alors Agamemnon, roi des guerriers, leur adressa la parole : « Écoutez-moi, Troyens, Dardaniens et alliés : la victoire de Ménélas, cher à Mars, est manifeste ; rendez-nous Hélène l'Argienne et ses trésors avec elle, et payez un juste tribut dont le souvenir parvienne aux hommes à venir. » Ainsi parla le fils d'Atrée, et tous les Grecs applaudirent.



CHANT IV

ARGUMENT

1. Jupiter, dans le conseil des dieux, propose de rétablir la paix entre les deux peuples; il consent néanmoins, pour complaire à Junon, à laisser se renouveler la lutte. — 2. Minerve descend de l'Olympe, et, sous les traits de Laodocus, engage le Troyen Pandarus à rompre le traité en lançant une flèche à Ménélas. — 3. Pandarus atteint et blesse Ménélas, dont Minerve protège les jours. Le médecin Machaon, mandé par Agamemnon, arrive près du blessé et bande la plaie. — 4. Les Troyens s'avancent contre les Grecs, qui se préparent à combattre. Agamemnon parcourt les rangs de son armée, distribuant l'éloge et le blâme. — 5. Idoménée, les deux Ajax et Nestor, qui sont prêts à combattre, reçoivent les éloges d'Agamemnon; mais il gourmande Ulysse, Ménesthée et Diomède, qui restent dans l'inaction. — 6. Les deux armées se rencontrent : Mars excite les Troyens, Minerve les Grecs : un combat acharné s'engage. — 7. La mêlée devient terrible : une foule de guerriers succombent des deux côtés.

1. — Les dieux, assis près de Jupiter, tenaient conseil sur l'or des célestes parvis; et, au milieu d'eux, l'auguste Hébé versait le nectar : ils se passaient l'un après l'autre les coupes d'or, les yeux tournés vers la ville des Troyens. Aussitôt le fils de Saturne essaya d'irriter Junon, en jetant dans la conversation ces paroles mordantes : « Deux déesses sont les protectrices de Ménélas, Junon l'Argienne et Minerve d'Alalcomène; mais, satisfaites de le contempler, elles se tiennent à distance, tandis que Vénus, au doux sourire, assiste toujours son favori et le dérobe aux Parques; aujourd'hui encore elle l'a sauvé du trépas auquel il s'attendait. Certes, la victoire appartient au belliqueux Ménélas. Nous, délibérons sur l'issue de ces événements : voulons-nous rallumer la guerre funeste et la terrible mêlée, ou faire naître l'amitié entre les deux peuples? Si ce dernier avis plaisait et agréait à tous, la ville du roi Priam demeurerait habitée, et Ménélas remmènerait Hélène l'Argienne. » Il dit; et Minerve et Junon, les lèvres fermées, murmurèrent : assises l'une à côté de l'autre, elles méditaient le malheur des Troyens.

Minerve resta silencieuse, et ne dit pas un mot : irritée contre Jupiter, son père, elle était en proie à un violent courroux ; mais Junon, loin de renfermer son courroux dans son sein, prit la parole : « Terrible fils de Saturne, quelles paroles as-tu prononcées ! Quoi ! tu veux rendre mon labeur inutile, et laisser sans résultat les sueurs que je versai dans mes travaux ! J'aurai fatigué mes coursiers à rassembler cette armée, fléau de Priam et de ses enfants ! Fais ; mais tous les autres dieux ne t'approuveront certainement pas. » Jupiter, qui rassemble les nuages, lui répondit, plein de colère : « Malheureuse ! quels crimes si grands ont commis envers toi Priam et les enfants de Priam, pour que tu désires ardemment saccager la ville, bien bâtie, d'Ilion? Si, franchissant ses portes et sa vaste enceinte, tu dévorais vivants Priam, et les fils de Priam, et les autres Troyens, alors peut-être ta colère serait assouvie. Fais comme tu veux, de peur que cette dispute n'excite plus tard entre nous deux une vive inimitié. Mais ce que je vais te dire, grave-le dans ton esprit : quand moi aussi, dans ma fureur, je voudrai saccager quelque ville où naquirent des hommes qui te sont chers, n'enchaîne point mon courroux, et laisse-moi faire : car c'est volontairement et à regret que je t'abandonne Ilion. De toutes les villes qui sont sous le soleil et sous le ciel étoilé, et qu'habitent les hommes, enfants de la terre, mon cœur n'en prisait aucune plus que la sainte Ilion, et Priam, et le peuple de Priam, habile à manier la lance. Car jamais repas également partagé, libations et fumée des victimes n'y firent défaut à mon autel : or, tels sont les honneurs que nous avons en partage. »

2. — L'auguste Junon, la déesse aux grands yeux, lui répondit alors : « Trois villes me sont chères par-dessus tout, Argos, Sparte et Mycènes, aux larges rues : détruis-les, quand elles seront odieuses à ton cœur ; je ne prétends pas les défendre et m'opposer à ta volonté : lors même que, jalouse de les conserver, je mettrais obstacle à leur ruine, ma résistance serait vaine : car tu es beaucoup plus fort que moi. Mais il ne faut pas que ma peine soit inutile : car je suis déesse et mon origine est la même que la tienne ; fille du rusé Saturne, on me vénère à un double titre, et pour ma naissance, et parce que je suis appelée ton épouse, l'épouse de celui qui règne sur tous les Immortels. Faisons-nous donc là-dessus l'un à l'autre des concessions mutuelles, et nous entraînerons le reste des dieux immortels. Pour toi, ordonne au plus vite à Minerve d'aller dans la terrible mêlée des Troyens et des Grecs, et de faire en sorte que les Troyens, au mépris de la foi jurée, soient les premiers à attaquer les Grecs très glorieux. » Elle dit ; le père des hommes et des dieux obéit, et adressa sur-le-champ à Minerve ces paroles ailées : « Va sans retard au milieu de l'armée des Troyens et des Grecs ; et fais en sorte que les

Troyens, au mépris de la foi jurée, soient les premiers à attaquer les Grecs très glorieux. » Ces mots excitèrent Minerve, déjà pleine d'ardeur : elle s'élança des sommets de l'Olympe. Telle qu'une étoile brillante, envoyée comme un présage fatal par le fils du rusé Saturne à des matelots ou à une nombreuse armée de guerriers, et d'où jaillissent mille étincelles : telle Pallas-Minerve fondit sur la terre, et s'élança au milieu des deux camps. A cette vue, l'effroi saisit les Troyens, dompteurs de coursiers, et les Grecs, aux belles cnémides; chacun d'eux dit en regardant son voisin : « Certes, la guerre funeste et la terrible mêlée vont recommencer, ou l'amitié unira les deux peuples par la volonté de Jupiter, qui est l'arbitre de la guerre parmi les hommes. » Ainsi parlait chacun des Troyens et des Grecs. Minerve se glissa dans la foule des Troyens, sous les traits de Laodocus, fils d'Anténor, guerrier valeureux, et chercha où elle découvrirait Pandarus, semblable aux dieux. Elle trouva le noble et vaillant fils de Lycaon debout, entouré des vaillantes phalanges, armées de boucliers, qui l'avaient suivi des rives de l'Æsépus. Elle s'approcha, et lui adressa ces paroles ailées : « Veux-tu m'écouter, fils belliqueux de Lycaon? Ose lancer une flèche rapide à Ménélas. Tu obtiendrais la reconnaissance et les louanges de tous les Troyens, et, par-dessus tout, celles du roi Pâris, qui te ferait tout d'abord de magnifiques présents, s'il voyait le vaillant fils d'Atrée, Ménélas, abattu par ton trait, monter sur le bûcher fatal. Eh bien, lance donc une flèche sur le glorieux Ménélas, et fais vœu à Apollon Lycien, le célèbre archer, de sacrifier une magnifique hécatombe des premiers-nés de tes agneaux, quand tu seras de retour dans ta patrie, la ville sainte de Zéléa. » Ainsi parla Minerve, et elle séduisit le cœur de l'insensé.

3. — Aussitôt, il tira de l'étui son arc bien poli : c'était la dépouille d'une chèvre sauvage, animal bondissant, qu'il avait lui-même atteinte sous la poitrine, de l'embuscade où il la guettait, alors qu'elle s'élançait d'un rocher : blessée à la poitrine, elle tomba à la renverse sur la pierre. Ses cornes s'élevaient de seize palmes au-dessus de sa tête. Un ouvrier, polisseur de corne, les ajusta avec soin; et, le tout bien lissé, il y ajouta un anneau d'or. Pandarus tendit cet arc, et le posa avec soin à terre en s'inclinant. Ses braves compagnons le couvrirent de leurs boucliers, de peur que les vaillants fils des Grecs ne fondissent sur lui, avant qu'il eût frappé Ménélas, chef des Grecs. Mais lui, ôta le couvercle du carquois, et en tira une flèche encore intacte, à l'aile rapide, instrument de noires douleurs. Soudain il ajusta sur la corde le trait cruel, et fit vœu à Apollon Lycien, le célèbre archer, de sacrifier une magnifique hécatombe des premiers-nés de ses agneaux, quand il serait de retour dans sa patrie, la ville sainte de Zéléa. Puis, il saisit à la

fois la coche de la flèche et le nerf de bœuf; et, tirant à lui, il approcha la corde de sa mamelle, et la pointe de fer, du bois de l'arc. A peine eut-il tendu et recourbé l'arc immense, que la corne vibra, le nerf rendit un son terrible, et le trait acéré s'élança, brûlant de voler dans la foule. Mais ils ne t'oublièrent pas, Ménélas, les dieux bienheureux et immortels, surtout la fille de Jupiter, la déesse qui amène le butin : se tenant devant toi, elle détourna le trait douloureux, et l'écarta de ton corps aussi facilement qu'une mère écarte une mouche loin de son fils qui repose dans un doux sommeil. Elle le dirigea à l'endroit où les attaches d'or du baudrier se rencontraient, et où se réunissait la double cuirasse. Le trait cruel tomba sur le baudrier qui s'ajustait à son corps; et, perçant ce baudrier artistement travaillé, il pénétra la cuirasse merveilleuse et la ceinture de laine qui défendait son corps et lui servait de rempart contre les traits. Plus d'une fois elle avait protégé le héros; mais alors elle fut également traversée, et la flèche effleura, à sa surface, la peau de Ménélas. Aussitôt un sang noir coula de la blessure. Ainsi, lorsqu'une femme de Méonie ou de Carie a teint en pourpre l'ivoire qui doit orner le mors d'un coursier, elle le garde dans sa chambre, et bien des cavaliers le convoitent; mais réservé à un prince, cet ornement fera tout ensemble la parure de coursier et la gloire du cavalier : de même, ô Ménélas! tes belles cuisses furent teintes de sang, et tes jambes, et jusqu'à tes jolies chevilles. Agamemnon, roi des guerriers, frissonna quand il vit un sang noir couler de la blessure; Ménélas, cher à Mars, frissonna lui-même; mais, quand il vit que la corde et les crocs de la flèche étaient en dehors, le courage lui revint au cœur. Le puissant Agamemnon, tenant la main de Ménélas, et entouré de ses compagnons qui soupiraient, lui dit avec un profond soupir : « Cher frère, c'est donc pour ta mort que j'ai conclu ce traité, en t'exposant à combattre seul les Troyens pour la cause des Grecs : car les Troyens t'ont frappé et ont foulé aux pieds la foi jurée! Mais nos serments ne seront pas vains, ni le sang des agneaux, ni les libations de vin pur, ni les promesses dans lesquelles nous avions mis notre confiance. Car si le maître de l'Olympe ne les a point punis sur l'heure, il les punira plus tard; et ils payeront chèrement leur crime de leurs têtes, de leurs femmes et de leurs enfants : car j'en ai le pressentiment, et mon cœur ne m'abuse point : un jour viendra où périra la sainte Ilion, et Priam, et le peuple de Priam habile à manier la lance. Irrité de cette perfidie, Jupiter, fils de Saturne, qui siège sur un trône élevé et habite l'éther, agitera lui-même sur eux tous sa terrible égide : ce que je dis ne manquera pas de s'accomplir. Mais je ressentirai à cause de toi une vive douleur, ô Ménélas! si tu meurs et que tu achèves le cours de ta carrière. Je retournerai, couvert de

honte, dans l'aride Argos : car aussitôt les Grecs redemanderont leur patrie, et nous laisserons Hélène l'Argienne à Priam et aux Troyens comme un monument de leur triomphe; tes os, gisant sur le sol troyen, y pourriront, sans que notre entreprise soit achevée. Et peut-être qu'un des Troyens insolents dira en insultant le tombeau du glorieux Ménélas : « Puisse Agamemnon assou-
« vir ainsi sur tous sa vengeance ! il a vainement conduit ici l'armée des
« Grecs : il s'en est retourné chez lui, dans la terre chérie de sa patrie avec ses
« vaisseaux vides, en abandonnant le brave Ménélas. » Voilà ce qu'un jour on dira. Ah! que plutôt la terre profonde m'engloutisse! » Le blond Ménélas réconforta Agamemnon en ces mots : « Rassure-toi, et n'effraye point l'armée des Grecs : le trait acéré ne m'a pas blessé mortellement : le baudrier étincelant m'a garanti par devant, et, au-dessous, la cuirasse et la ceinture que façonnèrent des ouvriers en airain. » Le puissant Agamemnon, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Puisse-t-il en être ainsi, cher Ménélas! un médecin soignera ta blessure, et y appliquera les remèdes propres à apaiser les noires douleurs. » Il dit, et s'adressa à Talthybius, héraut divin : « Talthybius, hâte-toi d'appeler Machaon, fils d'Esculape, le noble médecin, pour qu'il voie le belliqueux Ménélas, chef des Grecs, qu'un archer habile, Troyen ou Lycien, a frappé d'une flèche : la gloire est pour lui, et pour nous le deuil. » Il dit ; et le héraut docile obéit à sa voix : il parcourut l'armée des Grecs à la cuirasse d'airain, cherchant des yeux le héros Machaon : il l'aperçut debout, entouré des vaillantes phalanges, armées de boucliers, qui l'avaient suivi de Trica, nourrice des coursiers. Talthybius s'approcha, et lui adressa ces paroles ailées : « Accours, fils d'Esculape : le puissant Agamemnon t'appelle, pour que tu voies le belliqueux Ménélas, chef des Grecs, qu'un habile archer, Troyen ou Lycien, a frappé d'une flèche : la gloire est pour lui, et pour nous le deuil. » A ces mots, Machaon sentit son cœur battre dans son sein. Ils s'avancèrent, à travers la foule, au milieu du vaste camp des Grecs. Mais, lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où le blond Ménélas avait été frappé, ils trouvèrent les principaux chefs assemblés en cercle autour de lui, et, au milieu d'eux, le héros, semblable aux dieux. Aussitôt Machaon tira la flèche du baudrier, et, en la tirant, les crocs acérés se recourbèrent; alors il détacha le baudrier étincelant, et, au-dessous, la cuirasse et la ceinture, qu'avaient travaillée des ouvriers en airain. Puis, quand il eut examiné la blessure qu'avait faite le trait cruel, il en suça le sang, et, plein de science, y appliqua des herbes adoucissantes, qu'Esculape, son père, reçut jadis de Chiron, qui le chérissait.

4. — Tandis qu'ils s'empressaient autour de Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, les phalanges troyennes s'avançaient, couvertes de boucliers;

les Grecs reprirent leurs armes, et ne respirèrent que la guerre. Alors vous n'eussiez point vu le divin Agamemnon s'endormir, ni s'effrayer, ni refuser de combattre; au contraire, il volait au champ glorieux du combat. En effet, il laissa ses chevaux et son char, resplendissant d'airain : son écuyer les tint à l'écart tout haletants : c'était Eurymédon, fils de Ptolémée, issu de Piréus. Agamemnon lui recommanda instamment de tenir les coursiers tout près, dans le cas où il sentirait ses membres fatigués, en portant ses ordres de toutes parts; lui-même, allant à pied, parcourait les rangs des guerriers; et ceux des Grecs, aux rapides coursiers, qu'il voyait pleins d'ardeur, il redoublait encore leur courage par ces paroles : « Grecs, ne relâchez rien de cette force indomptable : car le grand Jupiter ne sera pas le soutien du parjure. Mais ceux qui nous ont attaqués les premiers au mépris de la foi jurée, les vautours dévoreront leurs chairs délicates; et nous, une fois maîtres de la ville, nous emmènerons sur nos vaisseaux leurs épouses bien-aimées et leurs tendres enfants. » S'il en voyait, d'autre part, renoncer à la guerre terrible, il les gourmandait avec des paroles pleines de colère : « Grecs, bons seulement à lancer la flèche, opprobre de l'armée, n'avez-vous point de honte? Pourquoi demeurer ainsi stupides, comme des faons qui, après s'être fatigués à courir dans la vaste plaine, s'arrêtent et n'ont plus aucune force dans le cœur? Ainsi vous demeurez stupides, et ne combattez pas. Attendez-vous que les Troyens s'approchent jusqu'à l'endroit où vos navires, aux belles poupes, ont été tirés à sec sur le rivage de la mer écumante, afin de voir si le fils de Saturne étendra son bras sur vous? »

5. — C'est ainsi qu'il parcourait les rangs de l'armée en donnant ses ordres. A travers les phalanges des guerriers, il arriva près des Crétois, qui s'armaient autour du belliqueux Idoménée. Tel qu'un sanglier pour la force, Idoménée était à leur tête; Mérion animait les dernières phalanges. A leur aspect, Agamemnon, roi des guerriers, se réjouit, et il adressa à Idoménée ces paroles flatteuses : « Idoménée, je t'honore plus que les autres Grecs, aux rapides coursiers, soit à la guerre, soit en toute autre occasion, même à table, quand les principaux de l'armée mêlent dans les cratères le vin généreux, le vin d'honneur. Tandis que les autres Grecs chevelus boivent leur portion, tu as, comme moi, ta coupe toujours pleine, pour boire quand il te prend fantaisie. Mais vole au combat, et soutiens ta vieille renommée. » Idoménée, chef des Crétois, lui répondit à son tour : « Fils d'Atrée, je serai ton compagnon fidèle, comme je l'ai tout d'abord promis et juré. Mais anime les autres Grecs, à la tête chevelue, afin que nous combattions au plus vite, puisque les Troyens ont trahi la foi jurée. La mort et les douleurs les attendent, pour nous avoir attaqués les premiers, au mépris de leurs serments. »

Il dit ; et le fils d'Atrée passa outre, la joie dans le cœur. En parcourant la foule des guerriers, il arriva aux Ajax : ils étaient sous les armes, et une nuée de fantassins les suivait. Ainsi, lorsque d'une hauteur le chevrier voit un nuage s'avancer sur la mer au souffle du Zéphire, à le voir de loin s'avancer sur la mer, ce nuage lui paraît plus noir encore et semblable à de la poix, et il amène une violente tempête. A cette vue, le pasteur frissonne, et pousse son troupeau dans un antre : telles, avec les Ajax, marchaient au combat meurtrier les phalanges serrées et sombres d'une jeunesse impétueuse, hérissées de boucliers et de lances. A leur aspect, le puissant Agamemnon se réjouit, et leur adressa ces paroles ailées : « Ajax, chefs des Grecs, cuirassés d'airain, je ne vous ordonne pas (ce serait une injure) d'animer vos guerriers : car de vous-mêmes vous savez les exciter à combattre vaillamment. O grand Jupiter, Minerve et Apollon, puisse un pareil courage remplir l'âme de tous nos soldats ! Alors la ville du roi Priam tomberait bientôt, prise et saccagée par nos bras. » A ces mots, il les quitta et marcha vers d'autres peuples. Là, il rencontra Nestor, l'orateur harmonieux des Pyliens, qui rangeait ses compagnons et les animait au combat, et, avec lui, le grand Pélagon, Alastor et Chromius, et le puissant Hémon, et Bias, pasteur des peuples. Le vieillard plaçait en avant les cavaliers avec les chevaux et les chars ; derrière, les fantassins nombreux et vaillants, comme un rempart dans la guerre ; au centre, il enfermait les lâches, afin que chacun d'eux, même contre son gré, se battît par nécessité. Il donnait d'abord ses ordres aux cavaliers, et leur commandait de retenir leurs chevaux et de ne pas s'élancer en désordre : « Que nul de vous, se fiant à sa adresse et à son mâle courage, ne se pique de combattre seul, hors des rangs, contre les Troyens. Que celui de vous qui, de son char, aura atteint un char ennemi, pousse sa lance en avant : cela vaut mieux que de descendre. C'est en agissant ainsi que nos pères, l'âme remplie de prudence et de valeur, renversaient villes et remparts. » Voilà comment le vieillard, depuis longtemps versé dans la guerre, animait ses troupes. A sa vue, le puissant Agamemnon se réjouit, et lui adressa ces paroles ailées : « O vieillard ! plût au ciel que tes genoux t'obéissent, et que tes forces fussent intactes, aussi vrai que le courage réside dans ton cœur ; mais la vieillesse, odieuse à tous, t'accable. Que n'est-elle plutôt le partage d'un autre ; et toi, que n'es-tu du nombre des jeunes gens ! » Nestor, le cavalier de Gérénia, lui répondit : « Moi aussi, je voudrais être le même qu'au temps où j'immolai le divin Éreuthalion ; mais les dieux n'ont jamais donné aux hommes tout à la fois. Si j'étais jeune alors, aujourd'hui la vieillesse m'accable. Tel que je suis, je paraîtrai au milieu des cavaliers, et les animerai par mes conseils et mes discours : car c'est là le rôle des vieillards. Les jeunes gens manieront la

lance, eux qui sont nés après moi, et se confient en leur force. » Il dit; et le fils d'Atrée passa outre, la joie dans le cœur. Il trouva le fils de Pétéus, Ménesthée, l'habile écuyer, qui se tenait debout au milieu des Athéniens, arbitres des combats, Non loin était l'industrieux Ulysse, entouré des bandes belliqueuses des Céphalléniens, immobiles aussi : car le bruit de la mêlée n'était pas encore arrivé jusqu'à leurs troupes. Les phalanges des Troyens, dompteurs de coursiers, et les Grecs venaient de s'ébranler et de se mettre en mouvement; mais eux restaient là, attendant qu'un autre corps des Grecs marchât en avant, tombât sur les Troyens, et engageât la bataille. A leur aspect, Agamemnon, roi des guerriers, les gourmanda, et leur adressa ces paroles ailées : « O fils de Pétéus, de ce roi, nourrisson de Jupiter; et toi, habile artisan de stratagèmes funestes, esprit rusé, pourquoi demeurer à l'écart, plein d'effroi, et attendre les autres? C'est à vous pourtant qu'il siérait de paraître aux premiers rangs et d'affronter l'ardente mêlée : car vous êtes des premiers invités au festin, lorsque nous traitons les anciens de l'armée : là, il vous est agréable de manger les viandes rôties et de vider les coupes de vin, doux comme le miel, au gré de votre envie; et maintenant votre plaisir serait que dix corps de Grecs combattissent avant vous avec l'airain homicide. » L'industrieux Ulysse, lui lançant alors un regard farouche, répondit : « Fils d'Atrée, quelle parole a franchi la barrière de tes dents? Comment peux-tu dire que nous reculons devant le combat? Lorsqu'à la voix des Grecs l'impétueux Mars fondra sur les Troyens, dompteurs de coursiers, tu verras, si tu le veux et qu'un tel soin t'intéresse, le père chéri de Télémaque se mêler aux premiers rangs des Troyens, dompteurs de coursiers. Tu dis là de vaines paroles. » Le puissant Agamemnon lui répondit en souriant : car il le vit irrité, et changea de langage : « Noble fils de Laerte, ingénieux Ulysse, je ne te réprimande pas outre mesure, et ne te donne point d'ordre. Car je sais que ta poitrine renferme un cœur plein de sentiments bienveillants : tes pensées sont les miennes. Allons, nous accorderons plus tard le différend, s'il a été dit aujourd'hui quelque mauvaise parole : puissent les dieux en effacer entièrement le souvenir! » A ces mots, il les quitta, et porta ailleurs ses pas. Il trouva le fils de Tydée, le magnanime Diomède, debout sur son char, solidement construit, et ayant près de lui Sthénélus, fils de Capanée. A sa vue, le puissant Agamemnon éclata en reproches, et lui adressa ces paroles ailées : « Eh bien, fils du belliqueux Tydée, dompteur de coursiers, pourquoi trembler? Pourquoi mesurer de l'œil l'espace qui sépare les deux armées? Ce n'était point la coutume de Tydée d'avoir peur, mais de combattre l'ennemi bien avant ses compagnons. Ainsi disent ceux qui l'ont vu à l'œuvre : car moi, je n'étais pas là pour le voir; mais on dit qu'il l'empor-

tait sur tous les autres. Il vint, sans troupes, à Mycènes, où il reçut l'hospitalité avec Polynice, semblable aux dieux, lorsque, rassemblant des soldats, ils songeaient à porter la guerre sous les murs sacrés de Thèbes; et ils nous priaient instamment de leur donner des alliés glorieux. On était disposé à leur en donner, et on approuvait leur demande; mais Jupiter nous en détourna par de sinistres présages. Ils s'en allèrent donc; et, poursuivant leur route, ils arrivèrent sur les bords de l'Asopus, pleins de joncs épais et de hautes herbes. Là, les Grecs envoyèrent Tydée en ambassade : il partit, et trouva les nombreux enfants de Cadmus réunis à un festin dans le palais d'Étéocle. Quoique étranger, l'habile écuyer Tydée ne trembla pas de se voir seul au milieu des nombreux enfants de Cadmus ; au contraire, il les défia à différentes luttes, et dans toutes il triompha facilement : tant était efficace le secours de Minerve! Mais, irrités de leur défaite, les enfants de Cadmus, habiles cavaliers, lui dressèrent, à son retour, une forte embuscade, composée de cinquante jeunes gens ; ils avaient deux chefs, Méon, fils d'Hémon, et comparable aux immortels, et le fils d'Autophonus, le belliqueux Lycophonte. Mais Tydée leur départit une honteuse destinée : il les immola tous, et n'en laissa qu'un seul retourner dans sa demeure ; il épargna donc Méon, pour obéir aux présages des dieux. Tel fut Tydée, l'Étolien ; mais le fils qu'il a engendré est plus faible que lui dans le combat, et plus habile discoureur. » Il dit; et le brave Diomède s'abstint de répondre, par respect pour la remontrance du roi vénérable ; mais le fils du glorieux Capanée lui répliqua : « Fils d'Atrée, ne mens point, toi qui sais la vérité. Nous prétendons valoir beaucoup mieux que nos pères, nous qui avons pris Thèbes aux sept portes, en conduisant sous ces remparts, consacrés à Mars, une armée moins nombreuse. Nous eûmes foi aux prodiges des dieux et au secours de Jupiter ; mais eux périrent victimes de leur démence. Garde-toi donc de placer jamais nos pères au même rang que nous. » Le brave Diomède, lançant à Sthénélus un regard farouche, lui dit : « Ami, tais-toi et obéis à ma voix. Je n'en veux point à Agamemnon, pasteur des peuples, animant au combat les Grecs, aux belles cnémides : car la gloire le suivra, si les Grecs battent les Troyens et s'emparent de la sainte Ilion; mais quel ne sera pas son désespoir, si les Grecs sont battus! Allons! nous aussi, songeons donc à montrer notre force indomptable. » Il dit, et sauta du char sur la terre avec ses armes; et, comme il s'élançait, l'airain qui couvrait sa poitrine rendit un son terrible : la crainte eût saisi le plus intrépide.

6. — Comme on voit près du rivage retentissant les vagues de la mer se précipiter l'une sur l'autre, poussées par le Zéphire : elles commencent par s'élever dans la haute mer; puis, elles grondent fortement en se brisant

à la côte, s'amoncellent autour des rochers qu'elles couronnent, et vomissent une écume amère : telles alors les phalanges des Grecs s'avançaient au combat l'une après l'autre et sans interruption ; chaque capitaine commandait aux siens : tous marchaient sans parler ; et vous n'auriez pas dit que ces guerriers si nombreux avaient une voix dans le sein, tant ils gardaient envers leurs chefs un respectueux silence ; alentour resplendissaient les armes variées qu'ils portaient dans leur marche guerrière. Quant aux Troyens, ils ressemblaient aux brebis, qui, debout par milliers dans la cour d'un homme opulent, tandis qu'on trait leur lait blanc, bêlent sans interruption, en entendant la voix de leurs agneaux. Telle était la clameur qui s'éleva de la vaste armée des Troyens : car ils n'avaient pas tous le même cri, la même voix : c'était un mélange de langues comme de peuples venus de divers pays. Mars animait les Troyens ; Minerve, aux yeux étincelants, animait les Grecs : c'était partout la Terreur, et la Fuite, et la Discorde, à l'insatiable furie, sœur et compagne de l'homicide Mars : faible d'abord, elle grandit et porte bientôt sa tête jusqu'au ciel, tandis que ses pieds touchent la terre. C'est elle alors qui, parcourant la foule, excita des deux parts une rage égale, et multiplia les gémissements des guerriers. Lorque Grecs et Troyens se furent rencontrés en un même lieu, les boucliers, les lances, les forces des hommes cuirassés se heurtèrent à la fois ; les boucliers arrondis s'entre-choquèrent ; un grand tumulte éclata. Alors retentirent à la fois et plaintes et cris de triomphe, selon que les guerriers tuaient ou étaient tués ; et la terre fut inondée de sang. Comme deux fleuves impétueux, tombant des montagnes, confondent dans le vallon, au sein d'un ravin profond, leurs eaux rapides amassées dans de vastes bassins, et le pasteur, au loin sur la colline, entend leur fracas ; ainsi du choc des combattants naissaient les clameurs et l'épouvante.

7. — Antiloque, le premier, abattit un Troyen, armé du casque, Échépolus, fils de Thalysius, qui se distinguait aux premiers rangs. Le premier, il l'atteignit au cimier du casque, garni de crins de cheval : la pointe d'airain lui perça le front, traversa l'os, et les ténèbres voilèrent ses yeux, et il tomba comme une tour dans la mêlée terrible. En le voyant tomber, le fils de Chalcodon, le puissant Éléphénor, chef des magnanimes Abantes, le saisit par les pieds, désireux de le tirer hors de la portée des traits, pour le dépouiller au plus vite de ses armes ; mais ce transport ne dura qu'un moment. Car le magnanime Agénor le vit traîner le cadavre ; et, avec sa lance d'airain, il lui perça le flanc qu'Éléphénor, en se baissant, ne couvrait plus de son bouclier : les membres du héros perdirent leur ressort, et la vie l'abandonna. Autour de son corps, Troyens et Grecs engagèrent une lutte terrible ; ils se jetèrent comme des loups, les uns sur les autres, et le guerrier terrassa

le guerrier. Alors, Ajax Télamonien frappa le fils d'Anthémion, le jeune et beau Simoïsius, que sa mère, descendue de l'Ida, mit naguère au monde sur les bords du Simoïs, où elle avait suivi ses parents, pour voir ses troupeaux: aussi l'appela-t-on Simoïsius. Il ne paya point à ses chers parents le prix de leurs soins nourriciers : après une courte existence, il tomba sous la lance du magnanime Ajax. Comme il devançait tous les autres, ce héros le frappa à la poitrine, près de la mamelle droite : la lance d'airain ressortit par l'épaule, et Simoïsius tomba dans la poussière, comme le peuplier né dans une plaine humide, le long d'un grand marais: sa tige était lisse et des branches couronnaient déjà sa tête, lorsque le charron l'a coupé avec le fer étincelant pour façonner les jantes d'un char magnifique; et il gît, desséché, sur les bords du fleuve : tel, Simoïsius, fils d'Anthémion, fut dépouillé par le noble Ajax. Un fils de Priam, Antiphus, à la cuirasse bariolée, lança, dans la mêlée, un javelot acéré contre Ajax : il le manqua, et atteignit à l'aine Leucus, brave compagnon d'Ulysse, qui traînait ailleurs le corps d'un ennemi : Leucus tomba près du cadavre, échappé de sa main. Ulysse, vivement courroucé du trépas de son compagnon, s'élança à la tête des combattants, armé de l'airain étincelant ; puis, arrivé non loin de l'ennemi, il s'arrêta, et darda son brillant javelot en jetant les yeux autour de lui. En le voyant darder son javelot, les Troyens reculèrent ; mais lui n'envoya point un trait inutile, et frappa un fils illégitime de Priam, Démocoon, venu d'Abydos, où paissaient ses cavales rapides. Ulysse, irrité de la mort de son ami, lui lança son javelot dans la tempe : la pointe d'airain sortit par l'autre tempe, et les ténèbres voilèrent ses yeux; en tombant, il fit résonner le sol, et sur son corps ses armes retentirent. Les plus hardis combattants reculèrent, et même le glorieux Hector. Les Grecs poussèrent de grandes clameurs, entraînèrent les cadavres, et poussèrent plus avant. Mais Apollon, qui regardait du haut de Pergame, s'indigna et encouragea les Troyens en criant : « En avant ! Troyens, dompteurs de coursiers : ne cédez point la victoire aux Grecs : car leur corps n'est pas de pierre ou de fer pour résister aux coups de l'airain déchirant. D'ailleurs, Achille, le fils de Thétis, à la belle chevelure, ne combat plus; et, près de ses vaisseaux, il nourrit la colère qui lui ronge le cœur. » Ainsi parla du faîte de la ville le dieu formidable; d'autre part, la fille glorieuse de Jupiter, Tritogénie, parcourant la foule, échauffait les Grecs, partout où elle les voyait se ralentir. Alors le destin de la mort enchaîna Diorès, fils d'Amaryncée : il reçut au pied droit, près de la cheville, une pierre raboteuse, lancée par le chef des Thraces, Piroüs, fils d'Imbrasus, qui était venu d'Ænos. La pierre cruelle fracassa entièrement les deux nerfs et les os : il tomba à la renverse dans la poussière, en tendant les deux mains à ses compagnons, et rendit

l'âme. Piroüs, qui l'avait blessé, accourut, et lui perça le nombril avec sa lance : toutes ses entrailles se répandirent sur la terre, et les ténèbres voilèrent ses yeux. L'Étolien Thoas, voyant Piroüs accourir, l'atteignit d'un javelot au-dessus de la mamelle, et l'airain s'enfonça dans le poumon : Thoas s'approcha, arracha de la poitrine l'énorme dard : puis, tirant son glaive aigu, il le lui plongea au milieu du ventre, et lui ravit le jour ; mais il ne le dépouilla pas de ses armes : car les compagnons de Piroüs, les Thraces, chevelus sur le sommet de la tête, l'environnèrent, leurs longues piques à la main ; et, malgré sa taille, sa force et sa bravoure, ils repoussèrent Thoas, qui céda au nombre et se retira. C'est ainsi que restèrent étendus dans la poussière, à côté l'un de l'autre, et le chef des Thraces, et celui des Épéens, à la cuirasse d'airain : beaucoup furent immolés avec eux. Alors, sans doute, il n'aurait rien trouvé à reprendre dans l'action, l'homme qui, sans avoir été encore atteint de loin, ni blessé par l'airain acéré, eût circulé dans la mêlée, et que Pallas-Minerve eût conduit par la main et garanti contre l'impétuosité des traits. Car, ce jour-là, beaucoup de Grecs et de Troyens gisaient les uns près des autres, la face dans la poussière.



H. MOTTE INV. QUANTIN ÉD.

V

CHANT V

ARGUMENT

1. Diomède fond sur les Troyens ; Minerve entraîne Mars loin du champ de bataille, et les Grecs font plier les Troyens. — 2. Diomède, blessé d'une flèche lancée par Pandarus, s'élance à sa poursuite, en se frayant un passage au milieu des ennemis. — 3. Énée exhorte Pandarus à s'opposer avec lui aux progrès de Diomède : tous deux attaquent le fils de Tydée : Pandarus est tué, Énée blessé. — 4. Vénus emporte son fils hors de la mêlée : Diomède la reconnaît, la poursuit et la blesse. — 5. Vénus retourne en toute hâte dans l'Olympe, où Dioné, sa mère, la console et la guérit. Minerve raille la déesse, Jupiter lui fait de doux reproches. — 6. Apollon arrête Diomède et sauve les jours d'Énée, qu'il transporte dans son temple. Pendant que Latone et Diane s'occupent à panser Énée, Mars, à l'instigation d'Apollon, enflamme le courage des Troyens. — 7. Hector, gourmandé par Sarpédon, exhorte les Troyens à la bravoure; Énée reparaît bientôt lui-même, à la grande joie de ses compagnons. — 8. Les Grecs, encouragés par Ulysse, Diomède et Agamemnon, opposent à l'ennemi la plus vive résistance : beaucoup de guerriers tombent de part et d'autre : de ce nombre est Tlépolème, qui périt de la main de Sarpédon. — 9. Les Grecs fuient longtemps devant Hector et Mars. — 10. Junon s'aperçoit de la détresse des Grecs : elle monte sur son char, accompagnée de Minerve; et, avec l'agrément de Jupiter, elle va défendre les Grecs contre Mars. — 11. Junon, sous la figure de Stentor, gourmande les Grecs et les exhorte à la bravoure. Diomède, animé par Minerve, s'élance contre Mars et le blesse. — 12. Le dieu de la guerre retourne dans l'Olympe, où il est guéri par Péon. Junon et Minerve quittent la mêlée.

1. — Alors Pallas-Minerve donna la force et l'audace à Diomède, fils de Tydée, pour qu'il se distinguât entre tous les Grecs, et obtînt une belle gloire. Elle fit jaillir de son casque et de son bouclier une flamme infatigable, pareille à l'astre d'automne, qui brille du plus vif éclat après s'être baigné dans l'Océan : tel était le feu qu'elle fit jaillir de la tête et des épaules du héros; puis, elle le poussa entre les deux armées, au plus fort de la mêlée. Parmi les Troyens était un certain Darès, opulent, de noble origine, prêtre de Vulcain. Il avait deux fils, Phégée et Idée, habiles dans toute espèce de combats : tous les deux, séparés de leurs compagnons, se précipitèrent à la ren-

contre de Diomède; eux étaient montés sur un char, lui combattait à pied. Dès qu'il se furent rapprochés en marchant l'un sur l'autre, Phégée, le premier, jeta en avant sa longue lance; et la pointe passa au-dessus de l'épaule gauche du fils de Tydée, mais sans l'atteindre. A son tour, le fils de Tydée s'élança, armé de l'airain; et le trait, parti de sa main, ne fut pas vain : car il atteignit Phégée à la poitrine, entre les deux mamelles, et le renversa du char. Idée sauta du char magnifique, et n'osa pas défendre son frère immolé : c'est qu'il n'eût pas échappé lui-même à la sombre Parque; mais Vulcain sauveur le déroba au trépas en l'enveloppant de ténèbres, pour que l'affliction du vieillard ne fût pas complète. Le fils du magnanime Tydée, emmenant les chevaux, chargea ses compagnons de les conduire aux vaisseaux creux. Quand les magnanimes Troyens virent les deux fils de Darès, l'un fuyant, l'autre tué près du char, leur cœur à tous se troubla. Alors Minerve, aux yeux étincelants, prenant par la main l'impétueux Mars, lui adressa ces paroles : « Mars, Mars, fléau des mortels, dieu souillé de sang et qui prends d'assaut les citadelles ! ne laisserons-nous pas les Troyens et les Grecs se battre, jusqu'à ce que Jupiter accorde la victoire aux uns ou aux autres? Pour nous, retirons-nous et fuyons la colère de Jupiter. » Après avoir ainsi parlé, elle emmena l'impétueux Mars loin du combat : puis, elle le fit asseoir sur les bords escarpés du Scamandre. Cependant les Grecs repoussèrent les Troyens; chacun de leurs chefs tua un ennemi. D'abord, Agamemnon, roi des guerriers, renversa de son char le grand Odius, prince des Halizones : comme il tournait le dos le premier, le trait l'atteignit dans le dos, entre les deux épaules, et lui traversa la poitrine : en tombant il fit résonner le sol, et sur lui ses armes retentirent. Idoménée immola le fils du Méonien Boüs, Phestus, qui était venu de la fertile Tarné. Il allait monter sur son char, lorsque l'illustre Idoménée lui perça l'épaule droite avec sa longue lance : il tomba du char, et les ombres affreuses de la mort l'enveloppèrent. Les écuyers d'Idoménée le dépouillèrent. Ménélas, fils d'Atrée, tua de sa lance acérée le fils de Strophius, Scamandrius, ardent à la chasse : c'était un habile chasseur, que Diane avait instruit elle-même à frapper toutes les bêtes sauvages que la forêt nourrit sur les montagnes; mais alors il ne tira aucun secours, ni de Diane, qui aime à lancer les flèches, ni de cette adresse à faire voler un trait, qui le distinguait auparavant. Le fils d'Atrée, Ménélas, habile à manier la lance, le voyant fuir devant lui, le blessa au dos, entre les deux épaules : l'airain lui traversa la poitrine; il tomba la tête en avant, et sur lui ses armes retentirent. Mérion immola Phéréclus, fils de l'ouvrier Harmonide, qui savait fabriquer avec ses mains toute espèce d'ingénieux ouvrages : car Pallas-Minerve l'aimait singulièrement. C'est lui aussi qui avait construit pour Pâris

ces vaisseaux bien proportionnés, source de maux, qui perdirent tous les Troyens et le perdirent lui-même : c'est qu'il n'avait pas compris les oracles des dieux. Mérion le poursuivit, l'atteignit et le blessa au flanc droit : le fer pénétra sous l'os, et ressortit à travers la vessie : il tomba sur les genoux en gémissant, et les ombres de la mort l'enveloppèrent. Mégès tua Pédœus, fils illégitime d'Anténor, que la noble Théano, pour complaire à son époux, avait élevé avec autant de soin que ses propres enfants. Le fils de Philée, habile à manier la lance, courut sur lui ; et de sa lance aiguë le frappa sur la tête, à la nuque : l'airain, à travers les dents, lui coupa la langue. Il tomba dans la poussière, et serra avec les dents l'airain glacé. Eurypyle, fils d'Évœmon, tua le divin Hypsénor, issu du magnanime Dolopion, qui était prêtre du Scamandre et que le peuple honorait comme un dieu. Eurypyle, fils distingué d'Évœmon, le voyant fuir devant lui, se mit à sa poursuite, l'épée à la main, et le frappa à l'épaule ; le bras robuste du Troyen fut emporté et tomba, sanglant, sur le sol : la noire mort et la Parque puissante lui fermèrent les yeux. Voilà comme ils se fatiguaient dans la mêlée terrible. Quant au fils de Tydée, vous n'auriez pu reconnaître à quel camp il appartenait, s'il était du côté des Troyens ou du côté des Grecs : il s'élançait dans la plaine, pareil à un fleuve débordé, torrentueux, qui a rompu ses digues dans son cours rapide. Ni les digues, solidement jointes, ne peuvent le contenir ; ni les barrières, qui ferment les champs verdoyants, n'arrêtent l'irruption soudaine de ses eaux, quand tombe avec force la pluie de Jupiter ; et il détruit en foule les beaux travaux des jeunes gens : tel le fils de Tydée jetait le désordre dans les épaisses phalanges des Troyens, qui, malgré leur nombre, ne lui résistaient pas.

2. — Quand l'illustre fils de Lycaon l'aperçut se démenant dans la plaine et poussant devant lui les phalanges, il banda aussitôt contre le fils de Tydée son arc recourbé ; et, à l'instant où il s'élançait sur lui, l'atteignit près de l'épaule droite, à la partie bombée de la cuirasse : le dard cruel franchit l'espace en volant, et pénétra par devant, et la cuirasse fut teinte de sang. Alors l'illustre fils de Lycaon cria d'une voix forte : « En avant, magnanimes Troyens, dompteurs de coursiers ! Le plus vaillant des Grecs est blessé : et je ne crois pas qu'il résiste longtemps à ce trait plein de force, s'il est vrai que j'ai suivi l'impulsion du roi, fils de Jupiter, en quittant la Lycie. » C'est ainsi qu'il parlait avec jactance ; mais la flèche rapide ne dompta point le héros : il se retira, et, s'arrêtant devant ses coursiers et son char, il dit à Sthénélus, fils de Capanée : « Hâte-toi, mon cher Sthénélus, de descendre du char, pour m'arracher de l'épaule ce trait cruel. » Il dit ; et le fils de Capanée sauta du char sur la terre ; et, s'approchant de Diomède, il arracha la flèche rapide qui lui traversait l'épaule ; le sang jaillit à travers les mailles

de la cuirasse. Alors donc Diomède, habile à pousser le cri de guerre, fit cette prière : « Écoute-moi, fille de Jupiter qui tient l'égide, déesse infatigable : si jamais ta faveur nous seconda, mon père et moi, dans la guerre terrible, aujourd'hui encore montre-moi ton amour, ô Minerve ! donne-moi de tuer cet homme ; fais qu'il arrive à la portée de ma lance, lui qui m'a frappé le premier, et qui, fier de sa victoire, prétend que je ne verrai plus longtemps la lumière éclatante du soleil ! » Telle fut sa prière : Pallas-Minerve l'entendit. Du haut du ciel, elle donna la souplesse à ses membres, à ses pieds et à ses mains ; puis, s'approchant du héros, elle lui adressa ces paroles ailées : « Va maintenant avec confiance, Diomède, combattre les Troyens. Car j'ai jeté dans ton sein la force de ton père, cette force intrépide, que possédait le cavalier Tydée, secouant son bouclier. J'ai dissipé le nuage qui couvrait auparavant tes yeux, pour que tu distinguasses clairement les dieux d'avec les hommes. Si donc, pour t'éprouver, quelque divinité vient en ces lieux, garde-toi de combattre face à face les autres Immortels ; mais si Vénus, fille de Jupiter, paraît dans la mêlée, blesse-la de l'airain acéré. » Après avoir ainsi parlé, Minerve, aux yeux étincelants, s'éloigna, et le fils de Tydée retourna combattre aux premiers rangs ; quelle que fût auparavant son ardeur à combattre les Troyens, alors il respira trois fois autant d'audace. Tel un lion, que le berger qui gardait aux champs ses brebis, chargées de laine, a blessé légèrement, mais n'a point terrassé, au moment où il franchissait l'enceinte, sent croître ses forces : dès lors, le pâtre, renonçant à le chasser, va se cacher dans l'étable, et les brebis délaissées prennent la fuite, et se pressent, confondues, les unes contre les autres ; mais le lion bondit furieux hors de la vaste enceinte : tel le brave Diomède s'élança furieux au milieu des Troyens. Alors il tua Astynoüs et Hypéron, pasteurs des peuples : il atteignit l'un de sa lance d'airain, au-dessus de la mamelle ; il frappa l'autre avec sa grande épée à la clavicule, et lui sépara l'épaule du col et du dos. Il les abandonna, et poursuivit Abas et Polyïde, fils du vieux Eurydamas, interprète des songes : le vieillard, à leur départ, ne leur expliqua point les songes, et le brave Diomède les dépouilla. Puis, il marcha contre Xanthus et Thoon, fils de Phénops, qui les avait eus dans un âge avancé : la triste vieillesse le consumait, et il ne lui était pas né d'autre fils pour hériter de ses biens. Alors Diomède les tua et leur ravit la douce existence à tous deux, et laissa à leur père les gémissements et les tristes soucis : car il ne les reçut pas vivants à leur retour du combat ; et des collatéraux se partagèrent ses biens. Alors Diomède surprit deux fils de Priam, descendant de Dardanus, Échémon et Chromius, montés sur un même char. Comme un lion, s'élançant parmi des bœufs, brise le cou d'une génisse ou d'un bœuf qui paissaient dans

un hallier : ainsi le fils de Tydée les fit descendre tous deux du char, durement et malgré eux; après quoi, il les dépouilla de leurs armes, et donna leurs chevaux à ses compagnons pour les conduire aux vaisseaux.

3. — Énée le vit enfoncer les lignes des guerriers, et il s'élança à travers la mêlée et le tumulte des lances, cherchant s'il rencontrerait Pandarus, semblable aux dieux. Lorsqu'il eut rencontré le noble et vaillant fils de Lycaon, il s'arrêta devant lui, et lui dit ces mots en face : « Pandarus, où sont ton arc et tes flèches ailées, et ta gloire? Aucun guerrier ici ne te la dispute, et personne en Lycie ne se vante de l'emporter sur toi. Allons! élève tes mains vers Jupiter, et lance un trait à cet homme qui triomphe, et a fait bien des maux aux Troyens : car il a brisé les genoux de nombreux et braves guerriers. Peut-être aussi est-ce un dieu, courroucé contre les Troyens, et dont nos sacrifices ont excité la colère : or, la colère d'un dieu est terrible. » L'illustre fils de Lycaon lui répondit à son tour : « Énée, conseiller des Troyens, cuirassés d'airain : tout, en ce héros, me paraît ressembler au fils belliqueux de Tydée : je reconnais son bouclier, son casque allongé en pointe, et je vois ses chevaux; mais je ne sais vraiment si ce n'est point un dieu. Si c'est l'homme que je dis, le fils belliqueux de Tydée, il ne saurait avoir une telle furie sans l'assistance d'une divinité; et quelqu'un des immortels, les épaules voilées d'un nuage, se tient à ses côtés, et détourne le trait rapide lancé contre lui : car je lui ai déjà envoyé une flèche, et l'ai atteint à l'épaule droite et à travers la partie bombée de sa cuirasse. Je me flattais de le précipiter chez Pluton; et pourtant je ne l'ai point abattu : quelque dieu sans doute est courroucé. Je n'ai ni chevaux, ni char où monter; mais Lycaon a dans son palais onze beaux chars, tout neufs, et récemment travaillés : des tapis les recouvrent; et, auprès de chacun, se tiennent deux chevaux pour un même joug, mangeant l'orge blanche et l'épeautre. A mon départ, le vieux guerrier Lycaon m'adressa, dans sa riche demeure, toute sorte de recommandations : il m'engageait à guider les Troyens dans la mêlée terrible, monté sur un char. Mais je n'ai point obéi (et certes il eût mieux valu obéir), pour épargner mes chevaux : je craignais que, les Troyens enfermés dans la ville, ils ne vinssent à manquer de nourriture, eux qui sont habitués à manger avec abondance. Je les laissai donc, et vins à pied dans Ilion, me confiant dans mes flèches, qui pourtant ne devaient pas me servir : car j'ai déjà visé deux chefs, le fils de Tydée et le fils d'Atrée : je les ai atteints tous les deux, et ai fait certainement jaillir leur sang; mais ils n'en sont que plus animés. Ce fut donc par une destinée fatale que je détachai de la cheville cet arc recourbé, le jour où, pour complaire au divin Hector, je guidai les Troyens vers l'aimable Ilion. Si jamais je suis de retour, et que mes yeux

revoient ma patrie, mon épouse et mon grand palais au toit élevé, je veux qu'un bras ennemi me coupe la tête, si je ne livre aux flammes ardentes cet arc brisé par mes mains : car il n'est pour moi qu'un compagnon inutile. » Énée, chef des Troyens, lui répondit à son tour : « Ne parle pas ainsi ; mais il n'en sera point autrement, avant que nous allions tous les deux, montés sur un char, à la rencontre de cet homme, et nous mesurions avec lui, les armes à la main. Eh bien, monte sur mon char, et tu verras quels sont les coursiers de Tros ; comme ils savent courir çà et là dans la plaine pour suivre l'ennemi ou lui échapper ; ils nous ramèneront sains et saufs dans la ville, si Jupiter accorde encore une fois la victoire à Diomède, fils de Tydée. Eh bien, prends maintenant le fouet et les rênes reluisantes ; moi, je descendrai du char pour combattre ; ou bien, charge-toi de cet ennemi, et je m'occuperai des chevaux. » Le fils glorieux de Lycaon lui répondit alors : « A toi, Énée, les rênes et les coursiers : conduits par leur guide accoutumé, ils emporteront mieux le char recourbé, s'il nous arrive de fuir devant le fils de Tydée : je crains, que, dans leur frayeur, ils ne reculent et refusent de nous dérober au combat, si ta voix leur fait défaut ; fondant sur nous, le fils du magnanime Tydée nous tuerait et emmènerait les chevaux solipèdes. Dirige donc toi-même ton char et tes coursiers ; et moi, avec ma lance acérée, je soutiendrai le choc de Diomède. » Après avoir ainsi parlé, ils montèrent sur le char, artistement travaillé, et poussèrent avec ardeur les coursiers rapides sur le fils de Tydée. Sthénélus, le fils glorieux de Capanée, les vit ; et aussitôt il adressa au fils de Tydée ces paroles ailées : « Fils de Tydée, Diomède, cher à mon cœur, je vois deux guerriers vaillants qui brûlent de te combattre : ils sont doués d'une force immense : l'un habile archer, Pandarus, se vante d'être fils de Lycaon ; l'autre se vante d'être issu du magnanime Anchise, et a Vénus pour mère. Allons! retirons-nous sur le char ; et ne cours pas ainsi au fort de la mêlée, de peur de perdre la douce existence. » Le vaillant Diomède, le regardant d'un œil farouche, répondit : « Ne parle pas de fuir : car je ne pense pas que tu me persuades. Il ne me sied point, en effet, d'éviter le combat ni de céder à la crainte ; j'ai encore ma force tout entière. J'hésite à monter sur mon char, et j'irai, tel que je suis, à leur rencontre : Pallas-Minerve ne me permet pas de trembler. Leurs rapides coursiers ne les déroberont pas tous deux à nos atteintes, si même l'un des deux s'échappe. Écoute encore ceci, et grave-le dans ta mémoire : si Minerve, bonne conseillère, me donne la gloire de les tuer l'un et l'autre, arrête à l'instant même mes rapides coursiers, en attachant les rênes au bouton, et souviens-toi de fondre sur les chevaux d'Énée, et de les pousser, loin des Troyens, vers les Grecs, aux belles cnémides. Descendus

de ceux que Jupiter, aux vastes regards, donna à Tros, pour prix de son fils Ganymède, ils sont les meilleurs des coursiers qui existent sous l'aurore et sous le soleil. Anchise, roi des guerriers, les accoupla avec ses juments, à l'insu de Laomédon, et en déroba ainsi des rejetons : il lui naquit dans ses palais six chevaux de cette race; il en garda quatre, qu'il nourrit à la crèche, et les deux autres, artisans de fuite, il les donna à Énée. Si nous pouvions les prendre, nous obtiendrions une grande gloire. » Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, les deux Troyens, poussant leurs rapides coursiers, se trouvèrent bientôt à proximité, et le fils glorieux de Lycaon prit le premier la parole : « Homme au cœur ferme, habile guerrier, fils du noble Tydée : mon trait aigu, ma flèche cruelle, ne t'ont certainement pas abattu; maintenant je vais essayer si je puis t'atteindre avec ma lance. » Il dit; et brandissant sa longue lance, il la jeta en avant, et frappa le bouclier du fils de Tydée : la pointe d'airain le traversa dans son vol, et pénétra jusqu'à la cuirasse. Alors le fils glorieux de Lycaon cria d'une voix forte : « Te voilà blessé profondément à l'aine; et je ne crois pas que tu résistes longtemps à cette blessure; moi, tu m'as procuré une grande gloire. » Le vaillant Diomède lui répondit, sans s'émouvoir : « Tu t'es trompé, tu ne m'as point atteint. Mais je ne crois pas que vous ayez de relâche, avant que l'un de vous deux, terrassé, ait rassasié de son sang Mars, l'invincible guerrier. » A ces mots, il lança un trait, qui, dirigé par Minerve, atteignit Pandarus au nez, près de l'œil, et traversa les dents blanches; l'airain inflexible lui coupa la langue à la racine, et la pointe sortit à l'extrémité du menton. Il tomba du char, et sur lui retentirent ses armes, faciles à manier, resplendissantes; les coursiers impétueux reculèrent d'effroi, et il perdit et les forces et la vie. Alors Énée s'élança avec son bouclier et sa longue lance, de peur que les Grecs n'emportassent le cadavre de Pandarus. Il l'entoura comme un lion, confiant dans sa force, le couvrit de sa lance et de son bouclier rond, brûlant de tuer quiconque s'approcherait, et poussant des cris terribles; mais le fils de Tydée saisit dans sa main une pierre, lourde masse que deux hommes, tels qu'ils sont aujourd'hui, ne pourraient porter; mais, à lui seul, il la remuait aisément. Cette pierre atteint Énée, à l'emboîture de l'os où la cuisse s'unit à la hanche et qu'on appelle le cotyle : le cotyle fut brisé, les deux nerfs rompus aussi, et la pierre raboteuse enleva la peau. Alors le héros tomba sur ses genoux, et de sa main robuste s'appuya sur la terre; et un sombre nuage s'étendit sur ses yeux.

4. — Là, sans doute, aurait péri Énée, roi des guerriers, s'il n'eût été promptement aperçu de sa mère, Vénus, fille de Jupiter, qui le conçut d'Anchise, comme il faisait paître ses bœufs. Elle coula ses bras blancs autour de son fils chéri, lui fit un rempart contre les traits avec les plis de son voile

éclatant, qu'elle étendit devant lui, de peur qu'un des Grecs, aux rapides coursiers, ne lui ravît le jour, en le frappant au cœur avec sa lance d'airain. La déesse emporta furtivement son fils chéri loin du combat; mais le fils de Capanée n'oublia pas les recommandations que lui avait faites Diomède, habile à pousser le cri de guerre : il arrêta donc ses chevaux solipèdes à l'écart, loin de la mêlée, en attachant les rênes au bouton; et, fondant sur les coursiers d'Énée, à la belle crinière, il les poussa loin des Troyens, du côté des Grecs, aux belles cnémides; et les donna à conduire aux vaisseaux creux, à Déipyle, son compagnon chéri, celui de tous ses égaux en âge qu'il estimait le plus, parce qu'il y avait entre eux conformité de sentiments. Alors ce héros monta sur son char, saisit les rênes reluisantes, et, plein d'ardeur, lança ses coursiers, au solide sabot, sur les traces de Diomède. Celui-ci, armé de l'airain cruel, poursuivait Cypris; il savait bien que c'était une divinité sans courage, et non pas une de ces déesses qui président aux combats des hommes, telles que Minerve ou Bellone, destructrice des cités. Lorsqu'il l'eut atteinte en courant à travers la mêlée épaisse, le fils du magnanime Tydée fit un bond, le bras allongé, et sa lance aiguë blessa légèrement la main délicate de Vénus : la lance aussitôt, perçant le voile divin que les Grâces elles-mêmes avaient façonné pour elle, traversa la peau, à l'extrémité de la paume. Alors coula le sang immortel de la déesse : c'était de l'ichor, tel qu'il coule du corps des dieux bienheureux : car ils ne mangent pas de pain, et ne boivent pas de vin étincelant. Voilà pourquoi ils n'ont pas de sang, et sont appelés immortels. Vénus, poussant un grand cri, laissa retomber son fils; et Phébus-Apollon enleva Énée dans ses bras, et le couvrit d'un sombre nuage, de peur qu'un des Grecs, aux rapides coursiers, ne lui ravît le jour, en le frappant au cœur avec sa lance d'airain. Mais Diomède, habile à pousser le cri de guerre, cria d'une voix forte à Vénus : « Retire-toi, fille de Jupiter, loin de la guerre et du combat. N'est-ce point assez que tu séduises des femmes sans courage? Si tu reparais à la guerre, ce ne sera pas, je crois, sans frissonner : fusses-tu ailleurs, tu frissonneras au seul nom de la guerre. »

5. — Il dit; et Vénus, éperdue, s'éloigna en proie à une vive souffrance. Iris, rapide comme le vent, prit et emmena hors de la mêlée la déesse accablée de douleur, et dont la belle peau se couvrait d'une teinte livide. Elle trouva l'impétueux Mars assis à gauche du champ de bataille : sa lance et son char rapide étaient appuyés sur un nuage. Vénus, tombant à genoux, adressa d'instantes prières à son frère chéri, et lui demanda ses coursiers, au frontail d'or : « Mon cher frère, viens à mon aide, et donne-moi tes chevaux, pour que j'aille dans l'Olympe, séjour des Immortels. Je souffre beaucoup d'une blessure que m'a faite un mortel, le fils de Tydée, qui combattrait

maintenant Jupiter lui-même. » Elle dit; et Mars lui donna ses coursiers, au frontail d'or. Vénus monta sur le char, accablée de tristesse. Iris monta à ses côtés, prit les rênes dans ses mains, et fouetta pour exciter les chevaux, qui, pleins d'ardeur, volèrent et atteignirent bientôt après l'Olympe élevé, séjour des dieux. Alors la rapide Iris arrêta les chevaux, les détacha du char et leur servit une nourriture divine. La divine Vénus tomba aux genoux de Dioné, sa mère, qui la serra dans ses bras, la caressa de sa main, prit la parole et lui dit : « Chère enfant, qui donc parmi les habitants du ciel t'a traitée ainsi sans raison, comme si tu avais fait publiquement quelque mauvaise action? » Vénus, au gracieux sourire, lui répondit alors : « C'est le fils de Tydée, l'orgueilleux Diomède, qui m'a blessée, parce que j'emportais loin du combat mon fils Énée, qui m'est cher par-dessus tout. Car ce n'est plus la terrible mêlée des Troyens et des Grecs : désormais les Grecs combattent jusqu'aux Immortels. » Dioné, la plus noble des déesses, lui répondit alors : « Courage, mon enfant; aie patience, malgré ta douleur. Nous qui habitons les palais de l'Olympe, nous avons eu plus d'une fois à souffrir de la part des hommes, en nous portant mutuellement de cruelles atteintes. Mars souffrit, lorsque Otus et le vaillant Éphialtès, fils d'Aloéus, l'attachèrent avec de solides liens : il resta treize mois enchaîné dans une geôle d'airain; et là, peut-être, aurait succombé Mars, insatiable de combats, si leur belle-mère, la charmante Éribée, n'eût dénoncé le fait à Mercure : il enleva furtivement Mars, déjà abattu; ces rudes chaînes domptaient son courage. Junon aussi eut à souffrir, quand le fils terrible d'Amphitryon lui blessa la mamelle droite avec une flèche à trois pointes : elle ressentit alors une douleur intolérable. Alors encore, l'énorme Pluton souffrit d'une flèche rapide, quand ce même héros, fils de Jupiter, qui porte l'égide, le renversa parmi les morts, aux portes des enfers, et le livra aux douleurs. Ce dieu, le cœur navré, déchiré par la souffrance, monta au palais de Jupiter, dans le vaste Olympe : car le trait s'était enfoncé dans sa robuste épaule, et son âme était affligée : Péon le guérit, en versant sur la blessure des baumes qui calment la douleur : car il n'était pas du tout sujet à la mort. Malheureux, sacrilège Alcide, qui ne rougit pas de commettre des crimes, et de blesser avec ses flèches les dieux, habitants de l'Olympe! C'est Minerve, la déesse aux yeux étincelants, qui a suscité Diomède contre toi. Le fils de Tydée ne sait pas, l'insensé! qu'il ne vit pas lontemps celui qui s'attaque aux Immortels; que ses enfants, assis sur ses genoux, ne l'appellent pas du nom de père, à son retour de la guerre et de la terrible mêlée. Que le fils de Tydée craigne donc, malgré sa bravoure, qu'un adversaire plus fort que toi ne combatte contre lui; et qu'un jour Égialée, la prudente fille d'Adraste, ne réveille, tout en larmes, ses fidèles esclaves, pour pleurer son

époux légitime, le plus brave des Grecs : Égialée, noble épouse de Diomède, dompteur de coursiers. » Elle dit; et avec ses deux mains elle étancha l'ichor qui coulait de la main de Vénus : la main fut guérie, et les douleurs aiguës s'apaisèrent. Mais Minerve et Junon, qui contemplaient ce spectacle, irritaient par des paroles mordantes Jupiter, fils de Saturne. Minerve, la déesse aux yeux étincelants, parla la première : « Mon père, ne vous mettrai-je pas en colère par ce que je vais dire? Sans doute Cypris vient d'engager quelque femme grecque à suivre ces Troyens qu'elle chérit aujourd'hui si vivement; et, tandis qu'elle caressait cette femme grecque, richement vêtue, une agrafe d'or a déchiré sa main délicate. » Elle dit; et le père des dieux et des hommes sourit : il appela Vénus, la toute d'or, et lui dit : « Ce n'est point à toi, mon enfant, qu'ont été attribuées les choses de la guerre : occupe-toi des douces œuvres de l'hymen; l'impétueux Mars et Minerve s'inquiéteront de tout cela. »

6. — Telles étaient les paroles qu'ils échangeaient. Cependant Diomède, habile à pousser le cri de guerre, s'élança contre Énée. Il savait bien qu'Apollon lui-même étendait son bras sur lui; mais il ne respectait pas même ce dieu puissant : il brûlait toujours de tuer Énée et de le dépouiller de ses armes fameuses. Trois fois il s'élança, plein du désir de l'immoler, et trois fois Apollon heurta le bouclier brillant du héros. Mais, quand il bondit pour la quatrième fois, semblable à un dieu, Apollon, qui perce de loin, lui cria d'une voix menaçante : « Réfléchis, fils de Tydée, et retire-toi; ne songe pas à t'égaler aux dieux; car jamais la race des dieux immortels ne fut la même que celle des hommes qui marchent sur la terre. » Il dit, et le fils de Tydée recula un peu en arrière, fuyant la colère d'Apollon, qui lance au loin ses traits. Apollon déposa Énée, loin de la mêlée, dans la sainte Pergame, où lui avait été bâti un temple : Latone et Diane, amies des flèches, guérirent le héros, au sein du grand sanctuaire, et renouvelèrent sa beauté. Cependant Apollon, dont l'arc est d'argent, fabriqua un fantôme semblable à Énée lui-même, et armé comme lui : autour de ce fantôme, les Troyens et les nobles Grecs frappaient à l'envi sur leurs poitrines les boucliers arrondis, faits de cuir de bœuf, et les écus légers. Alors Phébus-Apollon adressa la parole à l'impétueux Mars : « Mars, Mars, fléau des mortels, dieu souillé de sang, destructeur de murailles ! n'iras-tu point éloigner du combat ce guerrier, ce fils de Tydée, qui combattrait maintenant contre le grand Jupiter lui-même ? Il a d'abord blessé de près Cypris, au poignet; après quoi il a fondu sur moi-même, semblable à un dieu. » Il dit; et alla s'asseoir sur le sommet de Pergame. Mars pernicieux, parcourant les lignes des Troyens, les anima sous la figure d'Acamas, valeureux chef des Thraces; il exhorta les fils de Priam

nourrissons de Jupiter : « O fils de Priam, de ce roi nourrisson de Jupiter, jusques à quand laisserez-vous massacrer l'armée par les Grecs. Attendez-vous qu'ils combattent sous les portes bien construites ? Il est tombé, le guerrier que nous honorions à l'égal du divin Hector, Énée, le fils du magnanime Anchise. Allons ! sauvons de la mêlée tumultueuse notre brave compagnon. » Ces mots ranimèrent la force et l'ardeur de chacun.

7. — De son côté, Sarpédon gourmanda vivement le divin Hector : « Hector, qu'est devenue cette vaillance que tu possédais jadis ? Tu prétendais, un jour, défendre la ville sans armée, sans alliés, seul avec tes frères et les époux de tes sœurs. Il n'en est aucun aujourd'hui que je puisse voir ni reconnaître : ils se cachent de peur, comme des chiens autour d'un lion, tandis que nous, qui ne sommes que vos alliés, nous combattons encore. Moi-même, c'est de bien loin que je suis venu à ton secours : lointaine est la Lycie, près du Xanthe torrentueux, où j'ai laissé une épouse chérie, un fils tout enfant, et des trésors nombreux à faire envie à qui ne les possède pas. Et pourtant, tu vois comme j'excite les Lyciens, comme je brûle moi-même de combattre un ennemi ; cependant, je n'ai rien en ces lieux que les Grecs puissent emmener ou emporter. Et toi, tu restes immobile ; tu n'ordonnes même pas aux autres guerriers de résister et de défendre leurs femmes. Crains que, pris comme dans les mailles d'un filet qui enlace tout, vous ne deveniez la conquête et la proie de vos ennemis ; bientôt ils saccageront votre ville bien peuplée. C'est ton devoir de penser à tout cela et la nuit et le jour ; supplie les chefs des alliés, venus des contrées lointaines, de résister sans relâche, et renonce aux reproches violents. » Ainsi parla Sarpédon ; et ce langage blessa le cœur d'Hector. Aussitôt il sauta du char sur la terre avec ses armes ; et, brandissant ses javelots acérés, il parcourut l'armée en tous sens, l'excita à combattre, et ranima la mêlée terrible. Les Troyens firent volte-face et présentèrent le front aux Grecs ; les Grecs, serrant leurs rangs, reçurent le choc sans trembler. Comme, dans l'aire sacrée, le vent emporte la paille, quand les hommes vannent, et que la blonde Cérès sépare, au souffle violent des vents, le grain d'avec la paille, et le blanchit sous un monceau de paille : ainsi blanchirent alors les Grecs sous le tourbillon de poussière que soulevaient jusqu'au ciel, tout d'airain, les pieds des chevaux, lorsque les Troyens revinrent à la charge et que les écuyers retournèrent les chars. Les combattants portèrent droit en avant la force de leurs bras. L'impétueux Mars couvrit d'un nuage le champ de bataille ; défenseur des Troyens et présent partout, il accomplissait les volontés de Phébus-Apollon, le dieu ceint d'un glaive d'or, qui lui avait ordonné de ranimer le courage des Troyens, quand il vit partir Pallas-Minerve : car c'était elle qui assistait

les Grecs. Apollon fit sortir Énée de son temple opulent, et jeta le courage au sein de ce pasteur des peuples. Énée prit place au milieu de ses compagnons, qui se réjouirent de le voir arriver vivant, sain et sauf, et plein d'une heureuse vigueur. Toutefois, ils ne l'interrogèrent pas : le labeur que leur imposaient le dieu dont l'arc est d'argent, et Mars, fléau des mortels, et la Discorde, insatiable dans sa furie, ne leur en laissait pas le temps.

8. — Les deux Ajax, Ulysse et Diomède animaient les Grecs au combat : ceux-ci ne craignaient d'ailleurs ni les efforts ni les cris des Troyens ; mais ils attendaient, semblables aux nuages que le fils de Saturne, par un temps calme, suspend immobiles aux cimes des montagnes, quand sommeille le violent Borée, et les autres vents impétueux, dont les souffles bruyants dissipent les nuées obscures. Ainsi les Grecs attendaient les Troyens de pied ferme, sans songer à fuir. Le fils d'Atrée parcourait la foule des guerriers en multipliant ses exhortations : « Amis, soyez hommes, et prenez un cœur vaillant ; respectez-vous les uns les autres dans la terrible mêlée : quand les guerriers se respectent, il s'en sauve plus qu'il n'en périt ; mais, quand ils fuient, il n'existe pour eux ni gloire ni salut. » Il dit, et lança vivement un javelot, et atteignit un chef troyen, compagnon du magnanime Énée, Déicoon, fils de Pergase, que les Troyens honoraient à l'égal des fils de Priam, parce qu'il était prompt à combattre aux premiers rangs. C'est lui dont le javelot du puissant Agamemnon frappa le bouclier : cet obstacle n'arrêta pas le trait, qui perça le bouclier de part en part, et s'enfonça dans le bas-ventre, à travers le baudrier. Déicoon tomba avec un bruit sourd, et sur lui ses armes retentirent. Mais alors Énée immola deux des plus braves d'entre les Grecs, les fils de Dioclès, Créthon et Orsiloque : leur père, pourvu de tous les biens de la vie, habitait Phères, ville bien bâtie, et descendait du fleuve Alphée, qui roule ses eaux dans la terre des Pyliens. L'Alphée engendra Orsiloque, roi d'un peuple nombreux ; Orsiloque donna le jour au magnanime Dioclès ; de Dioclès naquirent deux fils jumeaux, Créthon et Orsiloque, maîtres en toute espèce de combats. Ils étaient dans la fleur de l'âge, lorsqu'ils suivirent sur de noirs vaisseaux les Grecs à Ilion, riche en coursiers, pour venger les Atrides, Agamemnon et Ménélas ; mais la mort, terme de toute chose, les couvrit de son ombre. Tels que deux lions, nourris par leur mère, sur la cime d'une montagne, au plus épais d'une forêt profonde, ravissent les bœufs et les grasses brebis, et dévastent les étables des hommes, jusqu'à ce qu'eux-mêmes périssent par les mains des pasteurs, armés de l'airain acéré : tels les deux frères, domptés par le bras d'Énée, tombèrent semblables à des pins élevés. Ménélas, cher à Mars, fut ému de pitié en les voyant tomber : il fendit les premières lignes, armé de l'airain étincelant et brandissant une lance ; Mars excitait

son courage, dans la pensée qu'il tomberait sous les coups d'Énée. Antiloque, fils du généreux Nestor, vit Ménélas et s'élança aux premiers rangs : car il craignait fort pour le pasteur des peuples, et tremblait que, par sa mort, il ne les frustrât du fruit de leur labeur. Énée et Ménélas, brûlant de combattre, levaient déjà l'un sur l'autre leurs bras et leurs lances acérées, lorsque Antiloque vint se placer tout près du pasteur des peuples. Énée se retira, tout bouillant guerrier qu'il était, quand il vit ces deux hommes unir leurs forces ; pour eux, ils traînèrent les cadavres vers l'armée des Grecs, remirent les deux malheureux aux mains de leurs compagnons, puis retournèrent combattre aux premiers rangs. Alors ils tuèrent Pylæmène, comparable à Mars, et chef des magnanimes Paphlagoniens, armés du bouclier : il se tenait debout, lorsque le fils d'Atrée, Ménélas, habile à manier la lance, l'atteignit et le blessa près de la clavicule. Antiloque frappa l'écuyer qui conduisait le char, Mydon, le fils vaillant d'Atymnius, au moment où celui-ci faisait tourner les chevaux solipèdes : la pierre l'atteignit au milieu du bras ; et les rênes, brillantes d'ivoire, tombèrent de ses mains à terre, dans la poussière. Alors Antiloque, fondant sur lui l'épée haute, lui perça la tempe ; et Mydon, haletant, tomba du char bien travaillé, le front en avant, la tête et les épaules dans la poussière : il y demeura longtemps, car le sable était profond en cet endroit, jusqu'à ce que ses chevaux, en le heurtant, le renversèrent à terre dans la poussière. Antiloque les anima du fouet, et les poussa vers l'armée des Grecs. Hector les aperçut à travers les rangs, et s'élança contre eux en criant ; à sa suite marchaient les vaillantes phalanges des Troyens : Mars les guidait ainsi que l'auguste Bellone : celle-ci, ayant avec elle le terrible démon du tumulte guerrier ; Mars, agitant dans ses mains sa lance énorme : il allait et venait, tantôt devant Hector, tantôt derrière lui. Diomède, habile à pousser le cri de guerre, frémit en le voyant. Tel qu'un homme irrésolu, au sortir d'une vaste plaine, s'arrête sur les bords d'un fleuve rapide, tributaire de la mer, en le voyant écumer et mugir, et retourne sur ses pas : tel, alors, le fils de Tydée recula et dit à ses troupes : « Amis, ce divin Hector, que nous admirons pour lancer le javelot et combattre avec audace, a toujours à ses côtés quelqu'un des dieux qui le préserve de la mort. Maintenant c'est Mars qui est près de lui, sous la figure d'un mortel. Retirez-vous donc, sans cesser de faire face aux Troyens ; et n'aspirons pas à combattre vaillamment contre les dieux. » Il dit, et les Troyens accoururent sur leurs pas. Alors Hecter tua deux guerriers, habiles dans l'art de la guerre, Ménesthès et Anchiale, montés sur un même char. Leur chute émut de pitié le grand Ajax, fils de Télamon : il s'arrêta tout près de l'ennemi ; et, lançant un javelot étincelant, il frappa Amphius, fils de Sélagus, qui habitait à Apèse, où il pos-

sédait de grands biens et de vastes champs; mais le destin l'avait conduit au secours de Priam et de ses fils. Ajax, fils de Télamon, le frappa près du baudrier; la longue lance s'enfonça dans le bas-ventre du guerrier, qui tomba avec un grand bruit. Le glorieux Ajax accourut pour le dépouiller de ses armes, mais les Troyens firent pleuvoir sur lui leurs javelots aigus, resplendissants; et son bouclier en reçut un grand nombre. Cependant il pressa du pied le cadavre et en arracha sa lance d'airain ; mais il ne put emporter les belles armes qui couvraient les épaules d'Amphius; car il était assailli de traits : il craignit d'être enveloppé par les fiers Troyens qui, aussi nombreux que vaillants, le pressaient la lance à la main, et qui le repoussèrent, malgré sa taille, sa force et sa bravoure: il céda au nombre, et se retira. C'est ainsi qu'ils se fatiguaient dans la mêlée terrible. La destinée puissante poussa le brave et grand Tlépolème, issu d'Hercule, contre Sarpédon, semblable aux dieux. Lorsque le fils et le petit-fils de Jupiter, qui rassemble les nuages, marchant l'un sur l'autre, furent près de se joindre, Tlépolème adressa le premier la parole à Sarpédon : « Sarpédon, conseiller des Lyciens, quelle nécessité te force, novice comme tu es dans les combats, de venir trembler ici ? Ils mentent ceux qui te disent fils de Jupiter, qui tient l'égide : car tu le cèdes beaucoup à ces mortels qui naquirent de Jupiter au temps des premiers hommes. Mais tel fut, dit-on, Hercule, mon père, guerrier intrépide, au cœur de lion, qui, venu jadis en ces lieux, à cause des coursiers de Laomédon, avec six vaisseaux seulement et une poignée d'hommes, saccagea la ville d'Ilion et fit ses rues solitaires! Mais toi, tu as un cœur lâche, et tes soldats périssent. Je ne crois pas que, pour être venu de Lycie, tu sois d'aucun secours aux Troyens, fusses-tu rempli de bravoure; mais, abattu par mon bras, tu franchiras les portes de Pluton. » Sarpédon, chef des Lyciens, lui répliqua : « Oui, Tlépolème, ce héros ruina la sainte Ilion, par l'imprudence de l'illustre Laomédon, qui, malgré ses services, lui adressa d'injurieuses paroles, et lui refusa les coursiers qui l'avaient attiré de si loin. Mais toi, tu recevras ici de ma main la mort, la noire destinée : abattu sous ma lance, tu donneras la gloire à Sarpédon, et ton âme à Pluton, renommé pour ses chevaux. » Ainsi parla Sarpédon. Tlépolème leva sa lance, faite de bois de frêne, et de longs javelots volèrent à la fois de leurs mains. Sarpédon frappa son adversaire au milieu du cou ; la pointe amère passa de part en part, et les ombres de la nuit se répandirent sur ses yeux. Tlépolème frappa de sa longue lance la cuisse de Sarpédon; et la pointe, poussée avec force, s'enfonça jusqu'à l'os; mais Jupiter, pour cette fois encore, préserva son fils du trépas. Les nobles compagnons du divin Sarpédon l'emportèrent hors du combat: la longue lance, qu'il traînait, lui causait de vives douleurs, mais nul n'y fit attention

et ne songea à retirer de sa cuisse la lance de frêne, dans leur hâte à le faire monter sur son char: tant ils montraient d'empressement à s'occuper du blessé. D'autre part, les Grecs, aux belles cnémides, emportèrent Tlépolème hors du combat: le divin Ulysse, au cœur patient, s'en aperçut, et son âme fut agitée de violents transports: il balança alors en lui-même et dans sa pensée, s'il poursuivrait plus avant le fils de Jupiter tonnant, ou s'il ôterait la vie à la foule des Lyciens; mais il n'était pas dans la destinée du magnanime Ulysse de tuer avec l'airain acéré le fils robuste de Jupiter. Minerve tourna donc son courage contre la multitude des Lyciens; alors il tua Cœranus, Alastor, Chromius, Alcandre, Halius, Noémon, Prytanis. Le divin Ulysse aurait tué plus de Lyciens encore, si le grand Hector, au casque ondoyant, ne s'en était aussitôt aperçu. Il s'élança aux premiers rangs, armé pe l'airain étincelant et portant la terreur aux Grecs. Sarpédon, fils de Jupiter, se réjouit à son approche et lui adressa ces paroles lamentables : « Fils de Priam, ne me laisse pas gisant et la proie des Grecs; mais viens à mon aide, et qu'ensuite la vie m'abandonne dans votre ville, puisque je ne devais plus, de retour dans mes foyers, sur le sol chéri de la patrie, faire la joie de mon épouse bien-aimée et de mon jeune fils. » Il dit; Hector, au casque ondoyant, ne lui répondit rien et passa rapidement devant lui, brûlant du désir de repousser au plus vite les Grecs et d'ôter la vie à un grand nombre d'entre eux. Les nobles compagnons du divin Sarpédon le placèrent sous le hêtre magnifique de Jupiter, qui porte l'égide; et le robuste Pélagon, son fidèle compagnon, tira hors de la cuisse la lance de frêne. Sarpédon s'évanouit, et un nuage se répandit sur ses yeux; mais il reprit ses sens, et le souffle de Borée vivifia sa poitrine haletante.

9. — Les Grecs, pressés par Mars et par Hector, à l'armure d'airain, ne tournaient pas le dos pour regagner les vaisseaux noirs; ils ne tenaient pas tête non plus aux assaillants; mais ils se repliaient toujours en arrière, depuis qu'ils savaient que Mars était avec les Troyens. Quel fut alors le premier, quel fut le dernier de ceux qu'immolèrent Hector, fils de Priam, et Mars, couvert d'airain ? Ce fut Teuthras, semblable aux dieux, puis Oreste, dompteur de coursiers, et Tréchus l'Étolien, habile à lancer le javelot, et Œnomaüs, et Hélénus, fils d'Œnopion, et Oresbius, à la ceinture mobile, qui, tout occupé de ses richesses, habitait à Hylé, dans le voisinage du lac Céphise : à côté vivaient d'autres Béotiens, maîtres d'un pays fertile.

10. — Lors donc que Junon, la déesse aux bras blancs, vit tous ces Grecs périr dans la mêlée terrible, elle adressa aussitôt à Minerve ces paroles ailées : « Grands dieux ! fille indomptable de Jupiter, qui porte l'égide, c'est en vain que nous avons promis à Ménélas qu'il reviendrait après avoir détruit

Ilion, aux solides remparts, si nous laissons le funeste Mars exercer ainsi sa fureur. Allons! nous aussi, songeons à notre courage impétueux. » Elle dit ; et Minerve, la déesse aux regards étincelants, obéit à ses ordres. Junon, déesse vénérable, fille du grand Saturne, s'empressa d'équiper les coursiers, au frontail d'or. Hébé adapta rapidement aux deux côtés du char, autour de l'essieu de fer, les roues recourbées, garnies de huit rayons d'airain : un or incorruptible en formait les jantes, recouvertes de cercles d'airain, bien ajustés: travail admirable à voir : les moyeux, arrondis des deux côtés, étaient d'argent ; des courroies d'or et d'argent assujettissaient le siège ; et deux rampes tournaient alentour. Le timon était d'argent ; au bout de ce timon Hébé lia un beau joug d'or, auquel elle attacha de belles courroies d'or ; et Junon, avide de discorde et de combats, amena sous le joug les coursiers, aux pieds légers. Cependant Minerve, fille de Jupiter, qui porte l'égide, laissa couler à ses pieds, dans le palais de son père, le voile moelleux et élégant, qu'elle avait fait elle-même et travaillé de ses mains; et, revêtant la cotte d'airain de Jupiter, qui rassemble les nuages, elle s'arma pour la guerre, source de larmes. Elle jeta sur ses épaules l'égide, bordée de franges, horrible, que la terreur environne de toutes parts ; on y voit la Discorde, Alcé, et la Poursuite, qui glace d'effroi ; on y voit aussi la tête de la Gorgone, monstre hideux : tête horrible, effrayante, prodige de Jupiter, qui porte l'égide. Elle mit sur sa tête un casque d'or, à cimier doublement saillant et à quatre panaches, assez vaste pour coiffer les fantassins de cent villes. Puis, elle monta sur le char étincelant, et prit dans sa main la lance lourde, grande et forte, qui dompte les phalanges des héros contre lesquels veut se courroucer cette fille d'un père puissant. Junon, avec le fouet, poussa vivement les coursiers. Les portes du ciel s'ouvrirent d'elles-mêmes avec bruit : ces portes, que gardent les Heures, auxquelles sont confiés le vaste ciel et l'Olympe, pour écarter ou déployer un vaste nuage. C'est par là que les déesses firent passer les coursiers dociles à l'aiguillon. Elles trouvèrent le fils de Saturne assis à l'écart des autres dieux sur le sommet le plus élevé de l'Olympe, aux cimes nombreuses. Là, Junon, la déesse aux bras blancs, arrêta les coursiers ; et, interrogeant le fils de Saturne, Jupiter souverain, elle lui dit : « Grand Jupiter, n'es-tu point indigné contre Mars pour tous ces actes de violence, pour le nombre infini de guerriers qu'il a tués aux Grecs, sans raison et contre toute convenance? A moi la douleur ; et, tranquilles, Cypris et Apollon, à l'arc d'argent, prennent plaisir à exciter cet insensé qui ne connaît aucune justice. Grand Jupiter, puis-je, sans t'irriter, blesser cruellement Mars et le chasser du combat ? » Jupiter, qui rassemble les nuages, prit la parole à son tour et lui répondit : « Allons ! lance après lui Minerve,

la meneuse de butin, qui, plus que tout autre, a coutume de le livrer à de cruelles souffrances. » Il dit ; et Junon, la déesse aux bras blancs, s'empressa d'obéir : elle fouetta les chevaux qui volèrent, pleins d'ardeur, entre la terre et le ciel étoilé. Autant qu'un homme, assis sur une hauteur, et les regards tournés vers la sombre mer, voit d'espace dans les airs, autant les bruyants coursiers des dieux en franchissent d'un saut. Lorsqu'elles furent arrivées devant Troie, et sur les bords des fleuves, à l'endroit où le Simoïs et le Scamandre confondent leurs eaux, Junon, la déesse aux bras blancs, arrêta les chevaux, les détacha du char et les enveloppa d'un épais brouillard : le Simoïs fit naître l'ambroisie pour leur pâture.

11. — Les déesses, imitant l'allure des timides colombes, s'avancèrent, impatientes de secourir les Grecs. Lorsqu'elles furent arrivées à l'endroit où se tenaient les plus nombreux et les plus braves guerriers, groupés autour de Diomède, dompteur de coursiers, et semblables à des lions qui mangent de la chair crue, ou à des sangliers sauvages dont la force est indomptable, alors Junon, la déesse aux bras blancs, s'arrêtant, poussa un cri : elle avait pris la figure de Stentor, au grand cœur, à la voix d'airain, qui criait aussi fort que cinquante hommes ensemble : « Honte à vous, Grecs, opprobre de la terre, héros de parade ! Tant que le divin Achille prit part à la guerre, jamais les Troyens n'ont franchi la porte Dardanienne : car ils redoutaient sa force impétueuse. Maintenant les voilà qui combattent loin de la ville, près des vaisseaux creux. » Ces paroles ranimèrent la force et le courage de chacun. Minerve, la déesse aux yeux étincelants, s'élança vers le fils de Tydée. Elle trouva ce roi, près de ses coursiers et de son char, occupé à rafraîchir la blessure que lui avait faite la flèche de Pandarus : car la sueur l'accablait sous la large courroie de son bouclier arrondi : il en était épuisé, et son bras succombait à la fatigue : il soulevait la courroie, et essuyait le sang noir. La déesse toucha le joug des coursiers, et lui dit : « Certes, Tydée a donné le jour à un fils qui lui ressemble peu ! Tydée était, il est vrai, de petite taille ; mais il savait combattre. Je ne lui avais point permis de combattre, ni de se livrer à sa furie, lorsque, loin des Grecs, il vint en ambassade à Thèbes parmi les nombreux enfants de Cadmus ; je voulais qu'il mangeât paisiblement dans leurs palais ; mais lui, conservant ce cœur vaillant qu'il avait auparavant, provoqua les jeunes Cadméens, et les vainquit dans toutes les luttes [facilement : tant je lui fus secourable.] Toi, je t'assiste et te protège ; je t'exhorte à combattre avec ardeur les Troyens ; mais ou l'excès de la fatigue a pénétré dans tes membres, ou la peur te possède et t'ôte le courage. Non, tu n'es pas désormais le sang de Tydée, fils du belliqueux Œnéus. » Le brave Diomède, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Je te reconnais, déesse, fille de

Jupiter qui porte l'égide: aussi te dirai-je volontiers ma pensée, et ne déguiserai rien. Non, la peur ne m'ôte pas le courage, et je n'éprouve aucune lassitude; mais je me souviens des ordres que tu m'as donnés. Tu ne m'as pas permis de combattre ouvertement les autres dieux bienheureux; mais, si la fille de Jupiter, Vénus, paraissait dans la mêlée, je devais la blesser avec l'airain acéré. C'est pour cela que je me retire, et que j'ai donné l'ordre au reste des Grecs de se rassembler tous ici : car je reconnais que Mars préside au combat. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit alors : « Fils de Tydée, Diomède, cher à mon cœur, ne crains ni ce Mars, ni aucun des Immortels : tant je te suis secourable. Va! pousse contre Mars, le premier, tes coursiers solipèdes; frappe de près, et ne respecte pas l'impétueux Mars, ce dieu furieux, naturellement méchant et inconstant. Il nous avait promis naguère, à Junon et à moi, de combattre les Troyens et de secourir les Grecs; le voilà maintenant avec les Troyens, au mépris de ses promesses. » Après avoir ainsi parlé, elle fit descendre Sthénélus du char à terre, en le tirant en arrière avec la main : il sauta aussitôt à bas. La déesse, impatiente, prit place sur le siège à côté du divin Diomède: l'essieu de hêtre gémit fortement sous le poids : car il portait la terrible déesse et l'excellent guerrier. Pallas-Minerve saisit le fouet et les rênes, et poussa aussitôt contre Mars, le premier, les coursiers solipèdes. Ce dieu avait immolé Périphas, le plus brave de beaucoup d'entre les Étoliens, et fils glorieux d'Ochésius. Mars homicide le dépouillait : alors, pour échapper aux yeux de l'impétueux Mars, Minerve revêtit le casque de Pluton. Dès que Mars, fléau des mortels, vit le divin Diomède, il laissa l'énorme Périphas gisant au lieu même où il l'avait tué et privé de la vie, et courut droit à Diomède, dompteur de coursiers. Lorsqu'en marchant l'un sur l'autre, ils furent près de se joindre, Mars, brûlant de lui ôter la vie, allongea sa lance d'airain au-dessus du joug et des rênes des coursiers; mais Minerve, la déesse aux yeux étincelants, saisit l'arme avec la main et la détourna du char pour en rendre le choc inutile. A son tour, Diomède, habile à pousser le cri de guerre, se précipita avec sa lance d'airain; et Pallas-Minerve la fit entrer dans le bas-ventre, à l'endroit où la ceinture lui serrait le corps. C'est là que Diomède atteignit Mars et déchira sa belle peau : puis, il retira sa lance. Alors Mars, couvert d'airain, jeta un cri semblable aux clameurs de neuf ou dix mille combattants que la guerre met aux prises. Un tremblement saisit Grecs et Troyens épouvantés : tant était fort le cri de Mars, insatiable de combats!

12. — Telle qu'une noire vapeur apparaît dans les nuées, quand l'air est embrasé par le souffle violent du midi : tel apparut à Diomède, fils de Tydée, Mars, couvert d'airain, montant au milieu des nuages vers le vaste ciel. Il

arriva promptement au séjour des dieux, dans l'Olympe élevé; et, le cœur affligé, il s'assit auprès de Jupiter, fils de Saturne; il lui montra le sang immortel qui coulait de la blessure, et d'une voix lamentable prononça ces paroles ailées : « Grand Jupiter, n'es-tu point irrité en voyant ces actes de violence ? Nous autres dieux, nous avons toujours souffert des maux affreux, en voulant à l'envi l'un de l'autre rendre service aux hommes. C'est contre toi que nous sommes tous irrités : car tu as engendré une fille insensée, funeste, qui ne se plaît qu'à des actes coupables. En effet, tous les autres dieux qui habitent l'Olympe t'obéissent, et chacun de nous t'est soumis; elle, tu ne la réprimes ni par tes paroles ni par tes actions : tu la laisses faire, parce que c'est toi qui enfantas cette fille pernicieuse. Elle vient d'exciter contre les dieux immortels les transports du fils de Tydée, l'orgueilleux Diomède. Il a commencé par blesser de près Cypris, au poignet; puis, il s'est élancé contre moi-même, tel qu'un dieu. Mes pieds rapides m'ont soustrait à ses atteintes; autrement, j'aurais longtemps souffert entre des monceaux hideux de cadavres; ou, toujours vivant, j'aurais perdu mes forces sous les coups de l'airain. » Jupiter, qui rassemble les nuages, le regardant d'un air irrité, lui répondit : « Ne viens pas, inconstant, te lamenter auprès de moi. De tous les dieux qui habitent l'Olympe, tu m'es le plus odieux : car tu n'aimes toujours que la discorde, la guerre et les combats : tu as l'esprit intraitable, indocile de ta mère Junon, que j'ai peine à réprimer par mes paroles : aussi pensé-je que c'est à ses conseils que tu es redevable de tes maux. Mais je ne veux pas te laisser plus longtemps en proie à la douleur : car tu es mon fils, et c'est de moi que ta mère t'a conçu. Si quelque autre des dieux t'eût donné le jour, pernicieux comme tu l'es, tu serais déjà depuis longtemps précipité plus bas que les fils d'Uranus. » Il dit; et ordonna à Péon de le soulager : Péon le guérit en versant sur la blessure des baumes qui calment la douleur : car il n'était pas du tout sujet à la mort. Comme le suc du figuier, remué dans la blanche liqueur du lait, le coagule à l'instant, et celui qui mélange ces liquides les agite vivement en cercle, aussi promptement Péon guérit l'impétueux Mars. Hébé le baigna, et le revêtit de vêtements élégants; et il s'assit, fier de sa gloire, auprès de Jupiter, fils de Saturne. Junon l'Argienne et Minerve d'Alalcomène retournèrent au palais du grand Jupiter, quand elles eurent mis un terme au carnage que faisait Mars, fléau des mortels.



H. MOTTE INV. QUANTIN ÉD.

VI

CHANT VI

ARGUMENT

1. Lorsque les dieux se sont éloignés du combat, la fortune redevient favorable aux Grecs. — 2. D'après le conseil d'Hélénus, Hector arrête la fuite des Troyens, et court à la ville prier sa mère d'invoquer le secours de Minerve par des offrandes et des vœux. — 3. Pendant l'absence d'Hector, Diomède et Glaucus, chef des Lyciens, s'avancent l'un contre l'autre : ils se reconnaissent pour des hôtes de famille, et renouvellent amitié en échangeant leur armure. — 4. Hector entre à Troie ; et, sur son invitation, Hécube, sa mère, accompagnée des matrones troyennes, offre à Minerve des présents et des vœux pour obtenir le salut de la ville. — 5. Hector trouve Pâris dans ses appartements et l'exhorte à retourner au combat. — 6. Hector cherche vainement Andromaque dans sa demeure : il se rend en toute hâte à la porte Scée. — 7. Hector rencontre, en chemin, Andromaque avec son fils Astyanax : il rassure son épouse effrayée, et prend congé d'elle et de son fils. — 8. Pâris, revêtu de son armure, descend de son palais, et rejoint son frère, qui l'anime au combat.

1. —Les Troyens et les Grecs restèrent seuls dans la terrible mêlée ; et le combat changea plusieurs fois de terrain dans la plaine, tandis qu'ils dirigeaient leurs lances d'airain les uns contre les autres, entre les ondes du Simoïs et celles du Xanthe. Ajax, fils de Télamon, rempart des Grecs, rompit le premier la phalange troyenne, et causa le salut de ses compagnons, en frappant le plus brave des Thraces, le fils d'Eusorus, Acamas, brave autant que grand. Il frappa le premier l'aigrette de son casque, garni de crins de cheval ; la lance d'airain s'enfonça dans le front, traversa l'os ; et les ténèbres voilèrent les yeux du guerrier. Diomède, habile à pousser le cri de guerre, tua le fils de Theuthras, Axylus, qui habitait dans la ville bien bâtie d'Arisbe ; il avait en abondance les biens de la vie, et était l'ami des hommes : car, dans sa demeure qui bordait la route, il les accueillait tous amicalement. Mais aucun d'eux ne vint alors éloigner de lui la triste mort, en le couvrant de son corps ; et Diomède leur ôta la vie à tous deux, à lui et à son serviteur Calésius, qui gouvernait alors ses coursiers ; et tous deux descendirent sous la terre. Euryale tua Drésus

et Opheltius; il poursuivit Æsépus et Pédasus, que la nymphe-naïade Abarbarée avait donnés à l'excellent Bucolion. Bucolion, fruit d'un hymen clandestin, était le premier-né de l'illustre Laomédon. Tandis qu'il faisait paître ses brebis, il s'unit d'amour avec la nymphe, qui conçut et enfanta deux jumeaux : le fils de Mécistée brisa les ressorts de leurs membres superbes, et enleva les armes qui couvraient leurs épaules. Le belliqueux Polypœtès immola Astyalus; Ulysse tua avec sa lance d'airain Pidytès de Percote; et Teucer, le divin Aréaton. Ablérus tomba sous la javeline étincelante d'Antiloque, fils de Nestor; Agamemnon, roi des guerriers, ôta la vie à Élatus, qui habitait la haute ville de Pédasus, sur les rives du rapide Satnioïs; Phylaeus, qui fuyait, périt de la main du héros Léitus; Eurypyle immola Mélanthius. Ensuite Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, prit Adraste vivant : ses chevaux, qui fuyaient éperdus dans la plaine, s'étant embarrassés dans une branche de tamaris, brisèrent, à l'extrémité du timon, le char recourbé, et prirent leur course vers la ville où d'autres fuyaient aussi, pleins d'effroi. Adraste, précipité du char, le long de la roue, tomba la bouche en avant dans la poussière : le fils d'Atrée, Ménélas, s'approcha de lui, tenant en mains sa longue lance; mais Adraste, embrassant ses genoux, lui dit d'une voix suppliante : « Prends-moi vivant, fils d'Atrée, et accepte une rançon raisonnable. Le palais opulent de mon père renferme beaucoup d'objets précieux, de l'airain, de l'or et du fer bien travaillé : mon père te donnerait volontiers avec cela une riche rançon, s'il apprenait que je suis en vie sur les vaisseaux des Grecs. » Il dit, et fléchissait déjà le cœur de Ménélas, qui allait charger son serviteur de le conduire vers les rapides vaisseaux des Grecs; mais Agamemnon, courant droit à Ménélas, lui dit d'un ton de reproche : « O Ménélas, cœur faible, quel souci prends-tu là de ces hommes? Certes, tu as fort à te louer des Troyens dans tes affaires domestiques! Qu'aucun d'eux n'échappe au coup terrible de la mort, et à la force de nos bras; non, pas même le jeune enfant que la mère porte dans son sein; mais que tous ensemble disparaissent d'Ilion, sans recevoir la sépulture et sans laisser de trace. » En parlant ainsi, le héros changea les dispositions de son frère ; car le conseil était sage. Ménélas repoussa de la main le héros Adraste ; le puissant Agamemnon le blessa au flanc : Adraste tomba à la renverse; et le fils d'Atrée, lui mettant le pied sur la poitrine, retira sa lance de frêne. Nestor exhorta les Grecs, en parlant de manière à être entendu de loin : « Amis, héros grecs, serviteurs de Mars, que nul de vous, désireux de butin, ne demeure en arrière, pour retourner aux vaisseaux, chargé des plus grandes richesses; mais tuons des ennemis; après quoi, vous pourrez à loisir dépouiller les morts couchés dans la plaine. » Ces paroles ranimèrent l'ardeur et le courage de chacun.

2. — Alors, sans doute, les Troyens, trop faibles pour résister, seraient rentrés dans Ilion devant les Grecs, chers à Mars, si le fils de Priam, Hélénus, le meilleur de beaucoup de tous les augures, ne se fût approché d'Énée et d'Hector, et ne leur eût dit : « Énée, et toi, Hector : car, c'est sur vous surtout parmi les Troyens et les Lyciens que repose cette tâche, parce que vous excellez dans toute entreprise, qu'il faille combattre ou délibérer ; demeurez ici, et arrêtez l'armée devant les portes en courant de tous côtés, avant que ces fuyards ne tombent dans les bras de leurs femmes, et ne deviennent la risée de nos ennemis. Quand vous aurez ranimé toutes les phalanges, nous, inébranlables à ce poste, nous combattrons contre les Grecs, avec quelque fureur qu'ils nous pressent : car la nécessité le commande. Toi, cependant, Hector, rends-toi à la ville, et dis ensuite à notre mère qu'elle assemble les matrones dans le temple de Minerve, aux yeux étincelants sur les hauteurs de la ville, et, qu'ouvrant avec la clef les portes du sanctuaire, elle dépose sur les genoux de la déesse, à la belle chevelure, le plus élégant, le plus grand des voiles qu'elle possède dans son palais, celui qu'elle aime le mieux ; et qu'elle lui promette d'immoler dans son temple douze génisses d'un an, et qui n'ont point encore senti l'aiguillon, si toutefois elle prend pitié de la ville, des épouses des Troyens et de leurs tendres enfants, et qu'elle écarte de la sainte Ilion le fils de Tydée, ce farouche guerrier, ce terrible artisan de crainte, que je déclare le plus redoutable des Grecs : non jamais nous ne craignîmes à ce point Achille, ce chef des guerriers, qui naquit, dit-on, d'une déesse ; mais Diomède est transporté de fureur, et nul ne peut l'égaler en force. » Il dit ; Hector, docile à la voix de son frère, sauta aussitôt du char sur la terre avec ses armes ; et, brandissant des javelots acérés, il parcourut toute l'armée, qu'il excita à combattre, et ranima la terrible mêlée. Les Troyens firent volte-face, et tinrent ferme contre les Grecs, qui reculèrent et cessèrent le carnage. En voyant les Troyens faire volte-face, ils pensèrent qu'un des dieux était descendu de la voûte étoilée pour leur porter secours. Hector exhorta les Troyens, en parlant de manière à être entendu de loin : « Troyens magnanimes, alliés venus de pays lointains, soyez hommes ; amis, souvenez-vous de votre vigueur indomptée, tandis que je vais dans Ilion dire aux vieillards, oracles des conseils, et à nos épouses d'invoquer les dieux et de leur vouer des hécatombes. » Après avoir ainsi parlé, Hector, au casque ondoyant, s'éloigna ; et la peau noire, qui bordait le tour de son bouclier bombé, lui frappait les chevilles et le cou.

3. — Cependant Glaucus, rejeton d'Hippolochus, et le fils de Tydée s'avancèrent ensemble au milieu des deux armées, pleins du désir de combattre. Lorsqu'ils furent arrivés en présence l'un de l'autre, Diomède, habile à

pousser le cri de guerre, prit la parole le premier : « Qui es-tu, excellent guerrier, parmi les hommes mortels ? Car je ne t'ai jamais vu jusqu'à ce jour dans le champ de la gloire ; cependant tu l'emportes de beaucoup sur tous par ta hardiesse, puisque tu as affronté ma longue lance. Malheureux ceux dont les fils s'exposent à ma vaillance ! Si tu es un des Immortels, descendu de l'Olympe, sache que je ne combats point contre les dieux, habitants du ciel. Car le fils de Dryas, le courageux Lycurgue, ne vécut pas longtemps, pour avoir lutté contre les dieux, habitants du ciel. Il poursuivait un jour sur la montagne sainte de Nysa les nourrices de Bacchus en délire : elles, frappées à coups d'aiguillon par l'homicide Lycurgue, jetèrent toutes ensemble leurs thyrses à terre. Bacchus, effrayé, se plongea dans les flots de la mer, et Thétis ouvrit son sein au dieu tremblant : car les menaces de Lycurgue l'avaient saisi d'une crainte violente. Alors les dieux, qui vivent sans peine, s'irritèrent contre ce mortel, et le fils de Saturne le rendit aveugle : il ne vécut plus longtemps, parce qu'il était devenu odieux à tous les Immortels. Moi, non plus, je ne voudrais pas combattre contre les dieux bienheureux. Mais si tu es un des mortels qui mangent les fruits de la terre, approche, afin que tu arrives plus vite au terme de la vie. » Le fils glorieux d'Hippolochus lui répondit : « Fils magnanime de Tydée, pourquoi me demander qui je suis? Il en est de la naissance des hommes comme de celle des feuilles. Le vent répand les feuilles sur la terre, et la forêt qui reverdit en produit d'autres, quand revient la saison du printemps : de même, pour les générations des hommes, celle-ci naît, celle-là finit. Si tu veux néanmoins t'instruire sur ce point et savoir notre naissance, bien des hommes la connaissent. A l'extrémité du Péloponèse, fertile en coursiers, est la ville d'Éphyre : là, vécut Sisyphe, qui fut le plus rusé des hommes, Sisyphe, fils d'Éole : il eut un fils nommé Glaucus, et Glaucus fut lui-même père de l'excellent Bellérophon, à qui les dieux donnèrent avec la beauté une valeur aimable. Mais Prétus, qui lui voulait du mal au fond de son cœur, le chassa de la ville (car Prétus était de beaucoup le plus puissant des Argiens, que Jupiter avait soumis à son sceptre). La femme de Prétus, la noble Antéa, conçut un désir violent de s'unir d'amour en secret avec le héros; mais elle ne séduisit pas le vertueux, le sage Bellérophon. Alors elle mentit au roi Prétus, et lui dit : « Meurs, Prétus, ou tue Bellérophon, qui a voulu user de violence et s'unir d'amour avec moi. » Elle dit; et le roi s'enflamma de colère à ce récit. Il ne voulut point le tuer, car un scrupule religieux arrêtait son âme ; mais il l'envoya en Lycie, et, traçant sur une tablette pliée de nombreux signes de mort, il lui remit ces caractères funestes, avec ordre de les montrer à son beau-père, pour qu'il le fît périr. Bellérophon partit donc pour la Lycie, accompagné de la faveur des

dieux. Lorsqu'il fut arrivé en Lycie, sur les bords du Xanthe, le roi de la vaste Lycie le traita avec honneur et bienveillance; il fêta son hôte durant neuf jours, et sacrifia neuf taureaux. Mais quand parut pour la dixième fois l'aurore, aux doigts de rose, alors il l'interrogea, et demanda à voir les signes qu'il lui apportait de la part de Prétus, son gendre. Lorsqu'il eut pris connaissance des signes funestes que lui adressait son gendre, le roi ordonna d'abord à Bellérophon de tuer l'invincible Chimère : elle n'était point de race mortelle, mais divine : lion par devant, dragon par derrière, et chèvre au milieu, elle vomissait les flots terribles d'une flamme brûlante. Bellérophon la tua, parce qu'il eut foi aux signes que lui envoyèrent les dieux. Il combattit ensuite les glorieux Solymes : c'était, disait-il, le plus terrible combat qu'il eût livré aux hommes. En troisième lieu, il immola les viriles Amazones. A son retour, le roi lui tendit un nouveau piège artificieux : il choisit dans la vaste Lycie les meilleurs guerriers, et les plaça en embuscade; mais ils ne revinrent plus dans leurs foyers; car l'excellent Bellérophon les tua tous. Alors le roi reconnut en lui le noble sang des dieux : il le retint dans son pays, lui donna sa fille, et partagea avec lui tous les honneurs de la royauté. Les Lyciens lui assignèrent un champ séparé pour qu'il le cultivât : terre excellente, riche en arbres fruitiers et en moissons. L'épouse du sage Bellérophon lui donna trois enfants, Isandre, Hippolochus et Laodamie. (Laodamie reçut dans son lit le prévoyant Jupiter, et enfanta le divin Sarpédon à l'armure d'airain.) Mais lorsque Bellérophon lui-même eut encouru la haine de tous les dieux, il erra, seul, dans la plaine d'Alium, rongeant son cœur et fuyant la trace des hommes. Mars, insatiable de carnage, tua son fils Isandre, qui combattait les glorieux Solymes. Diane, aux rênes d'or, tua Laodamie, dans sa colère. Pour Hippolochus, c'est lui qui m'a engendré, c'est de lui que je prétends être né. Il m'a envoyé à Troie et m'a recommandé instamment de me signaler toujours, et d'exceller parmi tous les autres, et de ne point déshonorer la race de mes pères, qui furent de beaucoup les plus braves à Éphyre et dans la vaste Lycie. Voilà quelle est ma naissance; voilà de quel sang je me vante d'être issu. » Il dit; Diomède, habile à pousser le cri de guerre, fut transporté de joie. Il planta sa lance dans la terre nourricière, et adressa ces douces paroles au pasteur des peuples : « Oui, tu es mon vieil hôte du côté paternel. Car le divin Œné donna jadis l'hospitalité à l'excellent Bellérophon, et le garda vingt jours dans son palais. Tous deux échangèrent de précieux gages d'hospitalité : Œné donna un baudrier, brillant de pourpre; Bellérophon une double coupe d'or, qu'à mon départ j'ai laissée dans ma demeure. Je ne me souviens pas de Tydée : car j'étais tout enfant, lorsqu'il me quitta, au temps où l'armée des Grecs périt devant Thèbes. Je suis donc maintenant

ton hôte chéri au sein d'Argos, et tu seras le mien dans la Lycie, quand je visiterai le peuple de ce pays. Que nos lances à tous deux s'évitent même dans la mêlée. J'en ai bien d'autres à tuer parmi les Troyens et leurs illustres alliés, qu'un Dieu me les présente ou que je les atteigne à la course ; et toi, pour ta part, immole qui tu pourras dans la foule des Grecs. Mais échangeons nos armes, pour que tous sachent que nous nous vantons d'être liés par l'hospitalité de nos pères. » Après avoir ainsi parlé, ils sautèrent de leurs chars, se prirent mutuellement la main et se jurèrent fidélité. Alors le fils de Saturne, Jupiter, priva de sa raison Glaucus, qui échangea son armure avec Diomède. or pour airain, le prix d'une hécatombe contre la valeur de neuf bœufs.

4. — Quand Hector fut arrivé à la porte Scée, devant le hêtre, alors les femmes et les filles des Troyens accoururent autour de lui, pour s'informer de leurs enfants, de leurs frères, de leurs amis et de leurs époux. Il leur ordonna ensuite d'aller toutes successivement invoquer les dieux : plusieurs étaient menacées de grandes douleurs. Il arriva au magnifique palais de Priam, décoré de portiques polis : là, étaient cinquante chambres de pierre polie, voisines l'une de l'autre, où les fils de Priam dormaient avec leurs épouses légitimes. Vis-à-vis, dans l'intérieur de la cour, les filles avaient douze chambres de pierre polie, situées sous le toit et voisines l'une de l'autre, où les gendres de Priam dormaient avec leurs chastes épouses. C'est là qu'Hector rencontra sa tendre mère, qui se rendait chez Laodicé, la plus belle de ses filles. Elle lui pressa la main, prit la parole et dit : « Mon fils, pourquoi quitter la guerre où brille l'audace, et venir ici ? Sans doute les fils détestés des Grecs nous pressent en combattant autour de la ville ; et tu es venu dans la pensée d'élever tes mains vers Jupiter, du haut de la citadelle. Mais attends que je t'apporte un vin doux comme le miel : tu feras d'abord des libations au grand Jupiter et aux autres Immortels ; après quoi, si tu bois, tu t'en trouveras bien toi-même. Car le vin relève la force de l'homme qui s'est fatigué, comme tu l'as fait pour la défense de tes concitoyens. » Le grand Hector, au casque ondoyant, lui répondit alors : « Ne me sers pas de ce vin doux au cœur, ô ma vénérable mère, de peur de m'énerver : je craindrais d'oublier ma force et mon courage. Je respecte trop Jupiter pour lui faire des libations de vin noir avec des mains impures ; il n'est pas permis d'invoquer le fils de Saturne, le dieu que couvrent de sombres nuages, quand on est souillé de sang et de poussière. Pour toi, rassemble les matrones, et va avec des parfums au temple de Minerve, avide de butin ; le voile le plus élégant, le plus grand que tu possèdes dans ton palais, celui que tu aimes le mieux, dépose-le sur les genoux de Minerve, à la belle chevelure, et promets-lui d'immoler dans son temple douze génisses d'un an, et qui n'ont point encore senti l'aiguillon, si toutefois

elle prend pitié de la ville, des épouses des Troyens et de leurs tendres enfants, et qu'elle écarte de la sainte Ilion le fils de Tydée, ce farouche guerrier, ce terrible artisan de crainte. Va donc au temple de Minerve, avide de butin; moi, je vais trouver Pâris, pour le faire venir, s'il lui plaît de m'entendre. Plût au ciel que la terre s'ouvrît ici devant lui! car le dieu de l'Olympe l'a nourri pour la ruine des Troyens, du magnanime Priam et de ses fils. Si je le voyais descendre dans la demeure de Pluton, mon esprit oublierait, je crois, nos cruelles souffrances. » Il dit; et la reine entrant dans le palais, donna ses ordres à ses femmes, qui rassemblèrent les matrones dans la ville. Elle descendit elle-même dans la chambre odoriférante, où étaient des voiles, travaillés avec art, ouvrage des femmes sidoniennes, que Pâris, semblable aux dieux, avait amenées de Sidon, alors que, naviguant sur la vaste mer, il enleva Hélène, fille d'un père glorieux. Elle choisit et porta en offrande à Minerve celui qui était le plus beau par la variété des broderies, et le plus grand; il brillait comme un astre, et se trouvait le dernier de tous. Elle se mit en marche, et un grand nombre de matrones la suivirent avec empressement. Lorsqu'elles furent arrivées au temple de Minerve, dans la ville haute, les portes leur furent ouvertes par Théano, aux belles joues, fille de Cissée, et épouse d'Anténor : car les Troyens l'avaient faite prêtresse de Minerve. Toutes, avec un long cri, levèrent les mains vers Minerve; Théano, aux belles joues, prit le voile et le déposa sur les genoux de Minerve, à la belle chevelure; puis, elle invoqua d'une voix suppliante la fille du grand Jupiter : « Auguste Minerve, protectrice des villes, la plus noble des déesses, brise la lance de Diomède, et fais qu'il tombe lui-même sur la face, devant la porte Scée; afin qu'aussitôt nous immolions dans ton temple douze génisses d'un an, qui n'ont point encore senti l'aiguillon, si toutefois tu as pitié de la ville, des épouses des Troyens et de leurs tendres enfants. » Telle fut sa prière; mais Pallas-Minerve ne l'exauça point.

5. — Tandis qu'elles invoquaient la fille du grand Jupiter, Hector se rendit à la belle habitation que Pâris avait bâtie lui-même avec l'aide des meilleurs ouvriers qui fussent alors dans la fertile Troade : ils lui avaient fait une chambre à coucher, une salle et une cour, près des demeures de Priam et d'Hector, dans la ville haute. C'est là qu'entra Hector, cher à Jupiter, tenant à la main une lance de onze coudées, dont la pointe d'airain, entourée d'un cercle d'or, étincelait devant lui. Il trouva Pâris dans la chambre à coucher, qui nettoyait ses armes superbes et frottait son bouclier, sa cuirasse et son arc recourbé. Hélène d'Argos était assise au milieu des femmes-esclaves et commandait de merveilleux ouvrages aux servantes. Hector, en le voyant, lui adressa de sanglants reproches : « Malheureux, il te sied mal de nourrir

ce ressentiment dans ton cœur. Les peuples périssent, en combattant autour de la ville et sous ses remparts élevés; et c'est à cause de toi que le feu de la guerre s'est allumé autour de cette cité. Tu gourmanderais les autres, si tu les voyais jamais abandonner la terrible mêlée. Lève-toi donc, de peur que le feu dévorant ne consume bientôt la ville. » Pâris, semblable aux dieux, lui dit à son tour: « Hector, tes reproches sont fondés, bien loin d'être injustes; aussi te répondrai-je : sois attentif et prête-moi l'oreille. Ce n'est pas mon courroux ni mon ressentiment contre les Troyens qui me retenaient à la maison; je voulais donner cours à ma douleur. Mais voici que mon épouse, m'encourageant par de douces paroles, m'a excité au combat : et ce parti me semble, à moi aussi, devoir être le meilleur : car la victoire se partage entre les hommes. Allons, attends que j'aie revêtu mes armes guerrières; ou bien va, et je te suivrai; et je pense pouvoir te rejoindre. » Il dit; Hector au casque ondoyant, ne lui répondit pas. Hélène adressa au héros ces paroles douces comme le miel : « Beau-frère, je ne suis qu'une chienne pernicieuse, dont l'aspect glace d'effroi. Plût au ciel que le jour même où ma mère m'enfanta, un tourbillon violent m'eût saisie et emportée sur la montagne ou dans les flots de la mer retentissante, où l'onde m'aurait entraînée, avant que ces événements s'accomplissent. Mais, puisque les dieux avaient résolu tous ces maux, que n'ai-je été du moins l'épouse d'un homme plus brave, qui fût sensible au blâme et aux longs outrages des hommes; lui n'a pas l'âme ferme aujourd'hui, et il ne l'aura jamais : aussi recueillera-t-il le fruit de sa faiblesse. Mais voyons, entre, mon frère, et repose-toi sur ce siège : car c'est toi surtout dont l'esprit est accablé de souci à cause de moi, chienne que je suis! et à cause du coupable égarement de Pâris : Jupiter nous a condamnés tous les deux à cette fatale destinée d'être à jamais la fable des hommes à venir. » Le grand Hector, au casque ondoyant, lui répondit alors : « Ne me fais point asseoir, Hélène : tes soins affectueux ne me persuaderont pas. Déjà mon cœur brûle de secourir les Troyens, qui regrettent déjà beaucoup mon absence. Mais toi, presse-le, et qu'il se hâte lui-même, afin qu'il me rejoigne avant que je sorte de la ville. Je vais à la maison voir mes esclaves, mon épouse chérie et mon jeune fils. Car je ne sais pas si je leur serai rendu, ou si les dieux me feront tomber sous les coups des Grecs. »

6. — Après avoir ainsi parlé, Hector, au casque ondoyant, s'éloigna. Il arriva aussitôt après dans sa demeure bien habitée; mais il ne trouva point Andromaque, aux bras blancs, dans les appartements. Sortie avec son fils et une suivante richement vêtue, elle était debout sur la tour, gémissante, éplorée. Hector, ne trouvant pas son excellente épouse dans la maison, s'arrêta sur le seuil, en partant, et dit aux esclaves : « Allons, esclaves, dites-moi la

vérité. Où est allée Andromaque, aux bras blancs, en sortant du palais? S'est-elle rendue à la demeure de mes sœurs, à celle des épouses de mes frères, ou bien au temple de Minerve, où les autres Troyennes, à la belle chevelure, apaisent la redoutable déesse? » L'active intendante lui tint alors ce langage : « Hector, puisque tu m'ordonnes de dire la vérité, Andromaque n'est point allée à la demeure de tes sœurs, ni à celle des épouses de tes frères, ni au temple de Minerve, où les autres Troyennes, à la belle chevelure, apaisent la redoutable déesse; mais elle s'est rendue à la haute tour d'Ilion, à la nouvelle que les Troyens étaient serrés de près, et que grande était l'impétuosité des Grecs. Elle court en toute hâte aux remparts, comme une femme en délire; et la nourrice, avec elle, porte l'enfant. »

7. — Ainsi parla l'intendante : Hector s'élança hors du palais et reprit le même chemin par les rues bien bâties. Lorsqu'il fut arrivé à la porte Scée, en traversant la ville immense (car c'était par là qu'il devait sortir pour rentrer dans la plaine), il vit accourir au-devant de lui son épouse, richement dotée, Andromaque, fille du magnanime Éétion. Cet Eétion habitait Thébé d'Hypoplacie, au pied du Placus, couronné de forêts, et régnait sur les Ciliciens : sa fille avait épousé Hector, à l'armure d'airain. Elle vint donc à la rencontre d'Hector : une femme l'accompagnait, tenant sur son sein leur rejeton, tendre enfant, qui ne parlait pas encore, le fils chéri d'Hector, semblable à un bel astre. Son père le nommait Scamandrius, et les autres Astyanax, parce que, seul, Hector défendait Ilion. A la vue de son fils, il sourit en silence; Andromaque s'approcha tout en larmes, lui pressa la main, prit la parole et dit : « Malheureux! ton courage te perdra : tu n'as pitié ni de ton fils en bas âge, ni de moi, infortunée, qui serai bientôt veuve : car bientôt les Grecs te tueront, en s'élançant tous ensemble sur toi. Il vaudrait mieux pour moi, si je te perds, que je descendisse sous la terre : car je n'aurai plus d'autre consolation, si tu trouves la mort : il ne me restera que la douleur. Je n'ai ni mon père, ni ma mère vénérable. Le divin Achille, tu le sais, tua mon père et saccagea la ville populeuse des Ciliciens, Thébé aux portes élevées; il tua Éétion, mais il ne le dépouilla point : car un scrupule religieux arrêtait son âme. Il le brûla donc avec ses armes, artistement façonnées, et lui éleva un tertre; et les nymphes des montagnes, filles de Jupiter qui tient l'égide, plantèrent des ormeaux alentour. J'avais sept frères dans la maison : tous descendirent le même jour chez Pluton : car le divin, le rapide Achille les tua tous, comme ils veillaient sur les bœufs à la marche pesante et sur les blanches brebis. Ma mère, qui régnait au pied du Placus, couronné de forêts, il l'amena ici avec les autres trésors; puis il la renvoya libre, en échange

d'une riche rançon; et Diane, qui se plaît à lancer des traits, la perça dans le palais de son père. Hector, tu es donc pour moi un père, une mère vénérable, un frère : tu es mon époux florissant de jeunesse. Eh bien! aie pitié de moi en ce moment, et demeure ici sur la tour, de peur que tu ne rendes ton fils orphelin et ta femme veuve. Arrête l'armée près du figuier sauvage, là où la ville est surtout accessible et où la muraille se prête à l'escalade. Car trois fois déjà, s'élançant sur ce point, les plus braves ont tenté l'assaut, les deux Ajax, l'illustre Idoménée, les Atrides, et le valeureux fils de Tydée, soit qu'un devin clairvoyant leur ait donné ce conseil, soit qu'ils aient obéi à la seule impulsion de leur courage. » Le grand Hector, au casque ondoyant, lui répondit : « Et moi, aussi, femme, toutes ces pensées m'occupent; mais je rougirais étrangement devant les Troyens et les Troyennes, au voile traînant, si, comme un lâche, je restais à l'écart et évitais le combat. Ce n'est pas là ce que mon cœur me conseille : car j'appris à être brave toujours et à combattre aux premiers rangs des Troyens, pour soutenir la grande gloire de mon père et la mienne propre. Car j'en ai le pressentiment, et mon cœur ne m'abuse point : un jour viendra où périront la sainte Ilion, et Priam, et le peuple de Priam habile à manier la lance. Mais ce qui m'inquiète pour l'avenir, ce n'est pas la douleur des Troyens, ni d'Hécube elle-même, ni du roi Priam, ni de mes frères, qui, nombreux et braves, seront tombés sous les coups de guerriers ennemis; c'est ta douleur à toi, qu'un Grec, à la cuirasse d'airain, emmènera tout en larmes, après t'avoir ravi le jour de la liberté; conduite dans Argos, tu ourdiras la trame, sous les ordres d'une autre; tu porteras l'eau de Messéis ou d'Hypérie, bien à contre-cœur et pressée par une dure nécessité. Un jour, on dira, en voyant couler tes larmes : « Voilà « l'épouse d'Hector, qui excellait en bravoure parmi les Troyens, dompteurs « de coursiers, lorsque l'on combattait autour d'Ilion. » Ainsi dira-t-on, et ta douleur se ravivera, faute d'un homme capable de repousser loin de toi le jour de la servitude. Mais que la terre amassée recouvre mon cadavre, avant que j'entende tes cris et que je te voie enlever. » A ces mots, le glorieux Hector tendit les bras à son fils; mais l'enfant se renversa en criant sur le sein de sa nourrice, à la belle ceinture : il était saisi d'effroi à l'aspect de son père, et tremblait devant l'airain et devant l'aigrette, faite de crins de cheval, qu'il voyait se balancer d'une façon terrible au sommet du casque. Son père sourit ainsi que son auguste mère. Aussitôt le glorieux Hector ôta le casque de dessus sa tête et le déposa tout étincelant sur la terre; puis, quand il eut baisé son fils chéri et l'eut balancé dans ses bras, il adressa cette prière à Jupiter et aux autres dieux : « Jupiter, et vous tous, dieux, faites que mon fils devienne, comme je le suis, illustre parmi les Troyens; qu'il

soit, ainsi que moi, distingué par sa force et qu'il règne puissamment sur Ilion! Qu'on dise un jour, à son retour du combat : « Il est beaucoup plus « vaillant que son père. » Qu'il rapporte les dépouilles sanglantes de l'ennemi tué par son bras, et que sa mère se réjouisse dans son cœur. » Il dit, et remit l'enfant aux mains de son épouse chérie : elle le prit sur son sein embaumé, en souriant dans ses larmes. A cette vue, Hector fut ému de pitié; il la flatta de la main, prit la parole et dit : « Chère épouse, ne te livre pas pour moi à cet excès de douleur; car pas un guerrier ne me précipitera aux enfers contre l'ordre du destin : il n'est point d'homme qui puisse échapper à sa destinée, ni le lâche, ni le brave, du moment qu'il est venu au monde. Va donc à la maison et reprends les travaux qui te concernent, la toile et la quenouille, et ordonne à tes servantes d'accomplir leur tâche. Quant à la guerre, ce sera l'affaire de tous les hommes qui sont nés dans Ilion, et de moi entre tous les autres. » Après avoir ainsi parlé, le glorieux Hector prit son casque garni de crins de cheval, et son épouse chérie regagna sa demeure en retournant souvent la tête et en versant des larmes abondantes. Arrivée bientôt après au palais, bien bâti, de l'homicide Hector, elle y trouva les servantes assemblées et les remplit toutes de douleur. Elles pleurèrent Hector, dans sa maison, tout vivant qu'il était : car elles n'espéraient plus qu'il revînt du combat, après avoir échappé à la force et aux mains des Grecs.

8. — Cependant Pâris ne s'arrêta pas longtemps dans ses hautes demeures; mais quand il eut revêtu ses armes glorieuses, resplendissantes d'airain, il s'élança dans la ville, plein de confiance dans ses pieds agiles. Tel un coursier longtemps tenu à l'écurie et nourri à la crèche d'une orge abondante rompt ses liens et court dans la plaine en frappant du pied; habitué à se baigner dans l'eau courante du fleuve, il triomphe, lève sa tête vers le ciel et secoue sa crinière sur ses épaules; confiant dans sa beauté, ses genoux le portent aisément aux lieux accoutumés, où paissent les cavales : tel le fils de Priam, Pâris, étincelant sous son armure, comme le soleil dans sa splendeur, descendait des hauteurs de Pergame; il tressaillait de joie, et ses pieds rapides l'emportaient. Bientôt après il rencontra son frère, le divin Hector, qui allait s'éloigner de l'endroit où il s'était entretenu avec son épouse. Pâris, semblable aux dieux, lui adressa le premier la parole : « Cher ami, mes retards, sans doute, enchaînent ton ardeur, et je ne suis pas venu à temps, comme tu le désirais. » Hector, au casque ondoyant, lui répondit : « Mon cher, il n'est personne, pour peu qu'il soit équitable, qui puisse blâmer ta conduite à la guerre; car tu es brave; mais tu mollis volontiers et tu refuses de combattre; et mon cœur s'afflige profondément, quand j'entends les outrages que t'adressent les Troyens, qui supportent pour toi tant de labeurs. Mais

allons, nous arrangerons cela plus tard, si toutefois Jupiter nous permet d'offrir dans nos palais le cratère de la liberté aux dieux immortels, habitants du ciel, quand nous aurons chassé de Troie les Grecs aux belles cnémides. »



H. MOTTE. INV QUANTIN ÉD

VII

CHANT VII

ARGUMENT

1. Hector et Pâris reparaissent dans la mêlée : les Grecs plient à leur tour. — 2. Minerve et Apollon sont alarmés pour les deux peuples. Hélénus, inspiré par les deux divinités, cherche Hector et lui conseille de provoquer le plus vaillant des Grecs à un combat singulier. — 3. Ménélas veut répondre à l'appel d'Hector; mais Agamemnon le détourne de ce combat. Sur la demande de Nestor, neuf héros se présentent : le sort désigne Ajax. — 4. Combat d'Hector et d'Ajax : la nuit les sépare. Les deux héros reconnaissent l'égalité de leurs forces et échangent leurs armes. — 5. Dans l'assemblée des Grecs, Nestor propose de donner la sépulture aux morts et de fortifier le camp. — 6. Dans l'assemblée des Troyens, Anténor propose de rendre à Ménélas Hélène et ses trésors. Pâris ne veut rendre que les trésors. Priam envoie porter aux Grecs les offres de Pâris et demander une trêve pour les funérailles : Agamemnon consent à la trêve. — 7. Des deux côtés on procède à la sépulture des morts. Les Grecs élèvent une muraille et creusent un fossé. — 8. Dans le conseil des dieux, Neptune s'indigne de l'audace des Grecs : Jupiter l'apaise, et envoie aux Grecs de sinistres présages.

1. — A ces mots, le glorieux Hector s'élança hors des portes; avec lui marchait Pâris, son frère : tous deux, au fond du cœur, respiraient la guerre et les combats. Tel un vent favorable, envoyé par un dieu, comble les vœux des matelots, qui se sont fatigués à battre les flots avec leurs rames bien polies, et dont le travail a brisé les membres : telle l'apparition des deux héros combla les vœux des Troyens. Alors Pâris tua Ménesthius, qui habitait dans Arné et était fils du roi Aréithoüs, qu'engendrèrent Aréithoüs, porte-massue, et Phyloméduse, aux grands yeux. Hector, du fer aigu de sa lance, frappa Éionée au cou, sous le rebord de son casque d'airain, et lui ravit la force vitale. Glaucus, fils d'Hippolochus et chef des guerriers lyciens, frappa de son javelot, dans la terrible mêlée, Iphinoüs qui s'élançait sur son rapide attelage : atteint à l'épaule, ce fils de Dexius tomba du char sur la terre, et la force vitale lui fut ravie.

2. — Quand Minerve, la déesse aux yeux étincelants, vit les Grecs périr

dans la terrible mêlée, elle s'élança des sommets de l'Olympe vers la sainte Ilion; à sa rencontre se précipita Apollon, qui regardait le combat du haut de Pergame et voulait la victoire pour les Troyens. Tous deux se rencontrèrent près du hêtre. Le fils de Jupiter, le puissant Apollon, prit le premier la parole : « Pourquoi donc, fille du grand Jupiter, descendre encore de l'Olympe avec cette furie? Quel grand dessein t'anime? Est-ce pour donner aux Grecs la victoire décisive dans la bataille? Car tu n'as point pitié des Troyens expirants. Mais, si tu veux m'en croire (et ce serait de beaucoup le parti le plus sage), faisons cesser pour aujourd'hui la lutte et le carnage : plus tard, ils recommenceront le combat, jusqu'à ce qu'ils aient consommé la ruine d'Ilion, puisqu'il est agréable à votre cœur, ô déesses, de renverser cette ville. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit : « Qu'il en soit ainsi, dieu qui perces de loin, car c'est dans cette pensée que je suis venue moi-même de l'Olympe au milieu des Troyens et des Grecs. Mais voyons, comment prétends-tu faire cesser la lutte des guerriers? » Le puissant Apollon, fils de Jupiter, lui répondit : « Animons le cœur intrépide d'Hector, dompteur de coursiers; peut-être provoquera-t-il seul quelqu'un des Grecs à se mesurer à force ouverte avec lui dans un rude combat; et les Grecs, aux cnémides d'airain, saisis d'indignation, exciteront un des leurs à lutter seul contre le divin Hector. » Il dit; et Minerve, la déesse aux yeux étincelants, ne s'y refusa pas. Or, Hélénus, le fils chéri de Priam, comprit le dessein qu'il avait plu aux divinités de former. Il vint donc se présenter à Hector, et lui adressa la parole : « Hector, fils de Priam, égal à Jupiter en prudence, veux-tu m'en croire, moi qui suis ton frère? Tiens en repos le reste des Troyens et tous les Grecs; et toi, provoque le plus brave des Grecs à se mesurer à force ouverte avec toi dans un rude combat. Car ce n'est pas encore ta destinée de mourir et d'atteindre l'heure fatale : j'ai entendu la voix des dieux immortels. » Il dit; et Hector ressentit une grande joie en l'entendant parler. Il s'élança entre les deux armées; et, tenant sa lance par le milieu, il retint les phalanges troyennes : toutes s'arrêtèrent au même instant. De son côté, Agamemnon fit asseoir aussi les Grecs, aux belles cnémides; tandis que Minerve et Apollon, à l'arc d'argent, semblables à deux vautours, se placèrent sur le hêtre élevé du grand Jupiter qui porte l'égide, contemplant avec plaisir ces guerriers : ils se tenaient en lignes serrées, hérissées de boucliers et de casques et de lances. Tel qu'un frémissement court sur les flots, quand Zéphire commence à se lever, et que son souffle noircit la mer, telles se tenaient dans la plaine les lignes des Grecs et des Troyens. Hector, au milieu des deux armées, prit la parole : « Écoutez-moi, Troyens, et vous, Grecs aux belles cnémides, afin que je vous dise la pensée que m'inspire mon

cœur. Le fils de Saturne, qui siège sur un trône élevé, n'a pas ratifié nos serments ; sa volonté prépare des maux à l'un et l'autre peuple, jusqu'à ce que vous ayez pris Troie, aux belles tours, ou que vous succombiez vous-mêmes auprès de vos navires, qui voguent sur la mer. Parmi vous sont les chefs de tous les Grecs : que celui d'entre eux à qui son cœur conseille de combattre contre moi sorte des rangs pour se mesurer seul avec le divin Hector. Or, je le déclare, et Jupiter nous sera témoin, s'il me tue avec sa longue lance, qu'il me dépouille de mes armes et les porte dans ses vaisseaux creux ; mais qu'il renvoie mon corps dans ma demeure, pour que les Troyens et les épouses des Troyens me donnent part après ma mort aux flammes du bûcher. Si c'est moi qui le tue, et qu'Apollon m'accorde cette gloire, je le dépouillerai de ses armes, je les porterai dans la sainte Ilion et les suspendrai dans le temple d'Apollon, le dieu qui frappe au loin ; pour son cadavre, je le renverrai vers les vaisseaux, garnis de bons rameurs, afin que les Grecs, à la belle chevelure, l'ensevelissent, et lui élèvent un tombeau sur les bords du large Hellespont. Et peut-être un des hommes qui naîtront après nous, naviguant sur les noires ondes dans un navire, pourvu de nombreux rameurs, dira : « Voilà le tombeau d'un guerrier, mort il y a longtemps : il signala sa « valeur et fut tué par le divin Hector. » Ainsi dira-t-on un jour, et ma gloire ne périra jamais. »

3. — Il dit ; et tous demeurèrent dans un profond silence : ils rougissaient de refuser et craignaient d'accepter. Enfin Ménélas se leva ; et, prenant la parole, il les accabla de reproches ; et son cœur gémissait profondément : « Ah ! fanfarons, Achéennes : car vous n'êtes plus des Achéens ; voilà, certes, qui sera le comble de l'infamie, si nul entre les Grecs ne marche contre Hector. Mais puissiez-vous tous devenir eau et terre, vous qui restez immobiles, sans cœur et sans gloire aucune ! Moi, je m'armerai contre cet homme : le sort des armes est là-haut, entre les mains des dieux immortels. » Après avoir ainsi parlé, il revêtit ses belles armes. Alors sans doute, ô Ménélas ! ta vie aurait fini aux mains d'Hector, car il était beaucoup plus vaillant que toi, si les rois des Grecs ne se fussent élancés pour te retenir. Le fils d'Atrée lui-même, le puissant Agamemnon, le saisit par la main droite, prit la parole et dit : « Tu t'égares, Ménélas, nourrisson de Jupiter : cette folie ne te sied pas. Sache te contenir, quoi qu'il t'en coûte ; et ne va pas, par émulation, combattre un mortel qui t'est supérieur, Hector, fils de Priam, que redoutent aussi les autres guerriers. Achille lui-même ne le rencontre pas sans frémir dans le champ de la gloire ; et Achille vaut bien mieux que toi. Tiens-toi donc en repos et rejoins la foule de tes compagnons. Les Grecs lui susciteront un autre adversaire ; et quelque intrépide qu'il soit, quelque insatiable de car-

nage, je t'assure qu'il se reposera volontiers, s'il échappe à cette lutte terrible, à ce redoutable combat. » Il dit; et changea les dispositions d'esprit de son frère, grâce à ces sages conseils. Ménélas obéit, et ses serviteurs, joyeux, lui enlevèrent ensuite ses armes de dessus les épaules. Alors Nestor se leva au milieu des Grecs, et dit : « Grands dieux! un deuil profond va couvrir la terre d'Achaïe. Combien gémira le vieux cavalier Pélée, excellent conseiller et orateur des Myrmidons, qui jadis prenait tant de plaisir à me questionner dans son palais, s'informant de la race et de la descendance de tous les Grecs, s'il apprend que tous aujourd'hui tremblent devant Hector! Il élèvera bien des fois les mains vers les Immortels, pour que son âme, séparée de son corps, descende dans la demeure de Pluton. Plût au ciel, ô Jupiter souverain, Minerve et Apollon, que je fusse jeune, comme au temps où, non loin du rapide Céladon, les Pyliens rassemblés et les Arcadiens, habiles à manier la lance, combattaient près des murs de Phéia, sur les bords de l'Iardanus. Parmi eux se tenait, au premier rang, Éreuthalion, mortel semblable aux dieux, portant sur ses épaules l'armure du roi Aréithoüs, du divin Aréithoüs, que les hommes et les femmes, à la belle ceinture, avaient surnommé porte-massue, parce qu'il ne combattait ni avec l'arc, ni avec le long javelot, mais qu'il rompait les phalanges avec sa massue de fer. Lycurgue le tua par ruse, et non de vive force, dans un chemin étroit où sa massue de fer ne le sauva pas de la mort. Car Lycurgue le prévint; et, lui perçant le milieu du corps avec sa lance, il le renversa et le poussa violemment contre terre; puis, il lui enleva ses armes qu'il tenait de l'impitoyable Mars. Lycurgue les portait ensuite aux jours de combat. Mais quand il eut vieilli dans son palais, il les donna à porter à son serviteur chéri Éreuthalion, qui, couvert de cette armure, provoquait les plus braves. Tous tremblaient, saisis d'effroi, et nul n'osait l'affronter. Mais mon cœur vaillant, plein de confiance en lui-même, me poussa à l'attaquer; j'étais pourtant le plus jeune de tous. Et je le combattis, et Minerve me donna la victoire. Je tuai donc cet homme si grand et si fort, dont le corps, étendu à terre, couvrait un vaste espace en long et en large. Plût au ciel que je fusse jeune et que j'eusse ma vigueur entière! car alors Hector, au casque ondoyant, trouverait un adversaire; et vous, qui êtes les chefs de tous les Grecs, vous n'êtes pas même prêts à marcher de bon cœur à la rencontre d'Hector! » C'est ainsi que le vieillard les gourmandait; et aussitôt neuf guerriers en tout se présentèrent. Le premier qui se leva fut Agamemnon, roi des guerriers; après lui se leva le valeureux fils de Tydée, Diomède; et après eux, les Ajax, revêtus d'une force indomptable; et après eux, Idoménée, et l'écuyer d'Idoménée, Mérion, comparable à Mars homicide; et après eux, Eurypile, fils distingué d'Évémon; et Thoas, fils d'An-

drémon, et le divin Ulysse. Tous ces guerriers voulaient combattre le divin Hector. Nestor, le cavalier de Gérénia, leur adressa ces mots : « Que le sort maintenant décide entre vous tous; quel que soit le héros désigné, celui-là réjouira les Grecs aux belles cnémides, et lui-même se réjouira dans son cœur, s'il échappe à cette lutte terrible, à ce redoutable combat. » Il dit; et ils tracèrent chacun un signe qu'ils jetèrent dans le casque d'Agamemnon, fils d'Atrée. Et les peuples prièrent, les bras étendus vers les dieux. Et chacun disait, en regardant le vaste ciel : « Grand Jupiter, fais que le sort tombe sur Ajax, ou sur le fils de Tydée, ou sur le roi lui-même de l'opulente Mycènes. » C'est ainsi qu'ils parlaient; et Nestor, le cavalier de Gérénia, secouait le casque. Il en sortit la marque même qu'ils souhaitaient, celle d'Ajax. Un héraut la porta de tous côtés dans l'assemblée, et la montra, en commençant par la droite, à tous les chefs des Grecs : chacun d'eux la refusa, ne la reconnaissant pas. Mais lorsqu'il fut arrivé, en la portant de tous côtés dans l'assemblée au glorieux Ajax qui l'avait tracée et jetée dans le casque, celui-ci tendit la main, et le héraut, debout à ses côtés, la lui remit. Ajax reconnut la marque en la voyant, et son cœur fut ravi : il la jeta à ses pieds sur la terre, et dit : « Amis, cette marque est la mienne, et mon cœur est transporté de joie : car je pense vaincre le divin Hector. Mais allons, tandis que je revêtirai mes armes guerrières, vous, priez le roi Jupiter, fils de Saturne, silencieusement et en vous-mêmes, pour que les Troyens n'en sachent rien; ou plutôt à haute voix, puisque nous ne craignons absolument personne. Nul ne saurait en effet me faire reculer par force ou par adresse : enfant et nourrisson de Salamine, je ne crois pas être novice à ce point. » Il dit; et ils invoquèrent le roi Jupiter, fils de Saturne; et chacun disait, en regardant le vaste ciel : « Jupiter, notre père, souverain de l'Ida, dieu très glorieux et très grand, fais qu'Ajax soit vainqueur et obtienne une gloire brillante. Mais si tu aimes Hector, et que tu t'intéresses à lui, dispense à tous deux une force et une gloire égales. »

4. — C'est ainsi qu'ils prièrent. Cependant Ajax se couvrit de l'airain étincelant. Quand il eut revêtu son corps de toutes ses armes, il se précipita en avant : tel marche le gigantesque Mars, lorsqu'il va combattre au milieu des guerriers, que le fils de Saturne a remplis du feu dévorant de la discorde et mis aux prises : tel s'élança le gigantesque Ajax, rempart des Grecs, souriant d'un visage farouche : il s'avançait à grands pas, brandissant sa longue lance. En le voyant, les Grecs furent remplis de joie; mais un violent frisson saisit les membres de chacun des Troyens, et Hector lui-même sentit son cœur palpiter dans sa poitrine; mais il ne pouvait plus reculer, ni retourner dans la foule de ses compagnons, après avoir provoqué le combat. Or Ajax

s'approcha, portant son bouclier semblable à une tour : il était d'airain, fait de sept peaux de bœuf, et avait été fabriqué avec art par Tychius, corroyeur excellent, qui habitait Hylé. Il lui fit ce bouclier mobile de la dépouille de sept taureaux bien nourris, et recouvrit le tout d'une lame d'airain. Ajax, fils de Télamon, le tenant devant sa poitrine, vint se placer tout près d'Hector, et lui dit d'un ton menaçant : « Hector, tu vas savoir clairement, seul à seul avec moi, quels chefs ont encore les Grecs, même après Achille, qui force les rangs ennemis et a le cœur d'un lion. S'il languit près de ses vaisseaux rapides, à la poupe arrondie, plein de ressentiment contre Agamemnon, pasteur des peuples, nous sommes encore, même en grand nombre, capables de te tenir tête. Mais commence la lutte et le combat. » Le grand Hector, au casque ondoyant, lui répondit : « Noble Ajax, fils de Télamon, chef des peuples, ne me tâte pas comme un faible enfant, comme une femme étrangère aux choses de la guerre. Je sais ce que c'est que combattre et tuer des hommes; je sais mouvoir à droite et à gauche mon bouclier de cuir de bœuf : c'est pourquoi je puis combattre hardiment; je sais aussi figurer à pied les mouvements cadencés qui plaisent au terrible Mars : je sais encore m'élancer dans la mêlée avec mes rapides cavales. Mais je ne veux pas te frapper, si vaillant que tu sois, en te guettant à la dérobée : c'est ouvertement, si toutefois je puis t'atteindre. » A ces mots, il brandit et darda sa longue lance, et frappa l'énorme bouclier d'Ajax, fait de sept peaux de bœuf : la pointe indomptable entama l'airain extérieur, qui en formait la huitième enveloppe, traversa, en les déchirant, six couches, mais s'arrêta à la septième peau. Le noble Ajax, à son tour, darda sa longue lance, et frappa le bouclier circulaire du fils de Priam : la lourde lance traversa le bouclier brillant, pénétra à travers la cuirasse, artistement travaillée, et déchira le devant de la tunique, près du flanc. Hector s'inclina, et se déroba au noir trépas. Alors ils arrachèrent tous deux en même temps leurs longues lances, et tombèrent l'un sur l'autre, semblables à des lions dévorants ou à des sangliers, dont la force n'est pas facile à dompter. Le fils de Priam frappa ensuite avec sa lance le milieu du bouclier; mais il n'en brisa pas l'airain, et la pointe se replia. Ajax bondit et perça le bouclier d'Hector, où sa lance pénétra profondément : il ébranla le Troyen, qui s'élançait sur lui, et lui fit au cou une entaille d'où jaillit un sang noir. Mais Hector, au casque ondoyant, ne cessa pas pour cela le combat : il recula, prit de sa large main une pierre noire, raboteuse, énorme, qui gisait dans la plaine, et en frappa l'énorme bouclier d'Ajax, fait de sept peaux de bœuf, à l'endroit où le milieu fait saillie, et l'airain retentit alentour. Ajax, après lui, soulevant une pierre beaucoup plus grosse, la lança après l'avoir fait tournoyer, et lui imprima

une force immense : du choc de cette pierre, semblable à une meule, il brisa intérieurement le bouclier d'Hector, et lui fit ployer les genoux : le Troyen tomba à la renverse, heurté violemment contre son bouclier; mais Apollon le releva sur-le-champ. Et ils allaient s'attaquer de près avec leurs épées, si les hérauts, ministres de Jupiter et des hommes, ne fussent venus, Talthybius de la part des Troyens, et Idéus de la part des Grecs, cuirassés d'airain, tous deux pleins de sagesse. Ils étendirent leurs sceptres entre les deux combattants; et le héraut Idéus, dont les conseils respiraient la sagesse, leur tint ce langage : « Arrêtez, chers enfants : cessez de lutter et de combattre. Vous êtes tous deux chers à Jupiter, qui rassemble les nuages : vous savez tous deux manier la lance : voilà qui est connu de nous tous. Déjà la nuit commence, et il est bon d'obéir à la nuit. » Ajax, fils de Télamon, prenant la parole, lui répondit : « Idéus, invitez Hector à s'expliquer; car c'est lui qui a défié au combat tous les plus vaillants. Qu'il commence : je lui obéirai en tout, quoi qu'il décide. » Le grand Hector, au casque ondoyant, lui répliqua : « Ajax, puisqu'un dieu t'a donné la grandeur et la force et la prudence, et que tu excelles entre tous les Grecs à manier la lance, suspendons maintenant et pour aujourd'hui le combat et la lutte; plus tard, nous combattrons encore, jusqu'à ce que le destin nous sépare et donne à l'un ou à l'autre la victoire. Déjà la nuit commence, et il est bon d'obéir à la nuit. Va réjouir tous les Grecs près de leurs vaisseaux, tes amis surtout, ainsi que tes compagnons; de mon côté, j'irai dans la grande ville du roi Priam réjouir les Troyens et les Troyennes, au voile traînant, qui se rendront dans le saint lieu pour prier à mon intention. Mais échangeons tous deux de magnifiques présents, afin que chacun des Grecs et des Troyens dise : « Ils combattirent, en proie à la « discorde dévorante; mais ils se séparèrent, unis par l'amitié. » Après avoir ainsi parlé, il donna son épée, aux clous d'argent, avec le fourreau et le baudrier bien coupé; Ajax donna son ceinturon, brillant de pourpre.

5. — Ils se séparèrent : Hector alla rejoindre la foule des Troyens, qui se réjouirent de le voir revenir vivant, et échappé sain et sauf à la force d'Ajax et à ses mains invincibles : ils le conduisirent donc à la ville, croyant à peine à son salut. D'autre part, les Grecs, aux belles cnémides, conduisirent Ajax, fier de sa victoire, au divin Agamemnon. Lorsqu'ils furent entrés dans la tente du fils d'Atrée, le roi des guerriers, Agamemnon, immola en leur honneur à Jupiter tout-puissant un bœuf mâle de cinq ans. Ils le dépouillèrent, l'apprêtèrent, le dépecèrent en entier, et le coupèrent habilement en petits morceaux qu'ils embrochèrent et firent rôtir avec soin; après quoi, ils retirèrent le tout. Ce travail achevé, ils préparèrent le banquet, y prirent place, et se rassasièrent de mets également partagés. Le héros fils d'Atrée, le

puissant Agamemnon, donna par honneur à Ajax le dos entier de la victime. Puis, quand la faim et la soif furent apaisées, le vieux Nestor, dont le conseil avait déjà auparavant paru excellent, conçut avant tous les autres un sage dessein. Plein du désir de leur être utile, il prit la parole et leur dit : « Fils d'Atrée, et vous tous, chefs de l'armée grecque, sachez que bien des Grecs chevelus sont morts, dont l'impétueux Mars a répandu le sang noir sur les rives du rapide Scamandre, et dont les âmes sont descendues chez Pluton. Il faut donc qu'au retour de l'aurore tu suspendes les coups des Grecs ; pour nous, tous ensemble, nous transporterons ici les morts dans des chariots, attelés de bœufs et de mules, et nous les brûlerons à quelque distance des vaisseaux, afin que chacun porte aux enfants les os de leurs pères, quand nous retournerons dans notre patrie. Élevons-leur autour du bûcher une tombe commune à tous, avec la terre amenée de la plaine. Près de cette tombe, hâtons-nous de construire des murailles élevées, rempart pour les vaisseaux et pour nous-mêmes ; nous y pratiquerons une porte solide pour donner passage aux cavaliers, et au dehors nous creuserons un fossé profond, dont le circuit puisse arrêter les chevaux et les guerriers, de peur que les armes des fiers Troyens viennent jamais nous accabler. »

6. — Il dit ; et tous les rois l'approuvèrent. De leur côté, les Troyens tenaient dans la ville haute, aux portes de Priam, une assemblée agitée, tumultueuse. Le sage Anténor leur parla le premier : « Écoutez-moi, Troyens, Dardaniens, et vous, alliés, afin que je dise la pensée que mon cœur m'inspire. Allons, rendons Hélène l'Argienne aux Atrides, pour qu'ils l'emmènent avec ses richesses ; c'est contre la foi des serments que nous combattons maintenant : il ne nous arrivera rien de bon [je pense, si nous agissons autrement]. » Après avoir ainsi parlé, il reprit sa place. Alors se leva au milieu d'eux le divin Pâris, l'époux d'Hélène à la belle chevelure, qui répondit en lui adressant ces paroles ailées : « Anténor, ce que tu dis là ne m'est nullement agréable ; et tu es capable d'ouvrir un meilleur avis. Que si telle est ta pensée, et que tu parles sérieusement, il faut que les dieux t'aient désormais ôté l'esprit. Mais je vais moi-même parler aux Troyens, dompteurs de coursiers : or, je le déclare ouvertement, je ne rendrai pas mon épouse. Quant aux richesses que j'ai apportées d'Argos dans notre palais, je suis prêt à les donner toutes, et même à en ajouter d'autres prises sur mes propres biens. » Après avoir ainsi parlé, il se rassit. Alors se leva au milieu d'eux Priam, issu de Dardanus, comparable aux dieux pour la sagesse de ses conseils. Plein du désir de leur être utile, il prit la parole et leur dit : « Écoutez-moi, Troyens, Dardaniens, et vous, alliés, afin que je dise la pensée que mon cœur m'inspire. Allez maintenant prendre le repas du soir dans la ville, comme par le passé ;

faites bonne garde et restez tous éveillés. Qu'au retour de l'aurore Idéus, aille aux vaisseaux creux porter aux Atrides, Agamemnon et Ménélas, les paroles de Pâris, pour qui s'est allumée notre querelle. De plus, il leur demandera dans un sage discours s'ils veulent suspendre la guerre, au bruit terrible, jusqu'à ce que nous ayons brûlé les morts; plus tard, nous recommencerons le combat, jusqu'à ce que le destin nous sépare et donne aux uns ou aux autres la victoire. » Il dit; et ils l'écoutèrent attentivement et lui obéirent. [Ensuite ils prirent leur repas dans le camp, par compagnie.] Au retour de l'aurore, Idéus se rendit aux vaisseaux creux. Il trouva les Grecs, serviteurs de Mars, assemblés à la poupe du vaisseau d'Agamemnon. Debout au milieu d'eux, le héraut, à la voix retentissante, prit la parole : « Atrides, et vous tous, chefs des Grecs : Priam et les autres princes troyens m'ont ordonné, si toutefois l'offre pouvait vous plaire et vous agréer, de vous porter les paroles de Pâris pour qui s'est allumée notre querelle. Les richesses que Pâris amena dans Troie sur ses vaisseaux creux (plût au ciel qu'il fût mort auparavant!), il est prêt à les donner et même à en ajouter d'autres, prises sur ses propres biens. Mais l'épouse légitime du glorieux Ménélas, il refuse de la donner, quoique les Troyens l'y engagent. De plus, ils m'ont ordonné de demander si vous vouliez suspendre la guerre, au bruit terrible, jusqu'à ce que nous ayons brûlé les morts; plus tard, nous recommencerons le combat, jusqu'à ce que le destin nous sépare et donne aux uns ou aux autres la victoire. » Il dit; et tous demeurèrent dans un profond silence. Enfin Diomède, habile à pousser le cri de guerre, prit la parole : « Que nul n'accepte les trésors de Pâris ni Hélène. Il est clair, même pour le plus simple, que les Troyens sont menacés désormais d'une ruine prochaine. » Il dit; et tous les fils des Grecs applaudirent, charmés du langage de Diomède, dompteur de coursiers. Et alors le puissant Agamemnon dit à Idéus : « Idéus, tu entends en quels termes les Grecs te font réponse : tel est aussi mon plaisir. Pour ce qui est de brûler les morts, je n'y mets pas obstacle. Loin de lésiner avec les morts, il faut se hâter d'apaiser leurs mânes par le feu du bûcher. Sois témoin de nos serments, Jupiter tonnant, époux de Junon. » Il dit, et leva son sceptre vers tous les dieux. Idéus reprit le chemin de la sainte Ilion. Tous les Troyens et les Dardaniens se tenaient assis dans l'assemblée, attendant le retour d'Idéus. A son arrivée, il se plaça debout au milieu d'eux et leur exposa son message. Alors ils se mirent en devoir au plus vite, les uns de transporter les morts, les autres d'aller chercher du bois. D'autre part, les Grecs, quittant leurs vaisseaux, garnis de bons rameurs, se hâtèrent, les uns de transporter les morts, les autres d'aller chercher du bois.

7. — Ensuite le soleil naissant rayonnait sur les campagnes, sorti des

profondeurs de l'Océan aux ondes silencieuses et montant dans le ciel, lorsque Troyens et Grecs se rencontrèrent. Là, il fut difficile de reconnaître chaque guerrier. Mais ils lavèrent avec de l'eau les taches de sang, et mirent les cadavres sur des chars en pleurant à chaudes larmes; mais le grand Priam ne permettait pas les lamentations : ce fut en silence et le cœur contrit qu'ils entassèrent les morts sur le bûcher; et après les avoir brûlés dans les flammes, ils rentrèrent dans la sainte Ilion. D'autre part, les Grecs, aux belles cnémides, entassèrent pareillement les morts sur le bûcher, le cœur contrit; et, après les avoir brûlés dans les flammes, ils retournèrent aux vaisseaux creux. L'aurore n'avait pas encore paru, mais la nuit s'éclaircissait, quand une troupe choisie de Grecs se leva autour du bûcher. Ils firent autour du bûcher une tombe commune avec de la terre amenée de la plaine; et bâtirent à côté un mur avec des tours élevées, rempart pour les vaisseaux et pour eux-mêmes. Ils y pratiquèrent une porte solide pour donner passage aux cavaliers, et creusèrent au dehors un fossé large, profond, où ils enfoncèrent des pieux.

8. — Ainsi travaillaient les Grecs chevelus; et les dieux, assis auprès de Jupiter qui lance les éclairs, contemplaient ce grand ouvrage des Grecs, à la cuirasse d'airain. Neptune, qui ébranle la terre, fut le premier à prendre la parole : « Jupiter, notre père, quel mortel, dans toute l'étendue de la terre, communiquera désormais aux Immortels sa pensée et ses résolutions? Ne vois-tu pas qu'à leur tour les Grecs chevelus ont construit un mur devant leurs vaisseaux, et l'ont entouré d'un fossé, sans offrir aux dieux de magnifiques hécatombes ? La gloire de cet ouvrage se répandra dans tous les lieux qu'éclaire l'aurore, et l'on oubliera celui que Phébus-Apollon et moi avons bâti avec tant de peine pour le héros Laomédon. » Jupiter, qui rassemble les nuages, lui dit, plein de colère : « Ah ! qu'as-tu dit, dieu puissant qui ébranles la terre ? Cette entreprise pourrait sans doute effrayer tout autre dieu, bien inférieur à toi pour la force des bras; mais ta gloire se répandra dans tous les lieux qu'éclaire l'aurore. Allons, quand les Grecs chevelus retourneront avec leurs vaisseaux dans la terre chérie de leur patrie, renverse le mur, et engloutis-le tout entier dans les flots; puis recouvre de sables le vaste rivage, pour qu'ainsi le grand mur des Grecs soit anéanti. » Telles sont les paroles qu'ils échangeaient entre eux. Le soleil se coucha, et l'œuvre des Grecs fut accomplie. Ils égorgèrent des bœufs dans leurs tentes, et prirent le repas du soir. Il arriva de Lemnos un grand nombre de vaisseaux, chargés de vin, et envoyés par le fils de Iason, Énéus, qu'Hypsipyle conçut de Jason, pasteur des peuples. Les Atrides, Agamemnon et Ménélas en reçurent à part mille mesures, dont le fils de Jason leur faisait présent. Les Grecs chevelus achetèrent de ce vin, les uns avec de l'airain, les autres avec du fer brillant,

ceux-ci avec des peaux, ceux-là avec des bœufs mêmes, d'autres avec des esclaves; et ils préparèrent un joyeux festin. Toute la nuit les Grecs chevelus restèrent à table; les Troyens et leurs alliés firent de même dans la ville. Toute la nuit aussi, le prudent Jupiter leur prépara des maux, en tonnant d'une manière effroyable. La pâle crainte s'empara d'eux; ils versèrent le vin de leurs coupes sur la terre, et nul n'osa boire sans avoir fait des libations au fils tout-puissant de Saturne. Puis ils se couchèrent et goûtèrent les bienfaits du sommeil.



H MOTTE INV. QUANTIN ED.

VIII

CHANT VIII

ARGUMENT

1. Au lever de l'aurore, Jupiter assemble les dieux et leur ordonne de rester neutres entre les Grecs et les Troyens ; puis, quittant l'Olympe, il se rend sur le mont Ida, d'où il contemple la ville et le camp. — 2. Le combat recommence et se soutient jusqu'au milieu du jour. Alors Jupiter pèse les destinées des deux peuples : Troie l'emporte ; les Grecs plient et sont repoussés jusqu'à leur muraille. Nestor, en danger de périr, est sauvé par Diomède, lequel fait retraite devant Hector. — 3. Junon essaye en vain d'engager Neptune à secourir les Grecs. Agamemnon, inspiré par la déesse, harangue et excite les Grecs. Jupiter, fléchi pour un instant, leur laisse reprendre quelque avantage. — 4. Exploits de Teucer : il est blessé par Hector. — 5. Ranimés par Jupiter, les Troyens reprennent l'avantage. Junon et Minerve s'apprêtent à secourir les Grecs ; mais Jupiter envoie Iris vers ces déesses pour les faire rentrer dans l'Olympe. — 6. Les dieux réunis de nouveau, Jupiter renouvelle sa défense. Junon réclame le droit d'inspirer les Grecs ; mais Jupiter annonce les malheurs qui leur sont réservés jusqu'à ce que la colère d'Achille soit apaisée. — 7. La nuit sépare les combattants. Les Troyens campent dans la plaine, et attendent le jour pour recommencer le combat.

1. — L'aurore, au voile de safran, se répandit sur toute la terre, et Jupiter, qui aime à lancer la foudre, convoqua l'assemblée des dieux sur le sommet le plus élevé de l'Olympe, aux cimes nombreuses. Il prit la parole, et tous les dieux lui prêtèrent l'oreille : « Écoutez-moi, vous tous dieux et déesses, afin que je dise la pensée que mon cœur m'inspire. Qu'aucun dieu, qu'aucune déesse ne tente d'enfreindre ma volonté ; mais tous ensemble donnez-y votre assentiment, afin que j'accomplisse au plus tôt mes desseins. Quiconque ira, sans l'aveu des dieux, secourir volontairement ou les Troyens ou les Grecs, rentrera dans l'Olympe honteusement blessé ; ou bien je le saisirai et le jetterai dans le ténébreux Tartare, à l'endroit reculé où s'ouvre sous la terre un gouffre profond avec des portes de fer et un seuil d'airain, autant au-dessous des enfers que le ciel est au-dessus de la terre : alors il reconnaîtra combien je suis plus fort que tous les dieux. Eh bien ! essayez,

dieux, afin de savoir tous à quoi vous en tenir : suspendez au ciel une chaîne d'or, et attachez-vous-y tous, dieux et déesses : non, quels que soient vos efforts, vous n'entraînerez point du ciel sur la terre Jupiter, la sagesse souveraine. Mais lorsque ensuite je voudrai décidément tirer, je vous entraînerai avec la terre, avec la mer; puis, j'enroulerai la chaîne autour du sommet de l'Olympe, et tout demeurera suspendu dans les airs : tant je suis au-dessus des dieux et au-dessus des hommes ! » Il dit ; et tous demeurèrent dans un profond silence, admirant son langage : car il parlait avec une grande énergie. Enfin Minerve, la déesse aux yeux étincelants, prit la parole : « O notre père, fils de Saturne, souverain des rois : nous savons bien que ta force est invincible; mais nous plaignons profondément les Grecs valeureux, qui périssent victimes d'une malheureuse destinée : oui, certes, nous nous abstiendrons de combattre, puisque tu l'ordonnes ; mais nous suggérerons aux Grecs quelque avis salutaire, pour qu'ils ne périssent pas tous sous les coups de ta colère. » Jupiter, qui rassemble les nuages, lui répondit en souriant : « Rassure-toi, Tritogénie, ma fille chérie ; ce n'est pas à toi, dont le cœur est bienveillant, que s'adressent mes paroles : je veux être bon pour toi. » Après avoir ainsi parlé, il harnacha et attela ses coursiers, à l'ongle d'airain, au vol rapide, à la crinière dorée et flottante ; il s'habilla d'or lui-même, prit un fouet d'or fabriqué avec art, et monta sur son char. Puis, il les frappa pour les lancer, et ils volèrent avec ardeur entre la terre et le ciel étoilé. Il arriva sur l'Ida, fertile en sources, riche en bêtes sauvages, au Gargare, où il a un bois sacré et un autel parfumé ; là, le père des dieux et des hommes arrêta ses coursiers, après les avoir débarrassés du joug et répandit autour d'eux un nuage épais. Lui-même s'assit sur la cime de la montagne, fier de sa gloire et les regards tournés vers la ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs.

2. — Cependant les Grecs, à la longue chevelure, prirent à la hâte dans les tentes un léger repas, après quoi ils revêtirent leurs armes. D'autre part, les Troyens s'armèrent également dans la ville : moins nombreux, ils brûlaient néanmoins d'engager la bataille, et cédaient à la nécessité de défendre leurs enfants et leurs femmes. Toutes les portes furent ouvertes, et l'armée s'élança au dehors, fantassins et cavaliers; et un grand tumulte s'éleva. Dès qu'ils se rencontrèrent dans la plaine, alors se confondirent les boucliers, les lances, et la fureur des guerriers cuirassés d'airain ; et les boucliers bombés se serrèrent l'un contre l'autre, et un grand tumulte s'éleva. Ce furent à la fois des gémissements et des cris d'allégresse, selon que les guerriers donnaient la mort ou la recevaient ; et le sang ruissela sur la terre. Tant que dura l'aurore et que grandit le jour sacré, les traits atteignirent les uns et les autres, et les soldats tombèrent. Mais quand le soleil fut arrivé au milieu du

ciel, alors Jupiter prit de larges balances d'or, et y plaça deux sorts de la mort, qui étend l'homme pour toujours : l'un pour les Troyens, dompteurs de coursiers, l'autre pour les Grecs, cuirassés d'airain; puis, il souleva les balances en les tenant par le milieu, et le jour fatal des Grecs l'emporta : [les destinées des Grecs descendirent sur la terre nourricière, tandis que celles des Troyens montèrent vers le vaste ciel]. Lui-même tonna avec un grand bruit du haut de l'Ida, et lança un éclair enflammé au milieu de l'armée des Grecs. A cette vue, ils tremblèrent, et la pâle crainte les saisit tous. Alors, ni Idoménée n'osa tenir ferme, ni Agamemnon, ni les deux Ajax, serviteurs de Mars; seul, le cavalier de Gérénia, Nestor, appui des Grecs, tint ferme : non que ce fût volontairement, mais son cheval défaillait : le divin Pâris, époux d'Hélène, à la belle chevelure, l'avait atteint d'une flèche au sommet de la tête, à l'endroit où naissent sur le crâne les premiers crins des chevaux, et où les blessures sont le plus mortelles. L'animal bondit de douleur (car le trait avait pénétré jusqu'au cerveau), et jeta le trouble parmi les autres coursiers, en se roulant autour de l'airain. Tandis que le vieillard, s'élançant le glaive à la main, coupait les courroies du cheval, les rapides coursiers d'Hector arrivèrent au milieu du tumulte, emportant leur hardi conducteur. Alors, sans doute, le vieillard eût perdu la vie, si Diomède, habile à pousser le cri de guerre, ne s'en fût aussitôt aperçu. Il poussa un cri terrible, en excitant Ulysse : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, où fuis-tu, tournant le dos, comme un lâche, dans la mêlée ? Crains que, dans ta fuite, une lance ne t'atteigne par derrière. Demeure plutôt, pour que nous repoussions loin du vieillard ce farouche guerrier. » Il dit; mais, le patient, le divin Ulysse ne l'entendit pas, et il passa outre en courant vers les vaisseaux creux des Grecs. Le fils de Tydée, quoique seul, se mêla parmi ceux qui combattaient aux premiers rangs; il s'arrêta devant les chevaux du vieillard, fils de Nélée, et lui adressa ces paroles ailées : « O vieillard, de jeunes guerriers te serrent de bien près; tes forces sont anéanties, et la triste vieillesse te poursuit. Ton serviteur est faible et tes chevaux tardifs. Eh bien ! monte sur mon char pour voir combien ces coursiers de Tros, que je ravis naguère à Énée, cet artisan de fuite, savent lestement, dans la plaine, poursuivre en tous sens ou éviter l'ennemi. Que nos serviteurs aient soin de tes chevaux, tandis que nous pousserons ceux-ci contre les Troyens, dompteurs de coursiers, afin qu'Hector apprenne si ma lance aussi n'est pas furieuse entre mes mains. » Il dit; et Nestor, le cavalier de Gérénia, ne lui résista point. Alors les chevaux de Nestor furent confiés aux soins des vaillants serviteurs, Sthénélus et le brave Eurymédon; et les deux chefs montèrent ensemble sur le char de Diomède. Nestor prit dans ses mains les rênes luisantes, et fouetta

les chevaux, et ils arrivèrent bientôt près d'Hector. Celui-ci songeait à fondre droit sur eux, quand le fils de Tydée lui lança un trait ; mais il le manqua, et atteignit à la poitrine, près du sein, le conducteur de son char, le fils du magnanime Thébéus, Éniopée, qui tenait les rênes : il tomba du char, les rapides coursiers reculèrent, et leur guide perdit à l'instant et les forces et la vie. Le sort d'Éniopée voila le cœur d'Hector d'une douleur cruelle, mais tout affligé qu'il était de la mort de son compagnon, il le laissa gisant et chercha un vaillant écuyer. Ses chevaux n'attendirent pas longtemps un guide, car il trouva sur-le-champ le fils d'Iphitus, le vaillant Archeptolème : il le fit monter alors sur le char rapide et lui mit les rênes entre les mains. Alors c'eût été un affreux carnage, et de terribles événements auraient eu lieu, et les Troyens eussent été parqués dans Ilion, comme des agneaux, si le père des dieux et des hommes ne s'en était aussitôt aperçu. Tonnant alors d'une manière terrible, il jeta sa foudre éblouissante qui tomba sur la terre, devant les chevaux de Diomède ; du soufre embrasé jaillit une flamme horrible ; les chevaux effrayés se tapirent sous le char ; les rênes luisantes échappèrent aux mains de Nestor ; son cœur trembla, et il dit à Diomède : « Allons, fils de Tydée, fais prendre la fuite à tes coursiers solipèdes. Ne sens-tu pas que Jupiter te refuse son appui ? Aujourd'hui, c'est à celui-ci que le fils de Saturne dispense la gloire ; demain, il nous la donnera, si telle est sa volonté. Nul ne saurait entraver la volonté de Jupiter, quelque vaillant qu'il soit, car rien n'est au-dessus de la puissance de ce dieu. » Diomède, habile à pousser le cri de guerre, lui répondit alors : « Oui, certes, tout ce que tu dis là est juste. Mais une douleur cruelle remplit mon âme : c'est qu'Hector dira un jour, en haranguant les Troyens : « Le fils de Tydée, fuyant devant moi, a regagné « les vaisseaux ». Voilà comme il se glorifiera : que plutôt la terre profonde m'engloutisse ! » Nestor, le cavalier de Gérénia, lui répondit alors : « Ah ! qu'as-tu dit, fils du belliqueux Tydée ? Si jamais Hector t'appelle lâche et sans cœur, les Troyens et les Dardaniens ne le croiront pas, non plus que les femmes des magnanimes Troyens, armés du bouclier, dont tu as couché dans la poussière les époux florissants. » Après avoir ainsi parlé, il fit rebrousser chemin aux chevaux solipèdes, et les lança à travers la foule des fuyards ; mais Hector et les Troyens, avec une clameur immense, firent pleuvoir sur eux leurs traits homicides ; et le grand Hector, au casque ondoyant, cria d'une voix forte : « Fils de Tydée, les Grecs, aux agiles coursiers, te réservaient la place d'honneur, les viandes les meilleures et les coupes les plus pleines ; maintenant ils te mépriseront : tu ne vaux pas plus qu'une femme. Cours à ta perte, fille timide ; ce n'est pas moi qui te laisserai monter sur nos tours, ni emmener nos femmes dans tes vaisseaux ; auparavant, je te don-

nerai la mort. » Il dit; et le fils de Tydée, hésitant, balança s'il tournerait ou non son char pour combattre Hector de pied ferme. Trois fois il balança dans son esprit et dans son cœur; et trois fois Jupiter tonna des hauteurs de l'Ida, présageant aux Troyens la victoire décisive dans la bataille.

3. — Hector anima les Troyens en criant d'une voix forte : « Troyens, Lyciens et Dardaniens qui combattez de près, soyez hommes, amis; et souvenez-vous de votre force indomptée. Je reconnais que Jupiter propice m'a promis à moi la victoire, ainsi qu'une grande gloire, et aux Grecs la ruine. Les insensés! ils ont construit ces murailles faibles, misérables; elles n'arrêteront pas ma vaillance. Mes chevaux franchiront aisément le fossé qu'ils ont creusé. Mais quand je serai arrivé près de leurs vaisseaux creux, qu'on n'oublie pas alors le feu dévorant, afin que j'embrase les navires, et que j'immole, auprès de leurs navires [les Grecs eux-mêmes troublés par la fumée]. » A ces mots, il anima ses coursiers et leur dit : « Xanthus, et toi, Podargus, Éthon, généreux Lampus, c'est aujourd'hui qu'il faut me payer les soins que vous prodigua Andromaque, fille du magnanime Éétion, lorsqu'elle vous servit le doux froment [et vous versa le vin, au gré de vos désirs], avant de songer à moi, qui me vante d'être son époux florissant. Mais élancez-vous, volez, pour que nous prenions à Nestor ce bouclier dont la gloire va jusqu'au ciel, qui est tout d'or, même les poignées; pour que nous enlevions des épaules de Diomède, dompteur de coursiers, cette merveilleuse cuirasse que Vulcain a fabriquée avec art. Si nous prenons l'un et l'autre, j'espère que, cette nuit même, les Grecs monteront sur leurs rapides vaisseaux. » C'est ainsi qu'il parlait avec jactance. L'auguste Junon, indignée, tressaillit sur son trône, et ébranla le vaste Olympe. Elle s'adressa à Neptune, dieu puissant, et lui dit : « Eh quoi! dieu puissant qui ébranles la terre, ton cœur n'a donc pas pitié des Grecs qui périssent? Et pourtant ils te portent à Hélicé et à Aigées des offrandes nombreuses et agréables : souhaite-leur la victoire. Si nous voulions, nous tous qui favorisons les Grecs, repousser les Troyens, et réprimer Jupiter, aux vastes regards, il se consumerait de tristesse, assis seul sur l'Ida. » Le puissant Neptune, plein de colère, lui répondit : « Téméraire Junon, qu'as-tu dit là? Non, je ne voudrais pas, avec les autres dieux, lutter contre Jupiter, fils de Saturne, parce qu'il est de beaucoup le plus fort. » Telles étaient les paroles qu'ils échangeaient. Cependant tout l'espace qui séparait le fossé de la muraille, à partir des vaisseaux, se remplissait de chevaux et de guerriers confondus et resserrés : c'est le fils de Priam qui les refoulait, Hector, semblable à l'impétueux Mars, quand Jupiter le combla de gloire. Sans doute il eût livré au feu dévorant les vaisseaux bien proportionnés, si l'auguste Junon n'avait soufflé au cœur d'Agamemnon, plein d'ac-

tivité par lui-même, la pensée d'animer promptement les Grecs. Il se dirigea vers les tentes et les vaisseaux des Grecs, tenant dans sa large main un grand manteau de pourpre, et s'arrêta sur l'énorme et noir vaisseau d'Ulysse, placé au centre, pour se faire entendre des deux côtés [et dans la tente d'Ajax, fils de Télamon, et dans celle d'Achille, qui avaient tiré sur le rivage, aux extrémités, leurs vaisseaux bien proportionnés, confiants qu'ils étaient dans leur virilité et dans la force de leurs bras]. Il cria d'une voix pénétrante, en s'adressant aux Grecs : « Honte à vous, Grecs, opprobre de la terre, héros de parade! Que sont devenues ces vanteries, quand nous nous disions les plus braves? A Lemnos, vous parliez comme des fanfarons, en mangeant la chair abondante des bœufs aux cornes droites, en buvant les coupes pleines de vin jusqu'aux bords : chacun de vous tiendrait tête dans le combat à cent, à deux cents Troyens; et maintenant nous ne valons même pas le seul Hector, qui livrera bientôt nos vaisseaux au feu dévorant. Grand Jupiter! est-il quelqu'un des rois tout-puissants que tu aies déjà frappé de cette infortune et privé d'une si grande gloire? Et pourtant je nie avoir jamais oublié tes superbes autels, quand monté sur un navire, pourvu de nombreux rameurs, j'arrivai ici pour mon malheur; sur tous, au contraire, j'ai brûlé les cuisses grasses des bœufs, dans le désir de saccager Troie aux solides remparts. Mais, Jupiter, accomplis du moins le vœu que je t'adresse : permets qu'ils fuient et s'échappent, et ne laisse pas ainsi les Grecs succomber sous les Troyens. » Il dit; et Jupiter eut pitié de ses larmes : il lui annonça que son peuple serait sauvé et ne périrait point. Il envoya sur-le-champ un aigle, le plus parfait des oiseaux de présage, tenant dans ses serres le faon d'une biche rapide : l'oiseau laissa tomber le faon près de l'autel superbe de Jupiter, où les Grecs sacrifiaient au dieu de qui viennent tous les présages. A la vue de l'oiseau qui venait de Jupiter, les Grecs fondirent sur les Troyens avec plus d'ardeur et retrouvèrent leur vaillance. Alors nul d'entre les Grecs, tout nombreux qu'ils étaient, ne put se vanter d'avoir, avant le fils de Tydée, lancé ses rapides coursiers, et franchi le fossé, et combattu de front. Le premier de beaucoup, il tua un guerrier troyen, armé du casque, Agélaüs, fils de Phradmon. Celui-ci montrait la fuite à ses coursiers et avait tourné son char, lorsque Diomède lui enfonça sa lance dans le dos, entre les deux épaules, et lui traversa la poitrine : il tomba de son char, et ses armes retentirent sur lui. Après Diomède vinrent les Atrides, Agamemnon et Ménélas; après eux, les Ajax, revêtus d'un courage indomptable; après aux, Idoménée, et l'écuyer d'Idoménée, Mérion, comparable à Mars homicide; après eux, Eurypilus, fils glorieux d'Evémon. Teucer vint le neuvième, bandant son arc dont la corde était ramenée en arrière, et il s'arrêta sous le bouclier d'Ajax, fils de Téla-

mon. Alors Ajax avança son bouclier de côté; et le héros, regardant autour de lui, lança ses flèches dans la mêlée : l'ennemi, qu'il avait atteint, tombait à l'instant et rendait l'âme ; et lui, se repliant en arrière, se couvrait d'Ajax, comme un enfant de sa mère; et le guerrier le cachait sous son bouclier éclatant.

4. — Quel fut alors le premier des Troyens qu'immola l'excellent Teucer? Orsiloque d'abord, puis Orménus, et Ophélestès, et Daitor, et Chromius, et Lycophonte, semblable aux dieux, et Hamopaon, fils de Polyémon, et Mélanippe : il les coucha tous l'un après l'autre sur la terre nourricière. Agamemnon, roi des guerriers, se réjouit en voyant Teucer décimer avec son arc puissant les phalanges des Troyens. Il vint se placer à ses côtés, et lui adressa ces paroles : « Teucer, ô tête chérie, fils de Télamon, chef des guerriers, continue à lancer tes traits, et peut-être feras-tu la joie des Grecs et celle de ton père Télamon, qui a nourri ton enfance et t'a élevé avec soin dans son palais, tout bâtard que tu étais ; quoiqu'il soit loin d'ici, élève-le à la gloire. Pour moi, je te le déclare, et cette parole s'accomplira : si jamais Jupiter, qui porte l'égide, et Minerve me donnent de renverser la ville bien bâtie d'Ilion, tu recevras après moi la première part d'honneur, un trépied, ou deux chevaux avec leur char, ou une femme qui partagera ton lit. » L'excellent Teucer, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Glorieux fils d'Atrée, qu'as-tu besoin d'exciter mon ardeur? Je ne me donne point de relâche, autant que mes forces le permettent; depuis que nous les avons repoussés vers Ilion, je ne cesse de guetter et de tuer des ennemis avec mon arc. J'ai lancé huit flèches armées d'une longue pointe, et toutes se sont enfoncées dans le corps de jeunes et vaillants guerriers; mais lui, ce chien furieux, je ne puis l'abattre. » Il dit; et décocha une autre flèche contre Hector, car il brûlait du désir de l'abattre; mais il le manqua, et l'excellent Gorgythion, fils valeureux de Priam, reçut le trait dans la poitrine : sa mère, orignaire d'Esyme, était la belle Castianire, qui avait le port d'une déesse. Tel qu'un pavot, dans un jardin, penche sa tête chargée de fruits et des rosées du printemps, tel le guerrier inclina sous le casque son front appesanti. Teucer décocha une autre flèche contre Hector, car il brûlait du désir de l'abattre; mais cette fois encore il le manqua, car Apollon la détourna ; mais le brave écuyer d'Hector, Archeptolème, avide de combats, la reçut dans la poitrine, près du sein : il tomba du char, les rapides coursiers reculèrent, et leur guide perdit à l'instant les forces et la vie. Le sort d'Archeptolème voila le cœur d'Hector d'une douleur cruelle; mais tout affligé qu'il était de la mort de son compagnon, il le laissa gisant; et il ordonna à son frère Cébrion, qui se trouvait près de lui, de prendre les rênes des chevaux. Cébrion ne fut pas sourd à son

appel. Pour lui, il sauta du char étincelant sur la terre, en poussant des cris terribles, et prit une pierre dans sa main, et marcha droit à Teucer, que son cœur brûlait de frapper. Mais celui-ci avait tiré de son carquois une flèche aiguë et l'ajustait sur la corde qu'il ramenait en arrière, lorsque Hector, au casque ondoyant, prévint son ardeur et l'atteignit à l'épaule avec la pierre raboteuse, à l'endroit où la clavicule sépare le cou de la poitrine et où les blessures sont le plus dangereuses. La corde de l'arc fut brisée, et le poignet de Teucer s'engourdit : il tomba sur ses genoux, et l'arc échappa de sa main. Mais Ajax n'abandonna point son frère dans sa chute : il accourut, se plaça devant lui et le couvrit de son bouclier ; puis, deux amis fidèles, Mécistée, fils d'Echius, et le divin Alastor, survinrent et portèrent vers les vaisseaux creux le guerrier qui poussait de profonds gémissements.

5. — Alors le roi de l'Olympe ralluma le courage des Troyens, et ils repoussèrent les Grecs jusqu'au fossé profond. Hector marchait aux premiers rangs, tout plein du sentiment de sa force. Tel qu'un chien, confiant en ses pieds agiles, saisit par derrière, aux cuisses et aux flancs, un sanglier ou un lion, et le suit dans tous ses mouvements, tel Hector poursuivait les Grecs chevelus, immolant toujours le dernier : eux fuyaient devant lui. Après avoir franchi dans leur fuite les palissades et le fossé, tombant en foule sous les mains des Troyens, ils s'arrêtèrent de pied ferme près des vaisseaux, s'exhortant les uns les autres ; et, levant leurs bras vers tous les dieux, ils prièrent chacun à haute voix. Hector poussait de tous côtés, alentour, ses chevaux à la belle crinière : il avait les yeux de la Gorgone et de Mars, fléau des humains. Junon, la déesse aux bras blancs, fut émue de pitié à ce spectacle, et elle adressa à Minerve ces paroles ailées : « Eh quoi ! fille de Jupiter qui porte l'égide, ne nous intéresserons-nous plus aux Grecs qui périssent, même dans cette dernière extrémité ? Sans doute ils vont satisfaire à leur fatale destinée et succomber à l'impétuosité d'un seul homme. Ce fils de Priam, Hector, ne met plus de bornes à sa furie, et a déjà causé bien des maux. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit : « Certes, celui-là aurait déjà perdu la force avec vie, accablé par les mains des Grecs sur le sol paternel ; mais mon père s'abandonne à un aveugle courroux : dur, toujours injuste, il arrête l'élan de mon courage. Il ne se souvient plus que j'ai sauvé plusieurs fois son fils succombant sous les travaux que lui imposait Eurysthée. Ses pleurs montaient vers le ciel ; et Jupiter m'envoyait du ciel à son secours. Ah ! si, dans ma prudence, j'avais prévu ce qui arrive, lorsque le tyran l'envoya aux portes inexorables des enfers, pour arracher de l'Érèbe le chien de l'horrible Pluton, il n'eût point certainement échappé des eaux profondes du Styx. Maintenant il me hait, et il accomplit les desseins de Thétis, qui

lui a baisé les genoux, et lui a pris le menton avec la main, le suppliant d'honorer Achille, destructeur des villes. Un jour viendra pourtant qu'il m'appellera encore sa chère fille, aux yeux étincelants. Mais toi, attèle maintenant pour nous les coursiers solipèdes, tandis que moi j'entrerai dans la demeure de Jupiter qui porte l'égide, et revêtirai mes armes pour le combat : voyons si le fils de Priam, Hector, au casque ondoyant, se réjouira, quand il nous verra paraître dans l'espace qui sépare les combattants. Certes, quelqu'un des Troyens rassasiera de sa graisse et de sa chair les chiens et les oiseaux, en tombant près des vaisseaux des Grecs. » Elle dit; et Junon, la déesse aux bras blancs, obéit à sa voix. Les coursiers, aux brides d'or, furent attelés sans retard par Junon, déesse auguste, fille du grand Saturne. De son côté, Minerve, fille de Jupiter qui porte l'égide, laissa couler à ses pieds, dans le palais de son père, le voile moelleux et élégant, qu'elle avait fait elle-même et travaillé de ses mains; et, revêtant la cotte d'airain de Jupiter, qui rassemble les nuages, elle s'arma pour la guerre, source de larmes. Puis, elle monta sur le char étincelant et prit dans sa main la lance lourde, grande et forte, qui dompte les phalanges des héros contre lesquels veut se courroucer cette fille d'un père puissant. Junon, avec le fouet, poussa vivement les coursiers. Les portes du ciel s'ouvrirent d'elles-mêmes avec bruit, ces portes que gardent les Heures, auxquelles sont confiés le vaste ciel et l'Olympe, pour écarter ou déployer un épais nuage. C'est par là que les déesses firent passer les coursiers dociles à l'aiguillon. Jupiter les vit du haut de l'Ida; et, saisi d'une violente colère, il pressa Iris, aux ailes d'or, de leur porter son message : « Va, pars, Iris, fais-leur rebrousser chemin, et ne les laisse point aller plus avant, car il ne convient pas que nous en venions aux mains pour combattre. Or, je le déclare, et ma parole s'accomplira : je rendrai boiteux les chevaux agiles qui traînent leur char; je les précipiterai du siège elles-mêmes et je briserai le char. Dix années accomplies ne suffiront pas à guérir complètement les blessures dont ma foudre aura laissé l'empreinte. Minerve apprendra par là à combattre contre son père. Pour Junon, je suis moins fâché, moins irrité contre elle, car elle a coutume de contrarier tous mes projets. » Il dit; et Iris, rapide comme le vent, s'élança pour porter son message. Elle descendit des cimes de l'Ida sur le vaste Olympe. Aux premières portes de l'Olympe, aux nombreux replis, elle rencontra les déesses, et les arrêta, et leur transmit les paroles de Jupiter : « Où courez-vous? Quelle furie possède votre cœur? Le fils de Saturne ne veut pas qu'on secoure les Grecs. Voici la menace que vous fait le fils de Saturne, si toutefois il l'accomplit : il rendra boiteux les chevaux agiles qui traînent votre char; il vous précipitera vous-mêmes du siège et brisera le char. Dix années

accomplies ne suffiront pas à guérir complètement les blessures dont sa foudre aura laissé l'empreinte. Par là tu apprendras, Minerve, à combattre contre ton père. Pour Junon, il est moins fâché, moins irrité contre elle, car elle a coutume de contrarier tous ses projets. Mais toi, tu serais bien odieuse, chienne impudente, si tu osais réellement lever ta lance énorme contre Jupiter. » Après avoir ainsi parlé, Iris, aux pieds légers, s'envola. Alors Junon adressa la parole à Minerve : « Grands dieux ! fille de Jupiter qui porte l'égide, je ne veux plus que nous luttions contre Jupiter, à cause des mortels ; qu'ils périssent, qu'ils vivent au gré du sort ; et que lui, suivant l'impulsion de son cœur, prononce entre les Troyens et les Grecs, comme il convient. » A ces mots, elle fit rebrousser chemin aux chevaux solipèdes. Les Heures dételèrent les coursiers à la belle crinière, les attachèrent à la crèche céleste, et appuyèrent le char contre la muraille resplendissante. Les deux déesses prirent place sur des fauteuils d'or, avec les autres dieux, le cœur rempli de tristesse.

6. — Jupiter, quittant l'Ida, poussa son char, aux belles roues, et ses coursiers vers l'Olympe, et arriva dans l'assemblée des dieux. Le glorieux Neptune détela les coursiers, plaça le char sur une estrade, après l'avoir enveloppé d'un voile de lin. Jupiter, aux vastes regards, prit place sur un trône d'or, et sous ses pieds trembla le grand Olympe. Seules, Minerve et Junon se tenaient à distance de Jupiter, sans lui adresser la parole, sans l'interroger. Mais lui devina leurs sentiments et dit : « Pourquoi êtes-vous ainsi affligées, Minerve et Junon ? Vous ne vous êtes point longtemps fatiguées à exterminer, dans la mêlée glorieuse, ces Troyens contre lesquels vous avez conçu une haine violente. Telle est ma force, tels mes bras invincibles, que tous les dieux de l'Olympe ne sauraient aucunement me fléchir. Le frisson de la peur a saisi vos membres brillants avant que vous vissiez la guerre et les terribles exploits de la guerre. Oui, je le déclare, et ma parole se fût accomplie : frappées de la foudre sur votre char, vous ne seriez pas revenues dans l'Olympe, séjour des Immortels. » Il dit ; Minerve et Junon murmurèrent sourdement : assises l'une à côté de l'autre, elles méditaient la perte des Troyens. Minerve, silencieuse, ne dit pas un mot : irritée contre Jupiter, elle éprouvait un violent courroux ; mais Junon ne put renfermer la colère dans son cœur, et elle s'écria : « Terrible fils de Saturne, qu'as-tu dit là ? Nous aussi, nous savons que ta force est invincible ; mais nous plaignons profondément les Grecs valeureux qui périssent victimes d'une malheureuse destinée. [Oui, certes, nous nous abstiendrons de combattre, puisque tu l'ordonnes ; mais nous suggérerons aux Grecs quelque avis salutaire, pour qu'ils ne périssent pas tous sous les coups de ta colère]. » Jupiter, qui rassemble les nuages, prit la parole à son tour et lui dit : « Demain matin, si tu veux, auguste

Junon, aux grands yeux, tu verras le fils tout-puissant de Saturne frapper encore plus la nombreuse armée des Grecs belliqueux. Car l'impétueux Hector ne cessera point de combattre, avant que le fils de Pélée, aux pieds agiles, se lève près des vaisseaux, le jour où, resserrés dans un étroit passage, ils combattront non loin des navires pour venger la mort de Patrocle. Tel est l'arrêt du destin; et je ne m'inquiète point de ton courroux, quand même tu irais aux derniers confins de la terre et de la mer, où sont relégués Japet et Saturne, sans jouir des rayons du soleil, fils d'Hypérion, ni du souffle des vents : car le profond Tartare les enveloppe. Dusses-tu aller jusque-là dans ta course errante, je ne m'inquiète pas de ta colère; car il n'est rien de plus impudent que toi. » Il dit; et Junon, aux bras blancs, ne répondit pas un mot. La brillante lumière du soleil se précipita dans l'Océan, amenant la nuit obscure sur la terre nourricière. Les Troyens virent à regret disparaître la lumière; mais les Grecs saluèrent avec joie l'arrivée de la nuit ténébreuse, qui comblait leurs vœux.

7. — Cependant le glorieux Hector convoqua une assemblée des Troyens, après les avoir conduits loin des vaisseaux, près du fleuve écumant, dans un endroit où un espace libre se voyait parmi les morts. Descendus de leurs chars sur la terre, ils écoutèrent les paroles que prononça Hector, cher à Jupiter : il tenait à la main une lance de onze coudées, dont la pointe d'airain, entourée d'un cercle d'or, étincelait devant lui. C'est appuyé sur cette lance qu'il s'adressa aux Troyens : « Écoutez-moi, Troyens, Dardaniens et alliés. Naguère je croyais anéantir les Grecs et leurs vaisseaux, et rentrer ensuite dans l'enceinte aérée d'Ilion; mais les ténèbres m'ont prévenu, et c'est là surtout ce qui a sauvé les Grecs et leur flotte sur le rivage de la mer. Eh bien! obéissons maintenant à la nuit obscure, et apprêtons le repas. Dételez donc des chars les chevaux à la belle crinière; et donnez-leur la nourriture. Amenez en toute hâte de la ville des bœufs et de grasses brebis; et apportez de vos demeures le vin, doux comme le miel, et le pain; ramassez, de plus, une grande quantité de bois, afin que, durant la nuit entière jusqu'à l'aurore matinale, nous allumions des feux nombreux, dont l'éclat monte jusqu'au ciel, de peur que, à la faveur de la nuit, les Grecs chevelus n'essayent de fuir sur le large dos de la plaine liquide; il faut du moins qu'ils ne s'embarquent point sans encombre et à loisir; mais que chacun d'eux ait une blessure à panser dans ses foyers, atteint qu'il sera par la flèche ou la lance acérée, en sautant sur son navire, pour que l'on tremble désormais de porter chez les Troyens la guerre lamentable. Des hérauts, chers à Jupiter, iront par la ville ordonner aux enfants, entrés dans la puberté, et aux vieillards, dont les tempes grisonnent, de se poster autour d'Ilion, sur les tours con-

struites par les dieux. Que les femmes, plus délicates, allument, chacune dans sa demeure, un grand feu; et que chacun fasse bonne garde, de peur qu'une embuscade ne surprenne la ville, en l'absence des guerriers. Qu'il soit fait, Troyens magnanimes, ainsi que je dis. L'avis que j'ai donné est approprié à la circonstance présente; demain matin, j'adresserai la parole aux Troyens, dompteurs de coursiers. J'espère, confiant dans Jupiter et dans les autres dieux, chasser d'ici ces chiens enragés du sort [que les Parques ont amenés sur des vaisseaux noirs]. Mais veillons, durant la nuit, sur nous-mêmes; demain, à l'aurore, revêtus de nos armes, ranimons le feu du combat. Je verrai si le vaillant fils de Tydée, Diomède, me repoussera des vaisseaux jusqu'à la muraille, ou si, l'abattant avec l'airain, j'emporterai ses dépouilles sanglantes. Demain il montrera sa valeur, si toutefois il soutient le choc de ma lance; mais il tombera, je pense, blessé des premiers; et, avec lui, tomberont plusieurs de ses compagnons, quand le soleil se lèvera demain. Ah! que ne suis-je sûr d'être immortel, et jeune éternellement, et d'être honoré comme sont honorés Minerve et Apollon, aussi vrai que ce jour sera funeste aux Grecs! » Ainsi parla Hector, et les Troyens applaudirent. Ils dételèrent les chevaux, qui suaient sous le joug, et les attachèrent, chacun à son char, avec des courroies. Ils amenèrent en toute hâte de la ville des bœufs et de grasses brebis, apportèrent de leurs demeures le vin, doux comme le miel, et le pain, et ramassèrent, de plus, une grande quantité de bois; et la vapeur de la graisse, poussée par le vent, monta de la plaine jusqu'au ciel. Les Troyens, pleins de confiance, campèrent durant la nuit dans l'espace qui séparait les deux armées, et allumèrent des feux innombrables. Ainsi, lorsque dans le ciel les étoiles brillent de tout leur éclat autour de la lune radieuse et que l'air n'a point de vent [et que l'on découvre toutes les hauteurs, et les cimes élevées, et les vallées, le voile qui cachait l'éther immense se déchire au ciel], et laisse voir tous les astres, et le cœur du berger tressaille de joie; aussi nombreux apparaissaient les feux allumés par les Troyens devant Ilion, entre la flotte et les eaux du Xanthe. Mille feux brûlaient donc dans la plaine, et devant chacun d'eux étaient assis cinquante guerriers, à la lueur du bois enflammé. Les chevaux, paissant l'orge blanche et l'avoine, debout près des chars, attendaient que l'Aurore montât sur son trône superbe.



H. MOTTE. INV. QUANTIN. ED.

IX

CHANT IX

ARGUMENT

1. Agamemnon, consterné, propose aux chefs des Grecs de se rembarquer. Diomède s'y oppose; Nestor ouvre l'avis de remettre la délibération à l'issue du repas du soir. — 2. Après le repas, Nestor demande qu'on cherche à apaiser la colère d'Achille. Agamemnon consent à lui offrir de grands présents : il député vers lui Ajax, Ulysse et Phénix. — 3. Départ des députés. Achille les accueille avec bienveillance et leur fait servir un festin abondant. — 4. Discours d'Ulysse et réponse d'Achille. — 5. Discours de Phénix. — 6. Achille reste inflexible. Discours d'Ajax; les députés se retirent. — 7. Agamemnon interroge les députés. Consternation des chefs des Grecs : Diomède ranime leur courage.

1. — C'est ainsi que les Troyens faisaient sentinelle ; mais parmi les Grecs régnait la Fuite, envoyée du ciel, et compagne de la Peur, qui glace les sens ; les plus braves étaient tous accablés d'une douleur insupportable. Comme la mer poissonneuse se trouble à l'irruption soudaine de deux vents, Borée et Zéphire, qui soufflent de la Thrace ; l'onde noire s'amoncelle en même temps, et rejette sur le bord une foule d'algues ; ainsi l'âme des Grecs était déchirée dans leur sein. Le fils d'Atrée, le cœur accablé d'une grande tristesse, allait et venait, ordonnant aux hérauts, à la voix retentissante, d'appeler nommément chaque guerrier à l'assemblée, mais sans crier; et lui-même était des premiers à prendre ce soin. Ils s'assirent, l'œil morne, dans l'assemblée ; et Agamemnon se leva, fondant en larmes, comme une source profonde, qui d'une roche escarpée verse une eau noire. Tel, Agamemnon, poussant de profonds soupirs, adressa la parole aux Grecs : « Amis, chefs et gouverneurs des Grecs ! Jupiter, fils de Saturne, m'a enchaîné au joug pesant de la nécessité. Le cruel ! il me promit naguère, il me donna l'assurance que je ne partirais pas sans avoir renversé les solides remparts d'Ilion ; mais aujourd'hui il a conçu une coupable fraude, et m'ordonne de retourner sans gloire en Argos, après qu'une foule de guerriers ont péri. Oui, tel est sans doute le plaisir du tout-

puissant Jupiter, qui abattit les citadelles de bien des villes et en abattra d'autres encore : car sa force est immense. Eh bien ! faites tous comme je vais dire : fuyons avec nos vaisseaux vers la douce terre de notre patrie, car nous ne prendrons jamais Troie, aux larges rues. » Il dit ; et tous demeurèrent dans un profond silence ; les fils des Grecs, affligés, furent longtemps sans voix : enfin Diomède, habile à pousser le cri de guerre, prit la parole : « Fils d'Atrée, je combattrai d'abord ton langage inconsidéré, comme c'est notre droit, prince, dans l'assemblée : ne t'en irrite point. Naguère, en présence des Grecs, tu as outragé ma valeur, m'appelant lâche et timide : là-dessus les Grecs, jeunes et vieux, savent à quoi s'en tenir. Le fils du rusé Saturne a pour toi partagé ses dons : il t'a donné le sceptre qui te fait honorer par-dessus tous ; mais il ne t'a pas donné le courage, qui fait surtout notre force. Malheureux ! crois-tu donc fermement que les fils des Grecs soient lâches et timides, comme tu dis ? Si ton cœur soupire après le retour, pars : le chemin t'est ouvert, et les nombreux vaisseaux qui te suivirent de Mycènes sont là sur le rivage ; mais le reste des Grecs chevelus attendra que nous ayons saccagé Troie. S'ils s'enfuient, eux aussi, vers la douce terre de la patrie, nous deux, Sthénélus et moi, combattrons jusqu'à ce que nous ayons trouvé le dernier jour d'Ilion : car c'est avec l'assistance d'un dieu que nous sommes venus ici. » Il dit ; et tous les fils des Grecs applaudirent, pleins d'admiration pour le langage de Diomède, dompteur de coursiers. Alors le cavalier Nestor se leva au milieu d'eux, et dit : « Fils de Tydée, si tu es singulièrement brave dans l'action, tu vaux mieux dans le conseil que tous les hommes de ton âge. Nul d'entre les Grecs, tous tant que nous sommes, ne blâmera ton langage, nul n'y contredira ; mais ton discours n'a pas touché le but. Certes, tu es bien jeune ; tu serais même le dernier né de mes enfants ; mais tu parles sagement aux rois des Grecs : ce que tu as dit était juste. Eh bien ! moi, qui me vante d'être plus vieux que toi, je vais parler et exposer tout de point en point ; et personne ne méprisera mes avis, pas même le puissant Agamemnon. Il est sans famille, sans foi ni loi, sans foyers, celui qui aime les horreurs de la guerre intestine. Mais obéissons maintenant à la nuit obscure et apprêtons le repas du soir ; que des gardes se postent près du fossé que nous avons creusé hors de la muraille. Je commets ce soin à des jeunes gens. Mais toi, commence, fils d'Atrée, car tu es le roi des rois : donne un festin aux anciens ; tu le dois, et il n'y a rien là d'inconvenant. Tes tentes sont pleines de vin que les vaisseaux des Grecs apportent journellement de la Thrace à travers la vaste mer : tu as toute facilité à recevoir, et tu commandes à beaucoup d'hommes. Les chefs assemblés en grand nombre, tu obéiras à quiconque aura proposé le meilleur avis. Les Grecs ont grand besoin d'un conseil utile et prudent, quand l'en-

nemi allume des feux innombrables près de nos vaisseaux : qui pourrait se réjouir à ce spectacle ? Cette nuit va perdre l'armée ou la sauver. » Il dit ; et, dociles à sa voix, ils obéirent. Les gardes s'élancèrent en armes, conduits par le fils de Nestor. Thrasymède, pasteur des peuples ; Ascalaphe et Ialmène, rejetons de Mars ; Mérion, Apharée, Déipyre ; et le fils de Créon, le divin Lycomède. Ils étaient sept chefs, et sur les pas de chacun d'eux marchaient cent jeunes gens, tenant en main de longues piques. Arrivés entre le fossé et la muraille, ils s'arrêtèrent, allumèrent du feu en cet endroit, et apprêtèrent chacun son repas.

2. — Le fils d'Atrée réunit dans sa tente les anciens de l'armée, et leur servit un festin abondant. Ils avancèrent les mains vers les mets préparés et placés devant eux ; puis, quand la faim et la soif furent apaisées, le vieux Nestor, dont le conseil avait déjà auparavant paru excellent, conçut avant tous les autres un sage dessein. Plein du désir de leur être utile, il prit la parole et leur dit : « Glorieux fils d'Atrée, roi des guerriers, Agamemnon : c'est par toi que je finirai comme je commencerai par toi, parce que tu règnes sur beaucoup de peuples, et que Jupiter t'a remis le sceptre et les lois, pour veiller à leurs intérêts. Tu dois plus qu'aucun de nous émettre un avis, et écouter le nôtre, et même exécuter ce qu'un autre a conçu et proposé d'utile : c'est à toi qu'appartiendra le mérite de la mesure dont il aura pris l'initiative. Pour moi, je dirai ce qui me semble le plus sage ; et personne n'aura une pensée meilleure que celle qui occupe mon esprit, aujourd'hui comme autrefois, depuis le jour même où, rejeton de Jupiter, tu sortis de la tente d'Achille irrité, enlevant la jeune Briséis. Nous n'approuvâmes point ta conduite ; et moi, que ne fis-je pas pour te dissuader ! Mais toi, cédant à ton âme hautaine tu outrageas un homme excellent, que les immortels eux-mêmes ont honoré : car tu as ravi et tu retiens le prix de sa valeur. Mais, aujourd'hui encore, cherchons comment nous pourrions l'apaiser et le fléchir par des présents flatteurs et de douces paroles. » Agamemnon, roi des guerriers, lui répondit : « Ce n'est point à tort que tu as rappelé mes fautes : j'ai failli, je ne le nie point : il vaut certes de nombreux soldats l'homme que Jupiter aime de cœur : voyez comme il l'a honoré et a dompté l'armée des Grecs. Mais puisque j'ai failli, en cédant à une inspiration funeste, je veux l'apaiser aujourd'hui, et lui donner de riches présents. J'énumérerai devant vous tous ces dons magnifiques : sept trépieds qui ne sont pas destinés au feu, dix talents d'or, vingt bassins étincelants, douze chevaux de course vigoureux qui ont mérité des prix par leur vitesse. Il ne serait point pauvre assurément, il ne manquerait pas d'or, métal si précieux, celui qui posséderait tous les prix que m'ont remportés ces chevaux solipèdes. Je lui donnerai sept femmes de noble race,

habiles ouvrières, originaires de Lesbos; je les choisis, lorsqu'il s'empara de Lesbos, bien bâtie : elles l'emportaient alors en beauté sur toutes les autres femmes. Je les lui donnerai, et, avec elles, celle que je ravis naguère, la fille de Brisès. J'affirmerai, de plus, par serment, que jamais je n'entrai dans sa couche, ni ne m'unis à elle, comme c'est l'usage des hommes et des femmes. Voilà les présents que je lui ferai sur l'heure; et si jamais les dieux nous donnent de saccager la grande ville de Priam, qu'il entre, quand les Grecs partageront le butin, et entasse l'or et l'argent dans ses vaisseaux. Qu'il choisisse lui-même vingt femmes troyennes, les plus belles après Hélène l'Argienne. Si jamais nous retournons en Achaïe, à Argos, mamelle de la terre, qu'il soit mon gendre; je l'honorerai à l'égal d'Oreste, ce fils tendrement chéri, qu'on me nourrit au sein de l'opulence. J'ai trois filles dans mon palais, solidement construit, Chrysothémis, Laodice et Iphianassa : celle qu'il voudra sera sienne; et il l'emmènera, sans donner de présents de noces, dans la maison de Pélée : j'y ajouterai des cadeaux nombreux, tels qu'un père n'en fit jamais à sa fille. Je lui donnerai sept villes bien peuplées : Cardamyle, Énopé, la verdoyante Iré; Phères, aimée des dieux; Anthée, aux gras pâturages; la belle Épéa, et Pédasus, riche en vignobles : toutes sont près de la mer, et situées à l'extrémité de la sablonneuse Pylos. Là, demeurent des hommes riches en agneaux et en bœufs, qui le combleront de présents, comme un dieu, et qui, soumis à son sceptre, lui payeront de fortes redevances. Voilà ce que je lui donnerai s'il renonce à sa colère. Qu'il se laisse fléchir : Pluton seul est implacable, inexorable : aussi est-ce de tous les dieux celui que les mortels haïssent le plus. Qu'il me cède enfin à moi qui le surpasse en puissance, et qui me vante d'avoir sur lui la supériorité de l'âge. »

Nestor, le cavalier de Gérénia, lui répondit : « Glorieux fils d'Atrée, roi des guerriers, Agamemnon : les présents que tu fais au roi Achille ne sont pas à dédaigner. Eh bien! invitons des hommes choisis à se rendre au plus vite à la tente d'Achille, fils de Pélée. Que dis-je? je vais les désigner moi-même : qu'ils m'obéissent. D'abord, Phénix, cher à Jupiter, sera le chef de l'ambassade; puis le grand Ajax et le divin Ulysse; et, parmi les hérauts, Odius et Eurybate l'accompagneront. Apportez l'eau pour purifier les mains, et faites observer un silence religieux, afin que nous suppliions Jupiter, fils de Saturne, d'avoir pitié de nous. » Il dit; et tous goûtèrent sa proposition. Aussitôt les hérauts versèrent l'eau sur leurs mains; des jeunes gens couronnèrent les cratères d'un vin qu'ils distribuèrent à tous, en buvant les premiers à chaque coupe. Puis, quand ils eurent fait les libations et bu le vin à souhait, ils s'élancèrent hors de la tente d'Agamemnon, fils d'Atrée. Nestor, le cavalier de Gérénia, leur recommanda instamment, à Ulysse surtout, en regardant

chacun d'eux alternativement, de tenter tous les moyens de fléchir le noble fils de Pélée.

3. — Ils marchèrent le long du rivage de la mer retentissante, adressant force prières à Neptune, le dieu qui porte la terre, et lui demandant de fléchir aisément la grande âme du petit-fils d'Éaque. Ils arrivèrent aux tentes et aux vaisseaux des Myrmidons; et trouvèrent Achille qui se divertissait à jouer de la lyre sonore, belle, artistement travaillée, et surmontée d'une traverse d'argent, qu'il avait prise parmi les dépouilles, lorsqu'il détruisit la ville d'Éétion : avec cette lyre il charmait son cœur et chantait les exploits des héros; le seul Patroele, assis en face de lui, attendait en silence qu'il eût fini de ehanter. Les envoyés s'avancèrent, le divin Ulysse, à leur tête, et s'arrêtèrent près de lui. Achille, surpris, se leva, la lyre à la main, et quitta le siège sur lequel il était assis; à la vue des guerriers, Patrocle se leva pareillement. Achille, aux pieds légers, leur donna la main et leur dit : « Amis, qui êtes les bienvenus, je vous salue : sans doute un besoin pressant vous amène; malgré ma colère, vous m'êtes chers par-dessus tous les Grecs. » Après avoir ainsi parlé, le divin Achille les fit entrer plus avant, les plaça sur des fauteuils et des tapis de pourpre, et dit aussitôt à Patrocle qui était près de lui : « Apporte, fils de Ménœtius, un plus grand cratère; verses-y du vin plus fort, et prépare une coupe pour chacun : car voici sous mon toit les hommes que je chéris le plus. » Il dit, et Patrocle obéit à son cher compagnon. Pour lui, il approeha du foyer ardent une table à viande, y posa les épaules d'une brebis et d'une chèvre grasse, ainsi que le dos succulent d'un porc engraissé. Automédon tenait les ehairs, et le divin Achille les coupait; il les divisait en morceaux et les embrochait, tandis que le fils de Ménœtius, mortel semblable aux dieux, allumait un grand feu. Quand le feu fut tombé et que la flamme se fut éteinte, Aehille, ayant étalé des eharbons, étendit les broches dessus; puis, il répandit le sel sacré, en les soulevant de leurs étais. Les chairs grillées et étalées sur les tables, Patrocle prit et distribua le pain aux eonvives dans de belles corbeilles; puis, Aehille partagea les viandes : il s'assit en face du divin Ulysse, contre le mur opposé, et ordonna à Patrocle, son compagnon, de saerifier aux dieux : celui-ci jeta les prémices dans le feu. Les convives avancèrent les mains vers les mets préparés et placés devant eux; puis, quand la faim et la soif furent apaisées, Ajax fit signe à Phénix : le divin Ulysse comprit sa pensée, et remplissant sa coupe de vin, il but à la santé d'Achille.

4. — « Salut, Achille : un festin, avec part égale pour tous, ne nous fait point défaut, que nous soyons dans la tente d'Agamemnon, fils d'Atrée, ou, eomme aujourd'hui, dans la tienne : ear voilà bien des mets délectables; mais, nous sommes insensibles aux plaisirs de la table; mais nous sommes con-

sternés, ô nourrisson de Jupiter, à l'aspect d'un grand malheur : nous ignorons si nos vaisseaux, garnis de bons rameurs, seront sauvés ou perdus, à moins que tu ne revêtes ta vaillance. Car les Troyens superbes et leurs alliés, venus de contrées lointaines, ont établi leur camp près des navires et de la muraille; ils ont allumé nombre de feux dans l'armée, et prétendent qu'on ne saurait les empêcher de tomber sur nos vaisseaux noirs. Le fils de Saturne, Jupiter, leur manifeste sa faveur, en lançant des éclairs à droite. Hector, plein du sentiment de sa force, s'abandonne à une terrible furie : confiant dans Jupiter, il ne respecte ni les dieux ni les hommes : possédé d'une rage violente, il fait des vœux pour que la divine aurore paraisse au plus vite : car il se flatte de couper les pointes extrêmes de nos vaisseaux, de livrer la flotte elle-même à l'ardeur des flammes, puis d'égorger, auprès de leurs navires, les Grecs troublés par la fumée. Je crains bien au fond de mon âme que les dieux n'accomplissent ses menaces, et que notre destin ne soit de périr devant Troie, loin d'Argos, fertile en coursiers. Mais lève-toi, si du moins le cœur te dit, quoique bien tardivement, de sauver les fils des Grecs accablés par la foule tumultueuse des Troyens. Toi-même, tu te repentiras dans la suite; mais, le mal consommé, il n'est plus de remède. Songe bien, auparavant, à écarter des Grecs l'heure de la ruine. Cher ami, voici comment t'exhortait Pélée, ton père, le jour où il t'envoya de Phthie vers Agamemnon : « Mon enfant, Minerve et Junon te donneront la force, s'il leur plaît; mais toi, contiens dans ton sein ton âme superbe : rien ne vaut la douceur. Renonce aux querelles, source de maux, afin que les Grecs, jeunes et vieux, t'honorent davantage. » Ainsi t'exhortait le vieillard; et tu l'as oublié. Mais, aujourd'hui encore, apaise-toi : calme un courroux funeste. Agamemnon t'offre de dignes présents si tu renonces à ta colère. Écoute-moi donc, et je vais t'énumérer tous les présents qu'Agamemnon dans ses tentes a promis de te faire : sept trépieds qui ne sont pas destinés au feu, dix talents d'or, vingt bassins étincelants, douze chevaux de course, vigoureux, qui ont mérité des prix par leur vitesse. Il ne serait point pauvre assurément, il ne manquerait pas d'or, métal si précieux, celui qui posséderait tous les prix qu'ont remportés par leur vitesse les chevaux d'Agamemnon. Il te donnera sept femmes de noble race, habiles ouvrières, originaires de Lesbos : il les choisit lorsque toi-même t'emparas de Lesbos, bien bâtie : elles l'emportaient alors en beauté sur toutes les autres femmes. Il te les donnera, et, avec elles, celle qu'il te ravit naguère, la fille de Brisès. Il affirmera de plus, par serment, qu'il n'entra jamais dans sa couche ni ne s'unit à elle, comme c'est l'usage des hommes et des femmes. Voilà les présents qu'il te fera sur l'heure; et, si jamais les dieux lui donnent de saccager la grande ville de Priam, entre, quand les Grecs partageront le

butin, et entasse l'or et l'argent dans tes vaisseaux, et choisis toi-même vingt femmes troyennes, les plus belles après Hélène l'Argienne. Si jamais nous retournons en Achaïe, à Argos, mamelle de la terre, sois son gendre : il t'honorera à l'égal d'Oreste, ce fils tendrement chéri qu'on lui nourrit au sein de l'abondance. Il a trois filles dans son palais, solidement construit, Chrysothémis, Laodice et Iphianassa : celle que tu voudras sera tienne, et tu l'emmèneras, sans donner de présents de noces, dans la maison de Pélée : il y ajoutera des cadeaux nombreux, tels qu'un père n'en fit jamais à sa fille. Il te donnera sept villes bien peuplées, Cardamyle, Énopé, la verdoyante Iré; Phères, aimée des dieux; Anthée aux gras pâturages, la belle Épéa, et Pédasus, riche en vignobles : toutes sont près de la mer, et situées à l'extrémité de la sablonneuse Pylos. Là, demeurent des hommes riches en agneaux et en bœufs, qui te combleront de présents, comme un dieu, et qui, soumis à ton sceptre, te payeront de fortes redevances. Voilà ce qu'il te donnera si tu renonces à ta colère. Que si le fils d'Atrée t'est plus odieux encore, lui et ses présents, aie du moins pitié du reste des Grecs dont l'armée est aux abois : ils t'honoreront comme un dieu : car tu recueilleras assurément parmi eux une grande gloire. Oui, tu vas tuer Hector, qui sans doute marchera contre toi, animé d'une rage funeste : il prétend que nul ne le vaut parmi les Grecs que leurs vaisseaux ont portés sur ces bords. » Achille, aux pieds légers, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse : il faut que je vous déclare sans ménagement ma pensée, telle que je la conçois et telle qu'elle s'accomplira, afin que vous ne veniez pas chacun de votre côté m'assiéger de vos plaintes. Car je hais à l'égal des portes de l'enfer celui qui cache une chose dans son âme et qui en dit une autre. Je dirai donc quel est, à mon sens, le meilleur parti. Je ne pense pas qu'Agamemnon, fils d'Atrée, ni les autres Grecs puissent me fléchir : car on ne me savait aucun gré de lutter toujours et sans relâche contre l'ennemi. La part est égale, que l'on reste oisif ou que l'on combatte avec ardeur ; le lâche et le brave sont en égal honneur ; et pourtant la mort attend celui qui n'a rien fait et celui qui a fait beaucoup. Il ne me revient rien de plus à moi, dont le cœur a cruellement souffert, quand j'exposais sans cesse ma vie dans les combats. Comme l'oiseau apporte à ses petits, encore sans plumes, la nourriture qu'il a prise, ne gardant pour lui que la peine ; de même, moi aussi, j'ai passé bien des nuits sans dormir, et bien des jours sanglants à combattre pour vos épouses. J'ai ravagé douze villes des hommes avec mes vaisseaux; par terre j'en ai pris onze sur le territoire fertile de Troie : dans toutes j'ai conquis de nombreux et riches trésors : je les ai tous remis spontanément aux mains d'Agamemnon, fils d'Atrée, qui, resté en arrière près des rapides vaisseaux, les recevait, en distribuait une

faible part, et gardait pour lui le plus grand nombre ; aux chefs et aux rois il donnait des récompenses qu'ils possèdent encore. Moi, seul d'entre les Grecs, il m'a dépouillé : il retient la femme qui plaisait à mon cœur : qu'il s'enivre d'amour dans sa couche ! Mais pourquoi faut-il que les Grecs combattent les Troyens ? Pourquoi le fils d'Atrée a-t-il amené sur ces bords nos soldats assemblés ? N'est-ce point à cause d'Hélène, à la belle chevelure ? Les Atrides sont-ils les seuls parmi les hommes, doués du langage articulé, qui aiment leurs femmes ? Tout homme honnête et sage aime la sienne et en a soin ; et moi aussi, j'aimais cette femme du fond du cœur, quoique je l'eusse conquise par les armes. Aujourd'hui qu'il m'a arraché des mains le prix de mon courage, et m'a trompé, qu'il ne tente pas de me fléchir ; je le connais trop bien : il ne me persuadera pas. Qu'il cherche avec toi, Ulysse, et avec les autres rois, comment il repoussera loin des vaisseaux la flamme ennemie. N'a-t-il pas déjà exécuté sans moi bien des travaux ? Il a construit un mur, creusé le long de ce mur un fossé large et profond, et enfoncé des pieux dans ce fossé ; avec tout cela, il ne peut arrêter la fougue de l'homicide Hector. Tant que je combattais au milieu des Grecs, Hector n'a point voulu engager le combat loin de ses remparts : il n'avança point au delà de la porte Scée et du hêtre : là, il m'attendit seul un jour, et n'échappa qu'avec peine à ma fureur. Maintenant, je ne veux plus attaquer le divin Hector : demain, quand j'aurai sacrifié à Jupiter et aux autres dieux, quand j'aurai lancé à la mer mes vaisseaux bien chargés, tu verras, si tel est ton plaisir et que la chose t'intéresse, mes navires voguer, de grand matin, sur l'Hellespont poissonneux, et mes compagnons ramer avec ardeur. Si le glorieux Neptune me donne une traversée heureuse, j'arriverai, le troisième jour, dans la fertile Phthie. Là, j'ai de nombreuses richesses que je laissai lorsqu'un mauvais destin m'amena sur ces bords ; j'emporterai d'ici l'or, l'airain rougeâtre, le fer brillant, les femmes à la belle ceinture, tous les biens qui furent mon partage. Quant à la récompense que m'avait donnée le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon lui-même me l'a ravie avec outrage. Reportez-lui tout cela, comme je le dis, et publiquement, afin que les autres Grecs s'indignent comme moi ; s'il espère par hasard tromper quelqu'un d'entre eux avec son impudence ordinaire ; moi du moins, il n'oserait pas, tout insolent qu'il est, me regarder en face. Je ne l'aiderai plus de mes conseils ni de mon bras : car il m'a trompé, il m'a outragé ; son langage ne me séduira pas désormais : c'est assez d'une fois. Qu'il coure à sa perte, sans me troubler encore : car le prévoyant Jupiter lui a ôté l'esprit. Ses dons me sont odieux, et je l'estime à l'égal d'un cheveu. Non, me donnât-il dix fois, vingt fois autant, et les richesses qu'il possède maintenant, et celles qui peuvent lui venir, autant qu'il en arrive

dans Orchomène et dans Thèbes d'Égypte, où les maisons renferment des trésors considérables, et qui a cent portes par chacune desquelles sortent deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs chars; non, me donnât-il autant qu'il y a de grains de sable et de poussière, Agamemnon ne saurait désormais me fléchir avant d'avoir entièrement réparé l'affront dont souffre mon cœur. Je n'épouserai pas la fille d'Agamemnon, fils d'Atrée : quand même elle le disputerait en beauté à Vénus, la toute-d'or, quand même elle égalerait en industrie Minerve, aux yeux étincelants, je ne l'épouserai pas. Qu'il choisisse un autre Grec qui lui convienne, et qui soit un roi plus puissant que moi. Car si les dieux me conservent et que je rentre dans ma patrie, Pélée alors me donnera lui-même une femme. La Hellade et la Phthie comptent nombre d'Achéennes, filles de chefs qui veillent au salut des villes : je prendrai celle que je voudrai pour en faire la compagne de mon lit. C'est là qu'après avoir pris une femme légitime, une épouse convenable, mon cœur généreux souhaite ardemment de jouir des biens qu'a acquis le vieux Pélée. Car rien, pour moi, ne vaut la vie, ni toutes les richesses que posséda, dit-on, jadis, Ilion, ville populeuse, au temps de la paix, avant l'arrivée des fils de la Grèce, ni celles qu'enferme, sur les rochers de Pytho, le temple de pierre de Phébus-Apollon, qui lance au loin ses traits. Les bœufs et les grasses brebis sont une proie facile; on peut acheter des trépieds, des chevaux à la tête blonde; mais l'âme de l'homme, il est impossible de la prendre, de la saisir pour la ramener en arrière, une fois qu'elle a franchi l'enceinte des dents. En effet, la déesse ma mère, Thétis aux pieds d'argent, me dit que deux destinées me conduisent aux portes de la mort : si je demeure ici, et que je combatte autour de la ville des Troyens, c'en est fait pour moi du retour; mais une gloire immortelle m'attend; mais si je retourne dans mes foyers, sur le sol chéri de ma patrie, c'en est fait pour moi de la douce gloire; mais de longs jours me sont réservés, et je n'arriverai que tard au terme de la vie. Je conseillerais même aux autres Grecs de faire voile vers leur pays; vous ne trouverez plus désormais la fatale journée d'Ilion : car Jupiter, aux vastes regards, a étendu sa main sur elle, et ses guerriers sont pleins de confiance. Eh bien! partez, et portez mon message aux chefs des Grecs, comme c'est le devoir des anciens. Qu'ils cherchent dans leur esprit un meilleur moyen de sauver la flotte de l'armée des Grecs réunie près des vaisseaux creux : car celui qu'ils ont imaginé n'est point exécutable, puisque je persiste dans mon ressentiment. Que Phénix reste et couche avec nous, pour s'embarquer demain et me suivre dans ma douce patrie, s'il le veut : car je ne l'emmènerai pas de force. »

5. — Il dit; et tous demeurèrent silencieux, frappés de son discours :

car il avait refusé avec beaucoup d'énergie. Enfin le vieux Phénix, habile cavalier, prit la parole en pleurant à chaudes larmes, car il craignait pour les vaisseaux des Grecs : « Si tu as résolu de partir, glorieux Achille ; si tu refuses absolument d'écarter des vaisseaux rapides la flamme dévorante, parce que la colère est entrée dans ton cœur, comment, cher enfant, resterai-je seul ici, loin de toi? Le vieux Pélée, habile cavalier, m'ordonna de te suivre, le jour où il t'envoya de Phthie vers Agamemnon ; tu étais encore enfant et sans expérience de la guerre qui pèse également sur tous, et des assemblées, où les hommes deviennent illustres : aussi m'envoya-t-il ici pour t'apprendre tout cela, à bien parler et à bien faire. Aussi je ne voudrais pas, cher enfant, être abandonné de toi, lors même qu'un dieu me promettrait d'effacer les traces de ma vieillesse et de me rendre florissant de jeunesse, tel que j'étais quand je quittai pour la première fois Hellas, riche en belles femmes, pour échapper aux violences de mon père Amyntor, fils d'Orménus. Il m'en voulait à cause d'une concubine, aux beaux cheveux, qu'il aimait lui-même, tandis que son épouse, ma mère, était en butte à son mépris : or, celle-ci, me suppliait sans cesse, en pressant mes genoux, d'entrer avant mon père dans la couche de cette concubine, afin qu'elle prît en haine le vieillard. Je la crus, et lui obéis ; mais mon père, qui s'en aperçut bientôt, m'accabla d'imprécations et demanda aux terribles furies que jamais aucun fils engendré par moi ne s'assît sur ses genoux. Jupiter souterrain et la redoutable Proserpine exaucèrent ses imprécations. Alors mon cœur ne put se résoudre à l'idée d'habiter la maison d'un père irrité. Des amis, des parents, assidus autour de moi, cherchaient, à force de prières, à me retenir dans le palais : ils immolaient un grand nombre de brebis grasses et de bœufs, à la marche pesante et aux cornes tortues ; beaucoup de porcs, chargés de graisse, étaient étendus et exposés aux flammes de Vulcain ; on vidait les cruches du vieillard, et le vin coulait à longs flots. Neuf fois ils passèrent la nuit à mes côtés, me gardant tour à tour ; jamais le feu ne cessait de brûler, ni sous le portique de la cour bien fermée, ni dans le vestibule, devant la porte de ma chambre. Mais lorsque la dixième nuit eut ramené les ténèbres, je sortis en brisant les portes étroitement jointes de ma chambre, et je franchis sans peine le mur de la cour, à l'insu de mes gardiens et des servantes. Ensuite, je m'enfuis au loin, à travers la vaste Hellade, et j'arrivai à Phthie, aux champs fertiles, mère des moutons, chez le roi Pélée. Il m'accueillit avec bienveillance, et m'aima, comme un père aime son fils unique, tendrement chéri, auquel il destine de grandes richesses. Il me rendit opulent, et me donna un peuple nombreux ; j'habitais à l'extrémité de la Phthie et régnais sur les Dolopes. Si je t'ai fait tel que tu es, Achille semblable aux dieux, c'est que je t'aimais

du fond du cœur : car tu ne voulais pas aller à un festin, ni prendre de nourriture dans le palais avec un autre que moi : il me fallait t'asseoir sur mes genoux, et te rassasier de viande après l'avoir coupée, et porter le vin à tes lèvres. Plus d'une fois, aux jours pénibles de l'enfance, tu mouillas ma tunique, sur mon sein, avec le vin que rejetait ta bouche. C'est ainsi que j'ai souffert pour toi bien des ennuis et pris beaucoup de peine, dans la pensée que, si les dieux s'opposaient à ce qu'un fils naquît de moi, je t'adopterais pour mon enfant, Achille, semblable aux dieux, afin qu'un jour tu détournasses de moi la funeste calamité. Eh bien ! Achille, dompte ta grande âme : il ne faut pas avoir un cœur impitoyable. Les dieux mêmes se laissent fléchir, eux qui l'emportent sur nous en vertu, en gloire, en puissance. On les apaise par des sacrifices, par des vœux pacifiques, par des libations, par l'odeur des victimes, en leur adressant des prières, quand on a transgressé leurs lois et commis une faute. Car les Prières sont filles du grand Jupiter, boiteuses, ridées et louches des deux yeux, et s'efforcent de marcher derrière Até. Or, Até est robuste et ferme sur ses pieds : aussi les devance-t-elle toutes de beaucoup; et, fléau des humains, elle parcourt toute la terre ; mais les Prières guérissent plus tard le mal qu'elle a fait. Si le mortel dont elles s'approchent les honore, ces filles de Jupiter l'assistent grandement et écoutent ses vœux. Sont-elles refusées et repoussées durement? elles vont trouver Jupiter, fils de Saturne, et l'implorent pour qu'Até s'attache à cet homme et lui inflige un terrible châtiment. Toi donc aussi, Achille, entoure ces filles de Jupiter du respect qui fléchit devant elles les âmes bien nées. Si le fils d'Atrée ne t'apportait point de présents, et ne désignait point ceux qu'il te destine, s'il persistait dans son ressentiment, je ne t'exhorterais pas à déposer ta colère et à secourir les Grecs, quoiqu'ils en aient absolument besoin. Mais aujourd'hui qu'il te donne beaucoup sur l'heure et te promet beaucoup pour l'avenir ; que, pour t'implorer, il a envoyé les plus braves guerriers, choisis dans l'armée des Grecs, et tes amis les plus chers, ne couvre pas de honte et leur discours et leur démarche. Jusqu'à ce jour on n'a pu te blâmer de ton courroux. C'est ainsi que nous connaissons les exploits glorieux des héros d'autrefois : lorsqu'une violente colère s'emparait d'eux, ils se laissaient apaiser par les présents et fléchir par les prières. Il me souvient d'un fait qui s'est passé, non point hier, mais autrefois : je vais le raconter au milieu de vous tous, mes amis. Les Curètes et les intrépides Étoliens combattaient autour de la ville de Calydon, et s'égorgeaient les uns les autres : les Étoliens défendant l'aimable Calydon ; les Curètes brûlant de la détruire par les armes. Diane, au trône d'or, leur avait suscité ce malheur dans son courroux, parce qu'Œnée ne lui avait pas fait l'offrande des premiers fruits dans la partie fertile de son

champ; tandis que les autres dieux consommaient des hécatombes, seule, la fille du grand Jupiter ne reçut point d'offrande, soit qu'il l'eût oublié, soit qu'il n'en eût pas l'intention; mais il s'abusa fort dans son esprit. La vierge divine, qui aime à lancer des traits, suscita dans sa colère un sanglier bien nourri, farouche, aux dents blanches, qui s'établit dans le champ d'Œnée, et y causa mille maux: il jeta par terre les uns sur les autres de longs arbres avec leurs racines et leurs fruits florissants. Méléagre, fils d'Œnée, le tua: il avait rassemblé de plusieurs villes des chasseurs et des chiens: car un petit nombre d'hommes n'aurait pas vaincu cet animal, dont la taille était si haute et qui avait fait élever tant de bûchers funèbres. Mais la déesse excita entre les Curètes et les magnanimes Étoliens le tumulte et la guerre, au sujet de la tête du sanglier et de sa dépouille velue. Tant que le valeureux Méléagre combattit, les Curètes furent maltraités; et, quoique nombreux, ils ne purent tenir hors de leurs remparts. Mais Méléagre ressentit la colère, qui gonfle dans leur poitrine le cœur des mortels même les plus sensés. Courroucé contre Althée, sa mère, il demeurait oisif près de son épouse légitime, la belle Cléopâtre, issue de la fille d'Evénus, Marpessa, aux jolis pieds, et d'Idas le plus brave des hommes qui fussent alors sur la terre. Idas avait tendu son arc contre Phébus-Apollon qui lui disputait la nymphe, aux jolis pieds. Dans leur palais, le père et l'auguste mère de Cléopâtre la surnommaient Alcyonée, parce que sa mère, éprouvant le sort de l'alcyon infortuné, pleura quand elle se vit enlevée par Phœbus-Apollon, le dieu qui lance au loin ses traits. C'est ainsi que Méléagre restait dans les bras de son épouse, le cœur dévoré par la colère et courroucé des imprécations que sa mère adressait aux dieux, affligée qu'elle était du meurtre de ses frères. Sans cesse elle frappait avec ses mains la terre nourricière, invoquant Pluton et la redoutable Proserpine; et, tombant à genoux, le sein inondé de larmes, elle demandait la mort de son fils. Érynnis, qui marche enveloppée de ténèbres et dont le cœur est implacable, l'entendit du fond de l'Érèbe. Bientôt éclatèrent, aux portes, le tumulte et le bruit des Curètes qui sapaient les tours. Les vieillards d'Étolie supplièrent Méléagre; ils envoyèrent les principaux prêtres de leurs dieux implorer sa présence et le secours de son bras, en lui promettant un présent considérable: dans la partie la plus fertile du territoire de l'aimable Calydon, ils l'invitèrent à choisir une pièce magnifique de cinquante arpents, dont le sol était moitié planté de vignes, moitié nu et propre au labour. Le vieux Œnée, habile cavalier, le supplia longtemps aussi: debout sur le seuil de l'appartement, au toit élevé, et secouant les portes, solidement jointes, il implora l'assistance de son fils. Ses sœurs et son auguste mère le supplièrent longtemps aussi; mais il persista dans son refus. Ses amis les plus tendres, ceux

qu'il chérissait par-dessus tout, le prièrent également; ils ne réussirent pourtant pas à fléchir son cœur, avant que son appartement fût assailli par une grêle de traits, que les Curètes montassent sur les tours et incendiassent la vaste ville. Alors son épouse, à la belle ceinture, le supplia en gémissant, et lui énuméra tous les maux qui affligent une ville prise : on tue les hommes, la ville est réduite en cendres ; on emmène les enfants et les femmes, à la large ceinture. Le cœur de Méléagre s'émut au tableau de ces calamités : il marcha en avant, et couvrit son corps de ses armes étincelantes. Voilà comment il sauva les Étoliens de la ruine, tout en persistant dans sa colère ; aussi ne lui firent-ils point les présents nombreux et agréables auxquels ils s'étaient engagés, quoiqu'il les eût par là sauvés du malheur. Toi, mon ami, n'aie pas de telles pensées, et puisse le ciel t'en détourner! Il serait plus funeste d'avoir à défendre les vaisseaux embrasés. Viens, sensible à nos présents : car les Grecs t'honoreront à l'égal d'un dieu. Mais si tu prends part à la guerre homicide après avoir repoussé ces dons, tu n'obtiendras plus le même honneur, quand même tu repousserais les ennemis. »

6. — Achille, aux pieds légers, prit la parole à son tour et lui répondit : « Phénix, bon vieillard, nourrisson de Jupiter, je n'ai pas besoin de cet honneur : je crois avoir été honoré par la volonté de Jupiter d'une gloire, qui me retiendra près des vaisseaux recourbés, tant que le souffle restera dans mon sein et que mes genoux auront la faculté de se mouvoir. D'ailleurs, j'ai une autre chose à te dire : grave-la bien dans ton esprit. Ne me trouble pas l'âme par tes gémissements et tes larmes, en faveur du héros fils d'Atrée : tu ne dois pas l'aimer, de peur que je ne te haïsse, moi qui t'aime. Il convient que tu veuilles du mal comme moi à quiconque me veut du mal. Règne avec moi d'égal à égal, et prends la moitié de mes honneurs. Eux porteront leur message ; toi, demeure ici, et couche sur un lit moelleux. Aussitôt que paraîtra l'aurore, nous délibérerons si nous devons retourner dans nos foyers, ou rester. » Il dit ; et d'un coup d'œil il fit signe en silence à Patrocle de dresser un lit épais pour Phénix, afin que les envoyés songeassent à quitter au plus tôt sa tente. Alors le fils de Télamon, Ajax, semblable aux dieux, prit la parole : « Noble fils de Laerte, ingénieux Ulysse, partons : car je ne pense pas que par cette voie nous atteignions notre but : hâtons-nous de porter cette réponse aux Grecs, quoiqu'elle ne soit pas favorable ; il le faut : car ils sont là maintenant à nous attendre. Mais le cœur magnanime d'Achille est aigri par la douleur : le cruel ! Il ne tient aucun compte de l'amitié de ses compagnons, amitié qui l'a fait honorer près de nos vaisseaux par-dessus tous les autres. Impitoyable que tu es ! d'autres acceptent une rançon pour la mort d'un frère ou d'un fils immolé : le meurtrier, après avoir payé chè-

rement le prix du sang, demeure dans sa patrie; et l'offensé, qui a reçu la rançon, calme les mouvements de son cœur altier; mais toi, les dieux ont mis dans ton sein une âme inflexible et méchante, et cela, pour une simple jeune fille. Aujourd'hui pourtant nous t'en offrons sept d'une beauté incomparable, et, avec elles, beaucoup d'autres présents. Que le calme entre dans ton cœur ; respecte les droits de l'hospitalité : nous sommes sous ton toit, envoyés par l'armée, et nous pensons t'être plus attachés que tous les autres Grecs par les liens du sang comme par ceux de l'amitié. » Achille, aux pieds légers, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Noble Ajax, fils de Télamon, chef des peuples : tout ce que tu as dit me paraît conforme à la raison ; mais mon cœur se gonfle de colère toutes les fois que je songe à l'indigne procédé du fils d'Atrée, qui m'a traité comme un vil étranger. Partez donc, et portez-lui ma réponse. Je ne m'inquiéterai pas de la guerre sanglante avant que le fils du belliqueux Priam, le divin Hector, ne soit arrivé jusqu'aux tentes et aux vaisseaux des Myrmidons en massacrant les Grecs, et n'ait consumé la flotte. Alors, près de ma tente et de mes navires, quelque ardent que soit Hector, je me flatte de lui faire cesser le combat. » Il dit ; et prenant chacun une double coupe, ils firent les libations, et reprirent le chemin du camp : Ulysse marchait le premier. Patrocle ordonna à ses compagnons et aux captives de préparer au plus vite une couche épaisse pour Phénix : dociles à ses ordres, elles préparèrent le lit en étendant des peaux de brebis, des couvertures, et le duvet d'un lin délicat : là reposa le vieillard en attendant l'aurore divine. Cependant Achille se retira au fond de sa tente bien construite : à ses côtés se coucha une femme qu'il avait amenée de Lesbos, la fille de Phorbas, Diomède, aux belles joues. Patrocle alla se coucher du côté opposé, ayant avec lui Iphis, à la belle ceinture, que lui donna le divin Achille lorsqu'il prit la haute Scyros, ville d'Ényée.

7. — Quand les députés furent arrivés aux tentes d'Agamemnon, les fils des Grecs se levèrent, et vidèrent à l'envi l'un de l'autre des coupes d'or en leur honneur. Tous les questionnaient ; mais ce fut Agamemnon, roi des guerriers, qui les interrogea le premier : « Allons ! parle, fameux Ulysse, grande gloire des Grecs : veut-il écarter des navires les flammes ennemies, ou bien a-t-il refusé, et la colère possède-t-elle encore son âme superbe ? » Le patient, le divin Ulysse lui répondit alors : « Glorieux fils d'Atrée, roi des guerriers, Agamemnon : loin de vouloir dompter sa colère, Achille est, plus que jamais, plein de ressentiment : il te repousse, toi et tes dons. Il t'invite à aviser avec les Grecs aux moyens de sauver la flotte et l'armée des Grecs. Il a menacé de lancer à la mer, aussitôt que paraîtra l'aurore, ses navires, pourvus de bons rameurs et ballottés par les flots ; il prétend con-

seiller aux autres Grecs de faire voile pour leur patrie, parce que vous ne trouverez pas la fatale journée de la superbe Ilion : car Jupiter, aux vastes regards, a étendu sa main sur elle, et ses guerriers sont pleins de confiance. Voilà comme il a parlé : ils sont là pour l'attester, ceux qui m'ont accompagné, Ajax, et ces deux hérauts que la sagesse inspire. Quant au vieux Phénix, il a couché là : Achille l'a ordonné; demain, il s'embarquera et le suivra dans sa douce patrie, s'il le veut : car Achille ne l'emmènera pas de force. » Il dit ; et tous demeurèrent silencieux, [frappés de son discours : car il avait parlé avec beaucoup d'énergie]. Longtemps les fils des Grecs, affligés, restèrent muets. Enfin Diomède, habile à pousser le cri de guerre, prit la parole : « Glorieux fils d'Atrée, roi des guerriers, Agamemnon : plût au ciel que tu n'eusses point imploré le noble fils de Pélée en lui offrant mille présents ! Il est arrogant de sa nature, et tu n'as fait aujourd'hui qu'accroître son arrogance. Qu'il parte ou qu'il demeure, ne songeons plus à lui : il reparaîtra dans les combats, quand les mouvements de son cœur l'y pousseront ou qu'un dieu l'excitera. Eh bien ! faisons tout comme je vais dire : allez reposer, après que la nourriture et le vin auront ranimé vos esprits : c'est la force et la vigueur de l'homme. Puis, quand paraîtra la belle Aurore, aux doigts de rose, range promptement dans les vaisseaux fantassins et cavaliers : anime-les, et combats toi-même aux premiers rangs. » Il dit ; et tous les rois applaudirent, approuvant le langage de Diomède, dompteur de coursiers. Les libations faites, ils rentrèrent chacun dans sa tente : là, ils se couchèrent et goûtèrent le bienfait du sommeil.



H. MOTTE INV. QUANTIN ÉD.

X

CHANT X

ARGUMENT

1. Agamemnon et Ménélas, agités par l'inquiétude, ne peuvent goûter le sommeil : ils réveillent Nestor et les autres chefs, et vont voir si on fait bonne garde au bord du fossé. — 2. Dans le conseil des chefs, Nestor propose d'envoyer un espion pour savoir ce que font et se préparent à faire les Troyens. Diomède se charge de l'entreprise et choisit Ulysse pour compagnon. Tous deux partent après s'être armés : ils adressent leurs vœux à Minerve, qui les exauce. — 3. Dans le même temps, Hector envoie Dolon pour espionner les Grecs. — 4. Ulysse et Diomède rencontrent Dolon, l'arrêtent et l'interrogent. — 5. Dolon, tremblant, demande la vie. Il décrit aux deux héros grecs la disposition du camp troyen, et leur indique la place occupée par Rhésus, roi des Thraces. Diomède tue Dolon et le dépouille. — 6. Ulysse et Diomède poursuivent leur marche, arrivent au poste des Thraces, égorgent Rhésus avec douze des siens et s'emparent de ses chevaux. — 7. Les deux héros rentrent dans le camp.

1. — Tandis que les autres chefs de l'armée grecque, vaincus par le doux sommeil, dormaient durant la nuit entière auprès de leurs navires, le fils d'Atrée, Agamemnon, pasteur des peuples, loin de goûter les charmes du sommeil, roulait mille pensées dans son esprit. Comme l'époux de Junon, à la belle chevelure, lance l'éclair, quand il prépare une pluie abondante, infinie, ou la grêle, ou la neige dont les flocons tapissent les campagnes, ou qu'il ouvre la vaste gueule de la guerre lamentable : ainsi Agamemnon soupirait sans relâche du plus profond de son cœur, et son âme était intérieurement agitée. En effet, quand il considérait la plaine de Troie, il admirait les feux sans nombre qui brûlaient devant Ilion, le son des flûtes et des chalumeaux, et le tumulte des guerriers. Mais, quand il regardait la flotte et l'armée des Grecs, il s'arrachait les cheveux avec la racine, en s'adressant à Jupiter, qui habite les hauteurs de l'Olympe, et son cœur généreux gémissait profondément. Le parti qui lui sembla le meilleur fut d'aller trouver Nestor, fils de Nélée, avant tous les autres guerriers : peut-être formerait-il avec lui quelque dessein excellent, d'où résulterait le salut de tous les Grecs. Il se leva donc,

couvrit sa poitrine d'une tunique, attacha sous ses pieds luisants de belles sandales, et jeta ensuite autour de lui la dépouille sanglante d'un lion, fauve, énorme, laquelle lui descendait jusqu'aux pieds ; puis, il prit sa lance. Ménélas était pareillement agité : car le sommeil ne se posait pas non plus sur ses paupières : il craignait qu'il arrivât malheur aux Grecs, qui, pour le venger, étaient venus à Troie à travers la vaste mer, projetant une guerre hardie. Il couvrit d'abord son large dos de la peau tachetée d'une panthère; puis, il leva en l'air et plaça sur sa tête un casque d'airain, et prit une lance dans sa robuste main. Il se mit en marche pour aller réveiller son frère, qui commandait souverainement à tous les Grecs, et que le peuple honorait comme un dieu. Il le trouva à la poupe de son vaisseau, occupé à couvrir ses épaules de ses belles armes, et il le réjouit par son arrivée. Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, lui adressa la parole le premier : « Pourquoi, mon cher, t'armer ainsi ? Vas-tu réveiller quelqu'un de nos compagnons pour qu'il aille espionner les Troyens ? Mais je crains furieusement que nul ne veuille se charger de cet office et se rendre auprès des ennemis, seul, à travers la nuit divine : celui-là, certes, aura un cœur hardi. » Le puissant Agamemnon, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Ce qu'il nous faut, à toi et à moi, ô Ménélas, nourrisson de Jupiter, c'est un conseil utile, qui tire du péril et sauve les Grecs et les vaisseaux : car l'esprit de Jupiter a changé. Les sacrifices d'Hector lui ont donc été plus agréables : car je n'ai point encore vu ni entendu dire qu'un seul homme ait médité en un jour autant d'exploits terribles que vient d'en accomplir, contre les Grecs, Hector, cher à Jupiter; et cela, sans être ni le fils d'une déesse, ni le fils d'un dieu. Les exploits qu'il a accomplis, les Grecs en garderont un long et durable souvenir : tant il a fait de mal aux Grecs. Mais, va maintenant, cours vite aux vaisseaux, et appelle Ajax et Idoménée ; moi, je vais trouver le divin Nestor, et l'exciter à se lever : peut-être voudra-t-il se rendre auprès du corps sacré des gardes, et lui donner des ordres : car c'est lui qu'ils écouteraient le plus volontiers : son fils les commande avec Mérion, écuyer d'Idoménée : c'est à eux surtout que nous avons confié ce soin. » Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, lui répondit alors : « Que me prescris-tu là ? que m'ordonnes-tu ? Demeurerai-je avec eux, en attendant que tu viennes, ou dois-je te rejoindre, quand je leur aurai transmis fidèlement tes volontés ? » Agamemnon, roi des guerriers, reprit à son tour : « Demeure là, de peur que nous ne nous manquions dans le trajet : car le camp est traversé par plus d'un chemin. Élève la voix partout où tu passeras, et ordonne de veiller, appelant chaque guerrier par le nom de son père et de ses ancêtres, et rendant honneur à tous. Que la fierté n'entre pas dans ton âme. Mais plutôt prenons nous-mêmes de la peine, puisque Jupiter

nous impose dès la naissance le fardeau du malheur. » A ces mots, il congédia son frère, après lui avoir bien donné ses ordres : il se rendit lui-même auprès de Nestor, pasteur des peuples. Il le trouva dans sa tente, près de son vaisseau noir, couché sur un lit moelleux : à ses côtés gisaient ses armes brillantes, un bouclier, deux lances et un casque étincelant; là aussi gisait le baudrier éclatant, que le vieillard ceignait quand il s'armait pour la guerre homicide et marchait à la tête de ses troupes : car il ne succombait point à la triste vieillesse. S'étant donc dressé sur le coude et ayant levé la tête, il interpella le fils d'Atrée et l'interrogea en ces mots : « Qui es-tu, toi qui marches ainsi seul le long des vaisseaux, à travers le camp, au milieu de la sombre nuit, quand dorment les autres mortels? [Cherches-tu quelqu'un des gardes ou de tes compagnons?] Parle : ne m'approche pas en silence : que te faut-il? » Agamemnon, roi des guerriers, lui répondit alors : « O Nestor, fils de Nélée, honneur de la Grèce : reconnais le fils d'Atrée, Agamemnon, que Jupiter a plongé pour toujours dans la peine plus qu'aucun des mortels, tant que le souffle de la vie sera dans mon sein et que mes genoux auront la faculté de se mouvoir. Si j'erre ainsi, c'est que le doux sommeil ne descend pas sur mes yeux, et que la guerre et les malheurs des Grecs m'inquiètent. Car je crains terriblement pour les Grecs. Mon âme, loin d'être calme, est éperdue : mon cœur bondit hors de ma poitrine, et mes membres brillants se dérobent sous moi. Mais si tu veux agir (puisque le sommeil ne te visite pas non plus), viens, et descendons vers les sentinelles, pour voir si, vaincues par la fatigue ou par le sommeil, elles ne se sont pas endormies, et n'ont pas complètement oublié la garde du camp. Les ennemis sont tout près ; et nous ignorons s'ils ne songent point à profiter de la nuit pour combattre. » Nestor, le cavalier de Gérénia, lui répondit alors : « Glorieux fils d'Atrée, roi des guerriers, Agamemnon : le prévoyant Jupiter n'accomplira pas assurément tous les desseins d'Hector, comme il l'espère aujourd'hui ; je crois au contraire que le Troyen sera accablé de plus de soucis que nous, si toutefois Achille renonce à la colère funeste qui remplit son cœur. Je te suivrai volontiers; mais réveillons aussi les autres, le fils de Tydée, habile à lancer le javelot, et Ulysse, et le rapide Ajax, et le fils valeureux de Philée. Il serait bon d'aller chercher aussi Ajax, semblable aux dieux, et le roi Idoménée : car leurs vaisseaux sont très éloignés, et la distance est considérable. Pour Ménélas, je l'aime et je le respecte; mais, dusses-tu m'en vouloir, je ne dissimulerai pas que je le blâme de dormir et de te laisser à toi seul la peine. Il devrait maintenant s'occuper de supplier tous les chefs : car la nécessité, qui pèse sur nous, n'est plus tolérable. » Agamemnon, roi des guerriers, lui dit à son tour : « O vieillard, en toute autre occasion, je t'exhorte moi-même à

le reprendre : car souvent il se laisse aller, et ne veut point prendre de peine : non qu'il cède à la paresse ou que son esprit manque d'habileté; mais il tient les yeux sur moi, et attend que je lui donne l'impulsion. Mais aujourd'hui il s'est réveillé bien avant moi, et il m'est venu trouver. C'est moi qui l'ai envoyé en avant pour appeler ceux que tu cherches. Marchons donc, et nous les trouverons devant les portes, au milieu des gardes : car c'est là que je leur ai recommandé de se réunir. » Nestor, le cavalier de Gérénia, lui répondit alors : « S'il en est ainsi, nul d'entre les Grecs ne s'irritera contre lui et ne refusera de lui obéir, quelque exhortation et quelque ordre qu'il lui adresse. » Après avoir ainsi parlé, Nestor couvrit sa poitrine d'une tunique, attacha sous ses pieds luisants de belles sandales, agrafa autour de ses épaules un manteau de pourpre, double, ample et garni de poils frisés; puis, il prit sa forte lance, armée d'une pointe d'airain, et se dirigea vers les vaisseaux des Grecs cuirassés d'airain. Ce fut d'abord Ulysse, comparable en prudence à Jupiter, que Nestor, le cavalier de Gérénia, tira du sommeil en l'appelant par son nom ; la voix arriva sur-le-champ jusqu'au cœur du héros, qui sortit de sa tente et leur adressa la parole : « Pourquoi errez-vous ainsi seuls le long des vaisseaux, à travers le camp, au milieu de la nuit divine? Quel besoin si pressant se fait sentir? » Nestor, le cavalier de Gérénia, lui répondit alors : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, ne te fâche point : tant la douleur accable les Grecs. Mais suis-nous, pour que nous réveillions les autres chefs avec lesquels il convient de délibérer si nous devons partir ou combattre. » Il dit; et le prudent Ulysse, rentrant dans sa tente, mit sur ses épaules un bouclier artistement travaillé, et suivit leurs pas. Ils allèrent trouver Diomède, fils de Tydée : ils le trouvèrent hors de sa tente avec ses armes; ses compagnons dormaient autour de lui : leurs têtes reposaient sur leurs boucliers; leurs lances étaient plantées en terre, la hampe en bas; l'airain brillait au loin, comme l'éclair du père des dieux. Cependant le héros dormait sur la dépouille d'un bœuf sauvage, et un tapis brillant était déployé sous sa tête. Nestor, le cavalier de Gérénia, s'approcha de lui, et le réveilla en le poussant au talon; puis, il le pressa et le gourmanda hautement: « Lève-toi, fils de Tydée : comment dors-tu ainsi toute la nuit? Ne sais-tu pas que les Troyens sont près des vaisseaux, sur le tertre de la plaine, et ne sont plus séparés de nous que par un court espace? » Il dit; et Diomède s'arracha sans tarder au sommeil; et, s'adressant à Nestor, il prononça ces paroles ailées : « Tu es infatigable, vieillard; jamais tu ne prends de relâche. N'est-il donc point parmi les Grecs des guerriers plus jeunes pour aller par tout le camp éveiller chacun des rois? Toi, vieillard, rien ne te rebute. » Nestor, le cavalier de Gérénia, lui répondit : « Ami, ce que tu dis est juste assurément : j'ai des fils

excellents, j'ai aussi des soldats nombreux, et l'un d'eux pourrait allait convoquer les rois. Mais une grande nécessité pèse sur les Grecs : notre fortune à tous est placée sur le tranchant d'un rasoir : il s'agit pour les Grecs ou de périr misérablement ou de vivre. Mais va maintement réveiller le rapide Ajax et le fils de Philée, puisque tu es plus jeune et que tu as pitié de mon sort. » Il dit; et Diomède jeta autour de ses épaules la peau d'un lion, fauve, énorme, laquelle lui descendait jusqu'aux pieds; puis, il prit sa lance et se mit en marche. Bientôt le héros ramena les guerriers qu'il avait réveillés. Lorsqu'ils furent arrivés au milieu des gardes rassemblés, ils ne trouvèrent pas leurs chefs endormis; tous assis sous les armes, ils veillaient. Comme les chiens font bonne garde autour des troupeaux, dans la bergerie, au bruit d'une bête féroce qui descend de la montagne à travers la forêt : grand est le tumulte des hommes et des chiens à ce propos, et le sommeil est perdu pour eux; de même le doux sommeil avait fui les paupières des gardes qui veillaient durant cette triste nuit : l'œil sans cesse tourné vers la plaine, ils épiaient les mouvements des Troyens. Le vieillard, charmé de ce spectacle, leur donna des encouragements [et, s'adressant à eux, il prononça ces paroles ailées] : « Continuez, mes enfants, de faire bonne garde; que nul ne succombe au sommeil, de peur que nous ne devenions un sujet de joie pour nos ennemis. »

2. — Après avoir ainsi parlé, il franchit le fossé, suivi des rois grecs qui avaient été appelés au conseil. Avec eux marchèrent Mérion et le fils illustre de Nestor, qui avaient été invités à prendre part au conseil. Lorsqu'ils eurent franchi le fossé profond, ils prirent place en un endroit où un espace libre se voyait parmi les morts : c'était de là que l'impétueux Hector, après avoir massacré les Grecs, était retourné sur ses pas, quand la nuit l'eut enveloppé de son ombre. Les rois s'assirent en ce lieu, et conférèrent ensemble. Nestor, le cavalier de Gérénia, prit le premier la parole : « Amis, n'y aurait-il point un homme assez confiant en son cœur audacieux pour se rendre auprès des Troyens magnanimes? Peut-être prendrait-il quelqu'un des ennemis, resté en arrière, ou recueillerait-il quelque bruit parmi les Troyens sur les projets qu'ils méditent : s'ils songent à rester ici, à proximité de nos vaisseaux, ou s'ils retourneront dans leur ville, satisfaits d'avoir dompté les Grecs. Il apprendrait tout cela, et reviendrait au milieu de nous sain et sauf; sa gloire, répandue parmi tous les hommes, s'élèverait jusqu'au ciel, et un beau présent lui appartiendra. Car chacun des chefs qui commandent sur nos vaisseaux lui donnera une brebis noire, femelle, allaitant un agneau : nul bien ne vaut celui-là ; et toujours il assistera à nos repas et à nos festins solennels. » Il dit; et tous demeurèrent muets et silencieux. Alors Diomède, habile à pousser le cri de guerre, prit la parole au milieu d'eux : « Nestor, mon cœur

et mon généreux courage me poussent à pénétrer dans le camp des Troyens, tout près qu'ils sont de nous. Mais si quelque autre guerrier voulait m'accompagner, j'aurais plus de confiance et plus d'audace. Que deux hommes marchent ensemble, l'un voit avant l'autre ce qu'il convient de faire. Si l'on est seul, fût-on bien avisé, l'esprit est plus lent, le jugement plus faible. » Il dit. Beaucoup voulaient suivre Diomède. Les deux Ajax, serviteurs de Mars, le voulaient. Mérion le voulait; le fils de Nestor le voulait surtout; le fils d'Atrée, Ménélas, habile à manier la lance, le voulait également. Le patient Ulysse voulait pénétrer dans le camp des Troyens: car toujours son cœur respirait l'audace. Agamemnon, roi des guerriers, leur adressa la parole : « Fils de Tydée, Diomède, ami cher à mon cœur, choisis le compagnon que tu voudras, le plus brave de ceux qui se présentent, puisque beaucoup sont disposés à te suivre. Mais ne va point, par une fausse honte, laisser un plus brave et t'associer un plus timide; ne cède pas à la pudeur, ne regarde pas à la naissance, fût-ce un roi plus puissant. » Il disait ainsi, parce qu'il craignait pour le blond Ménélas. Diomède, habile à pousser le cri de guerre, reprit alors la parole : « Si vous m'ordonnez de choisir moi-même un compagnon, comment pourrais-je après cela oublier le divin Ulysse, dont l'esprit prudent et le courage généreux brillent dans tous les périls, et que chérit Pallas-Minerve? Qu'il me suive, et nous reviendrons tous deux du sein des flammes: tant son intelligence est supérieure. » Le persévérant, le divin Ulysse lui répondit : « Fils de Tydée, ne me loue, ni ne me blâme avec excès : car tu parles devant les Grecs qui me connaissent. Mais partons : car la nuit achève son cours, et l'aurore est proche; les astres déclinent, et la nuit est plus des deux tiers passée : le dernier tiers nous reste encore. » Après avoir ainsi parlé, ils revêtirent des armes terribles. Le belliqueux Thrasymède donna au fils de Tydée une épée à double tranchant (car la sienne était restée près des vaisseaux), ainsi qu'un bouclier; il lui posa sur la tête un casque de cuir de bœuf, sans cimier et sans aigrette, de ceux qu'on nomme *catailux,* et qui couvrent le front des jeunes guerriers. Mérion donna à Ulysse un arc, un carquois et une épée : il posa sur sa tête un casque de peau, garni intérieurement de plusieurs lanières de cuir fortement tendues : au dehors paraissaient en grand nombre les dents blanches d'un sanglier sauvage, rangées çà et là avec art et symétrie; le cône était formé de laine foulée. C'était celui que, dans Éléon, Autolycus ravit jadis au fils d'Orménus, Amyntor, lorsqu'il força son solide palais. Il le donna, dans Scandie, à Amphidamas de Cythère; Amphidamas le donna comme gage d'hospitalité à Molus, qui le donna à porter à son fils Mérion. Alors donc il couronna et couvrit la tête d'Ulysse. Lorsqu'ils furent revêtus de ces armes terribles, les deux héros se mirent en

marche, et laissèrent tous les chefs en ce lieu. Pallas-Minerve leur envoya un héron à droite, sur le bord du chemin : leurs yeux ne le virent point au milieu des ténèbres de la nuit; mais ils entendirent son cri perçant. Ulysse fut ravi de cet augure et invoqua Miverve : « Écoute-moi, fille de Jupiter qui porte l'égide, toi qui m'assistes toujours dans tous mes travaux, et à qui je ne puis dérober aucun de mes pas. Aujourd'hui surtout, Minerve, aime-moi, et fais que nous retournions, pleins de gloire, vers nos navires, après avoir accompli un grand exploit, dont les Troyens gardent le souvenir. » Diomède, habile à pousser le cri de guerre, invoqua Minerve à son tour : « Écoute-moi aussi, fille indomptable de Jupiter; suis-moi, comme tu suivis à Thèbes le divin Tydée, mon père, lorsqu'il vint en ambassade au nom des Grecs. Il avait donc laissé les Grecs cuirassés d'airain sur les bords de l'Asopus, et portait aux fils de Cadmus des paroles amicales; mais, au retour, il accomplit de bien terribles exploits, grâce à toi, auguste déesse, qui l'assistas avec bienveillance. Daigne m'assister aussi en ce jour et veiller sur moi. Je t'immolerai une génisse d'un an, au large front, indomptée, et que personne n'a encore mise sous le joug. Je te l'immolerai, dis-je, après lui avoir doré les cornes. » Telles furent leurs prières : Pallas-Minerve les exauça. Après avoir invoqué la fille du grand Jupiter, ils se mirent en marche, comme deux lions, à travers la nuit sombre, le carnage, les cadavres, à travers les armes et le sang noir.

3. — Hector ne laissa pas non plus dormir les braves Troyens; mais il convoqua en assemblée générale les principaux de la nation, chefs et gouverneurs des Troyens; et, lorsqu'il les eut réunis, il concerta avec eux un habile dessein : « Qui prendra sur soi d'exécuter l'entreprise que je vais dire, pour un riche présent? Il sera suffisamment récompensé : car je lui donnerai un char et deux coursiers au cou élevé, les plus beaux qui soient sur les rapides vaisseaux des Grecs, si, désireux d'acquérir de la gloire, il ose s'approcher des légers navires et reconnaître si les rapides vaisseaux sont gardés comme devant, ou si les Grecs, domptés par nos bras, songent désormais à la fuite, et renoncent à veiller la nuit, épuisés qu'ils sont par un terrible labeur. » Il dit; et tous demeurèrent immobiles et silencieux. Les Troyens avaient parmi eux un fils du divin héraut Eumède, Dolon, riche en or, riche en airain, laid de visage, mais léger à la course; il était seul frère de cinq sœurs. Il s'adressa alors aux Troyens et à Hector, et dit : « Hector, mon cœur et mon généreux courage me poussent à m'approcher des rapides vaisseaux et à épier l'ennemi. Mais lève-moi ton sceptre, et jure que tu me donneras les coursiers et le char, resplendissant d'airain, qui porte le noble fils de Pélée. Je ne serai point un espion inutile, et ne tromperai pas ton attente.

Car je traverserai le camp dans toute son étendue, jusqu'à ce que j'arrive au vaisseau d'Agamemnon, où les chefs doivent sans doute mettre en délibération ou la fuite ou la bataille. » Il dit ; Hector prit son sceptre en main, et lui fit ce serment : « Que l'époux tonnant de Junon, que Jupiter lui-même me soit témoin en ce moment : aucun autre Troyen ne sera porté par ces coursiers : j'affirme qu'ils feront à jamais ta gloire. » Il dit ; et son serment ne devait point se réaliser; mais il enflamma Dolon. Celui-ci jeta aussitôt sur ses épaules un arc recourbé, se revêtit de la dépouille d'un loup blanc, mit sur sa tête un casque de peau de belette, et prit un javelot aigu. Il se dirigea vers les vaisseaux, en s'éloignant du camp ; mais il ne devait point revenir des vaisseaux pour rendre réponse à Hector. Cependant, lorsqu'il eut laissé derrière lui le bruit des hommes et des chevaux, il se jeta, plein d'ardeur, dans le chemin battu.

4. — Le noble Ulysse le vit qui s'avançait; et il dit à Diomède : « Voici, Diomède, un homme qui vient du camp : est-ce pour épier nos vaisseaux ou pour dépouiller quelqu'un des cadavres qui jonchent le sol, je l'ignore. Mais laissons-le d'abord nous dépasser un peu dans la plaine : après quoi nous tomberons sur lui et le saisirons rapidement. S'il nous devance à la course, pousse-le toujours, loin du camp, vers les vaisseaux, en le menaçant de ta lance, de peur qu'il ne vienne à s'enfuir du côté de la ville. » Après avoir ainsi parlé, ils se baissèrent, hors du chemin, entre des cadavres; et l'imprudent passa outre en courant. Mais quand il fut éloigné de la longueur d'un sillon tracé par des mules (car elles sont meilleures que les bœufs pour traîner la lourde charrue dans une jachère profonde), les deux héros s'élancèrent. Au bruit de leurs pas, Dolon s'arrêta : car il se flattait dans son cœur que c'étaient des compagnons qui venaient du camp troyen le rappeler, sur un ordre nouveau d'Hector. Mais quand ils furent à une portée de javelot, et même à une distance moindre, il reconnut que c'étaient des ennemis, et se mit à fuir de toute la vitesse de ses jambes : eux s'élancèrent à sa poursuite. Comme deux chiens, aux dents aiguës, exercés à la chasse, pressent sans trêve ni relâche, à travers les bois, un faon ou un lièvre qui les devance avec des bêlements : tels le fils de Tydée et Ulysse, destructeur de villes, poursuivaient Dolon sans trêve ni relâche. Mais au moment où, fuyant vers les vaisseaux, il allait tomber au milieu des gardes, Minerve redoubla l'ardeur du fils de Tydée, afin qu'aucun des Grecs, cuirassés d'airain, ne pût se vanter de l'avoir prévenu et d'avoir porté le premier coup. Le vaillant Diomède se précipita la lance en avant et lui dit : « Arrête, ou je vais t'atteindre avec ma lance : non, tu n'échapperas pas longtemps à la mort terrible que te prépare mon bras. » Il dit; et, lançant un trait, il manqua à dessein Dolon. La pointe

de la lance bien polie lui effleura l'épaule droite et s'enfonça dans la terre. Dolon s'arrêta, tremblant, claquant des dents (ses mâchoires se heurtaient avec bruit), et pâle d'effroi. Les deux guerriers haletants l'atteignirent et mirent la main sur lui : le Troyen leur dit en pleurant : « Laissez-moi la vie; je me rachèterai : car j'ai chez moi de l'airain, de l'or, et du fer bien travaillé : avec tout cela mon père vous donnerait une riche rançon s'il apprenait que je suis en vie sur les vaisseaux des Grecs. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole, lui répondit : « Rassure-toi, et que la mort ne soit pas présente à ton esprit. Mais, voyons, parle et explique-toi sincèrement. Pourquoi vas-tu seul ainsi, loin du camp, vers les vaisseaux, à travers la nuit sombre, alors que dorment les autres mortels? Est-ce pour dépouiller quelqu'un des cadavres qui jonchent le sol; ou bien Hector t'a-t-il envoyé vers les vaisseaux creux pour tout épier? Obéis-tu seulement à l'impulsion de ton cœur. »

5. — Dolon lui répondit alors (et ses genoux tremblaient sous lui) : « C'est Hector qui, pour mon malheur, a séduit mon esprit, en promettant de me donner les coursiers solipèdes du noble fils de Pélée, et son char resplendissant d'airain. Il m'a ordonné d'aller, à travers les ombres de la nuit, au vol rapide, tout près des ennemis, et de reconnaître si les rapides vaisseaux sont gardés comme devant, ou si, domptés par nos bras, vous songez désormais à la fuite, et renoncez à veiller la nuit, épuisés que vous êtes par un terrible labeur. » L'ingénieux Ulysse lui répondit en souriant : « Certes, ton cœur aspirait à de riches présents, en souhaitant les chevaux du petit-fils belliqueux d'Éaque. Ils sont difficiles à dompter et à conduire pour tout autre mortel que pour Achille, qui doit le jour à une mère immortelle. Mais, voyons, parle, et explique-toi sincèrement. Où as-tu laissé, en venant ici, Hector, pasteur des peuples? Où repose son armure guerrière? Où sont ses chevaux? Comment sont disposés les gardes et les tentes des autres Troyens? Que méditent-ils entre eux? Veulent-ils rester ici, à proximité de nos vaisseaux, ou retourner dans leur ville, satisfaits d'avoir dompté les Grecs? » Dolon, fils d'Eumède, repartit : « Je vais répondre en toute sincérité. Hector, entouré de tous ceux qui font partie du conseil, délibère près du tombeau du divin Ilus, loin du tumulte. Quant aux gardes dont tu parles, héros, il n'en est point d'établis pour protéger le camp et le défendre; car devant chaque feu troyen veillent des guerriers chargés de ce soin, et ils s'exhortent entre eux à la vigilance. Cependant les alliés, venus de divers pays, se livrent au sommeil, et abandonnent la garde aux Troyens : car ils n'ont auprès d'eux ni leurs femmes ni leurs enfants. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui dit : « Mais comment dorment-ils maintenant : confondus avec les Troyens,

domptеurs de coursiers, ou séparés d'eux? Dis-le-moi, pour que je le sache. » Dolon, fils d'Eumède, repartit alors : « Je vais répondre en toute sincérité. Du côté de la mer sont les Cariens, et les Péoniens, à l'arc recourbé, et les Lélèges, et les Caucones, et les divins Pélasges. Du côté de Thymbré campent les Lyciens, et les fiers Mysiens, et les Phrygiens, dompteurs de coursiers, et les Méoniens, habiles cavaliers. Mais pourquoi me demandez-vous tous ces détails? Si vous désirez pénétrer dans le camp des Troyens, sachez que les Thraces, nouvellement arrivés, campent à l'écart, les derniers de tous; ils ont avec eux le roi Rhésus, fils d'Éionée. J'ai vu ses chevaux qui sont très beaux et très grands, plus blancs que la neige et aussi vites que les vents. Son char est garni d'or et d'argent travaillés avec art; il est venu avec des armes d'or, prodigieuses, admirables à voir, qui semblent faites moins pour l'usage des hommes mortels que pour celui des dieux immortels. Mais emmenez-moi maintenant près de vos rapides vaisseaux, ou me laissez ici après m'avoir impitoyablement enchaîné, jusqu'à ce que vous soyez de retour et sachiez, pour m'avoir éprouvé, si je vous ai fait un récit fidèle ou mensonger. » Le vaillant Diomède, le regardant d'un œil farouche, lui dit alors : « Puisque tu es tombé entre nos mains, Dolon, ne t'imagine pas nous échapper, quoique tu nous aies donné de bons avis. Car, si nous acceptons une rançon et te mettons en liberté, tu reviendras plus tard vers les rapides vaisseaux des Grecs, ou pour espionner, ou pour combattre à force ouverte. Mais si tu perds la vie, dompté par mon bras, tu ne seras plus à l'avenir un fléau pour les Grecs. » Il dit; et comme Dolon, lui ayant pris le menton avec sa large main, allait le supplier, il leva son épée, le frappa au milieu du cou et lui coupa les deux muscles : il parlait encore que sa tête roula dans la poussière. Ils prirent alors le casque de belette qui couvrait sa tête, et sa peau de loup, et son arc flexible, et sa longue lance. Le divin Ulysse, élevant en l'air ces dépouilles, les offrit à Minerve qui préside au butin, et l'invoqua en ces mots : « Jouis, déesse, de ce trophée : car c'est toi que nous appellerons la première à notre aide entre toutes les divinités de l'Olympe. Mais conduis-nous encore aux coursiers et aux tentes des guerriers thraces. »

6. — Après avoir ainsi parlé, il souleva les dépouilles en écartant le bras, et les déposa au sommet d'un tamaris; puis, pour rendre l'endroit reconnaissable, il arracha des roseaux et des branches fleuries de tamaris, de peur qu'il ne leur échappât au retour, à travers les ombres de la nuit, au vol rapide. Alors ils poursuivirent leur route au milieu des armes et du sang noir, et arrivèrent aussitôt au quartier des guerriers thraces. Ceux-ci dormaient, vaincus par la fatigue : leurs belles armes reposaient près d'eux sur la terre, en bon ordre et sur trois lignes; chacun avait près de soi un attelage de deux

chevaux. Rhésus dormait au milieu d'eux, et ses agiles coursiers étaient attachés avec des courroies au bout de la rampe de son char. Ulysse, l'ayant aperçu le premier, le montra à Diomède : « Voilà l'homme, Diomède, voilà les chevaux que nous désignait ce Dolon que nous avons égorgé. Allons, déploie une force terrible : ce n'est pas le moment de rester oisif avec tes armes. Mais détache les chevaux : ou bien tue les hommes, et je m'occuperai des chevaux. » Il dit; et Minerve, aux yeux étincelants, souffla la force à Diomède. Et il tuait à droite et à gauche; et ceux qu'il perçait de son épée poussaient un affreux gémissement, et la terre se rougissait de sang. Tel qu'un lion, surprenant des troupeaux sans pasteur, chèvres ou brebis, s'élance, nourrissant contre elles de mauvais desseins : tel le fils de Tydée fondit sur les guerriers thraces, jusqu'à ce qu'il en eut tué douze. Tous ceux que le fils de Tydée avait frappés de près avec son glaive, l'ingénieux Ulysse les prenait par les pieds et les tirait en arrière, dans la pensée que les coursiers, à la belle crinière, passassent facilement, et ne tremblassent pas dans leur cœur, en marchant sur des cadavres : car ils n'y étaient pas encore accoutumés. Mais lorsque le fils de Tydée fut arrivé jusqu'au roi, ce fut le treizième auquel il arracha la douce existence, Rhésus soupira : car un songe funeste s'était arrêté sur sa tête [cette nuit-là, par la volonté de Minerve, lui représentant le petit-fils d'Œnée]. Cependant le patient Ulysse détacha les coursiers solipèdes, les attacha avec les courroies, et les poussa hors de la foule en les frappant avec son arc : car il n'avait pas songé à prendre le fouet brillant sur le siège, élégamment façonné. Alors il siffla pour avertir le divin Diomède : mais lui demeurait, méditant quelque coup plus hardi : allait-il s'emparer du char, où reposaient des armes étincelantes, en le tirant par le timon, ou le soulever et l'emporter dans ses bras? Tandis qu'il roulait ces pensées dans son esprit, Minerve s'approcha du divin Diomède et lui dit : « Songe désormais à retourner vers les vaisseaux creux, fils du magnanime Tydée, de peur que la fuite ne t'y ramène; crains qu'un autre dieu ne vienne à éveiller aussi les Troyens. » Elle dit; et le héros reconnut la voix de la déesse. Aussitôt il s'élança sur les chevaux; Ulysse les frappa de son arc; et ils volèrent vers les rapides vaisseaux des Grecs. Cependant Apollon, à l'arc d'argent, ne veillait point sans rien voir : à l'aspect de Minerve qui accompagnait le fils de Tydée, il pénétra, courroucé contre la déesse, dans le vaste camp des Troyens, et tira du sommeil Hippocoon, conseiller des Thraces, et vaillant cousin de Rhésus. Celui-ci, réveillé en sursaut, vit déserte la place qu'occupaient les agiles coursiers, et les guerriers palpitant au milieu d'un affreux carnage : alors il se lamenta et appela son cher compagnon; ce fut parmi les Troyens, qui accoururent en foule, des cris et un tumulte inexprimable, à la

vue des exploits terribles qu'avaient accomplis les deux héros, avant de retourner vers les rapides vaisseaux.

7. — Pour eux, quand ils furent arrivés à l'endroit où ils avaient tué l'espion d'Hector, Ulysse, cher à Jupiter, arrêta les agiles coursiers, et le fils de Tydée, sautant à terre, mit aux mains d'Ulysse les dépouilles sanglantes; puis, il remonta sur les chevaux, qu'il fouetta; et tous deux volèrent avec ardeur [vers les vaisseaux creux : car ils étaient impatients d'arriver]. Nestor, le premier, entendit le pas des chevaux, et s'écria : « Amis, chefs et gouverneurs des Grecs : vais-je me tromper ou dire la vérité? Mon cœur m'ordonne de parler. Un bruit de chevaux, aux pieds rapides, frappe mes oreilles. Plût aux dieux que ce fût déjà Ulysse et le vaillant Diomède, poussant rapidement devant eux des chevaux solipèdes enlevés aux Troyens! Mais je crains terriblement dans mon âme que ces héros, les plus braves des Grecs, n'aient succombé dans la foule tumultueuse des Troyens. » Il n'avait pas encore fini de parler, qu'ils arrivèrent eux-mêmes et sautèrent à terre. Les rois, enchantés, leur serrèrent affectueusement la main, et leur adressèrent de douces paroles. Nestor, le cavalier de Gérénia, les interrogea le premier : « Allons, dis-moi, Ulysse, héros si vanté, toi qui fais la gloire des Grecs, comment vous avez pris ces chevaux. Est-ce en pénétrant dans le camp des Troyens? ou bien quelque dieu, venant à votre rencontre, vous les a-t-il donnés? Ils ressemblent terriblement aux rayons du soleil. J'en viens toujours aux mains avec les Troyens, et je ne demeure point oisif près des vaisseaux, tout vieux guerrier que je suis; cependant je n'ai point encore vu ni remarqué de pareils chevaux : je pense que c'est un dieu, venu à votre rencontre, qui vous les a donnés : car vous êtes tous deux chers à Jupiter, le dieu qui rassemble les nuages, et à la fille de Jupiter, qui porte l'égide, Minerve aux yeux étincelants. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole, lui répondit : « O Nestor, fils de Nélée, toi qui fais la gloire des Grecs, un dieu, s'il le voulait, donnerait facilement des chevaux supérieurs à ceux-ci : car les dieux sont beaucoup plus puissants. Les chevaux que tu vois, vieillard, sont nouvellement arrivés de Thrace : le brave Diomède a égorgé le roi de cette contrée, et à côté de lui douze princes, ses compagnons. Nous avons tué près des vaisseaux un treizième guerrier, un espion qu'Hector et d'autres Troyens illustres avaient envoyé pour reconnaître notre camp. » Il dit; et, le cœur joyeux, fit franchir le fossé aux coursiers solipèdes; les autres Grecs, enchantés, suivirent ses pas. Quand ils furent arrivés à la tente, bien construite, du fils de Tydée, ils attachèrent les chevaux avec des courroies bien taillées à la crèche où se tenaint les rapides chevaux de Diomède, mangeant le froment, doux comme le miel. Ulysse plaça à la poupe de son navire

les dépouilles sanglantes de Dolon, en attendant qu'ils préparassent un saerifiee à Minerve. Ils se plongèrent dans la mer pour laver la sueur qui ruisselait sur leurs jambes, leur eou et leurs euisses. Quand les flots de la mer eurent enlevé la sueur qui eouvrait leur eorps, et réeréé leurs esprits, ils entrèrent dans des bassins bien polis pour se baigner. Après s'être baignés et oints d'huile d'olive, ils s'assirent pour prendre le repas ; et, puisant dans un eratère plein, ils épanehèrent en l'honneur de Minerve un vin doux eomme le miel.



H. MOTTE INV. QUANTIN ÉD.

XI

CHANT XI

ARGUMENT

1. Au retour de l'aurore, Agamemnon s'arme et conduit ses troupes au combat. — 2. Hector et les Troyens s'y préparent de leur côté. Parmi les dieux, la Discorde seule préside à ces apprêts. — 3. Agamemnon se signale par de grands exploits et fait plier les Troyens. — 4. Jupiter envoie Iris auprès d'Hector pour l'engager à rétablir le combat. — 5. Agamemnon, blessé, quitte le champ de bataille. Hector arrive et encourage les siens. — 6. Diomède, Ulysse et Ajax soutiennent les efforts des Grecs. — 7. Diomède est blessé par Pâris : Ulysse lui prête secours. — 8. Ulysse est blessé : Ajax et Ménélas protègent sa retraite. — 9. Machaon, blessé par Pâris, est emmené par Nestor. — 10. Ajax, craignant pour les vaisseaux, se retire peu à peu. Pâris blesse Eurypyle. — 11. Achille envoie Patrocle auprès de Nestor pour savoir si c'est bien Machaon qu'il a ramené blessé. Nestor exhorte Patrocle à prier Achille d'avoir pitié des Grecs. — 12. Patrocle retourne auprès d'Achille : il rencontre en chemin Eurypyle et s'arrête pour panser sa blessure.

1. — L'Aurore sortait de la couche du noble Tithon pour apporter la lumière aux Immortels et aux mortels, quand Jupiter envoya vers les rapides vaisseaux des Grecs la Discorde cruelle, tenant en ses mains le signal de la guerre. Elle s'arrêta sur l'énorme et noir vaisseau d'Ulysse, placé au centre, pour se faire entendre des deux côtés, et dans la tente d'Ajax, fils de Télamon, et dans celle d'Achille, qui avaient tiré sur le rivage, aux extrémités, leurs vaisseaux bien proportionnés, confiants qu'ils étaient dans leur virilité et dans la force de leurs bras. La déesse, arrêtée en cet endroit, éleva la voix, et poussa un grand cri, un cri terrible, qui jeta dans l'âme de tous les Grecs la force nécessaire pour guerroyer et combattre sans relâche. [Dès lors la guerre leur devint plus douce que le retour sur leurs vaisseaux creux, dans la terre chérie de la patrie.] Le fils d'Atrée éleva la voix, et ordonna aux Grecs de s'armer; lui-même revêtit l'airain étincelant. D'abord il entoura ses jambes de belles cnémides, qu'attachaient des agrafes d'argent : puis, il couvrit sa poitrine de la cuirasse, que lui donna jadis Cinyras, comme gage

d'hospitalité. Car jusqu'en Chypre avait retenti cette grande nouvelle, que les Grecs allaient faire voile pour Troie : c'est alors que, pour complaire au roi, il lui donna cette cuirasse. Elle avait dix bandes d'acier noir, douze d'or et vingt d'étain; aux deux faces, trois dragons d'azur se dressaient vers le cou, semblables aux arcs-en-ciel que le fils de Saturne a fixés dans la nue, et qui sont un présage pour les hommes à la voix articulée. Il suspendit à son épaule une épée où brillaient des clous d'or et dont le fourreau d'argent était attaché à un baudrier tissu d'or. Il se couvrit tout entier d'un bouclier artistement travaillé, solide, beau, que bordaient dix cercles d'airain; on y voyait vingt bossettes d'étain éblouissantes, et, au milieu, une d'acier noir. Autour de ce bouclier s'enroulait la Gorgone, à l'œil farouche, et lançant de terribles regards : la Terreur et la Fuite l'environnaient. Une courroie d'argent y était attachée, sur laquelle s'allongeait un dragon noirâtre, dont les trois têtes entrelacées sortaient d'un seul cou. Il mit sur sa tête un casque, à cimier doublement saillant et à quatre panaches, garni d'une queue de cheval, et dont l'aigrette s'inclinait du haut en bas d'une façon menaçante. Il prit deux fortes lances, armées d'une pointe d'airain qui projetait jusqu'au ciel un vif éclat. Alors Minerve et Junon tonnèrent pour glorifier le roi de l'opulente Mycènes. Ensuite chacun ordonna à son écuyer de retenir les chevaux en bon ordre au bord du fossé : pour eux ils s'élancèrent à pied et revêtus de leurs armes; et une clameur immense s'éleva avant l'aurore. Ils arrivèrent et se rangèrent au bord du fossé, avant les cavaliers qui les suivirent de près. Le fils de Saturne excita parmi eux un funeste tumulte, et fit tomber du haut des airs une rosée imprégnée de sang, parce qu'il devait précipiter chez Pluton beaucoup de têtes valeureuses.

2. — D'autre part, les Troyens se formaient sur la hauteur de la plaine, autour du grand Hector et de l'excellent Polydamas et d'Énée, que le peuple troyen honorait comme un dieu, et des trois fils d'Anténor, Polybe, le divin Agénor, et le jeune Acamas, comparable aux Immortels. Hector, qu'on voyait aux premiers rangs, portait un bouclier bien arrondi. Tel qu'un astre pernicieux tantôt s'élance resplendissant du sein des nuages, et tantôt se cache sous les sombres nuées; tel Hector, donnant ses ordres, apparaissait tour à tour aux premiers et aux derniers rangs : tout couvert d'airain, il brillait comme l'éclair de Jupiter qui porte l'égide. Quand des moissonneurs, marchant en sens contraire, suivent un sillon de froment ou d'orge, dans la terre d'un homme opulent, les gerbes tombent en foule : de même, les Troyens et les Grecs, s'élançant les uns contre les autres, s'entre-tuaient, sans qu'aucun d'eux songeât à la fuite désastreuse. Ils portaient des têtes égales dans la mêlée; comme des loups, ils se précipitaient. La Discorde, source de gémis-

sements, se réjouit à cette vue : car c'était la seule des divinités qui se trouvât parmi les combattants; les autres dieux n'étaient pas là : mais ils se tenaient tranquilles dans leurs demeures, sur les sommets sinueux où de superbes palais avaient été construits à chacun d'eux. Tous accusaient le fils de Saturne, couvert de sombres nuages, parce qu'il voulait départir la victoire aux Troyens; mais Jupiter ne s'en inquiétait point; retiré à l'écart, il demeurait loin des autres dieux, fier de sa gloire, et contemplant la ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs, l'éclat de l'airain, ceux qui tuaient et ceux qui étaient tués.

3. — Tant que dura l'aurore et que grandit le jour sacré, les traits atteignirent les uns et les autres, et les soldats tombèrent. Mais à l'heure où le bûcheron prépare le repas du soir, dans les halliers de la montagne, après qu'il a fatigué ses bras à couper des arbres élevés, que le dégoût s'est glissé dans son âme, et que le désir d'une douce nourriture s'est emparé de ses sens; alors, par un effort de valeur, les Grecs, s'exhortant les uns les autres de rang en rang, rompirent les phalanges troyennes. Agamemnon s'élança le premier : il tua Bianor, pasteur des peuples, et, après lui, son compagnon Oïlée, dompteur de coursiers. Celui-ci avait sauté du char et s'avançait au-devant d'Agamemnon; mais, comme il fondait droit sur lui, la lance aiguë le blessa au front : l'airain pesant du casque ne l'arrêta pas; elle le traversa ainsi que l'os, et la cervelle tout entière se répandit dans l'intérieur de la tête : Oïlée fut dompté dans sa furie. Agamemnon, roi des guerriers, les abandonna sur le lieu même, laissant à découvert leur poitrine éblouissante, après qu'il les eut dépouillés de leurs tuniques. Ensuite il alla tuer Isus et Antiphus, deux fils de Priam, l'un naturel, l'autre légitime, montés tous deux sur un même char : le fils naturel tenait les rênes, et l'illustre Antiphus combattait : c'est eux qu'Achille surprit autrefois sur les cimes de l'Ida, comme ils faisaient paître leurs brebis, et attacha avec de flexibles osiers; mais une rançon leur rendit la liberté. En ce jour, le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, frappa de sa lance Isus à la poitrine, au-dessus de la mamelle, et d'un coup d'épée atteignit Antiphus à l'oreille et le renversa du char; puis, il se hâta de le dépouiller de leurs belles armes, et reconnut ces Troyens, qu'il avait vus jadis près des rapides vaisseaux, lorsque Achille, aux pieds légers, les amena de l'Ida. Tel qu'un lion, entré dans la retraite d'une biche rapide, broie aisément les jeunes faons qu'il a saisis dans ses dents puissantes, et leur ravit la douce existence; la mère, quoiqu'elle soit tout près d'eux, ne peut les secourir : car une frayeur horrible la saisit, et soudain elle s'élance à travers les chenaies profondes et les bois, haletante, baignée de sueur, à cause de l'impétuosité du terrible animal; de même aussi, nul parmi les Troyens ne put

garantir de la mort ces jeunes guerriers : tous, au contraire, s'enfuyaient devant les Grecs. Alors parurent Pisandre et l'intrépide Hippolochus, nés du belliqueux Antimaque, qui, gagné par l'or, par les riches présents de Pâris, ne voulut pas qu'on rendît Hélène au blond Ménélas. Le puissant Agamemnon surprit ses deux fils, montés sur un même char et contenant ensemble les rapides coursiers : car les rênes brillantes avaient glissé de leurs mains, et les chevaux s'étaient effarouchés : le fils d'Atrée se précipita en avant, tel qu'un lion; mais eux le supplièrent du haut de leur char : « Prends-nous vivants, fils d'Atrée, et accepte une rançon raisonnable. Le palais d'Antimaque renferme beaucoup d'objets précieux, de l'airain, de l'or et du fer bien travaillé. Notre père te donnerait volontiers avec cela une riche rançon, s'il apprenait que nous sommes en vie sur les vaisseaux des Grecs. » C'est ainsi qu'en pleurant ils adressaient au roi de douces paroles; mais ils entendirent une voix qui n'avait rien de doux : « Si vous êtes les fils du belliqueux Antimaque, qui proposa jadis, dans l'assemblée des Troyens, de tuer Ménélas, envoyé en ambassade avec le divin Ulysse, et de lui fermer le retour vers les Grecs, vous expierez aujourd'hui l'indigne outrage de votre père. » Il dit; et d'un coup de lance dans la poitrine il renversa Pisandre du char : le Troyen, tombant à la renverse, heurta violemment le sol. Hippolochus sauta à terre; et c'est là qu'il fut dépouillé par Agamemnon, qui, après lui avoir tranché les mains avec l'épée, et lui avoir coupé la tête, envoya rouler le tronc au milieu de la mêlée. Il laissa là leurs corps, et courut à l'endroit où se heurtaient les plus épaisses phalanges : sur ses pas marcha le reste des Grecs, aux belles cnémides. Les fantassins tuaient les fantassins contraints de fuir; les cavaliers tuaient les cavaliers avec l'airain homicide : du sein de la plaine montait la poussière, soulevée par les pieds retentissants des chevaux : le puissant Agamemnon, à leur poursuite, ne cessait de tuer les Troyens et d'exhorter les Grecs. Lorsque le feu dévorant tombe dans une forêt qui n'a point été mise en coupe, et que les tourbillons du vent portent partout l'incendie, les taillis épais, pressés par la violence du feu, tombent avec leurs racines : ainsi les têtes des Troyens fugitifs tombaient sous les coups d'Agamemnon, fils d'Atrée; et nombre de coursiers, à la tête élevée, entraînaient avec fracas des chars vides à travers l'espace qui séparait les deux armées; ils regrettaient leurs excellents conducteurs, qui gisaient sur la terre, beaucoup plus agréables aux vautours qu'à leurs épouses.

4. — Jupiter retira Hector du milieu des traits, de la poussière, du carnage, du sang et du tumulte; le fils d'Atrée le poursuivit en exhortant vivement les Grecs. Les Troyens, traversant la plaine, se précipitèrent vers la colline des figuiers, près du tombeau du vieil Ilus, descendant de Dardanus;

ils soupiraient après leurs remparts; mais le fils d'Atrée ne cessa de les poursuivre avec de grands cris, et souilla de poussière et de sang ses mains indomptables. Arrivés à la porte Scée, devant le hêtre, ils s'arrêtèrent et attendirent leurs compagnons; mais eux, fuyaient encore à travers la plaine, comme des génisses, qu'un lion, survenu dans l'ombre de la nuit, a toutes effrayées : l'affreuse mort se présente à l'une d'elles : il commence par lui briser le cou, après l'avoir saisie dans ses dents puissantes; puis il avale son sang et toutes ses entrailles : ainsi le puissant Agamemnon, fils d'Atrée, poussait devant lui les Troyens, tuant toujours le dernier; eux, fuyaient; et beaucoup tombaient de leur char, en avant ou à la renverse, sous les coups du fils d'Atrée : car, la lance à la main, il s'abandonnait à toute sa fureur. Il touchait aux remparts élevés de la ville, lorsque le père des hommes et des dieux, descendant du ciel, s'assit sur les cimes de l'Ida, abondant en sources : il tenait la foudre dans ses mains. Il invita Iris, aux ailes d'or, à porter son message : « Va, pars, rapide Iris, et porte à Hector l'expression de ma volonté. Tant qu'il verra Agamemnon, pasteur des peuples, se précipiter aux premiers rangs, et rompre les lignes des guerriers, qu'il recule, et ordonne au reste de l'armée de faire tête à l'ennemi dans la mêlée terrible. Mais lorsque, frappé d'un coup de lance ou percé d'une flèche, Agamemnon s'élancera sur son char, alors je lui donnerai la victoire, et il tuera les Grecs, jusqu'à ce qu'il arrive aux vaisseaux pourvus de bons rameurs, et que le soleil se couche, et que les ombres sacrées descendent sur la terre. » Il dit; et, docile à ses ordres, la prompte Iris, légère comme le vent, descendit du sommet de l'Ida dans la sainte Ilion. Elle trouva le fils du belliqueux Priam, le divin Hector, debout sur son char solidement construit. Iris, aux pieds légers, s'approcha et lui dit : « Hector, fils de Priam, égal à Jupiter en prudence, Jupiter m'a envoyé pour te parler ainsi : tant que tu verras Agamemnon, pasteur des peuples, se précipiter aux premiers rangs et rompre les lignes des guerriers, abstiens-toi de combattre, et ordonne au reste de l'armée de faire tête à l'ennemi dans la mêlée terrible. Mais lorsque, frappé d'un coup de lance ou percé d'une flèche, il s'élancera sur son char, alors Jupiter te donnera la victoire et tu tueras les Grecs, jusqu'à ce que tu arrives aux vaisseaux, pourvus de bons rameurs, et que le soleil se couche, et que les ombres sacrées descendent sur la terre. » Après avoir ainsi parlé, Iris, aux pieds légers, disparut. Hector sauta tout armé de son char sur la terre; et, brandissant des javelots acérés, il parcourut l'armée en tout sens, l'excitant au combat, et ranima la mêlée terrible. Les Troyens se retournèrent et présentèrent le front aux Grecs. D'autre part, les Grecs encouragèrent leurs phalanges. Le combat s'engagea entre ennemis face à face. Agamemnon s'élança le premier;

car il voulait les devancer tous dans l'attaque. Dites-moi maintenant, Muses, qui habitez les palais de l'Olympe, qui le premier marcha au-devant d'Agamemnon, soit parmi les Troyens eux-mêmes, soit parmi leurs illustres alliés. Ce fut le grand et fort Iphidamas, fils d'Anténor, nourri dans la fertile Thrace, mère des troupeaux. Cissée, son aïeul maternel et père de Théano aux belles joues, l'éleva dans son palais dès sa plus tendre enfance. Lorsqu'il eut atteint le terme de la glorieuse jeunesse, Cissée le retint près de lui et lui donna sa fille. A peine l'eut-il épousée, qu'au bruit de l'expédition des Grecs il quitta la chambre nuptiale, et partit, suivi de douze vaisseaux recourbés. Ensuite il laissa à Percope ses navires bien proportionnés; et, prenant la voie de terre, il vint à Ilion. C'est lui qui, en cet instant, se porta au-devant d'Agamemnon, fils d'Atrée. Lorsqu'en marchant l'un sur l'autre, ils furent près de se joindre, le fils d'Atrée manqua le but, et sa lance frappa dans le vide. Iphidamas l'atteignit à la ceinture, au-dessous de la cuirasse; et, comptant sur la vigueur de son bras, il poussa avec force; mais il ne perça point le baudrier éclatant; et la pointe, rencontrant l'argent, se recourba comme du plomb. Le puissant Agamemnon saisit l'arme avec la main, l'attira à lui, furieux comme un lion, et l'arracha de la main d'Iphidamas; puis, il le frappa au cou avec son épée, et brisa en lui les ressorts de la vie. Ainsi l'infortuné tomba pour la défense de ses concitoyens et s'endormit d'un sommeil d'airain, loin de sa jeune et légitime épouse, qui ne lui avait pas encore témoigné sa reconnaissance des nombreux présents qu'il lui avait faits : d'abord il avait donné cent bœufs, puis avait promis mille chèvres et autant de brebis, choisies parmi ses innombrables troupeaux. Alors donc Agamemnon, fils d'Atrée, le dépouilla, et, chargé de ses belles armes, rentra dans la foule des Grecs. Quand le premier-né d'Anténor, Coon, illustre entre les hommes, aperçut Agamemnon, une violente douleur obscurcit ses yeux à la vue de son frère mort. Armé d'une lance, il se plaça de côté, sans être aperçu du divin Agamemnon, et le blessa au milieu du bras, au-dessous du coude, et la pointe de la lance brillante traversa les chairs de part en part. Agamemnon, roi des guerriers, frémit; mais, loin de cesser pour cela de combattre, il s'élança sur Coon avec sa lance, fille du vent. Celui-ci se hâtait de tirer par les pieds son frère Iphidamas, et appelait à haute voix tous les plus vaillants. Comme il le traînait à travers la foule, Agamemnon le blessa de sa lance d'airain au-dessous du bouclier bombé, et brisa en lui les ressorts de la vie; puis il s'approcha et lui coupa la tête sur le corps d'Iphidamas. C'est ainsi que les fils d'Anténor accomplirent leur destinée, sous les coups du roi, fils d'Atrée, et descendirent dans la demeure de Pluton.

5. — Cependant Agamemnon parcourait les rangs des autres guerriers

avec la lance, l'épée et des pierres énormes, tant qu'un sang tiède encore jaillit de sa blessure entr'ouverte; mais, quand la plaie eut séché, et que le sang se fut arrêté, le fils d'Atrée ressentit de vives douleurs. S'il est aigu et pénétrant, le trait qui atteint la femme en travail et qu'envoient les cruelles Ilythies, ces filles de Junon, arbitres des amères douleurs, non moins vives furent les souffrances que ressentit le fils d'Atrée. Il s'élança sur son char, et ordonna à l'écuyer de le conduire vers les vaisseaux creux : car son cœur était affligé; puis, apostrophant les Grecs, il leur cria d'une voix éclatante : « Amis, chefs et gouverneurs des Argiens, c'est à vous maintenant de repousser la terrible bataille loin de ces vaisseaux qui voguent sur la mer, puisque le prudent Jupiter ne m'a pas permis de combattre les Troyens durant tout le jour. » Il dit; et l'écuyer, fouettant les chevaux à la belle crinière, les dirigea vers les vaisseaux creux : ils volèrent avec ardeur; et, tandis qu'ils emportaient loin du combat le monarque épuisé par la douleur, l'écume blanchissait leur poitrail, et la poussière inondait leurs flancs. Lorsque Hector s'aperçut du départ d'Agamemnon, il exhorta les Troyens et les Lyciens, en leur criant à haute voix : « Troyens, Lyciens et Dardaniens qui combattez de près, soyez hommes, amis, et rappelez votre force indomptée. Il est parti, ce guerrier si brave; et Jupiter, fils de Saturne, m'a donné une grande gloire. Mais poussez vos chevaux solipèdes contre les Grecs valeureux, pour obtenir une gloire plus éclatante. » Ces paroles ranimèrent la force et le courage de chacun. Tel qu'un chasseur lance les chiens, aux dents blanches, sur un sanglier, hôte des bois, ou sur un lion, tel Hector, fils de Priam, égal à Mars homicide, lançait les magnanimes Troyens vers les Grecs : il marchait lui-même à leur tête, plein d'une noble fierté; et il se précipita dans la mêlée, pareil à la tempête, qui, fondant du haut des airs, bouleverse la mer azurée. Alors, quel fut le premier, quel fut le dernier de ceux qu'immola Hector, fils de Priam, lorsque Jupiter lui donna la victoire? Ce furent d'abord Aséus, Autonoüs, Opitès, Esymnus, Orus, et l'intrépide Hipponoüs, tous chefs des Grecs : après quoi, il massacra la foule des soldats : ainsi, quand le Zéphire dissipe les nuages amenés par le rapide Notus, en les frappant de ses violents tourbillons, les vagues enflées s'amoncellent, et l'écume se répand dans les airs, au souffle du vent impétueux : de même, les têtes des guerriers tombaient en foule sous les coups d'Hector.

6. — Alors, c'eût été un affreux carnage, et de terribles événements auraient eu lieu, et les Grecs en fuite se fussent élancés dans leurs vaisseaux, si Ulysse n'avait appelé à haute voix Diomède, fils de Tydée : « Fils de Tydée, pourquoi oublions-nous notre force indomptée? Allons, ami; viens te placer à mes côtés : car ce serait une honte, si Hector, au casque ondoyant, s'emparait de nos vaisseaux. » Le vaillant Diomède, prenant la parole à son

tour, lui répondit : « Oui, certes, je resterai ferme et soutiendrai le choc ; mais nous servirons de peu, puisque Jupiter, qui rassemble les nuages, veut donner la victoire plutôt aux Troyens qu'à nous. » Il dit, et précipita du char sur la terre Thymbrée, qu'il frappa de sa lance à la mamelle gauche ; de son côté, Ulysse renversa Mélion, le divin écuyer de ce prince. Ensuite ils abandonnèrent ces ennemis qu'ils avaient mis hors de combat, et se jetèrent dans la mêlée, où ils semèrent le désordre ; comme deux sangliers, pleins d'audace, fondent sur des chiens de chasse : ainsi les deux héros, revenant sur leurs pas, immolèrent les Troyens ; et les Grecs respirèrent, joyeux d'échapper au divin Hector. Alors ils saisirent un char, monté par deux guerriers, les plus braves de leur pays, les fils de Mérops, le Percosien, qui l'emportait sur tous dans l'art de la divination, et ne voulait pas que ses enfants partissent pour la guerre homicide. Mais ils n'obéirent point à leur père, entraînés qu'ils étaient par les Parques de la sombre Mort. Le fils de Tydée, Diomède, habile à manier la lance, leur ayant arraché l'âme et la vie, les dépouilla de leurs belles armes. Ulysse tua Hippodamus et Hypérochus. Cependant le fils de Saturne, abaissant ses regards du haut de l'Ida, rendit la lutte égale pour les deux peuples : Grecs et Troyens se tuèrent à l'envi. Le fils de Tydée blessa de sa lance, à la hanche, Agastrophus, héros fils de Péon ; car il n'avait point là ses chevaux pour fuir : étrange aveuglement de son esprit ! L'écuyer les tenait à l'écart ; et lui s'élançait à pied au milieu des premiers rangs, tant qu'à la fin il perdit là douce existence. Hector l'aperçut bientôt parmi les lignes, et il fondit sur les deux héros en poussant des cris. Diomède, habile à pousser le cri de guerre, frémit à son aspect, et dit aussitôt à Ulysse qui était près de lui : « Ce fléau qui roule vers nous, c'est Hector furieux. Allons ! tenons-nous bien, et repousons-le sans lâcher pied. » Il dit ; et brandissant sa longue lance, il la jeta en avant : le coup, sans dévier, porta sur la tête d'Hector, au sommet du casque ; mais l'airain, repoussé par l'airain, n'arriva pas jusqu'à la belle peau : car elle fut garantie par le casque triple, à haute aigrette, que lui avait donné Phébus-Apollon. Hector se hâta de reculer à une grande distance ; rentré au milieu des siens, il tomba sur les genoux, et, de sa main robuste, s'appuya sur la terre ; et un sombre nuage s'étendit sur ses yeux. Tandis que le fils de Tydée poursuivait au loin, à travers les premières lignes, le vol de sa lance, à l'endroit où elle s'était enfoncée dans la terre, Hector revint à lui, sauta de nouveau sur son char, et le poussa dans la foule pour se dérober à la sombre Parque. Le brave Diomède, se précipitant sur lui avec sa lance, lui dit : « Voilà que tu échappes encore maintenant à la mort, chien ! Certes, le malheur s'est bien approché de toi : aujourd'hui encore, c'est Phébus-Apollon qui t'a sauvé, le dieu que tu dois invoquer,

lorsque tu vas affronter le bruit des javelots. Oui, je te tuerai à la prochaine rencontre, pourvu qu'un dieu aussi me vienne en aide. En attendant, je vais attaquer tous ceux que je pourrai atteindre. » Il dit, et dépouilla le fils de Péon, habile à manier la lance.

7. — Mais Pâris, époux d'Hélène à la belle chevelure, adossé contre une colonne, près du tombeau fait de main d'homme à Ilus, fils de Dardanus et prince des anciens jours, banda son arc contre le fils de Tydée, pasteur des peuples. Celui-ci enlevait alors au redoutable Agastrophus la cuirasse éclatante qui couvrait sa poitrine, détachait le bouclier de ses épaules, ainsi que le casque pesant. Pâris tendit son arc par le milieu, et l'atteignit (car le trait, parti de sa main, ne fut pas vain) à la plante du pied droit : or, la flèche s'enfonça profondément dans la terre. Pâris, riant à cœur-joie, s'élança hors de son embuscade, et cria d'une voix triomphante : « Tu es blessé : la flèche n'est point partie en vain : plût aux dieux que je t'eusse ôté la vie en t'atteignant à l'extrémité du bas-ventre ! Alors, les Troyens auraient respiré dans leur détresse, eux qui frissonnent devant toi, comme les chèvres bêlantes devant le lion. » Le brave Diomède lui répondit sans s'émouvoir : « Archer insolent, fier de ton bel arc, lorgneur de filles, si tu te mesurais avec moi face à face et les armes à la main, ton arc et tes flèches nombreuses ne te serviraient de rien. Pour m'avoir effleuré maintenant la plante du pied, voilà comme tu te glorifies ! Je m'en soucie autant que si une femme ou un enfant sans raison m'eût blessé. Car il est sans force le trait du lâche, de l'homme de rien. Il en est tout autrement du trait acéré parti de ma main : pour peu qu'il touche l'ennemi, il l'étend mort sur-le-champ : son épouse se déchire les deux joues, ses enfants demeurent orphelins ; son corps pourrit sur la terre, rougie de son sang, et l'on voit autour de lui plus d'oiseaux de proie que de femmes. » Il dit ; Ulysse, habile à manier la lance, le joignit et se plaça devant lui. Diomède, se baissant derrière lui, tira du pied la flèche rapide : la douleur amère entra dans les chairs. Il s'élança sur son char, et ordonna à l'écuyer de le conduire aux vaisseaux creux : car son cœur était déchiré. Ulysse, habile à manier la lance, se trouva seul : aucun des Grecs ne resta à ses côtés : car tous étaient saisis d'effroi. Alors ce héros gémit, et dit en son cœur magnanime : « Infortuné que je suis ! que faire ! Le mal est grand, si je fuis par crainte de la multitude ; c'est pis encore, si je tombe seul entre leurs mains : le fils de Saturne a mis en fuite le reste des Grecs. Mais pourquoi mon esprit est-il préoccupé de ces pensées ? Je sais bien que les lâches se tiennent loin de la guerre ; mais quiconque se distingue dans le combat doit demeurer inébranlable, qu'il soit frappé ou qu'il frappe l'ennemi. »

8. — Tandis qu'il roulait ces pensées en lui-même et dans son esprit, les phalanges troyennes s'avancèrent, couvertes de boucliers, et l'enveloppèrent, plaçant au milieu d'eux leur fléau. Quand des chiens et d'ardents jeunes gens pourchassent un sanglier sorti d'un hallier profond et aiguisant ses dents blanches dans ses mâchoires recourbées : tous s'élancent sur lui ; et l'on entend le grincement de ses dents ; mais eux, soutiennent néanmoins l'attaque du terrible animal. De même les Troyens fondirent alors sur Ulysse, cher à Jupiter. Il s'élança en avant, armé de sa lance acérée, et blessa d'abord le noble Déiopite, au-dessus de l'épaule ; ensuite il immola Thoon et Ennomus ; Chersidamas avait sauté à bas de son char : il le blessa de sa lance, dans la région du nombril, sous l'orbe du bouclier : le Troyen tomba dans la poussière et pressa la terre du plat de sa main. Ulysse les quitta et blessa de sa lance le fils d'Hippasis, Charops, frère germain du noble Socus. Socus, mortel semblable aux dieux, s'avança pour lui porter secours. Il s'arrêta tout près d'Ulysse, et lui adressa ces paroles : « Glorieux Ulysse, insatiable de ruses et de labeurs, tu triompheras aujourd'hui des deux fils d'Hippasis, et tu les tueras tous les deux en les dépouillant de leurs armes ; ou, percé de ma lance, tu perdras la vie. » A ces mots, il l'atteignit au bouclier bien arrondi : la lourde lance perça le bouclier brillant, traversa la cuirasse artistement travaillée, et déchira toute la peau du flanc ; mais Pallas-Minerve ne permit pas qu'elle s'enfonçât dans les entrailles du héros. Ulysse reconnut que l'atteinte n'était pas mortelle : il recula de quelques pas et adressa ces paroles à Socus : « Ah ! malheureux ! tu touches assurément au moment suprême. Si tu m'obliges à cesser de combattre les Troyens, je prétends que la mort et la sombre Parque t'atteindront en ce jour : terrassé par ma lance, tu me donneras la gloire, et ton âme à Pluton, célèbre par ses coursiers. » Il dit ; et Socus, se retournant, se préparait à fuir ; mais, comme il tournait le dos, Ulysse lui plongea sa lance entre les deux épaules, et l'enfonça au travers de la poitrine : le sol retentit de sa chute, et le divin Ulysse s'écria en triomphant : « O Socus, fils du belliqueux Hippasis, dompteur de coursiers, la mort, fin de toute chose, t'a gagné de vitesse, et tu n'as pu lui échapper. Ah ! malheureux ! ton père et ta mère vénérables ne te fermeront point les yeux à l'heure de la mort ; mais les oiseaux carnivores te déchireront en te frappant de leurs lourdes ailes. Pour moi, quand je mourrai, les nobles Grecs me feront des funérailles solennelles. » Il dit, et retira de son corps, de son bouclier bombé, la lance pesante du belliqueux Socus : en la retirant, le sang jaillit, et le cœur du héros était affligé. Les magnanimes Troyens, à la vue du sang d'Ulysse, s'encouragèrent dans la foule, et marchèrent tous contre lui. Mais il recula en arrière et appela ses compagnons. Trois fois

il cria autant que le peut la tête d'un homme : trois fois Ménélas, cher à Mars, entendit sa voix. Il s'adressa donc aussitôt à Ajax, qui était à ses côtés : « Noble Ajax, fils de Télamon, chef des peuples, la voix de l'intrépide Ulysse est venue jusqu'à moi : on dirait d'un homme que les Troyens ont coupé et pressent seuls dans la mêlée terrible. Volons dans la mêlée : il convient de le secourir. Je crains qu'isolé au milieu des Troyens, il ne succombe, malgré sa valeur, et ne prépare aux Grecs de grands regrets. » A ces mots, il s'avança, suivi d'Ajax, mortel semblable aux dieux. Ils trouvèrent ensuite Ulysse, cher à Jupiter : autour de lui se pressaient les Troyens, comme, sur les montagnes, des chacals, altérés de sang, entourent un cerf cornu que le chasseur a blessé d'une flèche partie de son arc : il s'est dérobé par la fuite à son ennemi, tant que son sang était chaud et que ses genoux pouvaient se mouvoir; mais, quand le trait rapide l'a dompté, les chacals, avides de chair crue, le dévorent sur la montagne, dans un bois ombreux ; mais la fortune amène un lion rapace : les chacals s'enfuient, et le lion le met en pièces. Ainsi les Troyens, aussi nombreux que vaillants, assaillaient alors le vaillant et artificieux Ulysse ; mais le héros, se ruant sur eux, avec sa lance écartait l'heure fatale. Ajax s'approcha, couvert de son bouclier comme d'une tour, et se tint debout à ses côtés. Les Troyens effrayés s'enfuirent de toutes parts; et le belliqueux Ménélas, prenant Ulysse par la main, le conduisit hors de la mêlée, en attendant que son serviteur lui eût amené son char.

9. — Cependant Ajax, fondant sur les Troyens, tua Doryclus, fils naturel de Priam; puis, blessa Pandocus, et blessa encore Lysandre, et Pylasus, et Pylartès. Tel qu'un fleuve débordé, gros des pluies de Jupiter, descend, comme un torrent, de la montagne dans la plaine, emporte avec lui beaucoup de chênes arides et beaucoup de pins, et roule dans la mer une foule d'immondices; tel alors, l'illustre Ajax promenait sa fureur dans la plaine, immolant et les hommes et les coursiers. Hector ne le savait pas encore : car il combattait à gauche de tout le champ de bataille, sur les rives du fleuve Scamandre : là, tombaient surtout les têtes des guerriers, et s'élevait une immense clameur autour du grand Nestor et du belliqueux Idoménée. Hector était au milieu d'eux, accomplissant de terribles exploits avec sa lance et avec ses chevaux, qu'il conduisait avec art ; et il anéantissait les phalanges des jeunes gens. Cependant les nobles Grecs n'auraient pas cédé la place, si Pâris, l'époux d'Hélène, à la belle chevelure, n'eût mis hors de combat Machaon, pasteur des peuples, en le blessant à l'épaule droite d'une flèche à trois pointes. Les Grecs, malgré le courage qui les animait, furent saisis d'effroi : ils craignaient que, la chance venant à tourner, les Troyens ne tuassent Machaon. Aussitôt Idoménée adressa la parole au divin Nestor : « O Nestor, fils de Nélée, grande

gloire des Grecs : hâte-toi de monter sur ton char : que Machaon monte près de toi, et dirige au plus vite vers les vaisseaux tes coursiers solipèdes : car il vaut seul un grand nombre de guerriers, ce médecin habile à couper les traits et à répandre sur les blessures des sucs bienfaisants. » Il dit ; et Nestor, le cavalier de Gérénia, s'empressa d'obéir : il monta aussitôt sur son char et fit monter près de lui Machaon, fils de l'excellent médecin Esculape : il fouetta les chevaux, qui volèrent avec ardeur vers les vaisseaux creux : car il leur était doux de prendre ce chemin.

10. — Cébrion s'aperçut de la déroute des Troyens : monté sur le char d'Hector, il lui dit ces mots : « Hector, tandis que nous combattons ici les Grecs, à l'extrémité de la mêlée effroyable, le reste des Troyens, hommes et chevaux, recule en désordre : c'est Ajax, fils de Télamon, qui les pousse devant lui : je l'ai bien reconnu au large bouclier qu'il a sur les épaules. Nous aussi, dirigeons notre attelage du côté surtout où les guerriers, à pied et sur les chars, engageant une lutte terrible, s'égorgent à l'envi, et où retentit une immense clameur. » Ayant ainsi parlé, il frappa du fouet sonore les chevaux à la belle crinière : eux, sensibles aux coups, emportèrent le char rapide à travers les Troyens et les Grecs, foulant aux pieds cadavres et boucliers : le dessous de l'essieu était tout souillé de sang, et la rampe, qui borde le char, trempée des gouttes sanglantes qui jaillissaient du sabot des chevaux ainsi que du cercle des roues. Hector brûlait de pénétrer dans la foule des guerriers, et de rompre leurs lignes en fondant sur eux : il porta au milieu des Grecs un funeste tumulte, et ne cessa point de combattre : il parcourut les rangs ennemis, frappant avec la lance, avec l'épée, avec des pierres énormes ; mais il évita la rencontre d'Ajax, fils de Télamon. Jupiter, qui siège sur un trône élevé, excita la crainte dans le cœur d'Ajax. Il s'arrêta étonné, jeta sur son épaule son bouclier fait de sept peaux de bœuf, et recula, portant çà et là ses regards dans la foule, comme une bête féroce, retournant souvent la tête et mettant alternativement un pied devant l'autre. Tel un lion fauve, que des villageois et leurs chiens ont repoussé loin d'une étable à bœufs : éveillés toute la nuit, ils ne lui laissent pas enlever la graisse des bœufs : lui cependant, avide de chair, s'élance en avant ; vains efforts ! de leurs mains hardies vole une grêle de traits et des torches enflammées, qui l'épouvantent et le font reculer malgré son ardeur ; et, le matin, il se retire le cœur plein de tristesse : tel Ajax s'éloignait des Troyens, bien à regret et l'âme pleine de tristesse ; car il craignait fort pour les vaisseaux des Grecs. Comme l'âne indolent entre dans un champ, malgré ses jeunes gardiens qui brisent force bâtons sur son dos : à peine entré, il tond la haute moisson ; les enfants le frappent de leurs bâtons ; mais leur force est impuissante, et c'est à grand'-

peine qu'ils le chassent, quand il s'est rassasié de nourriture. De même alors les Troyens magnanimes et les alliés, venus de pays lointains, suivaient sans relâche le grand Ajax, fils de Télamon, frappant de leurs javelots le milieu de son bouclier; mais tantôt Ajax, se rappelant sa force impétueuse, se retournait et contenait les phalanges des Troyens, dompteurs de coursiers; tantôt il poursuivait sa retraite, et leur fermait à tous le chemin des vaisseaux rapides. C'est ainsi qu'il signalait son courage, debout entre les Troyens et les Grecs. Parmi les traits que lui lançaient des mains hardies, les uns, poussés avec force, s'arrêtèrent dans son large bouclier; mais beaucoup aussi s'enfoncèrent en terre, dans l'espace intermédiaire, avant d'atteindre sa chair blanche, dont ils brûlaient de se rassasier. Quand le fils glorieux d'Évémon, Eurypyle, vit Ajax accablé sous une grêle de traits, il vint se placer près de lui, et lança un javelot étincelant qui atteignit au foie, sous le diaphragme, Apisaon, fils de Phausius et pasteur des peuples, et brisa aussitôt les forces de ce guerrier. Eurypyle s'élança pour le dépouiller de ses armes; mais lorsque Pâris, semblable aux dieux, le vit prêt à enlever l'armure d'Apisaon, il tendit sur-le-champ son arc contre lui, et le blessa à la cuisse droite avec sa flèche : le roseau se brisa, et Eurypyle ressentit à la cuisse une vive douleur. Il recula et rejoignit le corps de ses compagnons pour éviter la mort; et, s'adressant aux Grecs, il cria d'une voix forte : « Amis, chefs et gouverneurs des Grecs, arrêtez et montrez le front à l'ennemi : sauvez du coup fatal Ajax accablé sous les traits. Non! il n'échappera pas de la mêlée terrible. Faites donc face aux Troyens et couvrez le grand Ajax, fils de Télamon. » Ainsi parlait Eurypyle blessé : les Grecs vinrent se placer tout près de lui, le bouclier incliné sur l'épaule et la lance levée : Ajax vint à leur rencontre; et, dès qu'il eut rejoint le corps de ses compagnons, il s'arrêta et fit face aux Troyens. Voilà comme ils combattaient, semblables à la flamme dévorante.

11. — Cependant les cavales de Nélée, baignées de sueur, emportaient loin du combat Nestor et Machaon, pasteur des peuples. Le divin Achille, Achille aux pieds légers, le vit et le reconnut. Debout sur la poupe de son énorme navire, le héros contemplait ces funestes labeurs, cette déroute lamentable. Il s'adressa aussitôt à son ami Patrocle, en lui parlant du vaisseau; et celui-ci, l'ayant entendu, sortit de sa tente, pareil à Mars : ce fut là le principe de son malheur. Le valeureux fils de Ménœtius prit la parole le premier : « Achille, pourquoi m'appelles-tu? Quel besoin as-tu de moi? » Achille, aux pieds légers, lui répondit en ces mots : « Divin fils de Ménœtius, ami cher à mon cœur, je crois bien qu'aujourd'hui les Grecs viendront embrasser mes genoux et m'implorer : car une nécessité désormais intolérable pèse sur eux. Mais va maintenant, Patrocle, cher à Jupiter; demande à Nes-

tor quel est cet homme qu'il emmène blessé du champ de bataille. Certes, à le voir par derrière, il ressemble tout à fait à Machaon, fils d'Esculape : mais je n'ai point aperçu son visage : les chevaux, emportés par leur ardeur, ont passé rapidement devant moi. » Il dit ; et Patrocle, obéissant à son ami, se mit à courir le long des tentes et des vaisseaux des Grecs. Pour eux, arrivés à la tente du fils de Nélée, ils descendirent sur la terre, nourrice des humains ; l'écuyer Eurymédon détacha du char les cavales du vieillard ; les deux héros, debout, sous le vent, au bord de la mer, séchèrent la sueur de leurs tuniques ; puis, entrant dans la tente, ils s'assirent sur des fauteuils. Hécamède, à la belle chevelure, leur prépara un breuvage composé : fille du magnanime Arsinoüs, le vieillard l'emmena de Ténédos qu'Achille avait saccagée, et les Grecs la donnèrent à Nestor, parce qu'ils l'emportaient sur tous en sagesse. Elle poussa d'abord devant eux une belle table, aux pieds d'azur, bien polie : dans une corbeille d'airain elle servit l'oignon, assaisonnement du vin, le miel nouveau et la farine d'orge sacrée ; elle plaça à côté la coupe superbe que le vieillard avait apportée de Pylos : parsemée de clous d'or, elle avait quatre anses, et sur chacune d'elles paissaient deux colombes d'or ; ce vase était soutenu par deux pieds. Un autre vieillard aurait eu peine à le mouvoir sur la table, quand il était plein ; mais le vieux Nestor le soulevait sans difficulté. Hécamède, semblable aux déesses, versa dans la coupe du vin de Pramné, y râpa du fromage de chèvre avec une râpe d'airain, et en saupoudra la surface d'une blanche farine. Le breuvage composé, elle les invita à boire : ils burent ; et, quand ils eurent étanché leur soif ardente, ils se divertirent à converser ensemble. Alors Patrocle, mortel semblable à un dieu, se présenta à la porte. A son aspect, le vieillard se leva de son siège éclatant, l'introduisit en le prenant par la main, et l'invita à s'asseoir. Mais Patrocle s'y refusa, et dit : « Il n'est pas temps de s'asseoir, vieillard, nourrisson de Jupiter : tu ne saurais me persuader. Il est respectable et porté à la colère l'homme qui m'a envoyé savoir quel est le blessé que tu as amené ; mais je le reconnais moi-même : c'est Machaon, pasteur des peuples : porteur de cette parole, je vais maintenant auprès d'Achille. Tu n'ignores pas, vieillard, nourrisson de Jupiter, combien il est terrible, combien prompt à accuser même l'innocent. » Nestor, le cavalier de Gérénia, lui répondit alors : — « Eh ! d'où vient donc cette compassion qu'Achille a pour ceux des Grecs qui ont été atteints par les traits de l'ennemi ? Il ne sait pas sans doute quel deuil couvre l'armée. Les plus vaillants gisent sur leurs navires, frappés ou blessés. Le fils de Tydée, le vaillant Diomède, a été frappé ; Ulysse, habile à manier la lance, a été blessé, ainsi qu'Agamemnon ; cet autre, je viens de le ramener du champ de bataille, où l'avait atteint une flèche. Mais Achille, tout brave qu'il est, n'a des Grecs

ni souci ni pitié. Attend-il que, sur le rivage, nos rapides vaisseaux deviennent, malgré notre résistance, la proie du feu dévorant, et que nous-mêmes nous périssions l'un après l'autre? Car je n'ai plus la force qui animait autrefois mes membres flexibles. Plût au ciel que je fusse dans la fleur de l'âge et que ma vigueur fût entière, comme au temps où s'engagea une lutte entre nous et les Éléens, ravisseurs de nos bœufs, et où, terrassant le vaillant fils d'Hypérochus, Itymonée, qui habitait en Élide, j'enlevai par représailles un riche butin ! Comme il défendait ses bœufs, un javelot, parti de ma main, l'atteignit aux premiers rangs : il tomba ; ses troupes rustiques se dispersèrent, et nous emmenâmes de la plaine une proie immense : cinquante troupeaux de bœufs, et cinquante de brebis, autant de troupeaux de porcs et de chèvres, et cent cinquante cavales bai brun, toutes femelles, et dont plusieurs avaient leurs poulains à côté d'elles. Nous les conduisîmes à la Néléenne Pylos, et les introduisîmes de nuit dans la ville. Nélée se réjouit en son âme que j'eusse conquis un riche butin, quoique parti si jeune pour la guerre. Au retour de l'aurore, les hérauts convoquèrent à haute voix tous ceux envers qui la divine Élide avait contracté quelque dette. Les chefs des Pyliens, assemblés, partagèrent le butin (car les Épéens avaient fait tort à beaucoup d'entre nous, parce que nous n'étions qu'un petit nombre dans Pylos, victimes du malheur. En effet, quelques années auparavant, Hercule était venu nous assaillir, et tous les plus vaillants avaient été tués ; des douze fils de l'irréprochable Nélée, j'étais resté seul ; tous les autres avaient péri ; enorgueillis de ce succès, les Épéens, à la cuirasse d'airain, nous insultaient et méditaient des actes criminels) ; le vieillard choisit pour eux un troupeau de bœufs et un grand troupeau de brebis, chacun de trois cents têtes, avec leurs pasteurs. Car la divine Élide avait contracté une forte dette envers lui, en retenant quatre coursiers vainqueurs dans les jeux, avec leurs chars, venus pour disputer un trépied, prix de la course : Augéas, roi de la contrée, les garda, et renvoya le conducteur affligé de la perte de ses chevaux. Nélée, irrité de ce qui avait été dit et fait, s'attribua une large part, et fit distribuer le reste au peuple [pour que personne ne fût privé de la portion qui lui revenait]. Nous réglions ce partage, et nous offrions dans la ville des sacrifices aux dieux, lorsqu'au troisième jour tous les Éléens arrivèrent en bataillons serrés, eux et leurs nombreux coursiers solipèdes ; avec eux paraissaient en armes les deux Molions, encore enfants et inhabiles à déployer leur force impétueuse. Il est une ville, nommée Thryon, qui s'élève sur une hauteur, au bord lointain de l'Alphée, à l'extrémité de la sablonneuse Pylos : les ennemis l'assiégeaient, impatients de la saccager. Mais quand ils eurent franchi toute la plaine, Minerve, accourue du haut de l'Olympe, nous avertit, pendant la nuit, de prendre les armes : elle

n'eut point de peine à rassembler le peuple dans Pylos : tous brûlaient d'un désir ardent de combattre. Nélée me défendit de m'armer, et me cacha mes chevaux, ne me croyant pas encore propre aux choses de la guerre. Mais je ne laissai pas de me distinguer parmi nos cavaliers, quoique simple fantassin : telle était l'émulation que m'inspirait Minerve ! Sur les bords du Minyus, qui se jette dans la mer, non loin d'Arénè, nos Pyliens attendirent sur leurs chars l'aurore divine, tandis qu'affluaient en ce lieu les compagnies de fantassins. Partis de là en colonne serrée, et revêtus de nos armes, nous atteignîmes sur le midi le cours sacré de l'Alphée. Là, quand nous eûmes offert de pompeux sacrifices à Jupiter tout-puissant, un taureau à l'Alphée, un taureau encore à Neptune, une génisse indomptée à Minerve, la déesse aux yeux étincelants, l'armée prit, par compagnies. le repas du soir, et nous nous couchâmes tout armés sur les rives du fleuve. Cependant les fiers Épéens environnaient déjà la ville, qu'ils brûlaient de saccager ; mais la grande œuvre de Mars apparut d'abord à leurs yeux. Car lorsque le soleil brillant se leva sur la terre, nous en vînmes aux mains en invoquant Jupiter et Minerve. Quand la lutte fut engagée entre les Pyliens et les Épéens, je tuai d'abord le vaillant Mulius, et j'emmenai ses coursiers solipèdes : c'était le gendre d'Augéas, dont il avait épousé la fille aînée, la blonde Agamède, qui connaissait autant de simples que la vaste terre en nourrit. Comme il s'avançait, je le frappai de ma lance garnie d'airain : il tomba dans la poussière ; et moi, sautant sur son char, j'allai combattre aux premiers rangs. Alors les superbes Épéens se dispersèrent de tous côtés, quand ils virent à terre l'homme qui commandait leurs chars et l'emportait sur tous dans le combat. Pour moi, je m'élançai, pareil à la noire tempête, et je pris cinquante chars, et deux hommes autour de chacun mordirent la poudre, abattus par ma lance. J'aurais sans doute immolé également les jeunes Molionides, fils d'Actor, si Neptune, le dieu qui domine au loin, ne les avait soustraits au danger de la guerre en les couvrant d'un nuage épais. Alors Jupiter mit la victoire aux mains des Pyliens. Nous poursuivîmes l'ennemi à travers la vaste plaine, tuant les guerriers et recueillant leurs belles armes, jusqu'à ce que nos chars eussent atteint Buprasion, fertile en blé, et la roche Olénique, et le tertre élevé d'Alisius, où Minerve fit revenir l'armée sur ses pas. Là, je frappai et laissai gisant un dernier ennemi ; et les Grecs, quittant Buprasion, poussèrent leurs chevaux rapides vers Pylos : tous rendirent grâces à Jupiter entre les dieux et à Nestor entre les hommes. Tel je fus, que ne le suis-je encore parmi les guerriers ! Mais Achille sera seul à jouir de sa valeur. Ah ! il versera, je crois, bien des larmes quand l'armée aura péri. Écoute, mon ami, ce que te recommanda Ménœtius, le jour qu'il t'envoya de Phthie vers Agamemnon. Nous étions

là, le divin Ulysse et moi, dans le palais, et nous entendîmes toutes les recommandations qu'il t'adressa. Venus dans la demeure bien située de Pélée, alors que nous reerutions des soldats à travers l'Achaïe féeonde, nous y trouvâmes le héros Ménœtius, et toi avee Aehille. Le vieux Pélée, habile eavalier, brûlait, dans l'eneeinte de la eour, les euisses grasses d'un taureau en l'honneur de Jupiter qui aime à lancer la foudre ; il tenait une eoupe d'or, et versait un vin plein de feu sur l'offrande embrasée. Vous, vous prépariez les ehairs du taureau, lorsque nous parûmes dans le vestibule. Aehille, surpris, aeeourut, nous introduisit par la main ; et, nous invitant à nous asseoir, il nous servit les dons de l'hospitalité, eomme il convient de faire pour des hôtes. Lorsque nous eûmes satisfait la faim et la soif, j'ouvris l'entretien et vous exhortai tous deux à nous suivre. Vous y étiez tout disposés, et vos pères vous adressèrent toute sorte de reeommandations. Le vieux Pélée reeommanda à son fils Aehille de se eomporter toujours avee vaillanee et de se distinguer entre tous les autres ; pour toi, Ménœtius, fils d'Aetor, t'adressa ees eonseils : « Mon enfant, Achille l'emporte sur toi par la naissanee ; mais tu es son aîné ; s'il te surpasse beaueoup en foree, e'est à toi de lui donner de sages avis, de l'avertir, de le conseiller : il t'obéira, si tu parles pour le bien. » Telles étaient les reeommandations du vieillard ; tu les as oubliées. Eh bien ! aujourd'hui eneore, tiens ce langage au belliqueux Aehille : peut-être t'éeoutera-t-il. Qui sait si, le ciel aidant, tu ne toueheras point son eœur par tes eonseils ? Les représentations d'un ami sont assurément effieaees. S'il redoute quelque oracle au fond de son eœur, et que sa mère vénérable le lui ait communiqué de la part de Jupiter, qu'il te laisse du moins aller ; que sur tes pas marehe toute l'armée des Myrmidons : peut-être feras-tu luire sur les Grees un rayon de salut. Qu'il te donne aussi ses belles armes à porter dans la mêlée, pour voir si les Troyens, te prenant pour lui, suspendront leurs eoups et laisseront respirer les valeureux fils des Grees qui sueeombent : ear ils eombattent presque sans relâehe. Vos troupes fraîehes, attaquant des hommes épuisés, les repousseront aisément vers la ville, loin de nos vaisseaux et de nos tentes. »

12. — Il dit ; et, dans sa poitrine, Patroele sentit son eœur ému. Il courut le long des vaisseaux, pour rejoindre le petit-fils d'Éaque, Aehille. Comme il passait en eourant devant les navires du divin Ulysse (c'était là que se tenait l'assemblée, que siégeait la justiee, et que des autels avaient été élevés aux dieux par les Grees), il reneontra le noble fils d'Évémon, Eurypyle, qui, blessé d'une flèehe à la euisse, revenait en boitant du eombat ; une sueur humide eoulait de ses épaules et de sa tête ; un sang noir jaillissait de sa cruelle blessure ; mais son cœur demeurait ferme. A sa vue, le vaillant fils de

Ménœtius fut ému de pitié : il gémit, et prononça ces paroles ailées : « Ah ! malheureux chefs et gouverneurs des Grecs ! Vous deviez donc, loin de vos amis et de votre terre natale, rassasier de votre chair luisante les chiens agiles de Troie ! Or çà, dis-moi, héros Eurypyle, nourrisson de Jupiter : les Grecs soutiendront-ils encore le choc du prodigieux Hector, ou vont-ils désormais périr, domptés par sa lance ? » Le sage Eurypyle lui répondit à son tour : « Noble Patrocle, il n'est plus de ressources pour les Grecs : ils tomberont sur les vaisseaux noirs : tous les plus vaillants naguère gisent maintenant dans leurs navires, frappés ou blessés par les mains des Troyens, dont la force grandit sans cesse. Mais sauve-moi en me conduisant à mon vaisseau ; extrais la flèche de ma cuisse, lave le sang noir avec une eau tiède, et répands sur la plaie ces sucs doux et salutaires que tu as appris, dit-on, d'Achille, qui les apprit de Chiron, le plus juste des Centaures. Car de nos deux médecins, Podalire et Machaon, le dernier gît blessé dans sa tente, ayant lui-même besoin d'un excellent médecin ; l'autre soutient encore dans la plaine le choc violent des Troyens. » Le fils vaillant de Ménœtius lui dit à son tour : « Qu'adviendra-t-il de toutes ces choses, et que ferons-nous, héros Eurypyle ? Je vais porter au belliqueux Achille le message dont m'a chargé Nestor de Gérénia, l'appui des Grecs. Mais je ne t'oublierai pas pour cela dans ta détresse. » A ces mots, il souleva par la poitrine le pasteur des peuples, et le porta dans la tente. Un serviteur, qui les vit, étendit des peaux de bœufs ; Patrocle y coucha Eurypyle ; puis, coupant les chairs avec son couteau, il arracha de la cuisse le trait aigu et douloureux ; il lava le sang noir avec une eau tiède, et y appliqua une racine amère qu'il avait broyée dans ses mains : ce baume calma toutes les souffrances d'Eurypyle : la plaie sécha, et le sang s'arrêta.



H. MOTTE INV. QUANTIN ÉD.

XII

CHANT XII

ARGUMENT

1. Hector et les Troyens ont poussé les Grecs jusqu'à la muraille, ouvrage que les dieux détruiront après la ruine de Troie. — 2. Les Troyens préparent l'attaque; Polydamas leur conseille de descendre des chars; ils se partagent en cinq corps. — 3. Asius essaye l'attaque sur son char; il est repoussé par les Lapithes Polypœtès et Léontée. — 4. Un mauvais présage vient effrayer Polydamas : Hector lui reproche sa crainte et va toujours en avant. — 5. Les Grecs se défendent courageusement : les deux Ajax déploient la plus grande valeur. — 6. Sarpédon et Glaucus arrivent à la tête des Lyciens; Ménesthée envoie chercher les deux Ajax pour soutenir le choc; Sarpédon fait brèche à la muraille. — 7. Les Ajax repoussent Sarpédon, et la victoire est longtemps indécise. — 8. Enfin Hector lance une pierre énorme contre la porte, la brise et fait pénétrer les Troyens dans le camp.

1. — Tandis que le vaillant fils de Ménœtius soignait ainsi dans la tente Eurypyle blessé, les Grecs et les Troyens combattaient pêle-mêle. Le fossé des enfants de Danaüs ne devait plus arrêter l'ennemi, non plus que la muraille épaisse qu'ils avaient élevée au-dessus pour la défense de leurs vaisseaux et autour de laquelle ils avaient creusé le fossé; ils n'avaient pas offert aux dieux de magnifiques hécatombes, afin que ce rempart enfermât et sauvât les vaisseaux rapides et le riche butin; c'était contre la volonté des dieux immortels qu'il avait bâti : aussi ne demeura-t-il pas longtemps debout. Tant que vécut Hector, et qu'Achille garda son ressentiment, et que la ville du roi de Priam ne fut pas renversée, la grande muraille des Grecs demeura debout. Mais quand les plus braves des Troyens eurent péri, et que, dans la foule des Grecs, la mort eut frappé les uns et épargné les autres; quand, la dixième année, fut renversée la ville de Priam, et que les Grecs retournèrent sur leurs

vaisseaux dans leur patrie, alors Neptune et Apollon résolurent de détruire cette muraille, en poussant contre elle tous les fleuves impétueux qui, descendus des cimes de l'Ida, se jettent dans la mer, le Rhésus, l'Heptapore, le Carèse, le Rhodius, le Granique, l'Æsépus, le divin Scamandre et le Simoïs, où furent engloutis dans le sable une foule de boucliers et de casques de guerriers, race de demi-dieux. Phébus-Apollon tourna les embouchures de tous ces fleuves du même côté, et pendant neuf jours poussa leurs eaux contre la muraille; d'autre part, Jupiter fit pleuvoir sans interruption, pour que la muraille fût plus vite recouverte par les flots. Neptune lui-même, tenant en main son trident, marchait le premier, et emporta dans les ondes tous ces fondements, faits de troncs d'arbres et de pierres, que les Grecs avaient établis non sans peine. Il aplanit tout le terrain qui borde l'impétueux Hellespont; et, la muraille détruite, il recouvrit de sable le vaste rivage; puis, il fit rentrer les fleuves dans leurs lits, où chacun d'eux roulait auparavant ses belles eaux.

2. — Voilà ce que devaient faire plus tard Neptune et Apollon; mais alors, autour de la muraille solide, s'était allumé un combat tumultueux, et les poutres des tours retentissaient sous les coups. Les Grecs, que domptait le fouet de Jupiter, étaient acculés contre les vaisseaux creux, redoutant Hector, ce terrible artisan de crainte: et lui, comme auparavant, combattait, pareil à la tempête. Tel un sanglier ou un lion, plein du sentiment de sa force, s'agite au milieu des chiens et des chasseurs: ceux-ci, s'étant formés en carré, font face à l'animal, et leurs mains lancent une grêle de traits; mais son cœur généreux ne tremble ni ne songe à la fuite: sa bravoure le tue. Il se retourne sans cesse, cherchant à rompre les lignes des chasseurs; et, de quelque côté qu'il s'élance, reculent les lignes des chasseurs; tel Hector allait et venait à travers la mêlée, excitant ses compagnons à franchir le fossé; mais ses coursiers aux pieds rapides n'en avaient pas l'audace: ils s'arrêtaient sur l'extrême bord, en hennissant fortement: ce large fossé les faisait reculer d'effroi; il n'était pas aisé de sauter au delà, ni facile de le traverser, car des talus escarpés l'enceignaient dans toute son étendue, et le haut en était garni de pieux aigus, longs et serrés, que les fils des Grecs avaient placés pour leur servir de rempart contre l'ennemi. Un cheval traînant un char rapide n'y serait pas entré facilement; mais les fantassins voulaient tenter le passage. Alors Polydamas, s'approchant de l'audacieux Hector, lui dit: « Hector, et vous tous, chefs des Troyens et des alliés, il est imprudent de pousser nos chevaux agiles à travers le fossé dangereux à franchir; il est garni de pieux aigus, derrière lesquels est la muraille des Grecs. Il n'est aucunement possible d'y descendre et de combattre sur les chars: c'est un défilé, où je crois

que nous serons écrasés. Que si Jupiter tonnant, mal disposé pour les Grecs, les anéantit complètement et veut secourir les Troyens, moi aussi je voudrais que la chose se fît sur-le-champ, et qu'ils périssent ici sans gloire, loin d'Argos. Mais, s'ils reprennent l'offensive, s'ils nous repoussent, à leur tour, loin des vaisseaux, et que nous tombions dans le fossé profond, je crains bien qu'alors, les Grecs, une fois tournés contre nous, il ne reste plus un seul homme pour en porter à Troie la nouvelle. Eh bien, faisons tout ce que je vais dire : que les écuyers retiennent les chevaux au bord du fossé ; et nous, à pied, couverts de nos armes, marchons tous, les rangs serrés, sur les pas d'Hector. Les Grecs ne soutiendront pas le choc, s'il est vrai que le terme fatal les menace. » Ainsi parla Polydamas : Hector goûta ce conseil salutaire. Aussitôt il sauta de son cheval à terre avec ses armes, les autres Troyens ne restèrent pas non plus groupés sur les chars : ils s'élancèrent tous à l'exemple du divin Hector. Chacun ordonna à son écuyer de retenir les chevaux en bon ordre, sur le bord du fossé ; pour eux, s'étant divisés, rangés en ordre et répartis en cinq corps, ils marchèrent sous la conduite de leurs chefs. Les uns suivirent Hector et le noble Polydamas : c'étaient les plus nombreux et les plus braves, ceux qui désiraient le plus forcer la muraille et combattre sous les vaisseaux creux. Cébrion accompagnait les deux chefs, Hector ayant laissé la garde de son char à un écuyer moins vaillant que Cébrion. Pâris commanda aux autres, avec Alcathoüs et Agénor. Le troisième corps obéit à Hélénus et Déiphobe, semblables aux dieux, tous deux fils de Priam ; le troisième chef était le héros Asius, fils d'Hyrtacus, que des coursiers pleins de feu et de grande taille avaient amené d'Arisbe, des bords du Selléis. Le quatrième corps fut commandé par le valeureux fils d'Anchise, Énée : avec lui étaient les deux fils d'Anténor, Archiloque et Acamas, habiles dans toute espèce de combats. Sarpédon conduisit les illustres alliés : il s'adjoignit Glaucus et le belliqueux Astéropée, qui lui parurent être de beaucoup les plus braves après lui : car il se distinguait entre tous. Lorsqu'ils eurent serré l'un contre l'autre leurs boucliers, faits avec art, ils marchèrent droit et pleins d'ardeur contre l'ennemi ; il leur semblait que les Grecs ne soutiendraient pas le choc et qu'ils périraient sur les vaisseaux noirs.

3. — Alors les autres Troyens et les alliés, venus de loin, suivirent le conseil de l'irréprochable Polydamas ; mais Asius, fils d'Hyrtacus, chef des guerriers, ne voulut point laisser là son char et l'écuyer qui le conduisait : avec eux, il s'approcha des vaisseaux rapides, l'insensé ! Ces chevaux et ce char, dont il était fier, ne devaient pas le soustraire à la mort et le ramener dans l'enceinte aérée d'Ilion ; mais la Parque maudite voila ses yeux auparavant, sous la lance d'Idoménée, fils du célèbre Deucalion. Il se porta,

en effet, vers la gauche des vaisseaux, où les Grecs revenaient de la plaine avec leurs chevaux et leurs chars : c'est par là qu'il lança ses chevaux et son char; et il ne trouva pas les battants de la porte fermés ni le grand verrou tiré; des guerriers la tenaient ouverte, pour recevoir celui de leurs compagnons que la fuite ramènerait du combat vers les navires. Asius, plein d'ardeur, dirigea ses coursiers droit de ce côté, et ses troupes le suivirent en poussant des cris perçants. Ils croyaient, les insensés! que les Grecs ne soutiendraient pas le choc et qu'ils périraient sur leurs vaisseaux noirs. Mais ils trouvèrent à la porte deux héros vaillants, nobles enfants des belliqueux Lapithes, l'un fils de Pirithoüs, le courageux Polypœtès; l'autre, Léontée, pareil à Mars, fléau des mortels. Tous deux se tenaient devant la porte élevée, comme, sur les montagnes, des chênes au front sourcilleux, qui, appuyés sur leurs grandes racines, au loin étendues, supportent tous les jours l'effort du vent et de la pluie. De même, confiants dans la force de leurs bras, ils attendaient la venue du grand Asius et ne prenaient point la fuite. Les Troyens, groupés autour du roi Asius, d'Iaménus, d'Oreste, d'Acamas, fils d'Asius, de Thoon et d'Œnomaüs, s'avançaient droit vers la solide muraille, élevant en l'air leurs boucliers de cuir desséché, et poussant de grandes clameurs. Cependant les Lapithes, derrière le rempart, exhortaient les Grecs, aux belles cnémides, à combattre pour leurs vaisseaux. Mais quand ils virent les Troyens fondre sur la muraille, et les Grecs s'enfuir avec des cris d'effroi, tous deux s'élancèrent au dehors et combattirent devant la porte, pareils à des sangliers sauvages, qui, sur les montagnes, attendent l'approche tumultueuse des chasseurs et des chiens, et qui, se jetant de côté, ravagent le bois autour d'eux, coupent les arbres jusque dans leurs racines, et grincent les dents jusqu'à ce qu'un dard leur ait ôté la vie. Ainsi l'airain brillant retentissait sur la poitrine des deux Lapithes assaillis par devant, car ils combattaient très vaillamment, se reposant sur leur force et sur les guerriers qui étaient au-dessus d'eux. Ceux-ci, en effet, lançaient des pierres du haut des tours solides pour se défendre, eux, les tentes et les vaisseaux rapides. Comme la neige tombe sur le sol, quand un vent violent, agitant les nuées ténébreuses, la verse en flocons épais sur la terre nourricière : ainsi les traits pleuvaient des mains des Grecs et des Troyens; et l'on entendait à l'entour le bruit sec des casques et des boucliers bombés, heurtés par des pierres énormes. Alors donc Asius, fils d'Hyrtacus, gémit et se frappa les cuisses, et s'écria d'un ton indigné : « O Jupiter, tu n'es donc aussi qu'un trompeur! Je ne pensais pas que les héros grecs pussent tenir contre notre vigueur et nos bras invincibles. Mais comme des guêpes au corsage mobile, ou des abeilles, qui bâtissent leurs nids en un chemin raboteux, et qui, loin d'abandonner

leur retraite profonde, résistent aux chasseurs et combattent pour leur famille; ainsi ces deux hommes ne veulent pas s'éloigner de la porte, avant d'être tués ou pris. » Il dit; mais ce langage ne fléchit point l'esprit de Jupiter qui voulait, dans son cœur, départir la gloire à Hector. [D'autres combattaient aussi aux autres portes. Que ne puis-je, comme un dieu, raconter tous ces exploits ! Car un feu terrible s'élevait de tous côtés autour du mur de pierre; les Grecs, malgré leur douleur, défendaient leurs vaisseaux par nécessité, et la tristesse remplissait l'âme de tous les dieux qui, dans le combat, étaient les auxiliaires des enfants de Danaüs. Les Lapithes s'engagèrent dans la mêlée sanglante.] Alors le fils de Pirithoüs, le brave Polypœtès, frappa Damasus de sa lance, à travers son casque aux joues d'airain; mais le casque d'airain n'arrêta pas le coup : la pointe d'airain pénétra et brisa l'os; la cervelle tout entière se répandit dans l'intérieur de la tête : Damasus fut dompté dans sa furie. Il immola ensuite Pylon et Orménus. De son côté, Léontée, rejeton de Mars, frappa de sa lance Hippomaque, fils d'Antimaque, et l'atteignit au baudrier. Puis, tirant du fourreau son glaive acéré, il s'élança dans la mêlée et blessa d'abord de près Antiphate, qui tomba à la renverse sur le sol; ensuite Ménon, Iaménus et Oreste, il les coucha tous l'un après l'autre sur la terre nourricière.

4. — Tandis que les vainqueurs dépouillaient les morts de leurs armes éclatantes, Polydamas et Hector marchaient, suivis des jeunes gens les plus nombreux et les plus braves, et qui désiraient le plus forcer la muraille et mettre le feu aux vaisseaux. Cependant ils hésitèrent et s'arrêtèrent au bord du fossé : ils brûlaient de le franchir, lorsqu'un augure arrêta l'élan des troupes : c'était un aigle au vol hardi, qui leur apparut à gauche, tenant dans ses serres un serpent énorme, couleur de sang, vivant et palpitant encore, qui, loin d'avoir renoncé à la lutte, se replia en arrière et mordit son ravisseur à la poitrine, près du cou. L'aigle, vaincu par la douleur, lâcha sa proie, qui tomba sur la terre au milieu de l'armée, et lui-même s'envola, avec des cris aigus, sur l'aile des vents. Les Troyens frémirent d'horreur, lorsqu'ils virent gisant au milieu d'eux ce serpent tacheté, présage de Jupiter qui porte l'égide. Alors Polydamas s'approcha de l'audacieux Hector, et lui dit : « Hector, tu me réprimandes toujours dans nos assemblées, quoique je donne de bons avis : néanmoins il ne convient pas que même un simple citoyen trahisse la vérité, soit dans le conseil, soit à la guerre, et accroisse toujours ta puissance. Maintenant encore je dirai ce qui me semble être le meilleur. N'allons point disputer aux Grecs leurs vaisseaux. Car voici ce qui arrivera, je pense, s'il est vrai qu'un aigle, au vol hardi, ait apparu à la gauche des Troyens, impatients de franchir le fossé, et que cet augure ait

arrêté l'élan des troupes. Le serpent énorme, couleur de sang, et vivant encore, qu'il tenait dans ses serres, il l'a lâché bien vite, avant d'arriver à son nid; et il n'est point parvenu à le donner à ses petits : de même, si nous enfonçons, après de grands efforts, la porte et la muraille des Grecs, et qu'ils reculent eux-mêmes, nous ne reviendrons pas en ordre des vaisseaux par le même chemin : nous laisserons là bien des Troyens que les Grecs immoleront avec l'airain, en défendant leurs navires. Voilà comment s'expliquerait un devin, qui se connaîtrait certainement en prodiges, et les peuples lui obéiraient. » Hector, au casque ondoyant, le regarda d'un œil farouche, et lui dit : « Polydamas, ce que tu dis maintenant ne me plaît pas; tu pouvais ouvrir un avis meilleur que celui-là. Mais s'il est vrai que tu parles ici sérieusement, c'est que les dieux eux-mêmes t'ont désormais ravi le sens; tu prétends que j'oublie les promesses de Jupiter Tonnant, promesses qu'il m'a faites lui-même et confirmées par un signe de sa tête, et tu veux que j'obéisse à des oiseaux aux larges ailes! Sache que je ne m'en inquiète ni ne m'en soucie, qu'ils aillent à droite, du côté de l'aurore et du soleil, ou bien à gauche, vers le couchant obscur. Pour nous, obéissons à la volonté du grand Jupiter qui règne sur tous les mortels et les Immortels. Le seul augure, le meilleur, est de combattre pour sa patrie. Mais pourquoi redoutes-tu la guerre et le carnage? Dussions-nous périr tous sur les vaisseaux des Grecs, tu n'as point à craindre la mort : car ton âme peu guerrière ne tient pas devant l'ennemi. Cependant, si tu t'abstiens de combattre, ou que par tes discours trompeurs tu détournes quelque autre Troyen de prendre part à l'action, tu périras à l'instant d'un coup de ma lance. »

5. — Après avoir ainsi parlé, il se mit à la tête des Troyens, qui le suivirent avec une immense clameur. Jupiter, qui aime à lancer la foudre, fit lever alors des cimes de l'Ida un vent impétueux, qui porta la poussière droit sur les vaisseaux; puis, il fascina l'esprit des Grecs et départit la gloire aux Troyens et à Hector; ceux-ci, confiants dans les prodiges de ce dieu et dans leur propre force, tentaient de renverser la grande muraille des Grecs. Ils arrachaient les créneaux, démolissaient les parapets, soulevaient avec des leviers les piliers saillants, que les Grecs avaient tout d'abord enfoncés dans la terre pour soutenir les tours. Ils les arrachaient, dis-je, et se flattaient de forcer la muraille; mais les Grecs ne cédaient pas encore la place; et, couvrant les parapets de leurs boucliers de cuir, ils lançaient d'en haut leurs traits sur l'ennemi qui s'avançait au pied du mur. Les deux Ajax, sur les tours, portaient de tous côtés les exhortations et ranimaient le courage des Grecs. Ils adressaient à l'un des paroles flatteuses, à l'autre des paroles sévères, s'ils le voyaient renoncer entièrement au combat. « Amis, vous qui

excellez en vaillance, et vous, guerriers médiocres ou faibles (car tous les hommes ne se valent pas à la guerre), vous devez tous agir aujourd'hui : c'est ce que vous reconnaissez sans doute vous-mêmes. Que nul ne recule du côté des vaisseaux, docile à la menace ; mais allez tous en avant, et encouragez-vous l'un l'autre ; peut-être Jupiter, qui lance des éclairs, nous donnera-t-il de repousser l'attaque et de refouler l'ennemi dans la ville. » C'est ainsi que les deux Ajax, élevant la voix, excitaient les Grecs à combattre. Comme la neige tombe en épais flocons, un jour d'hiver, quand Jupiter prévoyant, montrant ses traits aux hommes, ouvre la saison des frimas : les vents sont endormis, et la neige tombe sans cesse, jusqu'à ce qu'elle couvre les cimes des hautes montagnes, et les promontoires élevés, et les plaines couvertes de lotus, et les travaux nourriciers des hommes; elle s'amoncelle sur les baies et sur les rivages de la mer écumeuse ; la vague, en approchant, la dissipe ; mais tout le reste en demeure couvert, quand tombe avec force la pluie de Jupiter. Ainsi les pierres tombaient en foule des deux côtés, les unes lancées sur les Troyens, les autres lancées par les Troyens sur les Grecs : sur toute l'étendue de la muraille retentissait le bruit de la lutte.

6. — Cependant jamais les Troyens et l'illustre Hector n'auraient, alors du moins, brisé les portes de la muraille et le long verrou, si Jupiter prévoyant n'avait suscité son fils Sarpédon contre les Grecs, comme un lion contre des bœufs aux cornes recourbées. Aussitôt il se couvrit d'un bouclier arrondi, superbe, fait de lames d'airain : l'ouvrier l'avait garni intérieurement de nombreuses peaux de bœuf, retenues par de longues baguettes d'or circulaires. Il se couvrit donc de ce bouclier; et, brandissant deux javelots, il s'avança comme un lion nourri sur les montagnes, qui a longtemps manqué de pâture, et que son cœur intrépide pousse à s'essayer contre les brebis et à pénétrer dans la solide bergerie. Quoiqu'il trouve près d'elles les pasteurs qui veillent sur le troupeau avec leurs chiens et leurs lances, il ne se résigne pas néanmoins à fuir loin de l'étable, sans avoir tenté l'attaque ; mais il ravit sa proie en bondissant, ou tombe lui-même au premier rang sous le trait parti d'une main prompte. Ainsi le cœur du divin Sarpédon le poussa à s'élancer contre la muraille et à briser les parapets. Aussitôt il s'adressa à Glaucus, fils d'Hippolochus : « Glaucus, pourquoi donc nous accorde-t-on les plus grands honneurs en Lycie, et la préséance, et les meilleures portions, et le vin à pleines coupes? Pourquoi, regardés par tous comme des dieux, cultivons-nous, sur les rives du Xanthe, un domaine grand et beau, où la terre est plantée d'arbres et le sol fertile en blé? Il nous faut donc aujourd'hui tenir ferme à la tête des Lyciens et affronter l'ardente mêlée, pour qu'un des Lyciens, à l'épaisse cuirasse, dise : « Ce n'est pas sans gloire que nos rois

« gouvernent la Lycie, mangent de grasses brebis et boivent un vin excel-« lent, doux comme le miel; mais leur valeur est grande, puisqu'ils com-« battent à la tête des Lyciens. » O mon ami! si, en nous dérobant aux périls de cette guerre, nous devions toujours rester jeunes et immortels, je ne combattrais pas moi-même aux premiers rangs, et ne te pousserais pas dans la mêlée glorieuse; mais, puisque mille chances de mort nous menacent, qu'il est impossible à l'homme de fuir et d'éviter, allons ou procurer la gloire à autrui ou la conquérir pour nous-mêmes. » Il dit; et Glaucus ne se détourna ni ne désobéit. Tous deux marchèrent en avant, suivis de la nombreuse nation des Lyciens. A leur aspect, le fils de Pétéus, Ménesthée, frémit d'effroi : car c'était contre ses troupes qu'ils s'avançaient, portant avec eux la désolation. Il promena ses regards sur le corps des Achéens, cherchant des yeux quelque capitaine qui pût sauver ses compagnons. Or il aperçut les deux Ajax debout, insatiables de combat, et, près d'eux, Teucer qui venait de sortir de sa tente. Mais il ne lui était pas possible de se faire entendre en criant, tant il y avait de tumulte, et tel était le bruit qui montait jusqu'au ciel, au milieu du choc des boucliers, des casques à crin de cheval, et de la porte : car elle avait été entièrement fermée; et les Troyens, arrêtés sur le seuil, essayaient de l'enfoncer par la force et de passer outre. Ménesthée envoya aussitôt vers Ajax son héraut, Thootès : « Va, noble Thootès, cours appeler les Ajax : oui, qu'ils viennent plutôt tous les deux, cela vaudrait mieux que tout le reste : car nous sommes menacés ici d'une ruine complète. En effet, les chefs des Lyciens ont porté de ce côté toute leur impétuosité, eux qui ont coutume de fondre avec violence dans la terrible mêlée. Mais s'ils ont eux-mêmes là-bas une lutte à soutenir, que le brave fils de Télamon vienne du moins seul, et amène avec lui Teucer, l'habile archer. » Il dit; et le héraut, docile à sa voix, se mit à courir le long du rempart des Grecs à la cuirasse d'airain; arrivé près des Ajax, il s'arrêta et prit aussitôt la parole : « Ajax, chefs des Grecs à la cuirasse d'airain, le fils chéri de Pétéus, nourrisson de Jupiter, vous invite à venir le trouver, pour partager quelque peu ses labeurs : venez plutôt tous les deux : cela vaudrait mieux que tout le reste, car ils sont menacés là-bas d'une ruine complète. En effet, les chefs des Lyciens ont porté de ce côté toute leur impétuosité, eux qui ont coutume de fondre avec violence dans la terrible mêlée. Mais si vous avez vous-mêmes ici à combattre et à lutter, que le brave fils de Télamon vienne du moins seul, et amène avec lui Teucer, l'habile archer. » Il dit; et le grand Ajax, fils de Télamon, docile à sa voix, adressa aussitôt au fils d'Oïlée ces paroles ailées : « Ajax, et toi, vaillant Lycomède, demeurez ici, et exhortez les Grecs à combattre avec vigueur. Moi, je vais là-bas prendre part à la guerre. Je reviendrai sans retard, quand

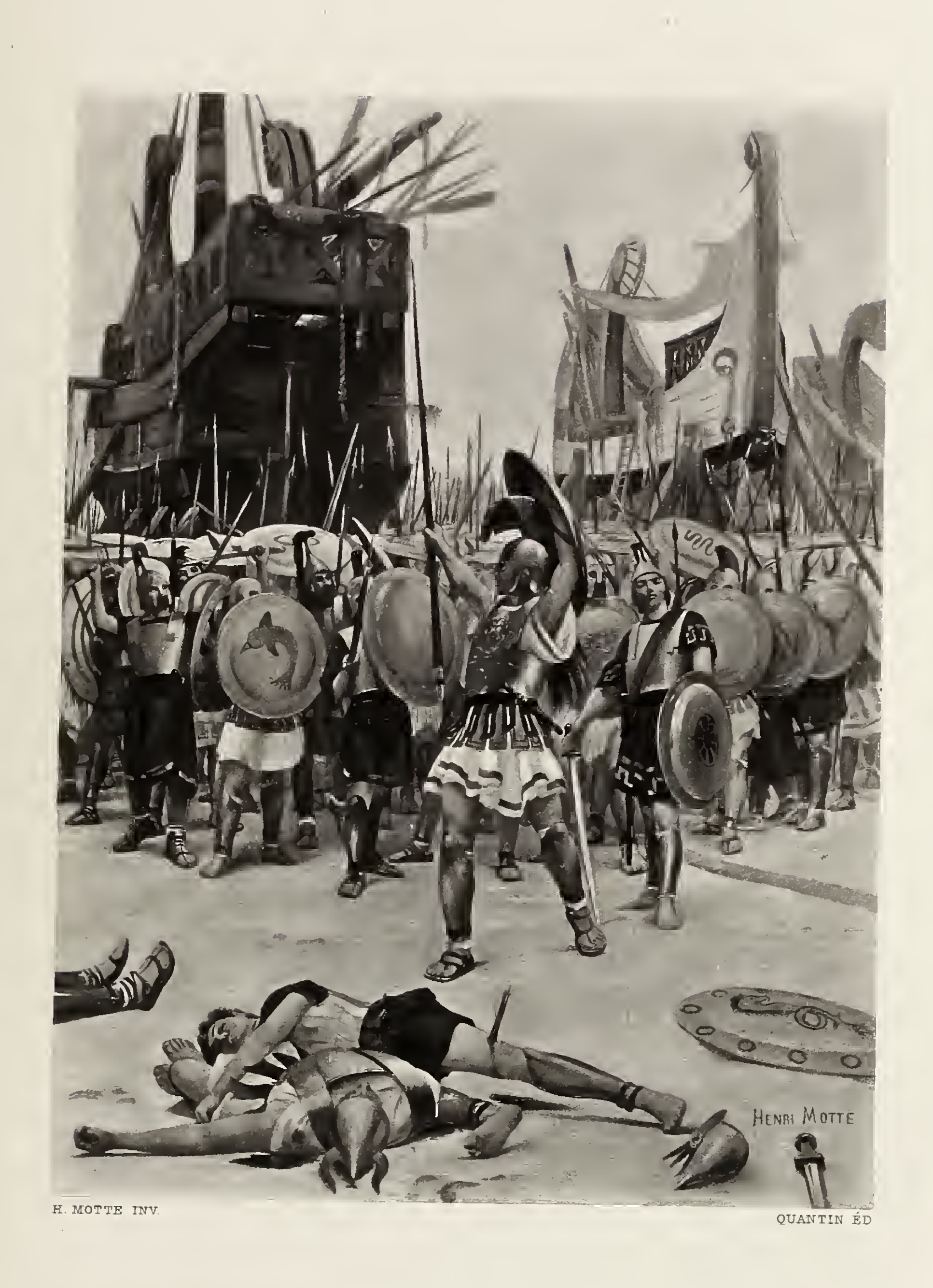
je leur aurai bien porté secours. » Après avoir ainsi parlé, Ajax, fils de Télamon, partit, suivi de Teucer, son frère consanguin; Pandion les accompagnait, portant l'arc recourbé de Teucer. Lorsqu'ils arrivèrent à la tour du magnanime Ménesthée, en suivant l'intérieur de la muraille, ils trouvèrent les leurs pressés par l'ennemi. Les chefs et les princes valeureux des Lyciens escaladèrent les parapets, semblables à un noir tourbillon. Ajax et Teucer engagèrent le combat avec eux, et le cri de guerre retentit. Le fils de Télamon tua d'abord un guerrier, compagnon de Sarpédon, le magnanime Épiclès, qu'il frappa d'une pierre raboteuse, énorme, qui gisait en dedans du mur, sur le faîte et près du parapet; un homme, tel que sont les mortels d'aujourd'hui, fût-il dans la force de l'âge, aurait peine à la porter des deux mains; Ajax la souleva et la lança d'en haut. Elle brisa le casque à quatre cônes, et broya tous les os ensemble de la tête : Épiclès tomba du haut de la tour, comme un plongeur, et la vie abandonna ses os. Glaucus, le valeureux fils d'Hippolochus, s'élançait, lorsque Teucer, du haut de la muraille, l'atteignit d'une flèche au bras qu'il vit découvert, et le força de quitter le combat. Il sauta furtivement à bas du rempart, dans la crainte qu'un des Grecs ne s'aperçût qu'il était blessé et n'insultât à sa défaite. Sarpédon s'affligea du départ de Glaucus, aussitôt qu'il le remarqua; mais il ne cessa point pour cela de combattre. Il perça de sa lance Alcmaon, fils de Thestor; puis, il tira le fer à lui : Alcmaon, suivant la lance, tomba la tête en avant, et sur son corps retentirent ses armes brillantes d'airain. Sarpédon, saisissant alors un créneau de ses mains robustes, l'ébranla, l'entraîna tout entier d'un bout à l'autre : le haut de la muraille fut mis à nu, et une brèche ouverte à la foule.

7. Ajax et Teucer l'attaquèrent à la fois : l'un le blessa d'une flèche, à la poitrine, sur la courroie brillante de son immense bouclier; mais Jupiter éloigna les Parques de son fils, pour qu'il ne tombât pas à la poupe des vaisseaux. De son côté, Ajax, bondissant, perça son bouclier : la lance le traversa de part en part et fit reculer le guerrier impétueux. Il s'éloigna donc un peu du parapet, sans battre tout à fait en retraite : car son cœur nourrissait l'espoir de remporter la victoire : et, se retournant vers les Lyciens, comparables aux dieux, il les exhorta : « O Lyciens, pourquoi vous relâcher de votre vigueur indomptée? Il m'est difficile, malgré toute ma bravoure, après avoir enfoncé la muraille, de me frayer une route jusqu'aux vaisseaux. Eh bien, suivez-moi : car, à plusieurs, on fait meilleure besogne. » Il dit; et, sensibles au reproche de leur roi, ils se pressèrent avec plus d'ardeur autour du chef, conseiller de la nation. D'autre part, les Grecs renforcèrent leurs phalanges derrière la muraille : les deux partis engagèrent une

lutte terrible, car ni les valeureux Lyciens ne pouvaient, après avoir enfoncé la muraille, s'ouvrir un chemin jusqu'aux vaisseaux, ni les Grecs belliqueux ne pouvaient les repousser de la muraille, une fois qu'ils s'en furent approchés. Comme deux hommes, la mesure à la main, en conteste pour les limites du champ qu'ils possèdent en commun, se disputent dans un espace étroit, sur la part qui revient à chacun : ainsi les créneaux seuls séparaient les combattants. Sur ces créneaux, ils frappaient de coups mutuels les boucliers arrondis, faits de cuir de bœuf, qui couvraient leurs poitrines, et les écus légers. Beaucoup avaient le corps blessé par l'airain cruel, soit qu'en se retournant dans le combat ils laissassent leur dos à découvert, soit que le bouclier lui-même fût percé de part en part. Les tours et les créneaux étaient partout inondés du sang des Troyens et des Grecs. Cependant les Troyens ne pouvaient, même alors, mettre les Grecs en fuite. On eût dit des balances aux mains d'une fileuse à gages, pleine de probité : tenant et le poids et la laine, elle établit l'équilibre entre les bassins pour porter à ses enfants un modique salaire. De même, les chances du combat et de la guerre étaient égales des deux côtés, jusqu'à l'heure où Jupiter départit une gloire plus grande à Hector, fils de Priam, qui franchit, le premier, la muraille des Grecs. S'adressant aux Troyens, il cria d'une voix pénétrante : « En avant, Troyens, dompteurs de coursiers! Enfoncez la muraille des Grecs, et lancez sur leurs vaisseaux la flamme dévorante. » C'est ainsi qu'il les anima; et tous, dociles à sa voix, allèrent droit en masse contre la muraille, après quoi ils montèrent sur les créneaux, tenant en main leurs lances aiguisées.

8. — Cependant Hector saisit et souleva une pierre qui se trouvait devant les portes : elle était large par le bas et pointue par le haut : deux hommes, les plus vigoureux du peuple, tels que sont les mortels d'aujourd'hui, ne l'auraient pas chargée facilement sur un chariot; mais Hector, à lui seul, la maniait sans effort. [Le fils du rusé Saturne la lui avait rendue légère.] Comme un berger porte aisément d'une seule main la toison d'un bélier, et que ce faible fardeau lui pèse peu : de même Hector, ayant soulevé la pierre, la porta droit aux ais qui défendaient la porte, très solidement charpentée, haute et à deux battants : à l'intérieur, deux barres la fermaient, emboîtées l'une dans l'autre et retenues par une seule clavette. Hector s'approcha donc tout près; et, se raidissant, les jambes écartées pour que l'arme ne fût pas trop faible entre ses mains, il la frappa au centre. Les deux gonds furent brisés; la pierre tomba en dedans par l'effet de son poids, et la porte mugit avec force à l'entour : les barres ne tinrent pas, les ais volèrent en tous sens sous le coup de la pierre. Alors l'illustre Hector s'élança, comparable par son

aspect à la nuit rapide. L'airain dont son corps était revêtu jetait un éclat terrible, et il tenait dans ses mains deux javelots. Personne, hormis les dieux, n'eût pu l'arrêter en courant à sa rencontre quand il franchit la porte; et ses yeux lançaient du feu. Se retournant vers la foule des Troyens, il les exhortait à franchir la muraille : dociles à ses exhortations, les uns escaladèrent aussitôt la muraille, et les autres se répandirent par la porte artistement travaillée. Les enfants de Danaüs, saisis d'effroi, s'enfuirent vers les vaisseaux creux, et un immense tumulte s'éleva.



H. MOTTE INV.

QUANTIN ÉD

XIII

CHANT XIII

ARGUMENT

1. Jupiter détourne son attention de la guerre de Troie. Neptune en profite pour aller assister les Grecs : description de sa course de Samothrace à Troie. — 2. Sous la figure de Calchas, il excite les deux Ajax qui reconnaissent la présence du dieu. — 3. Après les Ajax, il va gourmander le reste de l'armée. — 4. Les Grecs, serrés autour d'Ajax, arrêtent l'élan d'Hector. Imbrius tombe sous les coups de Teucer ; Amphimaque, sous ceux d'Hector. — 5. Neptune, irrité de la mort d'Amphimaque, excite Idoménée, qui avec Mérion soutient la gauche de la flotte, tandis que les deux Ajax protègent le centre. — 6. Jouets des desseins opposés de Jupiter et de Neptune, les Grecs et les Troyens s'entre-tuent. Idoménée immole Othryonée et Asius. Déiphobe abat Hypsénor, dont Idoménée venge le trépas en tuant Alcathoüs, beau-frère d'Énée. — 7. Déiphobe va trouver Énée ; il lui apprend la mort d'Alcathoüs et l'amène pour le venger. Idoménée appelle les siens pour leur résister. Les Troyens se pressent sur les pas des deux chefs. — 8. Combat autour du corps d'Alcathoüs. Plusieurs guerriers tombent dans la mêlée. Déiphobe tue Ascalaphe, et est blessé par Mérion. Neptune sauve Antiloque ; Mérion tue Adamas. Ménélas blesse Hélénus, tue Pysandre et reproche aux Troyens leur fureur. Mérion tue Harpalion. Pâris tue Euchénor. — 9. Ignorant que les Troyens sont repoussés à la gauche de la flotte, Hector combat au centre, où se distinguent les deux Ajax. Les traits des Locriens jettent le désordre parmi les Troyens. — 10. Polydamas conseille à Hector d'assembler les chefs, afin de savoir s'il faut rester ou faire retraite. Hector parcourt les rangs des Troyens, et rencontre Pâris auquel il adresse de sanglants reproches. — 11. Tous deux s'élancent dans la mêlée. Hector cherche inutilement à enfoncer les phalanges des Grecs. — 12. Ajax défie Hector, et la lutte s'engage de nouveau.

1. — Quand Jupiter eut conduit les Troyens et Hector à proximité des navires, il les y abandonna à une suite non interrompue de labeurs et de souffrances ; pour lui, il détourna ses yeux éclatants, et les arrêta sur la terre des Thraces, bons cavaliers, et des Mysiens, qui combattent de près, et des nobles Hippomolges, qui vivent de lait, et des Abiens, les plus justes des hommes. Il ne tourna plus du tout ses yeux brillants sur Ilion, car il ne pensait point dans son cœur qu'aucun des Immortels allât secourir les

Troyens ou les Grecs. Cependant le puissant Neptune ne veillait pas sans rien voir : il contemplait la guerre et le combat, assis sur la hauteur, au sommet le plus élevé de la verte Samothrace, d'où l'on découvrait l'Ida tout entier, et la ville de Priam, et les vaisseaux des Grecs. C'est là qu'il était allé s'asseoir, après être sorti de la mer; et il avait pitié des Grecs, domptés par les Troyens, et il s'indignait violemment contre Jupiter. Aussitôt il descendit de la montagne escarpée, en s'avançant d'un pas rapide : les hautes montagnes et la forêt tremblèrent sous les pieds immortels de Neptune en marche. Il fit trois pas en avant; au quatrième, il atteignit le but, Aigues. Là, dans les profondeurs de la mer, a été construit pour lui un palais magnifique, éclatant d'or et d'une éternelle durée. A peine arrivé, il attela au char ses coursiers à l'ongle d'airain, au vol rapide, à la crinière dorée et flottante; il s'habilla d'or lui-même, prit un fouet d'or, fabriqué avec art, et monta sur son char; puis, il courut sur les flots : les monstres marins, sortis partout de leurs antres, bondissaient à son aspect, et reconnaissaient leur roi; la mer s'ouvrait avec allégresse, et le char volait avec la plus grande rapidité, sans que l'essieu d'airain fût mouillé par les flots. Les coursiers agiles portèrent le dieu jusqu'aux vaisseaux des Grecs. Il est une grotte spacieuse, dans les abîmes de la mer profonde, entre Ténédos et la rocailleuse Imbros : là, Neptune, le dieu qui ébranle la terre, arrêta ses coursiers, les détela du char, et plaça devant eux la pâture divine dont il les nourrit; puis, il enveloppa leurs pieds de chaînes d'or, indestructibles, indissolubles, pour qu'ils attendissent là, sans bouger, le retour de leur maître; pour lui, il se rendit au camp des Grecs.

2. — Les Troyens, pareils à la flamme ou à la tempête, suivaient en masse les pas d'Hector, fils de Priam, pleins d'une ardeur insatiable, frémissant et criant tous ensemble : ils espéraient s'emparer des vaisseaux des Grecs et les tuer tous eux-mêmes sur ce rivage; mais Neptune, le dieu qui soutient et ébranle la terre, sorti du sein de la mer, et ayant pris la taille et la voix infatigable de Calchas, vint ranimer les Grecs. Il s'adressa d'abord aux Ajax, déjà pleins d'ardeur par eux-mêmes : « Ajax, vous sauverez tous deux l'armée des Grecs, en songeant à la vaillance et non à la fuite qui glace l'âme. Je ne crains pas d'ailleurs les bras indomptables des Troyens, qui ont franchi en foule la grande muraille; mais je crains furieusement qu'il ne nous arrive malheur ici, où, plein de rage et semblable à la flamme, Hector conduit l'attaque, lui qui se prétend fils de Jupiter tout-puissant. Ah! puisse un dieu vous inspirer à tous deux la pensée de lui résister vaillamment et d'exciter vos compagnons : car alors, malgré sa furie, vous le repousserez loin des rapides vaisseaux, dût le roi de l'Olympe lui-même l'animer. » A ces mots, Nep-

tune, le dieu qui soutient la terre, les toucha tous deux de son bâton, et les remplit d'une force immense : il donna la souplesse à leurs membres, à leurs pieds comme à leurs mains ; puis, comme l'épervier aux ailes rapides, qui prend son vol, et, parti du sommet d'une roche escarpée, s'élance dans la plaine à la poursuite d'un autre oiseau, Neptune, le dieu qui ébranle la terre, s'éloigna d'eux brusquement. Le fils agile d'Oïlée le reconnut le premier, et dit aussitôt au fils de Télamon : « Ajax, un des dieux qui habitent l'Olympe a pris les traits du devin pour nous inviter tous deux à combattre près des vaisseaux ; non, ce n'est point Calchas, l'auguste interprète des dieux, car je l'ai reconnu sans peine, à son départ, aux traces de ses pas, à son allure : les dieux sont aisément reconnaissables. Je sens moi-même dans mon cœur un désir plus ardent de faire la guerre et de combattre : l'impatience agite mes pieds et mes mains. » Ajax, fils de Télamon, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Moi aussi je sens mes mains indomptables s'agiter autour de ma lance ; mon courage s'enflamme, et mes deux pieds m'emportent. Je brûle de lutter, même seul, contre Hector, fils de Priam, plein d'une ardeur insatiable. » Tels étaient les discours qu'ils échangeaient, ravis de l'enthousiasme guerrier que le dieu avait mis dans leur sein.

3. — Cependant Neptune ranimait les derniers rangs des Grecs, qui reprenaient haleine près des vaisseaux rapides. Leurs membres étaient brisés par l'excès de la fatigue, et la douleur pénétrait dans leur âme quand ils regardaient les Troyens, qui avaient franchi en foule la grande muraille : à ce spectacle, des larmes mouillaient leurs paupières, car ils ne se flattaient pas d'échapper à la mort ; mais Neptune, par son intervention, ranima facilement ces phalanges valeureuses. Il alla d'abord exhorter Teucer, Leïtus, le héros Pénélaüs, Thoas, Déipure, Mérion et Antiloque, arbitres des combats : et, pour les exciter, il leur adressa ces paroles ailées : « Honte à vous, ô Grecs, à la fleur de la jeunesse ! Si vous combattez, j'ai la certitude que nos vaisseaux seront sauvés ; mais, si vous renoncez à la guerre funeste, voici le jour où nous serons accablés par les Troyens. O ciel ! je le vois donc de mes yeux, ce grand, ce terrible prodige, que je croyais ne devoir jamais s'accomplir : les Troyens s'approchent de nos vaisseaux ! Pareils, naguère, à des cerfs timides, errant à l'aventure, lâches et peu faits pour le combat, qui sont dans la forêt la proie des chacals, des léopards et des loups, les Troyens n'osaient soutenir en face, même un seul instant, la vaillance et les atteintes des Grecs ; et maintenant ils combattent loin de la ville et près des vaisseaux creux, grâce à l'imprudence du chef et à la négligence des soldats qui, en querelle avec lui, refusent de défendre les rapides navires et se laissent tuer près d'eux. Mais s'il est vrai que le héros, fils d'Atrée, le puissant

Agamemnon, soit tout à fait coupable pour avoir outragé le fils de Pélée, aux pieds légers, il ne nous sied pas, à nous, de renoncer à la guerre. Mais guérissons-nous au plus tôt : le cœur des braves est facile à guérir. Vous, qui êtes tous les plus vaillants de l'armée, vous ne pouvez plus honnêtement vous relâcher de votre force indomptable. Non, je ne gourmanderais pas le guerrier qui, dans sa faiblesse, s'abstiendrait de combatre; mais je suis irrité contre vous jusqu'au fond du cœur. Lâches! vous allez par cette indolence aggraver le mal. Allons! que chacun de vous rappelle en son âme le sentiment de l'honneur et de la honte : car une grande lutte s'est engagée. Hector, habile à pousser le cri de guerre, combat, près des vaisseaux, avec force : il a brisé la porte et ses longs verrous. »

4. — C'est par de pareils encouragements que Neptune ranima les Grecs. Autour des deux Ajax se dressaient des phalanges guerrières, que Mars lui-même, s'il était survenu, n'aurait pu blâmer, non plus que Minerve, qui excite les guerriers. L'élite des braves attendait les Troyens et le divin Hector, en serrant étroitement lance contre lance, bouclier contre bouclier; l'écu s'appuyait sur l'écu, le casque sur le casque, l'homme sur l'homme; quand ils penchaient la tête, les casques garnis de crins de cheval heurtaient leurs brillantes aigrettes, tant ils se pressaient l'un contre l'autre! Les lances se croisaient, agitées par leurs mains hardies; ils avaient l'âme exaltée et brûlaient de combattre. Or les Troyens chargèrent en masse : à leur tête, Hector se précipita en avant. Comme une pierre informe, qu'un torrent impétueux lance de la crête d'un rocher, lorsque, grossi par des flots de pluie, il a rompu les supports de l'énorme rocher : elle vole en rebondissant et fait retentir sous elle la forêt; elle court à loisir sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle arrive dans la plaine, et alors elle cesse de rouler, malgré son élan : tel Hector, semant la mort, menaçait d'abord d'atteindre sans peine aux tentes et aux vaisseaux qui bordaient la mer; mais, lorsqu'il rencontra ces phalanges serrées, il s'arrêta par la violence du choc. Les fils des Grecs lui faisant face, frappant avec les épées et les piques à deux tranchants, le repoussèrent loin de leurs cohortes : il se retira ébranlé, et cria d'une voix perçante en s'adressant aux Troyens : « Troyens et Lyciens et Dardaniens qui savez combattre de près, tenez fermes : non, les Grecs ne m'arrêteront pas longtemps, quoiqu'ils se soient bien formés en carré; mais ils reculeront, je crois, devant ma lance, s'il est vrai que le maître des dieux, l'époux tonnant de Junon, m'anime au combat. » Ces paroles redoublèrent la force et le courage de chacun. Parmi eux s'avançait, plein de fierté, Déiphobe, fils de Priam : il tenait devant lui son bouclier bien arrondi, marchant d'un pas léger et couvrant ses pieds de son bouclier. Mérion le visa de sa main étincelante, et, sans faillir, atteignit

le bouclier arrondi, fait de cuir de bœuf; mais, au lieu de le traverser, la longue lance se brisa bien auparavant près du fer. Déiphobe écarta de son sein le bouclier fait de cuir de bœuf, car il craignait la lance du belliqueux Mérion; mais ce héros se retira, et rejoignit le corps de ses compagnons, furieux doublement, et d'avoir manqué la victoire et d'avoir brisé son arme. Il courut le long des temples et des vaisseaux des Grecs, pour en rapporter la longue lance qu'il avait laissée dans sa tente. Les autres combattaient et poussaient d'immenses clameurs. Teucer, fils de Télamon, immola d'abord le vaillant Imbrius, fils de Mentor, riche en coursiers : avant l'arrivée des Grecs, il habitait les bords de Pédœus avec Médésicaste, fille naturelle de Priam; mais, quand leurs vaisseaux arrivèrent sur de doubles rames, il courut à Ilion et se distingua parmi les Troyens; il demeurait chez Priam, qui le traitait à l'égal de ses enfants. Le fils de Télamon le perça sous l'oreille avec sa longue pique, et ramena l'arme en arrière : Imbrius tomba, comme au sommet d'un mont, qui s'aperçoit de tous côtés, le frêne, tranché par l'airain, penche vers la terre son tendre feuillage. Ainsi tomba le guerrier, et sur lui résonnèrent ses armes éclatantes d'airain. Teucer s'élança, impatient de le dépouiller de ses armes; mais, comme il s'élançait, Hector darda sur lui sa lance brillante. Teucer, qui le vit, évita la lance d'airain par une légère inclinaison, et ce fut Amphimaque, fils de Ctéatus, petit-fils d'Actor, nouveau venu dans la mêlée, qui reçut le coup dans la poitrine : il tomba sur le sol avec bruit, et ses armes retentirent sous son corps. Hector s'élança pour enlever de la tête du magnanime Amphimaque le casque adapté à ses tempes : Ajax, le voyant s'élancer, darda sur lui sa lance brillante; mais la peau ne fut pas atteinte, grâce à l'airain terrible qui le couvrait tout entier : le coup porta sur la partie bombée du bouclier, et Hector, repoussé violemment, recula en arrière loin des deux cadavres que les Grecs enlevèrent. Stichius et le divin Ménesthée, chef des Athéniens, emportèrent Amphimaque dans l'armée des Grecs; et les deux Ajax, animés d'une ardeur impétueuse, s'emparèrent d'Imbrius. Comme deux lions, qui ont arraché une chèvre aux dents acérées des chiens, l'emportent à travers les bruyères épaisses, l'élevant dans leurs gueules au-dessus de la terre; tels les deux Ajax, armés du casque, tenant élevé le corps d'Imbrius, le dépouillèrent de ses armes; le fils d'Oïlée, courroucé du trépas d'Amphimaque, sépara la tête du cou délicat; puis, tournant sur lui-même, il la lança comme on fait d'une paume, au sein de la foule, où elle tomba dans la poussière aux pieds d'Hector.

5. — Alors Neptune, profondément irrité que son petit-fils eût succombé dans la mêlée terrible, se mit à courir le long des tentes et des vaisseaux des Grecs, pour exciter les enfants de Danaüs et préparer des revers aux Troyens.

Idoménée, habile à manier la lance, le rencontra par hasard : il venait de quitter son ami, atteint au jarret par l'airain acéré et emporté récemment hors de la mêlée par ses compagnons; après avoir donné ses ordres aux médecins, il sortait de sa tente, car il désirait encore prendre part au combat. Le dieu puissant qui ébranle la terre lui adressa la parole en imitant la voix du fils d'Andrémon, Thoas, qui régnait sur les Étoliens dans tout le pays de Pleuron et de la haute Calydon, et que le peuple honorait comme un dieu : « Idoménée, conseiller des Crétois, que sont devenues les menaces que les fils des Grecs adressaient aux Troyens? » Idoménée, chef des Crétois, lui dit en réponse : « O Thoas, nul n'est coupable en ce jour, autant du moins que je puis le connaître, car nous savons tous combattre : il n'est personne que possède la lâche crainte ; personne qui, cédant à la paresse, se dérobe aux maux de la guerre. Mais tel est sans doute le plaisir du fils tout-puissant de Saturne, que les Grecs périssent ici sans gloire, loin d'Argos. Eh bien, Thaos, toi qui as toujours tenu ferme devant l'ennemi et qui exhortes aussi quiconque te paraît faiblir, ne reste pas non plus oisif en ce moment, et ranime chaque guerrier. » Neptune, le dieu qui ébranle la terre, lui répondit alors : « Idoménée, qu'il ne revienne plus de Troie, mais qu'il soit ici le jouet des chiens, celui qui dans ce jour abandonnera volontairement le combat. Allons! prends tes armes et reviens : il faut nous concerter, pour voir si nous rendrons quelque service, tout en n'étant que deux. Les lâches même, quand ils sont ensemble, ont du courage; et nous, nous savons combattre même contre les braves. » A ces mots, le dieu rentra dans la mêlée. Idoménée, arrivé dans sa tente, faite avec art, couvrit son corps de ses belles armes et saisit deux lances; puis, il s'avança, pareil à la foudre que le fils de Saturne prend dans sa main et lance de l'Olympe en feu, signe envoyé aux mortels, et dont les rayons jettent le plus vif éclat; ainsi, dans la course du héros, l'airain resplendissait sur sa poitrine. Il n'était pas encore éloigné de sa tente, lorsqu'il rencontra Mérion, son brave écuyer, qui venait chercher une lance d'airain; Idoménée lui dit : « Fils de Molus, Mérion aux pieds rapides, toi le plus cher de mes amis, pourquoi donc as-tu quitté la bataille et la mêlée? As-tu été blessé, et la pointe d'un javelot te fait-elle souffrir? ou viens-tu m'apporter quelque message? Je ne désire pas, tu le vois, rester oisif dans ma tente, mais bien combattre. » Le sage Mérion lui dit à son tour : « Idoménée, conseiller des Crétois à la cuirasse d'airain, s'il te reste une lance dans ta tente, je viens la prendre : car j'ai brisé celle que j'avais, en frappant le bouclier du présomptueux Déiphobe. » Idoménée, chef des Crétois, lui répliqua : « Tu trouveras une lance, vingt lances, si tu veux, attachées aux parois lumineuses de ma tente : lances troyennes, prises à ceux que j'ai tués : car je ne songe

pas à combattre en me tenant à distance des ennemis. Aussi ai-je des lances et des boucliers bombés, et des casques, et des cuirasses qui jettent un vif éclat. » Le sage Mérion lui répondit à son tour : « Moi aussi, je possède dans ma tente et dans mon noir vaisseau un grand nombre de dépouilles troyennes; mais j'en suis trop loin pour les prendre. Je ne crois pas avoir oublié non plus la valeur : c'est au contraire au premier rang que je me place dans la mêlée glorieuse, lorsqu'une fois a éclaté le feu de la guerre. Peut-être ai-je, en combattant, échappé aux regards de quelqu'un des Grecs, cuirassés d'airain; mais toi, tu m'as vu, je pense. » Idoménée, chef des Crétois, lui répondit à son tour : « Je connais ta vaillance : pourquoi me tenir ce langage? Si nous tous, qui sommes l'élite des vaisseaux, nous étions choisis pour une embuscade (c'est là qu'éclate surtout la valeur des guerriers; c'est là qu'on aperçoit facilement quel est le lâche et quel est le brave : car le lâche y change à tout moment de couleur, et il n'a point l'esprit assez calme pour demeurer tranquille à sa place, mais il change de position et s'appuie sur les deux pieds tour à tour; et le cœur lui bat violemment dans la poitrine, à la pensée de la mort, et il claque des dents. Mais le brave ne change pas de couleur et il ne tremble guère, lorsqu'une fois il a pris place dans une embuscade; mais il souhaite rentrer au plus tôt dans la mêlée terrible); nul, en cette occasion, ne saurait blâmer ni ton cœur ni ton bras. Car si tu étais blessé en combattant, ou frappé de près, le trait ne t'arriverait pas par derrière, au cou ou à l'épaule : c'est à la poitrine, au ventre que tu serais atteint, marchant en avant, aux premières lignes des guerriers. Mais ne restons pas là davantage à discourir comme des enfants, de peur qu'on ne blâme trop sévèrement notre conduite. Toi, va dans ma tente et prends une forte lance. » Il dit; et Mérion, comparable à Mars rapide, se hâta de prendre dans la tente une lance d'airain; et, brûlant d'ardeur guerrière, il suivit Idoménée. Tel que Mars, fléau des mortels, marche au combat, accompagné de la Terreur, sa fille chérie, forte et intrépide, qui glace de crainte jusqu'au plus brave guerrier; tous deux, partis de la Thrace, s'arment contre les Éphyriens ou contre les Phlégyens magnanimes, et, sans écouter les deux peuples, donnent la victoire à l'un ou à l'autre : tels Mérion et Idoménée, chefs des guerriers, s'avançaient au combat, armés de l'airain étincelant. Mérion, le premier, adressa la parole à son ami : « Fils de Deucalion, de quel côté veux-tu entrer dans la mêlée? Choisissons-nous la droite, ou le centre, ou la gauche de toute l'armée : car c'est là, je présume, que les Grecs chevelus ont surtout à combattre. » Idoménée, chef des Crétois, lui dit à son tour : « Pour défendre le centre des vaisseaux, il y a d'autres guerriers, les deux Ajax, et Teucer, le plus adroit des Grecs à tirer de l'arc, et également bon à combattre pied à pied. Quelle que soit l'ar-

deur belliqueuse d'Hector, fils de Priam, ils le fatigueront suffisamment, malgré toute sa vaillance. Il lui sera difficile, quoiqu'il combatte avec furie, de triompher de leur courage et de leurs mains indomptables, et de brûler nos navires, à moins que le fils de Saturne ne jette lui-même sur les vaisseaux rapides une torche enflammée. Le grand Ajax, fils de Télamon, ne céderait la place à aucun des mortels, qui mangent le grain de Cérès, et que peuvent blesser l'airain et les pierres énormes ; il ne reculerait même pas, dans une lutte corps à corps, devant Achille, vainqueur des phalanges ; mais il ne peut l'égaler à la course. Marchons donc de ce côté vers la gauche de l'armée, afin de voir au plus tôt si nous contribuerons à la gloire des Troyens ou s'ils contribueront à la nôtre. » Il dit ; et Mérion, comparable à Mars rapide, se mit en marche, jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint l'armée, à l'endroit que lui avait indiqué Idoménée. A peine les Troyens virent-ils Idoménée, pareil en force à la flamme, et avec lui son écuyer, couvert d'armes artistement travaillées, qu'ils s'encouragèrent et marchèrent tous en masse contre lui ; et une mêlée générale s'engagea devant les poupes des vaisseaux. De même que, dans la saison où les routes sont couvertes d'une épaisse poussière, les tempêtes se précipitent sous l'effort des vents sonores qui soulèvent à la fois de grands nuages poudreux : ainsi les combattants se ruèrent tous ensemble, impatients dans leur âme de s'égorger mutuellement, au sein de la mêlée, avec l'airain acéré. La bataille homicide se hérissa de longues lances qui déchirent le corps des guerriers, et l'œil était ébloui par l'éclat des casques étincelants d'airain, et des cuirasses nouvellement polies, et des boucliers brillants, qui se heurtaient à la fois. Il aurait eu le cœur bien hardi, celui qui se fût réjoui en voyant ce combat et n'eût pas été navré.

6. — Les deux puissants fils de Saturne, ayant des vues contraires, préparaient aux héros de cruelles douleurs. Si Jupiter destinait la victoire aux Troyens et à Hector, pour honorer Achille aux pieds légers, il ne voulait pas néanmoins anéantir complètement l'armée des Grecs devant Troie ; mais il honorait Thétis et son fils magnanime. De son côté, Neptune, sorti secrètement de la mer écumeuse, animait les Grecs par sa présence : car il s'affligeait de les voir accablés par les Troyens, et ressentait contre Jupiter une vive indignation. Tous deux avaient une même origine, une même patrie ; mais Jupiter était né le premier et avait plus d'expérience : aussi Neptune craignait-il de secourir ouvertement les Grecs : c'est en secret, et sous une forme mortelle qu'il excitait toujours les combattants. Ces divinités étendirent sur les deux armées le câble de la discorde violente et de la guerre, funeste à tous, après les y avoir enlacées : câble indestructible, indissoluble, qui fit plier les genoux à bien des héros. Alors Idoménée, quoique à demi blanchi par les ans, encou-

ragea les Grecs; et, bondissant sur les Troyens, il les mit en fuite. Car il tua Othryonée, venu de Cabèse à Troie, où le bruit de la guerre l'avait récemment attiré. Il avait demandé à Priam la plus belle de ses filles, Cassandre : au lieu de faire les présents de noce, il avait promis, œuvre difficile, de repousser loin de Troie, et malgré eux, les fils des Grecs. Le vieux Priam avait consenti et s'était engagé à lui donner sa fille; et lui, combattait, comptant sur cette promesse. Idoménée le visa de sa lance étincelante et l'atteignit, comme il marchait fièrement contre lui : la cuirasse d'airain qu'il portait n'arrêta pas l'arme qui s'enfonça dans le milieu du ventre; il tomba sur le sol avec bruit, et Idoménée s'écria d'une voix triomphante : « Othryonée, je te loue par-dessus tous les hommes, si tu tiens réellement tout ce que tu as promis à Priam, issu de Dardanus : il t'a promis sa fille, eh bien! nous aussi, nous accomplissons nos promesses : nous te donnerons la plus belle des filles d'Agamemnon, que nous ferons venir d'Argos pour être ton épouse, si toutefois tu renverses avec nous la ville populeuse d'Ilion. Mais suis-nous, afin que nous nous concertions près des vaisseaux rapides au sujet de ce mariage : car nous ne sommes pas des beaux-pères avares. » A ces mots, le héros Idoménée le traîna par le pied à travers la mêlée terrible. Asius accourut pour le venger, marchant à pied devant son char; et l'haleine des chevaux, que contenait toujours son écuyer fidèle, effleurait ses épaules. Il brûlait de frapper Idoménée; mais celui-ci, l'ayant prévenu, le frappa de sa lance à la gorge, au-dessous du menton, et y enfonça profondément l'airain. Asius tomba, comme tombe le chêne, ou le peuplier blanc, ou le pin élevé, que des charpentiers ont coupé sur les montagnes avec des haches fraîchement émoulues pour en faire un navire : tel, il gisait étendu devant ses coursiers et son char, mugissant, et pressant de ses mains la poussière ensanglantée. L'écuyer éperdu ne retrouva plus ses esprits, et n'osa pas tourner les chevaux pour échapper aux mains de l'ennemi : le belliqueux Anténor l'atteignit et lui perça le milieu du corps avec sa lance : la cuirasse d'airain qu'il portait n'arrêta pas l'arme qui s'enfonça dans le milieu du ventre : haletant, il tomba du char artistement fabriqué; et Antiloque, le fils du généreux Nestor, entraîna les chevaux, loin des Troyens, au milieu des Grecs aux belles cnémides. Déiphobe, affligé du sort d'Asius, s'approcha tout près d'Idoménée, et le visa avec sa lance étincelante; mais Idoménée, le voyant en face de lui, évita l'atteinte de l'airain, en se cachant sous son bouclier bien arrondi, garni de peaux de bœuf et de lames d'un airain brillant, et muni de deux poignées. Il se ramassa tout entier derrière ce rempart, et la lance d'airain passa outre, et le bouclier qu'elle avait effleuré résonna sourdement. Mais le coup parti de ce bras vigoureux ne fut pas vain : il atteignit le fils d'Hippasis, Hypsénor, pasteur des peuples, au

foie, sous le diaphragme, et lui fit plier aussitôt les genoux. Déiphobe, glorieux à l'excès, s'écria d'une voix forte : « Non certes, Asius ne gît pas sans vengeance ; et je présume qu'en arrivant dans la demeure si bien close du terrible Pluton, il se réjouira dans son cœur : car je lui ai donné un compagnon. » Il dit ; et ses paroles insultantes affligèrent les Grecs ; le belliqueux Antiloque, surtout, eut l'âme troublée ; mais, malgré sa douleur, il n'oublia pas son ami : il accourut, se plaça devant lui et le couvrit de son bouclier ; puis, deux amis fidèles, Mécisthée, fils d'Echius, et le divin Alastor survinrent et portèrent vers les vaisseaux creux le guerrier qui poussait de profonds gémissements. Cependant Idoménée ne laissait pas se ralentir son grand courage : il désirait toujours couvrir quelque Troyen de la nuit ténébreuse, ou tomber lui-même en sauvant les Grecs de leur perte. Alors périt le fils chéri d'Esyète, nourrisson de Jupiter, le héros Alcathoüs : c'était le gendre d'Anchise, dont il avait épousé la fille aînée, Hippodamie, que chérissaient cordialement son père et sa mère vénérables, dans leur palais : car elle surpassait toutes ses compagnes en beauté, en industrie, en prudence ; aussi fut-elle unie à l'homme le plus illustre dans la vaste Ilion. Ce fut lui que Neptune fit alors tomber sous les coups d'Idoménée : il fascina ses yeux brillants et enchaîna ses membres brillants : car il ne put ni fuir en arrière, ni se détourner ; mais il se tenait immobile comme une colonne ou comme un arbre à la haute chevelure, lorsque le héros Idoménée le blessa avec sa lance au milieu de la poitrine, et déchira la cuirasse d'airain qui, jusqu'alors protégeait son corps contre la mort ; mais alors, fendue par la lance d'Idoménée, elle rendit un son sec : il tomba sur le sol avec bruit, et l'arme resta enfoncée dans le cœur qui palpitait et faisait vibrer la pointe d'airain, jusqu'à ce qu'enfin l'impétueux Mars en arrêta la furie. Alors Idoménée, glorieux à l'excès, s'écria d'une voix forte : « Déiphobe, penses-tu que ce soit une compensation suffisante, que trois de vos guerriers soient tués pour un des nôtres ? car c'est vainement que tu te glorifies ; homme étonnant, viens donc toi-même te placer en face de moi, afin que tu saches ce que vaut ici un rejeton de Jupiter : c'est lui d'abord qui engendra Minos, roi de Crète ; Minos, ensuite, eut pour fils l'irréprochable Deucalion ; moi, je naquis de Deucalion, et je règne sur un peuple nombreux, dans la vaste Crète ; mes vaisseaux m'ont porté sur ces bords pour ton malheur, pour celui de ton père et du reste des Troyens. »

7. — Il dit ; et Déiphobe, flottant entre deux résolutions, se demanda s'il reviendrait sur ses pas pour s'associer quelqu'un des Troyens magnanimes ou il se mesurerait seul avec Idoménée. Le parti qui lui sembla le plus sage après réflexion fut d'aller chercher Énée. Il le trouva posté au dernier

rang de l'armée: car il était toujours courroucé contre le divin Priam, qui ne l'honorait pas en raison de sa bravoure parmi les guerriers. Déiphobe, s'approchant, lui adressa ces paroles ailées : « Énée, conseiller des Troyens, c'est maintenant surtout que tu dois secourir ton beau-frère, si toutefois la parenté touche ton âme. Suis-moi donc et secourons Alcathoüs, l'époux de ta sœur, qui jadis éleva ton enfance dans son palais. Idoménée, habile à manier la lance, vient de l'immoler. » Il dit; Énée fut ému du fond du cœur; et, plein d'ardeur guerrière, il marcha contre Idoménée; mais, loin de prendre la fuite comme un faible enfant, il attendit: tel qu'un sanglier, sur les montagnes, confiant en sa force, attend dans un lieu solitaire la venue tumultueuse des chasseurs : son dos se hérisse, ses yeux lancent des flammes; il aiguise ses dents, impatient de disperser et les chiens et les hommes : tel Idoménée, habile à manier la lance, attendit, sans reculer, Énée qui s'élançait au combat. Il appela à haute voix ses compagnons, regardant tour à tour Ascalaphe, Apharée, Déipyre, Mérion et Antiloque, arbitres des batailles; et, pour les encourager, il leur adressa ces paroles ailées : « Venez, amis, secourez-moi; je suis seul, et je crains furieusement l'attaque du rapide Énée qui va fondre sur moi. Ce héros excelle, dans le combat, à massacrer les guerriers; il est, de plus, dans la fleur de la jeunesse, ce qui lui donne une très grande force. Car, si nous étions du même âge, bientôt, avec le courage qui m'anime, il remporterait la victoire ou je la remporterais moi-même. » Il dit; et tous, animés d'un même esprit, vinrent se placer à ses côtés, le bouclier incliné sur l'épaule. D'autre part, Énée fit appel à ses compagnons, regardant tour à tour Déiphobe, Pâris et le divin Agénor, qui étaient avec lui les chefs des Troyens; puis, les bataillons suivirent, comme les brebis suivent le bélier, pour aller boire au sortir du pâturage; et le pasteur se réjouit en son âme : de même Énée se réjouit au fond du cœur, quand il vit la foule des guerriers marcher sur ses pas.

8. — Les combattants, avec leurs longues piques, s'élancèrent et se prirent corps à corps autour d'Alcathoüs : sur leurs poitrines l'airain résonnait d'une façon terrible, tandis qu'ils se frappaient dans la mêlée : deux héros, supérieurs aux autres, Énée et Idoménée, comparables à Mars, brûlaient de se déchirer le corps avec l'airain homicide. Énée, le premier, visa Idoménée; celui-ci, qui le vit venir, évita l'atteinte de l'airain, qui, parti vainement de cette main vigoureuse, s'enfonça en frémissant dans la terre. Idoménée frappa Œnomaüs au milieu du ventre : l'airain brisa la partie bombée de la cuirasse et pénétra jusqu'aux entrailles : il tomba dans la poussière et saisit la terre avec la paume de la main. Idoménée retira sa longue lance du cadavre; mais il ne put le dépouiller de ses belles armes, car

il était accablé de traits. Il n'avait plus les genoux aussi fermes quand il s'élançait, soit pour retirer son javelot, soit pour éviter celui de l'ennemi. S'il repoussait l'heure fatale en combattant de pied ferme, ses pieds ne l'emportaient plus d'une fuite rapide hors de la mêlée. Comme il s'éloignait à pas lents, Déiphobe darda sur lui sa lance brillante, car il ressentait pour lui une haine qui durait toujours. Mais il manqua encore une fois son coup : la lance atteignit Ascalaphe, fils d'Ényalius : l'airain pesant lui traversa l'épaule : il tomba dans la poussière et saisit la terre avec la paume de la main. Mars, impétueux, à la voix forte, ne savait pas encore que son fils fût tombé dans la mêlée terrible. La volonté de Jupiter le retenait sous des nuages d'or, au faîte de l'Olympe, où se trouvaient les autres dieux immortels, à qui la guerre était interdite. Autour d'Ascalaphe, les combattants luttaient corps à corps : Déiphobe lui ravit son casque brillant, lorsque Mérion, comparable à Mars rapide, bondit et lui perça le bras de sa lance : le casque, à la haute aigrette, échappé de la main de Déiphobe, tomba sur le sol avec un bruit sourd. Mérion s'élança de nouveau, comme un oiseau de proie, retira sa lourde lance du bras blessé, et rentra au sein de ses compagnons. Mais Politès, saisissant son frère par le milieu du corps, l'emporta hors de la mêlée effroyable, jusqu'à ce qu'il eût atteint ses coursiers rapides, qui l'attendaient derrière le champ du combat avec son écuyer et son char artistement façonné. Ils le ramenèrent dans la ville, poussant de profonds soupirs, souffrant cruellement : le sang coulait de la main nouvellement blessée. Les autres combattaient et poussaient d'immenses clameurs. Énée fondit sur Apharée, fils de Calétor, qui s'était tourné contre lui, et le frappa à la gorge avec sa lance acérée : la tête s'inclina de l'autre côté, avec le casque et le bouclier qui y étaient attachés ; et la mort, qui brise l'existence, enveloppa Apharée. Antiloque, ayant pris Thoas à tourner le dos, s'élança sur lui et le blessa : il lui coupa entièrement la veine qui, courant le long de l'épine, arrive au cou : elle s'ouvrit tout entière : le Troyen tomba à la renverse dans la poussière, en tendant les deux mains vers ses chers compagnons. Antiloque se précipita sur lui et lui enleva ses armes, en promenant ses regards autour de lui. Les Troyens l'entourèrent de tous côtés et frappèrent sur son bouclier large et éclatant, sans pouvoir entamer avec l'airain homicide la peau délicate d'Antiloque ; car Neptune, le dieu qui ébranle la terre, défendait le fils de Nestor, même dans cette grêle de traits. Car, loin d'éviter les ennemis, Antiloque restait toujours au milieu d'eux ; sa lance ne demeurait pas oisive ; elle était sans cesse en mouvement et tournait entre ses mains ; il songeait en lui-même à percer de loin quelque ennemi ou à fondre sur lui de près. Mais, tandis qu'il visait ainsi dans la mêlée, il n'échappa point au fils d'Asius, Ada-

mas, qui lui frappa le milieu du bouclier avec l'airain acéré; Neptune, aux cheveux azurés, lui refusant la vie d'Antiloque, émoussa la pointe: la moitié, semblable à un pieu durci au feu, demeura dans le bouclier d'Antiloque, et l'autre moitié tomba à terre. Adamas rentrait au sein de ses compagnons pour éviter la mort, lorsque Mérion, le poursuivant dans sa retraite, lui porta un coup de lance entre les parties honteuses et le nombril, à l'endroit où les atteintes de Mars sont surtout funestes aux misérables mortels. C'est là qu'il le frappa; et lui, obéissant au mouvement de la lance, se débattait, comme un bœuf que des bouviers ont attaché par la force et malgré lui avec des liens et mènent à travers des montagnes. Mais le blessé ne se débattit pas longtemps: ce fut l'affaire d'un instant: car le héros Mérion, s'étant approché de lui, retira la lance de son corps, et les yeux d'Adamas se voilèrent de ténèbres. Hélénus, avec sa longue épée thrace, frappa de près Déipyre à la tempe, et heurta son casque: le casque, lancé au loin, tomba à terre et fut ramassé par un des Grecs qui le vit rouler entre les pieds des combattants. Les ombres de la nuit se répandirent sur les yeux de Déipyre. La douleur saisit le fils d'Atrée, Ménélas, habile à pousser le cri de guerre: il s'avança contre le roi Hélénus, en brandissant d'une main menaçante sa lance acérée; et Hélénus courba le bois de son arc. Tous deux étaient également impatients, l'un de darder sa lance acérée, l'autre d'envoyer sa flèche que retenait la corde. Le fils de Priam atteignit alors Ménélas à la poitrine, sur la partie bombée de la cuirasse; mais le trait cruel fut repoussé en arrière. Comme, dans une aire spacieuse, les fèves noires ou les pois chiches sautent hors du large van, poussés par une brise sonore et par l'effort du vanneur, ainsi le trait cruel rebondit avec force sur le bouclier du glorieux Ménélas et s'envola loin de lui. Alors le fils d'Atrée, Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, perça la main qui tenait l'arc bien poli; la pointe d'airain resta enfoncée dans la chair; Hélénus rentra au sein de ses compagnons, pour éviter la mort, traînant à sa main pendante la lance de frêne. Le magnanime Agénor, la lui ayant retirée de la main, banda la blessure avec une fronde, faite de laine de brebis bien travaillée, que tenait l'écuyer de ce pasteur des peuples. Pisandre alla droit sur le glorieux Ménélas: la noire Parque de la mort l'entraînait à sa perte, pour qu'il tombât sous tes coups, ô Ménélas! dans la mêlée terrible. Lorsqu'ils se furent joints en marchant l'un contre l'autre, le fils d'Atrée manqua son ennemi, car l'arme se détourna. Pisandre frappa le bouclier du glorieux Ménélas, sans pouvoir toutefois en percer l'airain: car le large bouclier tint bon, et la lance se brisa près de la pointe. Pisandre se réjouissait au fond du cœur et comptait sur la victoire, lorsque le fils d'Atrée, tirant son épée à clous d'argent, bondit sur Pisandre: celui-ci

prit sous son bouclier une belle hache d'airain avec un manche d'olivier, long et bien poli, et tous deux s'attaquèrent à la fois : Pisandre frappa le cimier du casque à crins de cheval : le coup porta sur la pointe même du cimier; Ménélas, le voyant s'élancer, le blessa au front, à la naissance du nez : les os craquèrent, et les yeux sanglants jaillirent à terre dans la poussière aux pieds du vainqueur; puis il pencha la tête et tomba. Ménélas, posant le talon sur sa poitrine, le dépouilla de ses armes, et dit d'une voix triomphante : « C'est ainsi que vous laisserez enfin les vaisseaux des Grecs, aux rapides coursiers, Troyens parjures, que la guerre cruelle ne rassasie jamais. Il n'est pas d'outrage, pas d'affront que vous m'ayez épargné, chiens méchants! Et vous n'avez pas craint au fond du cœur la colère terrible de Jupiter tonnant, de Jupiter hospitalier, qui détruira un jour votre cité superbe. Vous m'avez ravi sans raison mon épouse légitime et mes nombreux trésors, après avoir été bien traités chez elle; et maintenant vous brûlez encore de livrer au feu destructeur nos vaisseaux, qui fendent les ondes, et d'immoler les héros de la Grèce. Mais vous renoncerez à la guerre, quelle que soit votre fureur. Grand Jupiter, tu l'emportes, dit-on, en sagesse sur tous les mortels et les dieux; et c'est de toi que procèdent tous ces attentats! Ainsi donc tu favorises ces insolents Troyens, dont le cœur n'aime que le crime, et qui ne peuvent se rassasier du carnage et de la guerre où les chances sont égales pour tous. On se lasse de tout, et du sommeil, et de l'amour, et de la douce mélodie, et de la noble danse, toutes choses dont on souhaite de jouir plutôt que de la guerre; mais les Troyens sont insatiables de combats. » Après avoir ainsi parlé, le noble Ménélas dépouilla le corps du Troyen de ses armes ensanglantées, et les donna à ses compagnons; puis, il rejoignit les premières lignes des combattants. Alors se précipita sur lui le fils du roi Pylémène, Harpalion, qui suivit son père pour combattre devant Troie, et ne retourna point dans sa patrie. Il frappa alors de près avec sa lance le milieu du bouclier de Ménélas, sans pouvoir toutefois en percer l'airain; et il rentra au sein de ses compagnons pour éviter la mort, jetant l'œil de tous côtés, de peur qu'un trait ne l'atteignît. Mérion, qui le vit partir, lui décocha une flèche garnie d'airain, et l'atteignit à la fesse droite : le trait pénétra sous l'os dans la vessie : il s'affaissa sur le lieu même, rendant l'âme entre les bras de ses chers compagnons, et, comme un ver, demeura allongé sur le sol; un sang noir coulait de la blessure et mouillait la terre. Les magnanimes Paphlagoniens s'empressèrent autour de lui; ils le placèrent sur son char et le ramenèrent tristement dans la sainte Ilion : avec eux marchait son père en versant des larmes : la mort de son enfant devait rester sans vengeance. Pâris ressentit un violent courroux du trépas d'Harpalion, qui était son hôte parmi les nom-

breux Paphlagoniens; et, dans sa colère, il lança une flèche garnie d'airain. Or il y avait un certain Euchénor, fils du devin Polyide : c'était un homme opulent et noble, habitant à Corinthe, et qui s'était embarqué, bien qu'il connût sa fatale destinée. Souvent, en effet, le noble vieillard Polyide lui avait dit qu'il périrait d'une cruelle maladie dans son palais, ou que les Troyens le tueraient devant les vaisseaux des Grecs. Par là il évita la peine ignominieuse que lui eussent infligée les Grecs et la cruelle maladie qui eût accablé son âme de douleur. C'est lui que Pâris frappa sous la mâchoire et l'oreille : la vie quitta aussitôt ses membres, et d'horribles ténèbres l'enveloppèrent.

9. — Voilà comme ils combattaient, pareils à la flamme dévorante. Cependant Hector, le favori de Jupiter, n'en avait pas connaissance : il ne savait pas qu'à la gauche des vaisseaux ses troupes étaient accablées par les Grecs. Déjà même la victoire appartenait aux Grecs, tant Neptune, le dieu qui ébranle la terre, animait les Grecs et les aidait de sa force. Mais Hector demeurait ferme à l'endroit où il s'était tout d'abord élancé contre la porte et la muraille, après avoir enfoncé les rangs épais des enfants de Danaüs, armés de boucliers. Là, se trouvaient les vaisseaux d'Ajax et de Protésilas, tirés à sec sur le rivage de la mer blanchissante ; le rempart y était moins élevé, et c'était en ce lieu que prenaient part au combat les guerriers et les chevaux les plus impétueux. [Béotiens, Ioniens, à la tunique traînante, Locriens, Phthiotes, glorieux Épéens, arrêtaient à grand'peine le héros qui s'élançait contre les vaisseaux ; mais ils ne pouvaient repousser loin d'eux le divin Hector, pareil à la flamme. L'élite des Athéniens formait l'avant-garde : ils avaient pour chefs Ménesthée, fils de Pétéus, accompagné de Phidas, de Stichius, et du brave Bias. Les Épéens suivaient Mégès, fils de Philée, Amphion et Dracius. Les Phthiotes étaient commandés par Médon et le belliqueux Podarcès. Médon était fils naturel du divin Oïlée et frère d'Ajax : il vivait à Phylacé, loin de la terre paternelle, depuis qu'il avait tué le frère d'Ériopis, sa belle-mère et femme d'Oïlée. Podarcès était fils d'Iphiclus, le Phylacide. Ces deux héros, à la tête des magnanimes Phthiotes, combattaient pour la défense des vaisseaux avec les Béotiens.] Ajax, fils rapide d'Oïlée, ne s'éloignait pas d'Ajax, fils de Télamon, fût-ce un seul instant. Mais, comme une paire de bœufs bruns, animés d'une ardeur égale, traînent la solide charrue dans une jachère : des flots de sueur jaillissent autour de la racine de leurs cornes ; ils ne sont séparés que par le joug bien poli ; et, tandis qu'ils s'avancent le long du sillon, le soc entr'ouvre la profondeur du champ : ainsi les deux Ajax, marchant côte à côte, ne se séparaient pas l'un de l'autre. Le fils de Télamon avait autour de lui une foule de guerriers vaillants, qui pre-

naient le bouclier de ses mains quand la fatigue gagnait ses genoux trempés de sueur. Mais les Locriens ne suivaient pas le fils magnanime d'Oïlée. Leur courage n'était pas fait aux combats de pied ferme : ils n'avaient point de casques d'airain, garnis de crins de cheval ; ils n'avaient pas de boucliers arrondis ni de lances de frêne ; mais ils étaient venus devant Ilion, se confiant dans leurs arcs et dans leurs frondes faites de laine bien travaillée, et c'est en frappant avec ces armes des coups répétés qu'ils rompaient les phalanges troyennes. Alors donc, tandis que les premiers, couverts de leurs armes faites avec art, combattaient par devant contre les Troyens et contre Hector, étincelant d'airain, ceux-ci, cachés derrière eux, lançaient des traits ; et les Troyens ne retrouvaient plus leur vaillance, car les flèches jetaient le désordre parmi eux.

10. — En ce moment, les Troyens, laissant là les vaisseaux et les tentes, seraient rentrés dans l'enceinte aérée de Troie, si Polydamas, s'approchant de l'audacieux Hector, ne lui eût parlé ainsi : « Hector, tu ne saurais écouter les avis, parce qu'un dieu t'a donné la supériorité sur tous dans l'art de la guerre ; veux-tu pour cela surpasser aussi les autres en prudence ? Tu ne peux posséder à toi seul tous les dons à la fois. A l'un le ciel a donné les vertus guerrières [à l'autre la danse, à un autre la lyre et le chant] ; dans le cœur d'un autre, Jupiter, aux vastes regards, met la sagesse, dont beaucoup d'hommes recueillent les fruits, qui fait le salut de la foule, et dont le sage reconnaît tout le premier les effets. Je dirai donc le parti que je crois le meilleur. De tous côtés brûle autour de toi le feu de la guerre. Les Troyens magnanimes, après avoir franchi la muraille, ou se sauvent avec leurs armes, ou, dispersés autour des vaisseaux, combattent en petit nombre contre des ennemis plus nombreux. Eh bien, retourne sur tes pas, et appelle ici les principaux de l'armée. Alors nous pèserons avec soin tous les avis, soit que nous devions tomber sur les vaisseaux, bien garnis de rameurs, si toutefois Jupiter veut nous donner l'avantage, soit que nous devions, sains et saufs, nous éloigner des vaisseaux. Car, pour moi, je crains que les Grecs ne nous payent la dette d'hier, attendu qu'ils ont encore au milieu d'eux un homme insatiable de bataille, qui ne restera plus longtemps, je présume, sans prendre part au combat. » Ainsi parla Polydamas, et ce conseil salutaire plut à Hector [aussitôt il sauta du char sur la terre avec ses armes] ; et s'adressant à lui, il dit ces paroles ailées : « Polydamas, retiens ici les principaux de l'armée ; moi, je vais aller là-bas, et me mêlerai aux combattants : je reviendrai sans retard, quand je leur aurai donné mes ordres. » Il dit ; et, pareil à une montagne couverte de neige, il s'élança, en criant, au milieu des Troyens et des alliés. A peine eurent-ils entendu la voix d'Hector qu'ils accoururent tous vers

le brave Polydamas, fils de Panthoüs. Mais Hector allait et venait, cherchant aux premiers rangs, s'il découvrirait Déiphobe, et le roi Hélénus, et Adamas, fils d'Asius, et Asius, fils d'Hirtacus; mais il ne les trouva plus sains et saufs ni vivants: les uns, tombés sous les coups des Grecs, gisaient inanimés à la poupe des vaisseaux; les autres avaient été atteints ou blessés en dedans de la muraille. Il trouva bientôt, à l'aile gauche de la bataille déplorable, le divin Pâris, époux d'Hélène à la belle chevelure, encourageant ses compagnons et les excitant à combattre. Il s'approcha et lui adressa ces paroles outrageantes : « Misérable Pâris, le plus beau des mortels, coureur de femmes, séducteur : qu'as-tu fait de Déiphobe, et du roi Hélénus, et d'Adamas, fils d'Asius, et d'Asius, fils d'Hirtacus? Qu'as-tu fait d'Othryonée? C'est aujourd'hui que la haute Ilion est ruinée tout entière de fond en comble; c'est aujourd'hui que ta perte totale est assurée. » Pâris, semblable aux dieux, lui répondit : « Puisqu'il te plaît d'accuser un innocent, je te dirai que je songe moins que jamais à me dérober au combat : ma mère n'engendra point un lâche en me donnant le jour : car depuis que tu as attiré près des vaisseaux les armes de nos compagnons, nous luttons ici sans relâche contre les Grecs. Les amis que tu cherches ont péri. Seuls, Déiphobe et le roi Hélénus se sont retirés, blessés tous les deux à la main par de longues lances : le fils de Saturne les sauva de la mort. Guide-nous maintenant où t'entraînent ton cœur et ton courage : nous te suivrons pleins d'ardeur, et je prétends que la vaillance ne nous fera pas défaut, tant qu'il nous restera des forces; mais il est impossible, quoi qu'on veuille, de combattre au delà de ses forces. » Ces paroles du héros fléchirent l'esprit de son frère.

11. — Ils coururent au plus fort du combat et de la mêlée, où étaient Cébrion, et le noble Polydamas, et Phalcès, et Orthæus, et Polyphète, semblable aux dieux, et Palmys, et Ascanius, et Morys, fils d'Hippotion : ils étaient venus, le jour précédent, de la fertile Ascania, pour relever les autres; et Jupiter les conduisit alors au combat. Ils marchaient, pareils à un tourbillon de vents impétueux, qui, né de la foudre du puissant Jupiter, fond sur la plaine, se mêle à l'Océan avec un tumulte immense : et, les flots bouillonnants de la mer retentissante, enflés, écumeux, se poussent l'un l'autre. Tels les Troyens, serrés les uns contre les autres et resplendissants d'airain, se pressaient sur les pas de leurs chefs. A leur tête était le fils de Priam, Hector, pareil à Mars, fléau des mortels. Il tenait devant lui son bouclier bien arrondi, fait de peaux solidement jointes et recouvert de plusieurs lames d'airain ; son casque étincelant s'agitait autour de ses tempes. A l'ombre de son bouclier, il tournait autour des phalanges ennemies qu'il essayait d'enfoncer ; mais il ne pouvait jeter le trouble dans l'âme des Grecs.

12. — Ajax, s'avançant à grands pas, fut le premier à le provoquer : « Approche, homme étonnant! Pourquoi cherches-tu vainement à effrayer les Grecs ? Nous ne sommes pas novices dans les combats ; c'est le fouet cruel de Jupiter qui nous dompte. Ton cœur se flatte sans doute d'anéantir nos vaisseaux ; mais nous avons des bras pour te repousser. Auparavant, votre ville populeuse sera prise et saccagée par nos mains. Il n'est pas loin, je te le dis, le jour, où, fugitif, tu demanderas au grand Jupiter et aux autres Immortels qu'ils soient plus vites que l'épervier les chevaux, à la belle crinière, qui t'emporteront à Troie, en soulevant la poussière dans la plaine. » Comme il parlait ainsi, un oiseau s'envola à sa droite : c'était l'aigle, au vol élevé ; l'armée des Grecs, rassurée par cet augure, poussa de grands cris : et le glorieux Hector lui répondit : « Ajax, sot discoureur, fanfaron, qu'as-tu dit ? Que ne suis-je pour toujours fils de Jupiter, qui tient l'égide, et de l'auguste Junon ; que ne suis-je honoré comme on honore Minerve et Apollon, aussi vrai que cette journée sera fatale à tous les Grecs ! Toi, tu périras au milieu d'eux, si tu oses attendre ma longue lance qui déchirera ta peau délicate ; et, tombé près des vaisseaux grecs, tu rassasieras de ta chair et de ta graisse les chiens et les oiseaux de Troie. » Après avoir ainsi parlé, il marcha en avant, suivi des siens, qui jetèrent une clameur immense ; et, derrière eux, l'armée poussa de grands cris. De leur côté, les Grecs poussèrent de grands cris ; et, loin d'oublier leur courage, ils attendirent le choc des Troyens les plus vaillants. Le cri des deux peuples monta jusqu'à l'éther et au séjour radieux de Jupiter.



H MOTTE DEL — QUANTIN ÉD

XIV

CHANT XIV

ARGUMENT

1. Étonné du bruit qu'il entend, Nestor, qui soignait Machaon blessé, sort de sa tente. — 2. Agamemnon, Ulysse et Diomède, blessés, viennent au-devant de Nestor. Ils délibèrent sur la situation. Agamemnon propose de reprendre la mer ; Ulysse désapprouve ce conseil ; Diomède leur persuade de rentrer dans la mêlée. — 3. Neptune, sous les traits d'un vieillard, encourage Agamemnon et soutient les Grecs. — 4. Junon, voulant détourner l'attention de Jupiter, se pare pour le séduire. Elle emprunte à Vénus sa ceinture, et décide, non sans peine, le Sommeil à assoupir le dieu. — 5. Junon séduit Jupiter, qui, enveloppé dans un nuage d'or, s'abandonne au repos entre les bras de son épouse. — 6. Le Sommeil en porte la nouvelle à Neptune, qui rétablit les affaires des Grecs. — 7. Hector, blessé par Ajax, est emporté hors du champ de bataille. — 8. Les Grecs fondent sur les Troyens avec une nouvelle ardeur : Satnius, Archiloque, Ilionée sont tués du côté des Troyens ; Prothoénor et Promachus, du côté des Grecs. L'effroi se répand parmi les Troyens. — 9. Ajax, Antiloque, Mérion, Teucer, Ménélas font reculer les Troyens, que le fils d'Oïlée poursuit dans leur fuite.

1. — Nestor ne laissa pas d'entendre les clameurs, quoiqu'il fût à table ; et il adressa ces paroles ailées au fils d'Esculape : « Vois un peu, noble Machaon, comment tout cela finira : les cris de la bouillante jeunesse redoublent près des vaisseaux. Mais reste assis à boire ce vin plein de feu, en attendant qu'Hécamède, aux belles tresses, ait préparé le bain chaud et lavé le sang de ta blessure ; moi, je vais à la découverte, et je saurai bientôt à quoi m'en tenir. » A ces mots, il prit le bouclier bien travaillé et resplendissant d'airain, que son fils Thrasymède, dompteur de coursiers, avait laissé dans sa tente : car il avait pris celui de son père ; il saisit une forte lance, armée d'une pointe d'airain ; et, sorti de sa tente, il vit, chose affreuse ! les

siens bouleversés, et les Troyens superbes les poussant par derrière : la muraille des Grecs était renversée. Comme on voit les vagues muettes de la vaste mer noircir, dans l'attente du vol impétueux des vents sonores : calme encore, elle ne se précipite ni d'un côté ni de l'autre, jusqu'à ce qu'un souffle déterminé descende par l'ordre de Jupiter : ainsi le vieillard, l'âme partagée entre deux résolutions, se demandait s'il se jetterait dans la foule des Grecs, aux rapides coursiers, ou s'il irait trouver le fils d'Atrée, Agamemnon, pasteur des peuples. Le parti qui lui sembla le plus sage après réflexion fut d'aller trouver le fils d'Atrée. Cependant les deux peuples s'entre-tuaient dans la mêlée ; et l'airain solide résonnait autour de leur corps sous les coups des épées et des lances à deux tranchants.

2. — Les rois, nourrissons de Jupiter, qui avaient été blessés par l'airain, le fils de Tydée, Ulysse et Agamemnon, fils d'Atrée, sortaient de leurs vaisseaux, lorsqu'ils rencontrèrent Nestor ; car leurs vaisseaux avaient été tirés sur les bords de la mer écumeuse, bien loin du champ de bataille. Ceux qui abordèrent les premiers avaient été tirés jusque dans la plaine, et l'on avait construit un mur devant leurs poupes. En effet, le rivage, malgré son étendue, ne put contenir tous les navires, et l'armée se trouvait à l'étroit. C'est pourquoi ils tirèrent les vaisseaux sur plusieurs lignes, et en couvrirent toute la baie profonde qu'embrassaient les deux promontoires. Ainsi donc les rois, désireux de voir la guerre et son tumulte, marchaient ensemble, appuyés sur leur lance ; et leur cœur était rempli de chagrin. Lorsque le vieillard les rencontra [sa présence glaça d'effroi l'âme des Grecs], le puissant Agamemnon lui adressa ces mots : « O Nestor ! fils de Nélée, grande gloire de la Grèce, pourquoi as-tu abandonné la guerre homicide, et viens-tu jusqu'ici ? Je crains que l'impétueux Hector n'accomplisse la menace qu'il fit naguère, dans l'assemblée des Troyens, de ne pas quitter les vaisseaux pour rentrer dans Ilion avant d'avoir incendié notre flotte et de nous avoir immolés nous-mêmes. Tel était son langage, et tout ce qu'il disait s'accomplit aujourd'hui. Grands dieux ! le reste des Grecs, aux belles cnémides, nourrit donc contre moi au fond du cœur le même ressentiment qu'Achille, et refuse de combattre devant les poupes de nos vaisseaux ! » Nestor, le cavalier de Gérénia, lui répondit alors : « Oui, ces choses sont déjà consommées ; et Jupiter, au bruyant tonnerre, ne saurait lui-même changer ce qui est fait. Elle est renversée, cette muraille sur laquelle nous comptions pour être le rempart indestructible de nos vaisseaux et de nos personnes ; les Troyens, près des rapides navires, combattent obstinément et sans relâche ; et tu ne saurais reconnaître, quelle que soit ton attention, de quel côté les Grecs sont repoussés et mis en déroute : tant le carnage est confus, tels sont les cris qui montent vers le ciel !

Pour nous, examinons comment tout cela finira, si toutefois la prudence peut quelque chose. Je ne vous invite pas à vous jeter dans la mêlée, car il n'est pas possible à un blessé de combattre. » Agamemnon, roi des guerriers, lui répondit à son tour : « Nestor, puisque l'on se bat à la poupe des vaisseaux, et que la solide muraille ne nous a point servi, non plus que le fossé, que les Grecs ont faits avec tant de peine, dans l'espérance qu'ils seraient un rempart indestructible pour leurs navires et pour leurs personnes, c'est qu'il plaît sans doute à Jupiter tout-puissant que les Grecs périssent ici sans gloire, loin d'Argos. Car je le prévoyais, alors qu'il secourait avec bienveillance les enfants de Danaüs ; et je vois aujourd'hui qu'il honore les Troyens à l'égal des dieux bienheureux, et qu'il a enchaîné notre courage et nos bras. Eh bien, faisons tous ainsi que je vais dire : traînons les vaisseaux qui sont les plus rapprochés du rivage, et lançons-les tous sur la mer divine ; nous les fixerons sur leurs ancres jusqu'à ce que vienne la nuit céleste. Si les Troyens suspendent le combat, nous mettrons ensuite à l'eau tous les navires. Car ce n'est point chose blâmable de fuir le malheur même pendant la nuit : mieux vaut se dérober au malheur par la fuite que de perdre la vie. » L'ingénieux Ulysse, lui lançant un regard irrité, lui dit : « Fils d'Atrée, quelle parole s'est échappée de tes lèvres ? Malheureux ! plût au ciel que tu guidasses une autre armée, une armée de lâches, au lieu de nous commander, nous que Jupiter a destinés à soutenir des guerres pénibles, de l'adolescence à la vieillesse, jusqu'à ce que chacun de nous y trouve la mort ! Tu veux donc abandonner la ville de Troie, aux larges rues, pour laquelle nous souffrons une foule de maux ! Tais-toi, de peur qu'un des Grecs n'entende ces paroles qui ne viendraient jamais à la bouche de tout homme qui saurait parler juste, et auquel obéiraient des peuples aussi nombreux que les Argiens tes sujets. Maintenant je blâme la pensée qui t'a fait parler, toi qui ordonnes, au milieu de la guerre et du tumulte, de lancer à la mer nos navires garnis de bons rameurs, pour combler sans doute encore davantage les vœux des Troyens, déjà trop supérieurs, et pour faire peser sur nous une ruine complète. Car les Grecs ne soutiendront pas la guerre, dès qu'on tirera les vaisseaux à la mer ; mais ils n'auront des yeux que pour la fuite et renonceront au combat. Alors certes ton conseil nous perdra, chef suprême des peuples. » Agamemnon, roi des guerriers, lui répondit alors : « Ulysse, ta sévère réprimande a touché mon cœur ; mais je n'ordonne point aux fils des Grecs de lancer malgré eux à la mer leurs vaisseaux garnis de bons rameurs ; puisse quelqu'un, jeune ou vieux, énoncer un avis meilleur que le mien ! sa présence me réjouira. » Diomède, habile à pousser le cri de guerre, prit la parole au milieu d'eux : « Cet homme n'est pas loin ; nous ne le chercherons pas longtemps, si toutefois

vous voulez m'entendre, et que le dépit ne vous fasse pas trouver mauvais ce conseil, parce que je suis le plus jeune. Moi aussi, je me glorifie d'être né d'un père illustre [de Tydée que recouvrit, à Thèbes, la terre amassée sur son corps]. Porthée donna le jour à trois nobles fils; ils habitaient Pleuron et la haute Calydon : c'étaient Agrius et Mélas; le troisième était le cavalier Œnée, mon aïeul, qui les surpassait en courage : il resta dans son pays; mais mon père, après avoir erré çà et là, s'établit à Argos : ainsi le voulaient sans doute Jupiter et les autres dieux. Il épousa une des filles d'Adraste, habita une demeure riche en denrées de toute espèce: il possédait beaucoup de terres en blé, des vergers bien garnis, de nombreux troupeaux; et sa lance n'avait point d'égale dans toute la Grèce. La renommée a dû vous apprendre que je dis vrai. N'allez donc pas me traiter d'homme sans nom, sans courage, et rejeter l'avis que je vais énoncer franchement et comme il convient. Partons; retournons au combat, quoique blessés : il le faut. Arrivés là, tenons-nous à l'écart de la mêlée, hors de la portée des traits, de peur qu'un de nous ne reçoive blessure sur blessure. Mais nous exciterons par nos exhortations les autres guerriers, qui, mollissant depuis longtemps, ont renoncé à la lutte et ne combattent plus. » Il dit; tous applaudirent à son langage et lui obéirent. Ils se mirent en marche, précédés d'Agamemnon, roi des guerriers.

3. — Cependant le dieu glorieux qui ébranle la terre ne regardait pas sans rien voir : il vint, au contraire, au milieu d'eux sous la figure d'un vieillard; et, saisissant la main droite d'Agamemnon, fils d'Atrée, il lui adressa ces paroles ailées : « Fils d'Atrée, c'est maintenant que l'âme barbare d'Achille tressaille de joie dans sa poitrine, à la vue du carnage et de la déroute des Grecs : car il n'a pas de cœur; il n'en a pas le moins du monde. Mais qu'il périsse et qu'un dieu l'anéantisse! Toi, les dieux bienheureux ne sont pas fort courroucés à ton égard. Les chefs et les princes des Troyens soulèveront encore la poussière dans la vaste plaine, et tu les verras fuir vers la ville, loin des vaisseaux et des tentes. » A ces mots, il poussa un grand cri, en s'élançant dans la plaine : telles sont les clameurs de neuf ou dix mille combattants, que la guerre met aux prises, telle fut la voix sortie de la poitrine du dieu puissant qui ébranle la terre : elle jeta dans l'âme de chacun des Grecs une grande force, et les rendit capables de guerroyer et combattre sans relâche.

4. — Junon, au trône d'or, regarda du faîte de l'Olympe, où elle se tenait, et reconnut aussitôt Neptune, à la fois son beau-frère et son oncle, qui parcourait tout essoufflé la mêlée glorieuse : et la joie remplit son âme. Mais elle vit Jupiter assis au sommet le plus haut de l'Ida, riche en

sources, et son cœur fut saisi de dépit. Alors l'auguste Junon, la déesse aux grands yeux, songea aux moyens d'abuser l'esprit du dieu qui porte l'égide. Le parti qui lui sembla le meilleur fut d'aller sur l'Ida, après s'être bien parée : peut-être Jupiter, séduit par sa beauté, désirerait-il la serrer dans ses bras amoureux; et elle versera sur les paupières du dieu, sur ses sages pensées un sommeil tiède et bienfaisant. Elle se rendit dans la chambre que son fils Vulcain lui avait bâtie, et dont il avait assujetti les portes, aux solides jambages, à l'aide d'un fermoir secret, qu'aucune autre divinité ne pouvait ouvrir. Junon, y étant entrée, poussa les portes brillantes. Et d'abord, avec de l'ambroisie, elle fit disparaître de son corps séduisant toutes les souillures, et se frotta d'une huile grasse, divine, suave et parfumée qu'elle possédait, et dont la vapeur, pour peu qu'on l'agitât dans le palais, au plancher d'airain, de Jupiter, se faisait sentir partout et sur la terre et dans le ciel. Après avoir fait couler cette essence sur son beau corps, elle peigna ses cheveux, et ses mains formèrent des tresses brillantes, belles, divines, qui tombaient de sa tête immortelle. Ensuite, elle revêtit une robe divine, que Minerve lui avait tissée avec art et où elle avait brodé toutes sortes de belles figures. Junon l'attacha autour de son sein avec des agrafes d'or; puis, elle se ceignit d'une ceinture, garnie de cent franges; elle suspendit à ses oreilles, bien percées, des boucles à trois pierres, d'un travail achevé, qui dardaient un vif éclat. Alors Junon, noble entre les déesses, couvrit sa tête d'un voile magnifique, nouvellement fait, aussi blanc que le soleil, et elle attacha sous ses pieds de belles sandales. Enfin, lorsqu'elle se fut revêtue de tous ses ornements, elle sortit de la chambre; et, prenant Vénus à part et loin des autres dieux, elle lui dit : « Dois-je croire, ma chère enfant, que tu consentiras à ma demande ? ou me refuseras-tu, irritée dans ton âme que je favorise les Grecs, tandis que tu assistes les Troyens? » Vénus, fille de Jupiter, lui répondit alors : « Junon, déesse vénérable, fille du grand Saturne, explique-moi ta pensée : mon cœur te pousse à te satisfaire, si du moins je puis le faire, et que la chose soit possible. » L'auguste Junon reprit, ourdissant ses ruses : Donne-moi ce charme amoureux, cet attrait qui te soumet tous les Immortels et les hommes mortels. Car je vais aux extrémités de la terre féconde, visiter l'Océan, père des dieux, et Téthys, leur mère, qui m'ont bien nourrie et choyée dans leurs demeures, lorsqu'ils m'eurent reçue de Rhéa, dans le temps où Jupiter, aux vastes regards, précipita Saturne au-dessous de la terre et de la mer inféconde. Je vais les visiter et mettre fin à leurs discordes interminables. Depuis longtemps déjà ils font lit à part et n'ont point commerce ensemble, parce que la colère est entrée dans leurs âmes. Si mes paroles touchaient assez leur cœur pour les ramener tous deux à leur

couche et dans les bras l'un de l'autre, je serais à jamais pour eux chère et vénérée. » Vénus, au gracieux sourire, lui répondit : « Il n'est ni possible ni convenable que je rejette ta demande, car tu dors dans les bras du tout-puissant Jupiter. » A ces mots, elle détacha de son sein sa ceinture brodée, d'un merveilleux travail : toutes les séductions s'y trouvaient réunies, et l'amour, et le désir, et le doux entretien qui charme et dérobe le cœur même des plus sages. Vénus la lui remit donc entre les mains, prit la parole et dit : « Prends et cache dans ton sein cette ceinture d'un merveilleux travail, qui enferme tous les attraits; et je ne pense pas que tu reviennes sans résultat, quoi que tu médites dans ta pensée. » Elle dit; et l'auguste Junon, la déesse aux grands yeux, sourit; et, quand elle eut souri, elle cacha la ceinture dans son sein. Alors Vénus, fille de Jupiter, retourna dans le palais de son père; et Junon, ayant pris son essor, quitta le sommet de l'Olympe; puis, traversant la Piérie, et l'Émathie délicieuse, elle s'élança sur les montagnes neigeuses des Thraces, excellents cavaliers, et franchit les plus hautes cimes, sans toucher la terre avec ses pieds. D'Athos elle descendit sur la mer houleuse, et arriva à Lemnos, ville du divin Thoas, où elle trouva le Sommeil, frère de la Mort. Elle lui pressa la main, prit la parole et dit : « Sommeil, roi de tous les dieux et de tous les hommes, si jamais tu prêtas l'oreille à mes paroles, obéis-moi encore aujourd'hui, et je te garderai une reconnaissance éternelle. Endors sous leurs paupières les yeux brillants de Jupiter, aussitôt que je serai couchée dans ses bras amoureux. Je te donnerai en présent un trône superbe, d'un or incorruptible, que mon fils Vulcain, le boiteux, façonnera avec art, et sous lequel il placera un escabeau pour supporter, dans les festins, tes pieds luisants. » Le doux Sommeil, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Junon, déesse vénérable, fille du grand Saturne, j'endormirais facilement tous les autres dieux immortels, et même les flots du fleuve Océan, qui est le père de toutes choses. Mais je ne saurais approcher de Jupiter, fils de Saturne, ni l'endormir, à moins qu'il ne l'ordonne lui-même. Semblable commission, dont tu me chargeas déjà une fois, m'a rendu prudent. C'était le jour où le fils magnanime de Jupiter revint d'Ilion par mer, après avoir saccagé la ville des Troyens. J'endormis l'âme de Jupiter, qui porte l'égide, en répandant sur lui mes douces vapeurs; et toi, méditant la perte du héros, tu déchaînas sur la mer le souffle des vents impétueux, et tu l'entraînas vers la superbe Cos, loin de tous ses amis. Jupiter, à son réveil, entra en colère et poursuivit les dieux dans son palais : c'est moi qu'il cherchait surtout : il m'aurait précipité de l'éther dans la mer où j'aurais disparu, si la Nuit, reine des dieux et des hommes, que j'implorai dans ma fuite, ne m'eût sauvé. Jupiter, malgré son courroux, se calma : car il craignait de déplaire à la Nuit rapide. Et maintenant tu veux

que j'accomplisse encore cette œuvre périlleuse! » L'auguste Junon, la déesse aux grands yeux, lui répondit : « Sommeil, pourquoi rouler dans ton esprit de pareilles pensées? Crois-tu que Jupiter, aux vastes regards, s'intéresse à ce point aux Troyens, et que son courroux s'allume comme pour Hercule, son fils? Viens donc, et je te donnerai en mariage, pour qu'elle porte le titre de ton épouse, la plus jeune des Grâces [Pasithée, pour qui tu soupires tous les jours de ta vie]. Elle dit; le Sommeil, transporté de joie, lui répondit : « Eh bien! jure-moi par l'onde inviolable du Styx; touche d'une main la terre nourricière, et de l'autre la mer brillante, pour que tous les dieux infernaux, compagnons de Saturne, soient témoins entre nous; jure que tu me donneras en mariage, pour qu'elle porte le titre de mon épouse, la plus jeune des Grâces, Pasithée, pour qui je soupire tous les jours de la vie. » Il dit; et Junon, la déesse aux bras blancs, n'hésita point : elle jura comme il le voulait et nomma tous les dieux du Tartare, qu'on appelle Titans. Puis, quand elle eut juré et achevé son serment, ils partirent tous deux, s'éloignant de Lemnos et d'Imbros; et, enveloppés d'un nuage, ils poursuivirent leur course rapide. Arrivés à Lectum, au pied de l'Ida, riche en sources et mère des bêtes sauvages, ils commencèrent à quitter la mer, et passèrent sur le continent : sous leurs pas s'agitait la cime de la forêt. Là, le Sommeil s'arrêta, avant de visiter les yeux de Jupiter : il monta sur un sapin énorme qui, surpassant alors tous ceux de l'Ida, s'élevait à travers les airs jusque dans l'éther. Il se tint là, caché entre les branches du sapin, sous la forme de l'oiseau, à la voix perçante, que les dieux nomment Chalcis et les hommes Cymindis.

5. — Junon gravit rapidement le sommet du Gargare, qui couronne l'Ida; Jupiter, qui rassemble les nuages, la vit : il la vit, et l'amour obscurcit son cœur prudent, comme au jour où, pour la première fois, ils s'unirent d'amour, dans leur couche, à l'insu de leurs parents. Il vint se placer devant elle, prit la parole et lui dit : « Junon, quel dessein t'amène jusqu'ici de l'Olympe? Tu n'as ni coursiers, ni char où tu puisses monter? » L'auguste Junon lui répondit avec artifice : « Je vais aux extrémités de la terre féconde visiter l'Océan, père des dieux, et Téthys, leur mère, qui m'ont bien nourrie et choyée dans leurs demeures. Je vais les visiter et mettre fin à leurs discordes interminables. Car depuis longtemps déjà ils font lit à part et n'ont point commerce ensemble, parce que la colère est entrée dans leurs âmes. Au pied de l'Ida, riche en sources, sont les chevaux qui me porteront sur la terre et sur l'eau. C'est à cause de toi que j'ai quitté l'Olympe pour venir ici : j'ai craint d'exciter ton courroux si j'allais, à ton insu, visiter l'Océan dans ses grottes profondes. » Jupiter, qui rassemble les nuages, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Junon, tu peux retarder ce voyage : viens maintenant,

sur ce lit, nous livrer à de tendres embrassements. [Jamais tant d'amour pour une déesse ou pour une mortelle n'a inondé mes sens et dompté mon cœur; ni quand je brûlai pour la femme d'Ixion, qui enfanta Pirithoüs, comparable aux dieux en sagesse; ni quand je brûlai pour la fille d'Acrisius, Danaé, aux jolis pieds, qui enfanta Persée, le plus illustre entre les hommes; ni quand je brûlai pour la fille du célèbre Phénix, qui me donna Minos et Rhadamante, égal aux dieux; ni quand je brûlai pour les Thébaines Alcmène et Sémélé, dont l'une donna le jour à l'indomptable Hercule, et l'autre enfanta Bacchus, charme des mortels; ni quand je brûlai pour Cérès, reine aux belles tresses; ni quand je brûlai pour la glorieuse Latone : toi-même, je ne t'aimai jamais comme aujourd'hui; jamais aussi tendre désir ne me captiva.] » L'auguste Junon reprit, ourdissant ses ruses : « Fils terrible de Saturne, quelle parole as-tu dite? Tu désires maintenant te livrer à l'amour sur les sommets de l'Ida, en un lieu découvert de toutes parts! Qu'arriverait-il, si l'un des dieux immortels nous surprenait endormis, et qu'il courût le révéler à tous les dieux? Non, je ne retournerais pas dans ton palais, en sortant de tes bras : ce serait trop de honte. Mais si tu l'exiges, et que ton cœur ait conçu ce désir, tu as une chambre que ton fils Vulcain t'a construite et dont il a assujetti les portes, aux solides jambages : allons-y dormir, puisque l'amour a des charmes pour toi. » Jupiter qui rassemble les nuages, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Junon, ne crains pas d'être vue ni des dieux ni des hommes, car je répandrai autour de toi un nuage d'or; et le Soleil même ne saurait nous apercevoir, lui dont la lumière est pourtant si perçante. » A ces mots, le fils de Saturne prit son épouse dans ses bras. Et, sous eux, la terre divine poussa une herbe nouvelle, et le lotus, humide de rosée, et le safran, et le glaïeul épais et tendre, qui les soulevaient mollement. C'est là qu'ils se couchèrent, enveloppés d'un beau nuage d'or qui distillait une brillante rosée.

6. — C'est ainsi que Jupiter dormait tranquille sur le sommet du Gargare, vaincu par le sommeil et par l'amour, et tenant son épouse dans ses bras. Le doux Sommeil courut aux vaisseaux des Grecs, pour en porter la nouvelle au dieu qui soutient et ébranle la terre. Il s'approcha et lui adressa ces paroles ailées : « Neptune, assiste les Grecs avec zèle, et donne-leur la victoire, pour quelques instants au moins, tandis que Jupiter dort encore : car j'ai répandu sur lui un doux assoupissement; séduit par Junon, il s'est endormi dans ses bras amoureux. » Après avoir ainsi parlé, il partit pour les glorieuses tribus des hommes. Il avait rendu Neptune plus ardent encore à secourir les Grecs. Le dieu, s'élançant aux premiers rangs, les exhorta en ces termes : « Grecs, abandonnerons-nous encore la victoire à Hector, fils de

Priam, pour qu'il prenne les vaisseaux, et qu'il triomphe? Il le dit cependant, il s'en vante, parce qu'Achille reste, l'âme irritée, près des vaisseaux creux. Nous ne regretterons pas beaucoup son absence, si nous nous excitons les uns les autres à combattre. Eh bien! obéissez tous à ma voix. Couverts des boucliers les meilleurs et les plus grands qui soient dans l'armée, la tête coiffée de casques étincelants, les mains armées de longues lances, marchons : moi, je vous guiderai, et je ne pense pas qu'Hector, fils de Priam, puisse résister, malgré sa furie. [Que tout guerrier intrépide, dont l'épaule porte un écu léger, le donne à l'homme qui est le plus faible, et que lui-même se revête d'un bouclier plus grand.] » Il dit; et dociles à sa voix, ils lui obéirent. Les rois eux-mêmes, le fils de Tydée, Ulysse et le fils d'Atrée, Agamemnon, malgré leurs blessures, les rangèrent en bataille et allèrent de rang en rang procéder à l'échange des instruments de Mars : le fort revêtit une forte armure; au faible on en donna une plus faible. Lorsqu'ils eurent couvert leur corps de l'airain étincelant, ils se mirent en marche, précédés de Neptune, le dieu qui ébranle la terre, tenant dans sa robuste main un glaive terrible, à longue pointe, et pareil à la foudre; il n'est personne qui ose l'affronter dans la mêlée funeste : ils demeurent tous saisis d'effroi. De son côté, le glorieux Hector rangeait en bataille les Troyens. Alors donc Neptune, aux cheveux azurés, et le glorieux Hector, assistant, l'un les Troyens, l'autre les Grecs, engagèrent la plus terrible des luttes guerrières. La mer inonda ses rivages jusqu'aux tentes et aux vaisseaux des Grecs, et les deux peuples se heurtèrent en poussant de grands cris. Les flots se brisent avec moins de bruit contre le rivage, quand le souffle violent de Borée les chasse de la haute mer; moins violent est le pétillement du feu qui brûle dans les halliers de la montagne, quand il commence à embraser la forêt; le vent qui mugit dans les chênes, au feuillage élevé, alors qu'il gronde le plus et fait rage, n'est pas comparable à la voix des Troyens et des Grecs, qui s'élancèrent les uns contre les autres en poussant des cris terribles.

7. — Le glorieux Hector darda le premier sa lance contre Ajax, qui était tourné droit devant lui, et il l'atteignit effectivement à l'endroit où s'étendaient sur sa poitrine les deux baudriers, l'un du bouclier, l'autre de l'épée à clous d'argent : ce fut là ce qui protégea sa peau délicate. Hector, indigné que le trait rapide fût parti inutilement de sa main, se retira dans les rangs de ses compagnons, pour éviter la mort. Lorsque le grand Ajax, fils de Télamon, le vit partir, il saisit une des pierres qui, destinées à étayer les rapides vaisseaux, roulaient en grand nombre aux pieds des combattants : il en souleva une et atteignit Hector par-dessus le bouclier, entre la poitrine et le cou : il l'avait lancée, comme on fait d'un sabot, et elle tournoya sur toutes ses faces. Comme

un chêne tombe avec ses racines, sous l'impulsion de Jupiter, et exhale une forte odeur de soufre : celui qui voit de près sa chute n'a plus de courage : tant est redoutable la foudre du grand Jupiter! ainsi le vaillant Hector tomba aussitôt sur le sol dans la poussière : la lance échappa de sa main, le bouclier et le casque tombèrent dessus, et ses armes étincelantes d'airain résonnèrent à l'entour. Les fils des Grecs accoururent en poussant de grands cris, dans l'espoir de l'entraîner : ils lancèrent une grêle de traits, sans pouvoir blesser ni atteindre le pasteur des peuples : car autour d'Hector se pressèrent auparavant les plus vaillants, Polydamas, Énée, le divin Agénor, Sarpédon, chef des Lyciens, et le noble Glaucus; les autres ne négligèrent pas non plus son salut, et tinrent devant lui leurs boucliers bien arrondis. Ses compagnons, l'ayant donc soulevé dans leurs bras, l'emportèrent loin du tumulte, jusqu'à ce qu'il eût atteint ses coursiers rapides, qui l'attendaient derrière le champ du combat avec son écuyer et son char, artistement façonné; et, tandis qu'ils le conduisaient vers la ville, il poussait de profonds gémissements : arrivés au gué du beau fleuve Xanthe, aux ondes tortueuses, fils de l'immortel Jupiter, ils le descendirent du char, le posèrent sur la terre, et lui versèrent de l'eau sur le visage. Il reprit ses sens et leva les yeux; appuyé sur ses genoux, il vomit un sang noir; puis il retomba en arrière sur le sol, et ses yeux se couvrirent d'une sombre nuit : le coup domptait encore son âme.

8. — Les Grecs, à la vue d'Hector qui s'éloignait, fondirent avec plus d'ardeur sur les Troyens, et rappelèrent leur vaillance. Alors, et avant tous les autres, le rapide Ajax, fils d'Oïlée, bondissant avec sa lance acérée, blessa le fils d'Énops, Satnius, qu'une nymphe charmante, une naïade, avait donné à Énops, qui faisait paître des bœufs sur les rives du Satnioïs. Le fils d'Oïlée, habile à manier la lance, s'approchant de lui, le blessa au flanc : Satnius tomba à la renverse; et, autour de lui, Troyens et Grecs engagèrent un combat terrible. Polydamas, fils de Panthoüs, brandissant sa lance, accourut pour le venger, et frappa à l'épaule droite Prothoénor, fils d'Aréilycus : la lourde lance pénétra dans l'épaule du guerrier qui tomba dans la poussière et pressa la terre avec sa main. Polydamas, glorieux à l'excès, cria d'une voix forte : « Je ne pense pas qu'un trait inutile soit parti de la main robuste du fils magnanime de Panthoüs. Mais quelque Grec l'a reçu dans son sein; et c'est appuyé sur ce bâton, sans doute, qu'il descendra dans la demeure de Pluton. » Il dit; et ce langage orgueilleux remplit les Grecs de douleur : le belliqueux Ajax, fils de Télamon, eut surtout le cœur troublé : car Prothoénor était tombé tout près de lui. Il darda sans retard sa lance brillante contre Polydamas qui s'éloignait; Polydamas, par un élan oblique, échappa à la noire Parque;

et ce fut Archiloque, fils d'Anténor, qui reçut le coup : car les dieux avaient résolu son trépas. Il fut blessé au point de jonction de la tête et du cou, à la dernière vertèbre; les deux tendons furent coupés; sa tête, sa bouche, son nez touchèrent le sol avant ses cuisses et ses genoux. Alors Ajax cria à son tour au noble Polydamas : « Vois, Polydamas, et réponds-moi sans mentir : ce guerrier ne paye-t-il point assez la mort de Prothoénor? Il ne me paraît ni lâche, ni issu de lâches. C'est le frère d'Anténor, dompteur de coursiers, ou son fils : car il semble lui tenir de très près par le sang. » Il parla ainsi, le connaissant fort bien. La douleur saisit l'âme des Troyens. Alors Acamas frappa de sa lance le Béotien Promachus, pour défendre le corps de son frère : car Promachus le traînait par les pieds. Glorieux à l'excès de cet exploit, Acamas cria d'une voix forte : « Grecs, bons seulement à lancer la flèche, insatiables de menaces : la peine et les larmes ne seront pas certes pour nous seuls; mais vous aussi vous périrez de même un jour. Voyez comme votre Promachus dort, abattu par ma lance : la vengeance due à mon frère ne s'est pas fait longtemps attendre : aussi tout homme souhaite-t-il de laisser dans sa maison un frère pour venger son trépas. » Il dit; et ce langage orgueilleux remplit les Grecs de douleur; le belliqueux Pénélée eut surtout le cœur troublé : il fondit sur Acamas, qui n'attendit pas le choc du roi Pénélée; et il blessa Ilionée, fils de Phorbas, riche en troupeaux, que Mercure aimait plus qu'aucun Troyen et avait comblé de richesses : l'épouse de Phorbas ne lui avait donné que cet enfant. Pénélée le blessa alors au-dessous du sourcil, au fond de l'œil, d'où il fit jaillir la prunelle; la lance traversa l'œil et pénétra jusqu'à l'occiput : Ilionée s'affaissa sur lui-même en étendant les deux bras. Le vainqueur, tirant son glaive acéré, lui trancha le cou par le milieu, et fit rouler à terre la tête avec le casque lui-même; la lourde lance restait encore enfoncée dans l'œil. Pénélée la soulevant alors comme une tête de pavot [la montra aux Troyens, et leur dit d'une voix triomphante] : « Allez, Troyens, dire de ma part au père et à la mère de l'illustre Ilionée, qu'ils se lamentent dans leur palais. Non, l'épouse de Promachus, fils d'Agénor, ne fêtera pas non plus la venue de son époux, lorsque nous autres, enfants de la Grèce, nous reviendrons de Troie avec nos vaisseaux. » Il dit; et la pâle crainte les saisit tous : chacun d'eux cherchait autour de soi comment il se déroberait au coup fatal.

9. — Dites-moi maintenant, Muses, qui habitez le palais de l'Olympe, qui le premier d'entre les Grecs enleva de sanglantes dépouilles, lorsque l'illustre Neptune eut fait pencher la victoire de leur côté? Le premier fut Ajax, fils de Télamon, qui blessa le fils de Gyrtius, Hyrtius, chef des intrépides Mysiens. Antiloque dépouilla Phalcès et Merméros; Mérion immola Morys et

Hippotion; Teucer donna la mort à Prothoon et à Périphète. Ensuite le fils d'Atrée blessa au flanc Hypérénor, pasteur des peuples : l'airain déchira les entrailles qui se répandirent au dehors; son âme s'enfuit en toute hâte par la plaie béante, et ses yeux se couvrirent de ténèbres. Mais ce fut Ajax, le fils agile d'Oïlée, qui tua le plus de Troyens : car nul n'égalait sa vitesse à poursuivre les ennemis en déroute, lorsqu'une fois Jupiter les mettait en fuite.



H. MOTTE, INV — QUANTIN, ÉD.

XV

CHANT XV

ARGUMENT

1. Jupiter, à son réveil, reconnaît la ruse de Junon : il la gourmande sévèrement, et lui ordonne de faire venir Iris et Apollon. — 2. Junon regagne l'Olympe, où elle se plaint de Jupiter. Elle raconte à Mars la mort d'Ascalaphe : Mars veut aller voir son fils; mais Minerve le retient et le ramène. — 3. Iris et Apollon, mandés par Jupiter, arrivent au sommet de l'Ida. Le dieu envoie Iris porter à Neptune l'ordre de se retirer du combat. Il met l'égide entre les mains d'Apollon pour répandre la terreur parmi les Grecs et relever Hector. — 4. Apollon ramène Hector au combat; les Grecs tombent sous les coups des Troyens, et regagnent leur camp. Hector ordonne l'assaut et l'attaque des navires. — 5. Les Troyens s'avancent, conduits par Apollon. La muraille est abattue; le fossé comblé. Nestor implore Jupiter : le dieu fait entendre son tonnerre, et les Troyens interprètent ce signe en leur faveur. — 6. Patrocle quitte Eurypyle blessé, pour aller implorer Achille. — 7. Les Grecs résistent vaillamment à l'attaque des Troyens. Hector attaque Ajax qui tue Calétor : de son côté, Hector tue Lycophron, écuyer d'Ajax. Teucer, appelé par Ajax, frappe Clitus, puis vise Hector; mais le trait s'égare. Hector excite les Troyens; Ajax, les Grecs. — 8. Autour d'Ajax et d'Hector, les guerriers tombent en foule. Jupiter, fidèle à la promesse qu'il a faite à Thétis, favorise les Troyens : les Grecs sont repoussés près des vaisseaux, devant les tentes : Nestor les supplie de ne pas fuir. — 9. Ajax soutient l'effort des Troyens. Hector veut mettre le feu au vaisseau de Protésilas. Ajax recule peu à peu, et renverse tous ceux qui essayent d'incendier les navires.

1. — Lorsque les Troyens, dans leur fuite, eurent franchi les palissades et le fossé, et furent tombés en foule sous les coups des Grecs, ils firent halte près des chars, pâles de crainte et consternés. Cependant Jupiter s'éveilla sur la cime de l'Ida, aux côtés de Junon, au trône d'or; et, s'étant levé en toute hâte, il vit les Troyens en déroute, les Grecs les poussant par derrière, et, au milieu d'eux, le roi Neptune. Il vit Hector gisant dans la plaine; autour de lui se tenaient ses compagnons : il respirait péniblement, perdant connaissance et vomissant du sang : car ce n'était pas le plus vil des Grecs qui l'avait frappé. A ce spectacle, le père des hommes et des dieux fut saisi de pitié; et,

lançant à Junon un regard courroucé, il lui dit : « Voilà donc l'effet de ta ruse, perfide, intraitable Junon! Tu as éloigné du combat le divin Hector, et mis ses peuples en fuite. Certes, je ne sais si je ne dois pas encore te faire recueillir tout d'abord le fruit de tes funestes machinations et te déchirer à coups de fouet. Ne te souvient-il plus du jour où je te suspendis en l'air, où j'attachai une enclume à chacun de tes pieds, où je serrai autour de tes mains une chaîne d'or indissoluble? Tu fus suspendue dans l'air, au sein des nuages : les dieux en gémissaient dans le vaste Olympe; mais ils t'entouraient sans pouvoir te délivrer : celui que j'aurais pris, je le saisissais et le jetais du parvis céleste sur la terre, où il serait arrivé presque sans vie. Cependant je ne pus, même à ce prix, chasser de mon cœur la douleur incessante que me causait le sort du divin Hercule : c'est toi qui, soulevant les tempêtes, d'accord avec le vent Borée, l'égaras sur la mer inféconde, où tu machinais sa perte, et l'emportas ensuite vers la superbe Cos; moi, je le tirai de là, et le ramenai dans Argos, nourrice des coursiers, non sans qu'il eût subi bien des épreuves. Je te rappellerai ce fait, pour que tu renonces à tes artifices, et que tu voies à quoi t'ont servi ces embrassements, cette couche où tu es venue t'unir d'amour avec moi, loin de tous les dieux, et consommer ta perfidie. » Il dit; et l'auguste Junon, la déesse aux grands yeux, frémit, et lui adressa ces paroles ailées : « J'en atteste la Terre et le vaste Ciel qui la domine, et l'onde souterraine du Styx, qui est le plus grand, le plus terrible serment pour les dieux bienheureux; j'en atteste ta tête sacrée, et notre couche nuptiale que je n'invoquerai jamais en vain : ce n'est pas à mon instigation que Neptune, le dieu qui ébranle la terre, accable les Troyens et Hector, et assiste les Grecs : c'est son cœur sans doute qui l'inspire et le fait agir : il a eu pitié des Grecs, en les voyant repoussés jusqu'à leurs vaisseaux. Mais lui aussi, je vais l'exhorter à se rendre où tu l'ordonneras, dieu des sombres nuées. » Elle dit; le père des hommes et des dieux sourit; et, à son tour, il lui adressa ces paroles ailées : « Si désormais, auguste Junon, déesse aux grands yeux, tu sièges au milieu des Immortels dans les mêmes sentiments que moi, Neptune assurément, quoiqu'il forme des vœux tout différents, changera bientôt de dispositions, pour accéder à notre volonté. Eh bien, si tu parles sincèrement et sans feinte, va trouver les tribus célestes, et ordonne à Iris de se rendre ici avec Apollon, le célèbre archer : je veux qu'elle aille dans l'armée des Grecs, cuirassés d'airain, et dise au roi Neptune de renoncer à la guerre et de rentrer dans son palais; et que Phébus-Apollon excite Hector au combat et lui rende la force, et dissipe les douleurs qui accablent son âme en ce moment. Hector fera reculer de nouveau les Grecs en leur inspirant la lâche envie de fuir : dans leur déroute, ils tombe-

ront sur les vaisseaux bien garnis de rameurs du fils de Pélée; Achille suscitera son ami Patrocle qui tombera sous la lance du glorieux Hector, devant Troie, après avoir immolé une foule de jeunes guerriers, et, entre autres, mon fils, le divin Sarpédon; irrité de la mort de Patrocle, le divin Achille tuera Hector. Dès lors, je ferai reculer toujours et sans relâche les Troyens loin des navires, jusqu'à ce que les Grecs se soient emparés de la haute Ilion par les conseils de Minerve. Je ne renoncerai point à ma colère avant ce temps, et ne permettrai à aucun des Immortels de secourir les Grecs, avant que le vœu du fils de Pélée soit accompli, comme je l'ai promis tout d'abord et garanti par un signe de ma tête, le jour où la déesse Thétis, prenant mes genoux, m'a supplié d'honorer Achille, destructeur des cités. »

2. — Il dit; et Junon, la déesse aux bras blancs, docile à son ordre, quitta la cime de l'Ida pour aller sur le haut Olympe. Comme s'élance la pensée d'un homme, qui, après avoir parcouru beaucoup de pays, les repasse en sa tête prudente : il est tantôt ici, tantôt là, et agite bien des choses dans son esprit : non moins rapide fut l'essor de l'auguste Junon. Elle arriva sur l'Olympe élevé et se présenta devant les dieux immortels rassemblés dans la demeure de Jupiter ; à sa vue, tous se levèrent précipitamment et lui tendirent les coupes qu'ils tenaient à la main. Elle ne s'occupa pas des autres et prit la coupe que lui présentait Thémis, aux belles joues : car elle courut la première à sa rencontre, et, s'adressant à elle, prononça ces paroles ailées : « Junon, pourquoi donc viens-tu? tu sembles égarée par la peur : le fils de Saturne, ton époux, t'a sans doute causé cette vive frayeur. » Junon, la déesse aux bras blancs, lui répondit alors : « Ne m'interroge pas là-dessus, déesse Thémis : tu sais toi-même combien son âme est hautaine et cruelle. Préside dans les demeures célestes à ce festin où chacun a sa part égale, et tu apprendras avec tous les Immortels les funestes arrêts que Jupiter prononce. Je ne présume pas que tous les mortels ni tous les dieux se réjouissent également, quelque joie qu'ils aient montrée à table jusqu'à ce moment. » Après avoir ainsi parlé, l'auguste Junon s'assit : tous les dieux frémirent dans le palais de Jupiter; Junon rit du bout des lèvres; mais son front ne s'épanouit pas sur ses noirs sourcils; et elle leur dit à tous avec indignation : « Insensés que nous sommes de nous emporter follement contre Jupiter et de prétendre, en l'allant trouver, l'apaiser par la persuasion ou par la force! Assis à l'écart, il ne s'inquiète ni ne s'émeut : car il se vante d'être incontestablement supérieur aux dieux immortels en force et en puissance. Résignez-vous donc, quel que soit le mal qu'il envoie à chacun de vous. En effet, je suppose que déjà Mars a sujet de s'affliger, car son fils a péri dans le combat; c'est l'homme qu'il aimait le plus, Ascalaphe, que le redoutable Mars dit lui appar-

tenir. » Elle dit; et Mars frappa ses cuisses robustes du plat de ses mains, et s'écria d'une voix lamentable : « Ne trouvez pas mauvais, habitants du palais de l'Olympe, que je venge le meurtre de mon fils, en courant aux vaisseaux des Grecs, quand je devrais être frappé de la foudre de Jupiter et tomber au milieu des morts dans le sang et la poussière. » Il dit et ordonna à la Terreur et à l'Épouvante d'atteler ses coursiers : lui-même revêtit ses armes étincelantes. Alors sans doute Jupiter eût ressenti contre les Immortels une colère plus grande, une indignation plus terrible, si Minerve, craignant pour tous les dieux, ne s'était élancée dans le vestibule en quittant le trône où elle était assise. Elle arracha le casque de la tête de Mars, le bouclier de ses épaules, prit et plaça à l'écart la lance d'airain qu'il tenait dans sa main robuste, et réprima son impétuosité en ces mots : « Furieux, insensé que tu es! c'est fait de toi! Est-ce donc en vain que tu as des oreilles pour entendre, et ne te reste-t-il plus ni sens ni pudeur? N'as-tu pas ouï ce qu'a dit Junon, la déesse aux bras blancs, qui vient de quitter Jupiter Olympien? ou veux-tu, après avoir subi toute sorte de maux, revenir sur l'Olympe, cédant, quoique à regret, à la nécessité, et préparer à tous les autres dieux une grande infortune? Car, laissant aussitôt les Troyens magnanimes et les Grecs, il viendra dans l'Olympe jeter le désordre parmi nous, et nous saisira l'un après l'autre, l'innocent comme le coupable. Je t'invite donc à renoncer au courroux que te cause le sort de ton fils valeureux, car plus d'un déjà, supérieur à lui en force et en courage, a succombé ou succombera encore : il est difficile de sauver de la mort toute la race et la postérité des hommes. »

3. — Après avoir ainsi parlé, elle fit asseoir l'impétueux Mars sur son trône. Junon appela hors du palais Apollon et Iris, messagère des dieux immortels; et, s'adressant à eux, elle prononça ces paroles ailées : « Jupiter vous ordonne à tous de venir au plus vite sur l'Ida, pour faire ce qu'il lui plaira de vous demander et de vous prescrire. » Après avoir ainsi parlé, l'auguste Junon rentra et s'assit sur son trône. Pour eux, ils s'élancèrent et prirent leur essor. Arrivés sur l'Ida, riche en sources et séjour des bêtes sauvages, ils trouvèrent le fils de Saturne, aux vastes regards, assis sur le sommet du Gargare, et environné d'un nuage odoriférant. Lorsqu'ils furent en présence de Jupiter, qui rassemble les nuages, ils s'arrêtèrent; et, en les voyant, le dieu ne ressentit aucun courroux, parce qu'ils avaient obéi sans retard à la voix de son épouse. Il adressa d'abord à Iris ces paroles ailées : « Va, pars, rapide Iris; porte mes ordres au roi Neptune, et ne sois pas une messagère infidèle. Ordonne-lui de renoncer à la guerre et aux combats, et de se rendre dans l'assemblée des dieux ou dans la mer divine. Si, loin d'obéir à mes ordres, il n'en tient aucun compte, qu'il réfléchisse alors en lui-même et

dans sa pensée, qu'il ne saurait, malgré sa force, soutenir mon attaque : car je prétends le surpasser beaucoup en puissance et être né avant lui; cependant il ne craint pas de s'égaler à moi, que redoutent les autres dieux. » Il dit; et, docile à sa voix, Iris, légère et rapide comme le vent, descendit des cimes de l'Ida dans la sainte Ilion. Comme la neige ou la grêle glacée vole du sein des nuages, sous l'impulsion de Borée, né dans l'éther, ainsi la légère Iris poursuivit avec ardeur son vol rapide. Elle s'approcha du glorieux Neptune et lui dit : « Neptune, aux cheveux azurés, je viens t'apporter un message de la part de Jupiter qui porte l'égide : il t'ordonne de renoncer au combat et à la guerre, et de retourner dans l'assemblée des dieux ou dans la mer divine. Si, loin d'obéir à ses ordres, tu n'en tiens aucun compte, il menace de venir ici lui-même te combattre à force ouverte. Mais il t'engage à te soustraire à ses atteintes, car il prétend te surpasser en puissance et être né avant toi; cependant tu ne crains pas de t'égaler à lui, que redoutent les autres dieux. » Le glorieux Neptune, plein de colère, lui répondit : « Grands dieux ! Jupiter est grand, sans doute; mais il a parlé avec arrogance, s'il songe à me contraindre par la force, moi qui l'égale en dignité. Nous sommes trois frères, fils de Saturne et de Rhéa : Jupiter, moi, et Pluton, le troisième, qui règne aux enfers. On fit trois parts du monde, et chacun obtint son empire. Mon lot, quand nous tirâmes au sort, fut d'habiter toujours la mer écumeuse; à Pluton échut le royaume des ténèbres; à Jupiter, le vaste ciel, dans l'éther et dans les nuées; mais la terre est encore commune à tous, ainsi que l'Olympe élevé. Je n'agirai donc pas selon la volonté de Jupiter; qu'il se tienne tranquille, malgré toute sa puissance, dans son domaine, le tiers du monde; et qu'il n'essaye pas de m'effrayer, comme un lâche, en me parlant de sa force. Il y aurait plus de profit pour lui à gourmander durement ses filles et ses fils : ce sont ses enfants, et ils seront bien forcés de prêter l'oreille à ses ordres. » Iris, légère et rapide comme le vent, lui répondit alors : « Est-ce donc là, Neptune, aux cheveux azurés, le langage dur et violent que je vais porter à Jupiter? N'y changeras-tu rien? L'âme des sages n'est pas inflexible. Tu sais que les Euménides accompagnent toujours les aînés. » Neptune, le dieu qui ébranle la terre, lui répondit : « Déesse Iris, ce que tu viens de dire est fort sensé. C'est un grand avantage, quand le messager est un sage conseiller. Mais une douleur cruelle saisit mon âme, lorsque Jupiter veut adresser des paroles pleines de colère à qui possède un lot égal au sien et est né pour les mêmes destinées. Cependant je cèderai aujourd'hui, malgré mon indignation. Toutefois je le déclare, et cette menace part du fond du cœur : si malgré moi, malgré Minerve, qui donne le butin, et Junon, et Mercure et le roi Vulcain, il épargne la haute Ilion et refuse de la renverser, en donnant la vic-

toire aux Grecs, qu'il sache que notre haine sera implacable. » A ces mots, Neptune abandonna l'armée des Grecs et alla se plonger dans la mer; et les héros grecs le regrettèrent. Jupiter, qui rassemble les nuages, dit alors à Apollon : « Va maintenant, cher Phébus, auprès d'Hector, à l'armure d'airain. Déjà le dieu qui soutient et ébranle la terre est rentré dans la mer divine, pour éviter mon terrible courroux : autrement, vous et les dieux infernaux, compagnons de Saturne, auriez sans doute entendu parler d'un combat. Mais il vaut bien mieux pour moi, comme pour lui, qu'il ait auparavant redouté mon bras et cédé : car la lutte ne se fût pas terminée sans peine. Mais toi, prends l'égide, bordée de franges, et secoue-la pour effrayer les héros grecs. Que le glorieux Hector, dieu qui lance au loin tes traits, soit l'objet de tes soins : fais naître en lui une grande force, jusqu'à ce que les Grecs, en fuite, arrivent aux vaisseaux et à l'Hellespont : alors je songerai à ce que je dois faire et dire, pour que les Grecs respirent à leur tour après tant de fatigues. »

4. — Il dit ; et Apollon ne fut pas sourd à la voix de son père : il descendit des cimes de l'Ida, semblable à l'épervier rapide, fléau des colombes, le plus rapide des oiseaux. Il trouva le fils du belliqueux Priam, le divin Hector, assis : car il n'était plus étendu à terre ; il venait de reprendre ses esprits et reconnaissait ses compagnons rassemblés autour de lui ; la suffocation et la sueur avaient cessé, depuis que Jupiter qui porte l'égide avait eu la pensée de le ranimer. Apollon, qui lance au loin ses traits, s'approcha et lui dit : « Hector, fils de Priam, pourquoi restes-tu à l'écart des autres guerriers, respirant à peine? Es-tu en proie à quelque douleur? » Hector, au casque resplendissant, lui répondit d'une voix languissante : « Qui es-tu, ô le meilleur des dieux, toi qui m'interroges ouvertement? Ne sais-tu pas que, à la poupe des vaisseaux grecs, alors que j'immolais ses compagnons, Ajax, habile à pousser le cri de guerre, m'a blessé d'une pierre à la poitrine, et a réprimé ma force impétueuse? Je croyais bien voir aujourd'hui les morts et la demeure de Pluton, car je rendais l'âme. » Apollon, le dieu qui lance au loin ses traits, lui répondit à son tour : « Prends courage, le fils de Saturne t'a envoyé du haut de l'Ida un bon défenseur, pour t'assister et te secourir : c'est Phébus-Apollon, au glaive d'or, qui t'a protégé jusqu'à ce jour, toi et ta ville élevée. Allons, exhorte maintenant tes nombreux cavaliers à pousser vers les vaisseaux creux leurs chars rapides; moi, je marcherai à leur tête, je frayerai partout la route aux coursiers, et je ferai tourner le dos aux héros grecs. » A ces mots, il fit naître une grande force dans l'âme du pasteur des peuples. Tel un coursier longtemps tenu à l'écurie et nourri à la crèche d'une orge abondante rompt ses liens et court dans la plaine en frappant du pied, habi-

tué à se baigner dans l'eau courante du fleuve, il triomphe, lève sa tête vers le ciel, et secoue sa crinière sur ses épaules; confiant dans sa beauté, ses genoux le portent aisément aux lieux accoutumés, où paissent les cavales. Tel Hector remuait rapidement les pieds et les genoux, encourageant ses cavaliers, lorsqu'il eut entendu la voix du dieu. Comme des chiens et des paysans s'élancent à la poursuite d'un cerf cornu ou d'une chèvre sauvage, que leur dérobent une roche escarpée et une forêt touffue : car le sort ne permet pas qu'ils l'atteignent; mais, attiré par leurs cris, paraît sur le chemin un lion à la belle crinière, qui met en fuite cette troupe ardente. Ainsi les Grecs ne cessèrent d'abord de poursuivre en masse leurs ennemis, les perçant de leurs glaives et de leurs lances à deux tranchants; mais, quand ils virent Hector parcourir les rangs des guerriers, ils furent saisis d'effroi, et leur courage à tous tomba. Le fils d'Andrémon, Thoas, leur adressa la parole : c'était de beaucoup le plus vaillant des Étoliens, habile à lancer le javelot, brave dans les combats de pied ferme, il y avait peu de Grecs qui le vainquissent dans l'assemblée, lorsque les jeunes gens faisaient assaut d'éloquence. Plein du désir de leur être utile, il prit la parole et leur dit : « O dieux! un grand prodige s'offre à mes yeux! Hector, échappé aux Parques, a reparu de nouveau! Chacun de nous se flattait sans doute en son cœur qu'il avait péri sous les coups d'Ajax, fils de Télamon. Mais un dieu a délivré et sauvé encore une fois cet Hector qui a terrassé déjà bien des Grecs, et qui en terrassera d'autres, aujourd'hui, je présume : car ce n'est point sans l'aveu de Jupiter Tonnant qu'il se tient au premier rang, animé d'une pareille ardeur. Eh bien! donc, faisons tous comme je vais dire : donnons l'ordre à la multitude de retourner aux vaisseaux; et nous, qui prétendons être les plus vaillants de l'armée, tenons ferme, et tâchons de repousser l'ennemi, en marchant à sa rencontre, les lances levées : et je présume que, malgré son ardeur, il craindra de pénétrer dans la foule des Grecs. » Il dit; les Grecs prêtèrent l'oreille à son discours et lui obéirent. Ajax, le roi Idoménée, Teucer, Mérion, Mégès, comparable à Mars, ayant convoqué les chefs, réglèrent l'ordre de bataille, pour faire face à Hector et aux Troyens, tandis que la multitude recula vers les vaisseaux. Les Troyens attaquèrent en masse : à leur tête était Hector, marchant à grands pas : Phébus-Apollon le précédait, les épaules enveloppées d'un nuage, et tenant l'égide impétueuse, terrible, garnie d'une peau velue; merveille que Vulcain, habile à travailler l'airain, donna à Jupiter pour la porter et mettre en fuite les guerriers. C'est avec cette égide dans la main qu'il guidait les troupes. Les Grecs soutinrent le choc, les rangs serrés : un cri perçant s'éleva des deux côtés : les traits volaient des arcs; et parmi les javelots que lançaient en foule des mains hardies, les uns perçaient

le sein de la bouillante jeunesse ; mais beaucoup aussi s'enfonçaient en terre dans l'espace intermédiaire, avant d'atteindre la chair délicate dont ils brûlaient de se rassasier. Tant que Phébus-Apollon tint l'égide immobile dans ses mains, les traits volèrent des deux parts, et les guerriers tombèrent. Mais lorsque, regardant en face des Grecs, aux rapides coursiers, il la secoua, et poussa lui-même un grand cri, alors le courage mollit dans leurs cœurs, et ils oublièrent leur force indomptable. Comme une troupe de bœufs, ou un grand troupeau de brebis, que dissipent deux bêtes farouches, survenues à l'improviste, au milieu des ombres de la nuit et en l'absence du pasteur ; ainsi les Grecs, intimidés, furent mis en fuite, car Apollon leur jeta la terreur et dispensa la gloire aux Troyens et à Hector. Alors les guerriers s'entre-tuèrent, une fois que les rangs eurent été rompus. Hector immola Stichius et Arcésilas, l'un chef des Béotiens, cuirassés d'airain ; l'autre, fidèle compagnon du magnanime Ménesthée. Énée tua Médon et Iasus ; Médon était fils naturel du divin Oïlée, et frère d'Ajax : il vivait à Phylacé, loin de la terre paternelle, depuis qu'il avait tué le frère d'Ériopis, sa belle-mère et femme d'Oïlée. Iasus, chef des Athéniens, était fils de Sphélus et petit-fils de Bucolus. Polydamas tua Mécistée, et Politès, Échius qui combattaient aux premiers rangs ; le divin Agénor immola Clonius ; Pâris frappa par derrière, au sommet de l'épaule, Déiochus qui fuyait des premières lignes, et l'airain pénétra d'outre en outre. Tandis que les Troyens dépouillaient les morts de leurs armes, les Grecs, se jetant dans le fossé et sur les palissades, fuyaient en désordre, et se voyaient réduits à franchir la muraille. Hector exhortait à haute voix les Troyens à fondre sur les navires et à laisser de côté ces dépouilles sanglantes : « Celui que j'apercevrai ailleurs qu'à proximité des vaisseaux périra sur l'heure de ma main : ses frères et ses sœurs ne placeront pas son corps sur le bûcher ; mais les chiens le déchireront devant nos murailles. »

5. — A ces mots, il lança ses coursiers, en les fouettant à l'épaule, et anima les rangs des Troyens, qui, répondant tous à sa voix, pressèrent les chevaux, attelés au char, en poussant une clameur immense : à leur tête, Phébus-Apollon jeta facilement du pied les bords du fossé profond dans le milieu, et ouvrit une voie longue, large, comme l'espace que parcourt un javelot lancé par un homme qui essaye sa force. Ils se précipitèrent par phalanges dans ce chemin, guidés par Apollon qui tenait la précieuse égide. Le dieu renversa la muraille des Grecs, avec autant de facilité qu'un enfant, au bord de la mer, après avoir construit dans ses jeux un édifice de sable, le bouleverse ensuite des pieds et des mains, en s'amusant. C'est ainsi, dieu de l'arc, que tu détruisis cette muraille qui avait coûté aux Grecs tant de peines et de

travaux, et que tu semas parmi eux l'épouvante. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés près de leurs vaisseaux, s'exhortant les uns les autres et levant leurs mains vers tous les dieux, qu'ils priaient chacun à haute voix. Nestor de Gérénia, gardien des Grecs, priait surtout, les mains tendues vers le ciel étoilé : « Puissant Jupiter, si jamais, dans le fertile pays d'Argos, nous avons consumé pour toi les cuisses grasses d'un bœuf ou d'une brebis, en te demandant le retour : si tu nous l'as promis et garanti par un signe de ta tête, souviens-t'en aujourd'hui, roi de l'Olympe, et sauve-nous du jour de la mort; ne permets pas que les Grecs succombent ainsi sous les coups des Troyens. » Telle fut sa prière, et Jupiter prévoyant, par un violent coup de tonnerre, témoigna qu'il avait entendu les vœux du vieillard, fils de Nélée. Les Troyens, interprétant à leur manière la volonté de Jupiter qui porte l'égide, fondirent sur les Grecs avec plus d'ardeur, et retrouvèrent leur vaillance. Comme les vagues énormes de la vaste mer menacent de surmonter les flancs d'un navire, quand la violence du vent les pousse ; car c'est elle surtout qui grossit les vagues : ainsi les Troyens franchissaient la muraille avec de grands cris; puis, lançant leurs chevaux, ils combattirent devant les poupes, du haut des chars, avec leurs piques à deux tranchants; et les Grecs, montés sur les vaisseaux noirs, saisirent de longues perches qui se trouvaient dans leurs navires : armes navales, fortement unies, armées d'airain à la pointe.

6. — Tant que les Grecs et les Troyens combattirent autour de la muraille et loin des vaisseaux rapides, Patrocle, demeuré dans la tente du brave Eurypyle, le charmait par ses discours et versait sur sa blessure les baumes qui calment les noires douleurs. Mais quand il vit les Troyens se ruer sur la muraille, et les Grecs pousser un cri de détresse et fuir, alors il se lamenta, frappa ses cuisses du plat de ses mains et dit d'une voix gémissante : « Eurypyle, je ne puis plus demeurer ici, quelque besoin que tu aies de ma présence : car une lutte terrible s'est engagée. Qu'un serviteur charme tes ennuis; moi, je vais courir vers Achille, pour l'exciter à combattre. Qui sait si, avec le secours d'une divinité, mes conseils ne toucheront pas son âme? Les exhortations d'un ami sont assurément efficaces. »

7. — Il dit; et ses pieds rapides l'emportèrent. Cependant les Grecs soutinrent de pied ferme le choc des Troyens; mais ils ne purent, quoique supérieurs en nombre, les repousser des navires. Les Troyens ne purent pas non plus, après avoir rompu les phalanges des Grecs, pénétrer jusqu'aux tentes et aux vaisseaux. Mais comme l'équerre redresse une pièce de bois destinée à la construction navale, entre les mains d'un habile ouvrier, auquel les leçons de Minerve ont appris à fond tout son art; ainsi le combat et les

chances de la guerre se maintenaient égales pour les deux peuples : ils luttaient à l'envi l'un de l'autre pour la possession des navires. Hector s'avança contre le glorieux Ajax : tous les deux se disputèrent un vaisseau ; mais ils ne purent, l'un chasser son ennemi et incendier la flotte, l'autre repousser un adversaire dont une divinité avait conduit les pas. L'illustre Ajax frappa de sa lance, à la poitrine, le fils de Clytius, Calétor, qui allait mettre le feu à un vaisseau : le sol retentit de sa chute, et la torche lui échappa de la main. Lorsque Hector vit son parent étendu dans la poussière, devant le vaisseau noir, il s'adressa aux Troyens et aux Lyciens en criant d'une voix forte : « Troyens, Lyciens, et vous, Dardaniens qui savez combattre de près, ne renoncez pas au combat dans cet espace étroit : dérobez aux Grecs le fils de Clytius, et ne souffrez pas que, tombé dans la lutte auprès des navires, il soit dépouillé de ses armes. » A ces mots, il darda sa lance étincelante contre Ajax ; mais il le manqua, et blessa ensuite Lycophron de Cythère, fils de Mastor, et écuyer d'Ajax, avec lequel il demeurait, depuis qu'il avait commis un meurtre dans la divine Cythère. Il était debout au côté d'Ajax, quand l'airain aigu l'atteignit à la tête au-dessus de l'oreille : de la poupe du vaisseau, il tomba à la renverse sur le sol dans la poussière, et ses forces l'abandonnèrent. Ajax en frémit et dit à son frère : « Mon cher Teucer, nous avons perdu notre fidèle compagnon, le fils de Mastor, venu de Cythère dans nos foyers, et que nous honorions à l'égal de nos parents. C'est le superbe Hector qui l'a tué. Où sont donc les flèches, promptes messagères de mort, et cet arc que t'a donné Phébus-Apollon ? » Il dit ; Teucer l'entendit et courut se placer à ces côtés, tenant dans sa main l'arc flexible et le carquois garni de flèches ; et, prompt à décocher ses traits aux Troyens, il frappa Clitus, fils illustre de Pisénor, et compagnon du noble fils de Panthoüs, Polydamas, dont il gouvernait le char. Il s'occupait des chevaux et les dirigeait du côté où se ruaient les plus nombreuses phalanges, pour faire plaisir à Hector et aux Troyens ; mais le mal fondit bientôt sur lui, et nul, malgré ses vœux, ne put l'en défendre : la malheureuse flèche lui perça le cou par derrière ; il tomba du char ; et les chevaux reculèrent, traînant avec fracas le char vide. Le roi Polydamas ne s'en fut pas plus tôt aperçu, qu'il accourut le premier au-devant des chevaux : il les confia au fils de Protiaon, Astynoüs, et lui recommanda vivement de se tenir à proximité, en ayant l'œil sur les chevaux : pour lui, il retourna combattre aux premiers rangs. Teucer allait lancer une autre flèche contre Hector, à l'armure d'airain, et il eût mis fin au combat allumé près des vaisseaux grecs, s'il l'avait atteint et privé de la vie au milieu de ses exploits ; mais le fait n'échappa point à l'esprit avisé de Jupiter qui protégeait Hector, et refusa la victoire à Teucer, fils de Télamon : il rompit

la corde bien tressée de cet arc excellent, à l'instant où Teucer la tendait : la flèche, garnie d'un lourd airain, s'égara dans son vol, et l'arc tomba des mains du guerrier. Teucer en frémit et dit à son frère : « Ah! quelque dieu sans doute nous ôte les moyens de combattre : il m'a fait tomber l'arc des mains et a rompu la corde, nouvellement tressée, que j'attachai ce matin, pour qu'elle suffît à lancer une grêle de traits. » Le grand Ajax, fils de Télamon, lui répondit alors : « Cher ami, laisse là ton arc et tes flèches nombreuses, puisqu'un dieu, jaloux des Grecs, les a rendus vains; mais, la main armée d'une longue lance, l'épaule couverte d'un bouclier, combats contre les Troyens et anime le reste des troupes : que les Troyens, tout vainqueurs qu'ils sont, ne s'emparent pas sans peine de nos vaisseaux, garnis de bons rameurs ; et nous, songeons à combattre. » Il dit, et Teucer déposa l'arc dans sa tente; il couvrit ses épaules d'un bouclier, formé de quatre couches de cuir, et posa sur sa robuste tête un casque bien travaillé [garni d'une queue de cheval et dont le panache s'inclinait du haut en bas d'une façon menaçante] ; il saisit une forte lance, armée d'une pointe d'airain ; puis, il se mit en marche, et, dans sa course rapide, rejoignit bientôt Ajax. Quand Hector vit les traits de Teucer brisés, il encouragea les Troyens et les Lyciens, et cria d'un voix forte : « Troyens, Lyciens, et vous, Dardaniens qui savez combattre de près : soyez hommes, amis, et déployez votre force indomptable près des vaisseaux creux : car je viens de voir, de mes yeux, les traits d'un chef ennemi brisés par Jupiter. La puissance de Jupiter est facile à reconnaître parmi les hommes, soit qu'il donne aux uns la gloire et la supériorité, soit qu'il abaisse les autres et refuse de les assister. C'est ainsi qu'aujourd'hui il amoindrit la force des Grecs et nous est secourable. Combattez donc en masse près des vaisseaux. Quiconque parmi vous, frappé de loin ou de près, trouvera le trépas, qu'il meure : il lui sera glorieux de mourir en combattant pour la patrie : bien plus, sa femme, ses enfants, après lui, sa maison, son patrimoine seront intacts, si toutefois les Grecs partent avec leurs vaisseaux pour leur terre natale. » Ce langage ranima la force et le courage de chacun. D'autre part, Ajax encouragea également ses compagnons : « C'est une honte, ô Grecs ! voilà le moment de périr ou de vaincre, et d'assurer le salut des vaisseaux : espérez-vous donc, si la flotte tombe aux mains d'Hector, au casque ondoyant, retourner à pied dans votre patrie? N'entendez-vous pas comme il excite toutes ses troupes, cet Hector qui brûle d'incendier nos vaisseaux? Ce n'est point à danser assurément qu'il les convie, mais à combattre. Pour nous, il n'est pas de meilleur parti, de plus sage conseil que de confondre dans une lutte corps à corps et nos mains et notre force. Il vaut mieux qu'un seul instant décide de notre vie ou de notre mort, que de nous épuiser

ainsi vainement près des vaisseaux dans un combat terrible contre des guerriers qui ne nous valent pas. »

8. — Ces paroles ranimèrent les forces et le courage de chacun. Alors Hector tua Schédius, fils de Périmède et chef des Phocéens. Ajax tua Laodamas, fils distingué d'Anténor, qui commandait l'infanterie. Polydamas immola Otus de Cyllène, compagnon du fils de Philée, et chef des magnanimes Épéens. A cette vue, Mégès accourut; mais Polydamas se baissa de côté, et le coup ne porta pas : car Apollon ne permit pas que le fils de Panthoüs succombât aux premiers rangs. Cependant, la lance atteignit en pleine poitrine Cresmus, qui tomba sur le sol avec bruit. Mégès allait le dépouiller de ses armes, lorsque Dolops, habile à manier la lance, fondit sur lui : Lampus, fils de Laomédon, et le plus brave des hommes, avait donné le jour à ce guerrier rempli d'une vigueur indomptable : d'un bond, il fut près du fils de Philée et lui perça le bouclier avec sa lance; mais Mégès fut protégé par la cuirasse qu'il portait, épaisse et formée de deux plaques bombées : Philée l'avait jadis apportée d'Éphyre, des bords du fleuve Silléis; son hôte, Euphétès, roi des hommes, la lui avait donnée pour qu'elle fût dans la guerre son rempart contre l'ennemi : alors elle garantit son fils de la mort. Mégès, de son glaive acéré, frappa Dolops à la partie supérieure et convexe de son casque, garni de crins de cheval, et brisa l'aigrette qui, teinte naguère d'une pourpre brillante, tomba tout entière sur le sol, dans la poussière. Tandis que Mégès soutenait ainsi le combat et se flattait de vaincre, le belliqueux Ménélas vint à son aide : il se glissa à côté du Troyen, sa lance à la main, et le frappa par derrière à l'épaule : la pointe furieuse, brûlant de s'enfoncer, sortit à travers la poitrine, et Dolops tomba la tête en avant. Comme ils se précipitaient pour détacher de ses épaules ses armes d'airain, Hector fit appel à tous ses parents et réprimanda surtout le fils d'Hicétaon, le valeureux Mélanippe. Tant que les ennemis furent loin de ces bords, il mena paître dans Percote les bœufs, au pas pesant; mais, quand les vaisseaux des Grecs arrivèrent sur de doubles rames, il courut à Ilion et se distingua parmi les Troyens. Il demeurait chez Priam, qui le traitait à l'égal de ses enfants. Hector le réprimanda, prit la parole et dit : « Est-ce ainsi, Mélanippe, que nous nous relâcherons? Ton cœur n'est-il point sensible à la mort de notre parent? Ne vois-tu pas comme ils s'empressent pour dépouiller Dolops de ses armes? Suis-moi donc, car ce n'est plus de loin que nous devons combattre les Grecs : il faut ou les exterminer ou voir la haute Ilion renversée de fond en comble et ses citoyens égorgés. » A ces mots, il précéda Mélanippe qui le suivit pareil à un dieu. Le grand Ajax, fils de Télamon, excitait aussi les Grecs : « Amis, soyez hommes, et que la pudeur règne dans vos âmes. [Res-

pectez-vous les uns les autres dans la terrible mêlée.] Quand les guerriers se respectent, il s'en sauve plus qu'il n'en périt; mais, quand ils fuient, il n'existe pour eux ni gloire ni salut. » Il dit, et tous brûlèrent de repousser l'ennemi. Ils gravèrent dans leurs cœurs ces paroles et formèrent autour des vaisseaux un rempart d'airain; mais Jupiter lança contre eux les Troyens. Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, excita Antiloque: « Antiloque, nul parmi les Grecs n'est plus jeune que toi, ni plus prompt à la course, ni aussi vaillant à combattre. Vois, si tu ne pourrais pas d'un bond renverser quelque Troyen. » A ces mots, il s'éloigna, non sans l'avoir rempli d'ardeur. Antiloque s'élança hors des rangs; et, promenant ses regards autour de lui, il darda sa lance étincelante : or les Troyens reculèrent en le voyant lancer son arme. Le trait, loin de partir en vain, atteignit à la poitrine, près de la mamelle, le superbe Mélanippe, fils d'Hicétaon, qui courait au combat : il tomba sur le sol avec bruit, et, sur son corps, ses armes retentirent. Antiloque bondit comme un chien qui saute sur un chevreuil blessé, qu'un chasseur a surpris et terrassé d'un coup mortel, au moment où il s'élançait de sa retraite. C'est ainsi, Mélanippe, que l'intrépide Antiloque bondit sur toi, pour te dépouiller de tes armes. Mais il n'échappa point à l'œil du divin Hector, qui vint en courant à sa rencontre à travers la mêlée. Antiloque, tout brave guerrier qu'il était, ne l'attendit pas; mais il s'enfuit effrayé, semblable à la bête féroce qui a fait un mauvais coup, et qui s'échappe, après avoir tué le chien ou le bouvier au milieu de ses bœufs, sans attendre que la foule des bergers se soit rassemblée. C'est ainsi qu'Antiloque s'enfuit effrayé; les Troyens et Hector, avec une clameur immense, firent pleuvoir sur lui les traits lamentables; mais il s'arrêta et se retourna, quand il eut rejoint la troupe de ses compagnons. Les Troyens, pareils à des lions dévorants, s'élancèrent sur les vaisseaux: ils accomplissaient les décrets de Jupiter qui leur soufflait toujours une grande force, et amollissait le cœur des Grecs, et leur refusait la gloire, tandis qu'il animait les Troyens. Sa volonté était de donner la victoire à Hector, fils de Priam, afin qu'il jetât sur les vaisseaux recourbés la flamme dévorante, infatigable, et accomplît entièrement le souhait terrible de Thétis : car Jupiter prévoyant attendait que la lueur d'un navire embrasé apparût à ses yeux : dès ce moment, il devait repousser les Troyens loin des vaisseaux, et rendre la victoire aux Grecs. Dans cette pensée, il poussa vers les vaisseaux creux le fils de Priam, Hector, déjà plein d'audace par lui-même. Or il sévissait comme sévit Mars qui brandit la lance, ou le feu dévorant sur les montagnes, dans les massifs d'une épaisse forêt. L'écume était sur sa bouche, ses yeux brillaient sous ses sourcils farouches, et autour de ses tempes s'agitait d'une façon terrible le casque d'Hector [combattant. Car, du haut de l'éther, Jupiter

lui-même l'assistait : et seul, parmi tant de guerriers, il l'honorait et le glorifiait. C'est qu'Hector avait peu de jours à vivre; déjà Pallas-Minerve hâtait le jour fatal où il devait tomber sous les coups du fils de Pélée]. Il voulait donc rompre les lignes des guerriers, portant ses efforts là où il voyait la foule la plus nombreuse et les meilleures armures; mais il ne pouvait les rompre, malgré toute sa furie : car les Grecs, serrés et formant le carré, tinrent bon, comme une roche escarpée, énorme, voisine de la mer écumante, qui soutient les violentes attaques des vents sonores, et les vagues amoncelées qui se brisent contre elle avec fracas. C'est ainsi que les Grecs soutenaient sans broncher l'effort des Troyens, et ne prenaient pas la fuite. Cependant Hector, tout étincelant de feu, s'élança dans la foule : il tomba, comme sur un vaisseau rapide tombe du sein des nuages le flot impétueux, grossi par le vent; tout le navire est couvert d'écume, et le souffle horrible du vent frémit dans la voile, et les matelots effrayés tremblent dans leur âme : car ils naviguent tout près de la mort. Ainsi l'âme des Grecs était déchirée dans leur sein. Comme un lion pernicieux tombe sur des génisses, qui paissent par milliers dans la partie basse d'un grand marécage : avec elles est le pasteur, encore mal instruit à combattre l'animal et à venger la mort d'une génisse, aux cornes tortues : il marche toujours à la tête ou à la queue du troupeau; mais le lion, se jetant au milieu, dévore une génisse, et toutes se dispersent effrayées : de même tous les Grecs, saisis d'une terreur prodigieuse, fuirent devant Hector et le grand Jupiter. Le héros n'en tua qu'un, Périphète de Mycènes, fils chéri de Coprée, qui porta le message d'Eurysthée à Hercule : fils excellent d'un père méprisable, il avait toutes sortes de vertus, qu'il fallût courir ou combattre, et figurait pour la sagesse parmi les premiers de Mycènes. Ce fut lui qui, alors, procura une gloire éclatante à Hector. Car, en tournant brusquement le dos, il se heurta contre le bord du bouclier qui lui descendait jusqu'aux pieds, et le protégeait contre les javelots : embarrassé dans ce bouclier, il tomba à la renverse; et, dans sa chute, le casque retentit d'une façon terrible autour de ses tempes. Hector s'en aperçut bientôt; et, accourant auprès de lui, il lui plongea sa lance dans la poitrine, et le tua sous les yeux de ses chers compagnons, qui, malgré leur douleur, ne purent le secourir : car ils redoutaient beaucoup le divin Hector. Les Grecs, fugitifs, eurent d'abord leurs vaisseaux devant eux; puis, ils se réfugièrent derrière les navires, placés à l'extrémité, et qui avaient été tirés les premiers sur le rivage; mais les Troyens les y suivirent : alors, ils s'éloignèrent encore, par nécessité, de cette première ligne de vaisseaux, et s'arrêtèrent en foule près des tentes, sans se répandre dans le camp : car ils étaient retenus par la honte et par la crainte, et ils ne cessaient de s'encourager à l'envi. Nestor, surtout,

Nestor de Gérénia, gardien des Grecs, suppliait chaque guerrier au nom de ses parents et lui pressait les genoux : « Amis, soyez gens de cœur, et craignez de rougir devant les autres hommes. Souvenez-vous chacun de vos enfants, de vos femmes, de votre fortune, de vos parents, soit qu'ils vivent, soit qu'ils n'existent plus. C'est pour eux qu'en leur absence j'embrasse vos genoux et vous supplie de résister vaillamment et de ne pas tourner le dos pour prendre la fuite. » Ces mots ranimèrent la force et le courage de chacun. [Minerve dissipa le nuage épais qu'une divinité avait étendu devant leurs yeux ; la lumière éclaira pour eux les deux points opposés, et les vaisseaux, et le champ du combat également cruel pour les deux peuples. Ils aperçurent Hector, habile à pousser le cri de guerre, et ses compagnons, ceux qui restaient en arrière et ne combattaient pas, comme ceux qui combattaient près des vaisseaux rapides.]

9. — Cependant le magnanime Ajax ne put se résigner à rester encore dans l'endroit où s'étaient arrêtés les autres fils des Grecs. Il parcourait les planchers des navires, en marchant à grands pas, et agitait dans ses mains une grande perche navale, garnie de chevilles et longue de vingt-deux coudées. Comme on voit un écuyer, voltigeur habile, choisir quatre chevaux parmi beaucoup d'autres, s'élancer hors de la plaine, et les pousser vers une grande ville à travers la grande route : hommes et femmes le regardent en foule avec admiration ; et lui, sautant d'aplomb et sûrement, passe sans cesse de l'un à l'autre, tandis qu'ils poursuivent leur vol. De même Ajax allait et venait, à grands pas sur les planchers des rapides vaisseaux, et sa voix montait jusqu'au ciel ; il ne cessait d'exhorter les Grecs, avec des cris terribles, à défendre leurs vaisseaux et leurs tentes. Hector ne demeura pas non plus dans la foule des Troyens, fortement cuirassés ; mais tel que l'aigle ardent fond sur une troupe d'oiseaux ailés, paissant le long d'un fleuve, oies, grues ou cygnes au long cou ; tel Hector, s'élançant en avant, se précipitait sur un navire à la proue azurée : Jupiter, de sa main puissante, le poussait par derrière et excitait ses guerriers à le suivre. Un combat acharné s'alluma de nouveau près des vaisseaux : vous auriez dit des troupes fraîches et infatigables qui se rencontrent ensemble dans la mêlée : tant ils combattaient impétueusement ! Or telle était la pensée des deux peuples aux prises : les Grecs croyaient, non pas échapper à leur ruine, mais périr ; et chacun des Troyens nourrissait dans son cœur l'espoir d'incendier la flotte et d'immoler les héros grecs. Voilà dans quelles dispositions ils luttaient les uns contre les autres. Hector saisit la poupe du vaisseau superbe, rapide, qui, voguant sur l'onde, porta Protésilas à Troie, et ne le ramena point dans sa patrie. Grecs et Troyens, se disputant ce vaisseau, luttèrent corps à corps et s'égorgèrent à l'envi : ils

n'attendaient plus, à distance, les atteintes des flèches et des javelots : ils combattaient avec des haches affilées, des cognées, de longues épées et des lances à deux tranchants. Bien des glaives superbes, à poignée noire, à forte garde, tombaient, sur le sol, des mains ou des épaules des combattants; des flots de sang noircissaient la terre. Hector, loin de lâcher la proue qu'il avait saisie, en tenait la partie supérieure embrassée, et criait aux Troyens : « Apportez la flamme, et fondez en rangs serrés sur l'ennemi. Jupiter fait luire maintenant pour nous le jour précieux où nous détruirons ces vaisseaux, qui, venus à Troie malgré les dieux, nous ont causé mille souffrances par la faiblesse de nos vieillards. Quand je voulais combattre à la poupe des navires, ils m'arrêtaient et retenaient l'armée. Mais si Jupiter, aux vastes regards, aveuglait alors nos esprits, c'est lui-même aujourd'hui qui nous pousse et nous anime. » Il dit; et les Troyens s'élancèrent avec plus d'ardeur encore contre les Grecs. Or Ajax ne pouvait plus soutenir le choc : accablé de traits, il recula de quelques pas, dans la pensée qu'il allait périr; et, quittant le plancher du navire, à la quille égale des deux côtés, il s'établit, en observation, sur le banc des rameurs long de sept pieds : armé de sa lance, il ne cessait d'écarter des vaisseaux quiconque parmi les Troyens apportait la flamme dévorante ; et, poussant des cris terribles, il ne cessait d'exhorter les Grecs : « Amis, héros grecs, serviteurs de Mars : soyez hommes, amis, et rappelez votre force indomptable. Pensons-nous trouver en arrière des auxiliaires, ou quelque muraille plus solide, pour abriter les guerriers contre la mort? Il n'est point, à proximité, de ville fortifiée de tours, qui puisse nous défendre et changer la chance des combats. Acculés à la mer, nous voilà dans la plaine des Troyens, fortement cuirassés, et loin de notre patrie. Ainsi, le salut est dans nos mains, et non dans la mollesse de la lutte. » Il dit; et, furieux, il s'escrima avec sa lance acérée. Quiconque, parmi les Troyens, docile à la voix d'Hector, s'élançait vers les vaisseaux creux avec une torche ardente, Ajax le recevait avec sa lance aiguë et le blessait. Il blessa ainsi près de douze guerriers devant les navires.



H. MOTTE. INV. QUANTIN ED.

XVI

CHANT XVI

ARGUMENT

1. Patrocle vient supplier Achille de lui prêter ses armes pour épouvanter les Troyens : Achille y consent, à condition que Patrocle se retirera, une fois le salut de la flotte assuré, et qu'il ne poussera pas plus avant. — 2. Ajax, pressé par les Troyens, recule. La flamme est lancée aussitôt sur le vaisseau de Protésilas : Achille, à cette vue, hâte le départ de Patrocle. — 3. Patrocle s'arme; Automédon attelle les chevaux immortels; Achille rassemble ses Myrmidons; il les harangue et demande à Jupiter le salut et le succès de Patrocle; mais le dieu n'écoute que la moitié de son vœu. — 4. Les Myrmidons attaquent les Troyens avec vigueur. Patrocle tue le Péonien Pyrechme, éteint le feu, et met en déroute les Troyens. — 5. Succès des Grecs. Ajax cherche à atteindre Hector. Les Troyens repassent le fossé : Patrocle les poursuit et les taille en pièces. Sarpédon, chef des Lyciens, attaque Patrocle. Jupiter veut sauver son fils; mais Junon lui rappelle qu'il faut céder au Destin : il répand alors une rosée sanglante pour honorer son fils. — 6. Patrocle renverse l'écuyer de Sarpédon : Sarpédon lui-même tombe atteint d'un coup mortel : il appelle Glaucus et les Lyciens, qu'il supplie de ne pas le laisser dépouiller après sa mort. Glaucus, blessé, exhorte Hector à défendre le corps de Sarpédon. Un combat terrible s'engage autour du cadavre; enfin les Troyens plient. Les Grecs dépouillent Sarpédon; mais son corps est enlevé par Apollon. — 7. Patrocle, oubliant les recommandations d'Achille, s'avance dans la plaine, et veut escalader les murs de Troie. Apollon le repousse et rappelle Hector au combat. Hector joint Patrocle, qui tue son écuyer Cébrion et se précipite pour enlever le cadavre : après une lutte acharnée, les Grecs s'emparent du corps. — 8. Patrocle fond de nouveau sur les Troyens; Apollon le frappe de la main et le désarme; Euphorbe le blesse; Hector l'achève et l'insulte. Patrocle prédit à Hector sa mort prochaine; mais le fils de Priam, sourd à cette menace, poursuit Automédon, qui s'enfuit sur le char d'Achille.

1. — Tandis qu'ils combattaient ainsi pour le vaisseau, garni de bons rameurs, Patrocle se présentait devant Achille, pasteur des peuples, en versant des larmes brûlantes, comme une source profonde qui, du haut d'une roche, abandonnée même des chèvres, verse son onde obscure. A cette vue, le divin Achille, aux pieds rapides, fut ému de pitié, et lui adressa ces paroles ailées : « Pourquoi pleures-tu, Patrocle, comme une petite fille, qui, courant

après sa mère, l'invite à la prendre dans ses bras, la saisit par sa robe, l'arrête dans sa marche, et la regarde en pleurant pour se faire porter? Ainsi, Patrocle, de tendres larmes baignent ton visage. Apportes-tu quelque nouvelle aux Myrmidons ou à moi-même? As-tu reçu, seul, un message de Phthie? On dit que Ménœtius, fils d'Actor, vit encore; il vit encore au milieu des Myrmidons, Pélée, fils d'Éaque : leur mort à tous les deux nous affligerait certes beaucoup. Est-ce donc sur le sort des Grecs que tu te lamentes, en les voyant périr près des vaisseaux creux, pour prix de leur injustice? Parle; ne me cache pas ta pensée, afin que nous la connaissions tous deux. » Tu répondis alors, cavalier Patrocle, avec un profond soupir : « O Achille, fils de Pélée, de beaucoup le plus grand des Grecs, ne te fâche pas : car la douleur qui pèse sur les Grecs est bien grande. En effet, tous ceux qui jadis étaient les plus vaillants gisent dans les navires, après avoir été frappés de loin ou de près. Le fils de Tydée, le vaillant Diomède, a été blessé de loin. Ulysse, habile à manier la lance, a été blessé de près, ainsi qu'Agamemnon; Eurypyle aussi a la cuisse percée d'une flèche. Des médecins, versés dans l'art de guérir, les soignent et pansent leurs blessures; mais toi, tu es inflexible, Achille. Ah! puisse jamais colère, pareille à celle que tu nourris, s'emparer de moi! Bravoure funeste! Dis-moi qui tu secourras après nous, si tu ne sauves pas les Grecs d'une ruine honteuse! Cœur sans pitié! non, tu n'avais pas pour père le cavalier Pélée, ni pour mère Thétis : c'est la mer azurée, ce sont des rochers escarpés qui t'ont engendré, puisque ton âme est insensible. Si tu redoutes quelque oracle au fond de ton cœur, et que ton auguste mère te l'ait communiqué de la part de Jupiter, laisse-moi du moins partir au plus tôt et emmener toute l'armée des Myrmidons : peut-être ferai-je luire sur les Grecs un rayon de salut. Permets-moi de couvrir mes épaules de tes armes, pour voir si les Troyens, me prenant pour toi, suspendront leurs coups, et laisseront respirer les valeureux fils des Grecs qui succombent : car ils combattent sans relâche. Nos troupes fraîches, attaquant des hommes épuisés, les repousseront aisément vers la ville, loin de nos vaisseaux et de nos tentes. » C'est ainsi qu'il parla d'une voix suppliante : l'insensé! il implorait pour lui-même la mort cruelle et la Parque. Achille, aux pieds légers, lui répondit avec un profond soupir : « O ciel! Patrocle, nourrisson de Jupiter, qu'as-tu dit! Je ne me préoccupe d'aucun oracle, que je sache; et mon auguste mère ne m'a rien communiqué de la part de Jupiter. Mais une douleur cruelle remplit mon âme et ma pensée, parce qu'un homme, abusant de son pouvoir, a voulu me dépouiller, moi son égal, et me ravir ma récompense. Je ressens ma douleur cruelle, depuis que mon cœur a subi cet affront. La jeune fille, que les fils des Grecs avaient choisie pour ma récompense, et que ma lance avait conquise,

après le sac d'une ville bien fortifiée, le puissant Agamemnon, fils d'Atrée, me l'a arrachée des mains, comme à un misérable vagabond. Mais laissons là le passé : aussi bien ne devais-je point garder un ressentiment implacable ; mais je m'étais promis de ne point mettre fin à ma colère, avant que le tumulte et la guerre fussent arrivés jusqu'à mes vaisseaux. Cependant, couvre tes épaules de mes armes glorieuses, et guide au combat les belliqueux Myrmidons, puisqu'une sombre nuée de Troyens enveloppe victorieusement les navires ; acculés au rivage de la mer, les Grecs n'ont plus qu'un étroit espace : toute la ville des Troyens s'est précipitée sur eux, pleine de confiance, car ils ne voient plus devant eux le front de mon casque brillant. Dans leur fuite, ils rempliraient les fossés de leurs morts, si le puissant Agamemnon était animé pour moi de sentiments équitables ; tandis que maintenant ils tiennent notre camp assiégé. La lance de Diomède, fils de Tydée, ne s'agite plus furieuse dans ses mains, pour sauver les Grecs de la ruine. Je n'ai point encore entendu la voix du fils d'Atrée sortir de sa bouche odieuse ; la voix de l'homicide Hector, exhortant les siens, retentit seule ; et les Troyens, vainqueurs des Grecs dans le combat, remplissent toute la plaine de leur cri de guerre. Quoi qu'il en soit, Patrocle sauve les vaisseaux de la ruine : tombe hardiment sur l'ennemi, de peur qu'il n'embrase les navires des feux de l'incendie et ne nous ferme le doux retour. Suis bien dans leur ensemble les instructions que je dépose dans ton sein, afin de me valoir auprès de tous les Grecs beaucoup d'honneur et de gloire : alors ils me renverront la charmante jeune fille et me donneront en outre de magnifiques présents. Quand tu auras repoussé l'ennemi des vaisseaux, reviens sur tes pas. Quand même l'époux tonnant de Junon t'accorderait la victoire, ne te laisse pas aller au désir de combattre sans moi les belliqueux Troyens : tu ne ferais qu'ajouter à ma honte. Ne va pas non plus, cédant à l'attrait de la guerre et des batailles, et massacrant les Troyens, conduire les soldats jusqu'à Ilion : crains qu'un des dieux immortels ne descende de l'Olympe : Apollon, qui lance au loin ses traits, aime fort les Troyens. Quand tu auras assuré le salut des vaisseaux, retourne sur tes pas, et laisse-les combattre dans la plaine. Faites, grand Jupiter, Minerve, Apollon, que pas un des Troyens, tous tant qu'ils sont, que pas un des Grecs n'échappe à la mort, mais que nous survivions tous deux à cette ruine, pour être seuls à renverser les remparts sacrés de Troie ! »

2. — Telles étaient les paroles qu'ils échangeaient. Cependant Ajax, accablé de traits, ne tenait plus : il était vaincu par la volonté de Jupiter et par les coups que lui portaient les Troyens superbes ; son casque brillant rendait un son horrible autour de ses tempes : car les bossettes, artistement travaillées, recevaient de continuelles atteintes ; son épaule gauche se fatiguait à

porter sans relâche son bouclier mobile; mais les Troyens, répandus autour de lui, ne pouvaient l'ébranler, malgré les traits dont ils le harcelaient. Sa poitrine haletait, et une sueur abondante ruisselait de tous ses membres; il ne pouvait plus reprendre haleine; de toutes parts il soutenait assaut sur assaut. Dites-moi, maintenant, Muses, qui habitez le palais de l'Olympe, comment la première flamme tomba sur les vaisseaux des Grecs. Hector, s'approchant d'Ajax, donna un coup de sa grande épée sur la lance de frêne du héros, et la brisa net à l'endroit où la pointe s'adapte au manche : le fils de Télamon brandit inutilement dans sa main un bois mutilé, tandis que la pointe d'airain retentit en tombant, loin de lui, sur la terre. Le grand cœur d'Ajax reconnut, non sans frémir, l'ouvrage des dieux; il vit que Jupiter tonnant rompait entièrement ses desseins, pour donner la victoire aux Troyens. Il recula hors de la portée des traits, et les Troyens lancèrent le feu infatigable sur le vaisseau rapide, et la flamme inextinguible l'enveloppa en un instant. A la vue de la poupe embrasée, Achille, se frappant les cuisses, dit à Patrocle : « Hâte-toi, Patrocle, nourrisson de Jupiter, habile cavalier! Je vois courir sur nos vaisseaux la flamme ennemie. Crains qu'ils ne s'emparent des navires et qu'il ne nous reste pas de retraite; moi, je vais assembler mes troupes. »

3. — Il dit; et Patrocle s'arma de l'airain étincelant. D'abord il entoura ses jambes de belles cnémides, qu'attachaient des agrafes d'argent; puis, il couvrit sa poitrine de la cuirasse artistement façonnée, resplendissante comme un astre, du noble petit-fils d'Éaque; il suspendit à ses épaules une épée d'airain, ornée de clous d'argent; ensuite il prit un grand et solide bouclier, et posa sur sa robuste tête un casque bien travaillé, garni d'une queue de cheval, et dont le panache s'inclinait de haut en bas d'une façon terrible; il prit aussi deux fortes lances qui étaient faites à sa main; mais il ne prit pas la pique du noble petit-fils d'Éaque, forte, grande, pesante, et qu'aucun des Grecs ne pouvait manier; Achille savait seul la brandir; c'était un frêne coupé sur le sommet du Pélion, et que Chiron donna au père d'Achille pour qu'il le teignît du sang des héros. Patrocle donna l'ordre à Automédon d'atteler le char au plus vite: c'était, après Achille, le fléau des phalanges, le guerrier qu'il honorait le plus, et qui l'aidait avec le plus de dévouement à soutenir dans les combats les menaces de l'ennemi. Automédon plaça donc sous le joug les coursiers rapides Xanthus et Balius, qui volaient à l'égal des vents: la Harpye Podargé les avait conçus du souffle de Zéphire, comme elle paissait dans une prairie, sur les bords de l'Océan. A la volée, il attacha le généreux Pédasus, qu'Achille avait pris au sac de la ville d'Éétion, et qui, tout mortel qu'il était, suivait les coursiers immortels. Cependant Achille, parcourant les tentes, fit prendre les armes à tous les Myrmidons. Tels que

des loups carnassiers, qui portent dans leur sein une force indomptable, dévorent un cerf à la haute ramure, qu'ils ont égorgé dans les montagnes : ils ont tous les mâchoires rouges de sang ; ils marchent en troupe vers une source profonde, pour laper avec leurs langues amincies la surface noire de l'onde, en rejetant de la chair sanglante : un courage intrépide les anime, et leur estomac devient trop étroit. Tels les chefs et les gouverneurs des Myrmidons s'empressaient autour du brave écuyer d'Achille, aux pieds légers : le héros, pareil à Mars, était debout au milieu d'eux, animant les chevaux et les hommes ceints de boucliers. Cinquante vaisseaux rapides avaient conduit à Troie Achille, cher à Jupiter : aux bancs de chacun d'eux étaient assis cinquante guerriers ; il avait nommé pour les commander cinq chefs d'une fidélité éprouvée ; lui-même exerçait l'autorité suprême. Le premier corps était commandé par Ménesthius, couvert d'une cuirasse bariolée, fils de Sperchius, fleuve descendu de Jupiter : la belle Polydore, fille de Pélée, mortelle unie à un dieu, l'avait eu de Sperchius, à l'onde intarissable ; mais Borus, fils de Périérès, qui l'avait épousée publiquement et richement dotée, passait pour son père. A la tête du second corps était le belliqueux Eudore, né secrètement d'une vierge, Polymèle, fille de Phylas, belle dans les chœurs de danse : le robuste meurtrier d'Argus s'éprit d'elle, en la voyant chanter et danser avec ses compagnes dans les chœurs de Diane, la bruyante chasseresse, à l'arc d'or. Le bienfaisant Mercure, montant aussitôt au faîte de la maison, entra secrètement dans sa couche : de leur union naquit l'illustre Eudore, prompt à la course et vaillant dans les combats. Puis, quand Ilithye, déesse des couches laborieuses, l'eut conduit à la lumière, que ses yeux eurent vu les rayons du soleil, le valeureux Echéclès, fils d'Actor, la mena dans sa demeure et lui fit une foule de présents ; quant à Eudore, le vieux Phylas l'éleva et le choya, l'entourant de son amour, comme s'il eût été son propre fils. Le troisième corps avait pour chef le belliqueux Pisandre, fils de Mœmalus, le plus habile de tous les Myrmidons à manier la lance, après l'ami du fils de Pélée. Le quatrième corps était commandé par le vieux Phénix, habile cavalier ; le cinquième, par Alcimédon, noble fils de Laercée. Lorsqu'Achille les eut tous placés et rangés avec leurs chefs, il leur adressa ces paroles énergiques : « Myrmidons, n'oubliez pas les menaces que vous lanciez aux Troyens, près des vaisseaux rapides, durant les jours de ma colère, et les reproches que m'adressait chacun de vous : « Ta mère sans doute t'a nourri de fiel, cruel « fils de Pélée, cœur sans pitié, qui retiens tes compagnons, malgré eux, près « de leurs vaisseaux. Retournons du moins dans notre patrie avec ces vaisseaux « qui voguent sur les ondes, puisqu'un courroux si funeste est entré dans ton « cœur. » Voilà ce que vous me disiez souvent, rassemblés autour de moi.

La voilà devant vous, cette grande bataille, que vos vœux appelaient. Allez, et que chacun, animé d'un cœur vaillant, combatte les Troyens. » Ces paroles remplirent chacun de force et de courage : à la voix du roi, ils serrèrent encore leurs rangs. Comme un homme forme de pierres solidement unies le mur d'une maison élevée, pour se garantir contre les vents impétueux, de même ils joignirent leurs casques et leurs boucliers bombés. L'écu s'appuyait sur l'écu, le casque sur le casque, l'homme sur l'homme ; quand ils penchaient la tête, les casques, garnis de crins de cheval, heurtaient leurs brillantes aigrettes : tant ils se pressaient l'un contre l'autre ! En avant d'eux tous marchaient deux guerriers, revêtus de leurs armes, Patrocle et Automédon, également résolus à combattre à la tête des Myrmidons. Cependant Achille se rendit dans sa tente et leva le couvert d'un coffre, beau, fait avec art, que Thétis, aux pieds d'argent, avait fait transporter sur son navire, et qu'elle avait rempli de tuniques, de manteaux impénétrables au vent, et de tapis velus. Il s'y trouvait une coupe élégante, où nul autre, parmi les hommes, ne buvait le vin, plein de feu, et n'offrait de libation aux dieux, si ce n'est au grand Jupiter. L'ayant donc tirée du coffre, il la purifia d'abord avec le soufre, puis avec le cristal d'une eau limpide ; ensuite, il se lava lui-même les mains et puisa le vin, plein de feu ; alors il pria, debout au milieu de la cour et répandit le vin, en regardant le ciel : il n'échappa point à l'œil de Jupiter, qui aime à lancer la foudre : « Jupiter souverain, dieu de Dodone et des Pélasges, toi qui habites loin de nous et veilles sur Dodone, séjour des hivers ; toi qu'entourent les Selles, tes interprètes, qui ne se lavent pas les pieds et couchent sur la dure : naguère déjà tu as exaucé ma prière, et tu m'as honoré en foulant durement l'armée des Grecs. Aujourd'hui encore, accomplis le vœu que je t'adresse : moi, je vais rester dans l'endroit où stationnent les vaisseaux ; mais j'envoie mon ami au combat avec mes nombreux Myrmidons. Fais marcher la victoire sur ses pas, Jupiter aux vastes regards ; inspire l'audace à son cœur, afin qu'Hector sache si mon écuyer sait combattre seul, ou si son bras terrible ne sévit que lorsque je prends part moi-même aux travaux de Mars. Lorsqu'il aura repoussé des vaisseaux la guerre et le tumulte, fais qu'il revienne ensuite sain et sauf près des vaisseaux rapides, avec toutes ses armes et ses braves compagnons. » Telle fut sa prière, et Jupiter prévoyant l'entendit : le dieu en exauça une partie et rejeta l'autre : il lui accorda que Patrocle repoussât des vaisseaux la guerre et les batailles ; mais il ne voulut pas qu'il revînt vivant du combat. Lorsqu'Achille eut fait les libations et invoqué le grand Jupiter, il rentra dans sa tente et déposa la coupe dans le coffre ; puis, il vint se placer devant sa tente, car il avait le désir de contempler la lutte terrible des Troyens et des Grecs.

4. — Les Myrmidons, couverts de leurs armes, marchèrent en bon ordre sous la conduite du magnanime Patrocle, jusqu'au moment où ils se précipitèrent, pleins d'ardeur, contre les Troyens. Alors ils se répandirent, semblables à des guêpes, établies au bord d'un chemin, que des enfants ont coutume d'irriter [ils les harcèlent sans cesse, parce qu'elles ont leur guêpier sur la route], les imprudents ! ils causent le malheur de bien d'autres : qu'un voyageur vienne à passer en ce lieu et à troubler les guêpes sans le vouloir, aussitôt toutes s'élancent en avant, pleines de courage, et défendent leur progéniture. Tels les Myrmidons, avec le même cœur et le même courage, s'élancèrent des vaisseaux ; et une immense clameur s'éleva. Patrocle encouragea ses compagnons en criant d'un voix forte : « Myrmidons, compagnons d'Achille, fils de Pélée, soyez hommes, amis, et souvenez-vous de votre valeur indomptable. Honorons le fils de Pélée, qui est le plus vaillant des Grecs, campés près des navires, comme ses serviteurs sont les plus intrépides. Que le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, apprenne quelle faute il a commise, lorsqu'il a outragé le plus vaillant des Grecs. » Ces paroles remplirent chacun de force et de courage ; ils tombèrent en masse sur les Troyens ; et, alentour, les vaisseaux retentirent du bruit terrible de leurs clameurs. Lorsque les Troyens virent le fils valeureux de Ménœtius et son écuyer, resplendissant sous leurs armes, leur cœur à tous se troubla, et leurs phalanges plièrent, dans la pensée que le fils de Pélée, aux pieds légers, avait renoncé au courroux qui le retenait auprès des navires, et s'était réconcilié avec Agamemnon ; et chacun d'eux chercha des yeux une retraite qui le dérobât à la mort cruelle. Patrocle, le premier, darda sa lance étincelante droit devant lui, au milieu des Troyens, à l'endroit où se pressaient leurs phalanges, près de la poupe du vaisseau de Protésilas, et il frappa Pyreclimès qui avait amené les Péoniens avec leurs chars de la ville d'Amydon et des bords du large Axius. Atteint à l'épaule droite, le guerrier tomba à la renverse dans la poussière en gémissant : ses compagnons, les Péoniens, se dispersèrent : car Patrocle les avait tous remplis d'effroi en tuant leur chef qui se distinguait dans les combats. Il les repoussa des vaisseaux et éteignit le feu qui brûlait. Le navire à demi consumé resta là, et les Troyens s'enfuirent avec une horrible confusion ; les Grecs se répandirent sur leurs pas à travers les vaisseaux creux, et un tumulte immense retentit. Quand Jupiter, foudroyant, dissipe la nuée épaisse qui cachait le sommet élevé d'une haute montagne, on découvre toutes les hauteurs, et les cimes escarpées, et les vallées ; et le voile qui couvrait l'éther immense se déchire au ciel. De même les Grecs, après avoir repoussé des vaisseaux le feu ennemi, respirèrent un moment ; mais le combat ne se ralentit pas. Car, si les Troyens reculaient devant les Grecs, chers à

Mars, et s'éloignaient des vaisseaux noirs, ils ne tournaient point le dos, mais ils résistaient encore et n'abandonnaient les navires que par nécessité.

5. — Alors, les rangs une fois rompus, chacun des chefs tua un ennemi. Avant tous les autres, le vaillant fils de Ménœtius, voyant Aréïlycus se détourner, lui perça la cuisse d'un coup de lance : l'airain pénétra profondément et brisa l'os du guerrier, qui tomba, la tête en avant, sur la terre. Le belliqueux Ménélas blessa Thoas à la poitrine que son bouclier laissait à découvert et lui brisa les ressorts de la vie. Le fils de Phylée prévint Amphiclus qui allait s'élancer sur lui, et l'atteignit à l'extrémité postérieure de la jambe, là où le muscle est le plus épais : les nerfs furent déchirés alentour par la pointe de la lance, et ses yeux se couvrirent de ténèbres. Antiloque, fils de Nestor, blessa Atymnius de sa lance acérée : la pointe d'airain lui traversa le flanc, et il tomba aux pieds de son vainqueur : furieux du trépas de son frère, Maris, debout devant son cadavre, fondit la lance à la main sur Antiloque ; mais l'autre fils de Nestor, Thrasymède, pareil aux dieux, prit les devants, et avant que Maris eût blessé Antiloque, il le frappa aussitôt d'une main sûre : la pointe de la lance dépouilla le haut du bras de ses chairs, et brisa l'os à son extrémité. Maris tomba sur le sol avec bruit, et ses yeux se couvrirent de ténèbres. C'est ainsi que, domptés par les deux frères, descendirent dans l'Érèbe deux braves compagnons de Sarpédon, habiles à lancer le javelot, et fils d'Amisodarus, qui avait nourri la Chimère invincible, fléau de bien des hommes. Ajax, fils d'Oïlée, s'élança et prit vivant Cléobule, embarrassé dans la foule, et lui ravit le jour en lui plongeant dans le cou son épée à grande garde : l'épée s'échauffa toute fumante de sang ; la sombre Mort et la Parque violente enveloppèrent ses yeux. Pénélée et Lycon s'abordèrent : car ils s'étaient manqués avec la lance et avaient tous les deux inutilement lancé le javelot ; cette fois ils s'attaquèrent l'épée à la main. Lycon frappa le cône du casque, garni de crins de cheval ; mais son glaive se rompit à la poignée ; Pénélée atteignit son adversaire au cou, sous l'oreille : l'épée s'y plongea tout entière ; la tête, que la peau seule retenait, demeura suspendue, et le corps du Troyen s'affaissa. Mérion, poursuivant Acamas d'un pas rapide, le joignit et le blessa à l'épaule droite, comme il allait monter sur son char : il tomba du char, et les ténèbres de la mort se répandirent sur ses yeux. Idoménée plongea l'airain cruel dans la bouche d'Érymas : la lance d'airain pénétra au-dessous de la cervelle et brisa les os éclatants ; les dents furent ébranlées, les deux yeux se remplirent de sang ; il jaillit de ses narines et de sa bouche entr'ouverte, et la sombre nuée de la mort se répandit autour de lui. C'est ainsi que les chefs des Grecs immolèrent chacun un ennemi. Tels que des loups ravissants se précipitent sur des agneaux

ou sur des chevreaux, enlevant du troupeau ceux que le berger imprudent a laissés se disperser dans les montagnes : à peine les ont-ils aperçus, qu'ils mettent en pièces ces animaux timides; tels les Grecs se précipitèrent sur les Troyens, qui ne songèrent plus qu'à la fuite, accompagnée de cris affreux, et oublièrent leur force indomptable. Le grand Ajax désirait toujours darder sa lance contre Hector, à l'armure d'airain; mais lui, guerrier habile, couvrant ses larges épaules de son bouclier fait de cuir de bœuf, prêtait l'oreille au sifflement des flèches et au bruit des javelots. Il voyait bien que la fortune du combat penchait de l'autre côté; mais il ne laissait pas de tenir ferme et sauvait ses fidèles compagnons. Comme on voit, après un temps serein, un nuage monter de l'Olympe dans le ciel, quand Jupiter condense la tempête : ainsi la terreur et la fuite entraînèrent les Troyens loin des vaisseaux : ils repassèrent le fossé dans le plus grand désordre. Les rapides coursiers d'Hector l'emportèrent avec ses armes, et il abandonna l'armée des Troyens que le fossé profond retenait bien malgré eux. Une foule de chevaux rapides, attelés aux chars, brisèrent le bout du timon et laissèrent dans le fossé le char des rois. Patrocle les poursuivait, excitant vivement les Grecs et méditant la ruine des Troyens : pour eux, une fois dispersés, ils remplissaient tous les chemins de cris et de confusion : la poussière tourbillonnait en l'air jusqu'aux nues, et les chevaux solipèdes, lancés en sens contraire, couraient vers la ville, loin des vaisseaux et des tentes. Patrocle, avec des cris menaçants, se jetait au plus épais des Troyens en déroute; et les guerriers tombaient, la tête en avant, de leurs chars sous l'essieu; et les chars étaient culbutés avec fracas. Les coursiers [immortels que les dieux avaient donnés à Pélée, présent magnifique] franchirent rapidement le fossé, ardents à poursuivre leur course ; le cœur de Patrocle le poussait contre Hector, car il brûlait de le frapper; mais ses chevaux rapides l'avaient emporté. Comme, en un jour d'automne, la terre obscurcie est tout entière surchargée de pluie, quand Jupiter verse l'eau avec force et sévit dans sa colère contre les hommes qui, usant de violence, prononcent dans l'assemblée des sentences iniques et bannissent la justice, sans s'inquiéter de la vengeance des dieux : alors tous les fleuves enflés débordent; alors les torrents emportent bien des collines, et, se précipitant du faîte des montagnes, s'écoulent avec un grand mugissement dans la sombre mer; et les travaux des hommes sont détruits : ainsi les cavales troyennes poussaient de grands mugissements dans leur course. Lors donc que Patrocle eut coupé les premières phalanges, il revint sur ses pas et les refoula vers les navires; et loin de les laisser rentrer dans la ville au gré de leur désir, il les poursuivit et les massacra entre les vaisseaux, le fleuve et la muraille élevée; et il leur fit payer la mort de bien des héros. Il perça

d'abord de sa lance étincelante le sein de Pronoüs, que le bouclier laissait à découvert : le corps du guerrier s'affaissa, et il tomba sur le sol avec bruit. Il fondit, en second lieu, sur Thestor, fils d'Énops, qui, dans son char bien poli, se tenait ramassé sur lui-même : car il avait l'âme troublée, et les rênes s'étaient échappées de ses mains. Patrocle, s'approchant, lui porta sur la joue droite un coup d'épée, qui lui traversa les dents; puis, l'enlevant au bout de sa lance, il le tira hors du char : comme un homme, assis sur un rocher qui s'avance dans la mer, enlève du sein de flots un énorme poisson avec la ligne et l'airain brillant : ainsi Patrocle, avec sa lance brillante, tira hors du char Thestor, la bouche béante, et le jeta la face contre terre, où il expira dans sa chute. Ensuite il frappa d'une pierre au milieu de la tête Éryalus qui s'élançait sur lui : la tête entière se fendit en deux sous le casque solide; il tomba, le front en avant, sur le sol; et la mort, qui brise l'existence, se répandit autour de lui. Puis vinrent Érymas, Amphotérus, Épaltès, Tlépolème, fils de Damastor, Échius, Pyris, Iphée, Évippus, et Polymèle, fils d'Argéas, tous précipités l'un après l'autre sur la terre nourricière. Quand Sarpédon vit ses compagnons, cuirassés sans ceinture, tomber sous les coups de Patrocle, fils de Ménœtius, il s'adressa aux divins Lyciens, et leur cria : « Honte à vous, Lyciens! où fuyez-vous? soyez courageux. Moi, je vais aborder cet homme, afin d'apprendre quel est ce vainqueur, qui a déjà causé bien des maux aux Troyens et terrassé une foule de braves guerriers. » Il dit, et s'élança du char sur la terre avec ses armes; de son côté, Patrocle, à sa vue, sauta de son char. Tels que des vautours, aux serres crochues, au bec recourbé, combattent sur un roc élevé avec des cris éclatants; tels ils fondirent l'un sur l'autre en criant. A ce spectacle, le fils du rusé Saturne fut ému de pitié, et il dit à Junon, sa sœur et son épouse : « Malheureux que je suis! le Destin veut que Sarpédon, celui des hommes que je chéris le plus, tombe sous le bras de Patrocle, fils de Ménœtius! Deux pensées se partagent mon âme, et je songe en moi-même, si je dois l'enlever du combat, source de larmes, et le transporter vivant dans le pays fertile de Lycie, ou si je le laisserai tomber sous le bras du fils de Ménœtius. » L'auguste Junon, la déesse aux grands yeux, lui répondit alors : » Fils terrible de Saturne, quelle parole as-tu dite? Un simple mortel, depuis longtemps destiné au trépas, tu veux le soustraire à la mort, si redoutée des hommes! Fais-le; mais tu n'auras pas assurément l'approbation de tous les autres dieux. J'ajouterai encore, et grave mes paroles dans ton esprit, que, si tu renvoies Sarpédon vivant dans ses foyers, il est à craindre, songes-y, qu'une autre divinité ne veuille ensuite retirer son fils chéri de la mêlée terrible : car, autour de la grande ville de Priam, combattent bien des fils de ces Immortels, auxquels tu inspireras une

violente jalousie. Si tu aimes Sarpédon, et que ton cœur gémisse de son sort, laisse-le néanmoins tomber sous le bras de Patrocle, fils de Ménœtius; mais, quand le souffle et la vie l'auront quitté, dépêche la Mort et le doux Sommeil qui le porteront au pays de la vaste Lycie; là, ses parents et ses amis l'enterreront en lui élevant un tombeau et un cippe : car tel est l'honneur dû aux morts. » Elle dit; le père des hommes et des dieux ne rejeta point ses avis : il versa sur la terre une rosée sanglante, pour honorer son fils, que Patrocle allait lui ravir dans la plaine fertile de Troie, loin de sa patrie.

6. — Lorsqu'ils se furent joints, en marchant l'un sur l'autre, Patrocle frappa l'illustre Thrasymède, brave écuyer du roi Sarpédon : il l'atteignit au bas-ventre et le terrassa. Sarpédon, à son tour, s'élança; mais sa lance brillante s'égara et blessa le cheval Pédasus à l'épaule droite : il gémit en expirant et tomba dans la poussière avec un cri de douleur, et son âme s'envola. Les deux autres coursiers firent un écart, le joug cria, et les rênes s'embarrassèrent, parce que le cheval de volée gisait dans la poussière. Automédon, habile à manier la lance, sut remédier à ce désordre : il tira la longue épée suspendue à sa cuisse robuste; et, s'avançant, il coupa le trait de la volée, et cela sans perdre son temps : les chevaux se replacèrent droit sous le joug et tendirent leurs longes; et les deux guerriers, le cœur dévoré par la haine, recommencèrent la lutte. Alors Sarpédon visa une seconde fois, mais en vain, Patrocle avec sa lance brillante : la pointe de l'arme passa au-dessus de l'épaule gauche, sans l'atteindre. Patrocle, à son tour, s'élança armé de l'airain, et le coup parti de sa main ne fut pas inutile; mais Sarpédon fut atteint à l'endroit où le diaphragme se resserre autour du cœur, à l'épaisse enveloppe. Il tomba comme tombe le chêne, ou le peuplier blanc, ou le pin élevé, que des charpentiers ont coupé sur les montagnes avec des haches fraîchement émoulues, pour en faire un navire : tel il gisait étendu devant ses coursiers et son char, mugissant et pressant de ses mains la poussière ensanglantée. Comme un lion, fondant sur un troupeau, égorge un taureau, plein de feu et de courage, au milieu des bœufs au pas lent : l'animal expire en gémissant sous la gueule du lion; tel le chef des Lyciens, armés de boucliers, en mourant de la main de Patrocle, s'irritait encore, et appelait son compagnon : « Cher Glaucus, guerrier fameux parmi les braves : c'est maintenant surtout qu'il faut lancer le javelot et te montrer guerrier intrépide; que la guerre cruelle soit maintenant l'objet de tes vœux, si tu as du cœur. Va de tous côtés animer les chefs des Lyciens à défendre le corps de Sarpédon; après quoi tu combattras toi-même, armé de l'airain, pour ma défense. Car je ferai dans l'avenir ton opprobre et ta honte à tout jamais, si les Grecs me dépouillent de mes armes, quand je péris dans le combat livré près des vais-

seaux. Mais soutiens la lutte vaillamment, et anime toute l'armée. » A ces mots, la mort, fin de toute chose, voila ses yeux et ses narines. Patrocle, lui mettant le pied sur la poitrine, retira du corps la lance que suivirent les entrailles, et l'âme sortit en même temps que la pointe de la lance. Les Myrmidons arrêtèrent ses coursiers haletants et désireux de fuir, depuis que le char est abandonné par leurs maîtres : Glaucus ressentit une douleur amère, en entendant la voix de Sarpédon; et son cœur s'indigna de ne pouvoir le défendre. Il saisit et pressa son bras avec la main : car il souffrait cruellement de la blessure que lui avait faite Teucer, lorsque celui-ci, le voyant s'élancer à l'attaque, l'avait percé d'une flèche du haut de la muraille où il défendait ses compagnons contre la mort. Il invoqua donc Apollon, qui lance au loin ses traits : « Écoute-moi, dieu puissant, que tu sois dans la fertile Lycie ou à Troie : car tu peux entendre de partout un guerrier qui souffre autant que je souffre en ce moment. Tu vois ma cruelle blessure : ma main est déchirée de cuisantes douleurs; mon sang ne peut être étanché; mon épaule s'affaisse par l'effet de la blessure : je ne puis tenir solidement ma lance, ni combattre les ennemis dans la mêlée. Cependant un héros a péri, Sarpédon, fils de Jupiter : et ce dieu n'a même pas défendu son fils. Mais toi, dieu puissant, guéris ma cruelle blessure, endors mes douleurs, et donne-moi la force, afin que ma voix excite au combat les Lyciens, mes compagnons, et que je défende moi-même le corps inanimé de Sarpédon. « Telle fut sa prière; et Phébus-Apollon l'entendit. Aussitôt il calma toutes ses douleurs, sécha le sang noir de la blessure cruelle, et mit la vigueur dans son âme. Glaucus reconnut, et son cœur se réjouit à cette pensée, que le dieu puissant s'était hâté d'accueillir sa prière. D'abord il parcourut tous les rangs des Lyciens, en exhortant les chefs à défendre le corps de Sarpédon; puis, d'un pas rapide, il alla trouver les Troyens, et Polydamas, fils de Panthoüs, et le divin Agénor; il courut aussi vers Énée et Hector à l'armure d'airain; et, s'approchant de lui, il lui adressa ces paroles ailées : « Hector, tu as donc oublié complètement aujourd'hui tes alliés, qui perdent la vie pour toi, loin de leurs amis et de la terre natale! Tu refuses de les secourir! Il est tombé, Sarpédon, ce roi des Lyciens, armés de boucliers, celui qui protégeait la Lycie par sa justice et par sa valeur : Mars, au cœur d'airain, l'a dompté sous la lance de Patrocle. Eh bien! amis, accourez : que l'indignation remplisse vos âmes : ne souffrez pas que les Myrmidons lui ravissent ses armes et outragent son cadavre pour venger tous les Grecs qui ont péri et que nos lances ont immolés près de leurs vaisseaux rapides. » A ces mots, une douleur immense, insupportable, saisit et bouleversa les Troyens : Sarpédon, quoique étranger, était le rempart de leur cité : des troupes nombreuses l'accompagnaient, entre lesquelles il se distinguait

par sa valeur. Ils marchèrent droit contre les Grecs, qu'ils brûlaient d'attaquer, conduits par Hector, furieux de la mort de Sarpédon; mais le fils de Ménœtius, le robuste Patrocle, anima les Grecs : il s'adressa d'abord aux deux Ajax, déjà pleins d'ardeur par eux-mêmes : « Ajax, ayez maintenant à cœur de repousser l'ennemi; montrez-vous tels ou plus vaillants encore que vous n'étiez parmi les guerriers. Il est tombé, celui qui s'élança le premier contre la muraille des Grecs; Sarpédon n'est plus. Ah! si nous pouvions, pour son ignominie, enlever son cadavre, dépouiller ses épaules de son armure, et percer de l'airain cruel quelqu'un de ses défenseurs! » Il dit ; ses compagnons brûlaient eux-mêmes de repousser l'ennemi. Lorsque des deux parts ils eurent raffermi leurs phalanges, Troyens et Lyciens, Myrmidons et Grecs, en vinrent aux mains autour du corps inanimé de Sarpédon, en jetant des cris terribles; et les armes des combattants retentirent avec force. Jupiter étendit une nuit pernicieuse sur la mêlée terrible, afin de rendre meurtrière la lutte engagée pour son fils bien-aimé. D'abord les Troyens repoussèrent les Grecs, à l'œil vif. Car un guerrier avait succombé qui n'était pas le moins brave parmi les Myrmidons : le divin Épigée, fils du magnanime Agaclès. Il régnait jadis à Budée, ville populeuse; mais, ayant tué un parent illustre, il se réfugia auprès de Pélée et de Thétis, aux pieds d'argent, qui l'envoyèrent à Ilion, riche en coursiers, avec Achille, fléau des phalanges, pour qu'il combattît contre les Troyens. Il portait la main sur le corps de Sarpédon, lorsque le glorieux Hector le frappa d'une pierre à la tête : la tête entière se fendit en deux sous le casque solide : il tomba, le front en avant, sur le cadavre, et la mort, qui brise l'existence, se répandit autour de lui. Patrocle donc, affligé du trépas de son campagnon, courut droit aux premiers rangs, semblable à l'épervier rapide, qui met en fuite des geais et des étourneaux. Ainsi Patrocle, habile cavalier, tu t'élanças droit sur les Lyciens et les Troyens : car ton cœur était irrité de la mort de ton compagnon. D'une pierre il blessa au cou Sthénélaüs, fils chéri d'Ithéménès, et lui brisa les tendons. Les premières lignes reculèrent avec le glorieux Hector. Autant un long épieu mesure d'espace, lancé par un homme qui éprouve ses forces dans la lice ou même à la guerre, entre les mains d'ennemis acharnés; autant les Troyens reculèrent, repoussés par les Grecs. Glaucus, chef des Lyciens, armés de boucliers, se retourna le premier, et tua le magnanime Bathyclès, fils chéri de Chalcon qui habitait à Hellas, et se distinguait entre tous les Myrmidons par sa fortune et ses richesses. Glaucus, qu'il poursuivait et allait atteindre, se retourna soudain, et le blessa de sa lance en pleine poitrine : le sol retentit de sa chute, et les Grecs furent saisis d'une violente douleur, en voyant tomber ce brave guerrier. Les Troyens, transportés de joie, se pressèrent en foule autour de

Glaucus; mais les Grecs, n'oubliant pas pour cela leur valeur, marchèrent droit contre eux. Alors Mérion tua un guerrier troyen, armé du casque, Laogonus, fils valeureux d'Onétor, qui était prêtre de Jupiter Idéen, et que le peuple honorait comme un dieu. Mérion le frappa au-dessous de la joue et de l'oreille : la vie s'enfuit aussitôt de ses membres, et les ténèbres odieuses du trépas l'enveloppèrent. Énée darda sa lance d'airain contre Mérion, car il espérait l'atteindre malgré le bouclier à l'ombre duquel il marchait; mais celui-ci, qui l'avait vu venir à sa rencontre, évita la lance d'airain : car il se pencha en avant, et la longue lance se planta derrière lui dans le sol, où l'extrémité se balança, jusqu'à ce que l'impétueux Mars en eût arrêté la furie. [L'arme d'Énée, partie vainement de sa main vigoureuse, s'enfonça en frémissant dans la terre.] Énée, le cœur irrité, s'écria : « Mérion, tout habile sauteur que tu es, ma lance, si je t'avais atteint, t'aurait sans doute calmé pour jamais. » Mérion, habile à manier la lance, lui répondit : « Énée, il t'est difficile, quelque robuste que tu sois, de dompter la force de tous les hommes qui viendront à ta rencontre pour te combattre : tu n'es aussi qu'un mortel. Et si je parviens moi-même à te percer le sein de cette pointe d'airain, aussitôt, malgré ta vigueur et ta confiance dans la force de tes mains, tu me donneras, à moi, la gloire et ton âme à Pluton, célèbre par ses coursiers. » Il dit; et le fils valeureux de Ménœtius le réprimanda : « Mérion, comment toi, qui es brave, peux-tu discourir ainsi? Non, mon cher, ce ne sont pas les paroles insultantes qui écarteront les Troyens de ce cadavre, avant qu'un d'eux ait mordu la poussière. Car le succès de la guerre est dans les bras, celui de la parole dans le conseil. Il faut donc, non pas prolonger les discours, mais combattre. » A ces mots, il s'avança, et Mérion le suivit, pareil à un dieu. Comme on entend retentir, dans les halliers de la montagne, le tumulte des bûcherons, qui fendent les chênes, et le bruit se propager au loin : ainsi s'élevait de la terre, aux larges voies, le fracas de l'airain, du cuir et des peaux de bœuf bien préparées, que heurtaient les glaives et les lances à deux tranchants. L'homme le plus clairvoyant n'eût plus reconnu le divin Sarpédon : car les traits, le sang et la poussière le couvraient entièrement de la tête jusqu'aux pieds. Les combattants se pressaient autour de son corps, comme les mouches, lorsqu'elles bourdonnent dans l'étable autour des jattes pleines de lait, en la saison printanière, quand le lait inonde les vases. Tels, ils se pressaient autour du corps. Cependant Jupiter ne détournait pas de la mêlée terrible ses yeux étincelants : il regardait toujours les combattants et roulait dans son esprit mille pensées au sujet de la mort de Patrocle : il se demandait si le glorieux Hector l'immolerait avec l'airain, dans la mêlée terrible, sur le corps même du divin Sarpédon, et le dépouillerait de ses armes;

ou s'il prolongerait la lutte et la rendrait fatale à un plus grand nombre de guerriers. Le parti qu'il jugea le meilleur, après réflexion, fut que le brave serviteur d'Achille, fils de Pélée, repoussât encore vers la ville les Troyens et Hector, à l'armure d'airain, et ravit le jour à une foule d'ennemis. Il commença par jeter la crainte dans l'âme d'Hector : le héros, montant sur son char, tourna le dos et exhorta le reste des Troyens à la fuite, car il avait reconnu les balances sacrées de Jupiter. Les braves Lyciens eux-mêmes ne résistèrent pas et battirent tous en retraite, quand ils virent leur roi blessé au cœur et gisant sous un monceau de cadavres : car une foule de guerriers étaient tombés sur son corps, lorsque le fils de Saturne ralluma l'ardeur du combat. Les Grecs enlevèrent alors des épaules de Sarpédon ses armes d'airain étincelantes, et le fils valeureux de Ménœtius chargea ses compagnons de les porter aux vaisseaux creux. Alors, Jupiter, qui rassemble les nuages, dit à Apollon : « Or çà, cher Phébus, va retirer Sarpédon du milieu des traits et laver le sang noir qui le couvre ; après quoi, tu l'emporteras loin de là ; tu le baigneras dans le courant du fleuve ; tu le parfumeras avec l'ambroisie, et tu l'habilleras de vêtements immortels. Alors, tu le remettras aux mains de deux porteurs agiles, le Sommeil et la Mort, divinités jumelles, qui le déposeront en un instant dans le gras pays de Lycie, où ses parents et ses amis l'enterreront, en lui élevant un tombeau et un cippe : car tel est l'honneur dû aux morts. » Il dit ; et Apollon, docile à la voix de son père, descendit des sommets de l'Ida, dans la mêlée terrible. Aussitôt il enleva le divin Sarpédon du milieu des traits, et, l'emportant loin de là, le baigna dans le courant du fleuve, le parfuma avec l'ambroisie, et l'habilla de vêtements immortels. Alors, il le remit aux mains de deux porteurs agiles, le Sommeil et la Mort, divinités jumelles, qui le déposèrent en un instant dans le gras pays de Lycie.

7. — Patrocle, animant Automédon et ses coursiers, poursuivait Troyens et Lyciens : il en fut cruellement puni. L'insensé ! s'il avait écouté les paroles du fils de Pélée, il eût sans doute échappé à la Parque funeste de la sombre mort. Mais les desseins de Jupiter sont toujours plus forts que ceux des hommes : [ce dieu met en fuite le brave guerrier et lui dérobe aisément la victoire, lors même qu'il l'excite au combat]. C'est ainsi qu'en ce moment il enflamma le cœur du héros. Alors, qui tomba le premier et le dernier sous tes coups, ô Patrocle, quand les dieux t'appelaient déjà à la mort ? Adraste d'abord, puis Antinoüs, et Échélus, et Périmus, fils de Mégas, et Épistor, et Mélanippe ; ensuite Élasus, et Mulius, et Pylartès furent tués ; les autres ne songèrent plus qu'à la fuite. Alors les fils des Grecs auraient pris Troie, aux portes élevées, grâce au bras de Patrocle (car, la lance à la main, il s'abandonnait à toute sa fureur), si Phébus-Apollon ne s'était pas trouvé là

sur une tour bien construite, méditant la perte de Patrocle et secondant les Troyens. Trois fois Patrocle mit le pied sur un angle saillant de la muraille élevée, et trois fois Apollon le repoussa, en frappant de ses mains immortelles le bouclier étincelant. Comme il allait s'élancer une quatrième fois, pareil à un dieu, Apollon, qui lance au loin ses traits, lui cria d'une voix menaçante : « Recule, Patrocle, nourrisson de Jupiter : le Destin ne veut pas que la ville des magnanimes Troyens tombe sous ta lance, ni même sous celle d'Achille qui est beaucoup plus vaillant que toi. » Il dit ; et Patrocle recula bien loin en arrière, évitant la colère d'Apollon qui lance au loin ses traits. Hector avait arrêté ses coursiers solipèdes près de la porte Scée, car il se demandait s'il irait de nouveau combattre en poussant son char dans la mêlée, ou s'il commanderait aux troupes de se réunir sous les remparts. Comme il faisait ces réflexions, Phébus-Apollon parut devant lui, sous la figure d'un guerrier jeune et vaillant, Asius, qui était oncle maternel d'Hector, dompteur de coursiers, frère d'Hécube, et fils de Dymas, et qui habitait en Phrygie, sur les rives du Sangarius. Phébus-Apollon, sous la figure d'Asius, dit à Hector : « Pourquoi cesses-tu de combattre, Hector? Ce n'est pas là ce que tu dois faire. Ah ! si je te surpassais en force autant que je te suis inférieur, tu te repentirais bientôt de ta retraite. Mais va, pousse contre Patrocle tes coursiers au solide sabot. Peut-être l'immoleras-tu, et Apollon te donnera-t-il la victoire ? » A ces mots, le dieu retourna au sein de la mêlée. Le glorieux Hector ordonna au belliqueux Cébrion de frapper les coursiers et de les précipiter au combat. Cependant Apollon, qui s'était glissé dans la foule, jeta parmi les Grecs un trouble funeste, et dispensa la victoire à Hector et aux Troyens. Hector, oubliant le reste des Troyens, s'abstint de les frapper, et dirigea contre Patrocle ses coursiers au solide sabot. D'autre part, Patrocle sauta du char sur la terre, tenant sa lance de la main gauche ; de l'autre, il saisit une pierre brillante, raboteuse, qui lui remplit toute la main ; puis, ayant pris son aplomb, il la jeta et manqua de peu le héros. Le coup d'ailleurs ne fut pas perdu : l'écuyer d'Hector, Cébrion, fils naturel de l'illustre Priam et qui tenait les rênes du char, reçut au front la pierre pointue : elle lui emporta les deux sourcils ; l'os ne résista pas, et les deux yeux tombèrent à ses pieds, dans la poussière : lui-même tomba, comme un plongeur, du char superbe, et la vie abandonna ses os. Alors, cavalier Patrocle, tu t'écrias avec un rire amer : « Grands dieux ! quel homme agile, et comme il plonge avec aisance ! S'il sautait d'un navire dans la mer poissonneuse, même par un temps d'orage, pour y chercher des huîtres, il pêcherait assurément de quoi rassasier bien des gens. Voyez comme il vient de plonger aisément de son char dans la plaine ! En vérité, il y a aussi des plongeurs parmi les Troyens ! »

A ces mots, il se précipita sur le héros Cébrion, avec l'impétuosité d'un lion qui, en ravageant des étables, est blessé à la poitrine et périt victime de son courage. Tel, Patrocle, tu sautas avec fureur sur Cébrion. D'autre part, Hector sauta également de son char sur la terre, et tous deux se disputèrent le corps de Cébrion, comme deux lions affamés, sur les cimes de la montagne, combattent vaillamment pour une biche immolée : tels, autour de Cébrion, ces deux arbitres des combats, Patrocle, fils de Ménœtius, et le glorieux Hector, brûlaient à l'envi de se déchirer avec l'airain cruel. Hector, qui l'avait saisi par la tête, ne le lâchait pas ; Patrocle, d'autre part, le tirait par le pied ; et tous les autres, Troyens et Grecs, avaient engagé une horrible mêlée. Comme l'Eurus et le Notus luttant à l'envi, dans les halliers de la montagne, ébranlent une profonde forêt, et que le hêtre, le frêne, le cornouiller, à l'écorce allongée, heurtent l'un contre l'autre leurs longs rameaux avec un bruit immense ou se brisent avec fracas : de même Grecs et Troyens, se ruant les uns sur les autres, se donnaient la mort ; et nul d'entre eux ne songeait à la fuite désastreuse. Autour de Cébrion s'enfoncèrent bien des lances aiguës, bien des flèches ailées, parties des arcs ; bien des pierres énormes choquèrent les boucliers des combattants qui l'environnaient ; et lui, gisait au milieu d'un tourbillon de poussière, couvrant de son grand corps un grand espace, et ne se souvenant plus de son adresse à conduire un char. Tant que le soleil éclaira le milieu du ciel, les traits atteignirent également les deux peuples, et les guerriers tombèrent ; mais, quand le soleil inclina vers l'heure où l'on dételle les bœufs, alors les Grecs eurent l'avantage outre mesure. Ils enlevèrent le héros Cébrion du milieu des traits et des clameurs des Troyens, et le dépouillèrent de l'armure qui couvrait ses épaules.

8. — Patrocle, méditant la perte des Troyens, s'élança contre eux. Trois fois il s'élança, pareil à Mars rapide, en poussant des cris horribles, et trois fois il immola neuf guerriers. Mais, comme il allait se précipiter une quatrième fois, semblable à un dieu, ce fut alors, Patrocle, que l'on vit le terme de tes jours. Car, au sein de la mêlée terrible, Apollon, formidable, vint à sa rencontre : le héros ne le vit pas venir dans la foule, parce qu'il se présenta enveloppé d'un épais brouillard. Il s'arrêta derrière Patrocle, et, avec la paume de la main, il le frappa sur le dos, entre les deux épaules : et les yeux du héros tournoyèrent. Phébus-Apollon fit tomber le casque de sa tête ; et le casque, à la haute aigrette, roula avec bruit sous les pieds des chevaux ; et la crinière en fut souillée de sang et de poussière : autrefois ce casque, garni de crins de cheval, ne pouvait être souillé de poussière ; mais il protégeait la tête et le front gracieux du divin Achille : alors Jupiter

voulut qu'il couvrît la tête d'Hector, dont la perte était prochaine. La longue lance de Patrocle, lourde, grande, forte, armée d'airain, se brisa tout entière entre ses mains ; son bouclier, qui descendait jusqu'à terre, glissa de ses épaules avec le baudrier, et tomba à terre ; le roi Apollon, fils de Jupiter, lui délia sa cuirasse. Alors son âme fut saisie de stupeur ; ses membres luisants se dérobèrent sous lui, et il demeura éperdu. Un Troyen, arrivant par derrière, lui porta de près un coup de sa lance aiguë dans le dos, entre les deux épaules : c'était le fils de Panthoüs, Euphorbe, qui excellait entre ses compagnons à combattre, à conduire un char, à courir : car il avait jadis renversé vingt guerriers de leurs chars, lorsque, instruit à l'art de la guerre, il mena des coursiers pour la première fois. C'est lui, cavalier Patrocle, qui te porta le premier coup, mais il ne t'abattit point : il revint sur ses pas en courant et se perdit dans la foule, après avoir arraché du corps la lance de frêne, et n'osa point attendre dans la mêlée Patrocle, tout désarmé qu'il était. Ce héros, dompté par le bras du dieu et par la lance ennemie, se retira dans les rangs de ses compagnons pour échapper au trépas. Hector, voyant que le magnanime Patrocle reculait, blessé par l'airain cruel, s'approcha de lui à travers les rangs, et lui plongea sa lance dans le bas-ventre, où l'airain entra profondément : il tomba sur le sol avec bruit, et sa chute affligea vivement l'armée des Grecs. Comme un lion combat et réduit un sanglier infatigable ; tous deux luttent avec furie, sur les cimes de la montagne, au sujet d'une source peu abondante où l'un et l'autre veulent se désaltérer ; et le lion dompte par la force le sanglier tout hors d'haleine : de même Hector, fils de Priam, ravit le jour, en le frappant de près avec sa lance, au fils valeureux de Ménœtius, qui avait immolé bien des guerriers. Alors, d'une voix triomphante, il lui adressa ces paroles ailées : « Patrocle, tu prétendais saccager notre ville, ravir aux femmes troyennes le jour de la liberté et les emmener dans tes navires au doux pays de tes aïeux. Insensé ! les rapides coursiers d'Hector précipitent leurs pas au combat, pour les défendre ; moi-même je me distingue par ma lance entre les Troyens belliqueux, et j'éloigne d'elles le jour de la servitude : toi, les vautours te dévoreront en ces lieux. Malheureux ! Achille, malgré sa valeur, ne t'a été d'aucun secours ; lui qui, restant dans sa tente, te fit sans doute mille recommandations au départ :
« Ne reviens pas me troubler, Patrocle, habile cavalier, près des vaisseaux
« creux, avant d'avoir déchiré sur le sein de l'homicide Hector sa cuirasse
« ensanglantée. » Voilà sans doute comme il t'a parlé, et ton esprit insensé s'est laissé persuader. » Tu lui répondis, cavalier Patrocle, d'une voix languissante : « Vante-toi bien maintenant, Hector : car le fils de Saturne, Jupiter, et Apollon t'ont donné la victoire ; ils n'ont pas eu de peine à me

réduire, après m'avoir eux-mêmes dépouillé de mes armes. Si vingt guerriers tels que toi fussent venus à ma rencontre, ils eussent tous péri sur l'heure, terrassés par ma lance : c'est la Parque funeste et le fils de Latone qui m'ont tué, c'est Euphorbe parmi les hommes ; toi tu n'es que le troisième à m'immoler. Mais j'ai autre chose à te dire : grave-le bien dans ton esprit. Tu n'as plus toi-même longtemps à vivre : déjà la mort et la Parque puissante s'approchent de toi, qui succombes sous le bras de l'irréprochable Achille, petit-fils d'Éaque. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, la mort, qui est le terme de tout, l'enveloppa. L'âme s'envola de ses membres et descendit chez Pluton, en pleurant sa destinée et regrettant sa vigueur et sa jeunesse. Il était déjà mort, que le glorieux Hector lui répondit : « Patrocle, pourquoi me prophétiser un trépas funeste ? Qui sait si Achille, fils de Thétis à la belle chevelure, ne perdra pas la vie le premier, frappé de ma lance ? » Il dit ; et le foulant du talon, il arracha la lance d'airain de la blessure et repoussa le cadavre en arrière avec sa lance. Armé de sa lance, il courut aussitôt à la poursuite d'Automédon, le divin serviteur d'Achille aux pieds légers : car il voulait le frapper ; mais ce guerrier fut emporté par les coursiers rapides, immortels, que les dieux, magnifique présent, donnèrent à Pélée.



H. MOTTE. INV. QUANTIN, ED.

XVII

CHANT XVII

ARGUMENT

1. Ménélas tue Euphorbe qui dépouillait le corps de Patrocle : il allait lui enlever ses armes, lorsque Apollon rappelle Hector dans la mêlée. Ménélas se retire alors et appelle Ajax. — 2. Hector, qui allait couper la tête de Patrocle, se retire devant Ajax. Glaucus reproche à Hector de n'avoir pas secouru Sarpédon et de ne pas attendre Ajax. Hector irrité revêt les armes d'Achille, et Jupiter s'afflige en voyant le héros courir à sa perte. A la voix d'Hector, les Troyens fondent sur les Grecs. Ménélas convie les plus braves à la défense du corps de Patrocle. — 3. Les Troyens, d'abord vainqueurs, plient devant Ajax. Apollon excite Énée qui ramène Hector au combat. Une lutte acharnée s'engage, tandis que Antiloque et Thrasymède, ignorant la mort de Patrocle, combattent plus loin. — 4. Achille ignore encore le trépas de son ami : ses coursiers immortels le pleurent; Jupiter les plaint et leur rend la force : ils ramènent Automédon dans la mêlée. Automédon cède le char à Alcimédon et combat à pied. Hector et Énée veulent s'emparer des coursiers : Automédon est secouru par les deux Ajax, et renverse Arétus qu'il dépouille de ses armes. — 5. Le combat devient plus acharné. Minerve excite Ménélas; Apollon excite Hector; Jupiter tonne et donne la victoire aux Troyens. Mérion s'enfuit avec Idoménée. Ajax implore Jupiter, qui dissipe le brouillard. Ajax conseille à Ménélas d'envoyer Antiloque vers Achille pour lui annoncer la mort de Patrocle. — 6. Ménélas s'éloigne et recommande le corps de Patrocle à Ajax et à Mérion. Antiloque, sur son ordre, se rend auprès d'Achille, et Ménélas rejoint ses compagnons. — 7. Ménélas et Mérion enlèvent le corps de Patrocle, pendant que les deux Ajax protègent sa retraite. Les Grecs, pressés par les Troyens, repassent le fossé en fuyant.

1. — Le fils d'Atrée, Ménélas, cher à Mars, ne fut pas sans remarquer que Patrocle était tombé dans la mêlée sous les coups des Troyens. Il s'avança donc aux premières lignes, armé de l'airain étincelant, et protégea son corps. Comme autour du veau, son premier-né, tourne, en beuglant, la génisse qui ne connaissait point encore l'enfantement : de même, autour de Patrocle, tournait le blond Ménélas; il le couvrait de sa lance et de son bouclier bien arrondi, impatient de tuer quiconque viendrait à sa rencontre. Le fils de Panthoüs, habile à manier la lance, n'oublia pas non plus l'irréprochable

Patrocle étendu sur le sol : il s'approcha de lui et adressa la parole à Ménélas, chéri de Mars : « Fils d'Atrée, Ménélas, nourrisson de Jupiter, chef des peuples, recule, et laisse ce cadavre, et renonce à ces dépouilles sanglantes ; personne, avant moi, parmi les Troyens et leurs illustres alliés, n'a frappé Patrocle de sa lance dans la mêlée terrible. Laisse-moi donc obtenir une gloire brillante parmi les Troyens, ou crains que je ne te frappe et ne te ravisse la douce existence. » Le blond Ménélas, plein de colère, lui répondit : « Grand Jupiter, il sied mal de se vanter outre mesure. Ni la panthère, ni le lion, ni le sanglier pernicieux, dont le cœur altier est plein du sentiment de sa force, n'ont une confiance égale à celle que respirent les fils de Panthoüs, habiles à manier la lance. Et pourtant Hypérénor, dompteur de coursiers, n'a retiré aucun fruit de sa jeunesse, lorsqu'il m'insulta et m'attendit : il me disait le plus lâche guerrier d'entre les enfants de Danaüs, et je ne pense pas qu'il s'en soit allé sur ses pieds, et ait réjoui par son retour son épouse chérie et ses estimables parents. De même, assurément, je briserai ta force, si tu oses m'affronter. Je t'invite donc à te retirer et à rentrer dans la foule : évite ma rencontre, avant d'avoir éprouvé quelque mal : l'événement est le maître des sots. » Ce langage ne persuada pas le Troyen, qui lui répondit : « C'est aujourd'hui, Ménélas, nourrisson de Jupiter, que tu payeras le sang de mon frère que tu as immolé, comme tu le dis avec jactance. Tu as rendu veuve son épouse, au fond de la nouvelle chambre nuptiale ; tu as causé à ses parents une affliction et un deuil affreux. Certes, je soulagerais l'affliction de ces infortunés, si, rapportant ta tête et tes armes, je les remettais aux mains de Panthoüs et de la divine Phrontis. Mais ne différons pas plus longtemps un combat, qui décidera de la victoire ou de la fuite. » A ces mots, il frappa le bouclier bien arrondi de Ménélas ; mais, au lieu de rompre l'airain, la pointe se recourba sur le solide bouclier. A son tour, Ménélas, fils d'Atrée, s'élança avec l'airain, après avoir invoqué le grand Jupiter : il atteignit au bas de la gorge le Troyen qui reculait ; et, se fiant à la vigueur de son bras, il appuya sur sa lance ; la pointe traversa de part en part le cou délicat ; il tomba avec bruit, et sur lui ses armes retentirent. Le sang coulait sur sa chevelure, semblable à celle des Grâces, et sur ses tresses que serraient des liens d'or et d'argent. Tel que le rejeton verdoyant de l'olivier, nourri par l'homme dans un endroit solitaire, où jaillit une source abondante, grandit et prospère, agité par le souffle de tous les vents, et se couvre de fleurs blanches, lorsqu'un ouragan subit, accompagné de violents tourbillons, l'arrache de son lit et le couche sur la terre : tel le fils de Panthoüs, Euphorbe, habile à manier la lance, fut renversé par Ménélas, fils d'Atrée, et dépouillé de ses armes. Comme un lion, nourri sur les montagnes, et se fiant à sa force, enlève du

troupeau, qui paissait, la génisse la plus belle : il commence par lui briser le cou, après l'avoir saisie dans ses dents puissantes; puis, il avale son sang et toutes ses entrailles qu'il déchire ; autour de lui, chiens et pasteurs jettent de grands cris, à distance et sans oser l'affronter : car la pâle crainte les a saisis; de même aucun des Troyens ne sentait dans son cœur assez d'audace pour affronter le glorieux Ménélas. Alors le fils d'Atrée eût sans peine emporté les belles armes du fils de Panthoüs, si Phébus-Apollon, jaloux de sa gloire, n'eût excité contre lui Hector, pareil à Mars rapide. Le dieu, sous la figure de Mentès, chef des Ciconiens, lui adressa ces paroles ailées : « Hector, voilà que tu cours, poursuivant ce que tu ne saurais atteindre, les chevaux du petit-fils belliqueux d'Éaque : ils sont difficiles à dompter et à conduire pour tout autre mortel que pour Achille, qui doit le jour à une mère immortelle. Cependant le fils d'Atrée, Ménélas, chéri de Mars, en défendant le corps de Patrocle, a tué le plus brave des Troyens, Euphorbe, fils de Panthoüs, et mis un terme à sa force impétueuse. » A ces mots, le dieu rentra dans la mêlée. Une cruelle douleur voila l'âme assombrie d'Hector; il promena ensuite ses regards dans les rangs, et vit aussitôt le vainqueur enlevant les belles armes, et l'autre étendu sur la terre : le sang coulait de la plaie vive. Hector, armé de l'airain étincelant, courut aux premiers rangs, en poussant des cris aigus, et pareil à la flamme inextinguible de Vulcain : ses cris aigus n'échappèrent point au fils d'Atrée : il gémit, et dit en son cœur magnanime : « Malheureux que je suis! Si j'abandonne ces belles armes et Patrocle, qui est tombé ici, pour venger mon honneur, les Grecs, qui me verront, seront, je le crains, indignés contre moi. Si, retenu par la honte, je combats seul contre les Troyens et Hector, je redoute d'être enveloppé, un contre mille ; car Hector, au casque ondoyant, amène en ce lieu tous les Troyens. Mais pourquoi mon esprit est-il préoccupé de ces pensées? Quand un guerrier veut, contre la volonté du destin, attaquer l'homme qu'un dieu honore, une grande calamité fond bientôt sur lui. C'est pourquoi nul parmi les Grecs ne s'indignera contre moi, en me voyant céder la place à Hector, qui combat par l'ordre d'une divinité. Si je découvrais Ajax, habile à pousser le cri de guerre, nous reviendrons tous deux recommencer la lutte, et peut-être parviendrons-nous, malgré la volonté du destin, à enlever ce cadavre, pour le rendre à Achille, fils de Pélée : ce sera le moindre de nos maux. » Tandis qu'il roulait ces pensées en lui-même et dans son esprit, les phalanges troyennes arrivèrent, guidées par Hector. Ménélas recula en arrière et abandonna le corps de Patrocle, en tournant plusieurs fois la tête. Tel qu'un lion, à la belle crinière, que les chiens et les pasteurs chassent de l'étable avec des lances et des cris : son cœur vaillant frissonne dans sa poitrine, et c'est à regret qu'il

s'éloigne de la bergerie : tel, le blond Ménélas quitta Patrocle. Il s'arrêta et fit face aux Troyens, dès qu'il eut rejoint ses compagnons, cherchant des yeux le grand Ajax, fils de Télamon. Il l'aperçut aussitôt à l'aile gauche de toute l'armée, encourageant ses compagnons et les excitant à combattre : car Phébus-Apollon leur avait inspiré une prodigieuse frayeur. Il se mit à courir, le rejoignit en un instant, et lui dit : « Ajax, mon ami, hâtons-nous de combattre pour le corps de Patrocle : que du moins nous reportions son cadavre à Achille, car Hector, au casque ondoyant, est en possession de ses armes. »

2. — Ces paroles remuèrent l'âme du belliqueux Ajax : il courut aux premiers rangs, accompagné du blond Ménélas. Hector, après avoir dépouillé Patrocle de ses belles armes, l'entraînait pour séparer la tête des épaules avec l'airain tranchant, et donner son cadavre en pâture aux chiens de Troie ; mais lorsque Ajax s'approcha, portant son bouclier pareil à une tour, Hector recula et rejoignit la foule de ses compagnons ; puis il sauta sur son char et donna les belles armes aux Troyens, pour qu'ils les portassent dans la ville où elles lui vaudraient une grande gloire. Ajax, ayant couvert le fils de Ménœtius sous son large bouclier, se tenait ferme, comme une lionne qui défend ses petits. Elle conduisait ses lionceaux, lorsque, rencontrant des chasseurs dans la forêt, elle frémit, pleine du sentiment de sa force, et abaisse toute la peau de ses sourcils, de manière à cacher ses yeux. Tel, Ajax défendait le corps du héros Patrocle ; de son côté, le fils d'Atrée, Ménélas, cher à Mars, se tenait debout, nourrissant une grande douleur dans son âme. Glaucus, fils d'Hippoloque et chef des Lyciens, jetant sur Hector un regard farouche, le gourmanda durement : « Hector, si tu as l'air vaillant, tu es bien loin d'avoir combattu comme il fallait. Tu ne mérites guère ta brillante renommée, fuyard que tu es ! Songe maintenant comment tu sauveras la ville et la citadelle, seul avec ces guerriers qui sont nés dans Ilion. Car aucun des Lyciens n'ira combattre les enfants de Danaüs pour défendre la ville, puisqu'on ne leur a su aucun gré de lutter contre les troupes ennemies toujours et sans relâche. Comment, malheureux, sauverais-tu dans la mêlée un guerrier obscur, toi qui as laissé Sarpédon, ton hôte et ton ami tout ensemble, devenir la conquête et la proie des Grecs. Il t'a été d'un grand secours, à toi et à la ville, tant qu'il a vécu ; et tu n'as pas eu le courage aujourd'hui de le garantir contre les chiens ! C'est pourquoi, si les guerriers de Lycie veulent m'en croire, nous retournerons dans notre patrie ; et la ruine totale de Troie ne se fera pas attendre. Si les Troyens avaient ce cœur audacieux, intrépide, qui anime les hommes qui soutiennent, pour leur patrie, une lutte pénible contre l'ennemi, nous traînerions sur-le-champ Patrocle dans Ilion. Si le corps entrait une fois dans la grande ville du roi Priam et qu'il fût enlevé de la mêlée, les Grecs rendraient

bientôt les belles armes de Sarpédon, et nous le porterions lui-même dans les murs d'Ilion : car l'homme qui a succombé est le serviteur du guerrier le plus brave des Grecs, campés sur le rivage, et dont les serviteurs savent combattre de près. Mais toi, tu n'as pas osé affronter le magnanime Ajax, soutenir ses regards dans la bataille, ni combattre face à face avec lui : car il est plus brave que toi. » Hector, au casque ondoyant, le regarda d'un air farouche et lui dit : « Glaucus, est-ce bien toi qui tiens ce langage arrogant? Grands dieux! je te croyais supérieur en sagesse à tous les hommes qui habitent la fertile Lycie; mais, après ce que tu viens de dire, je fais bien peu de cas de ta sagesse, toi qui m'accuses de n'avoir pas attendu le gigantesque Ajax. Non, je n'ai redouté ni le combat ni le bruit des coursiers; mais la pensée de Jupiter, qui porte l'égide, est toujours la plus forte : ce dieu met en fuite le plus brave guerrier, lui dérobe aisément la victoire, lors même qu'il l'excite à combattre. Or çà, viens, mon cher, te placer à mes côtés, et regarde-moi faire : tu verras si je serai lâche, comme tu dis, durant tout le jour, ou si j'empêcherai quelqu'un des Grecs, malgré toute sa furie, de défendre le corps de Patrocle. » Après avoir ainsi parlé, il cria d'une voix forte en s'adressant aux Troyens : « Troyens, Lyciens, et vous, Dardaniens, qui savez combattre de près : soyez hommes, amis, et rappelez votre force indomptable, pendant que je vais revêtir les belles armes de l'irréprochable Achille, dont j'ai dépouillé le valeureux Patrocle, mort de ma main. » A ces mots, Hector, au casque ondoyant, s'éloigna de la guerre terrible, courut et rejoignit en un instant, à une faible distance, grâce à la rapidité de sa marche, ses compagnons qui portaient à Troie les armes glorieuses du fils de Pélée. S'arrêtant alors loin du combat, source de larmes, il fit l'échange des armes. Il donna les siennes aux Troyens belliqueux, pour qu'ils les portassent dans la sainte Ilion, et revêtit l'armure immortelle d'Achille; les dieux, habitants du ciel, l'avaient donnée à Pélée, son père, qui, devenu vieux, la donna à son fils; mais le fils ne vieillit pas sous l'armure du père. Lorsque Jupiter, qui rassemble les nuages, le vit ainsi revêtir à l'écart les armes du divin fils de Pélée, il secoua la tête et se dit en lui-même : « Ah! malheureux, tu ne songes certes pas à la mort, qui est déjà près de toi! Tu revêts les armes immortelles d'un héros, devant lequel tremblent les autres guerriers; tu viens de tuer son ami, qui était à la fois doux et courageux; tu l'as outrageusement dépouillé des armes qui couvraient sa tête et ses épaules. Néanmoins je te donnerai encore aujourd'hui une victoire éclatante, pour te dédommager de ce qu'Andromaque ne te verra pas, à ton retour du combat, remettre en ses mains les armes glorieuses du fils de Pélée. » A ces mots, le fils de Saturne scella sa promesse d'un signe de ses noirs sourcils. L'armure s'adapta au corps d'Hec-

tor; Mars et sa fureur guerrière entrèrent dans son sein : ses membres se remplirent de force et de vigueur. Il alla trouver ses illustres alliés en poussant de grands cris : à tous il apparut, resplendissant des armes du fils magnanime de Pélée. Il porta partout ses pas et anima chacun par ses paroles, et Mesthlès, et Glaucus, et Médon, et Thersiloque, et Astéropée, et Disénor, et Hippothoüs, et Phorcys, et Chromius, et Ennomus l'augure. Pour les animer, il leur adressa ces paroles ailées : « Écoutez, innombrables tribus d'alliés, nos voisins : ce n'est point parce que je cherchais et demandais une foule oisive, que je vous ai appelés chacun ici de vos cités; c'est pour que vous défendiez avec moi contre les Grecs belliqueux les femmes des Troyens et leurs tendres enfants. Dans cette pensée, je ruine mon peuple à vous gratifier et à vous nourrir, et j'entretiens votre ardeur à tous. Que chacun de vous, donc, faisant face à l'ennemi, trouve la mort ou le salut : telle est la mêlée de la guerre. Celui qui entraînera Patrocle, tout inanimé qu'il est, du côté des Troyens, dompteurs de coursiers, et fera reculer Ajax, je lui accorderai la moitié des dépouilles, et garderai l'autre moitié pour moi; sa gloire sera égale à la mienne. » A peine eut-il parlé, que, les lances levées, ils allèrent droit, en chargeant, contre les Grecs : leur cœur se flattait de ravir le corps au fils de Télamon : les insensés! Ajax en immola un grand nombre sur ce cadavre. En ce moment Ajax dit à Ménélas, habile à pousser le cri de guerre : « O mon cher! ô Ménélas, nourrisson de Jupiter : je n'espère plus que nous revenions sains et saufs du combat. Je crains moins pour le cadavre de Patrocle, qui rassasiera bientôt les chiens de Troie et les oiseaux, que je ne crains pour ma tête, exposée à la mort, et pour la tienne. Hector, cet ouragan de guerre, enveloppe toute la plaine : une ruine totale nous menace. Or çà, appelle les plus vaillants des Grecs, s'ils peuvent entendre ta voix. » Il dit; et Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, s'empressa d'obéir; et, s'adressant aux enfants de Danaüs, il cria d'une voix perçante : « Amis, chefs et gouverneurs des Grecs, qui, à la table des Atrides, Agamemnon et Ménélas, buvez aux frais du public, et commandez chacun vos troupes; vous à qui Jupiter envoie l'honneur et la gloire : il me serait difficile de distinguer chacun de vous, tant la lutte guerrière est ardente! Mais venez de vous-mêmes, et ne souffrez pas que Patrocle devienne le jouet des chiens de Troie. » Il dit; et le rapide Ajax, fils d'Oïlée, l'entendit aussitôt : le premier il vint à sa rencontre, en courant à travers la mêlée. Idoménée le suivit, ainsi que l'écuyer d'Idoménée, Mérion, comparable à Mars homicide. Qui pourrait repasser dans son esprit les noms de tous les autres Grecs, qui engagèrent ensuite le combat?

3. — Les Troyens chargèrent en masse, commandés par Hector. Comme

à l'embouchure d'un fleuve, né de Jupiter, le flot énorme s'oppose en frémissant à son cours et les rivages lointains mugissent, tandis que la mer s'élance avec fracas hors de son lit : ainsi résonnèrent les clameurs des Troyens. Mais les Grecs, comme s'ils n'avaient qu'une même âme, tinrent ferme autour du fils de Ménœtius, retranchés derrière leurs boucliers d'airain ; le fils de Saturne enveloppa d'un brouillard épais leurs casques étincelants, car il ne haïssait pas non plus autrefois le fils de Ménœtius, alors qu'il était vivant et servait le petit-fils d'Éaque : il trouva donc odieux qu'il devînt la proie des chiens de Troie : voilà pourquoi il excita ses compagnons à le défendre. Les Troyens repoussèrent d'abord les Grecs, à l'œil vif : ceux-ci, abandonnant le cadavre, s'enfuirent effrayés ; cependant les Troyens superbes n'en tuèrent pas un seul avec leurs lances, quelque désir qu'ils en eussent ; mais ils commencèrent à tirer à eux le cadavre. Toutefois les Grecs ne devaient pas en rester longtemps éloignés, car Ajax leur fit bientôt faire volte-face, Ajax qui par sa beauté et par ses exploits l'emportait sur le reste des Grecs, après le noble fils de Pélée. Il courut droit aux premiers rangs, pareil en force au sanglier, qui, rebroussant à travers les halliers, disperse aisément sur les montagnes et les chiens et la jeunesse bouillante : tel le fils de l'illustre Télamon, le glorieux Ajax, attaqua et dispersa facilement les phalanges troyennes, qui avaient entouré Patrocle et se flattaient de l'emporter en triomphe dans leur ville. Déjà le fils glorieux de Léthus, le Pélasge, Hippothoüs, le tirait par le pied à travers la mêlée terrible, après lui avoir serré une courroie autour des muscles du talon : il voulait plaire à Hector et aux Troyens ; mais le malheur fondit bientôt sur lui, et nul parmi les Troyens, quelque désir qu'ils en eussent, ne put l'écarter de lui. Le fils de Télamon, s'élançant à travers la foule, le frappa de près sur son casque aux joues d'airain : le casque à crins de cheval, où pénétra la pointe de l'arme, se brisa au choc de cette longue lance et de ce bras vigoureux : la cervelle, sanglante, jaillit de la blessure, près de l'aigrette ; les forces du guerrier l'abandonnèrent ; ses mains laissèrent échapper et retomber sur la terre le pied du magnanime Patrocle : il tomba, la tête en avant, près de là, sur le cadavre, et loin de la fertile Larisse ; il ne paya point à ses chers parents le prix de leurs soins nourriciers ; dompté par la lance du magnanime Ajax, il ne vécut pas de longs jours. Hector, à son tour, darda contre Ajax sa lance étincelante ; mais le héros, qui le vit venir, évita, par une légère inclinaison, la lance d'airain, qui blessa Schédius, fils du magnanime Iphitus, le plus vaillant de beaucoup des Phocéens, qui avait des demeures dans la célèbre Panopée, et commandait à un peuple nombreux. Ajax le frappa au milieu de la clavicule, et la pointe d'airain, lui perçant le cou d'outre en outre, sortit par le sommet de l'épaule : il tomba avec bruit,

et sur lui ses armes retentirent. Le belliqueux Phorcys, fils de Phénops, défendait le corps d'Hippothoüs, quand Ajax le frappa au milieu du ventre : l'airain brisa la partie bombée de la cuirasse et lui arracha les entrailles : il tomba dans la poussière et pressa la terre du plat de la main. Les plus avancés reculèrent, et avec eux le glorieux Hector. Les Grecs poussèrent de grands cris et enlevèrent les corps de Phorcys et d'Hippothoüs, qu'ils dépouillèrent de leurs armes. Alors sans doute les Troyens auraient fui devant les Grecs, chers à Mars, et seraient rentrés dans Ilion, vaincus par leur lâcheté : les Grecs auraient remporté la victoire, même contre la volonté de Jupiter, grâce à leur courage et à leur énergie; mais Apollon lui-même vint exciter Énée, sous la figure du héraut Périphas, fils d'Épytus, qui avait vieilli dans ces fonctions près de son vieux père, et dont le cœur était animé de sentiments bienveillants. Le fils de Jupiter, Apollon, empruntant les traits de Périphas, lui dit : « Comment défendriez-vous la haute Ilion, même contre la volonté d'un dieu, comme je l'ai vu faire à d'autres peuples, qui se fiaient à leur force, à leur énergie, à leur valeur et à leur nombre, et qui avaient des troupes inaccessibles à la peur ? Jupiter aime beaucoup mieux nous donner la victoire qu'aux Grecs : mais vous, vous fuyez tout tremblants, et vous ne combattez pas. » Il dit; Énée, qui le vit face à face, reconnut Apollon, le dieu qui lance au loin ses traits, et il cria à haute voix en s'adressant à Hector : « Hector, et vous, chefs des Troyens et des alliés, quelle honte de fuir devant les Grecs, chers à Mars, et de rentrer dans Ilion, domptés par notre lâcheté ! Cependant un dieu vient encore de s'approcher de moi et de me dire que Jupiter, arbitre suprême des batailles, combat pour nous. Marchons donc droit aux Grecs, et que du moins ils ne transportent pas sans peine sur leurs vaisseaux le corps inanimé de Patrocle. » A ces mots, il alla d'un bond se poster bien en avant des premières lignes. Les Troyens se retournèrent et firent face aux Grecs. Alors Énée blessa d'un coup de lance Léocrite, fils d'Arisbas, et brave compagnon de Lycomède : il tomba, et le belliqueux Lycomède, ému de pitié, s'approcha tout près de lui; et dardant sa lance étincelante, il frappa au foie, sous le diaphragme, le fils d'Hippasus, Apisaon, pasteur des peuples, dont le corps s'affaissa aussitôt : il était venu de la fertile Péonie, et c'était lui, après Astéropée, qui se distinguait le plus dans les combats. En le voyant tomber, le belliqueux Astéropée, ému de pitié, se précipita, impatient, lui aussi, de combattre les Grecs; mais il ne put encore les rompre, car ils tenaient ferme autour du corps de Patrocle, tout couverts de leurs boucliers et hérissés de leurs lances. En effet, Ajax allait de l'un à l'autre, multipliant ses ordres : il les exhortait à ne pas se retirer derrière le corps, ni à combattre en avant du reste des Grecs, mais bien à couvrir le corps de

Patrocle et à combattre de près. Tels étaient les ordres du gigantesque Ajax; et la terre était arrosée d'un sang noir, et les morts tombaient nombreux et serrés parmi les Troyens, les alliés puissants et les Grecs : car ceux-ci ne combattaient pas non plus sans effusion de sang ; mais ils périssaient en moins grand nombre, car ils n'oubliaient jamais dans la mêlée de se garantir les uns les autres contre la mort terrible. C'est ainsi qu'ils se battaient avec une ardeur égale à celle du feu, et vous eussiez dit qu'il n'y avait plus ni soleil ni lune : tel était le brouillard répandu autour de tous les braves qui entouraient le cadavre du fils de Ménœtius! Le reste des Troyens et des Grecs, aux belles cnémides, combattait à l'aise, sous un ciel serein; l'éclat éblouissant du soleil se déployait sur eux: aucun nuage n'apparaissait sur toute la terre, ni sur les montagnes: ils combattaient donc par intervalles, à une grande distance les uns des autres, pour éviter l'atteinte cruelle des traits. Mais au centre on souffrait à la fois et des ténèbres et de la bataille, et l'airain impitoyable déchirait les plus braves. Deux hommes, deux guerriers fameux, Thrasymède et Antiloque, ignoraient encore la mort de l'irréprochable Patrocle: ils le croyaient vivant et aux prises avec les Troyens au plus fort de la mêlée. Tous deux, pressentant le carnage et la fuite de leurs compagnons, combattaient à l'écart, dociles aux ordres que leur donna Nestor, lorsqu'il les envoya des vaisseaux noirs au combat.

4. — Durant tout le jour la lutte se maintint grande et terrible : la fatigue et la sueur souillaient toujours et sans interruption les genoux, les cuisses, les pieds, les mains, les yeux de chacun des guerriers, combattant autour du brave serviteur d'Achille aux pieds légers. Lorsqu'un homme donne à distendre à des hommes vigoureux la peau d'un grand taureau, toute saturée de graisse : eux la prennent et l'étendent, rangés en cercle : l'humidité en sort aussitôt, et la graisse pénètre, grâce aux efforts qu'ils font en sens contraire; et la vaste peau s'étend de toutes parts. De même les deux partis, en un espace étroit, tiraient le cadavre chacun de son côté : car ils nourrissaient l'espérance, les Troyens de l'entraîner dans leur ville, les Grecs dans leurs vaisseaux creux. Ce corps provoquait donc un combat acharné; Mars, qui excite les peuples, n'eût point été mécontent, à ce spectacle, non plus que Minerve, de quelque fureur qu'elle fût animée. Tel fut le rude labeur que, dans ce jour, Jupiter suscita, en l'honneur de Patrocle, aux hommes et aux coursiers. Cependant le divin Achille ne savait pas encore que Patrocle avait péri, car on combattait bien loin des rapides vaisseaux, sous les murs des Troyens : son cœur nourrissait l'espoir qu'il n'était pas mort, mais qu'il reviendrait vivant, après s'être avancé jusqu'aux portes : car il ne pensait pas du tout que Patrocle dût renverser cette ville sans lui, ni même avec lui. C'est

du moins ce qu'il avait entendu dire plus d'une fois à sa mère, alors qu'elle l'entretenait en secret et lui révélait les desseins du grand Jupiter ; mais alors elle ne lui avait pas annoncé le grand malheur qui était maintenant accompli, la mort de son ami le plus cher. Les combattants, armés de lances aiguisées, se heurtaient sans relâche autour du cadavre, et s'immolaient à l'envi. Voici comment parlait plus d'un Grec, à la cuirasse d'airain : « Amis, il ne serait certes pas glorieux pour nous de retourner aux vaisseaux creux. Que plutôt la terre noire nous engloutisse tous en ce lieu ! Il vaudrait beaucoup mieux pour nous périr à l'instant, que de laisser les Troyens, dompteurs de coursiers, entraîner Patrocle dans leur ville et remporter la victoire. » Voici comment parlait à son tour plus d'un Troyen superbe : « Amis, dût le sort nous abattre tous ensemble sur ce cadavre, que nul ne renonce à combattre ! » Ainsi parlait chacun, et ce langage ranimait l'ardeur de son compagnon. Voilà comme ils combattaient ; et le cliquetis du fer montait, à travers l'éther infécond, jusqu'au ciel d'airain. Les chevaux du petit-fils d'Éaque, immobiles loin du combat, pleuraient depuis qu'ils s'étaient aperçus que leur guide était tombé dans la poussière, sous les coups de l'homicide Hector. Le fils valeureux de Diorès, Automédon, les touchait souvent avec le fouet mobile pour les exciter : souvent il leur adressait des paroles flatteuses, souvent aussi des menaces; mais ils ne voulaient pas retourner aux vaisseaux, vers le large Hellespont, ni dans la bataille au milieu des Grecs : comme la colonne fixe et inébranlable qui s'élève sur le tombeau d'un homme ou d'une femme, ils demeuraient immobiles devant le char magnifique, la tête penchée vers la terre : ils pleuraient, et des larmes brûlantes coulaient de leurs paupières sur le sol, tant ils regrettaient leur guide ! Leur abondante crinière à tous deux, tombant hors du collier le long du joug, était souillée de poussière. Le fils de Saturne, qui les vit pleurer, fut ému de pitié : il secoua la tête et se dit à lui-même : « Ah ! malheureux ! pourquoi vous avons-nous donnés au roi Pélée, qui est mortel, vous qui êtes exempts de la vieillesse et de la mort ? Était-ce donc pour vous exposer à la douleur parmi les hommes infortunés? Car de toutes les créatures qui respirent et se meuvent sur la terre, il n'en est pas de plus malheureuse que l'homme, Mais ni vous, ni votre char fait avec art, ne porterez Hector, fils de Priam : je ne le permettrai pas. N'est-ce pas assez qu'il possède les armes d'Achille et s'en vante follement ? Je donnerai la force à vos jarrets et à votre cœur, pour que vous emportiez Automédon sain et sauf, du combat aux vaisseaux creux : car je veux que les Troyens vainquent et tuent, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux navires, pourvus de bons rameurs, que le soleil se couche, et que les ténèbres sacrées descendent sur la terre. » Il dit, et inspira une vive ardeur aux coursiers : alors, secouant sur

la terre la poussière de leurs crins, ils emportèrent précipitamment le char rapide au milieu des Troyens et des Grecs. Automédon retourna au combat, tout affligé qu'il était du sort de son ami, et se précipita avec ses coursiers, comme l'aigle sur des oies. S'il s'enfuit aisément hors du tumulte des Troyens, il s'élança aisément à leur poursuite à travers l'épaisse mêlée ; mais il ne tua pas d'ennemi dans sa course impétueuse, car, seul comme il était sur le char sacré, il ne pouvait et fondre avec la lance et contenir les coursiers rapides. Enfin, le fils de Laercès, issu lui-même d'Æmon, Alcimédon, son ami, l'aperçut; et, s'arrêtant derrière le char, il lui dit : « Automédon, quel dieu t'a donc inspiré ce dessein inutile et t'a ravi le bon sens? Quoi ! seul, au plus fort de la mêlée, tu combats contre les Troyens ! Et pourtant ton compagnon a péri, et Hector lui-même se pavane, les épaules couvertes de l'armure du petit-fils d'Éaque. » Automédon, fils de Diorès, lui répondit : « Alcimédon, quel autre parmi les Grecs pourrait, comme toi, retenir ou lancer ces coursiers immortels, si ce n'est Patrocle, égal aux dieux en prudence, alors qu'il était vivant? Mais la mort et la Parque le retiennent maintenant. Prends donc le fouet et les rênes brillantes ; moi, je descendrai du char pour combattre. » Il dit ; et Alcimédon, s'élançant sur le char de guerre, prit aussitôt le fouet et les rênes dans ses mains. Automédon sauta à bas. Le glorieux Hector s'en aperçut et dit sur-le-champ à Énée qui se trouvait près de lui : » Énée, conseiller des Troyens à la cuirasse d'airain, j'aperçois les coursiers d'Achille aux pieds légers, qui s'avancent au combat, guidés par des mains inhabiles. Je me flatte de les prendre, si tu veux toutefois me seconder ; car ces guerriers ne sauraient soutenir notre assaut et combattre de pied ferme contre nous. » Il dit, et le vaillant fils d'Anchise s'empressa d'obéir. Ils marchèrent en avant, les épaules couvertes de leurs peaux de bœuf, sèches, solides, que garnissaient de nombreuses lames d'airain. Avec eux allaient Chromius et Arétus, semblable aux dieux. Leur cœur se flattait de tuer les guerriers et de ravir les coursiers à la haute encolure. Les insensés ! ils ne devaient pas revenir sans laisser du sang à Automédon. Celui-ci, ayant invoqué le grand Jupiter, sentit ses noirs esprits se remplir de force et de courage ; et, s'adressant aussitôt à son fidèle compagnon, il lui dit : « Alcimédon, ne tiens pas les chevaux loin de moi ; mais que leur haleine effleure mon épaule. Car je ne crois pas qu'Hector, fils de Priam, se désiste de sa furie, avant qu'il n'ait saisi les rênes de ces coursiers, à la belle crinière, et que, nous ayant immolés, il n'ait mis en fuite les cohortes des Grecs, ou qu'il ne soit pris lui-même aux premiers rangs. » A ces mots, il appela les deux Ajax et Ménélas : « Ajax, chef des Grecs, et toi, Ménélas, confiez le corps de Patrocle aux plus vaillants, pour qu'ils le défendent et repoussent les phalanges des guerriers ; nous, qui sommes vivants, préservez-

nous du jour cruel : car c'est de ce côté qu'à travers la mêlée lamentable ont chargé Hector et Énée, les plus braves des Troyens. Mais l'événement est entre les mains des dieux ; moi aussi, je lancerai mon trait, et Jupiter fera le reste. » Il dit ; et, brandissant sa longue lance, il la jeta en avant et frappa le bouclier arrondi d'Arétus : l'airain, sans être arrêté par cet obstacle, transperça le bouclier et s'enfonça à travers le baudrier, dans le bas-ventre du Troyen. Lorsqu'un homme vigoureux, armé d'une hache tranchante, en frappe derrière les cornes un bœuf sauvage et lui coupe entièrement le muscle du cou, l'animal bondit un peu en avant et tombe : de même Arétus bondit et tomba à la renverse : la lance aiguë, en s'agitant avec force dans ses entrailles, brisa les ressorts de la vie. Hector darda sa lance étincelante contre Automédon ; mais lui, qui vit venir le coup, évita l'atteinte de l'airain : car il se pencha en avant : la longue lance s'enfonça derrière lui dans le sol, où l'extrémité de l'arme se balança, jusqu'à ce qu'enfin Mars impétueux calmât sa furie. Alors sans doute tous deux se seraient attaqués de près avec l'épée, si les Ajax, traversant la foule, à l'appel de leur compagnon, n'avaient séparé ces furieux. A leur aspect, Hector, Énée et Chromius, semblable aux dieux, reculèrent effrayés : ils laissèrent là Arétus, le sein déchiré et gisant. Automédon, comparable à Mars rapide, lui enleva ses armes et dit d'une voix triomphante : « Oui, certes, j'ai quelque peu soulagé mon cœur affligé de la mort de Patrocle, quoique j'aie immolé un guerrier bien inférieur. » A ces mots, il prit les dépouilles sanglantes, les plaça sur le char, et lui-même y monta, les pieds et les mains ensanglantés, comme un lion qui a dévoré un taureau.

5. — Cependant, au sujet de Patrocle, s'engagea de nouveau une lutte violente, terrible, lamentable : Minerve, descendue des cieux, excitait l'animosité des combattants ; car Jupiter, dont les conseils étaient déjà changés, l'avait envoyée pour ranimer les Grecs. Comme l'arc-en-ciel brillant, que Jupiter déploie du ciel aux yeux des mortels, pour annoncer la guerre ou la froide tempête, et qui interrompt les travaux des hommes sur la terre, et afflige les animaux : ainsi Minerve, après s'être enveloppée d'un nuage brillant, se glissa dans l'armée des Grecs et excita chaque guerrier. Elle encouragea d'abord le fils d'Atrée, le valeureux Ménélas, qui se trouvait près d'elle, et prit, pour lui parler, la taille et la voix infatigable de Phénix : « Quelle honte et quelle humiliation pour toi, Ménélas, si les chiens agiles déchirent sous les murs de Troie le fidèle compagnon de l'illustre Achille ! Eh bien ! soutiens le choc avec vaillance, et anime toute l'armée. » Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, lui répondit : « Phénix, mon père, vieillard vénérable : puisse Minerve me donner la vigueur et me garantir de l'atteinte des traits ! Alors je serai disposé à venir en aide à Patrocle et à le défendre, car sa mort a vive-

ment ému mon cœur. Mais Hector a la force terrible du feu et ne cesse de semer la mort avec l'airain, car c'est à lui que Jupiter accorde la gloire. » Il dit; et Minerve, la déesse aux yeux étincelants, se réjouit de ce qu'il l'avait invoquée avant les autres dieux : elle mit la vigueur dans ses épaules et dans ses genoux, et jeta au fond de son cœur l'audace de la mouche, qui, toujours écartée du corps humain, s'attache néanmoins à mordre : car le sang de l'homme lui est doux. Telle est l'audace dont elle remplit les noirs esprits de Ménélas, et le héros s'approcha de Patrocle, et darda sa lance étincelante. Or il y avait parmi les Troyens un certain Podès, fils d'Éétion, homme riche et vaillant; Hector le distinguait particulièrement entre ses concitoyens, car il en faisait son compagnon, son commensal habituel. Comme il allait prendre la fuite, le blond Ménélas le frappa au baudrier et enfonça l'airain d'outre en outre. Il tomba avec bruit, et Ménélas, fils d'Atrée, traîna son cadavre jusqu'au milieu de ses compagnons. Mais Apollon, s'approchant d'Hector, vint l'exciter, semblable au fils d'Asius, Phénops, que, de tous ses hôtes, Hector chérissait le plus, et qui avait des demeures à Abydos. [Apollon, qui lance au loin ses traits, ayant pris la figure de ce héros, lui dit :] « Hector, quel autre parmi les Grecs te redouterait, toi qui recules devant Ménélas, faible guerrier jusqu'à ce jour, et qui maintenant enlève à lui seul du milieu des Troyens le corps de ton fidèle et brave compagnon, Podès, fils d'Éétion, qu'il a tué aux premiers rangs! » Il dit; et le sombre nuage de la douleur voila le front d'Hector. Il courut aux premières lignes, armé de l'airain étincelant. Et alors le fils de Saturne saisit son égide, garnie de franges éblouissantes; il enveloppa l'Ida de nuages et, lançant l'éclair, il tonna avec un grand bruit et ébranla la montagne : il donna la victoire aux Troyens et mit en fuite les Grecs. La déroute commença par le Béotien Pénélaüs : le front toujours tourné vers l'ennemi, il fut blessé légèrement au sommet de l'épaule, d'un coup de lance, qui lui effleura l'os : c'était Polydamas qui l'avait frappé de près. De son côté, Hector blessa, de près, au poignet, Léitus, fils du magnanime Alectryon, et le mit hors de combat : il s'enfuit, jetant autour de lui des regards effrayés, et son cœur désespéra de jamais tenir une lance dans sa main pour combattre les Troyens. Comme Hector s'élançait à la poursuite de Léitus, Idoménée l'atteignit à la cuirasse, près de la mamelle; mais la longue lance se brisa à l'extrémité du bois, et les Troyens poussèrent des cris. Hector visa Idoménée, fils de Deucalion, debout sur son char; mais le trait dévia et frappa le compagnon et écuyer de Mérion, Céranus, qui, pour le suivre, avait quitté la populeuse Lyctus. Car Idoménée était venu d'abord à pied, quand il quitta les vaisseaux arrondis; et il aurait procuré aux Troyens un grand succès, si Céranus ne se fût hâté d'amener les coursiers agiles : il fut le sau-

veur du héros et détourna de lui l'heure fatale; mais lui-même périt de la main de l'homicide Hector. Il fut atteint au-dessous de la joue et de l'oreille; la pointe de la lance lui ébranla les dents et lui coupa la langue par le milieu. Il tomba du char et laissa glisser les rênes à terre. Mérion, en se courbant, les prit dans ses mains, et dit à Idoménée : « Fouette maintenant jusqu'à ce que tu sois arrivé aux rapides vaisseaux : tu le vois toi-même, il n'est plus de victoire pour les Grecs. » Il dit; et Idoménée poussa vers les vaisseaux creux les chevaux à la belle crinière, car la crainte était entrée dans son cœur. Le magnanime Ajax et Ménélas ne furent pas non plus sans voir que Jupiter faisait pencher du côté des Troyens la victoire inconstante. Le grand Ajax, fils de Télamon, prit le premier la parole : « Grands dieux! l'homme le plus aveugle reconnaîtrait maintenant que le grand Jupiter donne la victoire aux Troyens : car tous leurs traits portent, qu'ils partent d'une main faible ou forte; et Jupiter les dirige tous droit au but, tandis que les nôtres tombent tous à terre sans effet. Or çà, imaginons de nous-mêmes le meilleur moyen d'entraîner ce cadavre, et de réjouir par notre retour nos chers compagnons. Ils s'attristent sans doute, les yeux tournés de ce côté; ils pensent que, loin de résister à la force et aux mains invincibles de l'homicide Hector, nous périrons sur les vaisseaux noirs. Plût au ciel qu'un des nôtres instruisît au plus vite le fils de Pélée! car je ne crois pas qu'il ait appris la funeste nouvelle, le trépas de son cher compagnon. Mais je ne puis découvrir un tel messager parmi les Grecs, car le brouillard nous enveloppe nous et les chars. Grand Jupiter, délivre les fils des Grecs de ce brouillard; rends le jour serein, et donne à nos yeux de revoir la clarté. Perds-nous du moins au grand jour, puisque ton plaisir est de nous perdre. » Il dit; et Jupiter eut pitié de ses larmes : il dissipa aussitôt le brouillard et écarta l'obscurité. Le soleil brilla, et tout le champ du combat fut éclairé. Alors donc Ajax dit à Ménélas, habile à pousser le cri de guerre : « Regarde, Ménélas, nourrisson de Jupiter, si tu aperçois, vivant encore, Antiloque, fils magnanime de Nestor. Engage-le à se rendre au plus vite auprès du belliqueux Achille, pour lui dire que son ami le plus cher a péri. »

6. — Il dit; et Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, s'empressa d'obéir. Il partit, comme un lion qui part d'une étable, après avoir fatigué de ses assauts les chiens et les hommes, qui, veillant toute la nuit, ne le laissent pas ravir la graisse des génisses; lui, affamé de chair, bondit en avant, mais sans succès : car leurs mains audacieuses lancent droit sur lui des traits nombreux et des torches enflammées, devant lesquelles il fuit malgré sa furie : il se retire donc, à l'aurore, le cœur affligé. Tel, Ménélas, habile à pousser le cri de guerre, s'éloigna de Patrocle, bien à regret : car il craignait fort que

les Grecs, cédant à la crainte funeste, ne le laissassent en proie à l'ennemi. Il fit mille recommandations à Mérion et aux deux Ajax : « Mérion, et vous, Ajax, chefs des peuples, souvenez-vous maintenant de la bonté de l'infortuné Patrocle : car il savait être doux à tous, de son vivant; mais maintenant la mort et la Parque le retiennent. » Après avoir ainsi parlé, le blond Ménélas s'éloigna, promenant ses regards de tous côtés, comme l'aigle, dont la vue est la plus perçante parmi les oiseaux qui sont sous le ciel, et auquel n'échappe point du haut des nues le chevreuil agile, blotti sous d'épaisses broussailles : car il fond sur lui, l'enlève soudain et le prive de la vie : ainsi, Ménélas, nourrisson de Jupiter, tes yeux brillants se tournaient de tous côtés, dans la foule de tes nombreux compagnons, pour découvrir si le fils de Nestor vivait encore. Il l'aperçut aussitôt à l'aile gauche du champ de bataille, encourageant ses compagnons et les animant au combat. Le blond Ménélas s'approcha et lui dit : « Viens ici, Antiloque, nourrisson de Jupiter, apprendre un événement funeste qui n'aurait jamais dû arriver. Tu reconnais toi-même sans doute, à voir ce qui se passe, qu'un dieu précipite la ruine sur les Grecs et que la victoire est pour les Troyens : le plus brave des Grecs, Patrocle, a péri, et sa mort cause de vifs regrets aux enfants de Danaüs. Eh bien! cours aux vaisseaux des Grecs en informer aussitôt Achille, afin qu'il porte au plus vite à son vaisseau le corps dépouillé : car, ses armes, Hector, au casque ondoyant, les possède. » Il dit; et Antiloque frémit d'horreur en l'écoutant parler. Longtemps il demeura muet, et ses yeux se remplirent de larmes, et sa voix forte se tut. Mais il ne négligea point pour cela l'ordre de Ménélas. Il se mit en marche, après avoir remis ses armes à son noble compagnon, Laodocus, qui dirigeait, à ses côtés, les coursiers solipèdes; et lui, versant des larmes, courut, loin du combat, porter la triste nouvelle à Achille, fils de Pélée. Tu n'eus pas cependant la pensée, ô Ménélas, nourrisson de Jupiter, de secourir tes compagnons en détresse, abandonnés par Antiloque, dont le départ était vivement regretté des Pyliens. Il leur adressa le divin Thrasymède et revola à la défense du héros Patrocle. Arrivé devant les Ajax, il s'arrêta et leur dit aussitôt : « Je viens d'envoyer Antiloque vers les vaisseaux rapides, près d'Achille aux pieds légers; mais je ne pense pas qu'il vienne maintenant, quelque irrité qu'il soit contre le divin Hector : car, sans armes, il ne saurait combattre les Troyens. Pour nous, réduits à nos seules forces, cherchons le meilleur moyen d'entraîner ce cadavre, et d'échapper nous-mêmes, à travers la mêlée, à la mort et au trépas. »

7. — Le grand Ajax, fils de Télamon, lui répondit alors : « Tout ce que tu as dit est sage, illustre Ménélas. Toi et Mérion, glissez-vous rapidement dans la foule, et, enlevant le corps, portez-le hors du combat; cependant

nous vous suivrons et combattrons les Troyens et le divin Hector : ayant même cœur ainsi que même nom, nous affronterons, comme par le passé, les fureurs de Mars, en nous aidant l'un l'autre. » Il dit ; eux, prirent le corps à terre, en le soulevant bien haut dans leurs bras ; et les Troyens, à leur suite, poussèrent de grands cris, quand ils virent les Grecs emporter le corps : ils s'élancèrent, pareils à des chiens qui fondent sur un sanglier blessé avant les jeunes chasseurs ; ils commencent par courir, impatients de le déchirer ; mais, lorsque, confiant en sa force, l'animal se retourne, ils reculent aussitôt et s'enfuient effrayés dans différentes directions : tels les Troyens s'attachèrent d'abord en foule à leur poursuite, frappant avec leurs épées et leurs glaives à deux tranchants ; mais, quand les deux Ajax s'arrêtèrent et leur firent face, ils changèrent de couleur, et nul n'osa courir en avant et leur disputer le cadavre. C'est ainsi que, pleins d'ardeur, ils portèrent le cadavre du champ de bataille aux vaisseaux creux : un combat acharné s'alluma à leur suite, pareil à l'incendie, qui, éclatant soudain, se répand et embrase une ville populeuse : les maisons se consument dans de larges flammes que bat la violence du vent : tel est l'horrible tumulte des chevaux et des guerriers, armés de la lance, qui se précipitent sur les pas des Grecs. Comme des mulets, déployant une force indomptable, traînent d'une montagne, à travers un sentier escarpé, soit une poutre, soit un long mât de vaisseau : ils se hâtent, et leur cœur souffre à la fois de la fatigue et de la sueur ; ainsi Ménélas et Mérion, pleins d'ardeur, emportaient le cadavre ; derrière eux, les Ajax retenaient les Troyens, comme une colline boisée, qui s'étend sur toute la longueur de la plaine, arrête le cours désastreux des fleuves rapides, les détourne tous et les rejette dans la plaine, sans que leurs eaux aient la force de la rompre. Ainsi les deux Ajax réprimaient, en arrière, l'attaque des Troyens : ceux-ci poursuivaient les Grecs en masse, surtout Énée, fils d'Anchise, et le glorieux Hector. Telle qu'une nuée d'étourneaux ou de geais s'envole, avec des cris terribles, à l'aspect de l'épervier, qui porte la mort aux faibles oiseaux : tels devant Énée et Hector, les jeunes guerriers grecs fuyaient avec des cris terribles et ne songeaient plus à combattre. Bien des belles armes tombèrent autour du fossé, pendant la déroute des enfants de Danaüs, et la bataille n'eut point de cesse.



XVIII

CHANT XVIII

ARGUMENT

1. Antiloque vient annoncer à Achille la mort de Patrocle : douleur d'Achille à cette nouvelle. Thétis, qui a entendu ses cris, accourt avec les Néréides et s'efforce de le consoler. Achille veut venger son ami, au prix même de sa vie; mais il n'a plus d'armes. Thétis promet de lui apporter le lendemain une armure faite par Vulcain. — 2. Le combat devient de plus en plus sanglant autour du corps de Patrocle. Iris vient trouver Achille de la part de Junon, pour l'engager à se montrer aux Troyens. Le héros, que Minerve entoure de feux brillants, paraît au bord du fossé, et pousse trois cris. Les Troyens s'enfuient, et les Grecs enlèvent le corps de Patrocle. — 3. Les Troyens tiennent conseil dans la plaine. Polydamas veut qu'on rentre dans la ville; Hector s'y oppose et l'emporte. Cependant Achille et les Grecs pleurent Patrocle. Les esclaves lavent et parfument le cadavre. — 4. Thétis arrive au palais de Vulcain, où elle est reçue par Charis, l'épouse du dieu. Vulcain se rend auprès de Thétis, qui lui demande des armes pour son fils. Vulcain les lui promet, et rentre dans son atelier. — 5. Description du bouclier d'Achille. L'armure achevée, Thétis la porte à son fils.

1. — Tandis qu'ils combattaient ainsi, semblables au feu ardent, Antiloque, aux pieds rapides, arriva, porteur de son message, auprès d'Achille, et le trouva devant ses navires aux extrémités recourbées, qui songeait en lui-même à ce qui s'était déjà accompli : il gémissait et disait en son cœur magnanime : « Hélas! pourquoi les Grecs, à la longue chevelure, fuyant éperdus dans la plaine, s'élancent-ils encore pêle-mêle vers les vaisseaux? Je crains que les dieux n'aient déjà réalisé les malheurs qui préoccupent mon âme, ainsi que ma mère me l'a jadis expliqué, en me disant que, moi vivant encore, le plus brave des Myrmidons abandonnerait la lumière du soleil, sous les coups des Troyens. Oui, le fils valeureux de Ménœtius est mort sans doute : l'infortuné! je lui avais pourtant ordonné, quand il aurait repoussé la flamme ennemie, de revenir vers les vaisseaux et de ne pas combattre vaillamment

contre Hector. » Pendant qu'il roulait ces pensées dans son esprit, le fils de l'illustre Nestor s'approcha, versant des larmes brûlantes, et lui annonça la douloureuse nouvelle : « Hélas! fils du belliqueux Pélée, tu vas apprendre un bien triste événement, qui n'aurait jamais dû arriver. Patrocle n'est plus, et l'on combat autour de son corps dépouillé : car, ses armes, Hector au casque ondoyant, les possède. » Il dit; et le sombre nuage de la douleur enveloppa le héros. Il prit des deux mains la poussière du foyer, la répandit sur sa tête, et souilla son visage charmant. La cendre noire s'attacha à sa tunique divine; lui-même, étendu dans la poudre, couvrait de son grand corps un grand espace; et, de ses propres mains, il souillait et arrachait ses cheveux. Les esclaves, que Patrocle et lui avaient acquises dans le butin, l'âme affligée, poussaient de grands cris, et, se précipitant au dehors, s'empressaient autour du belliqueux Achille. De leurs mains toutes se frappaient la poitrine, et leurs genoux se dérobaient sous elles. D'autre part, Antiloque se lamentait, versant des larmes et tenant les mains d'Achille, dont le cœur généreux soupirait, car il craignait qu'il ne se coupât la gorge avec son épée. Achille jetait des cris terribles : son auguste mère l'entendit; elle était assise dans les profondeurs de la mer, auprès de son vieux père. Aussitôt elle se lamenta, et autour d'elle se rassemblèrent toutes les déesses Néréides, qui sont au fond de la mer : là étaient Glaucé, Thalie, Cymodocé, Nésée, Spio, Thoé, Halia aux grands yeux, Cymothoé, Actée, Limnorie, Mélite, Ière, Amphithoé, Agavé, Doto, Proto, Phéruse, Dynamène, Dexamène, Amphinomé, Callianire, Doris, Panopé, l'illustre Galatée, Némertès, Apseudès, Callianasse; là étaient aussi Clymène, Ianire, Ianasse, Maïra, Orithye, Amathée aux belles tresses, et les autres Néréides qui sont au fond de la mer. Elles remplissaient la grotte argentée, et toutes se frappaient la poitrine. Thétis commença les lamentations : « Écoutez, Néréides, mes sœurs, afin que vous sachiez toutes, en me prêtant l'oreille, quelles douleurs remplissent mon âme. Infortunée que je suis! Malheureuse mère d'un héros! J'ai mis au monde un fils irréprochable, vaillant, la fleur des guerriers; il a grandi pareil à un jeune arbrisseau : je l'ai nourri, comme une plante au sein d'un champ fertile; puis, je l'ai envoyé à Ilion sur des vaisseaux recourbés, pour qu'il combattît les Troyens. Ce fils, je ne le verrai point, de retour dans sa patrie, entrer dans la maison de Pélée, et, aussi longtemps qu'il vit et qu'il jouit de la lumière du soleil, il souffre, sans que je puisse par ma présence le secourir! Mais je vais partir pour voir ce fils chéri et apprendre quelle douleur s'est emparée de lui, pendant qu'il reste éloigné des combats. » Après avoir ainsi parlé, elle quitta la grotte; les Néréides la suivirent en pleurant, et les flots de la mer se divisèrent autour d'elles. Arrivées aux grasses campagnes de Troie, elles montèrent à la file sur

le rivage, à l'endroit où les nombreux vaisseaux des Myrmidons avaient été tirés à sec autour de celui du rapide Achille. Il poussait de profonds soupirs quand son auguste mère lui apparut : elle jeta un cri plaintif et prit la tête de son fils; puis, d'une voix lamentable, elle lui adressa ces paroles ailées : « Pourquoi pleurer, mon enfant? quelle douleur s'est emparée de ton âme? Parle; ne me cache rien. Jupiter a déjà exaucé tes vœux, lorsque tu lui as demandé, les bras levés au ciel, que tous les fils des Grecs fussent refoulés jusqu'à leurs poupes, privés qu'ils sont de ton appui, et souffrissent de honteux revers. » Achille, aux pieds légers, lui répondit en poussant de profonds soupirs : « Oui, ma mère, le roi de l'Olympe a exaucé mes vœux. Mais quel profit m'en revient-il, puisque mon compagnon chéri, Patrocle, a péri : lui que j'honorais plus que tous mes compagnons, que j'aimais autant que ma vie, je l'ai perdu? Hector, après l'avoir immolé, l'a dépouillé de ses armes gigantesques, admirables à voir, superbes, que les dieux donnèrent à Pélée, comme un magnifique présent, le jour où ils te mirent au lit d'un homme mortel. Plût au ciel que tu fusses restée au milieu des déesses marines et que Pélée eût pris une épouse mortelle! C'était donc pour que ton âme éprouvât une immense douleur du trépas de ce fils, que tu ne verras point rentrer dans sa patrie : car mon cœur me défend de vivre et de rester parmi les hommes, à moins que tout d'abord Hector ne périsse sous les coups de ma lance et ne paye le meurtre de Patrocle, fils de Ménœtius. » Thétis lui répondit en versant des larmes : « Ta mort sera prompte, mon enfant, puisque tu parles ainsi : car ton trépas doit suivre de près celui d'Hector. » Achille, aux pieds légers, reprit avec l'accent de la douleur : « Mourons sur l'heure, puisque je ne devais pas sauver mon ami du trépas; il est tombé bien loin de sa patrie, et il avait besoin de moi pour le garantir du malheur! Mourons donc, puisque je ne rentrerai pas dans la terre chérie de mes pères, puisque je n'ai point été le sauveur de Patrocle, ni de mes autres compagnons, immolés en foule par le divin Hector; loin de là, je reste oisif près des vaisseaux, inutile fardeau de la terre, moi que n'égale pas un des Grecs, cuirassés d'airain, dans les combats; car, dans les assemblées, il en est qui valent mieux que moi. Ah! périssent parmi les dieux et parmi les hommes la discorde et la colère, qui pousse le plus sage même à sévir, et qui, beaucoup plus douce que le miel, coulant goutte à goutte, s'enfle dans le cœur des hommes, comme la fumée! Tel fut le ressentiment que m'a inspiré Agamemnon, roi des guerriers. Mais oublions le passé, malgré nos douleurs; et, puisqu'il le faut, domptons notre cœur dans notre poitrine. Maintenant, je vais chercher cet Hector, qui me ravit une tête si chère; pour la mort, je la recevrai, quand il plaira à Jupiter que je meure, ainsi qu'aux autres dieux immortels. Hercule n'a pas non plus échappé à la

33

mort, lui qui était si cher au roi Jupiter, fils de Saturne ; mais la Parque et le courroux implacable de Junon ont triomphé de lui. Moi aussi, puisqu'une destinée pareille m'attend, on me verra gisant, après que je serai mort. Mais aujourd'hui acquérons une belle gloire, et forçons plus d'une Troyenne, plus d'une Dardanienne aux beaux seins de se lamenter sans cesse en essuyant des deux mains ses tendres joues, baignées de larmes. Qu'elles reconnaissent qu'il y a longtemps déjà que je ne prends plus part à la guerre. Ne m'empêche pas de combattre, malgré ta tendresse : tu ne pourras me fléchir. » Thétis, la déesse aux pieds d'argent, lui répondit : « Oui, mon enfant, tu as raison sans doute : il est beau de repousser la ruine fatale loin de ses compagnons en détresse. Mais les Troyens possèdent tes belles armes, tes armes d'airain, resplendissantes ; Hector, au casque ondoyant, triomphe d'en avoir couvert lui-même ses épaules ; mais je ne pense pas qu'il triomphe longtemps, car son trépas est proche. Mais n'entre pas dans la mêlée, avant que tes yeux m'aient vue reparaître en ces lieux. Car je reviendrai demain matin, au lever du soleil, avec de belles armes que je t'apporterai de la part du roi Vulcain. » Après avoir ainsi parlé, elle quitta son fils ; et, se tournant du côté des Néréides, ses sœurs, elle leur dit : « Vous, rentrez maintenant dans le sein profond de la mer : allez voir dans son palais le vieillard de la mer, notre père, et racontez-lui tout. Moi, je vais sur le haut Olympe trouver Vulcain, cet artiste illustre, et lui demander pour mon fils des armes magnifiques, éblouissantes. » Elle dit ; et les Néréides se plongèrent aussitôt dans les flots de la mer. Quant à Thétis, la déesse aux pieds d'argent, elle alla sur l'Olympe, pour rapporter à son fils chéri des armes magnifiques.

2. — Tandis que ses pieds la portaient vers l'Olympe, les Grecs fuyant, avec des cris épouvantables, devant l'homicide Hector, étaient arrivés aux vaisseaux et à l'Hellespont. Et pourtant les Grecs, aux belles cnémides, n'avaient pu retirer du milieu des traits le corps de Patrocle, serviteur d'Achille : car déjà les fantassins et les chars les avaient rejoints, ainsi qu'Hector, fils de Priam, pareil à la flamme impétueuse. Trois fois le glorieux Hector le saisit par les pieds, dans le désir de l'entraîner, et appela les Troyens à haute voix ; trois fois les deux Ajax, revêtus d'une force indomptable, le repoussèrent loin du mort. Lui, intrépide et confiant dans sa force, tantôt s'élançait dans la mêlée, tantôt s'arrêtait en poussant de grands cris ; mais il ne reculait jamais en arrière. Comme des pasteurs, campés dans les champs, ne peuvent éloigner de sa proie un lion fauve, pressé par la faim ; ainsi les deux Ajax, armés du casque, ne pouvaient écarter du cadavre Hector, fils de Priam. Il l'aurait sans doute entraîné et eût remporté une gloire immortelle, si la rapide Iris, aussi vite que le vent, n'était descendue en courant de

l'Olympe, à l'insu de Jupiter et des autres dieux, annonçant au fils de Pélée qu'il eût à s'armer; c'est Junon qui l'avait envoyée. Elle s'approcha et lui adressa ces paroles ailées : « Lève-toi, fils de Pélée, le plus redoutable de tous les guerriers : va secourir Patrocle, pour qui se livre devant les vaisseaux un terrible combat : les deux peuples s'entre-tuent, les Grecs défendant son corps inanimé, et les Troyens se ruant sur eux pour l'emporter dans l'enceinte aérée d'Ilion ; le glorieux Hector, surtout, brûle de l'entraîner : son cœur le pousse à clouer sur vos palissades la tête de Patrocle, après l'avoir séparée de son cou délicat. Eh bien ! lève-toi et ne reste plus oisif; que la honte pénètre ton âme, à la pensée de Patrocle, servant de jouet aux chiens de Troie. Ce serait un opprobre, si son corps éprouvait quelque injure. » Le divin Achille, aux pieds légers, lui répondit alors : « Déesse Iris, quel dieu t'a donné pour moi ce message? » La rapide Iris, aussi vite que le vent, reprit : « C'est Junon qui m'a envoyée, la glorieuse épouse de Jupiter ; ni le fils de Saturne, qui siège sur un trône élevé, ni aucun autre des Immortels, qui habitent le neigeux Olympe, n'en ont eu connaissance. » Achille, aux pieds légers, lui répondit à son tour : « Comment irai-je donc dans la mêlée? ils ont mes armes, et ma mère chérie me défend de combattre avant que mes yeux l'aient vue reparaître en ces lieux, car elle a promis de m'apporter de la part de Vulcain de belles armes. Je ne sache personne dont je puisse revêtir la superbe armure, à moins que je ne prenne le bouclier d'Ajax, fils de Télamon ; mais lui-même, je le présume, figure aux premiers rangs, semant la mort avec sa lance pour défendre le corps de Patrocle. » La rapide Iris, aussi vite que le vent, reprit à son tour : « Nous savons fort bien, nous aussi, que tu n'as plus tes armes superbes. Mais va, tel que tu es, sur le bord du fossé, et montre-toi aux Troyens. Peut-être que, saisis d'effroi, ils suspendront le combat, et que les valeureux fils des Grecs, en détresse, reprendront haleine : car la guerre leur laisse peu de relâche. » Après avoir ainsi parlé, Iris, aux pieds légers, disparut. Aussitôt Achille, aimé de Jupiter, se leva; et Minerve enveloppa ses robustes épaules de son égide garnie de franges, et l'auguste déesse couronna sa tête d'un nuage d'or, au sommet duquel elle alluma une flamme éblouissante. Comme du faîte d'une ville, située dans une île lointaine et qu'enveloppent des ennemis, s'élève une fumée qui monte dans les airs, tandis que les assiégés, sortis de leurs remparts, se livrent de terribles combats, durant tout le jour; mais, quand le soleil est couché, des torches nombreuses sont allumées, dont l'éclat, élancé dans les nues, puisse être aperçu des peuples voisins, qui viendront peut-être avec leurs vaisseaux les délivrer de la guerre : de même une vive lumière, partie de la tête d'Achille, montait dans les airs. Il s'avança hors de la muraille et

s'arrêta au bord du fossé ; mais il ne se mêla pas aux Grecs, car il respectait la sage recommandation de sa mère. Là, debout, il cria ; et Pallas-Minerve cria de son côté : ce qui excita parmi les Troyens un immense tumulte. Tel que retentit le son éclatant de la trompette, à l'approche des ennemis homicides assiégeant une ville : telle fut la voix éclatante du petit-fils d'Éaque. Lorsqu'ils entendirent la voix d'airain du petit-fils d'Éaque, leur cœur à tous se troubla : les coursiers, à la belle crinière, tournèrent en arrière leurs chars : car ils pressentaient des malheurs. Les écuyers furent saisis d'effroi, à la vue de la flamme terrible, infatigable, qui brûlait sur la tête du fils magnanime de Pélée : or c'était Minerve, la déesse aux yeux étincelants, qui l'allumait. Trois fois le divin Achille, devant le fossé, cria d'une voix forte ; trois fois les Troyens et leurs illustres alliés furent mis en déroute. Alors périrent en ce lieu douze guerriers des plus vaillants, écrasés sous leurs chars ou percés de leurs propres lances ; et les Grecs, ayant retiré avec joie Patrocle du milieu des traits, le déposèrent sur une civière. Ses compagnons l'environnaient, éplorés ; derrière eux marchait Achille, aux pieds légers, versant des larmes brûlantes, à la vue de son fidèle compagnon, étendu sur ce lit funèbre et déchiré par l'airain aigu. Il l'avait envoyé au combat avec ses coursiers et son char, et il ne put l'accueillir au retour. L'auguste Junon, la déesse aux grands yeux, obligea le soleil infatigable à rentrer, quoique à regret, dans les flots de l'Océan : le soleil disparut, et les nobles Grecs cessèrent cette lutte acharnée, ce combat également funeste à tous.

3. — De leur côté, les Troyens, ayant également quitté le champ de bataille, dételèrent des chars leurs rapides coursiers et s'assemblèrent pour le conseil, avant de songer au repas du soir. Ce fut debout qu'ils tinrent conseil, et personne n'eut le courage de s'asseoir : tous, en effet, tremblaient, parce qu'Achille avait reparu, lui qui pendant longtemps n'avait point pris part à la guerre, source de douleurs. Le fils sensé de Panthoüs, Polydamas, prit le premier la parole au milieu d'eux : car, seul, il voyait l'avenir et le passé. Compagnon d'Hector, ils étaient nés dans la même nuit ; et, si l'un l'emportait en prudence, l'autre l'emportait beaucoup en valeur. Plein du désir de leur être utile, il prit la parole et leur dit : « Délibérez mûrement, amis : pour moi, je conseille de rentrer maintenant dans la ville et de ne pas attendre dans la plaine, et près des vaisseaux, la divine Aurore : nous voici loin de nos murailles. Tant que ce héros a gardé son ressentiment contre le noble Agamemnon, les Grecs étaient plus faciles à combattre. Je me réjouissais de passer les nuits près des vaisseaux rapides, espérant que nous nous emparerions de leur flotte. Mais aujourd'hui je crains furieusement le fils de Pélée, aux pieds légers. Si impétueux est son courage, qu'il ne voudra pas demeurer

dans la plaine, au milieu de laquelle Troyens et Grecs s'attaquent les uns et les autres avec une fureur égale ; mais il combattra pour prendre notre ville et nos femmes. Eh bien, allons à Troie : croyez-moi, il en sera comme je le dis. La nuit divine vient d'arrêter le fils de Pélée aux pieds légers ; mais, si demain, s'élançant avec ses armes, il nous rencontre en ce lieu, plus d'un apprendra à le connaître. Heureux celui qui dans sa fuite atteindra la sainte Ilion, car les chiens et les vautours dévoreront bien des Troyens. Puissent de tels malheurs ne pas frapper mon oreille ! Mais si, malgré notre répugnance, nous suivons l'avis que je donne, nous resterons, cette nuit, en armes sur la place publique : la ville sera défendue par ses tours, ses hautes portes avec leurs battants solidement joints, longs, polis et bien clos. Demain, de grand matin, couverts de nos armes, nous prendrons position sur les tours : il se trouvera mal, si l'idée lui en prend, d'avoir quitté ses vaisseaux pour combattre autour de nos murailles, et il regagnera les navires, après avoir fatigué ses chevaux, à la haute encolure, à courir en tous sens au pied de notre ville. Mais il ne pénétrera pas à l'intérieur, quelque désir qu'il en ait : jamais il ne la détruira : auparavant les chiens agiles le dévoreront. » Hector, au casque ondoyant, le regardant d'un œil irrité, lui répondit : « Polydamas, tu ne dis rien qui me plaise, toi qui nous conseilles de rentrer dans la ville et de nous y enfermer. N'êtes-vous point encore las d'être retenus derrière vos tours ? Autrefois tous les hommes, doués du langage articulé, célébraient la ville de Priam, riche en or, riche en airain ; mais aujourd'hui les beaux trésors qu'enfermaient nos demeures ont péri ; bien des richesses, exportées, ont passé en Phrygie et dans l'aimable Méonie, parce que le grand Jupiter s'est fâché. Aujourd'hui que le fils du rusé Saturne m'a donné de vaincre près des vaisseaux et d'acculer les Grecs contre la mer, garde-toi, insensé, d'énoncer de pareilles pensées devant le peuple : car nul parmi les Troyens ne se laissera persuader : je ne le souffrirai pas. Eh bien, faisons comme je vais dire. Prenez maintenant le repas du soir dans le camp, sans rompre les rangs ; n'oubliez point de vous garder, et que chacun demeure éveillé. Si quelqu'un parmi les Troyens s'inquiète outre mesure pour ses biens, qu'il les rassemble et les donne aux troupes à consommer en commun : il vaut mieux qu'elles en jouissent que les Grecs. Demain, de grand matin, couverts de nos armes, engageons près des vaisseaux creux un combat ardent. S'il est vrai que le divin Achille se soit levé près des navires, qu'il vienne : il s'en trouvera mal. Pour moi, je ne le fuirai pas loin de la mêlée bruyante, mais je l'attendrai de pied ferme, afin que son bras ou le mien remporte une grande victoire. Mars est commun à tous et tue souvent celui qui a tué. » Ainsi parla Hector et les Troyens applaudirent : les insensés ! Pallas-Minerve leur avait ravi le

sens, car ils approuvèrent Hector, qui donnait de funestes conseils, et nul ne loua Polydamas, qui proposait le bon parti. Ensuite ils prirent le repas du soir dans le camp, tandis que les Grecs passèrent la nuit à gémir et à pleurer Patrocle. Le fils de Pélée donna le signal des lamentations, en posant ses mains homicides sur la poitrine de son ami, et en soupirant avec force. Telle une lionne à la belle crinière, à qui le chasseur a dérobé ses petits dans la forêt épaisse, arrive après qu'il est parti, et se désole, et parcourt de nombreuses vallées, en cherchant à découvrir les traces du ravisseur : car une violente colère la transporte; tel Achille s'adressa aux Myrmidons en poussant de profonds soupirs : « Grands dieux, je n'ai donc proféré que de vaines paroles, le jour où je rassurai le héros Ménœtius dans son palais! Je lui promettais que son fils reviendrait à Oponte, couvert de gloire, après avoir saccagé Ilion et obtenu sa part du butin. Mais Jupiter n'accomplit pas toutes les pensées des hommes : car le sort a voulu qu'ici, devant Troie, la même terre fût rougie de notre sang à tous deux : ni le vieux Pélée, habile cavalier, ni ma mère Thétis ne fêteront mon retour dans leurs demeures; mais c'est ici que la terre me couvrira. Maintenant donc, Patrocle, puisque la terre me recevra après toi, je ne ferai pas tes funérailles, avant d'avoir apporté en ce lieu la tête et les armes d'Hector, ton meurtrier superbe. Vengeur de ton trépas, je décapiterai devant ton bûcher douze fils illustres des Troyens. Jusque-là, tu resteras étendu, tel que tu es, près de mes vaisseaux recourbés. Autour de ton corps se lamenteront et pleureront nuit et jour les Troyennes et les Dardaniennes, aux beaux seins, que nous avons conquises à force de fatigue, grâce à notre valeur et à notre longue lance, en saccageant les villes opulentes des hommes doués du langage articulé. » Après avoir ainsi parlé, le divin Achille commanda à ses compagnons de placer un grand trépied sur le feu, pour laver au plus vite le corps sanglant de Patrocle. Ils placèrent le bassin, destiné aux ablutions, sur le feu ardent, y versèrent de l'eau, et au-dessous allumèrent du bois qu'ils avaient amassé. La flamme embrassa les flancs du trépied, et l'eau s'échauffa. Puis, quand elle bouillonna dans l'airain brillant, ils lavèrent le corps, le frottèrent d'une huile onctueuse, et remplirent ses plaies d'un baume de neuf ans. Déposé sur un lit, ils le couvrirent des pieds à la tête d'un linceul moelleux, et jetèrent par-dessus un drap blanc. Ensuite les Myrmidons, autour d'Achille, aux pieds rapides, se lamentèrent toute la nuit, pleurant Patrocle. Alors Jupiter dit à Junon, sa sœur et son épouse : « Tu as enfin réussi, auguste Junon, déesse aux grands yeux, à faire lever Achille, aux pieds rapides. Sans doute c'est de toi-même que sont issus les Grecs, à la belle chevelure! » L'auguste Junon, la déesse aux grands yeux, lui répondit : « Fils terrible de Saturne, quel langage

est le tien! Un homme, qui est mortel et dont l'intelligence est bornée, pourra traverser les vœux d'un autre homme; et moi, qui prétends être doublement la plus grande des déesses, et par ma naissance et par le titre de ton épouse, à toi qui règnes sur tous les Immortels, je n'aurai pas le droit de machiner la ruine des Troyens, objet de mon courroux! »

4. — Telles étaient les paroles qu'ils échangeaient. Cependant Thétis, aux pieds d'argent, arriva à la demeure de Vulcain, demeure incorruptible, éclatante, distinguée parmi celles des Immortels, que le boiteux avait faite lui-même avec l'airain. Elle le trouva suant, s'agitant autour des soufflets, affairé: car il ne fabriquait pas moins de vingt trépieds destinés au pourtour d'un appartement solidement établi. A la base de chacun d'eux il avait placé des roues d'or, pour qu'ils entrassent d'eux-mêmes à l'assemblée des dieux et revinssent d'eux-mêmes à sa demeure: spectacle merveilleux! Ils étaient presque entièrement achevés: il ne leur manquait plus que les anses, faites avec art: le dieu les préparait et forgeait les attaches. Tandis qu'il appliquait à ce travail son intelligence expérimentée, Thétis, la déesse aux pieds d'argent, arriva près de lui. A sa vue, l'épouse de l'illustre boiteux, Charis, belle et parée d'un bandeau éclatant, accourut, lui saisit la main, prit la parole et lui dit: « Pourquoi, Thétis au long voile, toi que je respecte et que j'aime, viens-tu dans notre demeure? Jusqu'à ce jour tu ne l'as pas visitée souvent. Mais suis-moi plus avant, afin que je te serve les dons de l'hospitalité. » Après avoir ainsi parlé, l'auguste déesse introduisit Thétis; puis, elle le fit asseoir sur un trône, garni de clous d'argent, beau, travaillé avec art, et plaça une escabelle sous ses pieds. Alors elle appela Vulcain, l'artiste illustre, et lui dit: « Vulcain, viens ici: Thétis a besoin de toi. » L'illustre boiteux lui répondit: « Oui, certes, je reçois là une déesse que je respecte et vénère: c'est elle qui me sauva, lorsque la douleur me saisit, après une longue chute, par la volonté de mon imprudente mère qui avait voulu me cacher parce que j'étais boiteux. Alors mon cœur aurait cruellement souffert, si Eurynome et Thétis ne m'avaient reçu dans leur sein: Eurynome, la fille de l'Océan, ce fleuve qui revient toujours sur ses pas. Durant neuf ans, dans leur grotte profonde, je forgeai pour elle mille objets ingénieux, agrafes, bracelets, épingles à cheveux, colliers: autour de moi, l'immense Océan roulait en murmurant ses flots écumeux; nul parmi les dieux ni parmi les hommes mortels ne savait ma retraite, connue seulement de Thétis et d'Eurynome qui m'avaient sauvé. Puisque Thétis, à la belle chevelure, vient aujourd'hui dans notre demeure, je dois, certes, lui payer tout ce que je lui dois pour mon salut. Place donc devant elle les présents de l'hospitalité, en attendant que j'aie déposé mes soufflets et tous mes instruments. » A ces mots, le gigantesque forgeron se leva, en boi-

tant, de son enclume; et sous lui s'agitaient ses jambes grêles. Il plaça les soufflets loin du feu et recueillit dans un coffre d'argent tous les instruments qui servaient à son travail. Il essuya avec une éponge son visage, ses deux mains, son cou robuste et sa poitrine velue. Il revêtit une tunique, prit un lourd bâton, et s'avança vers la porte en boitant. Deux suivantes soutenaient les pas du dieu, toutes d'or et semblables aux vierges vivantes, qui ont l'intelligence en partage, et la voix et la force, et auxquelles les dieux immortels ont appris l'industrie. Elles s'empressaient aux côtés du dieu; et lui, tout chancelant, vint s'asseoir sur le trône éclatant près de Thétis; il lui saisit la main, prit la parole et lui dit : « Pourquoi, Thétis au long voile, toi que je respecte et que j'aime, viens-tu dans notre demeure ? Jusqu'à ce jour, tu ne l'as pas visitée souvent. Explique-moi ta pensée : mon cœur me pousse à te satisfaire, si toutefois la chose est en mon pouvoir, et qu'il soit possible de la réaliser. » Thétis lui répondit alors en versant des larmes : « Vulcain, est-il une déesse, parmi toutes celles qui habitent l'Olympe, dont le cœur ait éprouvé autant d'infortunes cruelles que le fils de Saturne, Jupiter, m'a causé de douleurs? Seule entre toutes les divinités marines, il m'a soumise à un mortel, à un Pélée, fils d'Éaque; et il m'a fallu entrer bien à regret dans le lit d'un mortel, qui languit maintenant dans son palais, sous le poids de la triste vieillesse. Mais d'autres chagrins m'accablent aujourd'hui. J'ai mis au monde et élevé un fils, le plus grand des héros; il a grandi, pareil à un jeune arbrisseau; je l'ai nourri comme une plante au sein d'un champ fertile; puis, je l'ai envoyé à Ilion sur des vaisseaux recourbés, pour qu'il combattît contre les Troyens. Ce fils, je ne le verrai pas, de retour dans sa patrie, entrer dans la maison de Pélée; et, aussi longtemps qu'il vit et qu'il jouit de la lumière du soleil, il souffre, sans que je puisse par ma présence le secourir! Une jeune fille, que les fils des Grecs lui avaient choisie pour prix de sa valeur, le puissant Agamemnon la lui arracha des mains; et mon fils, affligé du départ de sa captive, se consumait de tristesse. Cependant les Troyens refoulèrent les Grecs jusqu'à leurs poupes, où ils les tinrent assiégés. Les anciens du peuple supplièrent Achille et lui promirent une foule de présents magnifiques. Alors il refusa de conjurer lui-même leur perte : mais il fit revêtir ses armes à Patrocle et l'envoya au combat, accompagné de troupes nombreuses. Ils combattirent tout le jour devant la porte Scée, et ils auraient emporté la ville dans ce jour même, si Apollon n'avait immolé aux premiers rangs le fils valeureux de Ménœtius, qui avait fait un grand carnage, et n'avait donné la victoire à Hector. C'est pourquoi je viens embrasser tes genoux et te prier de donner à mon fils, dont la vie doit être si courte, un bouclier, un casque, de belles cnémides avec de solides agrafes, et une cuirasse : l'armure qu'il avait, son fidèle com-

pagnon l'a perdue, en tombant sous les coups des Troyens : pour lui, il gît sur la terre, en proie à sa douleur. » L'illustre boiteux lui répondit alors : « Rassure-toi, et bannis ces soucis de ton esprit. Ah! que ne puis-je le dérober à l'affreuse mort, lorsque son heure fatale sera venue! Du moins, il possédera de belles armes, telles que quiconque parmi les hommes les verra sera frappé d'admiration. » A ces mots, il la quitta et retourna à ses soufflets : il les dirigea du côté du feu et leur ordonna d'agir : ils soufflaient à la fois dans vingt creusets, et le vent qu'ils exhalaient, attisant la flamme, variait, selon que Vulcain se hâtait ou se ralentissait, afin de le seconder dans l'achèvement de son œuvre. Le dieu jeta dans le feu l'airain solide, l'étain, l'or précieux et l'argent; il plaça ensuite sur un tronc l'enclume énorme; d'une main il prit un lourd marteau et de l'autre des tenailles.

5. — Il fit d'abord un bouclier grand et solide, qu'il façonna avec art de tous côtés : il l'environna d'un bord brillant, formé de trois lames éblouissantes, et il y adapta une attache d'argent. Cinq doubles superposés composaient le corps même du bouclier, où Vulcain, avec son intelligence expérimentée, figura toute sorte de merveilles. Là, il représenta la terre, et le ciel, et la mer, et le soleil infatigable, et la lune dans son plein, et tous les astres dont le ciel est couronné, et les Pléiades, et les Hyades, et le vigoureux Orion, et l'Ourse, appelée aussi du nom de Chariot, qui tourne dans le même lieu, observe Orion, et seule ne se baigne pas dans les eaux de l'Océan. Il y fit deux belles villes, habitées par les hommes au langage articulé : dans l'une, c'étaient des noces et des festins : on conduisait des jeunes fiancées hors de leurs demeures à travers la ville, à la clarté des flambeaux; tout retentissait des chants d'hyménée; de jeunes danseurs formaient des rondes, et, au milieu d'eux, des flûtes et des lyres se faisaient entendre : les femmes, debout sur le seuil de leurs maisons, admiraient ce spectacle. Cependant les peuples étaient rassemblés dans la place publique, où s'élevait une querelle : deux hommes se querellaient au sujet de la rançon d'un meurtre : l'un, faisant sa déclaration devant le peuple, soutenait avoir tout payé; l'autre niait avoir rien reçu; tous deux désiraient remettre à un arbitre la solution du différend; chacun avait ses partisans, qui criaient en sa faveur; des hérauts contenaient la foule. Les vieillards étaient assis dans un cercle sacré sur des pierres polies : leurs bâtons étaient entre les mains des hérauts à la voix retentissante; ils se levaient ensuite avec les bâtons et jugeaient à tour de rôle : au milieu étaient deux talents d'or, destinés à celui qui aurait porté la sentence la plus équitable. Devant l'autre ville étaient campées deux armées de guerriers, resplendissantes sous leurs armes; les assiégeants avaient posé cette alternative : ou la ville serait détruite, ou deux parts seraient faites de toutes les richesses

que renfermait dans ses murs cette charmante cité. Mais les assiégés ne se rendaient pas encore et s'armaient en secret pour une embuscade. Leurs épouses chéries, leurs jeunes enfants veillaient à la défense des remparts, et, avec eux, les hommes que la vieillesse avait atteints. Les autres étaient partis, guidés par Mars et par Pallas-Minerve, d'or l'un et l'autre, couverts de vêtements d'or, grands et beaux sous leurs armes, comme il convient à des divinités, et entourés d'une brillante auréole ; les autres guerriers étaient un peu plus petits. Quand ils étaient arrivés au lieu choisi pour l'embuscade, sur le bord d'un fleuve où se trouvait un abreuvoir pour tous les troupeaux, ils s'y portaient vêtus de l'airain étincelant. Deux sentinelles placées à distance des troupes attendaient la venue des moutons et des bœufs aux cornes recourbées : ils paraissaient bientôt, suivis de deux pasteurs qui, ne soupçonnant aucune embûche, s'amusaient à jouer du chalumeau. A leur aspect, les guerriers s'élançaient et coupaient la retraite aux troupeaux de bœufs, aux beaux troupeaux de blanches brebis, et immolaient les bergers. A la nouvelle du grand tumulte qui régnait près des bœufs, les assiégeants, réunis en assemblée, montaient sur leurs chars rapides et arrivaient en un instant sur les lieux. Les uns et les autres, prenant position, combattaient sur les rives du fleuve, et se frappaient à l'envi avec leurs lances d'airain. Au milieu d'eux circulaient la Discorde, et le Tumulte, et la Parque fatale, qui saisissait celui-ci blessé récemment, mais vivant, celui-là encore intact, ou qui traînait par les pieds un cadavre à travers la mêlée, et le vêtement qui couvrait ses épaules était rougi du sang des guerriers. Tous se mêlaient et combattaient, comme des hommes vivants, et ils entraînaient mutuellement les corps de leurs ennemis. Ailleurs, Vulcain avait représenté une vaste jachère, terre meuble et grasse, et qui avait eu trois façons ; plusieurs laboureurs y poussaient çà et là leurs attelages, en retournant le sol. Lorsqu'ils avaient retourné la charrue et étaient arrivés à l'extrémité du champ, un homme alors s'avançait qui leur mettait dans les mains une coupe de vin doux comme le miel. Eux retournaient à leurs sillons, impatients d'atteindre l'extrémité du guéret profond. Or la terre noircissait derrière eux et ressemblait à une serre labourée, bien qu'elle fût d'or : c'était une merveille extraordinaire. Ailleurs, Vulcain avait mis un enclos fertile : là, des travailleurs moissonnaient, tenant dans leurs mains des faucilles tranchantes. Les javelles tombaient en foule sur la terre, le long du sillon, tandis que des botteleurs en attachaient d'autres avec des liens. Trois botteleurs étaient là ; et, derrière eux, des enfants, ramassant les javelles et les portant dans leurs bras, fournissaient sans cesse à la besogne. Au milieu d'eux, le roi silencieux, le sceptre en main, se tenait debout sur le sillon, le cœur rempli de joie. Des hérauts, à l'écart, préparaient le festin sous un chêne, et apprêtaient

un bœuf énorme qu'ils avaient sacrifié ; et les femmes pétrissaient la blanche farine pour le dîner des travailleurs. Vulcain avait aussi représenté une belle vigne d'or, surchargée de raisins : les grappes qu'elle portait étaient noires ; des échalas d'argent la soutenaient dans toute son étendue. Le dieu l'avait entourée d'un fossé de couleur sombre que fermait une barrière d'étain. Un chantier unique menait à la vigne, et c'étaient par là que passaient les porteurs, au temps de la vendange. Des jeunes filles et des jeunes garçons, l'âme pleine d'idées joyeuses, portaient dans des paniers d'osier tressé ce fruit doux comme le miel. Au milieu d'eux, un enfant jouait d'une façon charmante sur la lyre harmonieuse, et entonnait d'une voix frêle le beau chant de Linus; et tous l'accompagnaient, frappant le sol en cadence, chantant, criant et sautant. Ailleurs, Vulcain avait représenté un troupeau de génisses aux cornes relevées : elles étaient d'or et d'étain, et s'élançaient hors du fumier de l'étable en mugissant, pour aller au pâturage, sur les bords d'un fleuve retentissant, auprès de mobiles jonchères. Quatre bergers d'or accompagnaient les génisses et étaient suivis de neuf chiens aux pieds agiles. Cependant, deux lions terribles saisissaient, à la tête des génisses, le taureau qui mugissait avec force ; et, malgré ses longs beuglements, il était entraîné ; et les chiens et les jeunes hommes couraient à sa poursuite. Mais les deux lions, après avoir mis en pièces la peau de l'énorme bœuf, dévoraient ses entrailles et son sang noir. C'est en vain que les bergers le pourchassaient en excitant leurs chiens rapides : ceux-ci évitaient la morsure des lions et n'approchaient d'eux que pour aboyer, après quoi ils se retiraient. Ailleurs, l'illustre boiteux avait représenté dans une belle vallée un grand pacage de blanches brebis, et des bergeries et des étables couvertes, et des enclos. L'illustre boiteux avait aussi figuré une danse pareille à celle que Dédale exécuta naguère dans la vaste Gnosse pour Ariane à la belle chevelure. Là, des jeunes gens et de séduisantes jeunes filles dansaient en se tenant la main près du poignet. Celles-ci avaient de fines robes de lin; ceux-là portaient des tuniques de lin bien tissues, brillantes du doux éclat de l'huile ; les filles avaient de belles couronnes ; les garçons, des glaives d'or, suspendus à des baudriers d'argent. Or, tantôt ils mouvaient en rond leurs pieds exercés avec une extrême agilité, comme quand le potier assis essaye et fait tourner la roue qu'il manie à son gré ; tantôt, au contraire, ils couraient par files les uns vis-à-vis des autres. Une foule nombreuse entourait ce chœur charmant et prenait plaisir à les voir. Parmi eux, chantait un aède divin, qui jouait de la lyre ; et tandis qu'il préludait à son chant, deux bateleurs pirouettaient au milieu de l'assemblée. Enfin, sur tout le pourtour du solide bouclier, Vulcain avait mis la force puissante du fleuve Océan. Lorsqu'il eut achevé le grand et solide bouclier,

il fit pour le héros une cuirasse plus brillante que l'éclat du feu ; il fit aussi pour lui un casque épais, bien adapté à ses tempes, beau, travaillé avec art, et qu'il surmonta d'un panache d'or ; il fit encore pour lui des cnémides d'étain flexible. Quand l'illustre boiteux eut forgé toute l'armure, il la prit et vint la présenter à la mère d'Achille. Thétis, prompte comme l'épervier, s'élança des cimes neigeuses de l'Olympe, emportant des armes éblouissantes, ouvrage de Vulcain.



H MOTTE INV — QUANTIN. ED.

XIX

CHANT XIX

ARGUMENT

1. Thétis apporte à son fils les armes fabriquées par Vulcain; elle verse dans les narines de Patrocle une liqueur divine pour rendre son corps incorruptible pendant l'absence d'Achille. — 2. Achille convoque l'assemblée des Grecs et se réconcilie avec Agamemnon. — 3. Agamemnon avoue son tort, et s'en prend au destin et à la pernicieuse Até. Il annonce à Achille qu'on va lui apporter les présents destinés à l'apaiser. — 4. Achille veut combattre sans délai; Ulysse est d'avis que d'abord les Grecs prennent leur repas, et qu'Achille mange à la table d'Agamemnon. Le roi approuve Ulysse. — 5. Achille refuse toute nourriture avant d'avoir vengé Patrocle. Les présents d'Agamemnon sont apportés; celui-ci jure, devant les Grecs assemblés, qu'il a respecté Briséis : Achille se retire après avoir exhorté les troupes au combat. — 6. Briséis pleure Patrocle. Les deux Atrides, Ulysse, Nestor, Idoménée et Phénix, demeurés auprès d'Achille, essayent en vain de calmer sa douleur; le héros pleure de nouveau Patrocle. — 7. Minerve, envoyée par Jupiter pour fortifier Achille, verse dans son sein le nectar et l'ambroisie. Les Grecs vont au combat, et Achille revêt les armes de Vulcain. — 8. Le char attelé, Achille y monte et gourmande ses chevaux. Xanthe prend la parole et lui prédit sa mort prochaine. Achille lui répond qu'il veut néanmoins châtier les Troyens, et il vole aux premiers rangs.

1. — L'aurore, au voile couleur de safran, sortait des flots de l'Océan, pour ramener la lumière aux immortels et aux mortels, quand Thétis arriva aux vaisseaux, apportant les dons de Vulcain. Elle trouva son fils chéri, qui tenait embrassé le corps de Patrocle et perçait l'air de ses cris; autour de lui, ses nombreux compagnons se lamentaient. L'auguste déesse parut au milieu d'eux, saisit la main de son fils, prit la parole et lui dit : « Mon enfant, quelle que soit notre douleur, laissons-le gisant, puisqu'une fois il a péri par la volonté des dieux; et toi, reçois de la part de Vulcain ces armes glorieuses, si belles, que jamais épaules d'un mortel n'en portèrent de semblables. » Après avoir ainsi parlé, la déesse déposa l'armure aux pieds d'Achille, et toutes ces armes, d'un travail merveilleux, retentirent. L'effroi saisit tous les Myrmidons, et pas un n'osa en soutenir la vue; mais ils s'enfuirent de peur; seul,

Achille, en les voyant, sentit redoubler sa colère. Sous ses paupières, ses yeux brillèrent d'un éclat terrible, comme la flamme; et il prenait plaisir à manier les superbes présents du dieu. Puis, lorsqu'il eut réjoui son cœur à considérer le merveilleux travail, il adressa sur-le-champ à sa mère ces paroles ailées: « Ma mère, c'est un dieu qui t'a donné ces armes, digne ouvrage des Immortels, et qu'un homme mortel n'eût jamais exécuté. Je vais donc m'armer maintenant; mais je crains terriblement que les mouches, se glissant pendant mon absence dans les blessures faites par l'airain au fils valeureux de Ménœtius, n'y engendrent les vers, ne défigurent ce corps, où la vie est éteinte, et n'en corrompent toutes les chairs. » Alors Thétis, la déesse aux pieds d'argent, lui répondit : « Mon fils, bannis ces soucis de ton cœur. Je m'efforcerai d'écarter de lui ces essaims cruels, ces mouches qui dévorent les hommes, victimes de Mars. Oui, restât-il gisant même une année entière, son corps sera toujours intact, et plus frais encore. Mais toi, après avoir appelé à l'assemblée les héros grecs, et renoncé à ta colère contre Agamemnon, pasteur des peuples, arme-toi sur-le-champ pour le combat, et revêts-toi de ta valeur. » Après avoir ainsi parlé, elle lui inspira une force pleine d'audace: quant à Patrocle, elle lui versa dans les narines l'ambroisie et le rouge nectar, pour rendre son corps incorruptible.

2. — Cependant le divin Achille parcourut le rivage de la mer, en poussant des cris terribles, et appela les héros grecs. Tous ceux qui avaient accoutumé de rester dans l'endroit où stationnaient les navires, et les pilotes, qui tenaient le gouvernail, et les pourvoyeurs, chargés de distribuer le blé à la flotte, vinrent tous alors à l'assemblée, parce qu'Achille avait reparu, lui qui pendant longtemps n'avait point pris part à la guerre lamentable. Le fils belliqueux de Tydée et le divin Ulysse, serviteurs de Mars, s'avancèrent en boitant, appuyés sur les lances : car ils souffraient encore de leurs blessures, et vinrent s'asseoir au premier rang de l'assemblée. Agamemnon, roi des guerriers, arriva le dernier, portant la blessure que lui avait faite, avec sa lance d'airain, dans la mêlée terrible, Coon, fils d'Anténor. Quand tous les Grecs furent rassemblés, Achille, aux pieds légers, se levant au milieu d'eux, parla ainsi: « Fils d'Atrée, il eût certes mieux valu naguère pour tous deux, pour toi comme pour moi, nous entendre, alors que, l'âme affligée, nous nous abandonnâmes l'un et l'autre, pour une captive, à la discorde qui ronge le cœur. Plût aux dieux que Diane l'eût percée d'une flèche, dans les navires, le jour où je ravageai et prit Lyrnesse! De la sorte, une foule de Grecs n'auraient pas mordu la poussière sous les coups de nos ennemis, tandis que je me livrais à mon ressentiment. C'est Hector et les Troyens que nous avons servis; pour les Grecs, ils se souviendront longtemps, je crois, de notre querelle. Mais

laissons là le passé, malgré notre douleur; et, puisqu'il le faut, domptons notre cœur dans notre poitrine. Pour moi, je renonce aujourd'hui à ma colère : aussi bien ne dois-je pas garder un ressentiment éternel. Eh bien, excite au plus vite au combat les Grecs chevelus, afin que je vois, en marchant à la rencontre des Troyens, s'ils sont disposés par hasard à séjourner près des navires. Il en est plus d'un parmi eux, j'imagine, qui ne sera pas fâché de s'asseoir, si toutefois il s'échappe de l'ardente mêlée, sous le coup de notre lance. »

3. — Il dit; et les Grecs, aux belles cnémides, se réjouirent de ce que le fils magnanime de Pélée avait renoncé à sa colère. Agamemnon, roi des guerriers, prit aussitôt la parole, de la place même qu'il occupait, et sans s'avancer au milieu de l'assemblée : « Amis, héros grecs, serviteurs de Mars, il faut écouter l'orateur qui se lève, et il ne convient pas de l'interrompre : car c'est chose fâcheuse, même pour le plus éloquent. Au milieu d'un pareil tumulte, est-il possible d'entendre ou de parler? La voix la plus sonore est étouffée. Je vais m'adresser au fils de Pélée : vous autres, Grecs, soyez attentifs et recueillez bien chacun mes paroles. Plus d'une fois les Grecs m'ont pris à partie et accablé de reproches; ce n'est pas moi qui suis coupable : c'est Jupiter, et le Destin, et l'invisible Érinnys, qui, au sein de l'assemblée, jetèrent dans mon esprit un funeste aveuglement, le jour où je frustrai moi-même Achille de sa récompense. Mais qu'aurais-je fait? une divinité a tout conduit, la fille vénérable de Jupiter, Até, la pernicieuse Até, qui égare tous les cœurs. Ses pieds sont délicats, car elle ne touche pas la terre; mais elle marche sur les têtes des hommes, qu'elle rend insensés; et je ne suis pas le seul assurément qu'elle ait enchaîné. Jadis elle aveugla Jupiter lui-même, que l'on proclame pourtant supérieur aux hommes et aux dieux. Junon, malgré la faiblesse de son sexe, le trompa par ses artifices, le jour où dans Thèbes, ceinte de fortes murailles, Alcmène devait enfanter le robuste Hercule. Jupiter avait dit d'un air triomphant à tous les dieux : « Écoutez-moi, vous tous, dieux et déesses, afin que je dise la pensée que me suggère mon cœur. Aujourd'hui la déesse des couches laborieuses, Ilithye, produira à la lumière un homme, de la race des hommes, issus de mon sang, qui régnera sur tous les peuples voisins. » L'auguste Junon, méditant un artifice, lui dit : « Tu vas nous tomper, et tu n'accompliras pas ta promesse. Eh bien, jure-moi, roi de l'Olympe, par un serment solennel, qu'il régnera sur tous les peuples voisins, celui des hommes issus de ta race, qui tombera aujourd'hui entre les pieds d'une femme. » Elle dit; et Jupiter ne reconnut pas l'artifice; mais il prononça un grand serment et en fut plus tard cruellement puni. Junon quitta en toute hâte la cime de l'Olympe et arriva promptement dans l'Argos

d'Achaïe, où elle savait que la noble épouse de Sthénélus, fils de Persée, enceinte d'un fils, était entrée dans le septième mois de sa grossesse. La déesse, hâtant la naissance de cet enfant, le conduisit à la lumière; mais elle retarda la couche d'Alcmène et retint les Ilithyes. Elle-même en porta la nouvelle à Jupiter, fils de Saturne, et lui dit : « Grand Jupiter, qui tiens la foudre rapide, il est né, l'homme illustre, qui régnera sur les Argiens, Eurysthée, fils de Sthénélus et petit-fils de Persée : issu de toi, il n'est pas indigne de régner sur les Argiens. » A ces mots, Jupiter ressentit une vive douleur jusqu'au fond de l'âme. Aussitôt il saisit Até par les tresses brillantes qui paraient sa tête; et, transporté de colère, il jura par un terrible serment que jamais dans l'Olympe et dans le ciel étoilé ne reviendrait Até, qui égare tous les cœurs. A ces mots, il la jeta du haut du ciel étoilé, après l'avoir fait tournoyer dans sa main; et bientôt elle arriva dans les champs cultivés des hommes. Jupiter ne cessait de la maudire, quand il voyait son fils chéri, assujetti aux lois d'Eurysthée, accomplir une tâche indigne de lui. Moi aussi, lorsqu'Hector, au casque ondoyant, massacrait les Grecs près de nos poupes, je ne pouvais oublier Até, cause première de mon aveuglement. Mais, puisque j'ai failli et que Jupiter m'a ravi le sens, je veux réparer le mal et te donner un magnifique dédommagement. Eh bien, vole au combat et entraîne le reste des troupes. Moi, me voici prêt à donner tous les présents que le divin Ulysse t'a promis, lorsqu'il vint hier dans ta tente. Si tu le préfères, attends, malgré ton ardeur belliqueuse : des serviteurs prendront les présents dans mon vaisseau et te les porteront, afin que tu voies ce que je donnerai pour apaiser ton cœur. »

4. — Achille, aux pieds légers, prenant la parole à son tour, répondit : « Glorieux fils d'Atrée, Agamemnon, roi des guerriers : tu peux à ton gré me remettre ces présents, comme l'équité le demande, ou bien les retenir; mais en cet instant songeons à la guerre sans retard, car il ne faut pas rester ici à tergiverser et à perdre le temps : notre grande œuvre n'est pas encore accomplie. Que l'on revoie Achille aux premiers rangs, exterminant avec sa lance d'airain les phalanges troyennes; et que chacun de vous, fidèle à son devoir, combatte un ennemi. » L'ingénieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui dit : « Garde-toi, malgré ta bravoure, Achille égal aux dieux, d'exciter les fils de la Grèce, encore à jeun, à combattre les Troyens pour les refouler dans l'Ilion : car la bataille ne durera pas peu de temps, une fois que les phalanges seront aux prises, et qu'un dieu aura soufflé l'ardeur guerrière aux cœurs des deux peuples. Mais ordonne aux Grecs de goûter, près des rapides vaisseaux, le pain et le vin : c'est là ce qui fait la force et la vigueur du soldat. Le guerrier ne pourra, sans prendre de nourriture, combattre durant tout le

jour jusqu'au coucher du soleil. Quelle que soit son ardeur guerrière, ses membres s'appesantissent à son insu, la soif et la faim le gagnent, et ses genoux fléchissent dans la marche ; mais l'homme qui, rassasié de vin et de nourriture, combat tout un jour contre l'ennemi, a le cœur ferme et intrépide, et son corps ne succombe pas à la fatigue, avant que tous ses adversaires aient quitté précipitamment le champ de bataille. Eh bien, congédie les troupes et fais préparer le repas. Qu'Agamemnon, roi des guerriers, apporte les présents au milieu de l'assemblée, afin que tous les Grecs les voient de leurs yeux, et que ton cœur, à toi, soit réjoui. Qu'il te jure, debout au milieu des Grecs, que jamais il n'est entré dans la couche de Briséis, et ne s'est uni d'amour avec elle [comme ont accoutumé de faire, ô roi ! les hommes et les femmes] ; toi-même, Achille, calme les mouvements de ton âme. Qu'il t'offre ensuite un repas somptueux dans sa tente, afin que rien ne manque à la satisfaction qui t'est due. Fils d'Atrée, montre-toi désormais plus équitable pour autrui, car ce n'est pas chose répréhensible qu'un roi se courrouce, lorsqu'on l'a offensé le premier. » Agamemnon, roi des guerriers, lui répondit à son tour : « J'applaudis, fils de Laërte, au langage que je viens d'entendre : car tu as tout expliqué, tout dit comme il convient. Ce serment, je veux le prêter, mon cœur m'y invite, et je ne me parjurerai point en prenant un dieu à témoin. Qu'Achille attende ici, malgré son impatience martiale ; attendez, vous tous qui êtes rassemblés, jusqu'à ce que les présents soient arrivés de ma tente, et que nous ayons conclu une alliance fidèle. Pour toi, Ulysse, je t'ordonne personnellement et t'enjoins de choisir dans toute l'armée la fleur de nos jeunes guerriers, d'apporter de ma tente tous les présents que nous avons promis hier de donner à Achille et d'amener les femmes. Que Talthybius aille au plus vite me chercher dans le vaste camp des Grecs un sanglier que nous immolerons à Jupiter et au Soleil. »

5. — Achille, aux pieds légers, prenant la parole à son tour, lui dit : « Glorieux fils d'Atrée, Agamemnon, roi des guerriers, vous devriez plutôt vous occuper de ces soins dans un autre temps, quand la guerre nous laissera quelque relâche, et que l'impatience de mon âme sera moins grande. Ils gisent maintenant, percés de traits, ceux qu'a terrassés Hector, fils de Priam, quand Jupiter lui a donné la victoire ; et vous nous pressez de manger ! Moi, j'exhorterais les fils des Grecs à combattre maintenant, à jeun et sans prendre de nourriture ; et, au coucher du soleil, ils prépareraient un grand festin, après que nous aurions vengé notre honte. D'ici là, aucune boisson, aucun aliment ne passera par mon gosier : car mon compagnon est mort ; il gît dans ma tente, percé par l'airain acéré, le visage tourné vers la porte ; et, autour de lui, se lamentent mes compagnons. C'est pourquoi toutes choses sont indiffé-

rentes à mon cœur, si ce n'est le carnage et le sang et les cris lamentables des guerriers. » L'industrieux Ulysse, prenant la parole à son tour, lui répondit : « O Achille, fils de Pélée, le plus vaillant des Grecs : tu vaux mieux que moi et tu m'es bien supérieur, la lance à la main; mais je dois te surpasser beaucoup en prudence : car je naquis le premier, et j'en sais plus long. Résigne-toi donc à suivre mes avis. Les hommes, à jeun, se lassent bientôt de combattre, et, si nombreux que soient les épis dont l'airain a jonché la terre, la moisson est néanmoins fort courte, lorsque Jupiter, arbitre souverain des batailles, a fait descendre ses balances. Ce n'est point en jeûnant que les Grecs doivent honorer un mort : car nos guerriers tombent nombreux et pressés, chaque jour : quand donc la douleur nous laisserait-elle respirer? Mais il faut ensevelir quiconque a péri, tout en gardant une âme ferme, et après avoir pleuré tout un jour. Ceux qui ont échappé à la guerre terrible doivent songer à boire et à manger, afin qu'ils combattent encore mieux contre leurs ennemis sans cesse et sans relâche, le corps vêtu de l'airain indompté. Alors qu'aucun guerrier ne demeure, dans l'attente d'un autre appel : car cet appel sera fatal à quiconque restera près des vaisseaux des Grecs; mais élançons-nous tous ensemble sur les Troyens, dompteurs de coursiers, et engageons un combat terrible. » Il dit, et choisit pour compagnons les fils du glorieux Nestor, et Mégès, fils de Philée, et Thoas, et Mérion, et Lycomède, fils de Créon, et Mélanippe. Ils se rendirent à la tente d'Agamemnon, fils d'Atrée, et ils n'eurent pas plus tôt parlé que la chose fut accomplie. Ils emportèrent de la tente les sept trépieds, promis à Achille, et vingt coupes brillantes, et douze chevaux; ils emmenèrent aussi sept femmes accomplies, habiles ouvrières : la huitième était Briséis, aux belles joues. Ulysse marchait devant, avec sept talents entiers d'or, qu'il avait pesés; les jeunes guerriers grecs l'accompagnaient, portant les autres présents. Lorsqu'ils les eurent déposés au milieu de l'assemblée, Agamemnon se leva; Talthybius, comparable aux dieux pour la voix, tenant un sanglier dans ses mains, prit place à côté du pasteur des peuples. Alors le fils d'Atrée, ayant tiré le coutelas, toujours suspendu le long du grand fourreau de son épée, coupa pour prémices les soies du sanglier, et, les mains levées vers Jupiter, il pria : cependant, tous les Grecs se tenaient silencieux, attentifs, comme de juste, aux paroles du roi. Lui, pria à haute voix, en regardant le vaste ciel : « J'atteste en ce jour Jupiter d'abord, le plus grand et le meilleur des dieux, et la Terre, et le Soleil, et les Furies, qui, sous la terre, punissent les parjures, que jamais je ne portai la main sur la jeune Briséis, pour la faire servir aux plaisirs de ma couche ou à tout autre emploi, mais qu'elle fut toujours respectée dans ma tente. S'il y a là quelque parjure, que les dieux m'envoient toutes les douleurs réservées à quiconque

les offensa par un faux serment. » Il dit, et trancha avec l'airain impitoyable la gorge du sanglier. Talthybius la fit tournoyer et la jeta dans le gouffre immense de la mer écumeuse, pour qu'elle servît de pâture aux poissons. Alors Achille se leva au milieu des Grecs belliqueux et dit : « Grand Jupiter, tu causes de bien cruelles infortunes aux hommes! Non, jamais le fils d'Atrée n'eût excité à ce point la colère dans mon sein, et n'eût emmené contre mon gré cette jeune captive, intraitable comme il est; mais Jupiter voulait sans doute faire périr une foule de Grecs. Allez maintenant prendre le repas, pour que nous engagions la bataille. »

6. — Voilà comme il parla; et il congédia promptement l'assemblée. Les Grecs se dispersèrent et se rendirent chacun à son vaisseau. Les Myrmidons magnanimes s'occupèrent des présents et allèrent les porter au vaisseau du divin Achille : ils les déposèrent dans les tentes, firent asseoir les femmes, et les excellents écuyers conduisirent les coursiers vers le troupeau. Mais ensuite Briséis, pareille à Vénus, la toute d'or, n'eut pas plus tôt vu Patrocle déchiré par l'airain acéré, qu'elle embrassa son corps, poussa des cris perçants, et meurtrit de ses mains sa poitrine, son cou délicat et son beau visage; et cette femme, semblable aux déesses, s'écria en pleurant : « O Patrocle, l'ami le plus cher que j'eusse dans mon infortune! je te laissai vivant, lorsque je sortis de cette tente; et aujourd'hui je te trouve mort, chef des guerriers, lorsque j'y rentre. Comme les malheurs se succèdent pour moi sans interruption! L'homme à qui me donnèrent mon père et ma mère vénérable, je l'ai vu, devant sa ville, déchiré par l'airain acéré; trois frères chéris, nés de la même mère que moi, ont également trouvé la mort. Tu ne voulais pas néanmoins que je pleurasse, quand le rapide Achille tua mon époux et saccagea la ville du divin Mynès; mais tu promettais de me faire l'épouse légitime du divin Achille, de me conduire à Phthie sur ses vaisseaux, et de célébrer l'hyménée au milieu des Myrmidons. Aussi pleuré-je sans fin ta mort, parce que tu fus constamment bon. » C'est ainsi qu'elle parla en pleurant, et les femmes joignaient leurs gémissements aux siens; mais, sous prétexte de pleurer Patrocle, elles pleuraient chacune ses malheurs. Autour d'Achille se pressaient les anciens d'entre les Grecs, le suppliant de prendre quelque nourriture; mais il s'y refusait en soupirant : « Je vous en supplie, s'il en est toutefois parmi mes chers compagnons qui veuillent m'écouter : n'exigez pas que je rassasie auparavant mon cœur d'aliments ni de boisson, car une douleur cruelle m'accable. J'attendrai le coucher du soleil, et supporterai le jeûne jusqu'au bout. » A ces mots, il congédia les autres rois; les deux Atrides restèrent, et le divin Ulysse, et Nestor, et Idoménée, et le vieux Phénix, habile cavalier, qui tâchaient d'apaiser sa profonde affliction; mais rien ne pouvait apaiser son cœur, jus-

qu'à ce qu'il fût entré dans le gouffre béant de la guerre sanglante. Il soupirait fortement au souvenir de Patrocle et disait : « C'est toi, infortuné, mon ami le plus cher; c'est toi, qui naguère me servais toi-même avec zèle et promptitude un agréable repas, dans ma tente, quand les Grecs se hâtaient de porter aux Troyens, dompteurs de coursiers, la guerre, source de larmes! Te voilà aujourd'hui gisant et percé de coups; aussi mon cœur repousse-t-il le vin et les aliments, que j'ai dans ma demeure : tant il te regrette. Non, je ne ressentirais pas un coup plus funeste, quand même j'apprendrais la mort de mon père, qui peut-être en ce moment, à Phthie, verse de tendres larmes, en songeant à ce fils qui lui manque, tandis que sur une terre étrangère je fais la guerre aux Troyens pour l'odieuse Hélène; je ne pleurerais pas davantage mon fils chéri qu'on élève à Scyros [si toutefois Néoptolème, semblable aux dieux, respire encore]. Naguère, mon cœur nourrissait l'espoir que je périrais seul sous les murs de Troie, loin d'Argos féconde en coursiers; et que tu retournerais à Phthie, pour ramener mon fils de Scyros sur un rapide vaisseau noir, et lui faire connaître en détail et mes biens, et mes esclaves, et mon grand palais à la voûte élevée. Car je présume que Pélée est mort, ou qu'il traîne dans le chagrin un reste de vie, en proie à la triste vieillesse et dans l'attente continuelle du funeste message qui lui apprendra mon trépas. » C'est ainsi qu'il parlait en pleurant; et les anciens gémissaient avec lui, au souvenir de ce qu'ils laissèrent chacun dans leurs foyers.

7. — Le fils de Saturne, en les voyant se lamenter, fut ému de pitié, et il adressa aussitôt à Minerve ces paroles ailées : « Ma fille, tu délaisses donc entièrement ce héros! Ton cœur n'a-t-il donc plus aucun souci d'Achille? Il reste devant ses vaisseaux, aux extrémités recourbées, à pleurer son cher compagnon. Tandis que les autres vont prendre leur repas, il jeûne et s'abstient de manger. Va donc, et verse dans son sang le nectar et la douce ambroisie, pour que la faim ne le saisisse pas. » Ces paroles ne firent qu'accroître l'ardeur dont brûlait déjà Minerve. La déesse, pareille à l'aigle aux larges ailes et à la voix aiguë, s'élança du ciel à travers les airs. Déjà les Grecs s'armaient dans le camp : Minerve versa dans le sein d'Achille le nectar et la douce ambroisie, pour que la faim cruelle n'affaiblît pas ses genoux; puis, elle retourna au solide palais de son père tout-puissant; et les Grecs se répandirent hors des rapides navires. Comme les flocons épais d'une neige glaciale tombent en voltigeant du séjour de Jupiter, au souffle impétueux de Borée, qui ramène la sérénité : aussi nombreux étaient tirés alors des vaisseaux et les casques, brillant d'un vif éclat, et les boucliers arrondis, et les cuirasses fortement bombées, et les lances de frêne. L'éclat en montait jusqu'au ciel; et toute la terre, alentour, brillait de la splendeur de l'airain; un bruit sourd

retentissait sous les pas des guerriers. Au milieu d'eux s'armait le divin Achille. [Ses dents grinçaient, et ses yeux brillaient comme la flamme ardente; et son cœur était pénétré d'une douleur intolérable. Courroucé contre les Troyens, il revêtit la divine armure que Vulcain avait forgée et façonnée pour lui.] Il commença par entourer ses jambes de belles cnémides, assujetties par des agrafes d'argent; en second lieu, il couvrit sa poitrine de la cuirasse, et suspendit à ses épaules l'épée d'airain, ornée de clous d'argent; ensuite il prit le grand et solide bouclier, dont l'éclat se projetait au loin, comme celui de la lune. Telle que, de la haute mer, apparaît aux matelots la lueur d'un feu qui brûle sur les hauteurs, dans un endroit solitaire de la montagne; et, malgré eux, la tempête les emporte sur la mer poissonneuse, bien loin de leurs amis : tel montait dans les airs l'éclat du beau, du merveilleux bouclier d'Achille. Il souleva et plaça sur sa tête le casque solide et garni d'une queue de cheval : ce casque brillait comme un astre, et les crins d'or, que Vulcain avait placés en touffe au sommet, ondoyaient alentour. Le divin Achille s'essaya lui-même dans cette armure, pour voir si elle s'adaptait à sa taille et laissait à ses beaux membres leur souplesse : on eût dit des ailes, qui soulevaient le pasteur des peuples. Alors il tira du fourreau la lance de son père : lance lourde, grande et forte, que nul autre parmi les Grecs ne pouvait brandir, et qu'Achille seul savait manier : c'était un frêne du Pélion que Chiron coupa jadis sur la cime de cette montagne et donna au père d'Achille pour la perte future des héros.

8. — Cependant Automédon et Alcimus s'occupaient d'atteler les chevaux : ils fixèrent le joug avec de belles courroies, leur passèrent le frein dans la bouche, et, tirant les rênes en arrière, les attachèrent au siége solide. Automédon prit le fouet brillant et facile à manier, et sauta sur le char. Achille, une fois équipé, monta derrière lui, resplendissant sous ses armes, comme le brillant Hypérion; et d'une voix tonnante il exhorta les coursiers de son père : « Xanthe et Balius, glorieux enfants de Podargé, souvenez-vous, cette fois, de ramener sain et sauf celui qui vous guide dans le camp des Grecs, quand vous serez rassasiés de combats, et ne me laissez pas, comme Patrocle, périr en ces lieux. » Xanthe, aux pieds agiles, attelé comme il était, lui répondit, et pencha aussitôt la tête; et toute sa crinière, tombant hors du collier le long du joug, descendait jusqu'à terre. C'est Junon, la déesse aux bras blancs, qui lui donnait la parole : « Oui, nous te sauverons encore aujourd'hui, impétueux Achille; mais le jour de ta mort est proche : et ce n'est pas nous qui en serons coupables, mais un dieu puissant et la Parque terrible. Car notre paresse et notre indolence ne sont point cause que les Troyens ont dépouillé Patrocle de ses armes; mais le plus grand des dieux,

le fils de Latone à la belle chevelure, l'a tué aux premiers rangs et a donné la victoire à Hector. Dussions-nous égaler à la course le souffle de Zéphire, le plus vite, dit-on, de tous les vents, il n'en est pas moins dans ta destinée de périr sous les coups d'un dieu et d'un mortel. » Comme il parlait ainsi, les Furies arrêtèrent sa voix ; et Achille, aux pieds légers, lui répondit plein de colère : « Xanthe, pourquoi m'annoncer mon trépas ? Ce n'est pas à toi de faire cette prédilection. Moi aussi, je sais bien que mon sort est de périr ici, loin de mon père chéri et de ma mère ; mais je ne m'arrêterai pas pour cela, avant d'avoir lassé les Troyens à force de combats. » Il dit ; et, avec de grands cris, il poussa aux premiers rangs les coursiers solipèdes.



H. MOTTE, INV. QUANTIN. ÉD.

XX

CHANT XX

ARGUMENT

1. Jupiter convoque les dieux et permet à chacun de secourir le parti qu'il préfère. Junon, Minerve, Neptune, Mercure et Vulcain se rangent du côté des Grecs, tandis que Mars, Apollon, Diane, Latone, le Xanthe et Vénus prennent fait et cause pour les Troyens. — 2. Apollon, sous la figure de Lycaon, excite Énée à marcher contre Achille. Junon appelle Neptune et Minerve pour seconder Achille; mais Neptune engage les dieux à rester simples spectateurs du combat. — 3. Achille, voyant Énée s'avancer vers lui, l'invite à se retirer; mais Énée persiste et provoque son adversaire. Neptune, voyant le Troyen près de succomber, le dérobe aux coups d'Achille et lui défend de jamais se mesurer contre le héros. — 4. Achille, voyant qu'Énée lui échappe, anime les Grecs au combat; Hector anime également les Troyens; mais Apollon lui défend de provoquer Achille. Celui-ci fond sur les Troyens, qu'il immole en foule : Polydore, le plus jeune des fils de Priam, tombe sous ses coups. — 5. Hector court pour venger Polydore, et s'apprête à combattre Achille; mais Apollon le dérobe à la fureur de son ennemi. — 6. Achille se console de la disparition d'Hector en semant la mort dans les rangs des Troyens.

1. — Ainsi, près des vaisseaux recourbés, les Grecs s'armaient autour de toi, fils de Pélée, insatiable de combats; les Troyens s'armaient aussi, de leur côté, sur la hauteur de la plaine. Jupiter ordonna à Thémis de rassembler les dieux du haut de l'Olympe aux nombreux replis; et la déesse, allant de tous côtés, leur ordonna de se rendre au palais de Jupiter. Tous les fleuves se présentèrent, hormis l'Océan ; toutes les nymphes aussi, qui habitent les bois charmants, et les sources des fleuves, et les humides prairies. Arrivés dans le palais de Jupiter, qui rassemble les nuages, ils s'assirent dans les portiques polis, que Vulcain, avec son intelligence habile, avait faits au grand Jupiter. C'est ainsi qu'ils se rassemblaient dans la demeure de Jupiter; et Neptune ne fut pas sourd non plus à l'appel de la déesse ; mais il quitta la mer pour se joindre aux dieux : il s'assit donc au milieu d'eux et s'informa du dessein de Jupiter : « Pourquoi donc, dieu de la foudre étincelante, con-

voquer encore une fois les dieux? As-tu quelque projet relatif aux Troyens et aux Grecs? Car la guerre et les combats sont tout près de s'allumer pour eux. » Jupiter, qui rassemble les nuages, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Tu as lu dans mon cœur, Neptune, et compris dans quelle pensée je vous ai rassemblés : je m'intéresse à eux, quoiqu'ils courent à leur perte. Je vais donc rester assis au faîte de l'Olympe, où je prendrai plaisir à les regarder; vous autres, partez et transportez-vous auprès des Troyens et des Grecs, pour assister les uns ou les autres, suivant qu'il plaira à chacun de vous. Car, si Achille combat seul contre les Troyens, ils ne soutiendront pas un instant le fils rapide de Pélée. Rien qu'à le voir, ils fuyaient naguère devant lui : aujourd'hui que la mort de son ami remplit son cœur d'une colère terrible, je crains qu'il ne renverse leurs murailles, contre la volonté du destin. » Ainsi parla le fils de Saturne, et il alluma une guerre immense. Les dieux marchèrent au combat, divisés en deux partis. A l'endroit où stationnaient les vaisseaux se rendirent Junon et Pallas-Minerve, et Neptune qui soutient la terre, et Mercure, dont l'aide est puissante et qui est doué d'un esprit avisé; Vulcain, plein du sentiment de sa force, les suivit, boitant et agitant sous lui ses jambes grêles. Du côté des Troyens se rangea Mars au casque ondoyant; et, avec lui, Phébus à la longue chevelure, et Diane qui aime à lancer les traits, et Latone, et Xanthe, et Vénus au gracieux sourire. Tant que les dieux se tinrent à distance des hommes mortels, les Grecs obtinrent un grand avantage, parce qu'Achille avait reparu, lui qui pendant longtemps n'avait point pris part à la guerre lamentable. D'autre part, les Troyens furent effrayés, et un frisson violent agita leurs membres quand ils virent le fils rapide de Pélée, resplendissant sous ses armes, et pareil à Mars, fléau des humains. Mais, lorsque les habitants de l'Olympe se furent mêlés à la foule des guerriers, alors surgit la discorde terrible, qui pousse les peuples au combat; et Minerve criait, tantôt se tenant aux bords du fossé, en dehors de la muraille, et tantôt jetant de grands cris le long des grèves retentissantes. Mars criait aussi de l'autre côté, pareil à la sombre tempête : tantôt sa voix perçante animait les Troyens du faîte de la ville, et tantôt il courait sur les bords du Simoïs, près de Callicoloné. C'est ainsi que les dieux bienheureux, animant les deux peuples, les mirent aux prises et firent éclater entre eux une lutte funeste. Le père des hommes et des dieux tonna d'en haut d'une façon terrible; et d'en bas, Neptune ébranla la terre immense et les cimes élevées des montagnes; l'Ida, aux sources nombreuses, trembla tout entier, de sa base à son sommet, ainsi que la ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs. Le roi des enfers, Pluton, eut peur dans ses demeures souterraines : il s'élança, effrayé, à bas de son trône et jeta un cri : il craignait que Neptune, le dieu qui ébranle le monde,

n'entr'ouvrît la terre et ne découvrît aux mortels et aux Immortels ce séjour terrible, ténébreux, que les dieux mêmes ont en horreur : si violent fut le tumulte qu'excitèrent les dieux combattant à l'envi. Car en face du roi Neptune se tenait Phébus-Apollon, armé de flèches ailées ; à Mars faisait tête Minerve, aux yeux étincelants ; à Junon s'opposait la déesse à l'arc d'or, la bruyante Diane, qui aime à lancer des traits, sœur du dieu qui frappe au loin ; à Latone s'opposait Mercure, fort et secourable ; Vulcain avait pour adversaire le grand fleuve, aux gouffres profonds, que les dieux appellent Xanthe et les hommes Scamandre.

2. — C'est ainsi que les dieux affrontaient les dieux. Mais Achille désirait vivement atteindre, à travers la foule, Hector, fils de Priam : c'est du sang de ce héros que son cœur aspirait surtout à rassasier Mars, l'invincible guerrier. Apollon, qui pousse le peuple au combat, excita Énée à marcher droit contre le fils de Pélée, et lui inspira une grande audace. Il prit la voix de Lycaon, fils de Priam ; et sous cette figure empruntée Apollon, fils de Jupiter, lui dit : « Énée, que sont devenues ces belles promesses que vous fîtes à table aux rois des Troyens, d'attaquer ouvertement Achille ? » Énée, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Fils de Priam, pourquoi veux-tu que contre mon gré je combatte le fils magnanime de Pélée ? Car ce ne sera pas aujourd'hui pour la première fois que j'affronterai Achille, aux pieds légers ; mais déjà, naguère, sa lance me chassa de l'Ida, lorsqu'il tomba sur nos génisses, et saccagea Lyrnesse et Pédasus. Jupiter me sauva, en donnant la force à mes jarrets rapides : autrement, j'aurais succombé sous les coups d'Achille et de Minerve, qui, marchant devant lui, assurait son salut et l'excitait à immoler avec sa lance d'airain les Lélèges et les Troyens. Il n'est donc pas possible qu'un homme combatte contre Achille, car il a toujours à ses côtés une divinité qui le défend contre le trépas. D'ailleurs, son trait vole toujours droit au but et ne s'arrête pas avant d'avoir pénétré dans le corps d'un homme. Que si Jupiter égalisait seulement les chances de la lutte, il ne lui serait pas du tout facile de me vaincre, quoiqu'il se vante d'être tout couvert d'airain. » Apollon, fils de Jupiter, lui répondit à son tour : « Héros, que n'invoques-tu aussi les dieux immortels ? c'est Vénus, la fille de Jupiter, qui t'a donné le jour, dit-on ; et lui, est né d'une déesse inférieure : car l'une est issue de Jupiter, l'autre du vieillard de la mer. Eh bien, pousse droit contre lui l'airain indomptable, et ne te laisse aucunement détourner par ses paroles dures et ses menaces. » En disant ces mots, il inspira une grande force au pasteur des peuples, qui courut aux premiers rangs, armé de l'airain étincelant. Junon, aux bras blancs, ne fut pas sans voir le fils d'Anchise allant à la rencontre d'Achille à travers la foule des guerriers. Elle rassembla les

dieux et leur tint ce langage : « Réfléchissez donc en vous-mêmes, Neptune, et toi, Minerve, à ce qui va arriver. Voilà qu'Énée, armé de l'airain étincelant, est parti à la rencontre d'Achille : c'est Phébus-Apollon qui l'a poussé en avant. Eh bien, faisons-lui rebrousser chemin ; ou que l'un de nous assiste alors Achille et lui donne une grande supériorité ; que rien ne manque à son courage, afin qu'il sache que les plus puissants des Immortels le chérissent, tandis que ceux-là sont des dieux sans consistance, qui jusqu'à ce jour veulent garantir les Troyens contre la guerre et le carnage. Nous sommes tous descendus de l'Olympe pour prendre part à ce combat et empêcher Achille de succomber en ce jour au milieu des Troyens ; plus tard, il subira ce qu'à sa naissance la destinée lui a filé avec le lin, quand sa mère le mit au monde. Mais, s'il n'apprend pas ce dessein de la bouche des dieux, il tremblera sans doute, lorsqu'il se verra en présence d'une divinité sur le champ de bataille : terribles sont les dieux, quand ils apparaissent sous leur propre forme. » Neptune, le dieu qui ébranle la terre, lui répondit : « Junon, ne t'alarme point sans raison : cela ne te convient pas. Pour moi, je ne suis point d'avis que nous provoquions les autres dieux au combat [car nous sommes de beaucoup les plus forts]. Mais quittons plutôt le chemin battu pour aller nous mettre en observation, et laissons aux hommes le soin de combattre. Si Mars ou Phébus-Apollon commencent l'attaque ; s'ils retiennent Achille et ne lui permettent pas de combattre, alors, nous aussi, nous ferons naître à l'instant et sur l'heure une rixe terrible ; et je présume que, cessant aussitôt la lutte, ils s'en iront rejoindre le reste des dieux dans l'Olympe, domptés par la force de nos bras. » Après avoir ainsi parlé, le dieu, à la chevelure azurée, les conduisit vers le mur d'enceinte du divin Hercule : rempart élevé, que les Troyens et Pallas-Minerve avaient fait, pour que le héros se dérobât par la fuite au monstre marin, qui le poursuivrait du rivage vers la plaine. C'est là que Neptune et les autres dieux s'assirent les épaules enveloppées d'un nuage impénétrable. Les dieux, leurs adversaires, s'établirent sur les hauteurs de Callicoloné, autour de toi, Apollon qui frappes de loin, et autour de Mars, destructeur des cités. Ainsi les dieux réfléchissaient, partagés en deux bandes ; ils hésitaient, les uns et les autres, à commencer la guerre funeste, quoique Jupiter, assis dans les hautes régions, leur en eût donné l'ordre.

3. — Cependant toute la plaine, inondée d'hommes et de chevaux, brillait de l'éclat de l'airain ; et la terre retentissait sous les pas des guerriers qui s'élançaient à la fois. Entre les deux armées s'avancèrent deux héros, de beaucoup les plus braves, impatients de combattre : c'étaient Énée, fils d'Anchise, et le divin Achille. Énée, le premier, marcha d'un air menaçant ; il inclinait son casque solide, tenait devant sa poitrine son bouclier mobile, et brandis-

sait sa lance d'airain. Le fils de Pélée s'élança d'autre part à sa rencontre, comme un lion dévorant que toute une tribu brûle d'immoler : l'animal, d'abord, s'avance dédaigneux; mais, lorsqu'un des jeunes gens, prompts comme Mars, l'a percé de sa lance, il se ramasse, la gueule béante, et l'écume se forme autour de ses dents, et son cœur généreux frémit dans son sein; il se bat des deux côtés les flancs et les cuisses avec sa queue, et s'excite lui-même à combattre; puis, les yeux enflammés, il s'élance avec rage, résolu de tuer un de ses ennemis ou de périr lui-même aux premiers rangs. Ainsi le courage et l'âme généreuse d'Achille le poussaient à se mesurer avec le magnanime Énée. Lorsqu'ils se furent joints en marchant l'un contre l'autre, le divin Achille, aux pieds rapides, lui adressa le premier la parole : « Énée, pourquoi donc, après avoir parcouru cette foule si nombreuse de guerriers, t'es-tu arrêté ici? Ton cœur te pousse-t-il à me combattre, dans l'espoir que tu régneras sur les Troyens, dompteurs de coursiers, avec les mêmes honneurs que Priam? Mais, en supposant que tu m'ôtes la vie, Priam ne mettra pas pour cela le pouvoir entre tes mains. Car il a des enfants : son bon sens est intact et n'a souffert aucune atteinte. Peut-être bien aussi que les Troyens t'ont assigné une portion de terre, supérieure aux autres, bonne à planter comme à labourer, pour que tu la cultives, si tu parviens à me tuer? Mais je me flatte que tu y réussiras difficilement. Déjà, je crois, ma lance t'a mis autrefois en fuite. Ne te souvient-il plus que, te rencontrant seul, et loin de tes troupeaux, je te forçai à descendre précipitamment des sommets de l'Ida, grâce à ma course rapide? Alors tu ne te retournais point dans ta fuite. De là, tu te réfugias à Lyrnesse; et moi, lancé à ta poursuite, je renversai la ville avec l'aide de Minerve et du grand Jupiter; et j'emmenai des femmes captives, après leur avoir ravi le jour de la liberté. Toi, Jupiter et les autres dieux te sauvèrent; mais je ne présume pas qu'ils te sauvent aujourd'hui, comme tu te l'es mis dans l'esprit. Je t'invite donc à te retirer et à rentrer dans la foule : évite ma rencontre, avant d'avoir éprouvé quelque mal : l'événement est le maître des sots. » Énée, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Fils de Pélée, n'espère pas m'effrayer, avec des paroles, comme un enfant. Moi aussi, je sais fort bien proférer la raillerie et l'insulte. Nous connaissons notre origine à tous deux; nous connaissons nos parents, pour avoir entendu les anciens récits des hommes mortels; mais tu n'as jamais vu les miens, ni moi les tiens. On dit que tu as pour père l'irréprochable Pélée et pour mère Thétis, la déesse marine aux belles tresses; moi, je me vante d'être fils du magnanime Anchise, et ma mère est Vénus. Aujourd'hui donc les parents de l'un ou de l'autre pleureront leur fils bien-aimé : car je ne pense pas que, nous bornant à des paroles puériles, nous nous séparions ainsi

sans combattre. Mais veux-tu t'instruire encore, afin de bien connaître ma race? bien des hommes la connaissent. Jupiter, qui rassemble les nuages, engendra Dardanus, qui fonda Dardanie : car la sainte Ilion, ville des hommes au langage articulé, n'avait pas encore été bâtie dans la plaine, et ils habitaient sur le penchant de l'Ida, aux sources nombreuses. Dardanus, à son tour, donna la naissance au roi Érichthonius, qui devint le plus opulent des hommes mortels : trois mille cavales paissaient dans ses humides prairies, fières de leurs jeunes poulains. Borée les vit paître et les aima, et il les couvrit, sous la figure d'un coursier à la noire crinière. Ainsi fécondées, elles mirent bas douze poulains. Quand elles bondissaient par les campagnes, couvertes de moissons, elles couraient sur les barbes des épis sans les courber; quand elles bondissaient sur le vaste dos de la mer, elles couraient sur la pointe des vagues, blanches de l'écume amère. Érichthonius engendra Tros, roi des Troyens; à Tros naquirent trois fils irréprochables, Ilus, Assaracus et Ganymède, semblable aux dieux, qui fut le plus beau des hommes mortels. Les dieux, charmés de sa beauté, l'enlevèrent pour qu'il versât le vin à Jupiter et habitât parmi les Immortels. Ilus eut pour fils l'irréprochable Laomédon; Laomédon engendra Tithon et Priam, et Lampus, et Clytius, et Icétaon, rejeton de Mars. D'Assaracus naquit Capys, qui eut pour fils Anchise; Anchise est mon père, comme Priam est père du divin Hector. Voilà ma race, voilà le sang dont je prétends être issu. Or Jupiter accroît ou diminue le courage des guerriers, selon qu'il lui plaît : car il est le plus puissant de tous les dieux. Mais, allons, ne discourons pas ainsi comme des enfants, et ne restons pas oisifs au milieu de la mêlée sanglante. Nous pourrions l'un et l'autre proférer tant d'injures qu'un navire à cent rames n'en porterait pas le faix. La langue des mortels est mobile; ses discours sont nombreux et variés; et de part et d'autre le champ des paroles est vaste. Quoi que tu dises, je pourrais t'en répondre autant. Mais qu'est-il besoin de nous quereller, de nous injurier l'un l'autre, comme des femmes qu'un violent débat a mises en colère et qui viennent au milieu de la place publique s'injurier l'une l'autre à tort ou à raison, car la colère les emporte? Ce n'est point par des paroles que tu m'intimideras, ardent comme je suis, avant d'avoir combattu contre moi avec l'airain. Viens donc; et, sans plus tarder, éprouvons-nous l'un l'autre avec nos lances d'airain. » A ces mots, il poussa contre le bouclier terrible, effroyable, sa lance d'airain; et la pointe de l'arme fit résonner le grand bouclier. D'une main robuste, le fils de Pélée écarta, en frémissant, le bouclier de son corps : car il croyait que la longue lance du magnanime Anchise le traverserait aisément, l'insensé! il ne songeait pas en lui-même et dans sa pensée que les magnifiques présents des dieux sont difficiles à rompre pour de simples mortels, et ne cèdent point à

leurs efforts. Aussi la lourde lance du belliqueux Anchise ne brisa-t-elle pas alors le bouclier : l'or, présent du dieu, l'arrêta ; elle perça bien deux lames ; mais il y en avait encore trois. Car l'illustre boiteux en avait superposé cinq, dont deux étaient d'airain, deux d'étain, au-dessous, et une d'or : c'est par celle-ci que fut arrêtée la lance de frêne. Achille, à son tour, darda sa longue lance et frappa le bouclier, bien arrondi, d'Énée, sur l'extrême bord, à l'endroit où la feuille d'airain est le plus mince et le cuir de bœuf le moins épais : le frêne du Pélion passa d'outre en outre, et le bouclier craqua sous le coup. Énée se ramassa ; et, saisi de crainte, il tint son bouclier levé, à distance de son corps : la lance d'Achille, lui rasant l'épaule, s'enfonça dans la terre avec rage, après avoir rompu les deux bords de l'énorme bouclier. Échappé aux atteintes de la longue lance, il s'arrêta, les yeux obscurcis par une immense douleur, et tremblant à la vue de l'arme plantée près de lui dans le sol. Mais Achille, tirant son glaive acéré, s'élança impétueusement, avec des cris terribles. Énée prit dans sa main une pierre d'un poids énorme, que deux hommes, tels que sont aujourd'hui les mortels, ne pourraient porter ; mais lui, la maniait, seul, aisément. Alors il en eût frappé Achille, élancé contre lui ; et le casque ou le bouclier du héros l'eussent garanti contre la mort cruelle ; alors, le fils de Pélée lui eût ravi le jour, en le perçant de son glaive, si Neptune, le dieu qui ébranle la terre, ne s'en fût aussitôt aperçu : il adressa sur-le-champ la parole aux dieux immortels : « Hélas ! je plains le magnanime Énée, qui, vaincu par le fils de Pélée, va descendre aux enfers, pour avoir follement suivi les conseils d'Apollon qui frappe de loin ; et le dieu ne le sauvera pas de la mort cruelle. Mais pourquoi, lui qui est innocent, souffrirait-il d'injustes douleurs pour des maux qui ne furent pas de son fait ? il ne cesse de faire d'agréables offrandes aux dieux qui habitent le vaste ciel. Eh bien ! dérobons-le donc nous-mêmes au trépas, de peur que Jupiter ne s'irrite, si Achille vient à le tuer. Il est dans sa destinée d'échapper à la mort, afin qu'elle ne disparaisse pas, sans laisser de rejeton, cette race de Dardanus, que le fils de Saturne a le plus tendrement chéri entre tous les enfants qui sont nés de lui et de femmes mortelles. Car la race de Priam est devenue odieuse à Jupiter : c'est Énée qui règnera dès lors sur les Troyens ; lui, et les fils de ses fils, qui naîtront postérieurement. » L'auguste Junon, aux grands yeux, lui répondit alors : « Neptune, vois toi-même et songe si tu sauveras Énée, ou si tu l'abandonneras [brave comme il est, aux coups d'Achille, fils de Pélée]. Car nous avons plusieurs fois juré, en présence de tous les Immortels, Pallas-Minerve et moi, de ne jamais soustraire les Troyens à leur perte, lors même que la flamme ardente consumera Troie tout entière, embrasée par les fils belliqueux de la Grèce. » A peine Neptune, le dieu qui ébranle

la terre, eut-il entendu ces paroles, qu'il courut à travers la mêlée et le tumulte des lances, et parvint à l'endroit où se trouvaient Énée et le glorieux Achille. Aussitôt il répandit un nuage sur les yeux du fils de Pélée, retira du bouclier du magnanime Énée le bois de la lance, et le déposa aux pieds d'Achille; puis, il souleva de terre Énée et l'emporta dans les airs : le héros, porté par la main du dieu, franchit d'un bond les rangs nombreux des guerriers et des chars, et arriva aux extrémités du champ de bataille, où les Caucones s'armaient pour la guerre. Neptune, le dieu qui ébranle la terre, vint se placer tout près de lui, et lui adressa ces paroles ailées : « Énée, quel dieu t'a troublé la raison et poussé à lutter, à combattre contre Achille, qui est à la fois plus vaillant que toi et plus cher aux Immortels? Mais retire-toi, si jamais tu le rencontres, de peur que tu ne descendes, contre la volonté du destin, dans la demeure de Pluton. Mais lorsqu'Achille aura accompli sa destinée et sera mort, ne crains pas dès lors de combattre aux premiers rangs : car nul autre parmi les Grecs ne te ravira le jour. »

4. — A ces mots, il le laissa là, après lui avoir donné ses instructions. Ensuite il dissipa aussi le nuage divin, répandu sur les yeux d'Achille. Alors le héros recouvra l'usage de ses yeux; et dans le transport de sa colère, il dit en son cœur magnanime : « Grands dieux ! quel prodige frappe mes yeux ! Voilà ma lance à terre, et je ne vois plus le mortel contre qui je l'ai poussée, et que je brûlais d'immoler. Énée, assurément, était cher aux dieux immortels; et pourtant, je pensais qu'il se vantait à tort de leur appui. Qu'il parte ! il n'aura plus envie d'éprouver mes forces, car il est trop heureux d'avoir échappé aujourd'hui à la mort. Mais allons; après avoir encouragé les belliqueux enfants de Danaüs, je vais affronter et mettre à l'épreuve les autres Troyens. » Il dit, s'élança dans les rangs et encouragea chaque guerrier : « Ne vous tenez plus maintenant à distance des Troyens, nobles Grecs; mais que chacun choisisse son adversaire et combatte avec ardeur. Il m'est difficile, tout vaillant que je suis, de poursuivre tant d'ennemis et de les combattre tous. Mars lui-même, quoique dieu immortel, non plus que Minerve, ne pourraient parcourir ce front de bataille, ni suffire à tant de labeurs. Mais tout ce que je puis faire avec mes mains, mes pieds, mon courage, je le ferai, sans me ralentir, même un seul instant. Je traverserai les lignes ennemies, et je ne crois pas qu'il se réjouisse, celui des Troyens qui s'approchera de ma lance. » C'est ainsi qu'il les exhortait. De son côté, le glorieux Hector élevait la voix pour encourager les Troyens, et leur promettait de marcher contre Achille : « Troyens magnanimes, ne craignez pas le fils de Pélée. Moi aussi, avec des paroles je lutterais contre les Immortels; mais, avec la lance, c'est chose difficile, parce qu'ils sont beaucoup plus

forts. Non, Achille ne tiendra pas toutes ses promesses : s'il accomplit les unes, il laissera les autres imparfaites. Je vais marcher à sa rencontre, ses mains fussent-elles comme le feu : oui, ses mains fussent-elles comme le feu et son cœur comme le fer étincelant. » C'est ainsi qu'il les exhortait ; et les Troyens levèrent leurs lances en avant, et tous ensemble unirent leurs efforts, et le cri de guerre retentit. Alors Phébus-Apollon s'approcha d'Hector et lui dit : « Hector, ne combats point hors des rangs contre Achille, mais attends-le, confondu dans la foule, et du sein de la mêlée, de peur qu'il ne t'atteigne de loin, ou ne te frappe de près avec l'épée. » Il dit ; Hector se retira, en frémissant, dans la foule des guerriers, quand il entendit la voix du dieu qui lui parlait. Achille, le cœur revêtu d'audace, fondit sur les Troyens, en jetant des cris terribles : le premier qu'il tua fut le brave Iphition, fils d'Otrynthée, et chef de nombreux guerriers, qu'une nymphe naïade avait eu d'Otrynthée, destructeur de cités, au pied du Tmolus neigeux, dans le pays fertile d'Hydé. Comme il se précipitait droit sur lui, le divin Achille le frappa de sa lance au milieu de la tête, et la lui fendit tout entière en deux : il tomba sur le sol avec bruit ; et le divin Achille se glorifia : « Te voilà étendu à terre, fils d'Otrynthée, le plus terrible de tous les hommes ! Tu trouves ici la mort, toi qui naquis près du lac Gygéen, où est le domaine de ton père, sur les bords du poissonneux Hyllus et de l'Hermus, aux flots tournoyants ! » C'est ainsi qu'il parla d'un ton triomphant, et les ténèbres voilèrent les yeux d'Iphition, et les chevaux des Grecs le déchirèrent sous les roues, cerclées de fer, à la tête des combattants. Après lui, périt Démoléon, fils d'Anténor, intrépide guerrier : Achille le frappa à la tempe au travers de son casque, aux joues d'airain : le casque d'airain n'arrêta pas la lance dans son essor : la pointe pénétra, brisa l'os, et toute la cervelle se répandit intérieurement : ainsi fut dompté l'impétueux Troyen. Achille, voyant Hippodamas sauter de son char et fuir devant lui, le frappa de sa lance entre les deux épaules : il rendit l'âme en mugissant, comme mugit un taureau que des jeunes gens traînent à l'autel du dieu d'Hélice ; et Neptune est ravi de leur offrande : ainsi mugissait Hippodamas, et son âme superbe abandonna son corps. Ensuite Achille poursuivit avec sa lance Polydore, semblable aux dieux : Priam, son père, ne lui permettait pas de combattre, parce qu'il était le dernier né de ses enfants, et celui qu'il chérissait le plus ; il surpassait tous les autres à la course. Alors donc l'imprudent jeune homme, déployant l'agilité de ses pieds, courait dans les premiers rangs, tant qu'à la fin il perdit la douce existence. Comme il passait devant le divin et rapide Achille, celui-ci l'atteignit d'un trait au milieu du dos, à l'endroit où les agrafes d'or du baudrier se rencontraient et où se réunissait la double cuirasse. La pointe du javelot passa

d'outre en outre et ressortit par le nombril. Polydore tomba sur les genoux, en gémissant; un nuage sombre l'enveloppa; et, le corps penché vers la terre, il retint ses entrailles avec les mains.

5. — Hector n'eût pas plus tôt vu son frère Polydore retenant ses entrailles avec les mains et le corps penché vers la terre, qu'un nuage se répandit sur ses yeux, et qu'il ne put se résigner à rester plus longtemps à l'écart : pareil à la flamme, il courut à la rencontre d'Achille, en brandissant sa lance acérée; mais Achille, à sa vue, bondit et s'écria d'une voix triomphante : « Le voici, l'homme qui a le plus cruellement affligé mon cœur, celui qui a tué mon ami le plus cher ! Nous ne saurions plus nous éviter l'un l'autre sur le champ de bataille. » A ces mots, il lança un regard farouche au divin Hector et lui dit : « Viens, approche, afin d'arriver plus vite aux bornes de la vie. » Hector, au casque ondoyant, lui répondit sans s'émouvoir : « Fils de Pélée, n'espère pas m'effrayer avec des paroles, comme un enfant. Moi aussi, je sais fort bien proférer la raillerie et l'insulte. Je n'ignore pas que tu es brave et que je te suis bien inférieur; mais c'est aux dieux qu'il appartient de décider si, tout inférieur que je suis, je ne t'arracherai pas la vie d'un coup de ma lance : car elle est armée, comme la tienne, d'une pointe aiguë. » A ces mots, il brandit sa lance et la jeta en avant; mais Minerve n'eut qu'à souffler légèrement pour la détourner loin du glorieux Achille : elle retourna donc vers le divin Hector et tomba à ses pieds. Alors Achille s'élança impétueusement et avec des cris terribles, impatient de tuer son ennemi; mais Apollon le lui déroba aisément, comme peut faire un dieu, et l'enveloppa d'un nuage épais. Trois fois le divin et rapide Achille bondit avec sa lance d'airain; trois fois il frappa le nuage profond. Mais comme il s'élançait une quatrième fois, pareil à un dieu, il lui adressa ces paroles ailées avec de terribles menaces : « Voilà que tu échappes encore une fois à la mort, chien! Ah! tu étais bien près de ta perte; mais Phébus-Apollon t'a sauvé, lui que tu invoques sans doute, quand tu vas affronter le bruit des javelots. Je ne te manquerai pas, si je te rencontre de nouveau et qu'un dieu me prête aussi son assistance. Maintenant, je vais attaquer tous ceux des Troyens que j'atteindrai. »

6. — Il dit; et, lançant un trait, il blessa Dryops au milieu du cou et l'étendit à ses pieds; il l'abandonna, arrêta dans sa course, en le frappant, au genou, d'un coup de lance, le grand et brave Démuchus, fils de Philétor; puis, il l'acheva, en le perçant de sa longue épée. Ensuite il fondit sur Laogonus et Dardanus, fils de Bias, et les précipita tous deux de leur char sur la terre, frappant l'un de sa lance, perçant l'autre de près avec son épée. Tros, fils d'Alastor, vint droit à lui, et saisit ses genoux dans l'espoir qu'il l'épar-

gnerait et lui laisserait la vie, au lieu de le tuer, ayant égard à la conformité de leur âge. L'insensé ! il ignorait qu'il ne devait point le fléchir. Car Achille n'avait point l'âme douce, ni le cœur tendre : il était au contraire plein de fureur. Tros lui pressait les genoux avec les mains pour l'implorer ; mais le héros lui trancha le foie avec son glaive : le foie tomba au dehors ; un sang noir, sorti de la plaie, remplit son sein, et les ténèbres couvrirent ses yeux : il était mort. Achille, s'approchant de Mulius, le blessa d'un coup de lance à l'oreille, et la pointe d'airain sortit aussitôt par l'autre oreille. Avec son épée, à la forte poignée, il frappa au milieu de la tête Échéclus, fils d'Agénor ; et l'épée fuma, toute sanglante : la sombre mort et la Parque puissante fermèrent les yeux du Troyen. Ensuite Deucalion eut la main traversée par la pointe d'airain, à l'endroit où se réunissent les nerfs du coude : le bras engourdi et voyant la mort devant lui, il attendit de pied ferme : Achille avec son glaive lui trancha la tête qu'il lança au loin avec le casque : la moelle jaillit des vertèbres, et le corps demeura étendu sur la terre. Achille se mit alors à poursuivre le noble fils de Piroüs, Rhigmus, qui était venu des plaines fertiles de la Thrace : il lui perça d'un trait le milieu du corps, et l'airain s'enfonça dans le ventre du Troyen qui tomba de son char ; puis, voyant Aréithoüs, son écuyer, détourner les chevaux, il lui porta dans le dos un coup de sa lance acérée, et le précipita du char ; et les chevaux, effrayés, s'emportèrent. Tel que le feu terrible promène sa fureur dans les gorges profondes d'une montagne aride, et la forêt épaisse est embrasée, et le vent propage et fait tourbillonner la flamme ; tel Achille, pareil à un dieu, courait de tous côtés, armé de sa lance, poursuivant et tuant les Troyens ; et la terre noire était inondée de sang. Comme lorsqu'on accouple des bœufs, au large front, pour broyer l'orge blanche sur une aire bien aplanie, les gerbes s'affaissent en un instant sous les pieds des bœufs mugissants : ainsi les coursiers solipèdes, lancés par le magnanime Achille, foulaient à la fois les cadavres et les boucliers : le dessous de l'essieu et le pourtour du siège étaient tout trempés des gouttes de sang qui jaillissaient sous les sabots des chevaux et les cercles des roues ; le fils de Pélée brûlait de remporter la victoire, et ses mains invincibles étaient souillées de sang et de poussière.



H. MOTTE INV. QUANTIN ED.

XXI

CHANT XXI

ARGUMENT

1. Les Troyens, poursuivis par Achille, arrivent sur les bords du Xanthe : les uns fuient vers la ville, les autres se jettent dans le fleuve. Achille en tue un grand nombre et en prend douze vivants pour les sacrifier aux mânes de Patrocle. Il rencontre Lycaon, un des fils de Priam, repousse ses supplications, et le tue. — 2. Le fleuve, irrité des bravades d'Achille, suscite contre lui le Péonien Astéropée. Achille le tue et le raille. Les eaux du Xanthe sont encombrées de morts : le fleuve somme alors Achille de suspendre ses coups : le héros répond qu'il ne cessera le carnage qu'après avoir rencontré et tué Hector. — 3. Le Xanthe appelle Apollon à son aide et poursuit, pour l'engloutir, le héros jusque dans la plaine. Achille, aux abois, implore Jupiter. — 4. Neptune et Minerve l'engagent à semer la mort sur ses pas jusqu'à ce qu'il ait tué Hector. Le Xanthe, secondé par le Simoïs, s'élance contre Achille ; mais Vulcain, par l'ordre de Junon, embrase les rives du fleuve, et dessèche la plaine. Le Xanthe, vaincu, supplie Junon et Vulcain. — 5. Les dieux descendent dans la lice et se combattent entre eux. Mars attaque Minerve qui le terrasse. — 6. Neptune provoque Apollon, qui refuse le combat : il est blâmé par Diane, dont Junon réprime l'arrogance en la frappant. Jupiter console Diane. — 7. Apollon entre dans Troie et les autres dieux retournent sur l'Olympe. Achille poursuit le carnage. Priam, qui le voit, fait ouvrir les portes de la ville pour faciliter la retraite des Troyens. — 8. Apollon pousse Agénor à se mesurer avec Achille, le dérobe ensuite à son vainqueur et, prenant sa figure, fuit devant Achille et l'égare : pendant ce temps-là, les Troyens rentrent en foule dans la ville.

1. — Mais lorsque les Troyens furent parvenus au gué du Xanthe, ce beau fleuve aux flots tournoyants, à qui l'immortel Jupiter a donné la naissance, Achille, ayant séparé leurs phalanges, en chassa une partie vers la ville, à travers cette plaine où les Grecs fuyaient épouvantés, la veille, quand le glorieux Hector s'abandonnait à sa fureur : c'est par là qu'ils se jetèrent pêle-mêle, et Junon étendit devant eux un nuage épais pour retarder leur fuite. Les autres roulèrent dans les gouffres du fleuve, aux tourbillons

argentés, et y tombèrent avec un grand fracas; et les eaux profondes retentirent, et les rives, à l'entour, mugirent avec force : eux, nageaient çà et là, en jetant de grands cris, et se débattaient au milieu des tournants. Comme on voit des sauterelles, chassées par la flamme impétueuse, s'envoler et fuir vers un fleuve : la flamme, allumée soudain, brûle infatigable; et elles tombent de frayeur dans les ondes; ainsi, devant les pas d'Achille, hommes et chevaux pêle-mêle remplissaient le lit retentissant du Xanthe aux gouffres profonds. Le héros, issu de Jupiter, laissa là, sur le rivage, sa lance appuyée contre des tamaris; et, ne gardant que son épée, il s'élança, pareil à un dieu, méditant d'affreux exploits; et il frappait en tous sens; et, sous les coups de son épée, les Troyens poussaient d'horribles gémissements, et l'eau se teignait de sang. De même que les autres poissons fuient devant le dauphin monstrueux, et se pressent, effrayés, dans l'intérieur d'une baie paisible : car il dévore tous ceux qu'il a pu saisir; ainsi les Troyens, dans le lit du fleuve impétueux, se blottissaient au bas des rives escarpées. Achille, quand son bras fut las de carnage, choisit et tira vivants du fleuve douze jeunes gens, destinés à racheter la mort de Patrocle, fils de Ménœtius; il les ramena à bord, immobiles de peur, comme des faons; il leur lia les mains derrière le dos avec des courroies, bien coupées, qu'ils portaient sur leurs cuirasses aux mailles serrées, et chargea ses compagnons de les conduire aux vaisseaux creux; puis, il se replongea dans le fleuve, impatient de massacrer les Troyens. Là, il rencontra un fils de Priam, issu de Dardanus, qui fuyait hors du fleuve : c'était Lycaon, que, dans une course nocturne, il avait surpris jadis et emmené loin du champ paternel. Le Troyen coupait les branches nouvelles d'un olivier sauvage, pour former la rampe de son char, quand, ô malheur imprévu! survint le divin Achille, qui l'emmena dans ses vaisseaux à Lemnos, île bien située, où il le vendit au fils de Jason. Éétion d'Imbros, hôte de Priam, paya pour lui une forte rançon, et l'envoya dans la divine Arisbe, d'où il s'échappa et revint au toit paternel. A son arrivée de Lemnos, il se divertit pendant onze jours avec ses amis; mais, le douzième, un dieu le fit tomber une seconde fois aux mains d'Achille, qui devait l'envoyer chez Pluton, quoiqu'il ne voulût pas y aller. Lors donc que le divin Achille, aux pieds légers, l'aperçut désarmé, sans casque, sans bouclier, et n'ayant même plus sa lance (il avait jeté toutes ses armes à terre, car il sortait du fleuve, couvert de sueur et les genoux brisés par la fatigue), il s'indigna, et dit en son cœur magnanime : « Grands dieux! quel prodige éclate à mes yeux! Sans doute les Troyens superbes, que j'ai immolés, ressusciteront et sortiront du couchant ténébreux, puisque celui-ci a échappé au trépas et est revenu de la sainte Lemnos, où je l'avais vendu : les flots de la mer écumante, qui retient tant de mortels malgré

eux, ne l'ont point arrêté. Eh bien, il goûtera de notre lance acérée, car je veux voir et savoir s'il reviendra de là pareillement, ou si la terre nourricière le retiendra, elle qui retient le plus brave. » Tandis qu'il roulait ces pensées, sans bouger, Lycaon, terrifié, s'approcha, impatient de lui prendre les genoux : il désirait fort au fond du cœur échapper à la mort funeste et à la sombre Parque. Mais Achille, impatient de le blesser, leva sa longue lance ; et Lycaon passa dessous en se baissant, et lui prit les genoux ; et la lance, brûlant de se rassasier de sang humain, s'enfonça dans la terre, après avoir rasé l'épaule du Troyen : d'une main il pressait les genoux d'Achille qu'il implorait, et de l'autre il tenait la lance aiguisée sans la lâcher. Sa bouche suppliante prononça ces paroles ailées : « J'embrasse tes genoux, Achille : épargne-moi, par pitié. Vois en moi, ô nourrisson de Jupiter, un suppliant respectable : car c'est chez toi tout d'abord que je mangeai le grain de Cérès, lorsque tu m'enlevas du champ paternel et m'emmenas loin de mon père et de mes amis, dans la sainte Lemnos, où tu me vendis. Je te valus une hécatombe : aujourd'hui tu recevrais trois fois autant pour ma rançon. Voici la douzième aurore que je suis arrivé à Troie, après bien des traverses ; et, pour la seconde fois, la Parque fatale me remet en tes mains : sans doute suis-je odieux au grand Jupiter, puisqu'il me livre encore à toi. C'est pour peu de jours que m'a enfanté ma mère Laothoé, fille du vieux Altès, qui commande aux belliqueux Lélèges et habite la haute Pédasus, près du Satniœis. Priam compta Laothoé parmi ses nombreuses épouses, et en eut deux fils : tu les auras immolés tous deux. L'un, Polydore, semblable aux dieux, est tombé aux premiers rangs des fantassins, d'un coup de ta lance acérée ; c'est pour moi maintenant qu'est le mal : car je ne me flatte pas d'échapper à ton bras, puisque le destin m'a mis à ta portée. Encore un mot pourtant, et qu'il entre dans ton cœur. Ne me tue pas, car je ne suis pas le frère utérin de cet Hector qui a donné la mort à ton ami, si doux et si vaillant. » Ainsi parla d'un ton suppliant le fils illustre de Priam ; mais ce fut une voix inflexible qui lui répondit : « Insensé ! ne me parle pas de rançon, et finis ce discours. Car avant que Patrocle eût atteint le jour fatal, je trouvais bon parfois d'épargner les Troyens : il en est plus d'un que j'ai pris vivant et vendu. Mais aujourd'hui nul parmi tous les Troyens, et surtout parmi les fils de Priam, ne saurait éviter la mort, pour peu qu'un dieu le fasse tomber entre mes mains devant Ilion. Ami, meurs à ton tour. Pourquoi te lamenter en vain ? Patrocle est mort aussi, lui qui valait bien mieux que toi. Ne vois-tu pas comme je suis moi-même grand et beau : né d'un père illustre, j'ai pour mère une déesse ; et pourtant la mort et la Parque violente m'attendent (ce sera le matin, ou le soir, ou au milieu du jour), lorsqu'un guerrier m'ôtera la vie, soit d'un coup

de sa lance, soit d'une flèche partie de son arc. » A ces mots, les genoux et le cœur manquèrent aussitôt à Lycaon : il lâcha la lance et s'assit les deux bras étendus. Achille, ayant tiré son glaive acéré, le frappa à la clavicule, près du cou : le glaive à deux tranchants pénétra tout entier; le Troyen tomba la tête en avant et resta étendu sur la terre; son sang noir coula et arrosa la terre. Achille le prit par le pied et l'envoya dans le fleuve; et, glorieux de cet exploit, il prononça ces paroles ailées : « Demeure là maintenant avec les poissons, qui lécheront à loisir le sang de ta blessure. Ta mère ne te pleurera point, après t'avoir placé sur un lit funèbre; mais le Scamandre t'emportera dans ses tourbillons au sein vaste des mers; et plus d'un poisson s'élancera en bondissant à la surface noire des vagues, pour manger la graisse luisante de Lycaon. Périssez, jusqu'à ce que nous ayons pris la ville sainte d'Ilion, vous en fuite, et moi semant la mort derrière vous. Il ne vous sera d'aucun secours, ce fleuve, au cours rapide, aux flots argentés, auquel vous avez déjà sacrifié bien des taureaux, et dont les gouffres ont reçu des chevaux vivants. Vous n'en périrez pas moins d'une mort cruelle, jusqu'à ce que vous ayez tous expié le trépas de Patrocle et le carnage que vous avez fait des Grecs près des rapides vaisseaux, pendant mon absence. »

2. — C'est ainsi qu'il parla; et le fleuve, outré de colère, réfléchit en lui-même comment il réprimerait la fougue du divin Achille, et préserverait les Troyens de la ruine. Cependant le fils de Pélée, armé de sa longue lance, s'élança contre Astéropée qu'il brûlait d'immoler : c'était le fils de Pélégon qui naquit du large Axius et de Péribée, l'aînée des filles d'Acessamène, à laquelle s'unit ce fleuve aux gouffres profonds. Achille fondit sur ce guerrier, qui l'attendait de pied ferme au bord du fleuve, tenant deux javelots : le Xanthe avait mis la force dans son cœur : car il était irrité du trépas de cette bouillante jeunesse qu'Achille avait immolée, sans pitié, dans le lit de ses eaux. Lorsqu'ils se furent joints en marchant l'un vers l'autre, le divin Achille, aux pieds rapides, prit le premier la parole et lui dit : « Qui es-tu, et quel peuple est le tien, pour oser m'attendre en face? Malheureux sont les pères de ceux qui affrontent ma vaillance. » Le fils glorieux de Pélégon lui répondit : « Magnanime fils de Pélée, pourquoi m'interroger sur ma naissance? Je viens de la fertile Péonie contrée lointaine, à la tête des Péoniens, armés de longues lances. Voici la onzième aurore depuis que je suis arrivé à Ilion. D'ailleurs je descends de l'Axius, au large lit [de l'Axius qui répand sur la terre une eau si belle]; il engendra Pélégon, fameux par sa vaillance, lequel est, dit-on, mon père. Maintenant donc, combattons, glorieux Achille. » C'est ainsi qu'il parla d'un ton menaçant; le divin Achille leva le frêne du Pélion, et le héros Astéropée lança ses deux javelots à la fois, car il était habile des

deux mains. L'un frappa le bouclier, mais ne le traversa pas de part en part : car l'or, présent d'un dieu, l'arrêta ; l'autre frappa le bras droit d'Achille et lui déchira le coude : un sang noir en jaillit; et le trait, affamé de chair humaine, s'enfonça dans la terre en passant par-dessus l'épaule du héros. A son tour, Achille, impatient de tuer Astéropée, darda contre lui sa lance de frêne au vol rapide; mais il le manqua et frappa la rive élevée où le bois de frêne s'enfonça en frémissant à partir du milieu. Le fils de Pélée, ayant alors tiré le glaive acéré suspendu le long de sa cuisse, s'élança avec fureur sur Astéropée, qui ne pouvait arracher du rivage la lance d'Achille, malgré la vigueur de son bras : trois fois il l'ébranla, impatient de l'arracher ; trois fois sa force le trahit ; à la quatrième, il courba la lance de frêne du petit-fils d'Éaque, dans l'espoir de la briser; mais Achille le prévint et lui porta de près un coup mortel avec son épée. C'est au ventre, près du nombril, qu'il le frappa : toutes ses entrailles se répandirent sur la terre, et les ténèbres voilèrent les yeux du héros expirant. Achille, se précipitant sur son sein, lui enleva ses armes et dit d'une voix triomphante : « Demeure ainsi gisant : il est difficile de lutter contre les enfants du fils tout-puissant de Saturne, fût-on même issu d'un fleuve. Tu te vantais d'être né du fleuve Axius, au large lit; mais moi je prétends descendre du grand Jupiter. Un héros m'a engendré, qui commande aux nombreux Myrmidons : Pélée, fils d'Éaque : or Éaque tenait le jour de Jupiter. Autant Jupiter est supérieur aux fleuves qui se jettent dans la mer, autant la race de Jupiter est supérieure à celle des fleuves. Voyons donc si le grand fleuve que tu as près de toi peut te secourir; mais il est impossible de lutter contre Jupiter, fils de Saturne : le puissant Achéloüs ne saurait l'égaler ; l'Océan immense, au vaste lit, et d'où sortent tous les fleuves, toute la mer, toutes les sources et les fontaines profondes, craint même aussi la foudre du grand Jupiter et son tonnerre horrible, quand il vient à retentir dans le ciel. » Il dit, retira du rivage sa lance d'airain, et laissa là le corps d'Astéropée, qu'il avait privé de la douce existence, étendu sur le sable, où l'onde noire le baignait : les anguilles et les autres poissons l'entouraient, occupés à ronger et à dévorer avidement la graisse de ses flancs. Pour lui, il marcha contre les Péoniens, dont les chars de guerre avaient fui le long du fleuve torrentueux, quand ils virent leur chef abattu dans la mêlée terrible par le bras et par l'épée du fils de Pélée. Alors le rapide Achille tua Thersiloque, et Mydon, et Astypylus, et Mnésus, et Thrasius, et Énius, et Ophélestès : il eût immolé bien d'autres Péoniens encore, si le fleuve, aux gouffres profonds, ne se fût mis en colère, et sous la figure d'un homme, n'eût crié du fond de ses abîmes : « Achille ! tu l'emportes sur tous les mortels par ta force comme aussi par ta fureur impie : car les dieux eux-mêmes te secondent sans cesse. Si le fils de

Saturne t'a permis d'exterminer les Troyens, pousse-les du moins loin de mes rives dans la plaine, pour y accomplir tes exploits terribles. Car mes belles eaux sont déjà remplies de cadavres, et je ne puis plus rouler mon onde dans la mer divine, resserré comme je suis par les cadavres; et toi, tu poursuis le carnage. Allons, arrête-toi enfin ; je suis tout stupéfait moi-même, chef des guerriers. » Achille, aux pieds légers, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Je ferai ce que tu souhaites, Scamandre, fils de Jupiter. Mais je ne cesserai pas d'immoler les insolents Troyens, avant de les avoir refoulés dans la ville et de m'être mesuré face à face avec Hector : il faut qu'il me tue ou que je le tue. »

3. — A ces mots, il fondit sur les Troyens, tel qu'un dieu. Alors le fleuve, aux gouffres profonds, dit à Apollon : « Hélas! dieu dont l'arc est d'argent, nourrisson de Jupiter, tu as mal exécuté les volontés du fils de Saturne, qui t'a commandé expressément de secourir et d'assister les Troyens, jusqu'à l'heure tardive où se coucherait le soleil, et où les ombres noirciraient les fertiles campagnes. » Il dit; et Achille, habile à manier la lance, sauta de la rive escarpée au milieu de l'eau. Le fleuve se jeta sur lui en gonflant son onde furieuse; il souleva et bouleversa tous ses flots; il poussa les nombreux cadavres que le bras meurtrier d'Achille avait entassés dans son lit, et les rejeta sur la terre en mugissant comme un taureau. Les Troyens qui vivaient encore, il les sauva dans ses belles eaux, en les cachant au sein de ses gouffres profonds. Les vagues soulevées se dressèrent menaçantes autour d'Achille, et le courant heurta avec force son bouclier. Le héros, qui ne pouvait plus se tenir sur ses pieds, saisit de ses mains un orme grand et de belle taille : l'arbre, en tombant avec ses racines, déchira tout le rivage, retint les belles ondes avec ses branches épaisses, et forma, couché tout de son long, une sorte de pont par où le héros, sautant hors de l'abîme, s'élança d'un pas rapide à travers la plaine. Il tremblait; et le dieu puissant, loin de s'arrêter, et noircissant la surface de ses ondes, se précipitait sur le divin Achille, pour arrêter sa fureur guerrière et sauver les Troyens de la ruine. Le fils de Pélée franchit à chaque saut la distance d'une portée de javelot, avec l'impétuosité de l'aigle noir, l'aigle chasseur, le plus fort et le plus vite des oiseaux. Ainsi volait Achille : et, sur sa poitrine, l'airain rendait un son terrible : il fuyait obliquement, pour échapper au fleuve; mais le fleuve, coulant sur ses traces, le poursuivait avec un grand fracas. Lorsqu'un fontenier dirige au travers des plantes et des jardins le cours de l'eau fournie par une source profonde, il jette de côté, la pioche à la main, les obstacles qui obstruent le canal : le ruisseau coule, et tous les petits cailloux s'agitent sous son onde, qui se précipite en murmurant sur le terrain incliné et devance même son guide : ainsi

le flot du Scamandre atteignait constamment Achille, malgré sa rapidité : car les dieux sont plus puissants que les hommes. Toutes les fois que le divin Achille, aux pieds légers, s'efforçait de lui faire face et de reconnaître si tous les Immortels, qui habitent le vaste ciel, étaient à sa poursuite, autant de fois les vagues énormes du fleuve, issu de Jupiter, venaient lui battre les épaules; il bondissait au-dessus des eaux, le cœur affligé; mais le fleuve impétueux lui faisait plier les genoux en coulant obliquement et lui dérobant la terre sous les pieds. Le fils de Pélée se lamenta, les yeux tournés vers le vaste ciel : « Grand Jupiter! n'y a-t-il donc aucun dieu qui, touché de pitié, ose me délivrer de ce fleuve? A ce prix, je consens à tout souffrir. Nul parmi les habitants du ciel n'est coupable envers moi autant que ma mère chérie, qui m'a séduit par des mensonges : elle disait que je périrais sous les murs des belliqueux Troyens, atteint par les flèches rapides d'Apollon. Que ne suis-je mort de la main d'Hector, le plus vaillant des hommes que cette terre a nourris ! Alors un brave m'aurait ôté la vie, et il aurait eu les dépouilles d'un brave. Mais aujourd'hui ma destinée est de mourir d'une mort déplorable, enfermé dans ce grand fleuve, comme un jeune porcher, entraîné par le torrent qu'il traversait dans la saison des pluies. »

4. — Il dit; aussitôt Neptune et Minerve s'approchèrent de lui sous des figures mortelles: ils lui prirent la main dans leurs mains et le rassurèrent par leurs paroles. Neptune, le dieu qui ébranle la terre, parla le premier : « Fils de Pélée, ne tremble pas à ce point, et cesse de te troubler: nous deux, Pallas-Minerve et moi, sommes tes divinités auxiliaires, avec le consentement de Jupiter. Ta destinée n'est pas de succomber sous ce fleuve; au contraire, il s'arrêtera bientôt, comme tu le verras toi-même. Mais nous avons un sage conseil à te donner, que tu feras bien de suivre : ne cesse point le combat, funeste à tous, avant d'avoir refoulé dans les remparts glorieux d'Ilion tous ceux des Troyens qui échapperont à tes coups; quand tu auras ôté la vie à Hector, retourne aux vaisseaux : nous te donnons cette gloire à conquérir. » Après avoir ainsi parlé, les deux divinités rejoignirent les Immortels. Achille, que l'ordre des dieux avait vivement animé, s'élança dans la plaine : or elle était entièrement couverte par les eaux débordées, où flottaient en grand nombre les belles armes et les cadavres des jeunes guerriers immolés par Achille. Il s'avança par sauts et par bonds, en remontant le courant ; et le fleuve, au large lit, ne l'arrêta point : car Minerve lui avait inspiré une grande force. Le Scamandre ne ralentit pas pour cela sa fureur : il n'en fut que plus irrité contre le fils de Pélée : il enfla ses vagues, les souleva à une grande hauteur, et cria d'une voix forte au Simoïs : « Cher frère, réprimons à nous deux la fougue de ce guerrier : car il renversera bientôt la grande ville du roi

Priam, et les Troyens ne tiendront plus sur le champ de bataille; viens donc au plus vite à mon aide: grossis ton cours de l'eau des fontaines, précipite tous les torrents, soulève de hautes vagues, roule avec un grand bruit et troncs d'arbres et rochers, afin que nous arrêtions cet homme féroce, qui triomphe maintenant et respire une audace égale à celle des dieux. Je déclare donc que sa force ne le servira pas, non plus que sa beauté, ni ses belles armes, qui resteront tout au fond de mes abîmes, ensevelies sous la vase. Bien plus : je l'envelopperai lui-même de sable, et répandrai autour de lui un amas de gravier: les Grecs ne pourront pas recueillir ses os, tant sera épaisse la couche de limon dont je le couvrirai. C'est là que sera son tombeau ; et les Grecs n'auront pas besoin d'amasser la terre sur son corps, quand ils célébreront ses funérailles. » Il dit; et l'onde troublée monta furieuse et mugissante, et fondit sur Achille avec l'écume, le sang et les cadavres; les vagues empourprées du fleuve, issu de Jupiter, se dressaient et entraînaient le fils de Pélée. Junon poussa un cri: elle tremblait pour Achille, et craignait que le grand fleuve, aux gouffres profonds, ne l'engloutît. Aussitôt elle adressa la parole à Vulcain, son fils chéri : « Lève-toi, Vulcain, mon enfant : car nous croyons que le Xanthe impétueux est un adversaire à combattre digne de toi. Viens au plus vite à notre aide, et déploie tes flammes ardentes; moi, aidée de Zéphire et du rapide Notus, je vais exciter du fond de la mer un violent ouragan, qui consumera les têtes et les armes des Troyens, en propageant l'incendie funeste. Pour toi, brûle les arbres qui bordent le Xanthe, et porte le feu jusque dans son sein : ne te laisse détourner ni par ses paroles mielleuses ni par ses menaces, et ne ralentis point ta fureur, avant que ma voix t'en ait donné le signal: alors tu arrêteras la flamme infatigable. » Elle dit; et Vulcain apprêta la flamme terrible : d'abord le feu s'alluma dans la plaine et brûla les nombreux cadavres que le bras meurtrier d'Achille y avait entassés: toute la plaine fut desséchée et l'onde limpide arrêtée. Comme en automne Borée sèche en un instant un terrain nouvellement arrosé, et réjouit le cœur de celui qui le cultive: ainsi toute la plaine fut séchée, et les morts consumés. Alors Vulcain tourna la flamme resplendissante contre le fleuve : les ormes brûlaient, et les saules, et les tamaris; le lotus brûlait aussi, et le jonc, et le souchet, qui croissaient en foule sur les rives charmantes du fleuve. Les anguilles et les autres poissons étaient aux abois : ils plongeaient çà et là dans les gouffres et dans les belles ondes, poursuivis par le souffle de l'industrieux Vulcain. Le fleuve lui-même était embrasé: il prit la parole et dit : « Vulcain, il n'est pas de dieu qui puisse rivaliser avec toi; je ne saurais non plus combattre tes feux dévorants: cesse la lutte. Le divin Achille peut chasser à l'instant les Troyens de la ville: qu'ai-je affaire de combattre et de

les secourir? » Il dit; et le feu le brûlait, et ses belles ondes bouillonnaient. Comme on voit bouillir à l'intérieur, et sous l'action d'un grand feu, le bassin où fond la graisse d'un porc engraissé avec soin : le bois sec placé sous le vase le fait déborder de toutes parts : ainsi les belles eaux du fleuve étaient embrasées et bouillaient; il ne pouvait plus couler, mais son cours était arrêté; il succombait au souffle ardent de l'industrieux Vulcain. Alors implorant Junon, il lui adressa ces paroles ailées : « Junon, pourquoi ton fils, s'attaquant à moi de préférence, a-t-il troublé mon cours? Je ne suis pourtant pas coupable envers toi autant que tous les autres dieux qui sont les auxiliaires des Troyens. Je m'apaiserai néanmoins, si tu l'ordonnes; mais qu'il s'apaise aussi. Je suis prêt à jurer encore que je ne ferai rien pour retarder la fatale journée d'Ilion, lors même que la flamme ardente consumera Troie tout entière, embrasée par les fils belliqueux de la Grèce. » A peine Junon, la déesse aux bras blancs, eut-elle entendu ces mots, qu'elle dit aussitôt à Vulcain, son fils chéri : « Vulcain, mon fils si renommé, calme-toi : car il ne convient pas de maltraiter ainsi un dieu immortel, en faveur des hommes. » Elle dit; et Vulcain éteignit l'incendie terrible; et le flot, rétrogradant, reprit son cours tranquille. La fureur du Xanthe une fois domptée, les deux divinités cessèrent la lutte : car Junon les retint, malgré son courroux.

5. — Cependant une lutte cruelle, terrible, éclata parmi les autres dieux : car leur cœur balançait entre deux partis. Ils s'entre-choquèrent avec un grand tumulte; et la vaste terre mugit, et le ciel retentit à l'entour des éclats de la trompette. Jupiter l'entendit, assis dans l'Olympe, et son cœur tressaillit de joie, quand il vit les dieux aux prises. Alors ils ne se tinrent pas plus longtemps à l'écart : car Mars, le dieu qui transperce les boucliers, commença la lutte : armé de sa lance d'airain, il s'élança, le premier, contre Minerve, et lui adressa des paroles outrageantes : « Pourquoi donc, mouche éhontée, ton audace insatiable allume-t-elle la guerre entre les dieux, et quelle ardeur si grande t'emporte! Ne te souvient-il plus du jour où tu excitas Diomède, fils de Tydée, à me blesser? Toi-même, saisissant la lance éclatante, la poussas droit sur moi, et déchiras mon beau corps. Aussi pensé-je que tu vas me payer aujourd'hui tout ce que tu m'as fait. » A ces mots, il frappa l'égide, garnie de franges, l'égide terrible, que la foudre même de Jupiter ne peut briser : c'est là que Mars, souillé de sang, frappa Minerve avec sa longue lance. La déesse, ayant reculé, prit dans sa main robuste une pierre qui gisait dans la plaine : pierre noire, raboteuse, énorme, que les hommes d'autrefois avaient placée pour servir de borne à un champ. Elle la lança sur le cou de l'impétueux Mars : ses genoux ployèrent, et dans sa

chute, il couvrit sept arpents; la poussière souilla sa chevelure, et ses armes retentirent à l'entour. Pallas-Minerve sourit; et, glorieuse de cet exploit, elle lui adressa ces paroles ailées : « Insensé ! n'as-tu point encore reconnu combien ma force est supérieure à la tienne, pour venir te mesurer avec moi ? Ressens ainsi l'effet des imprécations de ta mère, qui, dans sa colère, te prépare des maux, parce que tu as abandonné les Grecs, pour secourir les insolents Troyens ! » Après avoir ainsi parlé, elle détourna ses yeux étincelants. Vénus, fille de Jupiter, prit Mars par la main et l'emmena : il poussait de profonds soupirs et avait peine à recueillir ses esprits. Quand Junon, la déesse aux bras blancs, s'en aperçut, elle adressa aussitôt à Minerve ces paroles ailées : « Grands dieux ! fille indomptable de Jupiter, qui tient l'égide, vois cette mouche éhontée qui emmène encore Mars, fléau des mortels, à travers le tumulte, loin de l'ardente mêlée. Vole à sa poursuite. » Elle dit; et Minerve s'élança, la joie dans le cœur; puis, fondant sur Vénus, elle la frappa si fort à la poitrine avec sa main robuste, que les genoux et le cœur lui manquèrent à la fois. Les deux divinités restèrent donc étendues sur la terre nourricière; et Minerve, glorieuse de cet exploit, prononça ces paroles ailées : « Puissent tous les autres dieux, auxiliaires des Troyens, lorsqu'ils combattent contre les Grecs, armés de la cuirasse, être aussi hardis, aussi entreprenants que Vénus, qui, pour secourir Mars, vient d'affronter ma vaillance ! Car alors il y aurait longtemps que la guerre serait terminée, et que nous aurions renversé la ville bien bâtie d'Ilion. »

6. — Elle dit ; et Junon, la déesse aux bras blancs, sourit. Cependant le puissant Neptune adressa la parole à Phébus-Apollon : « Phébus, pourquoi donc restons-nous à l'écart ? Cela nous sied-il, quand les autres ont commencé la lutte ? Quelle honte pour nous de retourner sur l'Olympe, dans le palais d'airain de Jupiter, sans avoir combattu ! Commence, car tu es le plus jeune : ce n'est pas à moi d'attaquer, puisque je suis né le premier, et que j'ai plus d'expérience. Insensé ! combien ton esprit est dépourvu de sens ! Ne te souvient-il plus de tout ce que nous avons souffert devant Troie, seuls parmi les dieux, lorsque, exilés par Jupiter, nous servîmes une année entière, pour un salaire convenu, le superbe Laomédon, et qu'il nous dictait ses ordres ? Moi, je bâtis aux Troyens une ville et des remparts larges et magnifiques, pour que la ville fût inexpugnable ; toi, Phébus, tu faisais paître les bœufs, à la démarche lente, aux cornes tortues, sur les mamelons et dans les gorges boisées de l'Ida. Mais, quand les Heures bienfaisantes amenèrent le terme fixé pour le salaire, le perfide Laomédon nous frustra complètement du prix de notre travail et nous renvoya avec menaces. Il te menaça du moins de t'attacher les pieds et les mains, et de te vendre dans les îles lointaines : il pro-

mit qu'il nous couperait à tous deux les oreilles avec l'airain. Nous nous en retournâmes, la colère dans le cœur, indignés qu'il nous privât du salaire convenu. Voilà pourquoi tu favorises aujourd'hui son peuple? Que n'unis-tu tes efforts aux nôtres, pour que les insolents Troyens périssent misérablement jusqu'au dernier avec leurs enfants et leurs respectables épouses? » Apollon, le dieu qui perce de loin, lui répondit : « Neptune, tu m'accuserais de folie, si je combattais contre toi pour de misérables mortels, qui, semblables aux feuilles, prospèrent aujourd'hui et se nourrissent des fruits de la terre, et qui demain se flétrissent et meurent. Cessons donc au plus tôt le combat et laissons-les se battre entre eux. » Après avoir ainsi parlé, il tourna ses pas d'un autre côté : car il n'osait par respect en venir aux mains avec son oncle paternel. Mais il fut durement repris par sa sœur, la reine des bêtes fauves [Diane chasseresse, qui lui adressa ces paroles outrageantes] : « Tu fuis, ô dieu qui perces de loin ! Tu as abandonné la victoire tout entière à Neptune, et tu lui as procuré une vaine gloire ! Insensé ! pourquoi porter alors, sans raison, cet arc inutile? Que je ne t'entende plus te vanter dans le palais de notre père, comme tu l'as fait naguère en présence des dieux immortels, que tu combattrais face à face contre Neptune. » Elle dit; et Apollon, qui perce de loin, ne lui répondit pas. Mais l'épouse vénérable de Jupiter, cédant à sa colère [s'emporta contre Diane en termes injurieux] : « Comment oses-tu, chienne impudente, t'opposer à moi? Il te sera difficile de me résister, quoique tu portes un arc : car Jupiter t'a établie lionne parmi les femmes, et t'a permis de tuer celle qui te plaît. Sans doute il est plus commode d'abattre les bêtes fauves sur les montagnes et les biches sauvages, que de combattre vaillamment contre de plus forts que soi. Veux-tu apprendre la guerre? tu sauras combien je l'emporte sur toi, puisque tu oses te porter mon égale. » Elle dit; et de la main gauche elle lui saisit les deux mains près du poignet, tandis qu'avec la droite elle lui enleva son carquois des épaules; puis elle lui en donna sur les oreilles en souriant; Diane se tourna de côté et d'autre, et les flèches rapides tombèrent. Ensuite la déesse s'enfuit, toute en larmes, comme une colombe, qui, poursuivie par un épervier, s'envole dans le creux d'un rocher, son asile : car il n'est pas dans sa destinée de périr : telle Diane s'enfuit en pleurant, et laissa là son carquois. Le meurtrier d'Argus, messager des dieux, s'adressa à Latone : « Latone, je ne combattrai pas contre toi : il est périlleux de se mesurer avec les épouses de Jupiter, qui rassemble les nuages. Vante-toi, sans perdre le temps, parmi les dieux immortels, de m'avoir vaincu par ta force terrible. » Il dit; et Latone ramassa l'arc recourbé et les flèches éparses çà et là dans un tourbillon de poussière; et, les ayant prises, elle suivit sa fille, qui était arrivée sur l'Olympe, dans le palais d'airain

de Jupiter. Diane s'assit en pleurant sur les genoux de son père ; et son vêtement divin tremblait. Le fils de Saturne l'attira vers lui et l'interrogea avec un doux sourire : « Qui est celui d'entre les habitants du ciel, ma chère enfant, qui t'a mise en cet état [sans raison, comme si tu avais commis un attentat en présence de tous] ? » La bruyante déesse, à la belle couronne, lui répondit : « C'est ton épouse, mon père, qui m'a maltraitée : c'est Junon, aux bras blancs, qui excite entre les Immortels la discorde et les querelles. » Telles sont les paroles qu'ils échangeaient.

7. — Cependant Phébus-Apollon entra dans la sainte Ilion : il s'intéressait aux murailles de cette ville bien bâtie ; il craignait que les Grecs ne les renversassent en ce jour, contre l'ordre des destins. Les autres dieux immortels retournèrent sur l'Olympe, ceux-ci irrités, ceux-là triomphants, et s'assirent auprès de Jupiter qu'environnent de sombres nuages. Mais Achille immolait à la fois et les Troyens et les chevaux solipèdes. Comme dans une ville embrasée, la fumée, que pousse la colère des dieux, monte et s'élève jusqu'au vaste ciel, apportant à tous la souffrance, à plusieurs la ruine : de même Achille apporta aux Troyens la souffrance et la ruine. Le vieux Priam, debout sur la tour, bâtie par un dieu, aperçut le gigantesque Achille : devant lui, les Troyens en déroute s'élançaient pêle-mêle et ne résistaient plus. Il gémit et descendit de la tour sur le sol pour donner ses ordres, le long des remparts, aux illustres gardiens des portes : « Tenez les portes ouvertes jusqu'à ce que nos troupes fugitives soient entrées dans la ville : car Achille s'approche, en les chassant devant lui : c'est maintenant, je crois, qu'il y aura du malheur. Puis, quand elles auront repris haleine au sein de nos remparts, refermez les solides battants : car je crains que cet homme pernicieux ne se précipite dans nos murs. » Il dit ; et les gardes enlevèrent les barrières qui fermaient les portes, et les portes ouvertes firent le salut des Troyens : Apollon s'élança à leur rencontre, pour les sauver de la ruine : brûlants de soif, souillés de poussière, les fugitifs accouraient de la plaine droit vers la ville et ses remparts élevés : Achille les serrait de près, la lance à la main : une rage violente possédait toujours son cœur impatient de remporter la victoire.

8. — Alors les fils des Grecs auraient pris Troie, aux portes élevées, si Phébus-Apollon n'avait suscité le divin Agénor, noble et valeureux fils d'Anténor. Il mit l'audace dans son cœur ; et, pour le défendre contre les mains pesantes de la mort, il se tint près de lui, appuyé contre un chêne et enveloppé d'un nuage épais. A l'aspect d'Achille, destructeur de cités, il s'arrêta ; et l'âme du guerrier, immobile, s'agitait en sens divers : il gémit et dit en son cœur magnanime : « Malheureux que je suis ! si je fuis devant le

terrible Achille, du côté où se presse le reste des Troyens éperdus, il ne m'en atteindra pas moins et m'égorgera dans ma faiblesse. Si je laissais, d'autre part, Achille, fils de Pélée, pourchasser les fuyards, et que, m'éloignant des remparts, je gagnasse la plaine d'Ilion par un autre chemin, j'atteindrais les mamelons de l'Ida, et je m'enfoncerais dans les taillis : et le soir, quand j'aurais rafraîchi dans le fleuve mon corps baigné de sueur, je rentrerais dans Ilion. Mais pourquoi mon esprit se préoccupe-t-il de ces pensées? J'ai peur qu'il ne me voie m'élancer dans la plaine et loin de la ville, et que, volant sur mes traces, il ne m'atteigne grâce à ses pieds rapides : alors, il ne me sera plus possible d'échapper à la mort et aux Parques : car il est bien supérieur en force à tous les hommes. Que ne vais-je à sa rencontre devant nos murs? car son corps est sans doute vulnérable à l'airain acéré ; il n'a qu'une âme, et les hommes le disent mortel [quoique Jupiter, fils de Saturne, lui donne la victoire]. » A ces mots, il ramassa ses forces et attendit Achille : son cœur vaillant brûlait du désir de combattre. Comme la panthère s'élance d'un épais fourré à la rencontre du chasseur, sans trembler ni songer à la fuite, lorsqu'elle a entendu les aboiements : quoique le chasseur l'ait blessée, le premier, de près ou de loin, elle ne renonce point à la lutte, fût-elle transpercée d'un javelot, avant d'avoir joint son ennemi ou d'avoir succombé. De même le fils de l'illustre Anténor, le divin Agénor, ne voulait point fuir avant de s'être mesuré avec Achille. Le corps couvert de son bouclier bien arrondi, il dardait sa lance contre lui, et criait d'une voix forte : « Sans doute, glorieux Achille, tu te flattais dans ton cœur de renverser en ce jour la ville des fiers Troyens! Insensé! elle causera encore aux Grecs bien des douleurs. Nous sommes dans ses murs une foule de guerriers valeureux qui défendons Ilion, et combattons pour nos pères chéris, nos épouses et nos fils. Toi, tu trouveras ici la mort, tout redoutable et audacieux guerrier que tu sois. » Il dit ; et, d'une main robuste, lança un javelot acéré, qui, sans dévier, frappa la jambe d'Achille, au-dessous du genou : l'étain nouvellement forgé, dont elle était entourée, rendit un son terrible, et l'airain rebondit sur le coup, sans pénétrer : car les présents du dieu le repoussèrent. A son tour, le fils de Pélée fondit sur Agénor, semblable aux dieux ; mais Apollon, lui refusant la victoire, enleva le Troyen, le couvrit d'un nuage épais et le mit en sûreté loin du combat. Ensuite, par une ruse, il entraîna le fils de Pélée loin de l'armée. Car le dieu qui perce de loin, en tout semblable à Agénor, se tint debout devant Achille, qui s'élança à sa poursuite. Tandis que le héros le poursuivait à travers la plaine féconde, et le détournait le long du fleuve Scamandre, aux gouffres profonds (car Apollon, le devançant seulement de quelques pas, l'amusait par sa ruse, pour qu'il espérât toujours l'atteindre à

la course), les autres Troyens, en déroute, entrèrent en foule, et le cœur joyeux, dans la ville, et Troie se remplit de leurs phalanges pressées. Ils n'avaient pas le courage de s'attendre les uns les autres hors des remparts et de reconnaître qui avait échappé et qui avait péri dans le combat; mais tous ceux que leurs pieds et leurs genoux avaient sauvés se précipitaient avec joie dans la ville.



H. MOTTE INV. QUANTIN ÉD.

XXII

CHANT XXII

ARGUMENT

1. Les Troyens sont rentrés dans la ville : Hector seul est resté dehors. Achille le poursuit; mais Apollon, sous la figure d'Hector, égare le héros grec. Achille, désabusé, lui reproche sa ruse et revient vers la ville. — 2. Priam voit Achille revenir, et supplie Hector de rentrer : Hécube joint ses prières à celles de Priam; mais Hector demeure, le cœur agité de pensées diverses. — 3. Achille s'approche; Hector s'enfuit : Achille vole à sa poursuite; ils font trois fois le tour de la ville. Jupiter, qui les voit, plaint Hector; mais Minerve réclame l'exécution des destinées, et Jupiter y consent. — 4. Minerve quitte le ciel, et Apollon, de son côté, protège pour la dernière fois Hector et le ranime. Jupiter pèse les destinées des deux héros : l'heure d'Hector est venue. Apollon l'abandonne; et Minerve, sous la figure de Déiphobe, l'enhardit au combat. — 5. Hector défie Achille : il demande seulement que le corps du vaincu soit respecté; mais Achille ne veut s'engager à rien. Le combat commence : Hector lance en vain son javelot; il ne voit plus Déiphobe et comprend que sa perte est assurée. — 6. Hector tombe mortellement blessé : Achille insulte son ennemi qui le supplie de rendre son corps à ses parents. Hector, mourant, lui prédit qu'il périra de la main de Pâris et d'Apollon. — 7. Achille dépouille le cadavre : les Grecs l'insultent et le blessent à l'envi. Achille retourne aux vaisseaux, en traînant le corps d'Hector derrière son char. — 8. Douleur et lamentation de Priam, d'Hécube, d'Andromaque.

1. — Ainsi les Troyens rentrés dans la ville en fuyant, comme des faons, séchaient leur sueur et buvaient pour étancher leur soif, appuyés contre les beaux parapets; d'autre part, les Grecs s'approchaient du rempart, le bouclier appuyé sur les épaules. Hector, enchaîné par la Parque fatale, demeura seul hors d'Ilion, devant la porte Scée. Cependant Phébus-Apollon adressa la parole au fils de Pélée : « Pourquoi, fils de Pélée, n'étant qu'un simple mortel, poursuivre de tes pieds rapides un dieu immortel comme moi? Tu n'as point reconnu encore que je suis un dieu, et ta fureur ne se ralentit pas. Tu ne te soucies plus de combattre les Troyens que tu as mis en fuite et qui se sont renfermés dans leur ville, pendant que tu t'es égaré sur mes pas.

Mais tu ne me tueras point, car je ne suis pas sujet à la mort. » Plein de colère, Achille, aux pieds légers, lui répondit : « Tu m'as fait tort, Apollon, ô le plus pernicieux de tous les dieux, en m'amenant ici, loin des remparts : sans toi, bien des Troyens encore auraient mordu la poussière avant d'atteindre Ilion. Moi, tu m'as privé d'une grande gloire ; eux, tu les as sauvés facilement : car tu n'as point à craindre ma vengeance. Certes, je me vengerais, si j'en avais le pouvoir. » A ces mots, il se précipita fièrement vers la ville, comme un cheval, habitué à vaincre dans la course des chars, vole aisément, le corps allongé, à travers la plaine : tel Achille mouvait ses pieds et ses genoux rapides.

2. — Le vieux Priam, le premier, aperçut ce héros resplendissant dans sa course à travers la plaine, comme l'étoile qui paraît en automne : ses rayons éclatants brillent entre toutes les étoiles dans l'obscurité de la nuit ; les hommes l'appellent le chien d'Orion : c'est un astre étincelant ; mais, signe funeste, il apporte une fièvre ardente aux misérables mortels : tel brillait l'airain sur la poitrine d'Achille courant. Le vieillard gémit ; il se frappa la tête avec les mains ; et, levant les bras, il appela et supplia son fils à grands cris : or celui-ci se tenait devant les portes, brûlant d'un vif désir de combattre contre Achille. Le vieillard lui adressa ces paroles touchantes en lui tendant les mains : « Hector, mon cher fils, n'attends pas, seul et sans les nôtres, ce guerrier, de peur que tu ne périsses vaincu par le fils de Pélée : car il est beaucoup plus fort que toi. Le misérable ! que n'est-il cher aux dieux, comme il me l'est à moi-même ! bientôt étendu dans la plaine, il serait la pâture des chiens et des vautours ; et la douleur cruelle sortirait de mon cœur. C'est lui qui m'a privé de tant de fils vaillants, tuant les uns et vendant les autres dans des îles lointaines. En ce moment même où les Troyens se sont renfermés dans la ville, je ne puis apercevoir mes deux fils Lycaon et Polydore, que me donna Laothoé, supérieure à toutes les femmes. S'ils vivent dans le camp ennemi, nous les rachèterons plus tard avec de l'airain et de l'or : car il y en a dans notre palais : le vieux et illustre Altès en a beaucoup donné à sa fille. S'ils sont déjà morts et dans les demeures de Pluton, notre cœur en gémira, à ta mère et à moi qui les avons engendrés ; mais la douleur de nos peuples durera moins longtemps, pourvu que tu ne meures pas toi-même vaincu par Achille. Entre donc dans nos murs, mon enfant, pour sauver les Troyens et les Troyennes, pour ne pas procurer une grande gloire au fils de Pélée, et te ravir la douce existence. Prends, en outre, pitié de moi, infortuné, qui vis encore, et que le fils puissant de Saturne, au terme de ma vieillesse, fera périr misérablement, quand j'aurai vu des maux sans nombre, mes fils immolés, mes filles traînées en captivité,

mes appartements dévastés, mes petits-enfants jetés contre terre dans un horrible carnage, et mes brus ravies par les mains pernicieuses des Grecs. Moi-même enfin, les chiens carnassiers me traîneront peut-être devant ma porte, après qu'un ennemi aura arraché la vie de mon corps en me frappant avec l'airain acéré ou en me perçant de loin; et ces gardiens de ma demeure, que j'ai nourris des mets de ma table, boiront mon sang, et, leur rage assouvie, se coucheront dans le vestibule. Il sied parfaitement à un jeune homme, qui a péri dans les combats, et dont le corps a été déchiré par l'airain, d'être étendu à terre : dans son cadavre même, tout est beau, quoi qu'il fasse voir ; mais, quand les chiens défigurent la tête blanche, la barbe blanche et les parties honteuses d'un vieillard égorgé, il n'y a rien de plus pitoyable pour les misérables mortels. » Ainsi parlait le vieillard ; et, avec ses mains il arrachait les cheveux blancs de sa tête ; mais il ne fléchit point le cœur d'Hector. Sa mère, d'autre part, se lamentait et versait des larmes ; et, découvrant d'une main son sein, elle lui montrait de l'autre ses mamelles ; et, tout en larmes, elle lui adressa ces paroles ailées : « Hector, mon enfant, respecte ces mamelles, et prends pitié de moi-même. Si je t'ai jamais présenté ce sein qui endort les chagrins, souviens-t'en, mon cher enfant. Repousse ton ennemi, mais que ce soit en rentrant dans nos murs, et ne l'attends pas pour te mesurer avec lui. Le misérable ! s'il te tue, nous ne te pleurerons pas sur un lit funèbre, ô rejeton chéri, ni moi qui t'ai enfanté, ni ton épouse richement dotée : loin de nous, les chiens agiles te dévoreront près des vaisseaux des Grecs. » C'est ainsi qu'en pleurant, ils parlaient tous deux à leur fils chéri et le suppliaient instamment ; mais ils ne fléchissaient point le cœur d'Hector : il attendait le gigantesque Achille, qui s'avançait à sa rencontre. Tel qu'un serpent féroce attend le voyageur dans le trou d'un rocher : repu d'herbes malfaisantes, une violente colère s'est emparée de lui ; et il lance d'horribles regards en se roulant autour de son repaire : tel Hector, possédé d'une ardeur insatiable, ne reculait point, appuyant son bouclier radieux comme une tour en saillie ; et alors, indigné, il dit en son cœur magnanime : « Malheureux que je suis ! si je franchis les portes et rentre dans ces murs, Polydamas sera le premier à m'accabler de reproches, lui qui me pressa de ramener les Troyens dans la ville, la nuit terrible où s'est levé le divin Achille. Mais moi, je ne l'écoutai point ; et cela pourtant eût beaucoup mieux valu. Maintenant que j'ai perdu l'armée par ma sottise, je redoute les Troyens et les Troyennes au voile traînant ; plus d'un peut-être moins vaillant que moi dira : « Hector, « trop confiant en ses forces, a perdu l'armée. » Voilà comme ils parleront : alors il vaudrait beaucoup mieux pour moi revenir après avoir combattu et tué Achille, ou périr glorieusement de sa main pour ma patrie. Mais si, dépo-

sant mon bouclier bombé et mon casque solide, et laissant ma lance appuyée contre le mur, j'allais moi-même à la rencontre de l'irréprochable Achille, et que je lui promisse de rendre aux Atrides Hélène, et, avec elle, tous les trésors que Pâris a transportés à Troie dans ses vaisseaux creux, ce qui fut l'origine de la guerre ; si je promettais, en outre, de partager entre les Grecs les autres richesses que renferme cette ville, et qu'ensuite je fisse jurer aux anciens de Troie de ne rien cacher, mais de faire deux parts égales [de tous les biens que l'aimable ville contient dans son enceinte]... Mais pourquoi mon esprit se préoccupe-t-il de ces pensées? Je ne veux point l'aborder en suppliant ; il n'aura pour moi ni pitié ni égards ; et, me voyant sans défense, il me tuera sur l'heure, comme une femme, lorsque je me serai dépouillé de mes armes. Ce n'est pas le moment de parler avec lui du haut d'un chêne ou d'un rocher, comme font la jeune fille et le jeune homme [la jeune fille et le jeune homme dans un entretien amoureux]. Il vaut mieux en venir aux mains, pour que nous sachions le plus tôt possible auquel des deux le roi de l'Olympe donnera la victoire. »

3. — Tandis que, sans bouger, il roulait ces pensées, Achille s'approcha, égal à Mars, dont le casque s'agite dans les combats : il brandissait près de son épaule droite le terrible frêne du Pélion, et, autour de lui, resplendissait l'airain, pareil à l'éclat d'un feu ardent ou du soleil qui se lève. A son aspect, Hector, saisi d'un frisson, n'eut plus le courage de l'attendre à cette place : il laissa les portes derrière lui, et s'enfuit effrayé. Le fils de Pélée s'élança sur ses traces, plein de confiance dans ses pieds rapides. Comme, sur les montagnes, l'autour, le plus agile des oiseaux, chasse aisément la timide colombe : elle fuit d'un vol oblique; et, lui s'approche, en jetant des cris aigus, et redouble ses élans : car son cœur brûle de la saisir : ainsi le héros, plein d'ardeur, volait droit sur Hector, qui fuyait sous les remparts de Troie, et mouvait ses genoux rapides. Tous deux, longeant la colline et le figuier sauvage, jouet des vents, étaient emportés par leur course rapide, loin des murs, sur la route des chars. Ils arrivèrent aux sources limpides d'où jaillissent les deux fontaines du tortueux Scamandre : l'une épanche une eau chaude et exhale alentour une fumée pareille à celle d'un feu ardent ; l'autre coule en été froide comme la grêle ou la neige ou la glace. Près de ces fontaines, sont des bassins de pierre, larges et beaux, où les femmes des Troyens et leurs filles charmantes lavaient naguère leurs robes brillantes, au temps de la paix, avant l'arrivée des fils des Grecs. C'est là qu'ils passèrent en courant, l'un fuyant, l'autre courant sur ses traces : devant fuyait un brave ; plus brave était celui qui le poursuivait rapidement : car ils ne combattaient pas pour obtenir une victime ou la peau d'un bœuf, qui sont les prix réservés au vain-

queur dans les courses ; mais ils couraient pour la vie d'Hector, dompteur de coursiers. Comme, aux funérailles d'un héros, des coursiers solipèdes, habitués à vaincre, s'élancent avec une extrême vitesse vers la borne, où les attend un grand prix, un trépied, ou une femme : ainsi les deux guerriers, emportés par leurs pieds rapides, firent trois fois le tour de la ville de Priam. Tous les dieux les regardaient, et le père des hommes et des dieux leur adressa le premier la parole : « Hélas, je vois un homme qui m'est cher, poursuivi autour de ces murs ; mon cœur plaint Hector qui a brûlé en mon honneur bien des cuisses de taureaux, tantôt sur les cimes de l'Ida, aux gorges nombreuses, tantôt sur les hauteurs de la ville : voilà maintenant que le divin Achille le poursuit de ses pieds rapides autour de la ville de Priam. Allons! réfléchissez et délibérez si nous le sauverons de la mort, ou si, tout brave qu'il est, nous le ferons déjà tomber sous Achille, fils de Pélée. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit : « O mon père, dieu qui lance la foudre et qu'enveloppent de sombres nuages, que dis-tu là? Un homme mortel, dont la destinée est fixée depuis longtemps, tu veux le soustraire à la mort si terrible ? Fais-le; mais tu n'auras pas l'approbation de tous les autres dieux. » Jupiter, qui rassemble les nuages, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Rassure-toi, Tritogénie, ma fille : je ne parle point ici avec une résolution bien arrêtée, et je désire te complaire : fais ce que ton cœur t'inspire, et n'hésite point. »

4. — Ces paroles excitèrent Minerve, déjà pleine d'ardeur; et la déesse s'élança des sommets de l'Olympe. Cependant le rapide Achille poursuivait et pressait vivement Hector. Comme lorsqu'un chien, sur les montagnes, poursuit, à travers les vallées et les halliers, le petit d'un cerf qu'il a fait lever; si, dans sa frayeur, le fugitif s'est caché au sein des buissons, le chien court sans relâche en suivant sa trace, jusqu'à ce qu'il l'ait découvert : de même Hector n'échappait point au fils de Pélée aux pieds rapides. Toutes les fois qu'il tentait de s'élancer dans la direction de la porte Scée, vers les tours bien construites, dans l'espoir que les traits lancés d'en haut le défendraient, autant de fois Achille, prenant les devants, le détournait vers la plaine; mais lui, volait toujours du côté de la ville. Comme en un songe on ne peut atteindre celui qui fuit devant soi : si l'un ne peut se dérober à la poursuite, l'autre ne peut l'atteindre; de même Achille ne pouvait joindre Hector à la course, ni Hector éviter Achille. Comment Hector eût-il échappé aux Parques de la mort, si Apollon ne se fût approché de lui pour la dernière fois et n'eût ranimé sa force et ses genoux agiles? Le divin Achille fait signe de la tête à ses troupes, leur défendant de jeter contre Hector leurs traits aigus : il avait peur qu'en le frappant on lui dérobât la gloire de porter le premier coup. Mais

comme ils étaient arrivés pour la quatrième fois aux sources du fleuve, alors Jupiter déploya ses balances d'or : il y plaça deux sorts de la mort, qui étend l'homme pour toujours : l'un pour Achille, l'autre pour Hector, dompteur de coursiers; puis, il leva les balances, en les prenant par le milieu; le jour fatal d'Hector s'abaissa et toucha aux enfers; et Phébus-Apollon l'abandonna. Minerve, la déesse aux yeux étincelants, alla trouver le fils de Pélée, et, s'approchant, lui adressa ces paroles ailées : « C'est maintenant, je l'espère du moins, glorieux Achille, cher à Jupiter, que nous allons remporter une grande gloire près des vaisseaux des Grecs, en immolant Hector, tout insatiable qu'il est de combats. Non, il ne lui est plus possible de nous échapper, quelque mal que se donne Apollon, qui perce de loin, en se roulant aux pieds de Jupiter, le dieu qui tient l'égide. Mais arrête-toi pour le moment, et reprends haleine : je vais le joindre et lui persuader de se mesurer face à face avec toi. » Ainsi parla Minerve : Achille obéit et se réjouit en son cœur; il s'arrêta, appuyé sur le frêne à la pointe d'airain. La déesse le quitta; et, prenant la taille et la voix infatigable de Déiphobe, elle alla trouver le divin Hector. Elle s'approcha et lui adressa ces paroles ailées : « Cher ami, avec quel acharnement le rapide Achille te poursuit de ses pieds agiles autour de la ville de Priam! Allons! arrêtons-nous ici, et repoussons-le de pied ferme. » Le grand Hector, au casque ondoyant, lui répondit : « Déiphobe, mon frère, c'est toi qui me fus toujours le plus cher de tous les fils qu'Hécube et Priam ont engendrés. Mais aujourd'hui je me sens disposé à t'estimer encore davantage, pour avoir osé, quand tu m'as vu, sortir pour moi de ces murs où les autres restent enfermés. » Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui répondit : « Cher ami, il est vrai que mon père, et ma vénérable mère, et mes amis, rassemblés autour de moi, me suppliaient instamment l'un après l'autre, en pressant mes genoux, de rester dans la ville : tant la frayeur les possède tous! Mais, dans ces murs, mon cœur était en proie à une amère douleur. Maintenant allons droit à l'ennemi, et combattons avec ardeur, sans épargner nos lances, afin de voir si Achille, après nous avoir tués tous deux, portera nos dépouilles sanglantes aux vaisseaux creux, ou s'il tombera sous les coups de ta lance. »

5. — Après avoir ainsi parlé, Minerve, poursuivant sa ruse, marcha la première. Lorsqu'ils se furent joints en allant l'un vers l'autre, le grand Hector, au casque ondoyant, adressa le premier la parole à Achille : « Je ne te fuirai plus, fils de Pélée, comme auparavant. J'ai tourné trois fois autour de la grande ville de Priam, sans oser attendre ton approche; mais maintenant mon cœur me pousse à te résister en face : il faut que je tue ou sois tué. Mais attestons ici les dieux : ce seront les meilleurs témoins, les meilleurs gardiens de nos conventions : je ne te défigurerai pas hideusement, si toutefois Jupiter

me donne la victoire et que je t'arrache la vie; mais, quand je t'aurai dépouillé de tes belles armes, Achille, je rendrai ton cadavre aux Grecs. Jure d'en faire autant. » Achille, aux pieds légers, lui lançant un regard farouche, répondit : « Exécrable Hector, ne me parle point de conventions. Comme il n'y a pas de serments fidèles entre les lions et les hommes, et que les loups et les agneaux, bien loin de sympathiser, ne cessent de se vouloir du mal les uns aux autres : de même il n'y a pas d'amitié possible entre toi et moi, ni serments qui nous lient, avant que l'un des deux, abattu, rassasie de son sang Mars, l'invincible guerrier. Déploie tous tes talents : c'est maintenant surtout qu'il faut te montrer habile à lancer le javelot et hardi à combattre de près. Non, il n'y a pas moyen d'échapper. A l'instant, Pallas-Minerve va te percer de ma lance ; tu payeras aujourd'hui à la fois toutes les douleurs de mes compagnons que ta lance furieuse a immolés. » A ces mots, il brandit et jeta en avant sa longue lance. L'illustre Hector, la voyant venir, se baissa et l'évita : la lance d'airain, volant par-dessus sa tête, alla s'enfoncer dans la terre; mais Pallas-Minerve l'arracha et la rendit à Achille, à l'insu d'Hector, pasteur des peuples. Hector dit alors à l'irréprochable fils de Pélée : « Tu as manqué ton coup, Achille, semblable aux dieux; et Jupiter ne t'avait pas instruit de mon sort, comme tu le prétendais. Mais tu as tenu un langage adroit et fallacieux, pour que la peur me fît oublier ma force et mon courage. Néanmoins je ne fuirai pas, et ce n'est pas dans mon dos que tu enfonceras ta lance : perces-en mon sein, tandis que je fonds droit sur toi, si un dieu te l'a permis; mais, à ton tour, évite maintenant ma lance d'airain. Puisse-t-elle pénétrer tout entière dans ton corps! La guerre deviendrait plus légère aux Troyens, car ils n'ont pas de plus grand fléau que toi. » A ces mots, il brandit et jeta en avant sa longue lance : l'arme, sans dévier, frappa le milieu du bouclier d'Achille; mais ce bouclier la repoussa à une grande distance. Hector, irrité de voir que le trait rapide était inutilement parti de sa main, demeura les yeux baissés : car il n'avait que cette lance de frêne. Il appela à haute voix Déiphobe, armé d'un bouclier blanc, et lui demanda une longue lance ; mais Déiphobe n'était plus près de lui. Hector comprit la vérité au fond de l'âme et s'écria : « Hélas! les dieux m'ont appelé certainement à la mort, car je croyais le héros Déiphobe à mes côtés; mais il est dans nos murs, et c'est Minerve qui m'a trompé. Maintenant l'affreuse mort est près de moi; elle n'est pas loin, plus de refuge : telle était sans doute depuis longtemps la volonté de Jupiter et de son fils, le dieu qui perce de loin : naguère, leur bienveillance me sauva du péril; mais aujourd'hui, la Parque va m'atteindre. Cependant je ne périrai pas sans résistance ni gloire, mais je ferai auparavant quelque grand exploit digne d'être connu de la postérité. »

6. — Après avoir ainsi parlé, il tira le glaive aigu, long, solide, qui était suspendu à son côté; puis, se ramassant sur lui-même, il s'élança comme l'aigle, au vol élevé, qui descend dans la plaine à travers les nuées ténébreuses, pour enlever un jeune agneau ou un lièvre craintif : tel Hector s'élança, en brandissant son glaive aigu. Achille aussi s'élança le cœur rempli d'une fureur sauvage : il tenait devant lui, pour se couvrir, son bouclier superbe et bien travaillé : il balançait le casque brillant, à quatre cônes; et les beaux crins d'or, que Vulcain avait placés en touffe au sommet, ondoyaient alentour. Comme l'astre qui se lève au milieu des astres, dans les ténèbres de la nuit, Vesper, le plus beau des astres qui aient été placés au ciel; ainsi brillait la pointe de la lance aiguë qu'Achille brandissait dans sa main droite, méditant la perte du divin Hector, et cherchant des yeux sur son beau corps l'endroit qui céderait le plus facilement. Le Troyen était entièrement garanti par les belles armes d'airain, dont il dépouilla Patrocle immolé : un point seul était à jour, à l'endroit de la gorge où la clavicule sépare le cou des épaules, et par où le souffle de la vie s'échappe le plus rapidement. C'est là que le divin Achille, fondant sur Hector plein d'ardeur, plongea sa lance; la pointe traversa de part en part le cou délicat; mais le frêne, armé d'un lourd airain, ne trancha pas l'artère, afin qu'il pût adresser quelques mots en réponse à son vainqueur. Il tomba dans la poussière, et le divin Achille se glorifia en ces termes : « Hector, tu te flattais sans doute que tu serais sain et sauf, lorsque tu immolais Patrocle; et tu ne me craignais pas, parce que j'étais absent. Insensé! il lui restait à l'écart, et près des vaisseaux creux, un vengeur beaucoup plus fort, moi, qui t'ai brisé les genoux. Les chiens et les oiseaux te déchireront honteusement, tandis que les Grecs lui feront des funérailles. » Hector, au casque ondoyant, lui répondit d'une voix défaillante : « Je t'en supplie, par ta vie, et par tes genoux, et par tes parents : ne permets pas que les chiens me dévorent près des vaisseaux des Grecs. Mais accepte l'airain et l'or que te prodigueront mon père et ma vénérable mère; que mon corps soit reporté dans nos foyers, afin que les Troyens et les épouses des Troyens me rendent les honneurs du bûcher. » Achille, aux pieds légers, lui lançant un regard farouche, répondit : « Chien! ne me supplie ni par mes genoux, ni par mes parents. Que n'ai-je la force et le courage de te déchirer moi-même et de dévorer ta chair crue, pour tout ce que tu m'as fait! Tant il est vrai que nul ne saurait défendre ta tête contre les chiens : dussent les tiens apporter et déposer ici dix fois et vingt fois ta rançon, et me promettre d'autres richesses encore; dût Priam, issu de Dardanus, ordonner qu'on me comptât ton pesant d'or : non, à ce prix-là même, ta vénérable mère ne te pleurera pas sur un lit funèbre, toi qu'elle a enfanté; mais les chiens et les oiseaux se partageront

ton corps tout entier. » Hector, au casque ondoyant, lui répondit sur le point d'expirer : « Je te connaissais bien tel que je te vois, je ne devais pas te fléchir : car ton sein renferme un cœur de fer. Mais crains que je ne suscite contre toi la colère des dieux, en ce jour où Pâris et Phébus-Apollon, tout brave que tu es, te tueront devant la porte Scée. » Comme il disait ces mots, la mort, fin de toute chose, l'enveloppa; et l'âme, s'envolant du corps, descendit aux enfers, pleurant sa destinée et regrettant sa vigueur et sa jeunesse. Il était déjà mort que le divin Achille lui disait encore : « Meurs! je subirai mon sort, quand il plaira à Jupiter et aux autres dieux immortels de l'accomplir. »

7. — Il dit, et arracha du cadavre la lance d'airain ; il la déposa à l'écart et enleva des épaules d'Hector l'armure sanglante. Les autres fils des Grecs accoururent et contemplèrent la taille d'Hector et son admirable beauté : il n'en fut aucun qui ne lui fît quelque blessure, et chacun d'eux disait en regardant son voisin : « Grands dieux! Hector est certes beaucoup plus doux à manier que lorsqu'il portait sur nos vaisseaux la flamme ardente. » Ainsi chacun parlait et s'approchait pour le blesser. Lorsque le divin Achille, aux pieds légers, l'eut dépouillé, il prononça, debout au milieu des Grecs, ces paroles ailées: « Amis, chefs et gouverneurs des Grecs, puisque les dieux m'ont donné d'abattre ce guerrier qui nous a fait plus de maux à lui seul que tous les autres ensemble, allons en armes tenter une attaque autour de la ville, afin de connaître quelles sont les dispositions des Troyens; voyons si, découragés par la mort d'Hector, ils abandonneront la ville haute, ou s'ils oseront résister, quoique ce héros ne soit plus. Mais pourquoi mon esprit se préoccupe-t-il de ces pensées? Le cadavre de Patrocle gît près des vaisseaux, sans avoir été pleuré ni enseveli : je ne l'oublierai pas, tant que je serai du nombre des vivants, et que mes genoux me porteront; et, dût-on, aux enfers, oublier les morts, moi je m'y rappellerai mon cher ami. Maintenant, fils de la Grèce, entonnons le péan, et retournons aux vaisseaux creux avec ce cadavre. Nous avons remporté une grande gloire : nous avons tué ce divin Hector, que les Troyens dans la ville invoquaient comme un dieu. » Il dit, et fit subir d'indignes outrages au divin Hector. Il lui perça les tendons des deux pieds, de la plante des pieds à la cheville, y passa des courroies de cuir, et les attacha à son char, en laissant traîner la tête; puis, montant sur le char, après y avoir placé la glorieuse armure, il fouetta pour exciter les chevaux, qui volèrent tous deux avec ardeur. Autour du cadavre entraîné tourbillonnait la poussière; sa chevelure noire traînait par terre; et sa tête, naguère pleine de grâce, était plongée tout entière dans la poudre : alors Jupiter avait abandonné Hector aux outrages de ses ennemis sur le sol même de sa patrie.

8. — Ainsi la tête d'Hector était toute souillée de poussière. La mère s'arrachait les cheveux, jetait loin d'elle son voile brillant, et poussait de grands cris, à la vue de son fils. Le père se lamentait d'une façon digne de pitié; et, alentour, les peuples s'abandonnaient dans la ville aux gémissements et aux lamentations: on eût dit que la haute Ilion tout entière était embrasée de fond en comble. Les peuples avaient peine à retenir le vieillard éperdu, qui voulait franchir la porte Scée. Il les suppliait tous, en se roulant dans la fange et en appelant chaque guerrier par son nom : « Cessez, amis, et laissez-moi, malgré votre sollicitude, sortir seul de la ville et me rendre aux vaisseaux des Grecs. Je supplierai cet homme farouche et terrible : peut-être respectera-t-il mon âge et aura-t-il pitié de ma vieillesse : il a aussi un père vieux comme moi, Pélée, qui l'a engendré et nourri pour la ruine future des Troyens; mais c'est à moi plus que tout autre qu'il a fait du mal. Combien de fils, en effet, il m'a tués dans la fleur de la jeunesse! Et cependant, malgré ma douleur, je ne pleure pas tant sur eux que sur un seul, Hector, dont la perte cruelle me précipitera dans les enfers. Que n'est-il mort entre mes bras! Alors nous aurions pu nous rassasier de larmes et de gémissements, moi et la mère infortunée qui l'a enfanté. » Il parlait ainsi en pleurant; et autour de lui les citoyens gémissaient. Hécube, au milieu des Troyennes, donna le signal des lamentations : « Mon fils, pourquoi vivrai-je encore, après les maux cruels que j'ai soufferts, quand tu n'es plus, toi qui, nuit et jour, étais mon orgueil dans Ilion; toi, le salut des Troyens et des Troyennes, qui, dans nos murs, t'honoraient comme un dieu. C'est que tu faisais leur gloire, quand tu vivais; mais maintenant la mort et la Parque t'ont atteint. » Elle parlait ainsi en pleurant. Andromaque n'avait encore rien appris sur Hector; aucun messager véridique n'était venu lui annoncer que son époux était resté hors des portes. Retirée au fond de sa haute demeure, elle ourdissait une toile double et teinte en pourpre, où elle semait toutes sortes de fleurs. Elle avait ordonné à ses femmes, aux belles tresses, de placer sur le feu un grand trépied, pour qu'Hector trouvât un bain chaud à son retour du combat. Insensée! elle ne savait pas que, bien loin de ce bain, Minerve, aux yeux étincelants, avait fait tomber Hector sous les coups d'Achille. Elle entendit les lamentations et les gémissements qui partaient de la tour, et ses membres tremblèrent, et sa navette tomba à terre. Aussitôt elle dit à ses femmes, aux belles tresses : « Venez ici; que deux de vous me suivent : je veux voir ce qui se passe. J'ai entendu la voix de ma vénérable belle-mère, et mon cœur palpitant s'échappe de mon sein, et mes genoux se roidissent sous moi. Quelque malheur sans doute menace les fils de Priam. Puisse la nouvelle n'en pas venir à mes oreilles! Mais je crains terriblement que le divin Achille ne pour-

suive mon intrépide Hector dans la plaine, après avoir coupé le chemin de la ville à lui seul, et ne mette fin à ce courage funeste qui le possédait : car il ne restait jamais dans la foule des guerriers, mais il les devançait de beaucoup, ne le cédant à personne en vaillance. » A ces mots, elle s'élança hors du palais, semblable à une ménade et le cœur palpitant ; ses femmes l'accompagnaient. Lorsqu'elle fut arrivée sur la tour, au milieu des Troyens, elle s'arrêta sur le rempart, en regardant de tous côtés : elle le vit traîné devant la ville, et les coursiers rapides l'emportaient sans pitié vers les vaisseaux creux des Grecs. Une nuit ténébreuse couvrit ses yeux ; elle tomba à la renverse et s'évanouit ; et loin de sa tête glissèrent les attaches brillantes, la bandelette, le réseau, le bandeau tressé, et le voile que Vénus, la toute d'or, lui avait donné le jour où Hector, au casque ondoyant, l'emmena du palais d'Éétion, après lui avoir donné mille présents de noces. Autour d'elle se pressaient en foule les sœurs et les belles-sœurs de son époux, qui la retenaient entre leurs bras, de peur que dans son trouble elle ne se tuât. Lors donc qu'elle eut repris haleine et qu'elle eut recouvré le sentiment, elle commença par gémir ; puis, elle s'écria au milieu des Troyennes : « Hector, que je suis malheureuse ! Nous sommes donc nés tous les deux pour une même destinée ; toi, à Ilion, dans le palais de Priam, et moi, à Thèbes, au pied du Placus couronné de forêts, dans la demeure d'Éétion qui nourrit mon enfance : père infortuné d'une fille misérable. Plût aux dieux qu'il ne m'eût pas engendrée ! Et maintenant tu descends au séjour de Pluton, dans les profondeurs de la terre, et tu me laisses dans ma demeure, veuve et en proie au désespoir affreux. Ce fils, encore tout enfant, que nous avons mis au monde, malheureux que nous sommes, tu ne seras pas son appui, Hector, puisque tu n'es plus ; et lui, ne sera pas le tien. Car dût-il échapper à la guerre lamentable que nous font les Grecs, la peine et les douleurs seront toujours son partage dans l'avenir ; car des étrangers lui enlèveront ses terres. La condition d'orphelin prive un enfant de tous ses camarades ; toujours il baisse les yeux, et ses joues sont baignées de larmes. Dénué de tout, il va trouver les amis de son père, tirant l'un par son manteau, l'autre par sa tunique ; si l'un d'eux, ému de pitié, lui présente une petite coupe, elle mouille ses lèvres, mais n'arrose point son palais. Et l'enfant, qui a encore son père et sa mère, le chasse durement de sa table, en le frappant des mains et le poursuivant de ses outrages : « Va-t'en à la male heure ! car ton père ne mange point avec « nous. » Et l'enfant reviendra tout en larmes vers sa mère veuve, cet Astyanax, qui jadis, sur les genoux de son père, ne mangeait que la moelle et la riche graisse des brebis ; et quand le sommeil le prenait et qu'il cessait de jouer, il reposait dans son lit, entre les bras de sa nourrice, sur une couche

moelleuse, le cœur plein de contentement. Mais maintenant, privé de son père chéri, il souffrira bien des maux, cet Astyanax, comme l'ont surnommé les Troyens : car toi seul défendais leurs portes et leurs hautes murailles. Et maintenant, près des vaisseaux recourbés, loin de ta famille, les vers agiles te dévoreront, quand les chiens seront rassasiés; te voilà nu, et tu as pourtant dans ta demeure des vêtements légers, élégants, tissus par la main des femmes. Mais je brûlerai dans le feu ardent tous ces habits, qui te sont inutiles, puisque ton corps n'en sera pas revêtu : qu'ils te soient du moins une gloire aux yeux des Troyens et des Troyennes. » C'est ainsi qu'elle parlait en pleurant, et autour d'elle les femmes se lamentaient.



H. MOTTE, INV. QUANTIN ÉD.

XXIII

CHANT XXIII

ARGUMENT

1. Achille et ses Myrmidons rendent à Patrocle des honneurs militaires. Le repas funèbre commence : Achille consent à grand'peine à manger lui-même dans la tente d'Agamemnon ; mais il refuse de se baigner. Le repas fini, chacun se livre au repos. — 2. La nuit, Patrocle apparaît à Achille qui s'est endormi au bord de la mer, et lui demande une prompte sépulture. — 3. Agamemnon envoie chercher du bois dans la montagne. On dresse le bûcher, et Achille offre sa chevelure à son ami. — 4. Patrocle est placé sur le bûcher. Achille immole des chevaux, des chiens et douze Troyens. Vénus et Apollon défendent le cadavre d'Hector. — 5. Le bûcher tarde à s'embraser : Achille implore les vents, qui, mandés par Iris, attisent la flamme. — 6. Le bûcher consumé, Achille fait recueillir les os de Patrocle, et marque la place de son tombeau. Ensuite il convoque les Grecs et célèbre des jeux funèbres. — 7. Course des chars. — 8. Combat du ceste. — 9. Combat de la lutte. — 10. Course à pied. — 11. Combat des guerriers armés. — 12. Combat du disque. — 13. Combat de l'arc. — 14. Combat du javelot.

1. — Ainsi gémissaient les Troyens dans la ville. Cependant les Grecs, arrivés aux vaisseaux et à l'Hellespont, se dispersèrent et regagnèrent chacun son navire. Mais Achille ne permit pas aux Myrmidons de se disperser, et, s'adressant à ses belliqueux compagnons, il dit : « Myrmidons, aux agiles coursiers, mes compagnons fidèles, ne détachons point encore des chars les coursiers solipèdes ; mais avançons avec les chevaux et les chars, et pleurons Patrocle ; car tel est l'honneur dû aux morts. Puis, quand nous serons rassasiés de deuil, nous dételerons les chevaux et prendrons tous ici le repas funèbre. » Il dit ; et tous ensemble se lamentèrent : Achille marchait le premier. Trois fois ils conduisirent les chevaux, à la belle crinière, autour du corps, en gémissant ; et Thétis, présente, leur inspira le désir de pleurer ; le sable était trempé de larmes ; les armes des guerriers en étaient trempées ; si grand était l'artisan de fuite qu'ils regrettaient ! Au milieu d'eux, le fils de Pélée mena le deuil ; et posant ses mains homicides sur la poitrine de son ami :

« Sois content de moi, ô Patrocle, même dans la demeure de Pluton! Car je vais accomplir tout ce que je t'ai promis naguère : Hector, que j'ai traîné jusqu'ici, sera livré aux chiens pour mettre sa chair en lambeaux ; et, devant ton bûcher, je trancherai la tête à douze jeunes et illustres Troyens, courroucé que je suis de ton trépas. » Il dit, et fit subir au divin Hector d'indignes traitements; car il le coucha près du lit du fils de Ménœtius, le front dans la poussière. Ses compagnons quittèrent chacun leurs armes, resplendissantes d'airain, dételèrent les bruyants coursiers, et s'assirent en grand nombre devant le vaisseau du petit-fils d'Éaque; et il leur servit un repas funèbre abondant. Les bœufs luisants, immolés en foule, s'allongeaient sous le fer; beaucoup de brebis aussi, et de chèvres bêlantes ; beaucoup de porcs, aux dents blanches, chargés de graisse, étaient étendus sur le feu pour être flambés ; partout, autour du cadavre, le sang coulait à grands flots. Cependant les rois des Grecs conduisirent le fils de Pélée, aux pieds légers, vers le divin Agamemnon ; mais ils eurent grand'peine à le persuader, tant il était irrité du trépas de son ami. Lorsqu'ils furent arrivés à la tente d'Agamemnon, le roi ordonna aussitôt à ses hérauts, à la voix perçante, de placer sur le feu un grand trépied; peut-être décideraient-ils le fils de Pélée à laver le sang dont il était souillé. Mais il refusa obstinément et ajouta ce serment : « Non, par Jupiter, le plus grand et le meilleur des dieux : il ne m'est pas permis d'approcher l'eau de ma tête, que je n'aie mis Patrocle sur le bûcher, élevé son tombeau et coupé ma chevelure. Car jamais pareille douleur ne pénétrera une seconde fois dans mon cœur, tant que je serai parmi les vivants. Mais cédons maintenant à la nécessité d'un repas odieux. Demain matin, ordonne, Agamemnon, roi des guerriers, de couper et d'amener le bois nécessaire pour honorer le mort, avant qu'il descende au noir séjour : quand la flamme infatigable l'aura consumé et soustrait à nos yeux, les guerriers reprendront leurs travaux. » Il dit, et tous lui prêtèrent une oreille attentive et lui obéirent. Lorsqu'ils eurent apprêté le repas à la hâte, ils mangèrent ; et nul ne manqua de la portion qui lui revenait; puis, quand ils eurent satisfait la faim et la soif, ils allèrent chacun dans sa tente pour se coucher.

2. — Le fils de Pélée, entouré de ses nombreux Myrmidons, s'étendit, en poussant de profonds soupirs, sur les bords de la mer retentissante, en un lieu découvert où les vagues battaient le rivage; alors le doux sommeil, qui délivre l'âme de ses peines, se répandit dans tout son corps et s'empara de lui ; car il avait lassé ses beaux membres à poursuivre Hector autour de l'enceinte aérée d'Ilion. L'âme du malheureux Patrocle lui apparut; c'était lui-même, sa taille, ses yeux charmants, sa voix; son corps était revêtu des mêmes habits. Elle s'arrêta au-dessus de la tête du héros et lui adressa ce

discours : « Tu dors, Achille, et tu m'as oublié ! tu ne négligeais pas ton ami vivant ; mort, tu l'abandonnes. Ensevelis-moi au plus vite, afin que je franchisse les portes de Pluton. Les âmes, ombres de ceux qui ne sont plus, me repoussent au loin et ne me permettent pas de traverser le fleuve pour me joindre à elles ; mais j'erre en vain autour de la demeure, aux larges portes, de Pluton. Donne-moi la main, je t'en supplie ; car je ne reviendrai plus des enfers, quand vous m'aurez fait participer aux honneurs du bûcher. Car nous ne formerons plus de projets, comme de mon vivant, assis loin de nos chers compagnons. Moi, la Parque odieuse, qui m'est échue au jour de ma naissance, m'a dévoré ; toi aussi, Achille, semblable aux dieux, ton sort est de périr sous les remparts des nobles Troyens. Mais j'ai encore autre chose à te dire et à te recommander, si toutefois tu y consens : ne sépare point mes os des tiens, Achille ; mais qu'ils soient réunis, comme nous avons grandi ensemble dans votre demeure ; j'étais tout enfant lorsque Ménœtius me conduisit d'Oponte chez vous, à la suite du meurtre déplorable que j'avais commis en tuant, follement et sans le vouloir, le fils d'Amphidamas dans une querelle au jeu d'osselets. Alors le cavalier Pélée, m'ayant accueilli dans sa demeure, m'éleva avec soin et me nomma ton écuyer. Que nos os à tous deux soient donc renfermés dans une même urne, dans cette amphore d'or que t'a donnée ton auguste mère. » Achille, aux pieds légers, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Pourquoi donc, tête chérie, venir ici et me faire chacune de ces recommandations ? Oui, j'exécuterai docilement tout ce que tu me prescris. Mais, viens plus près de moi ; embrassons-nous du moins un instant, et goûtons le plaisir de pleurer. » Après avoir ainsi parlé, il lui tendit les bras, sans pouvoir le saisir ; et l'âme, comme une fumée, s'enfuit sous terre, en poussant un petit cri. Achille, interdit, se leva brusquement, battit des mains et dit ces paroles lamentables : « Grands dieux ! il y a donc même dans le séjour de Pluton une âme, un simulacre de l'homme ; mais le principe vital lui manque entièrement. Car pendant toute la nuit l'âme du malheureux Patrocle m'est apparue, gémissant et pleurant, et m'a donné ses ordres : elle ressemblait merveilleusement à lui-même. »

3. — Il dit, et leur donna à tous envie de pleurer ; et ils se lamentaient encore autour du cadavre déplorable, quand parut l'Aurore, aux doigts de rose. Cependant le puissant Agamemnon fit sortir partout des tentes hommes et mulets, pour amener le bois ; à leur tête s'élança un brave guerrier, Mérion, serviteur du vaillant Idoménée. Ils partirent, tenant dans leurs mains les haches tranchantes et les cordes bien tressées devant eux marchaient les mulets. Ils allèrent longtemps, montant, descendant, suivant des chemins obliques, tortueux. Mais lorsqu'ils eurent atteint les mamelons

de l'Ida, riche en sources, ils se hâtèrent aussitôt de couper avec leurs larges cognées d'airain les chênes à la haute chevelure ; et les arbres tombaient avec un grand bruit ; puis, les Grecs, après les avoir fendus, les attachaient aux mules, qui, à travers les halliers épais, dévoraient la terre sous leurs pas, impatientes d'arriver dans la plaine. Tous ceux qui avaient coupé le bois portaient des souches : ainsi l'avait ordonné Mérion, écuyer du vaillant Idoménée. Ensuite ils déposèrent l'un après l'autre leur fardeau sur le rivage, à l'endroit qu'Achille avait marqué pour le grand tombeau de Patrocle et pour le sien. Après qu'ils eurent déchargé entièrement ces immenses matériaux, ils restèrent là tous ensemble à attendre. Achille ordonna aussitôt aux belliqueux Myrmidons de ceindre l'airain et d'atteler chacun les coursiers à leur char : ils se levèrent et revêtirent leurs armes : combattants et écuyers montèrent sur les chars et s'avancèrent les premiers : des nuées de fantassins les suivaient ; au milieu d'eux était Patrocle, porté par ses compagnons, et le corps tout couvert de leurs cheveux qu'ils coupaient et jetaient sur lui ; le divin Achille marchait derrière, soutenant la tête de Patrocle, et accablé de tristesse : car il conduisait au tombeau son irréprochable compagnon. Arrivés au lieu qu'Achille leur avait désigné, ils déposèrent le corps et entassèrent aussitôt une quantité de bois suffisante. Alors une autre pensée vint au divin et rapide Achille : debout, à distance du bûcher, il coupa sa blonde et luxuriante chevelure, qu'il nourrissait pour le fleuve Sperchius ; et, les yeux tournés vers la sombre mer, il dit en soupirant : « Sperchius, c'est en vain que Pélée, mon père, te promit qu'à mon retour dans la terre chérie de la patrie, je couperais pour toi mes cheveux, et que je t'offrirais une hécatombe sacrée ; je devais en outre immoler cinquante béliers, à ta source même, où s'élève dans un champ consacré ton autel odorant. Tel était le vœu du vieillard : mais tu n'as pas accompli son souhait. Maintenant, puisque je ne retournerai pas dans la terre chérie de la patrie, c'est au héros Patrocle que je donnerai ma chevelure pour qu'il l'emporte avec lui. » A ces mots, il déposa sa chevelure entre les mains de son cher ami, et réveilla la douleur de tous ses compagnons. Sans doute ils se seraient lamentés jusqu'au coucher du soleil, si Achille ne se fût approché aussitôt d'Agamemnon et ne lui eût dit : « Fils d'Atrée (car c'est à ta voix qu'obéiront surtout les Grecs), il est temps de sécher nos larmes. Ordonne maintenant aux troupes de s'éloigner du bûcher et de préparer le repas ; nous achèverons les funérailles, nous à qui le mort était particulièrement cher : que les chefs seuls demeurent avec nous. »

4. — Agamemnon, roi des guerriers, n'eut pas plus tôt entendu ces paroles, qu'il ordonna aux troupes de se retirer dans les navires bien proportionnés. Les ministres des funérailles demeurèrent en ce lieu et amassèrent

le bois : ils firent un bûcher long de cent pieds sur toutes ses faces; et, le cœur rempli de tristesse, ils placèrent le corps au sommet. Une foule de grasses brebis et de bœufs, à la marche pénible et aux cornes recourbées, furent dépouillés et apprêtés devant le bûcher; le magnanime Achille prit la graisse de tous ces animaux, en couvrit le corps depuis les pieds jusqu'à la tête, et amoncela tout autour leurs membres écorchés; puis, il plaça les urnes de miel et d'huile, en les inclinant sur le lit funèbre, et précipita rapidement dans le bûcher quatre coursiers à la haute encolure. Le héros avait neuf chiens, hôtes de sa table : il en égorgea deux, qu'il jeta dans le bûcher; puis, immolant avec l'airain douze fils valeureux des Troyens magnanimes, il exécuta le dessein cruel qu'il avait conçu. Enfin il livra le bûcher à la violence indomptable du feu, pour qu'il le consumât. Ensuite, il se lamenta et appela par son nom son cher compagnon : « Sois content, ô Patrocle, même dans la demeure de Pluton : voilà que j'accomplis ce que je t'avais promis naguère. Ces douze fils valeureux des Troyens magnanimes, la flamme les dévore tous avec toi : pour Hector, fils de Priam, je ne le donnerai pas en proie au feu, mais en pâture aux chiens. » Voilà ce qu'il dit d'un ton menaçant; mais les chiens ne se jetèrent point sur Hector; car la fille de Jupiter, Vénus, écarta les chiens nuit et jour. Elle oignit son corps d'huile de rose, essence divine, pour qu'Achille ne le déchirât point en le traînant; et Phébus-Apollon fit descendre sur lui, du ciel jusqu'à la plaine, un nuage sombre, qui couvrit tout l'espace occupé par le cadavre, de peur que les nerfs et les membres ne fussent desséchés par la violence du soleil.

5. — Cependant le bûcher où reposait Patrocle ne s'embrasait pas. Alors le divin et rapide Achille conçut une nouvelle pensée. Debout, à distance du bûcher, il invoqua les deux vents, Borée et Zéphire, et leur promit de beaux sacrifices; il leur fit même d'abondantes libations avec une coupe d'or, les suppliant de venir, pour réduire au plus vite le corps en cendres et embraser rapidement le bois du bûcher. Iris, l'agile messagère, entendit ses vœux et alla trouver les vents. Ils étaient tous rassemblés dans la demeure du violent Zéphire et faisaient un repas solennel. Iris arrêta son vol sur le seuil de pierre : tous, en la voyant, se levèrent avec empressement et l'appelèrent chacun près de soi. Mais la déesse refusa de s'asseoir et dit : « Je n'ai pas le temps de m'arrêter, car je retourne sur les bords de l'Océan, dans le pays des Éthiopiens, où l'on offre des hécatombes aux Immortels : je veux avoir aussi ma part de victimes. Mais Achille prie Borée et Zéphire, au souffle bruyant, de venir, et leur promet de beaux sacrifices, s'ils veulent embraser le bûcher, où gît Patrocle, que pleurent tous les Grecs. » Après avoir ainsi parlé, elle partit; et les vents s'élancèrent avec un fracas immense, en chas-

sant les nuages devant eux. Bientôt ils se mirent à souffler sur la mer, et les vagues se soulevèrent sous leur bruyante haleine; puis, ils envahirent la plaine fertile de Troie et tombèrent sur le bûcher, et le feu dévorant pétilla avec force. Pendant toute la nuit, ils battirent de concert la flamme du bûcher, de leur souffle impétueux; pendant toute la nuit, le rapide Achille, tenant une double coupe et puisant le vin dans un cratère d'or, le répandit sur le sol et en arrosa la terre en appelant l'âme du malheureux Patrocle. Comme un père se lamente en brûlant les os de son fils qu'il vient de marier et dont la mort a plongé dans la douleur ses parents infortunés : ainsi se lamentait Achille brûlant les os de son ami; et il se roulait autour du bûcher, et il poussait de profonds soupirs.

6. — Quand parut, pour annoncer la lumière au monde, l'étoile du matin, après laquelle l'Aurore, au voile de safran, se répand sur la mer, alors le bûcher languit et la flamme s'apaisa. Les vents s'en retournèrent, pour regagner leur demeure, à travers la mer de Thrace qui mugit et souleva ses flots en fureur. Le fils de Pélée s'éloigna du bûcher et se coucha, épuisé de fatigue; et le doux sommeil s'empara de lui. Mais bientôt réveillé par le tumulte et le bruit des chefs qui s'assemblaient en foule autour du fils d'Atrée, il se leva et leur tint ce langage : « Fils d'Atrée, et vous autres, princes des Grecs, commencez par éteindre avec le vin étincelant toute la partie du bûcher qu'a envahie la flamme ardente; puis, recueillons les os de Patrocle, fils de Ménœtius, en les reconnaissant avec soin : ils sont faciles à distinguer, car le corps était placé au milieu du bûcher, tandis que, à l'écart, et sur les bords du bûcher, brûlaient pêle-mêle les chevaux et les hommes. Ces os, nous les mettrons dans une urne d'or, entre deux couches de graisse, jusqu'à ce que je descende moi-même chez Pluton. Je ne veux pas qu'on élève un tombeau magnifique, mais simple et modeste; plus tard, vous en construirez un, large et élevé, vous qui me survivrez sur nos vaisseaux bien pourvus de rameurs. » Il dit, et les Grecs obéirent au rapide fils de Pélée. Ils commencèrent par éteindre avec le vin étincelant la partie du bûcher que la flamme avait envahie, et la cendre épaisse s'affaissa; puis, ils recueillirent en pleurant les os blanchis du doux Patrocle et les mirent dans une urne d'or, entre deux couches de graisse : l'urne fut déposée dans la tente et recouverte d'un linceul d'étoffe moelleuse. Ils tracèrent l'enceinte circulaire du tombeau, en jetèrent les fondements autour du bûcher, et amoncelèrent la terre : la tombe élevée, ils se retirèrent. Mais Achille retint les troupes en ce lieu et fit asseoir cette immense assemblée. Les prix furent apportés des vaisseaux : bassins, trépieds, chevaux, mulets, bœufs à la tête robuste, femmes à la belle ceinture, fer étincelant.

7. — D'abord il proposa des prix magnifiques aux conducteurs agiles des chars : une captive d'une irréprochable beauté, habile ouvrière, un trépied avec anses et de vingt-deux mesures : voilà pour le premier ; au second, il attribua une cavale de six ans, indomptée, portant un jeune mulet dans son sein ; au troisième, un bassin, qui n'était pas destiné au feu, beau, d'une contenance de quatre mesures, et dont l'éclat était encore intact ; au quatrième, deux talents d'or ; au cinquième, un vase à double ouverture et qui n'avait pas encore vu le feu. Alors il se leva et adressa la parole aux Grecs : « Fils d'Atrée, et vous autres, Grecs, aux belles cnémides, vous voyez déposés dans la lice les prix réservés pour la course des chars. Si les Grecs luttaient en l'honneur d'un autre héros, c'est moi assurément qui obtiendrais et emporterais le premier prix dans ma tente. En effet, vous savez combien mes chevaux l'emportent en agilité, car ils sont immortels : c'est Neptune qui les a donnés à Pélée, mon père, et Pélée me les a remis ; mais ni moi, ni mes coursiers solipèdes, nous ne bougerons : car ils ont perdu cet écuyer, glorieux et doux, qui répandait bien souvent une huile onctueuse sur leur crinière, après l'avoir lavée dans une onde limpide. Immobiles maintenant, ils le pleurent, et leur crinière traîne sur le sol, et ils demeurent accablés de douleur. Préparez-vous à lutter, vous tous, dans l'armée des Grecs, qui avez confiance dans vos coursiers et vos chars solides. » Ainsi parla le fils de Pélée, et d'agiles écuyers se rassemblèrent. Avant tous les autres se leva le fils chéri d'Admète, Eumélus, roi des guerriers, qui excellait à conduire un char. Après lui se leva le fils de Tydée, le vaillant Diomède, qui conduisait sous le joug les chevaux de Tros, qu'il ravit naguère à Énée, sauvé de la mort par Apollon. Après lui se leva le blond Ménélas, fils d'Atrée et nourrisson de Jupiter : il menait sous le joug de rapides coursiers, Æthé, cavale d'Agamemnon, et Podarge, son propre cheval : Échépolus, fils d'Anchise, avait donné cette cavale en présent à Agamemnon, pour se dispenser de le suivre sous les murs de la haute Ilion, et rester chez lui à jouir de la vie : car Jupiter lui avait donné une grande opulence, et il habitait la ville spacieuse de Sicyone. Ménélas tenait sous le joug cette cavale impatiente de courir. Antiloque, fils illustre de Nestor, ce roi magnanime, issu de Nélée, fut le quatrième qui attela ses chevaux, à la belle crinière : ils étaient nés à Pylos, les coursiers impétueux qui traînaient son char. Nestor, s'approchant de son fils, lui donna d'utiles avis et le conseilla, tout sage qu'il était lui-même : « Antiloque, tu as mérité malgré ta jeunesse l'amour de Jupiter et de Neptune, qui t'ont enseigné tout l'art de l'écuyer : aussi n'ai-je aucunement besoin de t'instruire. Tu sais mieux que personne tourner autour de la borne. Mais tes chevaux sont très lents à courir, et je pressens quelque accident

fâcheux. Tes rivaux ont des chevaux plus rapides ; mais ils ne savent pas déployer plus d'habileté que toi. Courage donc, ami : aie présentes à l'esprit toutes les ressources de l'art, de peur que le prix ne t'échappe. Le charpentier doit beaucoup plus à l'art qu'à la force : c'est par le secours de l'art que le pilote dirige sur la sombre mer son vaisseau rapide, ballotté par les vents ; c'est l'art qui donne à l'écuyer l'avantage sur l'écuyer. Celui qui se fie trop à ses chevaux et à son char tourne inconsidérément çà et là ; ses chevaux s'égarent dans leur course, et il ne peut les maintenir. Mais l'homme expérimenté, qui conduit des coursiers inférieurs, a toujours l'œil sur la borne, tourne en l'effleurant, et n'ignore pas le moyen de lancer tout d'abord les chevaux en lâchant les rênes de cuir : il les dirige sûrement, et ne perd point de vue celui qui le devance. Je te désignerai clairement la borne, elle ne t'échappera pas. On voit s'élever de terre, à la hauteur d'une brasse, le tronc desséché d'un chêne ou d'un figuier, que les pluies n'ont pas pourri ; deux pierres blanches sont placées de chaque côté, à l'endroit le plus étroit du chemin : tout autour, la lice est unie : c'est ou le tombeau d'un homme mort anciennement ou le terme d'une carrière établie dans les premiers âges : telle est encore aujourd'hui la borne marquée par le divin et rapide Achille. Quand tu en auras approché, pousse tout auprès le char et les chevaux ; sur ton siège, bien agencé, penche-toi légèrement vers la gauche des coursiers : presse de l'aiguillon et de la voix celui qui est à droite et rends-lui les rênes ; que celui qui est à gauche approche assez de la borne pour que le moyeu de la roue, faite avec art, paraisse en avoir touché le bord ; mais évite de heurter contre la pierre, de peur de blesser tes chevaux et de briser ton char : ce serait pour les autres un sujet de joie, pour toi-même une honte. Si tu es sensé, mon ami, montre-toi circonspect. Car si tu doubles la borne dans ta course rapide, il n'est personne qui, lancé à ta poursuite, puisse t'atteindre ou te devancer, lors même qu'il pousserait derrière toi le divin Arion, rapide coursier d'Adraste, et de race divine, ou les vaillants chevaux de Laomédon, qui furent nourris en ces lieux. » A ces mots, Nestor, fils de Nélée, retourna s'asseoir à sa place, après avoir dit à son fils ce qu'il y avait de plus important en toute chose. Mérion, le cinquième, attela ses coursiers, à la belle crinière. Alors ils montèrent sur leur siège, et jetèrent les sorts. Achille les agita : le premier qui sortit fut celui d'Antiloque, fils de Nestor ; après lui, le sort désigna le puissant Eumélus ; après lui, le fils d'Atrée, Ménélas, habile à manier la lance ; puis, vint le tour de Mérion ; et Diomède, quoique le plus vaillant de beaucoup, fut le dernier que désigna le sort. Ils se rangèrent tous de front, et Achille leur montra le but au loin dans la plaine : il y envoya comme surveillant l'écuyer de son père, Phénix, semblable aux dieux, pour

observer la course et lui rendre un compte fidèle. Tous ensemble levèrent leur fouet sur les chevaux, les frappèrent avec les lanières de cuir, et les animèrent vivement de la voix ; et soudain ils franchissaient la plaine et volaient loin des vaisseaux ; et sous leurs poitrines la poussière, soulevée, montait comme un nuage ou un tourbillon ; et leurs crinières flottantes s'agitaient au souffle des vents. Tantôt les chars s'abaissaient vers la terre nourricière, tantôt ils bondissaient dans les airs ; leurs conducteurs se tenaient fermes sur leur siège, et chacun d'eux sentait son cœur palpiter du désir de la victoire : ils excitaient chacun leurs coursiers, qui, dans leur vol, couvraient la plaine de poussière. Mais, lorsque les coursiers agiles eurent atteint l'extrémité de la lice et retournèrent vers la mer écumante, alors éclata le mérite de chacun, et les chevaux redoublèrent aussitôt de vitesse. Les cavales rapides du petit-fils de Phérès devançaient les autres ; les mâles coursiers de Tros, conduits par Diomède, les suivaient de près, à une bien faible distance ; et l'on eût dit à chaque instant qu'ils allaient monter sur le char d'Eumélus, dont ils mouillaient le dos et les larges épaules de leur brûlante haleine : car ils volaient en appuyant sur lui leurs têtes. Alors sans doute le fils de Tydée eût pris la tête ou rendu la victoire douteuse, si Phébus-Apollon, irrité contre lui, n'eût fait tomber de ses mains le fouet brillant. Des pleurs de rage coulèrent des yeux du héros, lorsqu'il vit les cavales d'Eumélus courir avec plus de vitesse encore, et ses propres chevaux se ralentir, affranchis de l'aiguillon. Minerve s'aperçut du tort fait par Apollon au fils de Tydée : elle s'élança à l'instant vers le pasteur des peuples, lui rendit son fouet, et ranima l'ardeur de ses coursiers ; puis, la déesse irritée, poursuivant le fils d'Admète, brisa le joug de son char : les cavales coururent hors de la route : le timon, brisé, tomba sur le sol ; Eumélus lui-même, précipité du siège, roula devant les roues et se déchira les coudes, la bouche et le nez, et se meurtrit le front, près des sourcils ; ses yeux se remplirent de larmes, et sa voix forte s'arrêta dans son gosier. Le fils de Tydée, poussant alors ses coursiers solipèdes, le devança et vola bien loin des autres : car Minerve donna la force à ses chevaux et le combla de gloire. Après lui venait le fils d'Atrée, le blond Ménélas. Pour Antiloque, il excitait les coursiers de son père : « Avancez et prenez le plus rapide essor. Je ne vous demande pas de lutter avec les chevaux du fils belliqueux de Tydée : Minerve vient de leur donner la vitesse, et l'a comblé de gloire. Mais atteignez promptement ceux du fils d'Atrée, et ne vous laissez point dépasser, de peur qu'Æthé, qui n'est qu'une cavale, ne vous couvre de honte. Pourquoi rester en arrière, excellents coursiers ? Car je vous le dis, et ma parole s'accomplira : Nestor, pasteur des peuples, ne prendra plus soin de vous ; mais il vous tuera sur-le-champ avec l'airain acéré,

si, par négligence, nous emportons un prix inférieur. Poursuivez donc Ménélas, et pressez-vous le plus possible ; moi, j'aviserai et songerai au moyen de passer devant lui dans cet étroit chemin : il ne m'échappera pas. » Il dit ; et les chevaux, effrayés de la menace de leur maître, redoublèrent de vitesse pendant quelque temps. Mais bientôt le vaillant Antiloque vit la route se rétrécir et se creuser : il y avait dans le sol une crevasse, où les pluies de l'hiver, en s'amassant, avaient défoncé une partie de la route, et creusé tout l'espace alentour ; c'est par là que se dirigeait Ménélas, évitant la rencontre des chars. Antiloque détourna ses coursiers solipèdes, les poussa hors de la route, et poursuivit Ménélas, en inclinant légèrement à gauche. Le fils d'Atrée eut peur et lui cria : « Antiloque, tu gouvernes inconsidérément ton attelage ; retiens plutôt tes chevaux : car la route est étroite : tu me devanceras bientôt, quand elle sera plus large ; crains de nous perdre tous deux, en heurtant mon char. » Il dit ; mais Antiloque n'en poussa que plus vivement ses chevaux, en les pressant de l'aiguillon, comme s'il n'eût pas entendu ; et ils franchirent un espace égal à celui que parcourt un disque lancé du haut de l'épaule par un jeune homme qui fait l'essai de sa vigueur : les cavales du fils d'Atrée bondirent en arrière : car il renonça de lui-même à les exciter, de peur que les chevaux solipèdes ne se heurtassent dans le chemin, ne culbutassent les chars, bien tressés, et qu'ils ne tombassent eux-mêmes dans la poussière, en se disputant la victoire. Le blond Ménélas lui dit alors d'un ton courroucé : « Antiloque, il n'est pas de mortel plus malfaisant que toi. Va-t'en à la male heure ! car c'est bien à tort que les Grecs te disaient sage. Mais tu ne remporteras certes pas le prix sans prêter le serment. » A ces mots, il anima ses coursiers et leur dit : « Ne me retardez pas, et gardez-vous de vous arrêter, malgré votre douleur. Leurs pieds, leurs genoux succomberont à la fatigue plutôt que les vôtres : car ils sont tous deux privés de jeunesse. » Il dit ; et les chevaux, effrayés des menaces de leur guide, redoublèrent de vitesse et atteignirent bientôt leurs rivaux. Les Grecs, assis dans l'arène, contemplaient les coursiers, qui, dans leur vol, couvraient la plaine de poussière. Idoménée, chef des Crétois, fut le premier qui reconnut les chevaux : car il était assis, en dehors de l'arène, sur un lieu élevé, d'où il dominait tous les autres. Il entendit, malgré la distance, Diomède gourmander ses chevaux, et il le reconnut : il distingua en avant son magnifique coursier, dont tout le poil était roux et le front marqué d'une tache blanche ronde comme la lune. Il se leva et adressa la parole aux Grecs : « Amis, chefs et gouverneurs des Grecs, suis-je seul à voir les chevaux, ou les voyez-vous comme moi ? Il semble que d'autres coursiers, un autre conducteur tiennent la tête. Ceux qui tenaient d'abord le premier rang ont éprouvé sans doute

quelque accident dans la plaine. Car je les ai vus d'abord tourner autour de la borne, et maintenant je ne peux pas les découvrir : or mes yeux parcourent et interrogent dans toute son étendue la plaine de Troie. Peut-être les rênes ont-elles échappé au conducteur, et il n'a pu les contenir en rasant la borne, et il n'a point réussi à la doubler. Je présume qu'il est tombé en cet endroit, que son char s'est brisé, et que ses cavales, transportées de fureur, se sont jetées hors de la carrière. Mais levez-vous, et voyez vous-mêmes : car, pour moi, je ne distingue pas bien : c'est, je crois, un homme originaire d'Étolie, qui commande parmi les Grecs, le fils de Tydée, dompteur de coursiers, le vaillant Diomède. » Le rapide Ajax, fils d'Oïlée, l'apostropha grossièrement : « Pourquoi parler d'avance à la légère ? Ces mêmes cavales, aux pieds agiles, courent, bien en avant, à travers la plaine immense. Tu n'es pas le plus jeune des Grecs, et les regards qui partent de tes yeux ne sont pas les plus perçants. Mais tu parles toujours à la légère. Il ne te sied pourtant pas de discourir mal à propos, car nous en avons qui valent mieux que toi. Les cavales d'Eumélus vont les premières, comme auparavant : c'est lui-même qui s'avance, tenant en main les rênes. » Le chef des Crétois, courroucé, lui répondit : « Ajax, si habile à disputer et à dire des injures, tu es pour tout le reste inférieur aux Grecs : car tu as l'humeur intraitable. Eh bien ! gageons un trépied ou un bassin, et choisissons Agamemnon, fils d'Atrée, pour arbitre entre nous : il dira quels chevaux sont les premiers, pour que tu l'apprennes à tes dépens. » A ces mots, le rapide Ajax, fils d'Oïlée, se leva courroucé et prêt à lui répondre avec dureté ; et tous deux auraient sans doute poussé plus loin leur querelle ; mais Achille se leva lui-même et leur dit : « Ajax, et toi, Idoménée, cessez d'échanger ces paroles violentes et injurieuses : cela ne convient pas : un autre se comporterait ainsi, que vous en seriez indignés. Mais restez assis dans l'arène à considérer les chevaux : pressés comme ils sont de remporter la victoire, ils arriveront bientôt ici : alors chacun de vous reconnaîtra les coursiers des Grecs, ceux qui sont derrière et ceux qui sont devant. » Comme il parlait, le fils de Tydée parut à une courte distance, poursuivant sa course rapide : sans cesse il frappait avec son fouet, la main levée au-dessus des épaules : et ses chevaux s'enlevaient, dévorant l'espace dans leur vol impétueux ; et sans cesse ils jetaient sur leur guide des flocons de poussière. Leurs pieds agiles entraînaient le char brillant d'or et d'étain ; et c'est à peine s'ils laissaient derrière eux, dans le sable fin, l'empreinte des roues cerclées de fer, tant ils volaient avec ardeur. Il s'arrêta au milieu de la lice ; et de la crinière, de la poitrine des chevaux, une sueur abondante coulait sur la terre. Diomède sauta du char resplendissant sur la terre, et appuya son fouet contre le joug. Le valeureux Sthénélus, sans hési-

ter, s'empara du prix à l'instant : il chargea ses magnanimes compagnons d'emmener la captive et d'emporter le trépied, muni d'anses; pour lui, il détela les coursiers. Après Diomède, Antiloque, petit-fils de Nélée, poussa son char en avant : c'était par la ruse, et non par la vitesse, qu'il avait dépassé Ménélas ; et pourtant Ménélas le suivait de près avec ses agiles coursiers. Autant est éloigné de la roue le cheval, qui, le corps allongé, traîne son maître sur un char à travers la plaine : les derniers poils de sa queue touchent la jante : elle tourne tout près de lui, et l'intervalle qui les sépare n'est pas grand, tandis que le cheval parcourt la plaine immense. Autant Ménélas était éloigné de l'irréprochable Antiloque : d'abord, il est vrai, la distance était du jet d'un disque ; mais il avait bientôt atteint son rival, car la jument d'Agamemnon, Æthé, à la belle crinière, avait redoublé d'ardeur. Et, s'ils avaient eu une plus grande course à fournir, il eût certes devancé Antiloque, et la victoire n'eût pas été douteuse. Mérion, brave écuyer d'Idoménée, suivait le glorieux Ménélas, à la portée d'un javelot : car ses chevaux, à la belle crinière, étaient fort lents, et lui-même très inhabile à guider un char dans l'arène. Le fils d'Admète arriva le dernier de tous, traînant son beau char et poussant devant lui ses coursiers. A sa vue, le divin et rapide Achille fut ému de pitié ; et, debout au milieu des Grecs, il prononça ces paroles ailées : « C'est le plus habile écuyer qui pousse, le dernier, ses coursiers solipèdes. Eh bien, donnons-lui le second prix, comme il est juste ; mais que le fils de Tydée remporte le premier. » Il dit, et tous applaudirent à cette proposition. Et il lui aurait adjugé la cavale (car les Grecs avaient approuvé), si Antiloque, le fils du magnanime Nestor, ne s'était levé, et n'avait répondu justement au fils de Pélée : « Achille, je t'en voudrai beaucoup, si tu fais comme tu le dis. Quoi ! tu veux m'enlever le prix, dans la pensée qu'Eumélus, malgré sa vaillance, a vu son char et ses rapides coursiers rester en arrière ! Mais il aurait dû invoquer les Immortels, et alors il ne serait pas arrivé le dernier de tous. Si tu as pitié de lui, et qu'il soit cher à ton cœur, tu as dans ta tente beaucoup d'or, et d'airain, et de troupeaux ; tu as des esclaves et des chevaux solipèdes. Prends, et donne-lui un prix, fût-il supérieur au mien : qu'il le reçoive même sur-le-champ, pour que les Grecs louent ta générosité. Mais je ne lui céderai pas la cavale ; qu'il vienne me la disputer, celui des Grecs qui voudra mesurer ses forces avec moi. » Il dit ; et le divin et rapide Achille sourit, charmé du langage d'Antiloque, son ami et son compagnon, et il lui répondit par ces paroles ailées : « Antiloque, si tu veux que je prenne dans ma tente un autre prix pour Eumélus, je suis moi-même prêt à le faire. Je lui donnerai la cuirasse dont j'ai dépouillé Astéropée, cuirasse d'airain et toute bordée d'une lame brillante d'étain fondu :

elle sera pour lui d'un grand prix. » Il dit, et ordonna à son fidèle compagnon, Automédon, d'aller la chercher dans sa tente : il partit, la rapporta à Achille [celui-ci la remit aux mains d'Eumélus, qui la reçut avec joie]. Alors se leva au milieu d'eux Ménélas, l'âme affligée, et profondément irrité contre Antiloque. Un héraut lui mit le sceptre en main et commanda aux Grecs le silence : ensuite, ce mortel, semblable aux dieux, prit la parole : « Antiloque, toi si sage jusqu'à ce jour, qu'as-tu fait? Tu as terni ma réputation, et tu as retardé mes chevaux en poussant devant eux les tiens, qui leur étaient de beaucoup inférieurs. Mais allons, chefs et gouverneurs des Grecs, prononcez entre nous deux, impartialement et sans faveur. Que nul parmi les Grecs, cuirassés d'airain, ne puisse dire : « Ménélas a triomphé d'Antiloque par des « mensonges, et s'en est allé avec la cavale, parce que s'il avait des chevaux « bien inférieurs à ceux de son rival, il l'emportait sur lui en force et en « vaillance. » Eh bien! je prononcerai moi-même, et je pense que nul autre Grec ne me réprimandera, car la sentence sera juste. Viens donc ici, Antiloque, nourrisson de Jupiter, comme c'est l'usage; et devant les coursiers et le char, tenant dans tes mains ce fouet flexible, que tu agitais tout à l'heure, touche ces coursiers, et jure par Neptune, le dieu qui soutient la terre, que tu n'as pas entravé mon char volontairement et par ruse. » Le sage Antiloque lui répondit : « Pardonne maintenant : car je suis beaucoup plus jeune que toi, roi Ménélas; tu es plus âgé et plus vaillant : tu sais combien la jeunesse est prompte à s'égarer : car son esprit est plus vif qu'il ne convient, et son jugement est faible. Que ton cœur soit donc patient : je te donnerai de moi-même la cavale que j'ai obtenue; et dusses-tu me demander quelque bien, à moi, plus précieux encore, je serais prêt à te le donner sur l'heure, plutôt que d'être chassé pour toujours de ton cœur, ô nourrisson de Jupiter, et d'être coupable envers les dieux. » A ces mots, le fils du magnanime Nestor, prenant la cavale, la remit aux mains de Ménélas, et la joie récréa le cœur du héros, comme la rosée récrée les épis, quand la moisson grandit et que les épis hérissent la plaine. Ainsi ton cœur, ô Ménélas, s'épanouit dans ton sein! Alors, s'adressant à Antiloque, il prononça ces paroles ailées : « Antiloque, c'est à mon tour maintenant de te céder, malgré ma colère : car tu n'as été ni insensé ni téméraire jusqu'à présent; mais aujourd'hui la jeunesse a prévalu sur la raison : une autre fois crains de tromper ceux qui sont au-dessus de toi. Tout autre parmi les Grecs ne m'aurait pas apaisé aussi vite; mais toi, ton excellent père, et ton frère, vous avez bien souffert, bien fatigué pour moi. C'est pourquoi je cèderai à ta prière; je te donnerai même la cavale, quoiqu'elle soit mienne, afin que tous reconnaissent que je ne suis ni arrogant ni inflexible. » Il dit, et donna la cavale à Noémon, compagnon

d'Antiloque, pour qu'il l'emmenât : ensuite il reçut le bassin éclatant; Mérion, qui était arrivé le quatrième, emporta les deux talents d'or. Restait le cinquième prix, la coupe à double ouverture : Achille la donna à Nestor, après l'avoir portée à travers l'assemblée des Grecs, et il lui dit : « Tiens, vieillard; et que cet objet précieux te soit un souvenir des funérailles de Patrocle, car tu ne le verras plus parmi les Grecs. Je te donne ce prix sans autre raison, car tu ne combattras pas au pugilat; tu ne lutteras pas; la lice des javelots ne s'ouvrira pas pour toi, et tes pieds ne courront pas : car déjà la cruelle vieillesse s'appesantit sur toi. » Il dit, et lui mit la coupe dans la main. Le vieillard la reçut avec joie et lui adressa ces paroles ailées : « Oui, tout ce que tu as dit à mon fils est conforme à la vérité. Car mes membres n'ont plus de solidité; mes pieds sont pesants, et mes bras, des deux côtés, ne se meuvent plus avec agilité à partir des épaules. Plût au ciel que je fusse jeune, et que ma force fût intacte, comme au temps où les Épéens, à Buprasie, inhumèrent le puissant Amaryncée, et où les fils de ce roi régnèrent! Alors nul ne me valait, ni parmi les Épéens, ni parmi les Pyliens eux-mêmes, ni parmi les magnanimes Étoliens. Je vainquis au pugilat Clytomède, fils d'Énops; à la lutte, Ancée de Pleuron, qui m'avait provoqué. Je devançai à la course Iphiclus, tout agile qu'il était. Au javelot, je triomphai de Philée et de Polydore. Dans la course des chars seulement, je fus dépassé par les deux fils d'Actor, qui durent leur avantage au nombre, et m'envièrent la victoire, parce que les plus beaux prix avaient été réservés pour ce combat. Or ils étaient deux : l'un tenait vigoureusement les rênes; et, tandis qu'il tenait vigoureusement les rênes, l'autre animait les coursiers avec le fouet. Voilà quel j'étais jadis : à de plus jeunes appartiennent maintenant de pareils exploits; moi, je dois obéir à la triste vieillesse; mais alors je me distinguais entre les héros. Va donc, et célèbre par des jeux les funérailles de ton compagnon. Pour moi, j'accepte volontiers ce don, et mon cœur se réjouit de ce que tu te souviens toujours du bienveillant Nestor, et que tu n'oublies pas de lui rendre devant les Grecs l'honneur qui lui est dû. Puissent les dieux t'en récompenser amplement! »

8. — Il dit, et le fils de Pélée se retira à travers la foule immense des Grecs, après avoir écouté jusqu'au bout le discours du fils de Nélée. Alors il proposa des prix pour le terrible combat du ceste. Il amena dans la lice et attacha une mule infatigable, âgée de six ans, indomptée, et très difficile à dompter; pour le vaincu, il déposa une double coupe. Ensuite il se leva et adressa la parole aux Grecs : « Atrides, et vous autres Grecs aux belles cnémides, nous voulons que deux hommes des plus vigoureux se disputent ces prix, en levant les poings pour combattre : celui auquel Apollon aura donné la

victoire, de l'avis de tous les Grecs, emmènera dans sa tente la mule infatigable; le vaincu emportera la double coupe. » Il dit; aussitôt se leva un homme fort et grand, habile au pugilat, Épéus, fils de Panopée; il saisit la mule infatigable et s'écria : « Qu'il s'approche, celui qui veut emporter la double coupe : car, pour la mule, je prétends qu'aucun autre Grec ne l'emmènera, en me vainquant au pugilat : car je me vante d'y être supérieur à tous. N'est-ce point assez que je ne me distingue pas sur le champ de bataille? Un mortel ne saurait être habile dans tous les exercices. Or, je le déclare, et ma parole s'accomplira : je déchirerai le corps de mon adversaire, et je lui briserai les os. Que des amis dévoués restent donc là en grand nombre, pour l'emporter quand mon bras l'aura terrassé. » Il dit; et tous demeurèrent immobiles en silence. Seul, Euryale, mortel semblable aux dieux, se leva: c'était le fils de Méeistée, né du roi Talaüs, qui vint jadis à Thèbes aux funérailles d'Œdipe, qui avait été tué; il y vainquit tous les enfants de Cadmus. Le fils de Tydée, habile à manier la lance, s'empressait autour d'Euryale, l'encourageant par ses discours : car il désirait fort qu'il remportât la victoire. Il lui jeta d'abord une ceinture, puis il lui donna des courroies bien coupées, dépouille d'un bœuf sauvage. Lorsque les deux adversaires se furent armés, ils s'avancèrent au milieu de la lice; et, levant l'un et l'autre à la fois leurs bras robustes, ils se rencontrèrent et confondirent leurs cestes pesants: leurs mâchoires craquaient avec force, et la sueur coulait de tous leurs membres. Le divin Épéus s'élança et frappa à la joue Euryale, qui regardait de tous côtés avec embarras : le malheureux ne tint pas plus longtemps, car ses membres brillants se dérobèrent sous lui. Comme, au souffle impétueux de Borée, le poisson bondit sur les algues du rivage, où la sombre vague le recouvre : de même Euryale, frappé, bondit : le magnanime Épéus le prit entre ses bras et le releva; les chers compagnons d'Euryale l'entourèrent et l'emmenèrent à travers l'arène, traînant les jambes, crachant un sang noir, et jetant la tête de côté; comme il avait perdu le sentiment, ils le placèrent au milieu d'eux et vinrent prendre eux-mêmes la double coupe.

9. — Le fils de Pélée montra aussitôt aux Grecs d'autres prix, proposés pour le troisième combat, qui était celui de la lutte terrible : le vainqueur aura un grand trépied, destiné au feu, que les Grecs estimaient entre eux valoir douze bœufs; au vaincu, il proposa une captive, habile à toute sorte d'ouvrages, et qui valait quatre bœufs. Achille se leva et adressa la parole aux Grecs : « Debout, vous qui voulez vous essayer dans ce combat ! » Il dit, et alors se leva Ajax, fils de Télamon; l'ingénieux Ulysse, fertile en ruses, se leva également. Lorsqu'ils se furent ceints, ils s'avancèrent au milieu de la lice et s'embrassèrent étroitement l'un l'autre de leurs bras vigoureux,

comme deux chevrons qu'un charpentier fameux a joints ensemble au faîte d'une maison, pour parer à la violence des vents. Leurs dos craquaient sous l'effort violent de leurs bras hardis ; une sueur humide coulait de leurs membres ; de nombreuses tumeurs, rouges de sang, s'élevaient sur leurs flancs et sur leurs épaules : tous deux brûlaient sans relâche du désir de vaincre pour obtenir le trépied bien travaillé. Ulysse ne pouvait faire trébucher Ajax ni le renverser sur le sol; Ajax ne pouvait triompher de la vigoureuse résistance d'Ulysse. Mais, comme les Grecs, aux belles cnémides, commençaient à s'ennuyer, alors le grand Ajax, fils de Télamon, dit à son adversaire : « Noble fils de Laerte, industrieux Ulysse, il faut que tu me soulèves ou que je te soulève; Jupiter fera le reste. » A ces mots il souleva Ulysse; mais celui-ci, n'oubliant pas la ruse, le frappa du pied sur le jarret et lui fit plier les genoux : Ajax fut renversé en arrière, et Ulysse lui tomba sur la poitrine : les Grecs contemplaient ce spectacle avec admiration. A son tour, le divin et patient Ulysse voulut soulever Ajax; mais à peine lui fit-il perdre terre, sans pouvoir l'enlever; seulement, il lui courba le genou, et tous deux tombèrent sur l'arène, à côté l'un de l'autre, et se couvrirent de poussière. Ils s'étaient relevés et allaient lutter une troisième fois, lorsqu'Achille lui-même se leva et les arrêta : « Cessez de lutter, et ne vous rouez pas mutuellement de coups : la victoire vous appartient à tous les deux : partez avec des prix égaux, et laissez combattre les autres Grecs. » Il dit; et les héros, dociles à sa voix, lui obéirent : ils secouèrent la poussière qui les souillait et reprirent leurs vêtements.

10. — Le fils de Pélée déposa aussitôt d'autres prix, les prix de la vitesse : c'était un cratère d'argent artistement fait ; il contenait six mesures et n'avait pas son pareil pour la beauté, dans toute la terre, car les ingénieux Sidoniens l'avaient travaillé avec soin : des hommes de la Phénicie l'avaient emporté à travers la sombre mer, et, arrivés au port, l'avaient donné à Thoas. Eunée, fils de Jason, le donna au héros Patrocle, pour racheter Lycaon, fils de Priam ; et Achille, honorant son compagnon, voulut qu'il fût le prix du coureur dont les pieds seraient les plus rapides ; au second il attribua un bœuf grand et chargé de graisse ; au dernier, un demi-talent d'or. Alors il se leva et adressa la parole aux Grecs : « Debout, vous qui voulez vous essayer dans ce combat ! » Il dit, et aussitôt se leva le rapide Ajax, fils d'Oïlée ; puis, l'ingénieux Ulysse ; ensuite, le fils de Nestor, Antiloque : car il surpassait tous les jeunes gens en vitesse. [Ils se placèrent en ligne, et Achille leur montra le but.] Leur course précipitée commença aux barrières : bientôt après le fils d'Oïlée prit la tête ; sur ses pas courait le divin Ulysse, à un court intervalle. Autant la bobine approche du sein de la femme, à la belle

ceinture, qui la pousse fortement avec la main, en tirant le fil qu'elle passe à travers la chaîne; et la bobine touche son sein; autant Ulysse approchait d'Ajax; il foulait avec les pieds les traces laissées par le fils d'Oïlée, avant que la poussière eût volé alentour; et le divin Ulysse, poursuivant sa course impétueuse, humectait de son haleine la tête d'Ajax. Tous les Grecs applaudissaient à son désir de vaincre et encourageaient ses violents efforts. Comme ils touchaient presque au terme de la course, Ulysse aussitôt adressa en son cœur cette prière à Minerve, aux yeux étincelants : « Exauce-moi, déesse, et viens avec bonté seconder mes pas. » Telle fut sa prière; et Pallas-Minerve l'entendit. Elle donna l'agilité à ses membres, à ses pieds comme à ses mains. Ils allaient se jeter sur le prix du combat, lorsqu'Ajax trébucha en courant (c'est Minerve qui le fit tomber), à l'endroit que couvrait la fiente des bœufs mugissants, immolés par Achille, aux pieds légers, en l'honneur de Patrocle; et il eut la bouche et le nez remplis de fiente de bœuf. Le patient et divin Ulysse, qui l'avait devancé, emporta la cratère; le glorieux Ajax reçut le bœuf. Il saisit le bœuf sauvage par les cornes; et, crachant la fiente, il dit aux Grecs : « Hélas! une déesse a embarrassé mes pieds; c'est elle qui jusqu'à ce jour assiste, comme une mère, et secourt Ulysse. » Il dit, et tous les Grecs rirent doucement de l'aventure. Antiloque reçut, en souriant, le dernier prix, et adressa la parole aux Grecs : « Je ne dirai rien que vous ne sachiez tous, amis : c'est qu'encore aujourd'hui les dieux honorent la vieillesse. Car Ajax est un peu plus âgé que moi, et Ulysse appartient à l'autre siècle, à la génération précédente; mais on sait que le vieillard est encore vert; il serait difficile aux Grecs de lutter avec lui de vitesse : je n'excepte qu'Achille. » C'est ainsi qu'il glorifiait le fils de Pélée, aux pieds légers. Achille, prenant la parole à son tour, lui répondit : « Antiloque, tu ne m'auras point fait en vain mon éloge : car je te donnerai en plus un demi-talent d'or. » A ces mots, il le lui mit dans les mains, et Antiloque le reçut avec joie.

11. — Cependant le fils de Pélée apporta et déposa dans la lice une longue lance, et un bouclier, et un casque, armes que Patrocle ravit à Sarpédon. Il se tint debout et adressa la parole aux Grecs : « Nous voulons que deux hommes, des plus braves, revêtus de leur armure et l'airain homicide en main, mesurent leurs forces en présence de l'assemblée. Celui des deux qui aura le premier atteint la peau tendre de son adversaire, effleuré sa chair à travers l'armure, et noirci sa lame de sang, je lui donnerai ce beau glaive de Thrace, aux clous d'argent, dont je dépouillai Astéropée : tous deux se partageront les autres armes, et je leur servirai dans ma tente un superbe festin. » Il dit; et alors se leva le grand Ajax, fils de Télamon; avec lui, se leva Diomède, fils de Tydée. Après qu'ils se furent armés en dehors de l'as-

semblée, ils s'avancèrent au milieu de la lice, impatients de combattre et se jetant des regards terribles : tous les Grecs étaient saisis d'effroi. Lorsqu'ils se furent joints en marchant l'un sur l'autre, trois fois ils s'élancèrent et s'attaquèrent de près : alors Ajax perça le bouclier bien arrondi de son adversaire, mais sans atteindre son corps, que protégeait intérieurement la cuirasse. A son tour, Diomède, levant la pointe de sa lance brillante au-dessus du vaste bouclier d'Ajax, lui toucha le cou. Alors les Grecs, tremblant pour le fils de Télamon, voulurent qu'ils cessassent de lutter et reçussent des prix égaux. Mais le héros donna au fils de Tydée le long glaive avec le fourreau et le baudrier bien coupé.

12. — Cependant le fils de Pélée déposa une boule de fer fondu, sans autre façon, que lançait jadis le vigoureux Éétion; Achille, aux pieds légers, lorsqu'il tua ce prince, transporta ce disque dans ses vaisseaux avec d'autres richesses. Alors il se leva et adressa la parole aux Grecs : « Debout, vous qui voulez vous essayer dans ce combat! S'il en est un qui possède de grasses campagnes, au loin étendues, il fera usage de ce fer durant le cours de cinq années : ni son berger ni son laboureur n'iront à la ville, faute de fer; ce disque leur en fournira. » Il dit; et alors se leva le belliqueux Polypœtès, et, avec lui, le robuste Léontée, égal aux dieux, et Ajax, fils de Télamon, et le divin Épéus. Ils se mirent en ligne : le divin Épéus prit la boule, la fit tourner en l'air et la lança : et tous les Grecs se mirent à rire. Léontée, rejeton de Mars, la lança après lui. Le grand Ajax, fils de Télamon, la jeta, le troisième [d'un bras vigoureux, et alla plus loin que tous ses rivaux]. Mais le belliqueux Polypœtès saisit la boule et gagna sur eux dans la lice tout l'espace que le bouvier fait franchir à sa houlette, qui vole, en tournoyant, au milieu des génisses, réunies en troupeau. L'assemblée poussa un cri; et les compagnons du robuste Polypœtès se levèrent et portèrent aux vaisseaux creux le prix gagné par leur roi.

13. — Cependant le fils de Pélée proposa aux archers dix haches à deux tranchants et dix demi-haches, toutes en fer bruni. Il dressa au loin, sur le sable, le mât d'un navire, à la proue azurée; et, à son extrémité, il attacha par la patte avec une corde fine une colombe tremblante, qu'il désigna pour but aux archers : « Celui qui percera la tremblante colombe prendra toutes les haches et les emportera dans sa tente; celui qui touchera la corde et manquera la colombe (car il sera moins habile) gagnera les demi-haches. » Il dit; et alors se leva le roi Teucer, et, avec lui, Mérion, le brave écuyer d'Idoménée. Les sorts furent jetés dans un casque d'airain et secoués. Le sort de Teucer sortit le premier : aussitôt il lança une flèche avec vigueur; mais il ne promit point à Apollon une magnifique hécatombe d'agneaux premiers-

nés. Aussi manqua-t-il l'oiseau, car ce dieu lui envia cette gloire. Il atteignit la corde, près de la patte où l'oiseau était attaché, et la pointe acérée coupa en deux le lien. La colombe s'envola vers le ciel, et la corde flotta vers la terre : les Grecs applaudirent bruyamment. Alors Mérion, sans perdre de temps, saisit l'arc des mains de Teucer : car il tenait déjà sa flèche, tout prêt à la lancer. Aussi il promit à Apollon, le dieu qui perce de loin, une magnifique hécatombe d'agneaux premiers-nés. Puis, il suivit de l'œil la tremblante colombe au sein des nuages; et, tandis qu'elle tournoyait, il l'atteignit dans le milieu du corps, sous l'aile : le trait, qui l'avait percée de part en part, retomba sur la terre, où il s'enfonça aux pieds de Mérion. L'oiseau se rabattit sur le mât du vaisseau, à la proue azurée; il baissait le cou, et ses ailes épaisses tombaient pendantes. Le souffle de la vie s'échappa bientôt de ses membres, et il tomba loin du mât : les peuples contemplaient ce spectacle avec admiration. Mérion enleva toutes les dix haches, et Teucer porta aux vaisseaux creux les demi-haches.

14. — Cependant le fils de Pélée apporta et déposa au milieu de l'arène une longue lance et un bassin, non destiné au feu, orné de ciselures fleuries et qui valait un bœuf. Aussitôt se levèrent les guerriers qui lancent le javelot : le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, et Mérion, le brave écuyer d'Idoménée. Le divin, le rapide Achille leur adressa la parole : « Fils d'Atrée, nous savons quelle est ta supériorité sur tous, et combien tu excelles en force comme en adresse à lancer un trait. Prends et porte ce prix aux vaisseaux creux; et donnons cette lance au héros Mérion, si toutefois la chose t'agrée : car moi, je le propose. » Il dit; et Agamemnon, roi des guerriers, y consentit. La lance d'airain fut donnée à Mérion, et le roi remit à son héraut Talthybius le prix magnifique.





H. MOTTE, INV.

QUANTIN ED.

XXIV

CHANT XXIV

ARGUMENT

1. Achille passe la nuit, agité par le souvenir de Patrocle : le lendemain, il traîne trois fois Hector autour du tombeau de son ami; mais Apollon préserve de toute lésion le corps du Troyen. — 2. Les dieux, émus de compassion, engagent Mercure à enlever le corps d'Hector : Junon et Minerve s'y opposent. Apollon éclate en invectives contre Achille, et Jupiter mande Thétis près de lui. — 3. Thétis arrive, et Jupiter l'engage à obtenir de son fils qu'il rende le corps. Thétis exécute cet ordre, et Achille y consent. — 4. Jupiter envoie Iris à Priam, pour lui ordonner de se rendre auprès d'Achille et de lui porter la rançon d'Hector. Malgré les prières d'Hécube, Priam exécute l'ordre de Jupiter. — 5. Mercure accompagne Priam au camp des Grecs et l'introduit dans la tente d'Achille. — 6. Priam entre sans être aperçu et embrasse les genoux du héros. Achille, ému, accepte la rançon et lui rend le corps de son fils. — 7. Achille fait préparer à Priam un repas et un lit; il lui accorde une trêve de onze jours pour les funérailles d'Hector. — 8. Pendant la nuit, Mercure emmène secrètement Priam loin du camp des Grecs. Cassandre, du faîte de Pergame, reconnaît son père : à ses cris, toute la ville se précipite au-devant du vieillard. — 9. Priam rentre au palais. Lamentations d'Andromaque, d'Hécube, d'Hélène. On coupe le bois destiné au bûcher; et, le dixième jour, sont célébrées les funérailles d'Hector.

1. — L'assemblée se sépara, et les guerriers regagnèrent, chacun de son côté, les rapides vaisseaux. Tous se disposaient à prendre le repas du soir et à goûter les douceurs du sommeil; mais Achille pleurait au souvenir de son compagnon chéri, et le sommeil qui dompte tout n'avait point de prise sur lui; au contraire, il se tournait et retournait sur sa couche, en regardant la vigueur et la mâle énergie de Patrocle ; tous les travaux qu'il avait accomplis, tous les maux qu'il avait soufferts avec lui, à courir dans la mêlée ou à traverser les flots orageux, il les repassait dans sa mémoire et versait des larmes abondantes, tantôt couché sur le flanc, tantôt sur le dos et tantôt sur la poitrine; alors, il se levait et errait éperdu sur le bord de la mer, où l'aurore le retrouvait, quand elle apparaissait au-dessus de l'Océan et de ses rivages. Cependant il accouplait sous le joug ses rapides coursiers et attachait Hector, pour le traîner, derrière son char; puis, après avoir tourné trois fois

autour du tombeau où gisait le fils de Ménœtius, il venait de nouveau chercher le repos dans sa tente, et laissait là son ennemi, le front dans la poussière. Mais Apollon, ému de pitié pour Hector, même après sa mort, défendait son cadavre de toute lésion et le couvrait tout entier de son égide d'or, pour qu'Achille, en le traînant, ne le mît point en lambeaux. C'est ainsi qu'Achille, fidèle à son ressentiment, outrageait le divin Hector.

2. — Les dieux bienheureux, témoins de ce spectacle, eurent pitié d'Hector, et pressèrent le meurtrier d'Argus, au regard perçant, de soustraire le cadavre du héros. L'idée sourit alors à tous les autres dieux, mais déplut à Junon, à Neptune et à la vierge aux yeux étincelants, qui persistait dans leur haine première contre la sainte Ilion, Priam et son peuple, depuis le jour où l'arrêt injurieux de Pâris outragea les déesses venues dans sa bergerie, et donna le prix à celle qui lui inspira une funeste lubricité. Mais, lorsque l'aurore parut pour la deuxième fois depuis la mort d'Hector, Phébus-Apollon tint ce discours aux Immortels : « Dieux, vous êtes cruels et malfaisants ! Hector n'a-t-il donc pas brûlé jadis pour vous des cuisses de taureaux et de chèvres accomplies ? Vous n'avez pas eu le courage aujourd'hui, tout mort qu'il est, de sauver son corps, pour le montrer à sa femme, à sa mère, à son fils, à Priam, son père, et à ses peuples, qui s'empresseraient de le consumer dans la flamme du bûcher et de lui rendre les devoirs funèbres. Mais vous voulez seconder le pernicieux Achille, dont l'esprit est sans équité, et dont la poitrine cache un cœur inflexible ; son humeur est féroce, comme celle du lion, qui, confiant dans sa force indomptable et sa mâle audace, fond sur les troupeaux des hommes pour en faire sa pâture : tel, Achille a dépouillé toute pitié ; la pudeur, qui nuit et profite aux hommes, n'existe pas pour lui. On peut avoir perdu un être plus cher encore, un frère utérin, ou même un fils ; néanmoins, on cesse de pleurer et de se lamenter : car les Parques ont donné aux hommes une âme patiente. Mais lui, depuis qu'il a ôté la vie au divin Hector, il l'attache à son char et le traîne autour du tombeau de son compagnon chéri : voilà pourtant qui n'est pour lui ni beau ni utile. Qu'il craigne, tout brave qu'il est, de s'attirer notre colère : car c'est une poussière insensible qu'il outrage dans sa fureur. » Irritée de ce discours, Junon, aux bras blancs, lui répondit : « Il en serait comme tu dis, dieu à l'arc d'argent, si vous deviez honorer également Achille et Hector. Mais Hector est un mortel et a sucé le lait d'une femme, tandis qu'Achille est issu d'une déesse que j'ai moi-même nourrie et élevée avec soin, et que j'ai donnée pour épouse à Pélée, qui fut particulièrement cher aux Immortels : vous tous, dieux, avez assisté à l'hyménée ; toi-même, compagnon des méchants, toujours perfide, tu vins avec ta lyre t'asseoir au festin. » Jupiter, le dieu qui

rassemble les nuages, prit la parole et lui dit : « Junon, ne t'emporte pas sans mesure contre les dieux, car les deux héros ne seront pas également honorés ; mais, de tous les mortels qui sont dans Ilion, Hector était le plus cher aux dieux aussi bien qu'à moi : car il n'oubliait pas de nous faire d'agréables offrandes ; jamais repas également partagé, ni libation, ni fumet des victimes, ne manquèrent à mon autel : tous présents qui sont notre partage. Cependant renonçons à dérober le corps de l'intrépide Hector : aussi bien ne pourrait-on le faire à l'insu d'Achille, car sa mère l'assiste également nuit et jour. Mais, si quelqu'un des dieux appelait Thétis près de moi, je lui adresserais de sages paroles pour décider Achille à recevoir les présents de Priam et à lui rendre Hector. » Il dit ; et Iris, rapide comme le vent, se leva pour porter le message. Entre Samos et les rochers d'Imbros elle s'élança dans les sombres flots, et le golfe en gémit. La déesse plongea dans l'abîme, semblable à la balle de plomb, adaptée à la corne du bœuf sauvage, et qui va porter la mort aux poissons voraces. Elle trouva dans une grotte profonde Thétis entourée d'une foule d'autres divinités marines, au milieu desquelles elle déplorait le sort de son noble fils, qui devait périr dans les plaines fertiles de Troie, loin de sa patrie. Iris, aux pieds légers, s'approcha d'elle et lui dit : « Lève-toi, Thétis : Jupiter, la sagesse éternelle, te mande auprès de lui. » Thétis, la déesse aux pieds d'argent, lui répondit : « Pourquoi ce dieu puissant m'appelle-t-il ? J'ai honte de paraître au milieu des Immortels, accablée que je suis de peines infinies. Je pars, toutefois, et, quoi que dise Jupiter, sa parole ne sera pas vaine. » Après avoir ainsi parlé, la plus auguste des déesses prit un habit de deuil, tel qu'il n'y avait pas de plus sombre vêtement ; et elle partit, précédée de la rapide Iris, légère comme le vent ; les flots de la mer se séparaient pour leur faire place. Quand elles eurent franchi le rivage, elles s'élancèrent vers le ciel et trouvèrent le fils de Saturne au vaste regard ; autour de lui, siégeaient assemblés tous les autres dieux immortels et bienheureux. Thétis s'assit aux côtés de Jupiter, à la place que lui céda Minerve. Junon lui mit dans la main une belle coupe d'or et lui adressa des paroles de consolation ; Thétis but et lui rendit la coupe.

3. — Alors le père des hommes et des dieux prit la parole en ces termes : « Tu es venue dans l'Olympe, divine Thétis, malgré ton chagrin, et le cœur atteint d'une douleur ineffaçable : je ne l'ignore pas ; mais je vais te dire pourquoi je t'ai mandée. Depuis neuf jours la discorde règne au sein des Immortels, au sujet du cadavre d'Hector et d'Achille, destructeur des cités : les dieux pressaient le meurtrier d'Argus, au regard perçant, d'enlever le corps du Troyen ; mais, moi, je réserve cette gloire à Achille, parce que je garde le souvenir de ton respect et de ta tendresse. Hâte-toi d'aller au camp des Grecs

et de signifier ma volonté à ton fils. Dis-lui que les dieux sont mécontents, et que je suis moi-même irrité plus que tous les Immortels de voir que, transporté de fureur, il garde Hector près de ses vaisseaux à la poupe arrondie, et refuse de le rendre : nous verrons s'il me redoute et s'il consent à rendre Hector. De mon côté, j'enverrai Iris au magnanime Priam, pour l'inviter à se rendre vers la flotte des Grecs, à racheter son fils chéri et à porter à Achille des présents propres à fléchir sa colère. Il dit; et docile à ses ordres, Thetis, la déesse aux pieds d'argent, descendit en toute hâte des hauteurs de l'Olympe, et se rendit à la tente de son fils. Elle le trouva poussant de gros soupirs; autour de lui, ses compagnons travaillaient sans relâche et préparaient le repas du matin, ils venaient d'immoler dans la tente une grosse brebis à l'épaisse toison. L'auguste mère s'assit tout près de son fils, le caressa de la main, et lui adressa la parole en ces termes : « Jusques à quand, mon cher fils, gémissant et te lamentant, rongeras-tu ton cœur, sans songer à prendre ni nourriture ni sommeil ? Il est doux pourtant de s'unir à une femme dans de tendres embrassements, car tu n'as pas longtemps à vivre, et déjà la mort et la Parque impitoyable te menacent de bien près. Mais prête-moi une oreille attentive : c'est Jupiter qui m'envoie près de toi. Il dit que les dieux sont mécontents, qu'il est lui-même indigné plus que tous les Immortels de voir que tu gardes Hector près de tes vaisseaux à la poupe arrondie, et que tu as refusé de le rendre. Eh bien donc, rends-le, et accepte la responsabilité du cadavre. » Achille, aux pieds légers, prit la parole et lui répondit : « Qu'il en soit ainsi : qu'on m'apporte la rançon, et l'on emmènera le cadavre, puisque telle est la volonté et la ferme résolution du maître de l'Olympe. »

4. — C'est ainsi qu'au milieu des vaisseaux réunis la mère et le fils échangeaient entre eux des paroles ailées. Le fils de Saturne dépêcha Iris vers la sainte Ilion : « Va, pars, prompte Iris : quitte le séjour de l'Olympe, entre dans Ilion, et dis au magnanime Priam de se rendre aux vaisseaux des Grecs pour racheter son fils chéri ; qu'il porte à Achille des présents propres à fléchir sa colère ; mais seul et que pas un Troyen ne l'accompagne. Un héraut âgé le suivra pour conduire les mules et le char, aux belles roues, et ramener à la ville le corps de celui qu'a tué le divin Achille. Que ni la pensée de la mort ni la peur n'assiègent son esprit, car nous lui donnerons pour guide le meurtrier d'Argus, qui le conduira jusqu'à ce qu'il l'ait mis en présence d'Achille. Quand il l'aura introduit dans la tente d'Achille, ce héros, loin de le tuer, le défendra contre toute violence : car il n'est ni insensé, ni téméraire, ni impie ; et il épargnera de grand cœur un roi suppliant. » Il dit; et Iris, rapide comme le vent, se leva pour porter le message. Elle arriva dans le palais de Priam, où elle trouva le deuil et la tristesse. Les fils de Priam,

assis autour de leur père, dans l'intérieur de la cour, mouillaient de larmes leurs vêtements; au milieu d'eux, était le vieillard, le corps étroitement enveloppé dans son manteau; il avait la tête et les épaules couvertes de la poussière qu'il avait ramassée de ses propres mains en se roulant sur le sol. Ses filles et ses brus, répandues dans le palais, se lamentaient au souvenir des nombreux et vaillants guerriers qui avaient perdu la vie sous les coups des Grecs. La messagère de Jupiter vint se placer près de Priam, et lui adressa la parole à voix basse; et le vieillard trembla de tous ses membres. « Rassure-toi, Priam, fils de Dardanus, et sois sans crainte : car, loin de t'annoncer quelque malheur, je viens dans des dispositions bienveillantes : je suis messagère de Jupiter, qui, malgré la distance, a grand souci et pitié de ton infortune. Le maître de l'Olympe veut que tu rachètes le divin Hector et que tu portes à Achille des présents propres à fléchir sa colère; mais seul, et que pas un Troyen ne t'accompagne. Un héraut âgé te suivra pour conduire les mules et le char aux belles roues, et ramener à la ville le corps de celui qu'a tué le divin Achille. Que ni la pensée de la mort ni la peur n'assiègent ton esprit, car tu auras pour guide le meurtrier d'Argus, qui te conduira jusqu'à ce qu'il t'ait mis en présence d'Achille. Quand il t'aura introduit dans la tente d'Achille, ce héros, loin de te tuer, te défendra contre toute violence : car il n'est ni insensé, ni téméraire, ni impie; et il épargnera de grand cœur un roi suppliant. » A ces mots, Iris, aux pieds légers, disparut. Priam ordonna à ses fils de préparer le char aux belles roues, traîné par les mules, et d'y assujettir la caisse; lui-même descendit dans une chambre parfumée, lambrissée de cèdre, à la voûte élevée, qui renfermait une foule d'effets précieux. Puis, il appela Hécube, son épouse, et lui dit : « Infortunée, la messagère de l'Olympe est venue me trouver de la part de Jupiter, m'ordonnant de me rendre aux vaisseaux des Grecs pour racheter mon fils chéri, et de porter à Achille des présents propres à fléchir sa colère. Mais dis-moi quel est ton sentiment : car, pour moi, je sens une forte envie, un vif désir de pénétrer jusqu'aux vaisseaux, à travers le vaste camp des Grecs. » Il dit; Hécube gémit et lui répondit : « Hélas! qu'est devenue cette prudence qui t'avait rendu autrefois célèbre chez les peuples étrangers et chez ceux que tu gouvernes? Comment veux-tu aller seul jusqu'aux vaisseaux des Grecs, en présence de l'homme qui t'a tué tant de vaillants fils? Tu as donc un cœur de fer! Car, s'il te voit seul sous ses yeux et en sa puissance, cet homme cruel et perfide, il n'aura pour toi ni pitié ni respect. Maintenant pleurons à l'écart, retirés au fond de notre palais; pour Hector, la Parque inflexible l'a destiné, du jour où je l'ai mis au monde, à rassasier les chiens agiles, bien loin de ses parents, aux mains d'un ennemi puissant. Que ne puis-je le tenir

sous moi et lui dévorer le cœur! Ainsi je lui rendrais ce qu'il a fait souffrir à mon enfant, car ce n'est point en lâche qu'Hector a péri, mais en combattant pour les Troyens et les Troyennes au beau sein, sans trembler ni chercher un abri. » Le vieux Priam, semblable aux dieux, lui répondit : « Je veux partir : ne me retiens plus, et ne sois pas pour moi dans ce palais un oiseau de mauvais augure : tu ne me persuaderas jamais. Si cet ordre m'était venu de quelqu'un des mortels, devin, aruspice ou sacrificateur, nous verrions là un mensonge, et hésiterions plutôt à lui obéir. Mais, puisque j'ai moi-même entendu la divinité et que je l'ai vue face à face, j'irai, et sa parole ne sera pas vaine. Si ma destinée est de mourir près des vaisseaux des Grecs à la cuirasse d'airain, je suis prêt : Achille peut m'immoler sur l'heure, quand j'aurai serré mon fils dans mes bras, et me serai rassasié de larmes. » Il dit; et, levant les couvercles de ses beaux coffres, il en tira douze voiles superbes, douze manteaux simples, autant de tapis, autant de belles robes, et, en outre, autant de tuniques. Il y prit dix talents d'or en tout, qu'il pesa, et deux trépieds éblouissants, et quatre bassins, et une coupe superbe, don précieux que les Thraces lui avaient fait lorsqu'il alla chez eux en ambassade; et pourtant, le vieillard ne la garda point dans son palais : car il désirait par-dessus tout racheter son cher fils. Il écartait du portique tous les Troyens, en leur adressant ces paroles outrageantes : « Allez à la male heure, infâmes, lâches que vous êtes! N'avez-vous point aussi chez vous quelque sujet de deuil, sans venir m'affliger? Ou n'est-ce point assez pour vous que le fils de Saturne, Jupiter, m'ait rempli de douleur en faisant périr le plus vaillant de mes fils? Ah! vous sentirez vous-mêmes cette perte : car vous serez plus facilement tués par les Grecs, maintenant qu'il n'est plus. Pour moi, avant que mes yeux voient cette ville saccagée et détruite, puissé-je descendre dans la demeure de Pluton! » Il dit, et dispersa la foule avec son sceptre; et tous sortirent, pressés par le vieillard. Alors il appela ses fils, gourmandant Hélénus, et Pâris, et le divin Agathon, et Pammon, et Antiphonus, et Politès, habile à pousser le cri de guerre, et Déiphobe, et Hippothoüs, et le noble Dius : ils étaient neuf, que le vieillard apostropha et auxquels il donna ses ordres : « Hâtez-vous, enfants lâches et couverts d'opprobre! Que n'avez-vous péri tous ensemble, au lieu d'Hector, près des vaisseaux rapides! Infortuné que je suis d'avoir engendré des fils vaillants dans la vaste Troie, dont pas un ne me reste! Mestor, semblable aux dieux, Troïle, ardent à combattre sur un char, Hector, un dieu parmi les hommes, qui semblait être issu non d'un homme mortel, mais d'un dieu : Mars les a tués et m'a laissé tous ceux qui font ma honte, des trompeurs, des baladins, habiles à danser en cadence, bons pour ravir à leurs concitoyens des agneaux et des chevreaux. Ne vous hâterez-vous pas d'ap-

prêter mon char et d'y placer tous ces objets, pour que nous nous mettions en route? » Il dit; eux, effrayés des menaces de leur père, amenèrent le char aux belles roues, attelé de mules, d'un beau et récent travail, et y assujettirent la caisse; ils décrochèrent le joug, qui était de buis, surmonté d'une pommette et garni d'anneaux. Ils détachèrent, en même temps que le joug, la courroie de sept coudées, fixèrent avec soin le joug à l'extrémité antérieure du timon bien poli, et placèrent l'anneau sur la cheville; ils enroulèrent trois fois de chaque côté la courroie autour de la pommette, la nouèrent ensuite et en replièrent le bout par-dessous. Alors ils apportèrent de la chambre et entassèrent sur le char, bien poli, la riche rançon de la tête d'Hector. Ils mirent sous le joug des mules, au solide sabot, infatigables sous le harnais; don précieux que les Mysiens firent jadis à Priam. Ils amenèrent aussi pour Priam les chevaux que le vieillard nourrissait lui-même avec complaisance dans une crèche bien polie: Priam et son héraut, tous deux pleins de sagesse, les attelèrent sous un vestibule élevé. Cependant Hécube, le cœur rempli de tristesse, s'avança vers eux, tenant dans la main droite une coupe d'or pleine d'un vin doux au cœur, afin qu'ils fissent des libations avant leur départ. Debout devant les coursiers, elle prit la parole et dit: « Tiens, fais des libations à Jupiter souverain, et prie-le qu'il te ramène dans tes foyers du milieu de nos ennemis, puisque ton cœur te pousse aux vaisseaux, malgré moi. Invoque donc le fils de Saturne, environné de sombres nuages, le dieu de l'Ida, dont les regards embrassent Troie tout entière. Demande-lui de t'envoyer à droite son ailé et rapide messager, celui des oiseaux qu'il aime le mieux et dont la force est la plus grande, afin que, le voyant de tes propres yeux, tu te rendes, plein de confiance en ce présage, près des vaisseaux des Grecs, aux rapides coursiers. Si Jupiter, aux vastes regards, ne t'envoie pas son messager, ce n'est pas moi, après cela, qui te conseillerai d'aller vers les vaisseaux des Grecs, quelque désir que tu en aies. » Priam, semblable aux dieux, lui répondit: « Femme, je ne repousserai point ton conseil. Car il est bon de lever ses mains vers Jupiter et d'implorer sa pitié. » A ces mots, le vieillard ordonna à l'intendante de sa maison de verser une onde pure sur ses mains. La servante approcha, tenant dans ses mains le bassin et l'aiguière. Après avoir lavé ses mains, Priam reçut la coupe que lui présentait son épouse; puis, debout au milieu de la cour, il pria et répandit le vin, les yeux tournés vers le ciel, et dit à haute voix: « Jupiter, notre père, souverain de l'Ida, dieu très glorieux et très grand, donne-moi de trouver dans la tente d'Achille bienveillance et pitié. Envoie à droite ton ailé et rapide messager, celui des oiseaux que tu aimes le mieux, et dont la force est la plus grande, afin que, le voyant de mes propres yeux, je me rende, plein de confiance en ce présage,

près des vaisseaux des Grecs, aux rapides coursiers. » Telle fut sa prière, et Jupiter prévoyant l'entendit. Aussitôt il envoya le plus parfait des oiseaux de présage, l'aigle sombre, chasseur, qu'on appelle aussi l'aigle noir. Aussi grande est la porte solide qui ferme l'appartement, au toit élevé, d'un homme opulent, aussi grandes étaient ses ailes de chaque côté. Or il leur apparut à droite, planant au-dessus de la ville. A cette vue, tous se réjouirent, et leur cœur se dilata de joie dans leur sein.

5. — Le vieillard se hâta de monter sur son char, qu'il poussa hors du vestibule et du portique retentissant. Par devant, les mules, conduites par le sage Idéus, traînait le char à quatre roues; et, derrière, venaient les chevaux, que le vieillard excitait avec le fouet et poussait rapidement à travers la ville: tous ses amis le suivaient, fondant en larmes, comme s'il allait à la mort. Lorsque Priam, sorti de la ville, fut descendu dans la plaine, ses fils et ses gendres revinrent sur leurs pas et retournèrent à Ilion. Les deux voyageurs n'échappèrent point aux vastes regards de Jupiter : en les voyant s'avancer dans la plaine, il eut pitié du vieillard; et aussitôt il s'adressa à son fils Mercure, et lui dit : « Mercure (car tu aimes par-dessus tout à seconder l'homme, et tu exauces ses vœux, quand il te plaît), va, pars, et conduis Priam jusqu'aux vaisseaux creux des Grecs, en sorte que nul parmi tous les Grecs ne le voie ni ne le reconnaisse avant qu'il soit arrivé près du fils de Pélée. » Il dit, et le meurtrier d'Argus, messager des dieux, s'empressa d'obéir. Aussitôt il attacha à ses pieds les belles, les divines sandales d'or, qui le portent sur la mer et sur la terre immense aussi rapide que le vent; il prit la baguette avec laquelle il assoupit les yeux des mortels, quand il veut, ou les tire du sommeil. Cette baguette à la main, le puissant meurtrier d'Argus s'envola, et en un instant il parvint à Troie et à l'Hellespont; il s'avança sous la figure d'un jeune prince, à qui la barbe commence à pousser, et dont la jeunesse est pleine de grâce. Lorsque Priam et son héraut eurent dépassé le grand tombeau d'Ilus, ils arrêtèrent les mules et les chevaux pour les abreuver dans le fleuve; car les ténèbres étaient déjà descendues sur la terre. Le héraut, apercevant Mercure à quelque distance, prit la parole et dit à Priam : « Attention, fils de Dardanus; la prudence est ici nécessaire. Je vois un homme; il va vous tuer sans doute. Eh bien, fuyons sur notre char, ou bien supplions-le en embrassant ses genoux et implorons sa pitié. » Il dit; et l'esprit du vieillard se troubla; une crainte violente le saisit; et sur ses membres fléchissants se dressa le poil hérissé. Comme il s'arrêtait interdit, le dieu secourable s'avança de lui-même, prit la main du vieillard, et l'interrogea en ces termes : « Où conduis-tu ainsi, mon père, ces chevaux et ces mules, à travers la nuit divine, alors que dorment tous les autres mortels? Tu n'as

donc pas eu peur des Grecs, si pleins d'audace, tes ennemis acharnés, qui sont près d'ici? Si l'un d'eux te voyait, dans la nuit rapide et sombre, emporter tant de richesses, à quoi te résoudrais-tu? Car tu n'es pas jeune, et ce vieillard qui t'accompagne est incapable de repousser l'homme qui t'insulterait. Pour moi, loin de te faire aucun mal, je suis prêt à te défendre contre autrui; je vois en toi l'image de mon père chéri. » Le vieux Priam, semblable aux dieux, lui répondit alors : « Il en est à peu près comme tu le dis, mon cher fils. Mais quelqu'un des dieux étend encore son bras sur moi, puisqu'il m'a envoyé à propos un compagnon de route tel que toi, d'une taille et d'un air imposants, d'un esprit sensé, et qui naquit de parents fortunés. » Le meurtrier d'Argus, messager des dieux, lui répliqua : « Tout ce que tu dis là, vieillard, est juste. Mais parle et réponds-moi sans feinte; transportes-tu tant de riches trésors dans une terre étrangère, pour mettre ceux-là du moins en sûreté? ou bien abandonnez-vous tous la sainte Ilion, effrayés que vous êtes de la mort du plus brave guerrier, de ton fils, qui ne le cédait point aux Grecs dans les combats? » Le vieux Priam, semblable aux dieux, lui répondit: « Qui es-tu, excellent jeune homme, et quels parents sont les tiens, pour me rappeler si bien le trépas de mon malheureux fils? » Le meurtrier d'Argus, messager des dieux, lui répondit : « Tu m'éprouves, vieillard, et m'interroges sur le divin Hector. Je l'ai vu bien souvent de mes yeux dans la mêlée glorieuse, lorsqu'il massacrait les Grecs refoulés près de leurs vaisseaux, et les perçait de l'airain acéré. Nous autres, nous l'admirions, sans bouger; car Achille, courroucé contre le fils d'Atrée, ne nous laissait pas combattre. Je suis son serviteur, et le même vaisseau, bien façonné, nous a amenés. Je suis un des Myrmidons, et mon père Polyctor, homme opulent, est aussi vieux que toi. Il a six autres fils, et moi, je suis le septième. Nous tirâmes au sort entre nous, et c'est moi qui fus désigné pour suivre Achille en ces lieux. Pour le moment, je venais des vaisseaux dans la plaine; car, autour de l'aurore, les Grecs, à l'œil vif, engageront le combat autour de la ville; l'inaction leur pèse, et les rois des Grecs ne peuvent contenir leur impatience guerrière. » Le vieux Priam, semblable aux dieux, lui répondit alors : « Si tu es le serviteur d'Achille, fils de Pélée, dis-moi alors en toute franchise si mon fils est encore près des vaisseaux, ou si Achille a déjà livré aux chiens ses membres épars. » Le meurtrier d'Argus, messager des dieux, lui répondit alors : « O vieillard! ni les chiens ni les oiseaux n'ont dévoré le corps de ton fils ; il gît, encore intact, près du vaisseau d'Achille et dans sa tente. Voici douze jours qu'il est étendu là, sans que sa chair se pourrisse et devienne la pâture des vers qui dévorent les mortels tués à la guerre. Quand paraît l'aurore divine, Achille le traîne sans pitié autour du tombeau de son cher compagnon; mais

il ne le défigure point. Tu serais étonné toi-même, en le voyant, de la fraîcheur de ce cadavre ; toute trace de sang est effacée ; plus de souillure ; toutes les blessures qu'il a reçues sont fermées, et pourtant bien des guerriers l'ont percé avec l'airain. C'est que les dieux bienheureux ont souci de ton fils, bien qu'il soit mort, parce qu'il a toujours été très cher à leur cœur. » Il dit, et le vieillard se réjouit, et lui répondit en ces termes : « O mon fils ! il est bon assurément de donner aux Immortels les présents qui leur sont dus. Jamais mon fils, si toutefois il le fut jamais, n'oublia dans son palais les dieux, habitants de l'Olympe ; aussi se sont-ils souvenus de lui, quoique la mort le possède. Mais voyons, accepte de ma main cette belle coupe ; protège-moi ; et, avec l'aide des dieux, conduis-moi jusqu'à ce que j'arrive à la tente du fils de Pélée. » Le meurtrier d'Argus, messager des dieux, lui répondit : « Tu veux éprouver ma jeunesse, ô vieillard ! mais tu ne me persuaderas pas, en m'invitant à recevoir tes dons à l'insu d'Achille. Je crains en mon cœur et redoute fort de le dépouiller, de peur qu'il ne m'arrive malheur dans la suite. Mais, dussé-je aller jusqu'à l'illustre Argos, je t'accompagnerais de grand cœur sur un rapide navire, ou même à pied ; et nul, au mépris de ton guide, n'oserait t'attaquer. » A ces mots, le dieu secourable s'élança sur le char et les chevaux, prit rapidement en main le fouet et les rênes, et souffla une ardeur nouvelle aux chevaux et aux mules. Lorsqu'ils arrivèrent aux tours et au fossé qui défendait les navires, ils trouvèrent les gardes occupés à préparer le repas du soir. Le meurtrier d'Argus, messager des dieux, versa le sommeil sur leurs paupières à tous, ouvrit les portes, poussa les verrous, et introduisit Priam avec les présents magnifiques chargés sur le char. Alors ils arrivèrent à la tente élevée du fils de Pélée ; c'étaient les Myrmidons qui l'avaient faite pour leur prince avec des ais de sapin coupés ; ils l'avaient recouverte de roseaux chevelus, moissonnés dans la prairie ; ils avaient fait pour leur prince, autour de la tente, une cour spacieuse, fermée par des pieux serrés les uns contre les autres ; une seule poutre de sapin tenait la porte ; et, tandis qu'il fallait trois Grecs pour fermer et pour ouvrir cette énorme barrière, Achille la poussait à lui seul. Mercure, le dieu secourable, ouvrit donc alors la porte au vieillard, et introduisit les magnifiques présents, destinés au rapide fils de Pélée ; puis, sautant du char sur la terre, il dit à Priam : « O vieillard ! c'est un dieu immortel, c'est Mercure, qui t'est venu en aide ; car mon père a voulu que je te servisse de guide. Mais je vais m'en retourner, et je ne paraîtrai pas aux yeux d'Achille ; car il ne conviendrait pas qu'un dieu immortel choyât ainsi ostensiblement les mortels. Toi, entre et prends les genoux du fils de Pélée ; implore-le au nom de son père, de sa mère à la belle chevelure, de son fils, afin de toucher son cœur. »

6. — Ayant ainsi parlé, Mercure s'en retourna au vaste Olympe. Priam sauta du char sur la terre; et, laissant Idéus en ce lieu pour garder les chevaux et les mules, le vieillard alla droit à la partie de la tente où se tenait Achille, cher à Jupiter. Il l'y trouva en effet; ses compagnons étaient assis à l'écart; seuls, le héros Automédon, et Alcimus, rejeton de Mars, placés à ses côtés, s'occupaient à le servir. Achille, qui avait bu et mangé, venait d'achever son repas, et même la table était encore devant lui. Le grand Priam entra sans être aperçu; et, s'approchant d'Achille, il lui prit les genoux, et baisa ses mains terribles, homicides, qui lui avaient tué tant de fils. Lorsqu'un mortel, en proie à un fatal égarement, a commis un meurtre dans sa patrie, et que, réfugié sur une terre étrangère, il entre dans la maison d'un homme opulent, la stupeur s'empare des assistants: de même Achille demeura stupéfait à la vue de Priam, semblable aux dieux; et ses compagnons, également stupéfaits, se regardèrent l'un l'autre. Alors Priam, suppliant, lui adressa ces paroles : « Souviens-toi de ton père, Achille égal aux dieux : il est de mon âge, et touche, comme moi, au terme fatal de la vieillesse. Peut-être des voisins l'assiègent et le pressent; et il n'a personne pour écarter de lui la ruine et la mort. Mais lui du moins, en apprenant que tu vis, se réjouit dans son cœur; et, de plus, il espère tous les jours voir son cher fils de retour de Troie. Mais moi, infortuné que je suis, j'avais engendré des fils vaillants dans la vaste Troie, et pas un d'eux, je crois, ne me reste. Ils étaient cinquante, lorsque vinrent les fils des Grecs : dix-neuf sortis du même sein; les autres, nés de femmes étrangères dans mon palais : la plupart ont péri, terrassés par l'impétueux Mars. Le seul que j'avais, et qui défendait la ville et nous-mêmes, tu l'as tué naguère, tandis qu'il combattait pour sa patrie : Hector n'est plus. C'est pour lui que je viens aujourd'hui aux vaisseaux des Grecs; et, pour te racheter son corps, j'apporte une magnifique rançon. Eh bien, respecte les dieux, Achille, et prends pitié de moi-même, au souvenir de ton père. Je suis plus à plaindre que lui, car j'ai pu faire ce que n'a fait encore aucun autre mortel vivant sur la terre : j'ai touché avec la main le menton de celui qui a tué mon enfant. » Il dit; et Achille, en songeant à son père, sentit le besoin de pleurer : il prit le vieillard par la main et le repoussa doucement. Tous deux se ressouvenaient : Priam, prosterné aux pieds d'Achille, pleurait abondamment l'homicide Hector; Achille pleurait tantôt son père, tantôt Patrocle, son ami; et la maison retentissait de leurs sanglots. Quand le divin Achille se fut rassasié de larmes [quand son cœur et ses membres furent soulagés], il s'élança aussitôt de son siège, releva le vieillard en le prenant par la main; et, touché de pitié pour cette tête blanche et cette barbe blanche, il lui adressa ces paroles ailées : « Ah ! malheureux, tu as supporté bien des maux

dans ton cœur! Comment as-tu osé venir seul vers les vaisseaux des Grecs, et paraître aux yeux de l'homme qui t'a tué tant et de si valeureux fils? Tu as certes un cœur de fer. Mais allons, assieds-toi sur ce siège : quelque affligés que nous soyons, laissons les douleurs reposer au fond de notre âme, car rien ne sert de gémir amèrement. En effet, les dieux ont destiné les misérables mortels à vivre dans la peine; eux seuls sont exempts de soucis. Deux tonneaux sont placés sur le seuil du palais de Jupiter : l'un est rempli des biens, l'autre des maux qu'il nous envoie. Celui pour qui Jupiter, le maître de la foudre, entremêle ses dons, reçoit tantôt le mal, tantôt le bien; celui pour qui il puise dans le tonneau des douleurs devient un objet d'opprobre et de risée : la détresse cruelle le poursuit sur la terre divine; et il erre çà et là, méprisé des hommes et des dieux. C'est ainsi que Pélée, à sa naissance, reçut des dieux des précieux dons : car il l'emportait sur tous les hommes en bonheur et en richesse; il commandait aux Myrmidons; et, mortel, les dieux lui donnèrent pour épouse une déesse. Mais à lui aussi Jupiter infligea le malheur : car au lieu de voir naître dans son palais de nombreux enfants, destinés à régner, il n'a engendré qu'un fils, qui doit mourir avant l'âge; et pourtant je ne l'assiste pas dans sa vieillesse! Me voici devant Troie, bien loin de ma patrie, pour ton malheur et celui de tes enfants. Toi aussi, vieillard, j'ai su que tu étais heureux autrefois : entre tous les hommes que renferment, au midi, Sestos, résidence de Macar, et, au delà des monts, la Phrygie et l'Hellespont immense, ta richesse et ta prospérité te donnaient, dit-on, le premier rang. Mais, depuis que les habitants du ciel t'ont suscité le fléau de la guerre, il n'y a plus autour de la ville que combats et carnage. Résigne-toi, et n'abandonne point ton cœur à une douleur sans fin, car tu ne gagneras rien à pleurer ton valeureux fils : avant de le rendre à la vie, crains qu'il ne t'arrive un autre malheur. » Le vieux Priam, semblable aux dieux, lui répondit alors : « Ne me fais point asseoir sur ce siège, ô nourrisson de Jupiter! tant qu'Hector gît sans sépulcre dans cette tente. Hâte-toi plutôt de me le rendre, pour que mes yeux le contemplent; et accepte la riche rançon que nous t'apportons. Puisses-tu en jouir et retourner dans ta patrie, pour m'avoir tout d'abord laissé [vivre et voir encore la lumière du soleil]. » Achille, aux pieds légers, le regardant d'un œil farouche, lui dit : « Ne m'irrite pas davantage, vieillard. Je pense aussi moi-même à te rendre Hector : celle qui m'a donné le jour, ma mère, la fille du vieillard marin, est venue m'apporter les ordres de Jupiter. Et je sais très bien, Priam, tu ne saurais me le cacher, qu'un dieu t'a conduit jusqu'aux rapides vaisseaux des Grecs : car jamais un mortel, fût-il dans la force de l'âge, n'oserait traverser le camp : il n'échapperait point aux gardes et ne pousserait pas facilement les verrous qui ferment notre porte. Ainsi n'irrite

point davantage mon cœur affligé ; crains, vieillard, que, même dans ma tente, je ne t'épargne pas, tout suppliant que tu es, et qu'ainsi je ne viole les ordres de Jupiter. » Il dit ; et le vieillard, tremblant, se conforma à ses paroles. Alors le fils de Pélée s'élança, comme un lion, hors de sa tente ; il n'était pas seul : deux serviteurs le suivaient, le héros Automédon et Alcimus, ceux de ses compagnons qu'il honorait le plus, depuis la mort de Patrocle. Ils détachèrent alors du joug les chevaux et les mules, introduisirent le héraut du vieillard et le firent asseoir sur un siège. Puis, ils prirent sur le char, bien poli, la rançon immense de la tête d'Hector ; ils y laissèrent deux robes et une tunique d'un beau tissu, pour envelopper le cadavre que l'on reportera dans Troie. Achille, appelant ses captives, leur ordonna de le laver et de l'oindre à l'écart, pour que Priam ne vît point son fils : il craignait que le père, à la vue de son enfant, ne pût contenir la colère dans son âme affligée, et qu'Achille, emporté par la fureur, ne le tuât, au mépris des lois de Jupiter. Après que les captives eurent lavé le corps et qu'elles l'eurent frotté d'huile, Achille lui-même, le prenant entre ses bras, l'étendit sur un lit, et ses compagnons le placèrent sur le char bien poli. Ensuite il gémit et appela son cher ami par son nom : « Ne sois point irrité contre moi, Patrocle, si tu apprends, dans la demeure de Pluton, que j'ai rendu le divin Hector à son père : car il m'a donné une rançon digne de moi, et je veux t'en attribuer la part qui t'est due. »

7. — A ces mots, le divin Achille rentra dans sa tente ; il s'assit sur le siège, artistement travaillé, qu'il occupait auparavant, vis-à-vis de Priam, et lui adressa ces paroles : « Ton fils t'est rendu, vieillard, comme tu le désirais : il repose sur un lit : au retour de l'aurore, tu le verras en le ramenant ; maintenant songeons au repas du soir. Car Niobé, à la belle chevelure, n'oublia pas de manger, quoiqu'elle eût perdu dans son palais douze enfants, six filles et six fils dans la fleur de l'âge. Apollon, irrité contre Niobé, tua ceux-ci avec son arc d'argent ; celles-là tombèrent sous les flèches de Diane, parce que leur mère se comparait à Latone, aux belles joues. Elle disait que Latone n'avait que deux enfants, tandis que sa postérité, à elle, était nombreuse. Mais les enfants de Latone, quoiqu'ils ne fussent que deux, tuèrent tous ceux de Niobé. Ceux-ci restèrent neuf jours étendus dans le sang, et personne ne vint pour les ensevelir : le fils de Saturne avait changé ces peuples en pierres : le dixième jour, les dieux, habitants du ciel, leur donnèrent la sépulture. Niobé donc songea à manger, lorsqu'elle fut lasse de verser des larmes. Aujourd'hui elle est parmi les rochers, au sein des monts solitaires, sur le Sipyle, où l'on dit que sont les retraites des nymphes divines qui dansent autour de l'Achéloüs : là, toute déesse qu'elle est, elle dévore les maux qui

lui viennent des dieux. Eh bien, nous aussi, divin vieillard, songeons à prendre de la nourriture : plus tard tu pleureras ton fils chéri, quand tu l'auras reporté dans Ilion ; certes, il fera couler bien des larmes. » A ces mots, le rapide Achille, s'élançant de son siège, immola une brebis blanche. Ses compagnons la dépouillèrent, l'apprêtèrent comme il faut, coupèrent la chair en menus morceaux, qu'ils embrochèrent et firent rôtir avec soin ; puis ils retirèrent le tout. Automédon prit le pain et le servit à table dans de belles corbeilles : ce fut Achille qui répartit les viandes. Les convives étendaient les mains vers les mets servis et placés devant eux. Quand la faim et la soif furent apaisées, Priam, fils de Dardanus, admirait la taille et la beauté d'Achille : car le héros ressemblait aux dieux face à face ; de son côté, Achille admirait Priam, fils de Dardanus, en voyant son beau visage et en écoutant ses discours. Lorsqu'ils se furent considérés l'un l'autre à loisir, le vieux Priam, semblable aux dieux, prit le premier la parole : « Laisse-moi me mettre au lit sans retard, ô nourrisson de Jupiter ! afin que nous goûtions dans notre couche les douceurs du sommeil. Car mes yeux ne se sont pas encore fermés sous leurs paupières, depuis que tes mains ont ravi le jour à mon fils ; mais je ne cesse de gémir et de dévorer mille douleurs, en me roulant sur le fumier dans l'enceinte de ma cour. Aujourd'hui, j'ai pris de la nourriture et humecté mon gosier d'un vin étincelant : jusque-là je n'avais rien pris. » Il dit, et Achille ordonna à ses compagnons et aux captives de dresser des lits sous le portique, d'étendre de beaux tissus de laine teints en pourpre, de les recouvrir avec des tapis, et de placer par-dessus des couvertures d'un épais tissu pour s'envelopper la nuit. Les femmes sortirent de la demeure, un flambeau dans les mains ; et aussitôt elles dressèrent deux lits en toute hâte. Alors Achille, aux pieds légers, dit à Priam en plaisantant : « Va coucher dehors, bon vieillard, de peur qu'il ne vienne ici quelqu'un de ces conseillers des Grecs qui siègent et délibèrent assidûment avec moi, comme c'est l'usage. Si l'un d'eux te voyait à travers la nuit rapide et noire, il en informerait aussitôt Agamemnon, pasteur des peuples ; et le rachat de ton fils serait sans doute différé. Mais réponds-moi, et parle sans feinte : combien de jours penses-tu consacrer aux funérailles du divin Hector ; afin que, pendant ce temps, je reste en repos et retienne l'armée. » Le vieux Priam, semblable aux dieux, lui répondit alors : « Si tu consens que je rende les honneurs funèbres au divin Hector, sache qu'en agissant ainsi, Achille, tu combleras mes vœux. Tu sais que nous sommes bloqués dans la ville, et qu'il y a loin pour amener du bois de la montagne : car les Troyens sont fort effrayés. Durant neuf jours nous le pleurerions dans le palais ; le dixième jour, nous l'ensevelirions, et le peuple célèbrerait le repas funèbre ; le onzième, nous

lui élèverions un tombeau ; et, le douzième, nous combattrons, si telle est la nécessité. » Le divin Achille, aux pieds légers, lui répondit : « Il sera fait, vieillard, selon tes désirs : car je suspendrai la guerre pendant tout le temps que tu réclames. » En disant ces mots, il saisit la main droite du vieillard, près du poignet, pour bannir la crainte de son cœur. Priam et son héraut, tous deux pleins de sagesse, se couchèrent donc dans le vestibule de la demeure ; de son côté, Achille dormit au fond de la tente bien construite ; et, à ses côtés, se coucha Briséis, aux belles joues.

8. — Tous les dieux et les guerriers, qui combattent sur des chars, dormirent durant toute la nuit, enchaînés par le doux sommeil ; mais le sommeil ne saisit point Mercure, le dieu secourable, qui songeait en lui-même au moyen d'emmener le roi Priam loin des vaisseaux, à l'insu des gardes sacrés qui veillaient aux portes. Il s'arrêta au-dessus de la tête de ce prince, et lui adressa ces mots : « O vieillard ! tu ne t'inquiètes pas du péril qui te menace à dormir au milieu de tes ennemis, après qu'Achille t'a épargné. Maintenant tu as racheté ton fils chéri, et tu as donné de nombreux présents ; mais, pour te racheter vivant, les enfants qui te restent donneraient une rançon trois fois aussi forte, si Agamemnon, fils d'Atrée, et tous les Grecs venaient à savoir ta présence. » Il dit ; et le vieillard, effrayé, fit lever son héraut. Mercure leur attela les chevaux et les mules, et les poussa lui-même rapidement à travers le camp, sans que personne les reconnût. Mais, lorsqu'ils furent arrivés au gué du fleuve rapide [le Xanthe, plein de tournants, qu'engendra l'immortel Jupiter], Mercure remonta vers l'Olympe élevé. L'Aurore, au voile de safran, se répandit sur toute la terre. Priam et son héraut, gémissant et pleurant, guidaient les coursiers vers la ville ; les mules portaient le cadavre. Nul parmi les hommes et les femmes, à la belle ceinture, ne les reconnut avant Cassandre, pareille à Vénus, la toute d'or : du faîte de Pergame, elle aperçut son père debout sur le char, ainsi que le héraut, qui crie par la ville : elle vit aussi le corps étendu sur le lit et traîné par les mules. Aussitôt après elle se lamenta, et cria par toute la ville : « Troyens et Troyennes, allez voir Hector, si jamais vous avez pris plaisir à le saluer vivant, au retour du combat : car il faisait la joie de la ville et du peuple entier. » Elle dit ; et pas un homme, pas une femme, ne resta dans la ville : car tous éprouvèrent une douleur irrésistible. Ils rencontrèrent devant les portes Priam qui ramenait le corps de son fils. La tendre épouse d'Hector et sa mère vénérable furent les premières à s'élancer vers le char, aux belles roues ; et, portant les mains à leurs têtes, elles s'arrachaient les cheveux ; et la foule éplorée les entourait. Ils auraient passé tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, à se lamenter devant les portes et à pleurer Hector, si le vieillard, du haut de son char,

n'eût dit au peuple : « Faites place aux mules ; plus tard, vous vous rassasierez de pleurs, quand j'aurai conduit le corps au palais. »

9. — Il dit ; et tous s'écartèrent, et firent place au char. Arrivés dans la demeure magnifique, ils déposèrent le corps sur un lit, percé à jour, auprès duquel ils établirent les chantres qui commencent les lamentations ; et, tandis qu'ils soupiraient un chant plaintif, les femmes gémissaient alentour. Au milieu d'elles, Andromaque, aux bras blancs, commença le deuil, tenant dans ses mains la tête de l'homicide Hector : « Cher époux, tu as perdu la vie, et tu me laisses seule dans ce palais ; et cet enfant, tout jeune encore, que nous avons engendré, infortunés que nous sommes, je ne présume pas qu'il parvienne à l'adolescence : avant ce temps, cette ville sera détruite de fond en comble. Car tu as péri, toi son gardien, son sauveur, qui protégeais et les chastes épouses et les jeunes enfants. Bientôt sans doute elles partiront sur les vaisseaux creux, et moi-même avec elles ; toi, mon fils, tu me suivras, pour être employé à d'indignes travaux et subir la loi d'un maître impitoyable ; ou bien quelqu'un des Grecs, te prenant par la main, te jettera du haut d'une tour, mort déplorable ! pour venger un frère, un père, ou un fils qu'aura tué Hector : car bien des Grecs, luttant contre Hector, ont mordu la terre immense avec les dents : c'est que ton père n'était pas doux dans la mêlée terrible : voilà pourquoi les peuples le pleurent par toute la ville. Tu as causé à tes parents, Hector, un deuil inexprimable ; mais c'est à moi que sont réservées les plus cruelles douleurs. Car, en mourant, tu ne m'as pas tendu les mains de ton lit ; tu ne m'as point adressé quelque sage parole, dont je puisse me ressouvenir en pleurant nuit et jour. » C'est ainsi qu'elle parla tout en larmes, et les femmes gémissaient avec elles. Alors Hécube, à son tour, mena l'inépuisable deuil : « Hector, ô le plus cher à mon cœur de tous mes enfants ! tu as été aimé des dieux pendant ta vie ; et ils ont eu souci de toi, même au sein de la mort. Car ceux de mes autres enfants que prenait Achille, aux pieds légers, il les vendait d'ordinaire, au delà de la mer inféconde, à Samos, à Imbros, à l'inhospitalière Lemnos. Mais toi, après t'avoir ôté la vie avec l'airain, au large tranchant, il t'a traîné plusieurs fois autour du tombeau de son ami Patrocle que tu avais immolé ; mais il ne l'a point ressuscité pour cela. Et maintenant te voilà étendu dans ce palais, frais et tiède encore, comme un homme qu'Apollon, à l'arc d'argent, a frappé tout à coup de ses plus douces flèches. » C'est ainsi qu'elle parlait en pleurant, et elle excita des gémissements sans fin. Ensuite Hélène vint, la troisième, mener le deuil au milieu d'elles : « Hector, ô de tous mes beaux-frères, le plus cher de beaucoup à mon cœur : car j'ai pour époux Pâris, semblable aux dieux, qui m'a conduite à Troie : que n'ai-je péri auparavant ! Voilà déjà la vingtième année

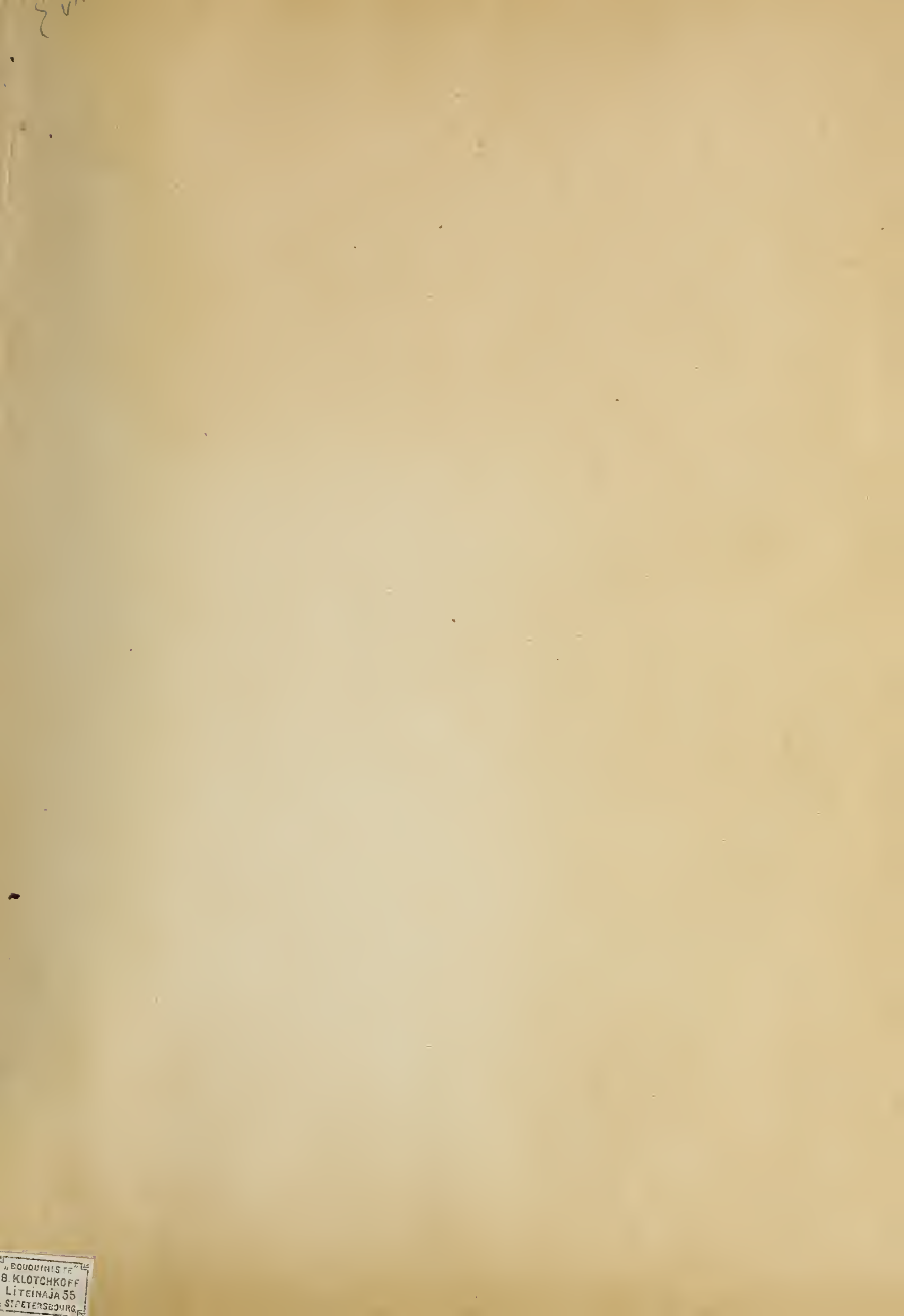
que j'ai quitté ma patrie pour venir ici ; et je n'ai point encore entendu sortir de ta bouche une parole mauvaise ou blessante ; au contraire, si l'un de mes beaux-frères, ou l'une des sœurs de mon mari ou l'une des femmes de mes frères, aux beaux voiles, si ma belle-mère (car mon beau-père était doux pour moi comme un père) m'adressait dans le palais quelque reproche, c'est toi dont le langage conciliant les modérait, grâce à ton humeur bienveillante et à tes douces paroles. C'est pourquoi, le cœur plein de tristesse, je pleure à la fois ton infortune et la mienne : car je n'ai plus dans la vaste Troie ni protecteur ni ami ; tous ont horreur de moi. » C'est ainsi qu'elle parlait en pleurant ; et, avec elle, gémissait un peuple innombrable. Le vieux Priam adressa la parole aux Troyens : « Apportez maintenant, Troyens, du bois à la ville, et que votre cœur ne redoute aucune embuscade sérieuse de la part des Grecs : car Achille, en me renvoyant des vaisseaux noirs, a donné l'ordre de ne pas nous inquiéter avant que la douzième aurore soit venue. » Il dit, et ils attelèrent aux chariots les bœufs et les mules, et aussitôt après ils se rassemblèrent aux portes de la ville. Durant neuf jours ils apportèrent une immense quantité de bois ; mais, quand parut la dixième aurore, annonçant aux mortels la lumière, alors ils emportèrent l'intrépide Hector, en versant des larmes, placèrent le corps au faîte du bûcher et y mirent le feu. Lorsque parut la déesse matinale, l'Aurore aux doigts de rose, le peuple se rassembla autour du bûcher de l'illustre Hector. [Dès qu'ils furent rassemblés et se trouvèrent réunis], ils commencèrent par éteindre avec un vin étincelant toute la partie du bûcher qu'avait envahie l'ardeur de la flamme ; ensuite, les frères et les compagnons du héros recueillirent ses os blancs : ils gémissaient, et sur leurs joues coulaient des larmes abondantes. Ils prirent ces os et les déposèrent dans une urne d'or, qu'ils couvrirent de voiles moelleux teints en pourpre : l'urne fut placée dans une fosse profonde, qu'ils fermèrent avec de grosses pierres, serrées l'une contre l'autre ; alors ils amassèrent précipitamment la terre du tombeau ; et des sentinelles furent placées de tous côtés, de peur que les Grecs, aux belles cnémides, ne les attaquassent à l'improviste. La terre amassée, ils se retirèrent ; et puis, rassemblés en foule, ils se partagèrent un repas magnifique dans le palais du roi Priam, nourrisson de Jupiter. Voilà comment ils accomplirent les funérailles d'Hector, dompteur de coursiers.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

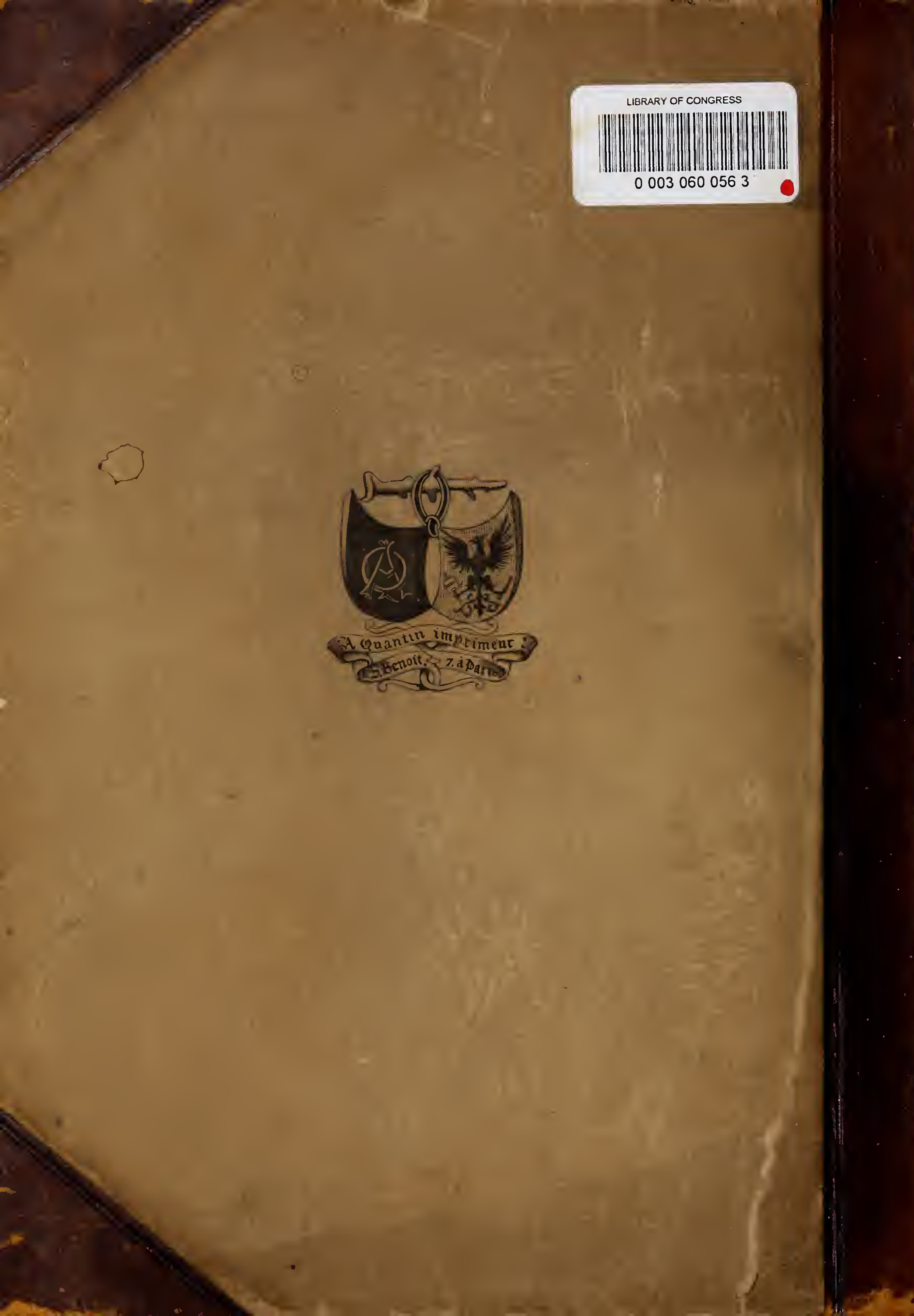
Chaque chant est précédé d'une planche hors texte, d'après les cartons de M. HENRI MOTTE.


A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7. à Paris


„BOUQUINISTE"
B. KLOTCHKOFF
LITEINAJA 55
ST PETERSBOURG






LIBRARY OF CONGRESS
0 003 060 056 3
A. Quantin imprimeur
S. Benoit, 7. à Paris